

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME DOUZIEME.

Cette Edition en 12 Volumes grand *in*-4°. , ornée de 38 Planches, se trouve à Paris, Cour du Commerce, rue de la Comédie Françoise, chez PIERRE J. DUPLAIN, Libraire de Lyon.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

TOME TROISIEME.



LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vuide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savois avoir pu l'être, jamais ce que je savois être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable & vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes Confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes miseres. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton

trône avec la même ſincérité, & puis qu'un ſeul te diſe, s'il l'oſe : *Je fus meilleur que cet homme-là.*

Je ſuis né à Geneve, en 1712, d'*Iſaac Rouſſeau*, Citoyen, & de *Suſanne Bernard*, Citoyenne ; un bien fort médiocre à partager entre quinze enfans, ayant réduit preſqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour ſubſiſter que ſon métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Miniſtre *Bernard*, étoit plus riche; elle avoit de la ſageſſe & de la beauté : ce n'étoit pas ſans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans, ils ſe promenoient enſemble tous les ſoirs ſur la Treille ; à dix ans, ils ne pouvoient plus ſe quitter. La ſympathie, l'accord des ames affermit en eux le ſentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & ſenſibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même diſpoſition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta ſon cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le ſort qui ſembloit contrarier leur paſſion, ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir ſa maîtreſſe, ſe conſumoit de douleur; elle lui conſeilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea ſans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve, il ne reſtoit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurerent, & le Ciel bénit leur ſerment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des ſœurs de mon pere; mais elle ne conſentit à épouſer le frere, qu'à condition que ſon frere épouſeroit la ſœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages ſe firent le même jour. Ainſi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes couſins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année ; enſuite il fallut encore ſe ſéparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur : il alla ſervir dans l'Empire & en Hongrie ſous le Prince Eugene. Il ſe diſtingua au ſiége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naiſſance de mon frere unique, partit pour Conſtantinople où il étoit appellé, & devint Horloger du Sérail. Durant ſon abſence, la beauté de ma mere, ſon eſprit, ſes talens (1), lui attirerent des hommages. M. de la Cloſure,

(1) Elle en avoit de trop brillans pour ſon état ; le Miniſtre ſon pere qui l'adoroit,

Résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il falloit que sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement son mari ; elle le pressa de revenir. Il quitta tout, & revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade ; je coûtai la vie à ma mere, & ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon pere supporta cette perte ; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêloit à ses caresses ; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit : Jean-Jacques, parlons de ta mere ; je lui disois : Hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer ; & ce mot seul lui tiroit déja des larmes. Ah ! disoit-il en gémissant ; rends-la moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laisserent ; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant ; on espéroit peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon pere,

---

ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faisoit des vers passables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'absence de son frere & de son mari, se promenant avec sa belle-sœur & leurs deux enfans, sur un propos que quelqu'un lui tint à leur sujet.

Ces deux Messieurs qui sont absens
Nous sont chers de bien des manieres ;
Ce sont nos amis, nos amans ;
Ce sont nos maris & nos freres,
Et les peres de ces enfans.

fille aimable & ſage, prit ſi grand ſoin de moi qu'elle me ſauva. Au moment où j'écris ceci, elle eſt encore en vie, ſoignant à l'âge de quatre-vingt ans, un mari plus jeune qu'elle, mais uſé par la boiſſon. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres ſoins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auſſi ma mie Jaqueline encore vivante, ſaine & robuſte. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiſſance, pourront me les fermer à ma mort.

Je ſentis avant de penſer; c'eſt le ſort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juſqu'à cinq ou ſix ans : je ne ſais comment j'appris à lire ; je ne me ſouviens que de mes premieres lectures & de leur effet ſur moi : c'eſt le tems d'où je date ſans interruption la conſcience de moi-même. Ma mere avoit laiſſé des romans. Nous nous mîmes à les lire après ſoupé, mon pere & moi. Il n'étoit queſtion d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amuſans; mais bientôt l'intérêt devint ſi vif, que nous liſions tour-à-tour ſans relâche, & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, diſoit tout honteux: Allons nous coucher, je ſuis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuſe méthode, non-ſeulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge ſur les paſſions. Je n'avois aucune idée des choſes, que tous les ſentimens m'étoient déja connus. Je n'avois rien conçu, j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup, n'altéroient point la raiſon que je n'avois point encore ; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie hmaine des notions bizarres & romaneſques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre choſe. La bibliotheque de ma mere épuiſée, on eut recours à la portion de celle de ſon pere, qui nous étoit échue. Heureuſement il s'y trouva de bons livres, & cela ne pouvoit guere être autrement; cette bibliotheque ayant été formée par un Miniſtre, à la vérité, & ſavant même ; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'eſprit. L'Hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire, par Le Sueur ; le Diſcours de

Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle ; les Hommes illuſtres, de Plutarque ; l'Hiſtoire de Veniſe, par Nani ; les Métamorphoſes d'Ovide ; La Bruyere ; les Mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des Morts, & quelques tomes de Moliere, furent tranſportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui liſois tous les jours durant ſon travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque ſur-tout devint ma lecture favorite. Le plaiſir que je prenois à le relire ſans ceſſe me guérit un peu des romans, & je préférois bientôt Ageſilas, Brutus, Ariſtide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéreſſantes lectures, des entretiens qu'elles occaſionnoient entre mon pere & moi, ſe forma cet eſprit libre & républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de ſervitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les ſituations les moins propres à lui donner l'eſſor. Sans ceſſe occupé de Rome & d'Athenes ; vivant, pour ainſi dire, avec leurs grands hommes ; né moi-même citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte paſſion, je m'en enflammois à ſon exemple : je me croyois Grec ou Romain ; je devenois le perſonnage dont je liſois la vie : le récit des traits de conſtance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoient les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & de tenir la main ſur un réchaud pour repréſenter ſon action.

J'avois un frere plus âgé que moi de ſept ans. Il apprenoit la profeſſion de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faiſoit un peu négliger, & ce n'eſt pas cela que j'approuve. Son éducation ſe ſentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître, d'où il faiſoit des eſcapades, comme il en avoit fait de la maiſon paternelle. Je ne le voyois preſque point : à peine puis-je dire avoir fait connoiſſance avec lui ; mais je ne laiſſois pas de l'aimer tendrement ; & il m'aimoit, autant qu'un poliſſon peut aimer quelque choſe. Je me ſouviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueuſement entre deux, l'embraſſant étroitement. Je le couvris ainſi de mon corps, recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obſtinai ſi bien dans cette attitude, qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, ſoit déſarmé par mes

cris & mes larmes, ſoit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna ſi mal, qu'il s'enfuit & diſparut tout-à-fait. Quelque tems après on ſut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une ſeule fois. On n'a plus eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je ſuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainſi de ſon frere ; & les enfans des Rois ne ſauroient être ſoignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, juſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle, on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi, ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines, appellée Madame Clot, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce ſouvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiſtoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ſerois-je devenu méchant, quand je n'avois ſous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voiſins, tout ce qui m'environnoit, ne m'obéiſſoit pas, à la vérité, mais m'aimoit ; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient ſi peu excitées & ſi peu contrariées, qu'il ne me venoit pas dans l'eſprit d'en avoir. Je puis jurer que juſqu'à mon aſſerviſſement ſous un maître, je n'ai pas ſu ce que c'étoit qu'une fantaiſie. Hors le tems que je paſſois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, aſſis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, ſa douceur, ſa figure agréable, m'ont laiſſé de ſi fortes impreſſions, que je vois encore ſon air, ſon regard, ſon attitude;

je

je me souviens de ses petits propos careſſans : je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la muſique, qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons, qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel, que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont reſtées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de ſoucis & de peines, je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant, en marmotant ces petits airs d'une voix déja caſſée & tremblante ? Il y en a un ſur-tout qui m'eſt bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte.

Tircis, je n'oſe
Écouter ton Chalumeau
Sous l'Ormeau ;
Car on en cauſe
Déja dans notre hameau.
. . . . ;
. . . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . ſans danger;
Et toujours l'épine eſt ſous la roſe.

Je cherche où eſt le charme attendriſſant que mon cœur trouve à cette chanſon : c'eſt un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'eſt de toute impoſſibilité de la chanter juſqu'à la fin, ſans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reſte des paroles, ſi tant eſt que quelqu'un les connoiſſe encore. Mais je ſuis preſque sûr que le plaiſir que je prends à me rap-

peller cet air s'évanouiroit en partie, si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suson* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie : ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractere efféminé, mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la foiblesse & le courage, entre la mollesse & la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abstinence & la jouissance, le plaisir & la sagesse m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. G***., Capitaine en France, & apparenté dans le Conseil. Ce G***, homme insolent & lâche, saigna du nez, & pour se venger, accusa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinoit à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi-bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Geneve & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissoient compromis.

Je restai sous la tutelle de mon oncle *Bernard*, alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte ; mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Bossey en pension chez le Ministre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'imposoit rien, j'aimois l'application, la lecture ; c'étoit presque mon seul amusement. A Bossey le travail me fit aimer les jeux qui lui servoient de relâche. La campagne étoit pour moi si nouvelle que je ne pouvois me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour & ses plaisirs dans tous les âges, jusqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raisonnable, qui, sans négliger notre instruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien est que, malgré mon aversion pour la gêne, je ne me suis jamais rappelé avec

dégoût mes heures d'étude, & que, si je n'appris pas de lui beaucoup de choses, ce que j'appris je l'appris sans peine, & n'en ai rien oublié.

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avois connu que des sentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unit tendrement à mon cousin *Bernard.* En peu de tems j'eus pour lui des sentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere, & qui ne se sont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, aussi doux d'esprit que foible de corps, & qui n'abusoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maison, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amusemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions seuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit besoin d'un camarade: nous séparer étoit en quelque sorte nous anéantir. Quoique nous eussions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-seulement nous ne pouvions vivre un instant séparés, mais nous n'imaginions pas que nous pussions jamais l'être. Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses, complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord sur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux; quand nous étions seuls j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études, je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le sien, & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient si bien, & l'amitié qui nous unissoit étoit si vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Geneve, nous nous battîmes souvent, je l'avoue; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sont, si l'on veut, puériles, mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La maniere dont je vivois à Bossey me convenoit si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon

caractere. Les fentimens tendres, affectueux, paifibles en faifoient le fond. Je crois que jamais individu de notre efpece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens fublimes, mais je retombois auffi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes defirs. J'étois doux, mon coufin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un fentiment violent. Tout nourriffoit dans mon cœur les difpofitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiffois rien d'auffi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute chofe. Je me fouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchifme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'héfiter, que de voir fur le vifage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela feul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement : car quoique peu fenfible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au befoin de févérité, non plus que fon frere : mais comme cette févérité, prefque toujours jufte, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le figne du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il eft embarraffant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeuneffe fi l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indiftinctement & fouvent indifcrétement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple auffi commun que funefte, me fait réfoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit auffi l'autorité, & la portoit quelquefois jufqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Affez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me fembloit très-effrayante; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre eft que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit impofé. Il falloit

même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtiment reçu de son frere, ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit gueres à craindre, & si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier*; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la derniere : car Mlle. *Lambercier* s'étant sans doute apperçue à quelque signe que ce châtiment n'alloit pas à son but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre, & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus désormais l'honneur dont je me serois bien passé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela, précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement? En même-tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé ils ne s'aviserent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance je me conservai pur de toute souillure, jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems, sans savoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelloit sans cesse; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiselles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours persistant, &

porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis long-tems les femmes ne connoissent plus. Mon pere, homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus, des propos dont une vierge eût pu rougir, & jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille & devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* sur le même article, & une fort bonne servante y fut mise à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché sans dédain, sans effroi même: car mon aversion pour la débauche alloit jusques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, & le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diversion que firent sur moi les premieres pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti; malgré des effervescences de sang très-incommodes, je ne savois porter mes desirs que vers l'espece de volupté qui m'étoit connue, sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïssable, & qui tenoit de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très-ardent, très-lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté

ſans deſirer, ſans connoître d'autres plaiſirs des ſens que ceux dont Mlle. *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée ; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'eſt encore ainſi que ce qui devoit me perdre me conſerva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'aſſocia tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écarter des deſirs allumés par mes ſens ; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes, faute d'oſer tout dire ou de pouvoir tout faire ; l'eſpece de jouiſſance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être uſurpée par celui qui la deſire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainſi paſſé ma vie à convoiter & me taire auprès des perſonnes que j'aimois le plus. N'oſant jamais déclarer mon goût je l'amuſois du moins par des rapports qui m'en conſervoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtreſſe impérieuſe, obéir à ſes ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouiſſances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le ſang, plus j'avois l'air d'un amant tranſi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'eſt pas fort dangereuſe à la vertu de celles qui en ſont l'objet. J'ai donc fort peu poſſédé, mais je n'ai pas laiſſé de jouir beaucoup à ma maniere ; c'eſt-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes ſens, d'accord avec mon humeur timide & mon eſprit romaneſque, m'ont conſervé des ſentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obſcur & fangeux de mes confeſſions. Ce n'eſt pas ce qui eſt criminel qui coûte le plus à dire, c'eſt ce qui eſt ridicule & honteux. Dès-à-préſent je ſuis sûr de moi ; après ce que je viens d'oſer dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de ſemblables aveux, ſur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une paſſion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de ſens, & ſaiſi d'un tremblement convulſif dans tout mon corps ; jamais je n'ai pu prendre ſur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la ſeule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne

m'eſt jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la premiere propoſition.

En remontant de cette ſorte aux premieres traces de mon être ſenſible, je trouve des élémens qui, ſemblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laiſſé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & ſimple; & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé, par le concours de certaines circonſtances, de ſi différentes combinaiſons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils euſſent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des reſſorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même ſource d'où la luxure & la molleſſe ont coulé dans mon ſang? Sans quitter le ſujet dont je viens de parler, on en va voir ſortir une impreſſion bien différente.

J'étudiois un jour ſeul ma leçon dans la chambre contigüe à la cuiſine. La ſervante avoit mis ſécher à la plaque les peignes de Mademoiſelle *Lambercier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit briſé. A qui s'en prendre de ce dégât? perſonne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle *Lambercier* ſe réuniſſent, m'exhortent, me preſſent, me menacent: je perſiſte avec opiniâtreté; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta ſur toutes mes proteſtations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La choſe fut priſe au ſérieux; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le menſonge, l'obſtination, parurent également dignes de punition; mais pour le coup, ce ne fut pas par Mademoiſelle *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard*; il vint. Mon pauvre couſin étoit chargé d'un autre délit non moins grave: nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes ſens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Auſſi me laiſſerent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à pluſieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois ſouffert la mort, & j'y étois réſolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant; car on n'appella pas autrement ma

conſtance.

conſtance. Enfin je ſortis de cette cruelle épreuve en pieces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, & je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni caſſé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même ſongé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât ſe fit, je l'ignore & ne puis le comprendre; ce que je ſais très-certainement, c'eſt que j'en étois innocent.

Qu'on ſe figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les paſſions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raiſon, toujours traité avec douceur, équité, complaiſance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injuſtice, & qui, pour la premiere fois, en éprouve une ſi terrible de la part préciſément des gens qu'il chérit & qu'il reſpecte le plus. Quel renverſement d'idées! quel déſordre de ſentimens! quel bouleverſement dans ſon cœur, dans ſa cervelle, dans tout ſon petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il eſt poſſible; car pour moi, je ne me ſens pas capable de démêler, de ſuivre la moindre trace de ce qui ſe paſſoit alors en moi.

Je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne; & tout ce que je ſentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable, pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu ſenſible; je ne ſentois que l'indignation, la rage, le déſeſpoir. Mon couſin, dans un cas à-peu-près ſemblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, ſe mettoit en fureur à mon exemple, & ſe montoit, pour ainſi dire, à mon uniſſon. Tous deux dans le même lit, nous nous embraſſions avec des tranſports convulſifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu ſoulagés, pouvoient exaler leur colere, nous nous levions ſur notre ſéant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force: *Carnifex! Carnifex! Carnifex!*

Je ſens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore: ces momens me ſeront toujours préſens, quand je vivrois cent mille ans. Ce pre-

mier ſentiment de la violence & de l'injuſtice eſt reſté ſi profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion ; & ce ſentiment, relatif à moi dans ſon origine, a pris une telle conſiſtance en lui-même, & s'eſt tellement détaché de tout intérêt perſonnel, que mon cœur s'enflamme au ſpectacle ou au récit de toute action injuſte, quel qu'en ſoit l'objet & en quelque lieu qu'elle ſe commette, comme ſi l'effet en retomboit ſur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les ſubtiles noirceurs d'un fourbe de Prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces miſérables, duſſai-je cent fois y périr. Je me ſuis ſouvent mis en nage à pourſuivre à la courſe, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il ſe ſentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'eſt; mais le ſouvenir profond de la premiere injuſtice que j'ai ſoufferte, y fut trop long-tems & trop fortement lié pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la ſérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceſſai de jouir d'un bonheur pur, & je ſens aujourd'hui même que le ſouvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous reſtâmes encore à Boſſey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous repréſente le premier homme encore dans le Paradis terreſtre, mais ayant ceſſé d'en jouir. C'étoit en apparence la même ſituation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le reſpect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui liſoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accuſés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence, & enlaidiſſoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de ſimplicité qui va au cœur. Elle nous ſembloit déſerte & ſombre ; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous ceſſâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légérement la terre & crier de joie en découvrant le germe du grain que nous avions ſemé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on ſe dégoûta de nous ; mon oncle nous retira, & nous nous ſéparâmes de M. & Mlle. *Lambercier*, raſſaſiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey, sans que je m'en sois rappellé le séjour d'une maniere agréable par des souvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr, je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent & se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour ; comme si sentant déja la vie qui s'échappe, je cherchois à la resaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hyrondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main tandis que je récitois ma leçon : je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une estampe représentant tous les Papes, un barometre, un grand calendrier ; des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & passoient quelquefois jusqu'en dedans. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela ; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle. Cinq ou six sur-tout. . . . . composons. Je vous fais grace des cinq, mais j'en veux une, une seule ; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible, pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choisir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage ; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne fus que spectateur de la culbute, & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmoit pour une personne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abstenez de frémir si vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on alloit souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solemnité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espece de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardens spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions mon cousin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la breche ; & nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, & nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venoit d'assez loin, & on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner & pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne sachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mere de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par dessous terre une rigole qui conduisît secrétement au saule une partie de l'eau dont on arrosoit le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole ; l'entrée se remplissoit d'ordures ; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.*



Le Barbier l'aîné inv. — J. B. Dambrun sculp.

Un Aqueduc, s'écrioit-il en brisant tout, un Aqueduc, un Aqueduc!

Nous creusâmes davantage la terre & notre baſſin pour donner à l'eau ſon écoulement ; nous coupâmes des fonds de boites en petites planches étroites, dont les unes miſes de plat à la file, & d'autres poſées en angle des deux côtés ſur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie qui, faiſant une eſpece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, ſans boucher le paſſage à l'eau. Nous recouvrîmes ſoigneuſement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tranſes d'eſpérance & de crainte l'heure de l'arroſement. Après des ſiecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint auſſi à ſon ordinaire aſſiſter à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureuſement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verſer le premier ſceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre baſſin. A cet aſpect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pouſſer des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier*, & ce fut dommage : car il prenoit grand plaiſir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement ſon eau. Frappé de la voir ſe partager entre deux baſſins, il s'écrie à ſon tour, regarde, apperçoit la friponnerie, ſe fait bruſquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête, *un aqueduc, un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le baſſin, le ſaule, tout fut détruit, tout fut labouré, ſans qu'il y eût durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, ſinon l'exclamation qu'il répétoit ſans ceſſe. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en briſant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc !*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On ſe trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais viſage, & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de ſa ſœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'eſt que, paſſé le premier ſaiſiſſement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés.

Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions ſouvent la cataſtrophe du premier, en répétant entre nous avec emphaſe; *un aqueduc, un aqueduc !* Juſques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Ariſtide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu conſtruire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre me paroiſſoit le ſuprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que Céſar à trente.

L'idée de ce noyer & la petite hiſtoire qui s'y rapporte m'eſt ſi bien reſtée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Boſſey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & ſur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déja le tiers d'un ſiecle. Je fus ſi continuellement obſédé, ſi peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me ſatisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occaſion renaiſſe jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le deſir avec l'eſpérance; & je ſuis preſque ſûr, que ſi jamais, retournant dans ces lieux chéris j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroſerois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je paſſai deux ou trois ans chez mon oncle, en attendant qu'on réſolût ce que l'on feroit de moi. Comme il deſtinoit ſon fils au génie, il lui fit apprendre un peu de deſſin, & lui enſeignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, ſur-tout au deſſin. Cependant on délibéroit ſi on me feroit Horloger, Procureur ou Miniſtre. J'aimois mieux être Miniſtre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne ſuffiſoit pas pour pouſſer mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien preſſant encore, je reſtois en attendant chez mon oncle, perdant à-peu-près mon tems, & ne laiſſant pas de payer, comme il étoit juſte, une aſſez forte penſion.

Mon oncle, homme de plaiſir, ainſi que mon pere, ne ſavoit pas comme lui ſe captiver pour ſes devoirs, & prenoit aſſez peu de ſoin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiſte, qui aimoit mieux chanter les Pſeaumes que veiller à notre éducation. On nous laiſſoit preſque une liberté entiere dont nous n'abuſâmes jamais. Toujours

inſéparables, nous nous ſuffiſions l'un à l'autre; & n'étant point tentés de fréquenter les poliſſons de notre âge, nous ne primes aucune des habitudes libertines que l'oiſiveté nous pouvoit inſpirer. J'ai même tort de nous ſuppoſer oiſifs, car de la vie nous ne fûmes moins; & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amuſemens dont nous nous paſſionnions ſucceſſivement, nous tenoient enſemble occupés dans la maiſon, ſans que nous fuſſions même tentés de deſcendre à la rue. Nous faiſions des cages, des flûtes, des volans; des tambours, des maiſons, des *équiſſles*, des arbalêtes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand'pere, pour faire des montres à ſon imitation. Nous avions ſur-tout un goût de préférence pour barbouiller du papier, deſſiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-Corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller: mais il avoit des marionetes, & nous nous mîmes à faire des marionetes; ſes marionetes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratique, nous contrefaiſions du goſier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies, que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau ſermon de ſa façon, nous quittâmes les comédies, & nous nous mîmes à compoſer des ſermons. Ces détails ne ſont pas fort intéreſſans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres preſque de notre tems & de nous dans un âge ſi tendre, nous fuſſions ſi peu tentés d'en abuſer. Nous avions ſi peu beſoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occaſion. Quand nous allions nous promener, nous regardions en paſſant leurs jeux ſans convoitiſe, ſans ſonger même à y prendre part. L'amitié rempliſſoit ſi bien nos cœurs, qu'il nous ſuffiſoit d'être enſemble pour que les plus ſimples goûts fiſſent nos délices.

A force de nous voir inſéparables, on y prit garde; d'autant plus que mon couſin étant très-grand, & moi très-petit, cela faiſoit un couple aſſez plaiſamment aſſorti. Sa longue figure effilée, ſon petit viſage de pomme cuite, ſon air mou, ſa démarche nonchalante, excitoient les enfans à ſe moquer de lui. Dans le patois du pays, on lui

donna le ſurnom de *Barnâ Bredanna*, & ſi-tôt que nous ſortions, nous n'entendions que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre couſin me ſoutenoit de ſon mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renverſoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapaſſe force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bredanna*; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'oſions plus ſortir qu'aux heures où l'on étoit en claſſe, de peur d'être hués & ſuivis par les écoliers.

Me voilà déja redreſſeur des torts. Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquoit que d'avoir une Dame; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud, où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & ſon fils ſe ſentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de ſéjour que je faiſois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une Madame de Vulſon ſur-tout me faiſoit mille careſſes; & pour y mettre le comble, ſa fille me prit pour ſon galant. On ſent ce que c'eſt qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant. Pour moi, qui ne voyois point entr'elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête, car je n'étois guere amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie, & que mes tranſports, mes agitations, mes fureurs donnaſſent des ſcenes à pâmer de rire.

Je connois deux ſortes d'amour très-diſtincts, très-réels, & qui n'ont preſque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'eſt partagé entre ces deux amours de ſi diverſes natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois: car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mademoiſelle de *Vulſon* ſi publiquement & ſi tyranniquement que je ne pouvois ſouffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mademoiſelle *Goton* des têtes-à-têtes aſſez courts, mais aſſez vifs, dans leſquels elle daignoit faire la maîtreſſe d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout

pour

pour moi, me paroissoit le bonheur suprême; & sentant déja le prix du mystere, quoique je n'en susse user qu'en enfant, je rendois à Mademoiselle de *Vulson*, qui ne s'en doutoit guere, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais, à mon grand regret, mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école, que de la mienne; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singuliere personne que cette petite Mademoiselle *Goton*. Sans être belle, elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux sur-tout n'étoient pas de son âge, ni sa taille ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier, très-propre à son rôle, & qui en avoit occasionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir. Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés sans jamais m'en permettre aucune avec elle; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déja cessé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier, pour ainsi dire, à chacune de ces deux personnes, & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entiere avec Mlle. de *Vulson* sans songer à la quitter; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois sur-tout en grande compagnie; les plaisanteries, les agaceries, les jalousies mêmes m'attachoient, m'intéressoient; je triomphois avec orgueil de ses préférences, près des grands rivaux qu'elle paroissoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des saillies; j'étois transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle, je souffrois quand elle étoit malade: j'aurois donné ma santé pour rétablir la sienne, & notez que je savois très-bien, par expérience, ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que santé. Absent d'elle j'y pensois, elle me man-

quoit; présent, ses caresses m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit : cependant, je n'aurois pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere ; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'eusse été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, si j'avois seulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulson* avec un plaisir très-vif, mais sans trouble ; au lieu qu'en voyant seulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien; tous mes sens étoient bouleversés. J'étois familier avec la premiere sans avoir de familiarités ; au contraire, j'étois aussi tremblant qu'agité devant la seconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que si j'avois resté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire ; mais j'étois plus complaisant pour l'une & plus obéissant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulson*, mais si Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'instant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durerent peu, très-heureusement pour elle & pour moi. Quoique mes liaisons avec Mlle. de *Vulson* n'eussent pas le même danger, elles ne laisserent pas d'avoir aussi leur catastrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romanesque & donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulson* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos séparations ne se faisoient jamais sans larmes, & il est singulier dans quel vide accablant je me sentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle ; mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, sans que je m'en apperçusse, les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin, j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à

Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner ; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants ; ce qui m'eût paru fort galant, si je n'eusse appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur, étoit pour acheter ses habits de nôces. Je ne décrirai pas ma fureur ; elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas cependant ; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui sur le lac, je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dit mon pere en souriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce sont tes anciennes amours ; c'est Madame *Cristin*, c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdoit en niaiseries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Masseron*, greffier de la Ville, pour apprendre sous lui, comme disoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce surnom me déplaisoit souverainement ; l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine ; l'occupation me paroissoit ennuyeuse, insupportable ; l'assiduité, l'assujettissement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissoit de jour en jour. M. *Masseron*, de son côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement, ma bêtise ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré, *que je savois*, *que je savois*, tandis que dans le vrai je ne savois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieusement pour mon

ineptie, & il fut prononcé par les clers de M. *Masseron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainsi déterminée, je fus mis en apprentissage; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis sans murmure. M. *Ducommun* étoit un jeune homme rustre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant & vif, & de me réduire par l'esprit ainsi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi son idole ; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jacques*, & je sentois si bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me représenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnerie succéderent à mes aimables amusemens, sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer; car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine, & jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisoit pas en lui-même ; j'avois un goût vif pour le dessein ; le jeu du burin m'amusoit assez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné, j'avois l'espoir d'en atteindre la perfection. J'y serois parvenu, peut-être, si la brutalité de mon maître & la gêne excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des especes de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie, & très-peu de la véritable. Je savois mieux comment se faisoient les As romains que nos pieces de trois sous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le

travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le mensonge, la fainéantise, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile, que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui seulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, discret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaisir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part, à n'avoir pas un desir que je ne témoignasse, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes lèvres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche, où il falloit sortir de table au tiers du repas, & de la chambre aussi-tôt que je n'y avois rien à faire, où sans cesse enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement, où, dans les disputes sur ce que je savois le mieux je n'osois ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitise, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu, l'aisance, la gaîté, les mots heureux qui jadis souvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller sans rire qu'un soir chez mon pere, étant condamné pour quelque espiéglerie à m'aller coucher sans souper, & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit si bonne mine & qui sentoit si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire d'un ton piteux : *Adieu rôti.* Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue, ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à dissimuler, à mentir, & à dérober, enfin; fantaisie qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venoit sur le champ. Je disputai beaucoup; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat*. Cela se changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manége dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, & de dîmer sur M. *Verrat* le produit de

ſes aſperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité; mon ſeul motif étoit de complaire à celui qui me la faiſoit faire. Cependant ſi j'euſſe été ſurpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'euſſai-je point eſſuyés, tandis que le miſérable en me démentant eût été cru ſur ſa parole, & moi doublement puni pour avoir oſé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable ſe ſauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainſi qu'il n'étoit pas ſi terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt ſi bon parti de ma ſcience que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en ſûreté. Je n'étois pas abſolument mal nourri chez mon maître, & la ſobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant ſi mal garder. L'uſage de faire ſortir de table les jeunes gens quand on y ſert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre auſſi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois ſurpris.

Un ſouvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, eſt celui d'une chaſſe aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenſe, qui par une jalouſie élevée recevoit du jour de la cuiſine. Un jour que j'étois ſeul dans la maiſon, je montai ſur la may pour regarder dans le jardin des Heſpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir ſi elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui ſervoit pour le menu gibier; car mon maître aimoit la chaſſe. Je piquai pluſieurs fois ſans ſuccès; enfin je ſentis avec tranſport que j'amenois une pomme. Je tirai très-doucement; déja la pomme touchoit à la jalouſie; j'étois prêt à la ſaiſir. Qui dira ma douleur? La pomme étoit trop groſſe; elle ne put paſſer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en uſage pour la tirer? Il fallut trouver des ſupports pour tenir la broche en état, un couteau aſſez long pour fendre la pomme, une latte pour la ſoutenir. A force d'adreſſe & de tems je parvins à la partager, eſpérant tirer enſuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles ſéparées qu'elles tomberent toutes deux dans la dépenſe. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction!

Je ne perdis point courage ; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposoient contre moi dans la dépense.

Le lendemain retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tretaux, j'alonge la broche, je l'ajuste, j'étois prêt à piquer....... malheureusement le dragon ne dormoit pas, tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre ; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, & me dit : Courage...... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'essuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins sensible ; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon, c'étoit m'autoriser à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble, & constituoient en quelque sorte un état, & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois : Qu'en arrivera-t-il, enfin ? Je serai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraisent de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche, que quand mon cœur étoit oisif; & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie, que je n'ai guere eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit ; & si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun, mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte, & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à contribution ses bons outils, ses meilleurs dessins, ses empreintes, tout ce qui me faisoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond, ces vols étoient bien innocens, puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service : mais j'étois transporté de joie d'avoir

ces

ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec ſes productions. Du reſte, il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq ſols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me ſouviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecretes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté ; au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître, & d'avance je m'arrangeois là-deſſus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même aſſez pour avoir à m'abſtenir ; je ne ſentois rien à combattre. Une ſeule feuille de beau papier à deſſiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des ſingularités de mon caractere ; elle a eu tant d'influence ſur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des paſſions très-ardentes ; & tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuoſité ; je ne connois plus ni ménagement, ni reſpect, ni crainte, ni bienſéance ; je ſuis cynique, effronté, violent, intrépide ; il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie. Hors le ſeul objet qui m'occupe, l'univers n'eſt plus rien pour moi : mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui ſuit me jette dans l'anéantiſſement. Prenez-moi dans le calme, je ſuis l'indolence & la timidité même ; tout m'effarouche, tout me rebute ; une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geſte à faire épouvante ma pareſſe ; la crainte & la honte me ſubjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipſer aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne ſais que faire ; s'il faut parler, je ne ſais que dire ; ſi l'on me regarde, je ſuis décontenancé. Quand je me paſſionne, je ſais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires, je ne trouve rien, rien du tout ; ils me ſont inſupportables, par cela ſeul que je ſuis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne conſiſte en choſes qui s'achetent. Il ne me faut que des plaiſirs purs, & l'argent les em-

poisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table; mais ne pouvant souffrir ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami; car seul, cela ne m'est pas possible: mon imagination s'occupe alors d'autre chose, & je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il seroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée: s'ils ne sont gratuits je les trouve insipides: j'aime les seuls biens qui ne sont à personne qu'au premier qui les sait goûter.

Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode: il n'est bon à rien par lui-même, il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer, être mal servi. Je voudrois une chose bonne dans sa qualité, avec mon argent je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achete cher un œuf frais, il est vieux; un beau fruit, il est verd; une fille, elle est gâtée. J'aime le bon vin, mais où en prendre? Chez un marchand de vin? comme que je fasse il m'empoisonnera. Veux-je absolument être bien servi? que de soins! que d'embarras! avoir des amis, des correspondans, donner des commissions, écrire, aller, venir, attendre, & souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois, durant mon apprentissage & depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier; j'apperçois des femmes au comptoir; je crois déja les voir rire & se moquer entr'elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitiere; je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente; deux ou trois jeunes-gens tout près de-là me regardent; un homme qui me connoît est devant sa boutique; je vois de loin venir une fille, n'est-ce point la servante de la maison? Ma vue courte me fait mille illusions: je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance: par-tout je suis intimidé, retenu par quelqu'obstacle. Mon desir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails, si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi, soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espece que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie, le Lecteur prendra connoissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appesantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions; celle d'allier une avarice presque sordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode, que je ne m'avise pas même de desirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai, je le garde long-tems sans le dépenser, faute de savoir l'employer à ma fantaisie: mais l'occasion commode & agréable se présente-t-elle? j'en profite si bien que ma bourse se vuide avant que je m'en sois apperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenser pour l'ostentation; tout au contraire, je dépense en secret & pour le plaisir: loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage, que je suis presque honteux d'en avoir, encore plus de m'en servir. Si j'avois eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en suis très-sûr. Je dépenserois tout mon revenu sans chercher à l'augmenter; mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté; j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense de m'intriguer pour en trouver d'autre; nécessité que j'eus toujours en horreur: mais de peur de le voir finir, je le choie. L'argent qu'on possede est l'instrument de la liberté; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien, & ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse; le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma dissipation n'est encore que paresse: quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent & la possession desirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la chose même & sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc

été fripon, & quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne; hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtise, que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal, sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, & me dit: Allons à l'Opéra; je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéatre, m'en donne un, & passe le premier avec l'autre; je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de *Francueil* que j'y suis perdu. Je sors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, & je m'en vais, sans songer qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit assis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précisément voler cet argent; c'étoit en voler l'emploi: moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles durant mon apprentissage je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, prises sur mon travail devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garde-

robe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres ! Que d'ouvrages resterent dépareillés chez *la Tribu !* Quand je n'avois plus de quoi la payer je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes, mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai; mais ce fut quand la lecture m'eût ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût je ne faisois plus que lire, je ne volois plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, & alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois aussi-tôt que j'étois seul & ne songeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'eusse volé quand même j'aurois eu des passions plus coûteuses. Borné au moment présent, il n'étoit pas dans mon tour d'esprit de m'arranger ainsi pour l'avenir. *La Tribu* me faisoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne songeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement passoit de même à cette femme, & quand elle devenoit pressante, rien n'étoit plutôt sous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choisies, mon humeur devint taciturne, sauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant si mon goût ne me préserva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préserva des livres obscenes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très-accommodante, se fit un scrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de mystere, qui me forçoit précisément à les refuser, tant par dégoût que par honte, & le hasard seconda si bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'eusse jetté les yeux sur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donnés mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis long-tems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe, & déja pubere & sensible, je pensois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation mon inquiete imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût, enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fît oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce tems-là. On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misanthrope & si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'existans qui lui ressemblent est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit, quant à présent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à desirer.

J'atteignis ainsi ma seizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de desirs dont j'ignorois l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi; enfin caressant tendrement mes chimeres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre

avec eux. Je leur aurois volontiers échappé ſi j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout tems ma diſpoſition conſtante. Dans nos promenades hors de la ville j'allois toujours en avant ſans ſonger au retour, à moins que d'autres n'y ſongeaſſent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent fermées avant que je puſſe arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la ſeconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troiſieme, que je réſolus de ne m'y pas expoſer. Cette troiſieme fois ſi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut miſe en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends ſonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes: j'arrive eſſoufflé, tout en nage: le cœur me bat, je vois de loin les ſoldats à leur poſte; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, ſiniſtre & fatal augure du ſort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier tranſport de ma douleur je me jettai ſur le glacis, & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur prirent à l'inſtant leur parti. Je pris auſſi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand, à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant ſeulement d'avertir en ſecret mon couſin *Bernard* de la réſolution que j'avois priſe, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentiſſage, étant plus ſéparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous raſſemblions les dimanches: mais inſenſiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut;* moi, chétif, apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de St. Gervais.* Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſerent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon na-

turel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur malgré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma réſolution, il accourut, non pour m'en diſſuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préſens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres reſſources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée juſqu'à Turin, où le beſoin m'en fit défaire, & où je me la paſſai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il ſe conduiſit avec moi dans ce moment critique, plus je me ſuis perſuadé qu'il ſuivit les inſtructions de ſa mere & peut-être de ſon pere; car il n'eſt pas poſſible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me ſuivre: mais point. Il m'encouragea dans mon deſſein plutôt qu'il ne m'en détourna: puis quand il me vit bien réſolu, il me quitta ſans beaucoup de larmes. Nous ne nous ſommes jamais écrit ni revus; c'eſt dommage. Il étoit d'un caractere eſſentiellement bon: nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deſtinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux ſur celle qui m'attendoit naturellement, ſi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux que l'état tranquille & obſcur d'un bon artiſan, dans certaines claſſes ſur-tout, telles qu'eſt à Geneve celle des graveurs. Cet état, aſſez lucratif pour donner une ſubſiſtance aiſée, & pas aſſez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reſte de mes jours; & me laiſſant un loiſir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma ſphere ſans m'offrir aucun moyen d'en ſortir. Ayant une imagination aſſez riche pour orner de ſes chimeres tous les états, aſſez puiſſante pour me tranſporter, pour ainſi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fuſſe en effet. Il ne pouvoit y avoir ſi loin du lieu où j'étois au premier château en Eſpagne, qu'il ne me fût aiſé de m'y établir. De cela ſeul, il ſuivoit que l'état le plus ſimple, celui qui donnoit le moins de tracas & de ſoins, celui qui laiſſoit l'eſprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit préciſément le mien. J'aurois paſſé dans le ſein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paiſible & douce, telle qu'il

la

la falloit à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être ; & après avoir passé une vie obscure & simple, mais égale & douce, je serois mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurois été regretté du moins aussi long-tems qu'on se seroit souvenu de moi.

Au lieu de cela.... quel tableau vais-je faire ? Ah ! n'anticipons point sur les miseres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Fin du premier Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DEUXIEME.

AUTANT le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources, laiſſer un apprentiſſage à motié fait, ſans ſavoir mon métier aſſez pour en vivre; me livrer aux horreurs de la miſere, ſans voir aucun moyen d'en ſortir, dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence, m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les piéges, l'eſclavage & la mort, ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir: c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû enviſager. Que celle que je me peignois étoit différente! L'indépendance que je croyois avoir acquiſe étoit le ſeul ſentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout; je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec ſécurité dans le vaſte eſpace du monde; mon mérite alloit le remplir: à chaque pas, j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire: en me montrant, j'allois occuper de moi l'univers: non pas pourtant l'univers tout entier, je l'en diſpenſois en quelque ſorte, il ne m'en falloit pas tant. Une ſociété charmante me ſuffiſoit ſans m'embarraſſer du reſte. Ma modération m'inſcrivoit dans une ſphere étroite, mais délicieuſement choiſie, où j'étois aſſuré de régner. Un ſeul château bornoit mon ambition: favori du Seigneur & de la Dame, amant de la Demoiſelle, ami du frere, & protecteur des voiſins, j'étois content; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeste avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de ma connoissance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône; ils n'y mettoient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terre de Savoie, à deux lieues de Geneve. Le Curé s'appelloit M. *de Pontverre.* Ce nom, fameux dans l'histoire de la République, me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cueiller. J'allai voir M. *de Pontverre.* Il me reçut bien, me parla de l'hérésie de Geneve, de l'autorité de la sainte mere Eglise, & me donna à dîner. Je trouvai peu de chose à répondre à des argumens qui finissoient ainsi, & je jugeai que des Curés chez qui l'on dînoit si bien, valoient tout au moins nos Ministres. J'étois certainement plus savant que M. *de Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien; & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois, on m'auroit cru faux; on se fût trompé: je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flaterie, ou plutôt la condescendance, n'est pas toujours un vice; elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cede, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. *de Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon Prêtre. Je sentois ma supériorité; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite; je ne songeois point à changer de religion; & bien loin de me familiariser si vîte avec cette idée, je ne l'envisageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caress-

ſoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laiſſer l'eſpoir du ſuccès, en paroiſſant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela reſſembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois, pour parvenir à leurs fins, ſavent, ſans rien permettre ni rien promettre, faire eſpérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raiſon, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient aſſurément que, loin de ſe prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'eſt-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. *de Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit aſſurément pas un homme vertueux : au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoiſſoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le Roſaire ; une eſpece de miſſionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les Miniſtres de Geneve. Loin de penſer à me renvoyer chez moi, il profita du deſir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de miſere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point là ce qu'il voyoit ; il voyoit une ame ôtée à l'héréſie & rendue à l'Egliſe. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela, pourvu que j'allaſſe à la meſſe ? Il ne faut pas croire, au reſte, que cette façon de penſer ſoit particuliere aux catholiques ; elle eſt celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'eſſentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. *de Pontverre*. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne Dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle eſt ſortie elle-même. Il s'agiſſoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les Prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre ſa foi, une penſion de deux mille francs que lui donnoit le Roi de Sardaigne. Je me ſentois fort humilié d'avoir beſoin d'une bonne Dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon néceſſaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preſſé par M. *de Pontverre*, par la faim qui me talonnoit ; bien aiſe auſſi de faire un voyage, & d'avoir un but,

je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour ; mais je ne me pressois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, sans aller chercher l'aventure que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château, ni heurter, car j'étois fort timide : mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort surpris, après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni Dames ni Demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix ou le sel de mes chansons, vu que j'en savois d'admirables que mes camarades m'avoient apprises, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin ; je vois madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere ; je ne puis me résoudre à la passer légérement. J'étois au milieu de ma seizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille ; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignone, les sourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon sang étoit embrasé. Malheureusement je ne savois rien de tout cela ; & de ma vie, il ne m'est arrivé de songer à ma figure, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainsi j'avois, avec la timidité de mon âge, celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquois totalement de manieres ; & mes connoissances, loin d'y suppléer, ne servoient qu'à m'intimider davantage, en me faisant sentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en style d'Orateur, où, cousant des phrases des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour captiver la bienveillance de madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens* ; on me dit qu'elle venoit de sortir pour aller à l'Eglise. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre ; je la vois, je l'atteins, je lui parle.... Je dois me souvenir du lieu ; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse

place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes, n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriere ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte à l'Egliſe des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de *Warens* ſe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois figuré un vieille dévote bien rechignée ; la bonne Dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre choſe à mon avis. Je vois un viſage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouiſſant, le contour d'une gorge enchantereſſe. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune proſélyte ; car je devins à l'inſtant le ſien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels miſſionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en ſouriant la lettre que je lui préſente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil ſur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, ſi ſon laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh ! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit treſſaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'eſt dommage, en vérité. Puis ſans attendre ma réponſe, elle ajouta : Allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeûner : après la meſſe j'irai cauſer avec vous.

Louiſe-Eléonore de *Warens* étoit une demoiſelle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevai, ville du pays de Vaud. Elle avoit épouſé fort jeune M. de *Warens* de la maiſon de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lauſanne. Ce mariage, qui ne produiſit point d'enfans, n'ayant pas trop réuſſi, Madame de *Warens* pouſſée par quelque chagrin domeſtique, prit le tems que le roi Victor-Amédée étoit à Evian pour paſſer le lac & venir ſe jetter aux pieds de ce Prince ; abandonnant ainſi ſon mari, ſa famille & ſon pays, par une étourderie aſſez ſemblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer auſſi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit ſous ſa protection, lui donna une penſion de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince auſſi peu prodigue, & voyant que ſur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, eſcortée par un détachement de ſes Gardes, où, ſous la

direction de *Michel-Gabriel de Bernex* Evêque titulaire de Geneve, elle fit abjuration au Couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le siecle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant & tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de stature, courte même, & ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité. Mais il étoit impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainsi que moi perdu sa mere dès sa naissance, & recevant indifféremment des instructions comme elles s'étoient présentées, elle avoit appris un peu de sa gouvernante, un peu de son pere, un peu de ses maîtres, & beaucoup de ses amans; sur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoissances, en orna la personne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie & de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son pere avoit pour la médecine empyrique & pour l'alchymie; elle faisoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magisteres, elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparerent d'elle, l'obsederent, la ruinerent, & consumerent au milieu des fourneaux & des drogues son esprit, ses talens & ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abuserent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumieres de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même: son caractere aimant & doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte & franche ne s'altérerent jamais; & même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaîté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuisable qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracassiere ; à la place de Madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée elle étendoit toujours son plan dans sa tête & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parler, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systêmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eut pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloit convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincere dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier

mier regard, Madame de *Warens* m'inſpira, non-ſeulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'eſt jamais démentie. Suppoſons que ce que j'ai ſenti pour elle fût véritablement de l'amour ; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui ſuivra l'hiſtoire de nos liaiſons ; comment cette paſſion fut-elle accompagnée dès ſa naiſſance des ſentimens qu'elle inſpire le moins ; la paix du cœur, le calme, la ſérénité, la ſécurité, l'aſſurance ? Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante ; d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit ; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe, que ſi j'euſſe été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier inſtant les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois ; mais ſans inquiétude, ſans jalouſie ? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime ſi l'on eſt aimé ? C'eſt une queſtion qui ne m'eſt pas plus venue dans l'eſprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même ſi je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuſe avec moi. Il y eut certainement quelque choſe de ſingulier dans mes ſentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la ſuite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut queſtion de ce que je deviendrois, & pour en cauſer plus à loiſir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'euſſe manqué d'appétit, & ſa femme-de-chambre qui nous ſervoit, dit auſſi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuiſit pas dans l'eſprit de ſa maîtreſſe, tomboit un peu à plomb ſur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout ſeul un repas honnête pour ſix perſonnes. Pour moi j'étois dans un raviſſement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur ſe nourriſ-

ſoit d'un ſentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laiſſoit des eſprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut ſavoir les détails de ma petite hiſtoire ; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéreſſois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le ſort auquel j'allois m'expoſer. Sa tendre compaſſion ſe marquoit dans ſon air, dans ſon regard, dans ſes geſtes. Elle n'oſoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans ſa poſition c'eût été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit ſurveillée & combien ſes diſcours étoient peſés. Mais elle me parloit d'un ton ſi touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allaſſe le conſoler. Elle ne ſavoit pas combien ſans y ſonger elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma réſolution étoit priſe comme je crois l'avoir dit; plus je la trouvois éloquente, perſuaſive, plus ſes diſcours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me réſoudre à me détacher d'elle. Je ſentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere preſque inſurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout-d'un-coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ſes efforts inutiles ne les pouſſa pas juſqu'à ſe compromettre : mais elle me dit avec un regard de commiſération : Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu ſeras grand tu te ſouviendras de moi. Je crois qu'elle ne penſoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit ſi cruellement.

La difficulté reſtoit toute entiere. Comment ſubſiſter ſi jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentiſſage, j'étois bien loin de ſavoir mon métier. Quand je l'aurois ſu, je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan, qui dînoit pour nous, forcé de faire une pauſe pour repoſer ſa mâchoire, ouvrit un avis qu'il diſoit venir du Ciel, & qui, à juger par les ſuites venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allaſſe à Turin, où, dans un hoſpice établi pour l'inſtruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & ſpirituelle, juſqu'à ce qu'entré dans le ſein de l'Egliſe, je trouvaſſe par la charité des bonnes ames, une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme,

ſa Grandeur Monſeigneur l'Evêque, ne manquera pas, ſi Madame lui propoſe cette ſainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne, qui eſt ſi charitable, dit-il en s'inclinant ſur ſon aſſiette, s'empreſſera sûrement d'y contribuer auſſi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures; j'avois le cœur ſerré, je ne diſois rien; & madame de *Warens*, ſans ſaiſir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, ſe contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien, ſelon ſon pouvoir, & qu'elle en parleroit à Monſeigneur: mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à ſon gré, & qui avoit ſon petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les Aumôniers, & emboucha ſi bien les bons Prêtres, que quand madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'inſtant l'argent deſtiné pour mon petit viatique. Elle n'oſa inſiſter pour me faire reſter: j'approchois d'un âge où une femme du ſien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainſi réglé par ceux qui prenoient ſoin de moi, il fallut bien me ſoumettre, & c'eſt même ce que je fis ſans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion; & puis, partant pour obéir à madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours ſous ſa direction: c'étoit plus que vivre à ſon voiſinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante, qui déja commençoit à ſe déclarer. Il me paroiſſoit beau de paſſer les monts à mon âge, & de m'élever au-deſſus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays eſt un appât auquel un Génevois ne réſiſte guere: je donnai donc mon conſentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec ſa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourſe leur fut remiſe renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna ſecrétement un petit pécule, auquel elle joignit d'amples inſtructions, & nous partîmes le mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piſte avec un M. *Rival*, ſon ami, horloger comme lui, homme d'eſprit, bel-eſprit même, qui faiſoit des vers mieux que

la Motte, & parloit presque aussi bien que lui, de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de-là, sachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon étoile pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une semblable négligence, & si bien perdu qu'on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas seulement un homme d'honneur ; c'étoit un homme d'une probité sûre, & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, sur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit aussi ses plaisirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens : cela faisoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son devoir, mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentissoit quelquefois son zele qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chambery où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des caresses de pere, mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai si bien connu la tendresse & la vertu, m'a fait faire des réflexions sur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique,

d'éviter les ſituations qui mettent nos devoirs en oppoſition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : ſûr que dans de telles ſituations, quelque ſincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir, & l'on devient injuſte & méchant dans le fait, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & miſe en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, eſt une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public, & ſur-tout parmi mes connoiſſances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité, je ne ſongeois guere à faire ni comme les autres, ni autrement qu'eux. Je deſirois ſincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des ſituations qui me donnaſſent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conſéquent un deſir ſecret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Mylord *Maréchal* me voulut mettre dans ſon teſtament. Je m'y oppoſai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me ſavoir dans le teſtament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le ſien. Il ſe rendit : maintenant il veut me faire une penſion viagere, & je ne m'y oppoſe pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement : cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, ſi j'ai le malheur de vous ſurvivre, je ſais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'eſt-là, ſelon moi, la bonne philoſophie, la ſeule vraiment aſſortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour davantage de ſa profonde ſolidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits : mais le public qui eſt frivole ne l'y a pas ſu remarquer. Si je ſurvis aſſez à cette entrepriſe conſommée pour en reprendre une autre, je me propoſe de donner dans la ſuite de l'Emile un exemple ſi charmant & ſi frappant de cette même maxime que mon lecteur ſoit forcé d'y faire attention. Mais c'eſt aſſez de réflexions pour un voyageur ; il eſt tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manan ne fut pas ſi bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme

entre deux âges, portant en queue ſes cheveux noirs griſonnans ; l'air grenadier, la voix forte, aſſez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faiſoit toute ſorte de métiers faute d'en ſavoir aucun. Il avoit propoſé, je crois, d'établir à Annecy, je ne ſais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Miniſtre, qu'il faiſoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en ſe fourrant toujours avec les prêtres, &, faiſant l'empreſſé pour les ſervir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il uſoit ſans ceſſe, ſe piquant d'être un grand prédicateur. Il ſavoit même un paſſage latin de la bible, & c'étoit comme s'il en avoit ſu mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reſte, manquant rarement d'argent quand il en ſavoit dans la bourſe des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui débitant d'un ton de racoleur ſes capucinades, reſſembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croiſade le ſabre au côté.

Pour Madame *Sabran*, ſon épouſe, c'étoit une aſſez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ſes bruyantes inſomnies m'éveilloient ſouvent, & m'auroient éveillé bien davantage ſi j'en avois compris le ſujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois ſur ce chapitre d'une bêtiſe qui a laiſſé à la ſeule nature tout le ſoin de mon inſtruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & ſa ſemillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuſe ſituation de corps & d'eſprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de ſanté, de ſécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court, mais précieux moment de la vie, où ſa plénitude expanſive étend, pour ainſi dire, notre être par toutes nos ſenſations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre exiſtence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, preſque l'amant de Madame de *Warens*. Les choſes obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites careſſes qu'elle m'avoit faites, l'intérêt ſi tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ſes regards charmans qui me ſembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inſpiroient ; tout cela nourriſſoit mes idées durant la marche,

& me faiſoit rêver délicieuſement. Nulle crainte, nul doute ſur mon ſort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, ſelon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de ſouci ſur moi-même; d'autres s'étoient chargés de ce ſoin. Ainſi je marchois légérement allégé de ce poids; les jeunes deſirs, l'eſpoir enchanteur, les brillans projets rempliſſoient mon ame. Tous les objets que je voyois me ſembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maiſons j'imaginois des feſtins ruſtiques, dans les prés de folâtres jeux, le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche, ſur les arbres des fruits délicieux, ſous leur ombre de voluptueux tête-à-têtes, ſur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oiſiveté charmante, la paix, la ſimplicité, le plaiſir d'aller ſans ſavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux ſans porter à mon cœur quelque attrait de jouiſſance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du ſpectacle rendoient cet attrait digne de la raiſon; la vanité même y mêloit ſa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déja vu tant de pays, ſuivre *Annibal* à travers les monts me paroiſſoit une gloire au-deſſus de mon âge. Joignez à tout cela des ſtations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & ſur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroiſſoit pas.

Je ne me ſouviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de ſoucis & de peine, que celui des ſept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* ſur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce ſouvenir m'a laiſſé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, ſur-tout pour les montagnes & les voyages pédeſtres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monſieur & de prendre des voitures, les ſoucis rongeans, les embarras, la gêne y ſont montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne ſentois que le plaiſir d'aller, je n'ai plus ſenti que le beſoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouluſſent conſacrer chacun cinquante louis de ſa bourſe & un an de ſon tems à faire enſemble à pied le tour de l'Italie, ſans autre équipage qu'un

garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vîte à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déja les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déja je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-dessous.

Avant que d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie ; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que, trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jasé, & mon indiscrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidélement défrayé dans la route, mais ils ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois

J'avois des lettres, je les portai, & tout de ſuite je fus mené à l'hoſpice des cathécumenes, pour y être inſtruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma ſubſiſtance. En entrant je vis une groſſe porte à barreaux de fer, qui dès que je fus paſſé, fut fermée à double tour ſur mes talons. Ce début me parut plus impoſant qu'agréable & commençoit à me donner à penſer, quand on me fit entrer dans une aſſez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois ſurmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaiſes auſſi de bois qui paroiſſoient avoir été cirées, mais qui ſeulement étoient luiſantes à force de s'en ſervir & de les frotter. Dans cette ſalle d'aſſemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'inſtruction, & qui ſembloient plutôt des archers du Diable que des aſpirans à ſe faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Eſclavons qui ſe diſoient Juifs & Maures, & qui, comme ils me l'avouerent, paſſoient leur vie à courir l'Eſpagne & l'Italie, embraſſant le chriſtianiſme & ſe faiſant baptiſer, par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant ſur la cour. Par cette porte entrerent nos ſœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une ſolemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes ſalopes & les plus vilaines coureuſes qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une ſeule me parut jolie & aſſez intéreſſante. Elle étoit à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inſpira quelque deſir de faire connoiſſance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maiſon où elle étoit depuis trois, il me fut abſolument impoſſible de l'accoſter, tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obſédée par le ſaint miſſionnaire qui travailloit à ſa converſion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ſtupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais inſtruction ne fut plus longue. Le ſaint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de ſa clôture, & dit qu'elle vouloit ſortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle conſentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne ſe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faisoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous assembla de nouveau pour l'instruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois sur le pas que j'allois faire, & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete, & je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable & saine, ç'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaisir, avoit non-seulement une probité sûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisieme, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'Eglise & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultiverent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortois jamais sans être intérieurement touché, & sans faire des résolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement en y pensant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus parce qu'elle en faisoit un métier. Chez mon maître je n'y pensois plus gueres, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiser

ici ma penſée ? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je ſentis, je penſai toujours en homme. Ce n'eſt qu'en grandiſſant que je ſuis rentré dans la claſſe ordinaire, en naiſſant j'en étois ſorti. L'on rira de me voir me donner modeſtement pour un prodige. Soit ; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à ſix ans les romans attachent, intéreſſent, tranſportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes ; alors je ſentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainſi, quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion ſi l'on vouloit qu'un jour ils en euſſent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon ſentiment de mes obſervations, non de ma propre expérience : je ſavois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouſſeau* à ſix ans, & parlez-leur de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte ; rarement on y ajoute ; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliere à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une égliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſingulièrement contraſtée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même-tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon diné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſément étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'étois apprivoiſé ſans peine avec l'idée d'y vivre ; mais celle d'y entrer ſolemnellement ne s'étoit préſentée

à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'efpece d'engagement que j'avois pris & fa fuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à foutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diffimuler que la fainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je fentis que quelque religion qui fût la vraie j'allois vendre la mienne, & que quand même je choifirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Efprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y penfois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémiffois du fort qui m'avoit amené là, comme fi ce fort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent fi fortes que fi j'avois un inftant trouvé la porte ouverte, je me ferois certainement évadé; mais il ne me fut pas poffible, & cette réfolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de defirs fecrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obftination du deffein formé de ne pas retourner à Geneve, la honte, la difficulté même de repaffer les monts; l'embarras de me voir loin de mon pays fans amis, fans reffources; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma confcience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excufer ce que j'allois faire. En aggravant les torts du paffé, j'en regardois l'avenir comme une fuite néceffaire. Je ne me difois pas : Rien n'eft fait encore & tu peux être innocent fi tu veux; mais je me difois : Gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la néceffité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jufques-là j'avois pu promettre ou laiffer efpérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois refter dans la religion de mes peres, au rifque de tout ce qui en pouvoit arriver? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il eft peu probable qu'elle eût eu un heureux fuccès. Les chofes étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma réfiftance eût été grande, plus de maniere ou d'autre on fe fût fait une loi de la furmonter.

Le fophifme qui me perdit eft celui de la plupart des hommes, qui

ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déja trop tard pour en uſer. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & ſi nous voulions être toujours ſages, rarement aurions-nous beſoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à ſurmonter nous entraînent ſans réſiſtance : nous cédons à des tentations légeres dont nous mépriſons le danger. Inſenſiblement nous tombons dans des ſituations périlleuſes dont nous pouvions aiſément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer ſans des efforts héroïques qui nous effraient, & nous tombons enfin dans l'abîme, en diſant à Dieu : Pourquoi m'as-tu fait ſi foible ? Mais malgré nous il répond à nos conſciences : Je t'ai fait trop foible pour ſortir du gouffre, parce que je t'ai fait aſſez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas préciſément la réſolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiſer à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je réſolus pour gagner du tems de faire la plus belle défenſe qu'il me ſeroit poſſible. Bientôt ma vanité me diſpenſa de ſonger à ma réſolution, & dès que je m'apperçus que j'embarraſſois quelquefois ceux qui vouloient m'inſtruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terraſſer tout-à-fait. Je mis même à cette entrepriſe un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient ſur moi je voulus travailler ſur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à ſe faire proteſtans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres, ni du côté de la volonté. Les proteſtans ſont généralement mieux inſtruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la diſcuſſion, celle des autres la ſoumiſſion. Le catholique doit adopter la déciſion qu'on lui donne, le proteſtant doit apprendre à ſe décider. On ſavoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les inſtructions qui s'y rapportent : on le ſavoit encore ; mais on ne ſavoit pas qu'en revanche j'avois été bien inſtruit chez M. *Lambercier*, & que de plus, j'avois par devers moi un petit magaſin fort incommode à ces Meſſieurs dans l'hiſ-

toire de l'Eglife & de l'Empire que j'avois apprife prefque par cœur chez mon pere, & depuis à-peu-près oubliée, mais qui me revint à mefure que la difpute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais affez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchifme plutôt qu'une controverfe, & il avoit plus à faire à les inftruire qu'à réfoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai fur tout, je ne lui fauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeufe pour les affiftans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & fe tiroit d'affaire en difant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain, de peur que mes indifcretes objections ne fcandalifaffent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'eft-à-dire, faifeur de longues phrafes & content de lui fi jamais docteur le fut. Je ne me laiffai pourtant pas trop fubjuguer à fa mine impofante, & fentant qu'après tout je faifois ma tâche, je me mis à lui répondre avec affez d'affurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'affommer avec Saint-Auguftin, Saint-Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une furprife incroyable que je maniois tous ces Peres-là prefque auffi légérement que lui; ce n'étoit pas que je les euffe jamais lus, ni lui peut-être; mais j'en avois retenu beaucoup de paffages tirés de mon Le-Sueur; & fi-tôt qu'il m'en citoit un, fans difputer fur la citation je lui ripoftois par un autre du même Pere, & qui fouvent l'embarraffoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raifons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me fentant pour ainfi dire à fa merci, je jugeois très-bien, quelque jeune que je fuffe, qu'il ne falloit pas le pouffer à bout; car je voyois affez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raifon étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faifoit qu'il mettoit dans fa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas fuivre, & que, fi-tôt qu'il fe fentoit preffé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, difant que je fortois du fujet préfent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations foutenant qu'elles étoient fauffes, & s'offrant à m'aller chercher

le livre, me défioit de les y trouver. Il ſentoit qu'il ne riſquoit pas grand'choſe, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniſte pour trouver un paſſage dans un gros volume, quand même je ſerois aſſuré qu'il y fût. Je le ſoupçonne même d'avoir uſé de l'infidélité dont il accuſoit les Miniſtres, & d'avoir fabriqué quelquefois des paſſages pour ſe tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le ſéjour de l'hoſpice me devenant chaque jour plus déſagréable, & n'appercevant pour en ſortir qu'une ſeule voie, je m'empreſſai de la prendre autant que juſques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptiſés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour répréſenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une converſion difficile, & l'on me fit paſſer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, ſuffiſamment inſtruit & ſuffiſamment diſpoſé au gré de mes maîtres, je fus mené proceſſionnellement à l'égliſe métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration ſolemnelle, & recevoir les acceſſoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement: mais comme ce ſont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela ſert à perſuader au peuple que les proteſtans ne ſont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe griſe, garnie de brandebourgs blancs & deſtinée pour ces ſortes d'occaſions. Deux hommes portoient devant & derriere moi des baſſins de cuivre ſur leſquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit ſon aumône au gré de ſa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faſte catholique ne fut omis pour rendre la ſolemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut enſuite aller à l'inquiſition recevoir l'abſolution du crime d'héréſie & rentrer dans le ſein de l'Egliſe avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut ſoumis par ſon Ambaſſadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquiſiteur,

n'étoient pas propres à dissiper la terreur secrete qui m'avoit saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois espérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à sa derniere heure. Le moine se tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait, au moment où je pensois être enfin placé selon mes espérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie, qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien, d'être fidele à la grace; on me souhaita bonne fortune, on ferma sur moi la porte, & tout disparut.

Ainsi s'éclipserent en un instant toutes mes grandes espérances, & il ne me resta de la démarche intéressée que je venois de faire, que le souvenir d'avoir été apostat & dupe tout-à-la-fois. Il est aisé de juger quelle brusque révolution dut se faire dans mes idées, lorsque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete misere, & qu'après avoir délibéré le matin sur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le soir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel, que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois, pour la premiere fois de ma vie, d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long esclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville, abondante en ressources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir si-tôt que j'en serois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche me sembloient un trésor qui ne pouvoit s'épuiser. J'en pouvois disposer à mon gré, sans rendre compte à personne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu si riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'espérances, & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me

sentis

ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois deja ma fortune faite, & je trouvai beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiere choſe que je fis fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde ; les inſtrumens militaires me plaiſoient beaucoup. Je ſuivis des proceſſions ; j'aimois le faux-bourdon des Prêtres. J'allai voir le palais du Roi ; j'en approchai avec crainte ; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laiſſa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois ſous le bras. Quoi qu'il en ſoit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déja je m'en regardois preſque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me laſſai ; j'avois faim ; il faiſoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giunca, du lait caillé ; & avec deux griſſes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis, pour mes cinq ou ſix ſols, un des bons dînés que j'aie fait de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je ſavois déja aſſez de Piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver ; & j'eus la prudence de le choiſir, plus ſelon ma bourſe, que ſelon mon goût. On m'enſeigna dans la rue du Pô, la femme d'un ſoldat, qui retiroit à un ſou par nuit, des domeſtiques hors de ſervice. Je trouvai chez elle un grabat vuide, & je m'y établis. Elle étoit jeune & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déja cinq ou ſix enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon tant que je reſtai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuſe, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je paſſai pluſieurs jours à me livrer uniquement au plaiſir de l'indépendance & de la curioſité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, viſitant tout ce qui me paroiſſoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme ſortant de ſa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois ſur-tout fort exact à faire ma cour, & j'aſſiſtois réguliérement tous les matins à la meſſe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & ſa ſuite : mais ma paſſion pour la muſique, qui commençoit à ſe déclarer, avoit plus de part

à mon assiduité que la pompe de la Cour, qui bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux, qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la Cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune Princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant; mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécusse avec beaucoup d'économie, ma bourse insensiblement s'épuisoit. Cette économie, au reste, étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût que, même aujourd'hui, l'usage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoissois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler; mon bon appétit fera le reste quand un maître-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect. Je faisois alors de beaucoup meilleurs repas avec six ou sept sols de dépense, que je ne les ai fait depuis à six ou sept francs. J'étois donc sobre faute d'être tenté de ne pas l'être; encore ai-je tort d'appeller tout cela sobriété; car j'y mettois toute la sensualité possible. Mes poires, ma giunca, mon fromage, mes grisses, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore, avec tout cela, pouvoit-on voir la fin des vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus sensiblement de jour en jour; & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude sur l'avenir alla bientôt jusqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Espagne, il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliser. Je songeai à mon ancien métier; mais je ne le savois pas assez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc, en attendant mieux, le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver

un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché en me mettant à leur diſcrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus preſque par-tout éconduit ; & ce que je trouvois à faire étoit ſi peu de choſe, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, paſſant d'aſſez bon matin dans la Contrà-Nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir, une jeune marchande de ſi bonne grace, & d'un air ſi attirant, que, malgré ma timidité près des Dames, je n'héſitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit aſſeoir, conter ma petite hiſtoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfevre du voiſinage les outils dont j'avois dit avoir beſoin, elle monta dans ſa cuiſine, & m'apporta elle-même à déjeûner. Ce début me parut de bon augure ; la ſuite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travaïl ; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu raſſuré : car elle étoit brillante & parée, & malgré ſon air gracieux, cet éclat m'en avoit impoſé. Mais ſon accueil plein de bonté, ſon ton compatiſſant, ſes manieres douces & careſſantes me mirent bientôt à mon aiſe. Je vis que je réuſſiſſois & cela me fit réuſſir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant ſi modeſte, & moi ſi timide qu'il étoit difficile que cela vînt ſi-tôt à bien. On ne nous laiſſa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai paſſés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux, ainſi que les plus purs plaiſirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint ſur ſon joli viſage rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame *Baſile*. Son mari, plus âgé qu'elle & paſſablement jaloux, la laiſſoit durant ſes voyages ſous la garde d'un commis trop mauſſade pour être ſéduiſant, & qui ne laiſſoit pas d'avoir des prétentions pour ſon compte qu'il ne montroit guere que par ſa mauvaiſe humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimaſſe à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit aſſez bien. Ce nouvel Egiſte grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez ſa dame : il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il ſembloit

même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussoit pas jusques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je susse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me sentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être apperçu: les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge & son mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impression des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux se troubloient, ma poitrine s'oppressoit, ma respiration d'instant en instant plus embarrassée me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer sans bruit des soupirs fort incommodes dans le silence où nous étions assez souvent. Heureusement Madame *Basile* occupée à son ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me sembloit. Cependant je voyois quelquefois par une sorte de sympathie son fichu se renfler assez fréquemment. Ce dangereux spectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon transport, elle m'adressoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faisoit rentrer en moi-même à l'instant.

Je la vis plusieurs fois seule de cette maniere, sans que jamais un mot, un geste, un regard même trop expressif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faisoit cependant mes délices, & à peine dans la simplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois si tourmenté. Il paroissoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaisoient pas non plus; du moins elle en rendoit les occasions assez fréquentes; soin bien gratuit assurément de sa part pour l'usage qu'elle en faisoit, & qu'elle m'en laissoit faire.

Un jour qu'ennuyée des ſots colloques du commis, elle avoit monté dans ſa chambre, je me hâtai dans l'arriere-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche & je la ſuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai ſans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de la chambre oppoſé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cauſe du bruit que des chariots faiſoient dans la rue. Elle ſe mettoit toujours bien : ce jour-là ſa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuſe, ſa tête un peu baiſſée laiſſoit voir la blancheur de ſon cou, ſes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute ſa figure un charme que j'eus le tems de conſidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement paſſionné, bien sûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne penſant pas qu'elle pût me voir : mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne ſais quel effet ce tranſport fit ſur elle; elle ne me regarda point, ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un ſimple mouvement de doigt elle me montra la natte à ſes pieds. Treſſaillir, pouſſer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même choſe : mais ce qu'on auroit peine à croire eſt que dans cet état je n'oſai rien entreprendre au-delà, ni dire un ſeul mot, ni lever les yeux ſur elle, ni la toucher même dans une attitude auſſi contrainte, pour m'appuyer un inſtant ſur ſes genoux. J'étois muet, immobile; mais non pas tranquille aſſurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiſſance, les ardens deſirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire ſur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit ſe raſſurer.

Elle ne paroiſſoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à ſentir toute la conſéquence d'un ſigne parti ſans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repouſſoit; elle n'ôtoit pas les yeux de deſſus ſon ouvrage : elle tâchoit de faire comme ſi elle ne m'eût pas vu à ſes pieds, mais toute ma bêtiſe ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes deſirs, & qu'elle étoit retenue par une honte ſemblable à la mienne, ſans que cela me donnât la force de la ſurmonter. Cinq ou ſix ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, ſelon moi, mettre de ſon côté toute la hardieſſe,

& je me disois que puisqu'elle ne faisoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensois juste, & sûrement elle avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit besoin, non-seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sais comment eût fini cette scene vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Basile* alarmée me dit vivement de la voix & du geste : Levez-vous, voici *Rosina*. En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment : mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en resterent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fond de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon : mais si son cœur étoit foible il étoit honnête, elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit selon toute apparence sa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte, que la mienne. Sans en être venu là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds sans même oser toucher à sa robe. Non, il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe du doigt, une main légérement pressée contre ma bouche sont les seules faveurs que je reçus jamais de Madame *Basile*, & le souvenir de ces faveurs si légeres me transporte encore en y pensant.

Les deux jours suivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête, il me fut impossible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de sa part aucun soin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non

plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir assez gouverner les siens. Son maudit commis fut plus désolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ferois mon chemin près des dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiscrétion, & me regardant déja comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du mystere un goût qui jusqu'alors n'en avoit pas grand besoin. Cela me rendit plus circonspect à saisir les occasions de le satisfaire, & à force de les vouloir sûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romanesque dont jamais je n'ai pu me guérir, & qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop sincérement, trop parfaitement, j'ose dire, pour pouvoir aisément être heureux. Jamais passions ne furent en même-tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus désintéressé. J'aurois mille fois sacrifié mon bonheur à celui de la personne que j'aimois; sa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaisirs de la jouissance je n'aurois voulu compromettre un moment son repos. Cela m'a fait apporter tant de soins, tant de secret, tant de précaution dans mes entreprises que jamais aucune n'a pu réussir. Mon peu de succès près des femmes est toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiste, ce qu'il y avoit de singulier étoit qu'en devenant plus insupportable, le traître sembloit devenir plus complaisant. Dès le premier jour que sa Dame m'avoit pris en affection, elle avoit songé à me rendre utile dans le magasin. Je savois passablement l'arithmétique; elle lui avoit proposé de m'apprendre à tenir les livres: mais mon bourru reçut très-mal la proposition, craignant peut-être d'être supplanté. Ainsi tout mon travail, après mon burin, étoit de transcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres, & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'avisa de revenir à la proposition faite & rejettée, & dit qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes services à M. *Basile*, quand il seroit de retour. Il y avoit dans son ton, dans son air, je ne sais quoi de faux, de malin, d'ironique qui

ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Basile*, sans attendre ma réponse, lui dit séchement que je lui étois obligé de ses offres, qu'elle espéroit que la fortune favoriseroit enfin mon mérite, & que ce seroit grand dommage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un commis.

Elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoissance qui pourroit m'être utile. Elle pensoit assez sagement pour sentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me trouvai, & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée : puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage, & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui, que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente qui me firent alors moins d'impression qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur !

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de la bonne chere ; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit sûrement pas pour lui. Tout alloit très-bien jusques-là ; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné l'on entend arrêter une chaise à la porte, quelqu'un monte ; c'est M. *Basile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour-là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme, qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme

femme lui saute au cou, lui prend ses mains, lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage, que jettant les yeux sur la petite table, il demande d'un ton sévere ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Basile* le lui dit tout naïvement. Il demande si je loge dans la maison? On lui dit que non. Pourquoi non? reprend-il grossiérement: puisqu'il s'y tient le jour, il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Basile*, il fit le mien en peu de mots; ajoutant que loin de blâmer la pieuse charité de sa femme, il devoit s'empresser d'y prendre part, puisque rien n'y passoit les bornes de la discrétion. Le mari répliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la présence du moine, mais qui suffit pour me faire sentir qu'il avoit des instructions sur mon compte, & que le commis m'avoit servi de sa façon.

A peine étoit-on hors de table, que celui-ci, dépêché par son bourgeois, vint en triomphe me signifier de sa part de sortir à l'instant de chez lui, & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvoit la rendre insultante & cruelle. Je partis sans rien dire; mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avoit raison, sans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle: mais, quoique sage & bien née, elle étoit italienne, c'est-à-dire, sensible & vindicative; & il avoit tort, ce me semble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le succès de ma premiere aventure. Je voulus essayer de repasser deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit sans cesse: mais au lieu d'elle, je ne vis que son mari; & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit, avec l'aune de la boutique, un geste plus expressif qu'attirant. Me voyant si bien guetté, je perdis courage & n'y passai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit menagé. Malheureusement je ne savois pas son nom. Je rôdai plusieurs fois inutilement autour du couvent, pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans souvenirs de madame *Basile*; & dans peu je l'oubliai si

bien, qu'auſſi ſimple & auſſi novice qu'auparavant, je ne reſtai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage; très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de ſouffrir, & non pas me faire briller. Mon habit, que j'avois apporté de Geneve, étoit bon & portable encore; elle y ajouta ſeulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en euſſe bonne envie. Elle ſe contenta de me mettre en état de me tenir propre; & c'eſt un ſoin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma cataſtrophe, mon hôteſſe qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une Dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures; car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne ſe trouva pas auſſi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette Dame avec le domeſtique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de ſuite j'entrai à ſon ſervice, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ſes gens: la ſeule diſtinction fut qu'ils portoient l'éguillette, & qu'on ne me la donna pas. Comme il n'y avoit point de galons à ſa livrée, cela faiſoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes eſpérances.

Madame la Comteſſe de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & ſans enfans; ſon mari étoit Piémontois: pour elle, je l'ai toujours crue Savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une Piémontoiſe parlât ſi bien françois & eût un accent ſi pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un eſprit orné, aimant la littérature françoiſe, & s'y connoiſſant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses Lettres avoient le tour & preſque la grace de celles de madame de *Sévigné*; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaiſoit pas, étoit de les écrire ſous ſa dictée: un cancer au ſein, qui la faiſoit beaucoup ſouffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-ſeulement beaucoup d'eſprit, mais une ame élevée & forte. J'ai ſuivi ſa derniere maladie, je l'ai vue ſouffrir & mourir ſans jamais marquer un inſtant de foibleſſe, ſans faire le moindre effort pour ſe contraindre, ſans ſortir de ſon rôle de femme, & ſans ſe douter qu'il y eût à cela de la philoſophie; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoiſſoit même pas dans le ſens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois juſqu'à la ſéchereſſe. Elle m'a toujours paru auſſi peu ſenſible pour autrui que pour elle-même; & quand elle faiſoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en ſoi, plutôt que par une véritable commiſération. J'ai un peu éprouvé de cette inſenſibilité pendant les trois mois que j'ai paſſés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque eſpérance qu'elle avoit inceſſamment ſous les yeux, & qu'elle ſongeât, ſe ſentant mourir, qu'après elle il auroit beſoin de ſecours & d'appui. Cependant, ſoit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, ſoit que les gens qui l'obſédoient ne lui aient permis de ſonger qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curioſité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois; elle étoit bien aiſe que je lui montraſſe les lettres que j'écrivois à madame de *Warens*; que je lui rendiſſe compte de mes ſentimens. Mais elle ne s'y prenoit aſſurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les ſiens. Mon cœur aimoit à s'épancher, pourvu qu'il ſentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations ſeches & froides, ſans aucun ſigne d'approbation ni de blâme ſur mes réponſes, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit ſi mon babil plaiſoit ou déplaiſoit, j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je penſois, qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere ſeche d'interroger les gens pour les connoître, eſt un tic aſſez commun chez les femmes qui ſe piquent d'eſprit. Elles s'imaginent qu'en ne laiſſant point paroître leur ſentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre; mais elles ne voient pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela ſeul à ſe mettre en garde; & s'il croit que, ſans prendre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaſer, il ment, ou

se tait, ou redouble d'attention sur lui-même, & aime encore mieux passer pour un sot, que d'être dupe de votre curiosité. Enfin, c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres, que d'affecter de cacher le sien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides, quelle dût les trouver basses, & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus, ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois, que sur ce qu'elle m'avoit fait; & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés, qui m'a traversé toute ma vie, & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier son neveu le Comte de la *Roque*, qui lui faisoit assidûment sa cour. Outre cela, ses principaux domestiques, qui la voyoient tirer à sa fin, ne s'oublioient pas; & il y avoit tant d'empr. ssés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite, s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'un amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme-de-chambre une niece à elle, appellée Mademoiselle *Pontal*, fine mouche, qui se donnoit des airs de demoiselle suivante, & aidoit sa tante à obséder si bien leur maîtresse, qu'elle ne voyoit que par leurs yeux, & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes: je leur obéissois; mais je ne les servois pas; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse, je dusse être encore le valet de ses valets. J'étois d'ailleurs une espece de personnage inquiétant pour eux: ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place; ils craignoient que Madame ne le vît aussi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions; car ces sortes de gens, trop avides pour être justes, regardent tous les legs qui sont pour d'autres, comme pris sur leur propre bien. Ils se réunirent d. nc pour m'écarter de ses yeux. Elle aimoit à écrire des Lettres; c'étoit un amusement pour elle dans son état: ils

l'en dégoûterent, & l'en firent détourner par le médecin, en la persuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le service, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaise autour d'elle : enfin l'on fit si bien, que quand elle fit son testament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans sa chambre. Il est vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus assidu que personne ; car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient; la constance avec laquelle elle les souffroit me la rendoit extrêmement respectable & chere; & j'ai bien versé dans sa chambre des larmes sinceres, sans qu'elle, ni personne s'en apperçût.

Nous la perdimes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'esprit & de sens ; sa mort fut celle d'un sage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la sérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, sans négligence & sans affectation. Elle étoit naturellement sérieuse. Sur la fin de sa maladie elle prit une sorte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raison même, contre la tristesse de son état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déja dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon dit-elle en se retournant, femme qui pette n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ses bas domestiques; mais n'étant point couché sur l'état de sa maison, je n'eus rien. Cependant, le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laissa l'habit neuf que j'avois sur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois sans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez madame de *Vercellis* ! Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont, au bout de quarante ans, ma conscience est encore chargée, & dont l'amer sentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des

ſuites auſſi cruelles? C'eſt de ces ſuites plus que probables que mon cœur ne ſauroit ſe conſoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la miſere une fille aimable, honnête, eſtimable, & qui sûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il eſt bien difficile que la diſſolution d'un ménage n'entraîne un peu de confuſion dans la maiſon, & qu'il ne s'égare bien des choſes. Cependant telle étoit la fidélité des domeſtiques, & la vigilance de M. & madame *Lorenzy*, que rien ne ſe trouva de manque ſur l'inventaire. La ſeule mademoiſelle *Pontal* perdit un petit ruban couleur de roſe & argent déja vieux. Beaucoup d'autres meilleures choſes étoient à ma portée; ce ruban ſeul me tenta, je le volai; & comme je ne le cachois gueres, on me le trouva bientôt. On voulut ſavoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougiſſant, que c'eſt *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune Mauriennoiſe, dont madame de *Vercellis* avoit fait ſa cuiſiniere, quand, ceſſant de donner à manger, elle avoit renvoyé la ſienne, ayant plus beſoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-ſeulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraicheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & ſur-tout un air de modeſtie & de douceur qui faiſoit qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, ſage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'eſt ce qui ſurprit quand je la nommai. L'on n'avoit guere moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir; l'aſſemblée étoit nombreuſe, le comte de la *Roque* y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément: elle reſte interdite, ſe tait, me jette un regard qui auroit déſarmé les démons & auquel mon barbare cœur réſiſte. Elle nie enfin avec aſſurance, mais ſans emportement, m'apoſtrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui ſoutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille ſe mit à pleurer, & ne me dit que ces mots. Ah *Rouſſeau*! je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureuſe, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de ſe défendre avec autant de ſimplicité que de fermeté, mais ſans ſe permettre jamais contre moi la moindre invec-

tive. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne ſembloit pas naturel de ſuppoſer d'un côté une audace auſſi diabolique, & de l'autre une auſſi angélique douceur. On ne parut pas ſe décider abſolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne ſe donna pas le tems d'approfondir la choſe, & le comte de la *Roque* en nous renvoyant tous deux ſe contenta de dire que la conſcience du coupable vengeroit aſſez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne ceſſe pas un ſeul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à ſe bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à ſon honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis eſt, employé à ſéduire un jeune garçon; enfin le menſonge & l'obſtination ne laiſſoient rien à eſpérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la miſere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aie expoſée. Qui ſait, à ſon âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter? Eh! ſi le remords d'avoir pu la rendre malheureuſe eſt inſupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce ſouvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverſe au point de voir dans mes inſomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuſe il m'ôte la plus douce conſolation des innocens perſécutés : il me fait bien ſentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un deſtin proſpere & s'aigrit dans l'adverſité. Cependant je n'ai jamais pu prendre ſur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le ſein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à perſonne, pas même à Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle conſiſtoit. Ce poids eſt donc reſté juſqu'à ce jour ſans allégement ſur ma conſcience, & je puis dire que le deſir de m'en délivrer en quelque ſorte a beaucoup contribué à la réſolution que j'ai priſe d'écrire mes confeſſions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera sûrement pas que j'aie ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre si je n'exposois en même-tems mes dispositions intérieures, & que je craignisse de m'excuser en ce qui est conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bisarre mais il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle étoit présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître ensuite mon cœur fut déchiré, mais la présence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta sur tout, la honte seule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi présent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble universel m'ôtoit tout autre sentiment. Si l'on m'eût laissé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit: Ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable avouez-le moi; je me serois jetté à ses pieds dans l'instant; j'en suis parfaitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge est encore une attention qu'il est juste de faire. A peine étois-je sorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeunesse les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr; mais ce qui n'est que foiblesse l'est beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre chose. Aussi son souvenir m'afflige-t-il moins à cause du mal en lui-même, qu'à cause de celui qu'il a dû causer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reste de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impression terrible qui m'est restée du seul que j'aie jamais commis, & je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse

puiſſe être expié, comme j'oſe le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie eſt accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occaſions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offenſe envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire ſur cet article. Qu'il me ſoit permis de n'en reparler jamais.

Fin du ſecond Livre.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

Sorti de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hôtesse, & j'y restai cinq ou six semaines, durant lesquelles la santé, la jeunesse & l'oisiveté me rendirent souvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, distrait, rêveur; je pleurois, je soupirois, je desirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je sentois pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuse qui dans l'ivresse du desir donne un avant-goût de la jouissance. Mon sang allumé remplissoit incessamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en sentant pas le véritable usage, je les occupois bizarrement en idée à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus; & ces idées tenoient mes sens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiselle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conscience du mal, étoit venue avec les années; elle avoit accrû ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une proposition lascive, que celle à qui je la faisois ne m'y ait en quelque sorte contraint par ses avances, quoique sachant qu'elle n'étoit pas scrupuleuse, & presque assuré d'être pris au mot.

Mon séjour chez Madame de *Vercellis*, m'avoit procuré quelques connoissances que j'entretenois dans l'espoir qu'elles pourroient m'être

utiles. J'allois voir quelquefois entr'autres un abbé ſavoyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon ſens, de probité, de lumieres, & l'un des plus honnêtes hommes que j'aie connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui; il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie; les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas; *Achille* ou *Therſite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de ſorte qu'ils devoient, ſelon lui, bien moins me ſervir de degrés pour monter à la fortune que de reſſources pour m'en paſſer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fauſſes idées; il me montra comment dans un deſtin contraire l'homme ſage peut toujours tendre au bonheur & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur ſans ſageſſe, & comment la ſageſſe eſt de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus ſages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une choſe qui m'eſt ſouvent revenue à la mémoire, c'eſt que ſi chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient deſcendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré m'a été d'un grand uſage dans le cours de ma vie, pour me faire tenir à ma place paiſiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit ſaiſi que dans ſes excès. Il me fit ſentir que l'enthouſiaſme des vertus ſublimes étoit peu d'uſage dans la ſociété; qu'en s'élançant trop haut, on étoit ſujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il va-

loit infiniment mieux avoir toujours l'eſtime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préſent étoit la ſuite, nous conduiſoit à parler de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* eſt, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réſerve, il s'expliqua moins ouvertement ſur certains points; mais au reſte ſes maximes, ſes ſentimens, ſes avis furent les mêmes, & juſqu'au conſeil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainſi ſans m'étendre ſur des entretiens dont chacun peut voir la ſubſtance, je dirai que ſes leçons, ſages, mais d'abord ſans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les ſoins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converſion fût peu ſolide, je ne laiſſois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ſes entretiens, j'y pris goût à cauſe de leur clarté, de leur ſimplicité, & ſur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je ſentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me ſuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'eſt ſur quoi mon tact ne me trompe guere. Auſſi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainſi dire ſon ſecond diſciple, & cela me fit pour le moment même l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus: je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaiſir avec lequel je rempliſſois mon devoir auprès de ſa tante; il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y ſongeois plus. Il me reçut bien, me dit que ſans m'amuſer de promeſſes vagues il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réuſſi, qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque choſe, que c'étoit à moi de faire le reſte; que la maiſon où il me faiſoit entrer étoit puiſſante & con-

ſidérée, que je n'avois pas beſoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en ſimple domeſtique, comme je venois de l'être, je pouvois être aſſuré que ſi l'on me jugeoit par mes ſentimens & par ma conduite au-deſſus de cet état, on étoit diſpoſé à ne m'y pas laiſſer. La fin de ce diſcours démentit cruellement les brillantes eſpérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me ſentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laiſſât.

Il me mena chez le comte de *Gouvon*, premier écuyer de la Reine & chef de l'illuſtre maiſon de *Solar*. L'air de dignité de ce reſpectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de ſon accueil. Il m'interrogea avec intérêt & je lui répondis avec ſincérité. Il dit au comte de la *Roque* que j'avois une phyſionomie agréable & qui promettoit de l'eſprit, qu'il lui paroiſſoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reſte. Puis ſe tournant vers moi: Mon enfant, me dit-il, preſque en toutes choſes les commencemens ſont rudes; les vôtres ne le ſeront pourtant pas beaucoup. Soyez ſage, & cherchez à plaire ici à tout le monde; voilà quant à préſent votre unique emploi. Du reſte, ayez bon courage; on veut prendre ſoin de vous. Tout de ſuite il paſſa chez la marquiſe de *Breil* ſa belle-fille, & me préſenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* ſon fils. Ce début me parut de bon augure. J'en ſavois aſſez déja pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet, on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'office: on ne me donna point d'habit de livrée, & le comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere ſon carroſſe, ſon grand-pere défendit que je montaſſe derriere aucun carroſſe & que je ſuiviſſe perſonne hors de la maiſon. Cependant je ſervois à table, & je faiſois à-peu-près au-dedans le ſervice d'un laquais; mais je le faiſois en quelque façon librement, ſans être attaché nommément à perſonne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le comte de *Favria* me faiſoit découper, j'étois preſque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit aſſurément très-dangereuſe; elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oiſiveté pou-

voit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impression sur mon cœur ; & j'y pris tant de goût, que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient sortir ainsi furtivement, ne devinoient guere où j'allois. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables ; j'étois d'une assiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le monde. L'abbé *Gaime* m'avoit sagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à se relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, est la regle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite ; mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit guere examiné sur mes petits talens, & qu'on ne me supposoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroissoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambassadeur à Vienne. Il survint des mouvemens à la Cour qui se firent sentir dans la famille, & l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissoit guere le tems de penser à moi. Cependant jusques-là je m'étois peu relâché. Une chose me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute dissipation extérieure, mais en me rendant un peu plus distrait sur mes devoirs.

Mademoiselle de *Breil* étoit une jeune personne à-peu-près de mon âge, bien faite, assez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs ; &, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes, auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de Cour, si favorable aux jeunes personnes, marquoit sa jolie taille, dégageoit sa poitrine & ses épaules, & rendoit son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'est pas à un domestique de s'appercevoir de ces choses-là : j'avois tort, sans doute ; mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le seul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une grossiéreté qui me faisoit cruellement souffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point ;

je me tenois à ma place, & mes desirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiselle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté; mon ambition, bornée au plaisir de la servir, n'alloit point au-delà de mes droits. A table, j'étois attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittoit un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyoit établi: hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ses yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer son assiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot; mais point, j'avois la mortification d'être nul pour elle; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant son frere, qui m'adressoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine & si bien tournée, qu'elle y fit attention, & jetta les yeux sur moi. Ce coup-d'œil, qui fut court, ne laissa pas de me transporter. Le lendemain l'occasion se présenta d'en obtenir un second, & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné, où, pour la premiere fois, je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel servir l'épée au côté & le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de *Solar* qui étoit sur la tapisserie avec les armoiries: *Tel fiert qui ne tue pas*. Comme les Piémontois ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue françoise, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre, mais ayant jetté les yeux sur moi, il vit que je souriois sans oser rien dire: il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant; mais du verbe *ferit* il frappe, il blesse. Qu'ainsi la devise ne me paroissoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas.*

Tout le monde me regardoit & se regardoit sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de *Breil* un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jetter un second regard qui valoit tout au moins le premier; puis tournant les yeux vers son grand-papa, elle sembloit attendre avec une sorte d'im-

patience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet si pleine & entiere & d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiselle de *Breil* levant derechef les yeux sur moi me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette & même sur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, & Mademoiselle de *Breil* rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Basile* & dans toute la suite de ma vie, que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil*; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortoit & entroit sans me regarder, & moi j'osois à peine jetter les yeux sur elle. J'étois même si bête & si mal-adroit qu'un jour qu'elle avoit en passant laissé tomber son gant; au lieu de m'élancer sur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baisers, je n'osai sortir de ma place, & je laissai ramasser le gant par un gros butor de valet que j'aurois volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil*. Non-seulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon service, & deux fois me trouvant dans son antichambre elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre: j'en eus d'abord du regret; mais les distractions vinrent à la traverse, & bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de son beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le soir du dîné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard quoiqu'homme d'esprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je réussis mieux auprès de lui. Il me dit

de

de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* ſon fils, qui m'avoit pris en affection, que cette affection ſi j'en profitois pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit ſur moi. Dès le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domeſtique ; il me fit aſſeoir au coin de ſon feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée ſur tant de choſes, n'étoit achevée ſur aucune. Trouvant ſur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enſeigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainſi par une de ces bizarreries qu'on trouvera ſouvent dans le cours de ma vie, en même-tems au-deſſus & au-deſſous de mon état, j'étois diſciple & valet dans la même maiſon, & dans ma ſervitude j'avois cependant un précepteur d'une naiſſance à ne l'être que des enfans des rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet deſtiné par ſa famille à l'épiſcopat, & dont par cette raiſon l'on avoit pouſſé les études, plus qu'il n'eſt ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'univerſité de Sienne, où il avoit reſté pluſieurs années, & dont il avoit rapporté une aſſez forte doſe de cruſcantiſme pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui eſt très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poëtes; il faiſoit paſſablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais ſoit que mon babil lui eût fait quelque illuſion ſur mon ſavoir, ſoit qu'il ne pût ſupporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois preſque rien. J'étois deſtiné, comme on verra dans la ſuite, à rapprendre ſouvent le latin, & à ne le ſavoir jamais. Cependant je travaillois avec aſſez de zele, & M. l'abbé me prodiguoit ſes ſoins avec une bonté dont le ſouvenir m'attendrit encore. Je paſſois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon inſtruction que pour ſon ſervice ; non pour celui de ſa perſonne, car il ne ſouffrit jamais que je lui en rendiſſe aucun, mais pour écrire ſous ſa dictée, & pour copier, & ma fonction de ſecré-

taire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris ainſi l'Italien dans ſa pureté, mais je pris du goût pour la littérature & quelque diſcernement des bons livres qui ne s'acquéroit pas chez *la Tribu*, & qui me ſervit beaucoup dans la ſuite, quand je me mis à travailler ſeul.

Ce tems fut celui de ma vie où ſans projets romaneſques, je pouvois le plus raiſonnablement me livrer à l'eſpoir de parvenir. M. l'abbé, très-content de moi, le diſoit à tout le monde, & ſon pere m'avoit pris dans une affection ſi ſinguliere que le comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi ſon air mépriſant. Enfin je devins une eſpece de favori dans la maiſon, à la grande jalouſie des autres domeſtiques, qui, me voyant honoré des inſtructions du fils de leur maître, ſentoient bien que ce n'étoit pas pour reſter long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit ſur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la Maiſon de Solar voulant courir la carriere des ambaſſades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du miniſtere, auroit été bien aiſe de ſe former d'avance un ſujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la ſuite obtenir ſa confiance & la ſervir utilement. Ce projet du comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand ſeigneur bienfaiſant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop ſenſé pour ma tête, & demandoit un trop long aſſujettiſſement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures ; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte ; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & sûre que les femmes ne s'en mêloient pas, l'eſpece de mérite qu'elles protegent ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde : les épreuves étoient finies & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à ſa place & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un

de ces traits caractéristiques qui me sont propres, & qu'il suffit de présenter au lecteur, sans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon espece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas; entr'autres un M. *Muffard* surnommé tord-gueule, peintre en miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muffard* déterra ma demeure chez le comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois, appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentissage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amusant, très-gai, plein de saillies bouffonnes que son âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! J'en sentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems qui m'étoit laissé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé : mais bientôt voyant qu'il m'obsédoit entiérement on lui défendit la porte, & je m'échauffai si bien qu'oubliant tout hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'Abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que *Bâcle* ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel pour surcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immense; car pour retourner à Geneve, c'est à quoi je ne pensai jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie entiere. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance, se joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairoit? Il falloit être fou pour sacrifier une pa-

reille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les suppofant réalifés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaifir & de liberté dans la jeuneffe.

Plein de cette fage fantaifie, je me conduifis fi bien que je vins à bout de me faire chaffer, & en vérité ce ne fut pas fans peine. Un foir comme je rentrois, le maître-d'hôtel me fignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit précifément ce que je demandois; car fentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excufer l'injuftice & l'ingratitude, croyant mettre ainfi les gens dans leur tort, & me juftifier à moi-même un parti pris par néceffité. On me dit de la part du comte de *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette vifite à me donner quelque argent qu'on m'avoit deftiné, & qu'affurément j'avois fort mal gagné : car ne voulant pas me laiffer dans l'état de valet on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occafion les difcours les plus fenfés, & j'oferois prefque dire, les plus tendres; tant il m'expofa d'une maniere flatteufe & touchante les foins de fon oncle & les intentions de fon grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je facrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne viffe plus ce petit malheureux qui m'avoit féduit.

Il étoit fi clair qu'il ne difoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon ftupide aveuglement je fentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché : mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de fens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puifqu'on m'avoit donné mon congé je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire & que, quoi qu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien réfolu de ne jamais me faire chaffer deux fois d'une maifon. Alors ce jeune homme, juftement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de fa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je

ſortis triomphant comme ſi je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un ſecond combat à ſoutenir, j'eus l'indignité de partir, ſans aller remercier M. l'Abbé de ſes bontés.

Pour concevoir juſqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur eſt ſujet à s'échauffer ſur les moindres choſes & avec quelle force il ſe plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que ſoit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres, les plus enfantins, les plus fous, viennent careſſer mon idée favorite & me montrer de la vraiſemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puiſſe fonder ſur une phiole vide la ſubſiſtance du reſte de ſes jours? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait préſent il y avoit quelques ſemaines d'une petite fontaine de héron fort jolie, & dont j'étois tranſporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous penſames, le ſage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien ſervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'auſſi curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement ſur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village aſſembler les payſans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance, que nous étions perſuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paſſans, c'eſt pure mauvaiſe volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que feſtins & noces, comptant que ſans rien débourſer que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faiſions des projets de voyage qui ne finiſſoient point, & nous dirigions d'abord notre courſe au nord, plutôt pour le plaiſir de paſſer les Alpes, que pour la néceſſité ſuppoſée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan ſur lequel je me mis en campagne, abandonnant ſans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes eſpérances & l'attente d'une fortune preſque aſſurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes aventures dont l'eſpoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fon-

taine & mon ami *Bâcle*, la bourse légérement garnie, mais le cœur saturé de joie & ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere; car bien que notre fontaine amusât quelques momens dans les cabarets les hôtesses & leurs servantes, il n'en falloit pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troubloit gueres, & nous ne songions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine se cassa près de Bramant, & il en étoit tems; car nous sentions sans oser nous le dire qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos souliers s'useroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi alégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourse tarissante nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif, non sur la sottise que je venois de faire: jamais homme ne prit si-tôt ni si bien son parti sur le passé; mais sur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens*; car j'envisageois exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le comte de *Gouvon*; elle savoit sur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-sages sur la maniere dont je devois correspondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme assurée si je ne la détruisois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner; je craignois ses reproches plus durs pour moi que la misere. Je résolus de tout endurer en silence, & de tout faire pour l'appaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule: vivre dans sa disgrace étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le surcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en

vivant aſſez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que ſot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconſtance ; j'eus tort ; mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions - nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit : Te voilà chez toi, m'embraſſa, me dit adieu, fit une pirouette, & diſparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoiſſance & notre amitié durerent en tout environ ſix ſemaines, mais les ſuites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maiſon de Madame de *Warens* ! mes jambes trembloient ſous moi, mes yeux ſe couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu perſonne ; je fus contraint de m'arrêter pluſieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit - ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne - t - elle de pareilles alarmes ? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſere. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus - je aux yeux de Madame de *Warens* que ſon air me raſſura. Je treſſaillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles, mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit - elle d'un ton careſſant, te revoilà donc ? Je ſavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage ; je ſuis bien aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit

conter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très-fidélement, en ſupprimant cependant quelques articles; mais au reſte ſans m'épargner ni m'excuſer.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme-de-chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération; mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon, j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près comme *Saint-Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez madame de *Wolmar*. J'eus pour ſurcroît le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſeroit point paſſagere; & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre choſe, j'entendis qu'elle diſoit: On dira ce qu'on voudra, mais puiſque la providence me le renvoie, je ſuis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établiſſement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie; mais il ſervit à le préparer. Quoique cette ſenſibilité de cœur, qui nous fait vraiment jouir de nous, ſoit l'ouvrage de la nature, & peut-être un produit de l'organiſation, ella a beſoin de ſituations qui la développent. Sans ces cauſes occaſionnelles, un homme né très-ſenſible, ne ſentiroit rien, & mourroit ſans avoir connu ſon être. Tel, à-peu-près, j'avois été juſqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, ſi je n'avois jamais connu madame de *Warens*, ou ſi même l'ayant connue, je n'avois pas vécu aſſez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des ſentimens affectueux qu'elle m'inſpira. J'oſerai le dire; qui ne ſent que l'amour, ne ſent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre ſentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois eſt joint à l'amour, & qui ſouvent en eſt ſéparé. Ce ſentiment n'eſt pas non plus l'amitié ſeule, il eſt plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puiſſe agir pour quelqu'un du même ſexe; du moins je fus ami, ſi jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'eſt pas clair, mais il le deviendra dans la ſuite; les ſentimens ne ſe décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maiſon, mais aſſez grande pour avoir une belle piece de réſerve, dont elle fit ſa chambre de parade, & qui fut celle où on me logea. Cette chambre étoit ſur le paſſage dont j'ai parlé,

où

où se fit notre premiere entrevue; & au-delà du ruisseau & des jardins, on découvroit la campagne. Cet aspect n'étoit pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'étoit, depuis Bossey, la premiere fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avois eu sous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible & douce! elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisois de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chere patrone: il me sembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paisiblement auprès d'elle; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure; ses charmes & ceux du printems se confondoient à mes yeux. Mon cœur jusqu'alors comprimé, se trouvoit plus au large dans cet espace, & mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin; mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarchale, avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'un & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir étoit invité à dîner avec elle ou chez elle; & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme-de-chambre fribourgeoise assez jolie, appellée *Merceret*, d'un valet de son pays, appellé *Claude Anet*, dont il sera question dans la suite; d'une cuisiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé, eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite; elle s'endettoit, elle payoit; l'argent faisoit la navette, & tout alloit.

La maniere dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très-long-tems à table. Elle supportoit avec peine la premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-tems. Elle se remettoit peu-à-peu, causoit, & ne mangeoit point.

Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure, qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie ; ainsi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissois, n'étoit mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais, plus instruit de sa situation réelle, & voyant qu'ils anticipoient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte, je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour, la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eut presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manieres, & sur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien ; & si les sens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une maman jeune & jolie, qu'il m'étoit délicieux de caresser ; je dis caresser, au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espece ; j'en conviens, mais il faut attendre ; je ne puis dire tout à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports ni desirs auprès d'elle : j'étois dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie & l'éternité même, sans m'ennuyer un ins-

tant. Elle eſt la ſeule perſonne avec qui je n'ai jamais ſenti cette ſécheresſe de converſation, qui me fait un ſupplice du devoir de la ſoutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens, qu'un babil intariſſable, qui, pour finir, avoit beſoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ſes projets, elle tomboit ſouvent dans la rêverie. Hé bien! je la laiſſois rêver; je me taiſois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort ſingulier: ſans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois ſans ceſſe, & j'en jouiſſois avec une paſſion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je ſortois en murmurant, ne pouvant ſouffrir de reſter en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans ſon antichambre, maudiſſant mille fois ces éternels viſiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne ſentois toute la force de mon attachement pour elle, que quand je ne la voyois pas: quand je la voyois je n'étois que content; mais mon inquiétude en ſon abſence alloit au point d'être douloureuſe. Le beſoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendriſſement, qui ſouvent alloient juſqu'aux larmes. Je me ſouviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de ſon image & du deſir ardent de paſſer mes jours auprès d'elle. J'avois aſſez de ſens pour voir que quant à préſent, cela n'étoit pas poſſible, & qu'un bonheur que je goûtois ſi bien ſeroit court. Cela donnoit à ma rêverie une triſteſſe qui n'avoit pourtant rien de ſombre, & qu'un eſpoir flatteur tempéroit. Le ſon des cloches, qui m'a toujours ſinguliérement affecté, le chant des oiſeaux, la beauté du jour, la douceur du payſage, les maiſons éparſes & champêtres, dans leſquelles je plaçois en idée notre commune demeure; tout cela me frappoit tellement d'une impreſſion vive, tendre, triſte & touchante, que je me vis comme en extaſe transporté dans cet heureux tems & dans cet heureux ſéjour, où mon cœur poſſédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des raviſſemens inexprimables, ſans ſonger même à la volupté des ſens. Je ne me ſouviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illuſion que

je fis alors ; & ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie, quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eût l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entiere s'y passoient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet, tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus constant bonheur fut en songe. Son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chere maman me faisoit faire, quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre, en songeant qu'ils étoient à elle, que sa belle main les avoit touchés ; le plancher même sur lequel je me prosternois, en songeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en sa présence, il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour seul sembloit pouvoir inspirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu ; elle rejette le morceau sur son assiette, je m'en saisis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné, il n'y avoit qu'une différence unique, mais essentielle, & qui rend mon état presqu'inconcevable à la raison.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avois rapporté, non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois senti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré ; & sa premiere éruption très-involontaire, m'avoit donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avois vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré, j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature & sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice, que la honte & la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives ; c'est de disposer pour ainsi dire à leur gré de tout le sexe, & de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente, sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage, je travaillois à détruire la bonne cons-

titution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de se bien former. Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente; logé chez une jolie femme, caressant son image au fond de mon cœur, la voyant sans cesse dans la journée; le soir, entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je sais qu'elle a couché. Que de stimulans! tel lecteur qui se les représente me regarde déja comme à demi-mort. Tout au contraire, ce qui devoit me perdre fut précisément ce qui me sauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du desir ardent d'y passer mes jours, absente ou présente, je voyois toujours en elle une tendre mere, une sœur chérie, une délicieuse amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainsi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image toujours présente à mon cœur, n'y laissoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la seule femme qui fût au monde; & l'extrême douceur des sentimens qu'elle m'inspiroit, ne laissant pas à mes sens le tems de s'éveiller pour d'autres, me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espece étoit mon attachement pour elle. Pour moi, tout ce que je puis dire, est que s'il paroît déja fort extraordinaire, dans la suite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mette au net, des recettes à transcrire; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de passans, de mendians, de visites de toute espece. Il falloit entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lai. Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle, qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes; & ce qui la faisoit rire encore plus, étoit de me voir d'autant plus furieux, que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner, étoient charmans; & s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en savoit encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, & me jettant des coups-d'œil pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en me voyant con-

traint & retenu par la bienséance, lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur, & même en dépit de moi, je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusoit pourtant, parce qu'il faisoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui se faisoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisoit faire n'étoit de mon goût; mais tout étoit selon mon cœur. Je crois que je serois parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scenes folâtres qui nous égayoient sans cesse: c'est peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoitre à l'odeur un livre de médecine; & ce qu'il y a de plaisant, est que je m'y trompois rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre, malgré ma résistance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents, quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & sucer. Quand tout son petit ménage étoit rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faisoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois: le Spectateur, Puffendorff, Saint-Evremont, la Henriade. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur sur-tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faisois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade:

> Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maitres,
> Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traitres:

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troisieme personne du subjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec maman de mes lectures; quelquefois je

lisois auprès d'elle ; j'y prenois grand plaisir ; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant ; elle ne parloit que de Bayle, & faisoit grand cas de Saint-Evremond, qui depuis long-tems, étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature, & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies ; & venue en Savoie encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays, ce ton maniéré du pays de Vaud, où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde ; & ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide, qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, & malgré de secretes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations ; & c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble La Bruyere : il lui plaisoit plus que La Rochefoucault, livre triste & désolant, principalement dans la jeunesse, où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces ; mais en lui baisant de tems en tems la bouche ou les mains, je prenois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois, & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant, maman m'étudioit, m'observoit, m'interrogeoit, & bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés mêmes qu'avoit conçu la pauvre femme en faveur de mon mérite, reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile sur le choix des moyens ; enfin tout alloit au gré de mes desirs,

grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi ; mais il en fallut rabattre, & dès-lors adieu la tranquillité. Un de ses parens, appellé M. d'*Aubonne*, la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une espece d'aventurier. Il venoit de proposer au Cardinal de Fleury un plan de loterie très-composée, qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le proposer à la Cour de Turin, où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy, & y devint amoureux de madame l'Intendante, qui étoit une personne fort aimable, fort de mon goût, & la seule que je visse avec plaisir chez maman. M. d'*Aubonne* me vit, sa parente lui parla de moi, il se chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre ; & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de suite, sous prétexte de quelque commission, & sans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaser, se familiarisa avec moi, me mit à mon aise autant qu'il étoit possible, me parla de niaiseries & de toutes sortes de sujets. Le tout sans paroître m'observer, sans la moindre affectation, & comme si, se plaisant avec moi, il eût voulu converser sans gêne. J'étois enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma physionomie animée, j'étois, sinon tout-à-fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la seconde ou troisieme fois que je fus ainsi jugé ; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Masseron* a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractere pour n'avoir pas ici besoin d'explication : car en conscience, on sent bien que je ne puis sincérement y souscrire, & qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire MM. *Masseron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les saurois prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent, des passions vives,

vives, impétueuſes, & des idées lentes à naître, embarraſſées, & qui ne ſe préſentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon eſprit n'appartiennent pas au même individu. Le ſentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je ſens tout & je ne vois rien. Je ſuis emporté, mais ſtupide; il faut que je ſois de ſang-froid pour penſer. Ce qu'il y a d'étonnant eſt que j'ai cependant le tact aſſez ſûr, de la pénétration, de la fineſſe même, pourvu qu'on m'attende: je fais d'excellens impromptus à loiſir; mais ſur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie converſation par la poſte, comme on dit que les Eſpagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoie qui ſe retourna, faiſant route, pour crier: *A votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penſer jointe à cette vivacité de ſentir, je ne l'ai pas ſeulement dans la converſation, je l'ai même ſeul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent ſourdement; elles y fermentent juſqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations: & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement; je ne ſaurois écrire un ſeul mot, il faut que j'attende. Inſenſiblement ce grand mouvement s'appaiſe, ce cahos ſe débrouille, chaque choſe vient ſe mettre à ſa place, mais lentement & après une longue & confuſe agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie? Dans les changemens de ſcene il regne ſur ces grands théatres un déſordre déſagréable, & qui dure aſſez long-tems: toutes les décorations ſont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverſer. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on eſt tout ſurpris de voir ſuccéder à ce long tumulte un ſpectacle raviſſant. Cette manœuvre eſt à-peu-près celle qui ſe fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois ſu premiérement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choſes qui s'y ſont ainſi peintes, peu d'Auteurs m'auroient ſurpaſſé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuſcrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, atteſtent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu

tranſcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la preſſe. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'eſt à la promenade au milieu des rochers & des bois, c'eſt la nuit dans mon lit & durant mes inſomnies que j'écris dans mon cerveau; l'on peut juger avec quelle lenteur, ſur-tout pour un homme abſolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir ſix vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou ſix nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être miſe ſur le papier. De-là vient encore que je réuſſis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les lettres; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au ſupplice. Je n'écris point de lettres ſur les moindres ſujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou ſi je veux écrire de ſuite ce qui me vient, je ne ſais ni commencer, ni finir, ma lettre eſt un long & confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-ſeulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois aſſez bon obſervateur. Cependant je ne ſais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'eſprit que dans mes ſouvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui ſe paſſe en ma préſence, je ne ſens rien, je ne pénetre rien. Le ſigne extérieur eſt tout ce qui me frappe. Mais enſuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geſte, la circonſtance, rien ne m'échape. Alors ſur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a penſé, & il eſt rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à la fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis ſûr d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont-là : il faudroit connoître tous leurs caracteres, ſavoir leurs hiſtoires, pour être ſûr de ne rien dire qui puiſſe

offenſer quelqu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : ſachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus ſûrs de ce qu'ils diſent : encore leur échape-t-il ſouvent des balourdiſes. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! il lui eſt preſque impoſſible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la néceſſité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & ſi l'on ne dit mot, il faut relever la converſation. Cette inſupportable contrainte m'eût ſeule dégoûté de la ſociété. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler ſur le champ & toujours. Je ne ſais ſi ceci tient à ma mortelle averſion pour tout aſſujettiſſement ; mais c'eſt aſſez qu'il faille abſolument que je parle pour que je diſe une ſottiſe infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal eſt qu'au lieu de ſavoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'eſt alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles ſans idées, trop heureux quand elles ne ſignifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire aſſez comprendre comment n'étant pas un ſot, j'ai cependant ſouvent paſſé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma phyſionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente fruſtrée rend plus choquante aux autres ma ſtupidité. Ce détail qu'une occaſion particuliere a fait naître n'eſt pas inutile à ce qui doit ſuivre. Il contient la clef de bien des choſes extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur ſauvage que je n'ai point. J'aimerois la ſociété comme un autre, ſi je n'étois ſûr de m'y montrer non-ſeulement à mon déſavantage, mais tout autre que je ne ſuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher eſt préciſément celui qui me convenoit. Moi préſent on n'auroit jamais ſu ce que je valois, on ne l'auroit pas ſoupçonné même ; & c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'eſprit, & quoique j'aie vécu dans ſa maiſon pluſieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reſte tout ceci ſouffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la ſuite.

La mesure de mes talens ainsi fixée, l'état qui me convenoit ainsi désigné, il ne fut plus question pour la seconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne savois pas même assez de latin pour être prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire instruire au séminaire pendant quelque tems. Elle en parla au supérieur ; c'étoit un lazariste appellé M. *Gros*, bon petit homme à moitié borgne, maigre, grison, le plus spirituel & le moins pédant lazariste que j'aie connu ; ce qui n'est pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le caressoit, l'agaçoit même, & se faisoit quelquefois lacer par lui ; emploi dont il se chargeoit assez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre, faisant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet Monsieur le Supérieur suivoit en grondant, & disant à tout moment ; mais Madame, tenez-vous donc. Cela faisoit un sujet assez pittoresque.

M. *Gros* se prêta de bon cœur au projet de Maman. Il se contenta d'une pension très-modique & se chargea de l'instruction. Il ne fut question que du consentement de l'Evêque, qui non-seulement l'accorda, mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque, jusqu'à ce qu'on pût juger par un essai du succès qu'on devoit espérer.

Quel changement ! Il fallut m'y soumettre. J'allai au séminaire comme j'aurois été au supplice. La triste maison qu'un séminaire, surtout pour qui sort de celle d'une aimable femme ! J'y portai un seul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'étoit : un livre de musique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la musique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit passablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin, car à peine savois-je la musique de nos pseaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de solfier ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique. Cependant j'avois une telle passion pour cet art, que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles ; c'étoient les

cantates de *Clerambault*. On concevra quelle fut mon application & mon obſtination, quand je dirai que ſans connoître ni tranſpoſition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter ſans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Aréthuſe*; & il eſt vrai que cet air eſt ſcandé ſi juſte, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur meſure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au ſéminaire un maudit Lazariſte qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enſeigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un viſage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de ſanglier au lieu de barbe; ſon ſourire étoit ſardonique, ſes membres jouoient comme les poulies d'un manequin: j'ai oublié ſon odieux nom; mais ſa figure effrayante & doucereuſe m'eſt bien reſtée, & j'ai peine à me la rappeller ſans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieuſement ſon craſſeux bonnet quarré pour me faire ſigne d'entrer dans ſa chambre, plus affreuſe pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraſte d'un pareil maître pour le diſciple d'un abbé de Cour!

Si j'étois reſté deux mois à la merci de ce monſtre, je ſuis perſuadé que ma tête n'y auroit pas réſiſté. Mais le bon M. *Gros*, qui s'apperçut que j'étois triſte, que je ne mangeois pas, que je maigriſſois, devina le ſujet de mon chagrin; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête; & par un autre conſtraſte encore plus marqué, me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier*, qui faiſoit ſon ſéminaire, & qui, par complaiſance pour M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre ſur ſes études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de phyſionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond, & ſa barbe tiroit ſur le roux; il avoit le maintien ordinaire aux gens de ſa province, qui, ſous une figure épaiſſe, cachent tous beaucoup d'eſprit; mais ce qui ſe marquoit vraiment en lui, étoit une ame ſenſible, affectueuſe, aimante. Il y avoit dans ſes grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendreſſe & de triſteſſe, qui faiſoit qu'on ne pouvoit le voir ſans s'intéreſſer à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit ſa deſtinée, & qu'il ſe ſentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point ſa phyſionomie. Plein de patience

& de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant, malgré tout le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception, je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug, ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif: de peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant, & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna Diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai fait pour moi-même. Quelques années après, j'appris qu'étant Vicaire dans une paroisse, il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont, avec un cœur très-tendre, il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocese administré très-sévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance, il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires; mais le sentiment de son infortune, profondément gravé dans mon cœur, me revint quand j'écrivis l'Emile; & réunissant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes Prêtres, l'original du Vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modeles.

Pendant que j'étois au séminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M. *** s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit faire comme le chien du jardinier; car quoique Madame *** fût aimable, il vivoit fort mal avec elle, & la traitoit si brutalement, qu'il fut question de séparation. M. *** étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui, à force de vexations, finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons: M. d'*Au-*

bonne ſe vengea du ſien par une comédie. Il envoya cette piece à madame de *Warens*, qui me la fit voir. Elle me plut, & me fit naître la fantaiſie d'en faire une pour eſſayer ſi j'étois en effet auſſi bête que l'auteur l'avoit prononcé: mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainſi quand j'ai dit dans la préface de cette piece, que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'eſt à-peu-près à ce tems-ci que ſe rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des ſuites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les ſemaines j'avois une fois la permiſſion de ſortir ; je n'ai pas beſoin de dire quel uſage j'en faiſois. Un dimanche que j'étois chez maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers, attenant à la maiſon qu'elle occupoit. Ce bâtiment, où étoit leur four, étoit plein juſqu'au comble de faſcines ſeches. Tout fut embraſé en très-peu de tems. La maiſon étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On ſe mit en devoir de déménager en hâte, & de porter les meubles dans le jardin qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres, & au-delà du ruiſſeau dont j'ai parlé. J'étois ſi troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit ſous la main, juſqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à ſoulever : j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, ſi quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque, qui étoit venu voir maman ce jour-là, ne reſta pas non plus oiſif. Il l'emmena dans le jardin, où il ſe mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en ſorte qu'arrivant quelque tems après, je vis tout le monde à genoux, & m'y mis comme les autres. Durant la priere du ſaint homme le vent changea, mais ſi bruſquement & ſi à propos, que les flammes qui couvroient la maiſon & entroient déja par les fenêtres, furent portées de l'autre côté de la cour, & la maiſon n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ſes anciens confreres, commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient ſervir à ſa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à ces pieces une atteſtation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien : mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant ſa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à-propos ; voilà ce que je pouvois dire & cer-

tifier ; mais qu'une de ces deux choſes fût la cauſe de l'autre, voilà ce que je ne devois pas atteſter, parce que je ne pouvois le ſavoir. Cependant, autant que je puis me rappeller mes idées, alors ſincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux, ſi naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil ſecret d'avoir p ut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me ſéduire; & ce qu'il y a de sûr, eſt que ſi ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorſque j'eus publié les *Lettres de la Montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne ſais comment, & en fit uſage dans ſes feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuſe & l'à-propos me parut à moi-même très-plaiſant.

J'étois deſtiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût poſſible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pouſſer mes études. Auſſi l'Evêque & le Supérieur ſe rebuterent-ils, & on me rendit à madame de *Warens* comme un ſujet qui n'étoit pas même bon pour être Prêtre ; au reſte aſſez bon garçon, diſoit-on, & point vicieux ; ce qui fit que, malgré tant de préjugés rebuttans ſur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe ſon livre de muſique dont j'avois tiré ſi bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuſe étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au ſéminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la penſée de me faire muſicien. L'occaſion étoit commode. On faiſoit chez elle, au moins une fois la ſemaine, de la muſique, & le maître de muſique de la Cathédrale, qui dirigeoit ce petit concert, venoit la voir très-ſouvent. C'étoit un pariſien, nommé M. *le Maître*, bon compoſiteur, fort vif, fort gai, jeune encore, aſſez bien fait, peu d'eſprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire ſa connoiſſance ; je m'attachois à lui, je ne lui déplaiſois pas ; on parla de penſion ; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y paſſai l'hiver d'autant plus agréablement, que la maîtriſe n'étant qu'à vingt pas de la maiſon de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y ſoupions très-ſouvent enſemble.

On jugera bien que la vie de la maîtriſe toujours chantante & gaie,

gaie, avec les muſiciens & les enfans de chœur, me plaiſoit plus que celle du ſéminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuſer jamais. Durant ſix mois entiers, je ne ſortis pas une ſeule fois que pour aller chez Maman ou à l'égliſe, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle eſt un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me ſuis rappellé avec le plus de plaiſir. Dans les ſituations diverſes où je me ſuis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel ſentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en ſuis affecté comme ſi j'y étois encore. Non-ſeulement je me rappelle les tems, les lieux, les perſonnes, mais tous les objets environnans la température de l'air, ſon odeur, ſa couleur, une certaine impreſſion locale qui ne s'eſt fait ſentir que là, & dont le ſouvenir vif m'y tranſporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtriſe, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faiſoit; le bel & noble habit des Chanoines, les chaſubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des muſiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaſſe, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de ſoutane qu'après avoir poſé ſon épée, M. le *Maître* endoſſoit par-deſſus ſon habit laïque, & le beau ſurplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur: l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orcheſtre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi: le bon dîné qui nous attendoit enſuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme ſyderum* qui marche par ïambes, parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour ſur le perron de la cathédrale, ſelon un rite de cette Egliſe-là. Mlle. *Merceret*, femme-de-chambre de maman, ſavoit un peu de muſique: je n'oublierai jamais un petit motet *afferte* que M. le *Maître* me fit chanter avec elle & que ſa maitreſſe écoutoit avec tant de plaiſir. Enfin tout juſqu'à la bonne ſervante *Perrine* qui étoit ſi bonne fille & que les enfans de chœur faiſoient tant endêver, tout dans les

ſouvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient ſouvent me ravir & m'attriſter.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an ſans le moindre reproche ; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de ſottiſe, & je n'en fis point tant que je fus ſous les yeux de Maman. Elle me conduiſoit, & me conduiſoit toujours bien ; mon attachement pour elle étoit devenu ma ſeule paſſion ; & ce qui prouve que ce n'étoit pas une paſſion folle, c'eſt que mon cœur formoit ma raiſon. Il eſt vrai qu'un ſeul ſentiment abſorbant pour ainſi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre, pas même la muſique, bien que j'y fiſſe tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute ; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'aſſiduité y étoit.. J'étois diſtrait, rêveur, je ſoupirois : qu'y pouvois-je faire ? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi ; mais pour que je fiſſe de nouvelles folies, il ne falloit qu'un ſujet qui vînt me les inſpirer. Ce ſujet ſe préſenta ; le haſard arrangea les choſes ; & comme on verra dans la ſuite, ma mauvaiſe tête en tira parti.

Un ſoir du mois de Février qu'il faiſoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend ſa lanterne, deſcend, ouvre : un jeune homme entre avec elle, monte, ſe préſente d'un air aiſé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, ſe donnant pour un muſicien françois que le mauvais état de ſes finances forçoit de vicarier pour paſſer ſon chemin. A ce mot de muſicien françois le cœur treſſaillit au bon le *Maître* ; il aimoit paſſionnément ſon pays & ſon art. Il accueillit le jeune paſſager, lui offrit le gîte dont il paroiſſoit avoir grand beſoin & qu'il accepta ſans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il ſe chauffoit & qu'il jaſoit en attendant le ſoupé. Il étoit court de ſtature, mais large de quarrure ; il avoit je ne ſais quoi de contrefait dans ſa taille ſans aucune difformité particuliere ; c'étoit pour ainſi dire un boſſu à épaules plattes, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt uſé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemiſe très-fine & très-ſale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune deſquelles il auroit mis ſes deux jambes, & pour ſe garantir de la neige un petit chapeau à porter ſous le bras.

Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentoit pas; sa physionomie avoit de la finesse & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modestement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueusant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le parlement.

Pendant le soupé on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célebres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit il paroissoit au fait; mais à peine un sujet étoit-il entamé, qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un samedi, il y avoit le lendemain musique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propose d'y chanter; *très-volontiers;* lui demande quelle est sa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'église, on lui offrit sa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gasconade surprit le *Maître*: vous verrez, me dit-il à l'oreille qu'il ne sait pas une note de musique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force; car je m'intéressois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse & tout le goût imaginables, & qui plus est avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable surprise. Après la messe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des musiciens, auxquels il répondoit en polissonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embrassa de bon cœur; j'en fis autant: il vit que j'étois bien aise, & cela parut lui faire plaisir.

On conviendra, je m'assure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'esprit, de l'usage du monde, & qui pouvoit passer pour un aimable débauché. C'est aussi ce qui m'arriva, & ce qui seroit arrivé, je pense, à tout autre

jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour sentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher : car *Venture* en avoit, sans contredit, & il en avoit sur-tout un bien rare à son âge, celui de n'être point pressé de montrer son acquis. Il est vrai qu'il se vantoit de beaucoup de choses qu'il ne savoit point ; mais pour celles qu'il savoit & qui étoient en assez grand nombre, il n'en disoit rien : il attendoit l'occasion de les montrer ; il s'en prévaloit alors sans empressement, & cela faisoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque chose sans parler du reste, on ne savoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuisable, séduisant dans la conversation, souriant toujours & ne riant jamais, il disoit du ton le plus élégant les choses les plus grossieres & les faisoit passer. Les femmes même les plus modestes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau sentir qu'il falloit se fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la société des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît, & où on les aime, il restât borné long-tems à la sphere des musiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raisonnable dans sa cause, fut aussi moins extravagant dans ses effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faisoit me paroissoit charmant, tout ce qu'il disoit me sembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point jusqu'à ne pouvoir me séparer de lui. J'avois à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs, trouvant ses maximes très-bonnes pour lui, je sentois qu'elles n'étoient pas à mon usage ; il me falloit une autre sorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'osois même lui parler, bien sûr qu'il se seroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport ; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle consentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse ; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance, non-seulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit si

ſortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonſpect à m'y livrer, &, très-heureuſement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt ſéparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de ſon art; il aimoit le vin. A table cependant il étoit ſobre; mais en travaillant dans ſon cabinet il falloit qu'il bût. Sa ſervante le ſavoit ſi bien que, ſi-tôt qu'il préparoit ſon papier pour compoſer & qu'il prenoit ſon violoncelle, ſon pot & ſon verre arrivoient l'inſtant d'après, & le pot ſe renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être abſolument ivre, il étoit preſque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon eſſentiellement bon, & ſi gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat*. Malheureuſement il aimoit ſon talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit ſur ſa ſanté & enfin ſur ſon humeur; il étoit quelquefois ombrageux, & facile à offenſer. Incapable de groſſiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaiſe parole, même à un de ſes enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juſte. Le mal étoit qu'ayant peu d'eſprit il ne diſcernoit par les tons & les caracteres, & prenoit ſouvent la mouche ſur rien.

L'ancien chapitre de Geneve où jadis tant de Princes & d'Evêques ſe faiſoient honneur d'entrer, a perdu dans ſon exil ſon ancienne ſplendeur, mais il a conſervé ſa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il eſt un orgueil pardonnable après celui qui ſe tire du mérite perſonnel, c'eſt celui qui ſe tire de la naiſſance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec aſſez de hauteur. C'eſt ainſi que les chanoines traitoient ſouvent le pauvre le *Maître*. Le chantre ſur-tout, appellé M. l'abbé de *Vidonne*, qui, du reſte étoit un très-galant homme, mais trop plein de ſa nobleſſe, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ſes talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la ſemaine ſainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de regle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque paſſe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit ſur le champ la réſolution de s'enfuir la nuit ſuivante, & rien ne put l'en faire dé-

mordre, quoique madame de *Warens*, à qui il alla faire ses adieux, n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassoit lui-même, étoit sa musique qu'il vouloit emporter; ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caisse assez grosse & fort lourde, qui ne s'emportoit pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à sa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'ose dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit consacré pour ainsi dire à son service. Soit en ce qui tenoit à son art, soit en ce qui tenoit à ses soins, il étoit entiérement à ses ordres, & le cœur avec lequel il les suivoit, donnoit à sa complaisance un nouveau prix. Elle ne faisoit donc que rendre à un ami dans une occasion essentielle, ce qu'il faisoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais elle avoit une ame qui pour remplir de pareils devoirs n'avoit pas besoin de songer que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le *Maître* au moins jusqu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet* son fidelle domestique pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit, quand il feroit nuit, porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, & louer ensuite un âne dans un village pour la transporter jusqu'à Seyssel, où étant sur les terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi: nous partîmes le même soir à sept heures, & Maman, sous prétexte de payer ma dépense, grossit la petite bourse du pauvre petit-chat d'un surcroit qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déja remarqué qu'il y a des tems où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractere tout opposé. On en va voir un exemple: M. *Reydelet*, Curé

de Seyssel, étoit Chanoine de Saint-Pierre, par conséquent de la connoissance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du Chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Belay, à la priere de l'Evêque, diriger sa musique aux fêtes de Pâques; qu'il comptoit repasser dans peu de jours; & moi, à l'appui de ce mensonge, j'en enfilai cent autres si naturels, que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille caresses. Nous fûmes bien régalés, bien couchés; M. *Reydelet* ne savoit quelle chere nous faire; & nous nous séparames les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sauroit imaginer une espiéglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eût égayés durant toute la route, si M. le *Maître*, qui ne cessoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet, & qui ressembloit fort à l'épilepsie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques, comme nous l'avions dit à M. *Reydelet*; & quoique nous n'y fussions point attendus, nous fûmes reçus du maître de musique, & accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le *Maître* avoit de la considération dans son art, & la méritoit. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages, & tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge: car, outreque le *Maître* étoit connoisseur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit si supérieur à tous ces maîtres de musique de province, & ils le sentoient si bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere, que comme leur chef.

Après avoir passé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, sans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon, nous fûmes logés

à notre Dame de Pitié ; &, en attendant la caiſſe, qu'à la faveur d'un autre menſonge nous avions embarquée ſur les Rhône, par les ſoins de notre bon patron M. *Reydelet*, M. le *Maître* alla voir ſes connoiſſances, entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il ſera parlé dans la ſuite, & l'abbé *Dortan*, comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent, comme on verra tout-à-l'heure ; ſon bonheur s'étoit épuiſé chez M. *Reydelet*.

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous paſſions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fut ſurpris d'une de ſes atteintes, & celle-là fut ſi violente que j'en fus ſaiſi d'effroi. Je fis des cris, appellai du ſecours, nommai ſon auberge & ſuppliai qu'on l'y fît porter ; puis tandis qu'on s'aſſembloit & s'empreſſoit autour d'un homme tombé ſans ſentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaiſſé du ſeul ami ſur lequel il eût dû compter. Je pris l'inſtant où perſonne ne ſongeoit à moi ; je tournai le coin de la rue & je diſparus. Graces au Ciel j'ai fini ce troiſieme aveu pénible ; s'il m'en reſtoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, il en eſt reſté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu ; mais ce que j'ai à dire dans le livre ſuivant eſt preſque entiérement ignoré. Ce ſont les plus grandes extravagances de ma vie, & il eſt heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un inſtrument étranger étoit hors de ſon diapaſon ; elle y revint d'elle-même, & alors je ceſſai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeuneſſe eſt celle dont j'ai l'idée la plus confuſe. Rien preſque ne s'y eſt paſſé d'aſſez intéreſſant à mon cœur pour m'en retracer vivement le ſouvenir, & il eſt difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens ſucceſſifs, je ne faſſe pas quelques tranſpoſitions de tems ou de lieu. J'écris abſolument de mémoire, ſans monumens, ſans matériaux qui puiſſent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me ſont auſſi préſens que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits auſſi confus que le ſouvenir qui m'en eſt reſté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore ſur des bagatelles, juſqu'au tems où j'ai de moi des

renſeignemens

renſeignemens plus ſûrs; mais en ce qui importe vraiment au ſujet, je ſuis aſſuré d'être exact & fidele, comme je tâcherai toujours de l'être en tout : voilà ſur quoi l'on peut compter.

Si-tôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma réſolution fut priſe, & je repartis pour Annecy. La cauſe & le myſtere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la ſûreté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier, avoit fait diverſion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere : mais dès que la ſécurité me laiſſa plus tranquille, le ſentiment dominant reprit ſa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de deſir pour rien que pour retourner auprès de maman. La tendreſſe & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faiſois pas un pas ſans ſentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc auſſi-tôt que cela me fut poſſible. Mon retour fut ſi prompt & mon eſprit ſi diſtrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaiſir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre ſouvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, ſinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge ſur-tout ſi cette derniere époque a dû ſortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens :* elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien ſu le ſecret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en ſuis très-ſûr, ſi je l'en avois preſſée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du ſecret de ſes amis. Mon cœur, uniquement occupé du préſent en remplit toute ſa capacité, tout ſon eſpace, &, hors les plaiſirs paſſés qui ſont déſormais mes uniques jouiſſances, il n'y reſte pas un coin de vide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit eſt que, dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré, parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours

joui de sa pension sans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commission secrete, soit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, soit de la part de quelqu'un plus puissant encore, qui sut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, si cela est, est que l'ambassadrice n'étoit pas mal choisie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens nécessaires pour se bien tirer d'une négociation.

Fin du Livre troisieme.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIEME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise & de ma douleur ! C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caisse de musique, qui contenoit toute sa fortune, cette précieuse caisse sauvée avec tant de fatigue avoit été saisie en arrivant à Lyon par les soins du comte *Dortan*, à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlévement furtif. Le *Maître* avoit en vain réclamé son bien, son gagne-pain, le travail de toute sa vie. La propriété de cette caisse étoit tout au moins sujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'instant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainsi le fruit de ses talens, l'ouvrage de sa jeunesse, & la ressource de ses vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise, & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne susse pas son adresse, & qu'elle ignorât que j'étois de retour : & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans sa retraite ; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France, je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse, je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite

qu'elle nous tourmente ; c'eſt quand long-tems après on ſe la rappelle ; car le ſouvenir ne s'en éteint point.

Le ſeul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour ſavoir tôt ou tard où elle étoit. J'y reſtai donc. Mais je me conduiſis aſſez mal. Je n'allai point voir l'Evêque qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui & je craignois les réprimandes ſur notre évaſion. J'allai moins encore au ſéminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis perſonne de ma connoiſſance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir madame l'Intendante, mais je n'oſai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel malgré mon enthouſiaſme je n'avois pas même penſé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames ſe l'arrachoient. Ce ſuccès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture*, & il me fit preſque oublier madame de *Warens*. Pour profiter de ſes leçons plus à mon aiſe, je lui propoſai de partager avec moi ſon gîte ; il y conſentit. Il étoit logé chez un Cordonnier, plaiſant & bouffon perſonnage, qui dans ſon patois n'appelloit pas ſa femme autrement que *ſalopiere* ; nom qu'elle méritoit aſſez. Il avoit avec elle des priſes que *Venture* avoit ſoin de faire durer en paroiſſant vouloir faire le contraire. Il leur diſoit d'un ton froid & dans ſon accent provençal des mots qui faiſoient le plus grand effet ; c'étoient des ſcenes à pâmer de rire. Les matinées ſe paſſoient ainſi ſans qu'on y ſongeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ſes ſociétés où il ſoupoit, & moi j'allois me promener ſeul, méditant ſur ſon grand mérite, admirant, convoitant ſes rares talens, & maudiſſant ma mauſſade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuſe vie. Eh que je m'y connoiſſois mal ! la mienne eût été cent fois plus charmante ſi j'avois été moins bête & ſi j'en avois ſu mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle ; elle avoit laiſſé *Merceret*, ſa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de ſa maîtreſſe. Mademoiſelle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais aſſez agréable ; une bonne fribourgeoiſe ſans malice, & à qui je n'ai connu d'autre

défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec fa maîtreffe. Je l'allois voir affez fouvent ; c'étoit une ancienne connoiffance, & fa vue m'en rappelloit une plus chere qui me la faifoit aimer. Elle avoit plufieurs amies, entr'autres une mademoifelle *Giraud*, genevoife, qui pour mes péchés s'avifa de prendre du goût pour moi. Elle preffoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle ; je m'y laiffois mener parce que j'aimois affez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes perfonnes que je voyois volontiers. Pour mademoifelle *Giraud* qui me faifoit toutes fortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'averfion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon vifage fon mufeau fec & noir barbouillé de tabac d'Efpagne, j'avois peine à m'abftenir d'y cracher. Mais je prenois patience ; à cela près, je me plaifois fort au milieu de toutes ces filles, & foit pour faire leur cour à mademoifelle *Giraud*, foit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai penfé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avifois pas, je n'y penfois pas.

D'ailleurs des couturieres, des filles-de-chambre, des petites marchandes ne me tentoient gueres. Il me falloit des Demoifelles. Chacun a fes fantaifies, ç'a toujours été la mienne, & je ne penfe pas comme Horace fur ce point-là. Ce n'eft pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'eft un teint mieux confervé, de plus belles mains, une parure plus gracieufe, un air de délicateffe & de propreté fur toute la perfonne, plus de goût dans la maniere de fe mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chauffure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajuftés. Je préférerois toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien cet avantage fe préfentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems fur les momens agréables de ma jeuneffe ! Ils m'étoient fi doux ; ils ont été fi courts, fi rares, & je les ai goûtés à fi bon marché ! Ah ! leur feul fouvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai befoin pour ranimer mon courage, & foutenir les ennuis du refte de mes ans.

L'aurore un matin me parut fi belle que m'étant habillé précipitam-

ment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme; c'étoit la semaine après la St. Jean. La terre dans sa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs; les rossignols presque à la fin de leur ramage, sembloient se plaire à le renforcer: tous les oiseaux faisant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derriere moi des pas de chevaux & des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connoissance, mademoiselle de *G***. & mademoiselle *Galley*, qui n'étant pas d'excellentes cavalieres, ne savoient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de G**. étoit une jeune Bernoise fort aimable, qui par quelque folie de son âge ayant été jettée hors de son pays, avoit imité madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois; mais n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avoit été trop heureuse de s'attacher à mademoiselle *Galley*, qui l'ayant prise en amitié, avoit engagé sa mere à la lui donner pour compagne, jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiselle *Galley*, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie; elle avoit je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin; elle étoit en même-tems très-mignonne & très-formée, ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractere à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, si quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à madame *Galley*; elles implorerent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient: je pris par la bride le cheval de mademoiselle *Galley*, puis le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, & l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces Demoi-

ſelles & m'en aller comme un benêt : elles ſe dirent quelques mots tout bas, & mademoiſelle *G****. s'adreſſant à moi : Non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de vous ſécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous, nous vous arrétons priſonnier. Le cœur me battoit, je regardois mademoiſelle *Galley* : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, priſonnier de guerre ; montez en croupe derriere elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, Mademoiſelle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere ; que dira-t-elle en me voyant arriver ? Sa mere, reprit mademoiſelle de *G****. n'eſt pas à Toune, nous ſommes ſeules : nous revenons ce ſoir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'eſt pas plus prompt que celui que ces mots firent ſur moi. En m'élançant ſur le cheval de mademoiſelle de *G****. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embraſſer pour me tenir, le cœur me battoit ſi fort qu'elle s'en apperçut ; elle me dit que le ſien lui battoit auſſi par la frayeur de tomber ; c'étoit preſque dans ma poſture, une invitation de vérifier la choſe ; je n'oſai jamais, & durant tout le trajet, mes deux bras lui ſervirent de ceinture, très-ſerrée, à la vérité ; mais ſans ſe déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me ſouffletteroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaité du voyage & le babil de ces filles, aiguiſerent tellement le mien, que juſqu'au ſoir & tant que nous fûmes enſemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis ſi bien à mon aiſe, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dit pas les mêmes choſes. Quelques inſtans ſeulement, quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarraſſoit un peu ; mais l'abſente revenoit bien vîte, & ne nous laiſſoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien ſéché, nous déjeûnâmes. Enſuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le diné. Les deux Demoiſelles tout en cuiſinant, baiſoient de tems en tems les enfans de la grangere, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant ſon frein. On avoit envoyé des proviſions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon diné, ſur-tout en friandiſes : mais malheureuſement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant

pour des filles qui n'en buvoient gueres ; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté ſur ce ſecours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées auſſi, par la même raiſon peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaîté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'euſſent-elles fait de moi entr'elles deux ? Elles envoyerent chercher du vin par-tout aux environs ; on n'en trouva point, tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être ſi fort en peine, & qu'elles n'avoient pas beſoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la ſeule galanterie que j'oſai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyoient de reſte que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuiſine de la grangere, les deux amies aſſiſes ſur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entr'elles deux ſur une eſcabelle à trois pieds. Quel dîné ! quel ſouvenir plein de charmes ! Comment pouvant à ſi peu de frais goûter des plaiſirs ſi purs & ſi vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais ſoupé des petites maiſons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas ſeulement pour la gaîté, pour la douce joie ; mais je dis pour la ſenſualité.

Après le dîné, nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous reſtoit du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient apportés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre deſſert avec des ceriſes. Je montai ſur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois mademoiſelle *Galley* avançant ſon tablier & reculant la tête, ſe préſentoit ſi bien, & je viſai ſi juſte, que je lui fis tomber un bouquet dans le ſein ; & de rire. Je me diſois en moi-même : que mes levres ne ſont-elles des ceriſes ! comme je les leur jetterois ainſi de bon cœur !

La journée ſe paſſa de cette ſorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un ſeul mot équivoque, pas une ſeule plaiſanterie haſardée ; & cette décence nous ne nous l'impoſions point du tout, elle venoit toute ſeule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeſtie, d'autres diront ma ſottiſe, fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa, fut de baiſer une ſeule fois la main de mademoiſelle *Galley*. Il eſt vrai que la circonſtance donnoit du prix à cette légere faveur. Nous étions

ſeuls,



Que mes lèvres ne sont-elles des cerises! comme je les leur jetterois ainsi de bon cœur!

ſeuls, je reſpirois avec embarras, elle avoit les yeux baiſſés. Ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'aviſa de ſe coller ſur ſa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baiſée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne ſais ce que j'aurois pu lui dire : ſon amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles ſe ſouvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous reſtoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous diſtribuant comme nous étions venus. Si j'avois oſé, j'aurois tranſpoſé cet ordre : car le regard de mademoiſelle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur; mais je n'oſai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le propoſer. En marchant, nous diſions que la journée avoit tort de finir; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le ſecret de la faire longue par tous les amuſemens dont nous avions ſu la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous ſéparâmes ! Avec quel plaiſir nous projettâmes de nous revoir ! Douze heures paſſées enſemble nous valoient des ſiecles de familiarité. Le doux ſouvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaiſirs plus vifs, & n'eût pu ſubſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtere & ſans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi, je ſais que la mémoire d'un ſi beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaiſirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne ſavois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perſonnes ; mais elles m'intéreſſoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que ſi j'euſſe été le maitre de mes arrangemens, mon cœur ſe ſeroit partagé ; j'y ſentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maitreſſe mademoiſelle de G***; mais à choix, je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en ſoit, il me ſembloit en les quittant, que je ne pourrois plus vivre ſans l'une & l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémeres amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures

galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O! mes lecteurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours, en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture, qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces demoiselles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime, & m'avoient paru mécontentes de me savoir en si mauvaises mains; cela lui fit tort dans mon esprit: d'ailleurs, tout ce qui me distraisoit d'elles ne pouvoit que m'être désagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose, mon petit pécule achevoit de s'épuiser; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de maman; je ne savois que devenir, & je sentois un cruel serrement de cœur, de voir l'ami de mademoiselle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monsieur le Juge-Mage; qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain; que c'étoit un homme en état de me rendre service par ses amis; d'ailleurs une bonne connoissance à faire, un homme d'esprit & de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus sérieuses la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet, venu de Paris, sur un air d'un opéra de *Mouret*, qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plu si fort à M. *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-mage), qu'il vouloit en faire un autre en réponse sur le même air: il avoit dit à *Venture* d'en faire aussi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisieme, afin, disoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet: pour les premiers vers que j'eusse faits, ils étoient passables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille, le sujet roulant sur une situation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déja tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à *Ven-*

ture, qui, le trouvant joli, le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allâmes dîner chez *M. Simon*, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faisois mon rôle ; j'écoutois & je me taisois. Ils ne parlerent de couplet ni l'un ni l'autre ; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je sache, il n'a été question du mien.

M. *Simon* parut content de mon maintien : c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit deja vu plusieurs fois chez madame de *Warens*, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîné que je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeller sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas, si je n'en disois rien. M. le Juge-mage *Simon* n'avoit assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues l'auroient agrandi, si elles eussent été verticales ; mais elles posoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince, & en tout sens, d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une sauterelle quand il étoit nud. Sa tête de grandeur naturelle, avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit plantée sur un moignon. Il eût pu s'exempter de faire de la dépense en parure, car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore ; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aiguë & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix ; mais pour peu qu'il s'animât, & qu'un accent plus vif vint se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'est point chargée, M. *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & poussoit jusqu'à

la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages, il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête, personne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scenes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin, qu'il attendoit dans ce lit, ou plutôt sur ce lit les plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux grosses bouffettes de ruban couleur de rose, un paysan arrive, heurte à la porte. La servante étoit sortie. M. le Juge-mage entendant redoubler, crie: *entrez*; & cela, comme dit un peu trop fort, partit de sa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme; & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut ressortir en faisant à madame de grandes excuses. M. *Simon* se fâche & n'en crie que plus clair. Le paysan, confirmé dans son idée & se croyant insulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'est qu'une coureuse, & que M. le Juge-mage ne donne guere bon exemple chez lui. Le Juge-mage furieux, & n'ayant pour toute arme que son pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand sa gouvernante arriva.

Ce petit nain, si disgracié dans son corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'esprit: il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris soin de l'orner. Quoiqu'il fût à ce qu'on disoit, assez bon Jurisconsulte, il n'aimoit pas son métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il savoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables: il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec mystere, & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il savoit la musique, & chantoit agréablement de sa voix d'homme: enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un magistrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles; elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit même à de bonnes fortunes, & cela les amusoit beaucoup. Une madame d'*Epagny* disoit que pour lui, la derniere faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres, & qu'il en parloit volontiers,

ſa converſation étoit non-ſeulement amuſante, mais inſtructive. Dans la ſuite, lorſque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai ſa connoiſſance, & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambery où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis, dont j'ai ſouvent fait mon profit. Malheureuſement, dans ce corps ſi fluet, logeoit une ame très-ſenſible. Quelques années après, il eut je ne ſais quelle mauvaiſe affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage; c'étoit aſſurément un bon petit homme dont on commençoit par rire, & qu'on finiſſoit par aimer. Quoique ſa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir, par reconnoiſſance, lui conſacrer un petit ſouvenir.

Si-tôt que je fus libre, je courus dans la rue de mademoiſelle *Galley*, me flattant de voir entrer ou ſortir quelqu'un, ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut; & tout le tems que je fus là, la maiſon demeura auſſi cloſe que ſi elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déſerte, un homme s'y remarquoit: de tems en tems quelqu'un paſſoit, entroit ou ſortoit au voiſinage. J'étois fort embarraſſé de ma figure; il me ſembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois-là; & cette idée me mettoit au ſupplice: car j'ai toujours préféré à mes plaiſirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin las de faire l'amant eſpagnol, & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à mademoiſelle de G***. J'aurois préféré d'écrire à ſon amie; mais je n'oſois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoiſſance de l'autre, & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à mademoiſelle *Giraud*, comme j'en étois convenu avec ces demoiſelles en nous ſéparant. Ce furent elles qui me donnerent cet expédient. Mademoiſelle *Giraud* étoit contre-pointiere, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de ſa maiſon. La meſſagere ne me parut pourtant pas trop bien choiſie; mais j'avois peur ſi je faiſois des difficultés ſur celle-là, qu'on ne m'en propoſât point d'autre. De plus, je n'oſai dire qu'elle vouloit travailler pour ſon compte. Je me ſentois humilié qu'elle oſât ſe croire pour moi du même ſexe que ces

Demoiselles. Enfin j'aimois mieux cet entrepôt-là que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot & embarrassé m'auroit seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidélement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller lire & baiser à mon aise ; cela n'a pas besoin d'être dit ; mais ce qui en a besoin davantage, c'est le parti que prit Mademoiselle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicatesse & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant assez de bon sens pour voir qu'avec ses trente-sept ans, ses yeux de lievre, son nez barbouillé, sa voix aigre & sa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes personnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les servir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit dejà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de sa maîtresse, songeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus, elle lui fit entendre qu'il seroit bien que quelqu'un la conduisît chez son pere, & me proposa. La petite *Merceret* à qui je ne déplaisois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlerent dès le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette maniere de disposer de moi, j'y consentis, regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne pensoit pas de même, arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la *Merceret* se chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépensoit de l'autre, à ma priere on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaisée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives ; mais elle imitoit mes tons, mes accens, redisoit

mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoi[illegible] elle, & prenoit toujours grand soin, comme elle éto[illegible], que nous couchassions dans la même chambre : iden[illegible] rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt a[illegible] de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma simplicité fut telle qu[illegible] que la *Merceret* ne fût pas désagréable, il ne me vint pas mêm[illegible] l'esprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me seroit venue, j'étois trop sot pour en savoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher ensemble; je croyois qu'il falloit des siecles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret* en me défrayant comptoit sur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En passant à Geneve je n'allai voir personne; mais je fus prêt à me trouver mal sur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendrissement. En même-tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient jusqu'aux larmes, & m'inspiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois, mais qu'elle étoit naturelle! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit passer à Nion. Passer sans voir mon bon pere! Si j'avois eu ce courage, j'en serois mort de regret. Je laissai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout risque. Eh! que j'avois tort de le craindre! Son ame à mon abord s'ouvrit aux sentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous versâmes en nous embrassant! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon histoire & je lui dis ma résolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'exposois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reste, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raison; mais il est certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, soit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, soit qu'il

fût embarraſſé peut-être à ſavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai ſu depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mere, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai point; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuerent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparâmes ſans pleurs, je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſurlendemain de mon arrivée, ſans trop ſavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de ma vie où la providence m'offroit préciſément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus; peu vive, fort raiſonnable à quelques petites humeurs près, qui ſe paſſoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de ſuite orageuſe. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouſer ſans peine, & ſuivre le métier de ſon pere. Mon goût pour la muſique me l'auroit fait aimer. Je me ſerois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu ſans doute de grands plaiſirs; mais j'aurois véçu en paix juſqu'à ma derniere heure, & je dois ſavoir mieux que perſonne qu'il n'y avoit pas à balancer ſur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lauſanne. Je voulois me raſſaſier de la vue de ce beau lac, qu'on voit là dans ſa plus grande étendue. La plûpart de mes ſecrets motifs déterminans n'ont pas été plus ſolides. Des vues éloignées ont rarement aſſez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'eſpoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il

faut

faut prendre long-tems de la peine, je n'en suis plus. Le moindre petit plaisir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaisir que la peine doit suivre : celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouissances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on sait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand besoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux ; car m'étant égaré dans ma route, je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dînée ; & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée, & sans savoir que devenir. J'avois grand'faim ; je fis bonne contenance & je demandai à souper comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hôte, je voulus pour sept batz, à quoi montoit ma dépense, lui laisser ma veste en gage. Ce brave homme la refusa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé personne, qu'il ne vouloit pas commencer pour sept batz, que je gardasse ma veste & que je le paierois quand je pourrois. Je fus touché de sa bonté ; mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repensant. Je ne tardai guere à lui renvoyer son argent avec des remerciemens par un homme sûr : mais quinze ans après repassant par Lausanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me serois fait un vrai plaisir de lui rappeller sa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des services plus importans sans doute, mais rendus avec plus d'ostentation, ne m'ont pas paru si dignes de reconnoissance que l'humanité simple & sans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lausanne je rêvois à la détresse où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer sans aller montrer ma misere à ma belle-mere, & je me comparois dans ce pélerinage pédestre à mon ami *Venture*, arrivant à Annecy. Je m'échauffai si bien de cette idée, que, sans songer que je n'avois ni sa gentillesse ni ses talens, je me mis en tête de faire à Lausanne le petit *Venture*, d'enseigner la musique que je ne savois pas, & de me dire de Paris où je n'avois

jamais été. En conséquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtrise où je pusse vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être assez bien & à bon marché. On m'enseigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des pensionnaires. Ce *Perrotet* se trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits mensonges comme je les avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa pension étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la chose, mais beaucoup pour moi. Il me conseilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-pension, qui consistoit pour le dîné en une bonne soupe & rien de plus, mais bien à souper le soir. J'y consentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeunesse, j'en trouve si peu dans un âge avancé, leur race est-elle épuisée ? Non ; mais l'ordre où j'ai besoin de les chercher aujourd'hui n'est plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes passions ne parlent que par intervalles, les sentimens de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés ils sont étouffés absolument, & sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lausanne à mon pere qui m'envoya mon paquet & me marqua d'excellentes choses dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déja noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car quand les six mois que j'avois passés avec le *Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu suffire ; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Geneve & catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modele autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit

appellé *Venture* de Villeneuve ; moi je fis l'anagramme du nom de *Rouſſeau* dans celui de *Vauſſore*, & je m'appellai *Vauſſore* de Villeneuve. *Venture* ſavoit la compoſition, quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi ſans la ſavoir je m'en vantai à tout le monde, & ſans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compoſiteur. Ce n'eſt pas tout : ayant été préſenté à Monſieur de *Treytorens*, profeſſeur en Droit, qui aimoit la muſique & faiſoit des concerts chez lui ; je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à compoſer une piece pour ſon concert auſſi effrontément que ſi j'avois ſu comment m'y prendre. J'eus la conſtance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties & de les diſtribuer avec autant d'aſſurance que ſi c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui eſt très-vrai, pour couronner dignement cette ſublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde ſe rappelle peut-être encore ſur ces paroles jadis ſi connues :

Quel caprice !
Quelle injuſtice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux ? &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la baſſe ſur d'autres paroles, à l'aide deſquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma compoſition, ce menuet & ſa baſſe en ſupprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout auſſi réſolument que ſi j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'aſſemble pour exécuter ma piece. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou ſix minutes, qui furent pour moi cinq ou ſix ſiecles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier ſur mon pupitre magiſtral, les cinq ou ſix coups du *prenez garde à vous*. On fait ſilence ; je me mets gravement à battre la meſure ; on commence. . . . non, depuis qu'il exiſte des opéra françois, de la vie on n'ouït un ſemblable charivari. Quoi qu'on eût pu penſer de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on ſembloit attendre. Les muſiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux & auroient bien voulu fermer les oreilles ;

mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de ſymphoniſtes qui vouloient s'égayer, racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la conſtance d'aller toujours mon train, ſuant, il eſt vrai, à groſſes gouttes; mais retenu par la honte, n'oſant m'enfuir & tout planter-là. Pour ma conſolation, j'entendois autour de moi les aſſiſtans ſe dire à leur oreille ou plutôt à la mienne; l'un: il n'y a rien là de ſupportable; un autre: quelle muſique enragée! Un autre, quel diable de ſabat! Pauvre *Jean-Jacques!* dans ce cruel moment, tu n'eſpérois guere qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi, les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix: Quels ſons charmans! quelle muſique enchantereſſe! Tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur, fut le menuet. A peine en eût-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avoüer que je la méritois bien.

Le lendemain, l'un de mes ſymphoniſtes, appellé *Lutold*, vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines, me firent ouvrir à lui; je lâchai la bonde à mes larmes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le ſecret qu'il me promit, & qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même ſoir, tout Lauſanne ſut qui j'étois; & ce qui eſt remarquable, perſonne ne m'en fit ſemblant, pas même le bon *Perrotet*, qui pour tout cela ne ſe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien triſtement. Les ſuites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lauſanne un ſéjour fort agréable. Les écoliers ne ſe préſentoient pas en foule; pas une ſeule écoliere, & perſonne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches, auſſi ſtupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir, & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une ſeule

maiſon où un petit ſerpent de fille ſe donna le plaiſir de me montrer beaucoup de muſique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter enſuite devant M. le maître, pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois ſi peu en état de lire un air de premiere vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas poſſible de ſuivre un moment l'exécution pour ſavoir ſi l'on jouoit bien ce que j'avois ſous les yeux, & que j'avois composé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations, j'avois des conſolations très-douces dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le ſexe une grande vertu conſolatrice ; & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes diſgraces, que de ſentir qu'une perſonne aimable y prend intérêt. Cette correſpondance ceſſa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée ; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu, je négligeai de leur donner mon adreſſe, & forcé par la néceſſité de ſonger continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entiérement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre maman ; mais ſi l'on croit que je l'oubliois auſſi, l'on ſe trompe fort. Je ne ceſſois de penſer à elle & de deſirer de la retrouver, non-ſeulement pour le beſoin de ma ſubſiſtance, mais bien plus pour le beſoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres ; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendreſſe à leurs charmes ; mais elle tenoit uniquement à ceux des autres, & ne leur eût pas ſurvécu ; au lieu que maman pouvoit devenir vieille & laide ſans que je l'aimaſſe moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement tranſmis à ſa perſonne l'hommage qu'il fit d'abord à ſa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes ſentimens ne pouvoient changer. Je ſais bien que je lui devois de la reconnoiſſance ; mais en vérité je n'y ſongeois pas. Quoi qu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même choſe. Je ne l'aimois ni par devoir ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimois, parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelqu'autre, cela faiſoit diſtraction, je l'avoue, & je penſois moins ſouvent à elle ; mais j'y penſois avec le même plaiſir, & jamais, amoureux ou non, je ne me ſuis occupé

d'elle ſans ſentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en ſerois ſéparé.

N'ayant point de ſes nouvelles depuis ſi long-tems, je ne crus jamais que je l'euſſe tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me diſois: elle ſaura tôt ou tard que je ſuis errant, & me donnera quelque ſigne de vie; je la retrouverai, j'en ſuis certain. En attendant, c'étoit une douceur pour moi d'habiter ſon pays, de paſſer dans les rues où elle avoit paſſé, devant les maiſons où elle avoit demeuré, & le tout par conjecture; car une de mes ineptes bizarreries étoit de n'oſer m'informer d'elle, ni prononcer ſon nom ſans la plus abſolue néceſſité. Il me ſembloit qu'en la nommant, je diſois tout ce qu'elle m'inſpiroit, que ma bouche révéloit le ſecret de mon cœur, que je la compromettois en quelque ſorte. Je crois même qu'il ſe mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de ſa démarche, & un peu de ſa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup, & que ſa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lauſanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant leſquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aſpect du lac de Geneve & de ſes admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne ſaurois expliquer, & qui ne tient pas ſeulement à la beauté du ſpectacle, mais à je ne ſais quoi de plus intéreſſant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays de Vaud, j'éprouve une impreſſion compoſée du ſouvenir de Madame de *Warens* qui y eſt née, de mon pere qui y vivoit, de Mademoiſelle de *Vulſon* qui y eut les prémices de mon cœur, de pluſieurs voyages de plaiſir que j'y fis dans mon enfance, & ce me ſemble, de quelqu'autre cauſe encore plus ſecrete & plus forte que tout cela. Quand l'ardent deſir de cette vie heureuſe & douce qui me fuit, & pour laquelle j'étois né, vient enflammer mon imagination, c'eſt toujours au Pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle ſe fixe. Il me faut abſolument un verger au bord de ce lac, & non pas d'un autre; il me faut un ami ſûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur

parfait ſur la terre, que quand j'aurai tout cela. Je ris de la ſimplicité avec laquelle je ſuis allé pluſieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours ſurpris d'y trouver les habitans, ſur-tout les femmes, d'un tout autre caractere que celui que j'y cherchois. Combien cela me ſembloit diſparate! Le pays & le peuple dont il eſt couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevai, je me livrois en ſuivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendriſſois, je ſoupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aiſe, aſſis ſur une groſſe pierre, je me ſuis amuſé à voir tomber mes larmes dans l'eau!

J'allai à Vevai loger à la Clef, & pendant deux jours que j'y reſtai ſans voir perſonne, je pris pour cette ville un amour qui m'a ſuivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui ſont ſenſibles : allez à Vevai, viſitez le pays, examinez les ſites, promenez-vous ſur le lac, & dites ſi la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *St. Preux*; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiſtoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je ſuivois ſans myſtere & ſans ſcrupule le culte que j'avois embraſſé. Les dimanches quand il faiſoit beau j'allois à la meſſe à Aſſens à deux lieues de Lauſanne. Je faiſois ordinairement cette courſe avec d'autres catholiques, ſur-tout avec un brodeur Pariſien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Pariſien comme moi, c'étoit un vrai Pariſien de Paris, un archipariſien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit ſi fort ſon pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuſſe, de peur de perdre cette occaſion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris auſſi; mais moins complaiſant, & qui trouvoit la gloire de ſon pays compromiſe à ce qu'on oſât ſe donner pour en être lorſqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me queſtionnoit de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute, & puis ſourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir paſſé vingt ans à Paris, je dois à préſent con-

noître cette ville. Cependant si l'on me faisoit aujourd'hui pareille question, je ne serois pas moins embarrassé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit aussi bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors même qu'on rencontre la vérité, l'on est sujet à se fonder sur des principes trompeurs !

Je ne saurois dire exactement combien de tems je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappellans. Je sais seulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchâtel & que j'y passai l'hiver. Je réussis mieux dans cette derniere ville ; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avoit fidélement envoyé mon petit bagage, quoique je lui redusse assez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit assez douce ; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, soupirant, & quand j'étois une fois sorti de la ville je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air assez noble, & qui souvent avoit peine à se faire entendre, ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable, mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit & j'étois le seul ; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement ; il se leva & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au sien, je fis peu de façons. En buvant & baragouinant nous achevâmes de nous familiariser, & dès la fin du repas nous devînmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'alors ; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant

pas

pas un mot d'Allemand, de Latin ni de François, & réduit à ſon Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute reſſource; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me propoſa de l'accompagner pour lui ſervir de ſecrétaire & d'interprete. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne cadroit pas mal avec mon nouveau poſte, j'avois l'air ſi peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne ſe trompa point. Notre accord fut bientôt fait; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, ſans ſûreté, ſans connoiſſance, je me livre à ſa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jéruſalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand'choſe. La dignité épiſcopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous préſentâmes ſa commiſſion au Sénat, qui lui donna une petite ſomme. De-là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuſe & bien ſervie. Il y avoit long-tems que je faiſois mauvaiſe chere; j'avois grand beſoin de me refaire; j'en avois l'occaſion, & j'en profitai. Monſeigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant aſſez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoiſſances, & plaçant ſon érudition grecque avec aſſez d'agrément. Un jour caſſant au deſſert des noiſettes, il ſe coupa le doigt fort avant, & comme le ſang ſortoit avec abondance, il montra ſon doigt à la compagnie, & dit en riant: *mirate, ſignori; queſto è ſangue Pelaſgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas auſſi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choſes ne ſe paſſerent pas auſſi ſimplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de ſes titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en regle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme ſon interprete, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'eſprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallût s'adreſſer au Corps comme ſi rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme auſſi honteux, parler non-ſeule-

ment en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu ſans avoir une ſeule minute pour me préparer ; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'expoſai ſuccinctement & nettement la commiſſion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dis qu'il n'y avoit pas moins à eſpérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens ſans diſtinction de ſecte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon diſcours fit effet, mais il eſt sûr qu'il fut goûté, & qu'au ſortir de l'audience l'Archimandrite reçut un préſent fort honnête, & de plus, ſur l'eſprit de ſon ſecrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement ; mais que je n'oſai lui rendre à la lettre. Voilà la ſeule fois de ma vie que j'aie parlé en public & devant un ſouverain, & la ſeule fois auſſi, peut-être, que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les diſpoſitions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliotheque de cette ville. Les Suiſſes ſont grands harangueurs ; ces Meſſieurs me haranguerent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarraſſai tellement dans ma réponſe, & ma tête ſe brouilla ſi bien que je reſtai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeuneſſe, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à ſon ton.

Partis de Berne, nous allâmes à Soleurre ; car le deſſein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faiſoit une route immenſe ; mais comme chemin faiſant ſa bourſe s'empliſſoit plus qu'elle ne ſe vidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi qui me plaiſois preſque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainſi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas ſi loin.

La premiere choſe que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller ſaluer M. l'Ambaſſadeur de France. Malheureuſement pour mon Evê-

que cet Ambaſſadeur étoit le Marquis de *Bonac* qui avoit été Ambaſſadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le St. Sépulcre. L'archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis, parce que M. l'Ambaſſadeur entendoit la langue Franque & parloit l'Italien du moins auſſi bien que moi. A la ſortie de mon Grec je voulus le ſuivre; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Pariſien, j'étois comme tel ſous la juriſdiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité; je le lui promis en lui demandant une audience particuliere qui me fut accordée. M. l'Ambaſſadeur m'emmena dans ſon cabinet dont il ferma ſur nous la porte, & là, me jettant à ſes pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis; car un continuel beſoin d'épanchement met à tout moment mon cœur ſur mes levres, & après m'être ouvert ſans réſerve au muſicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le myſtérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut ſi content de ma petite hiſtoire & de l'effuſion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambaſſadrice, & me préſenta à elle en lui faiſant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laiſſer aller avec ce moine Grec. Il fut réſolu que je reſterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui ſignifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit ſac. M. de la *Martiniere*, ſecrétaire d'Ambaſſade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduiſant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, il me dit : cette chambre a été occupée ſous le Comte *Du Luc* par un homme célebre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manieres, & de faire dire un jour : *Rouſſeau* premier, *Rouſſeau* ſecond. Cette conformité qu'alors je n'eſpérois guere, eut moins flatté mes deſirs, ſi j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curioſité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre; & ſur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poéſie, je fis,

pour mon coup d'essai, une cantate à la louange de madame de *Bonac*. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes, & apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon style, & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre, que j'apprends avoir été conservée par M. de *Mariane*, qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a succédé à M. de la *Martiniere*, sous l'ambassade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres, on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romanesques, & par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de madame de *Bonac*; mais je sentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maison de son mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainsi dire, en survivance, ne me laissoient espérer pour toute fortune qu'un emploi de sous-secrétaire, qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me consulta sur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'ambassadeur goûta cette idée qui tendoit au moins à le débarrasser de moi. M. de *Merveilleux*, secrétaire, interprete de l'embassade, dit que son ami M. *Godard*, colonel suisse au service de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de son neveu, qui entroit fort jeune au service, & pensa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée assez légérement prise, mon départ fut résolu; & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de fort bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours, que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageois à pied, & je voyageois seul. On seroit étonné de me voir compter un pareil avantage, si déja l'on n'avoit dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimeres me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de

mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostoit en route, je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtissois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déja me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications; j'avois un oncle ingénieur; j'étois en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassoit pas; & je comptois bien à force de sang-froid & d'intrépidité suppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte; pourquoi le Maréchal *Rousseau* ne l'auroit-il pas? Je m'échauffois tellement sur ces folies que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je passois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruisseaux; ce touchant aspect me faisoit soupirer de regret; je sentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, sans savoir comment, je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie & l'alignement des maisons me faisoient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étois figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyoit que de superbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St. Marceau, je ne vis que de petites rues sales & puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la mal-propreté, de la pauvreté; des mendians, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisanne & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette premiere impression, & qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems

que j'y ai vécu dans la suite, ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'une imagination trop active qui exagere par-dessus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, si je l'avois vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra où je me pressai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles, dans la suite encore en voyant la mer, & la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés: car il est impossible aux hommes & difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination.

A la maniere dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me caressa le moins étoit M. de *Surbeck* retiré du service & vivant philosophiquement à Bagneux, où je fus le voir plusieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de madame de *Merveilleux* belle-sœur de l'Interprete, & de son neveu Officier aux Gardes. Non-seulement la mere & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ses cheveux étoient d'un beau noir & faisoient à la vieille mode le crochet sur ses tempes. Il lui restoit ce qui ne périt point avec les attraits, un esprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre service; mais personne ne la seconda, & je fus bientôt désabusé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux François; ils ne s'épuisent point tant qu'on dit en protestations, & celles qu'ils font sont presque toujours sinceres; mais ils ont une maniere de paroître s'intéresser à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des sots. Les manieres des François sont plus séduisantes en cela même qu'elles sont plus simples; on croiroit qu'ils ne vous disent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous surprendre plus agréablement. Je dirai plus; ils ne sont point faux dans leurs démonstrations; ils sont naturellement officieux, humains, bien-

veillans, & même quoi qu'on en dise, plus vrais qu'aucune autre nation; mais ils sont légers & volages. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant ils sont pleins de vous; ne vous voient-ils plus, ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur: tout est chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu servi. Ce Colonel *Godard* au neveu duquel on m'avoit donné, se trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout cousu d'or, voyant ma détresse, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu une espece de valet sans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là dispensé du service, il falloit que je vécusse de ma paie de cadet, c'est-à-dire, de soldat, & à peine consentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentasse de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ses propositions, me détourna elle-même de les accepter; son fils fut du même sentiment. On cherchoit autre chose, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être pressé, & cent francs sur lesquels j'avois fait mon voyage ne pouvoient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'Ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné si j'eusse eu plus de patience: mais languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la chercher? Madame de *Merveilleux* qui savoit mon histoire m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin elle m'apprit que madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois, mais qu'on ne savoit si elle étoit allée en Savoye ou à Turin, & que quelques personnes la disoient retournée en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre, bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aisément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épître au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à madame de *Merveilleux* qui, au lieu de me censurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes sarcasmes, de même

que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragerent : j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dut faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainſi :

> Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
> D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite piece mal faite, à la vérité, mais qui ne manquoit pas de ſel, & qui annonçoit du talent pour la ſatire, eſt cependant le ſeul écrit ſatirique qui ſoit ſorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défenſe, que ſi j'avois été d'humeur batailleuſe, mes agreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai faits ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime & avive mes idées : je ne puis preſque penſer quand je reſte en place ; il faut que mon corps ſoit en branle pour y mettre mon eſprit. La vue de la campagne, la ſucceſſion des aſpects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne ſanté que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait ſentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma ſituation, tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penſer, me jette en quelque ſorte dans l'immenſité des êtres pour les combiner, les choiſir, me les approprier à mon gré ſans gêne & ſans crainte. Je diſpoſe en maître de la nature entiere ; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de ſentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuſe à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expreſſion je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le

déclin

déclin de mes ans. O! si l'on eût vu ceux de ma premiere jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés & que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avois joui? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je planois dans le Ciel? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes? Si j'avois pensé à tout cela rien ne me seroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte; je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carriere où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec assez de gloire; mais cette carriere n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit; & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel, j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles, je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimeres, car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien que je perdis réellement plusieurs fois ma route, & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit; car sentant qu'à Lyon j'allois me retrouver sur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort & j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile, las & mourant de soif & de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la seule que je visse aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Geneve ou en Suisse, où tous les habitans à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il

m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me difant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout; mais cela n'étoit pas fort reſtaurant pour un homme épuiſé de fatigue. Ce payſan qui m'examinoit jugea de la vérité de mon hiſtoire par celle de mon appétit. Tout de ſuite après avoir dit qu'il voyoit bien (1) que j'étois un bon jeune honnête homme qui n'étoit pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de ſa cuiſine, deſcendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétiſſant quoiqu'entamé, & une bouteille de vin dont l'aſpect me réjouit le cœur plus que tout le reſte. On joignit à cela une omelette aſſez épaiſſe, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà ſon inquiétude & ſes craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent; il le repouſſoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaiſant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémiſſant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit ſon vin à cauſe des aides, qu'il cachoit ſon pain à cauſe de la taille, & qu'il ſeroit un homme perdu ſi l'on pouvoit ſe douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce ſujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impreſſion qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui ſe développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ſes oppreſſeurs. Cet homme, quoique aiſé, n'oſoit manger le pain qu'il avoit gagné à la ſueur de ſon front, & ne pouvoit éviter ſa ruine qu'en montrant la même miſere qui régnoit autour de lui. Je ſortis de ſa maiſon auſſi indigné qu'attendri, & déplorant le ſort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ſes dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le ſeul ſouvenir bien diſtinct qui me reſte de ce qui m'eſt arrivé durant ce voyage. Je me rappelle ſeulement encore qu'en approchant

---

(1) Apparemment je n'avois pas encore alors la phyſionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

de Lyon, je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon pere, l'Aſtrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en cauſant avec une hôteſſe, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de reſſource pour les ouvriers; qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curioſité romaneſque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la ſorte m'avoit ſûrement pris pour un garçon ſerrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon ſans vue. En arrivant, j'allai voir aux Chaſottes mademoiſelle *du Châtelet*, amie de madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. *le Maître* : ainſi c'étoit une connoiſſance déja faite. Mademoiſelle *du Châtelet* m'apprit qu'en effet ſon amie avoit paſſé à Lyon, mais qu'elle ignoroit ſi elle avoit pouſſé ſa route juſqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant ſi elle ne s'arrêteroit point en Savoie : que ſi je voulois, elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'euſſe à prendre, étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre; mais je n'oſai dire à mademoiſelle *du Châtelet* que j'étois preſſé de la réponſe, & que ma petite bourſe épuiſée ne me laiſſoit pas en état de l'attendre long-tems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu : au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de careſſes, & me traitoit ſur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiſſer voir mon état, & de deſcendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me ſemble de voir aſſez clairement la ſuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis marquer la place, & où je me trouvai déja fort à l'étroit : le ſouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euſſe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ſerois aiſément tiré d'affaire; mais c'eſt à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance;

& pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il suffit de savoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être, & souvent prêt à manquer de pain, il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier, sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai jamais su faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me restoient à payer mon pain, que mon gîte, parce qu'après tout je risquois moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état, je n'étois ni inquiet ni triste. Je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir, & j'attendois les réponses que devoit recevoir mademoiselle *du Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône ; car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé. Il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la soirée étoit charmante ; la rosée humectoit l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air étoit frais sans être froid ; le soleil après son coucher avoit laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendoit l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étoient chargés de rossignols qui se répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une sorte d'extase, livrant mes sens & mon cœur à la jouissance de tout cela, & soupirant seulement un peu de regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espece de niche ou de fausse-porte enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un rossignol étoit précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai ; la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, résolu de mettre

à un bon déjeûné deux pieces de six blancs qui me restoient encore. J'étois de si bonne humeur, que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me souviens même que je chantois une cantate de Batistin, intitulée, *les Bains de Thomery*, que je savois par cœur. Que béni soit le bon Batistin & sa bonne cantate, qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui sur lequel je comptois, & un diné bien meilleur encore, sur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derriere moi; je me retourne, je vois un Antonin qui me suivoit, & qui paroissoit m'écouter avec plaisir. Il m'accoste, me salue, me demande si je sais la musique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me questionner: je lui conte une partie de mon histoire. Il me demande si je n'ai jamais copié de la musique? Souvent, lui dis-je; & cela étoit vrai: ma meilleure maniere de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi, je pourrai vous occuper quelques jours, durant lesquels rien ne vous manquera, pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. J'acquiesçai très-volontiers, & je le suivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon;* il aimoit la musique, il la savoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faisoit avec ses amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre, que j'occupai, & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particuliérement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier, tout le tems où je ne mangeois pas; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger; & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après M. *Rolichon*, que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique

inexécutable, tant elles s'étoient trouvées pleines d'omiſſions, de duplications & de tranſpoſitions. Il faut avouer que j'ai choiſi là dans la ſuite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiaſſe fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des diſtractions ſi grandes, que je paſſe plus de tems à gratter qu'à noter, & que ſi je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter juſqu'à la fin, & de me donner encore en ſortant un petit écu que je ne méritois guere, & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours après, je reçus des nouvelles de maman qui étoit à Chambery, & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec tranſport. Depuis lors mes finances ont ſouvent été fort courtes; mais jamais aſſez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur ſenſible aux ſoins de la Providence. C'eſt la derniere fois de ma vie que j'ai ſenti la miſere & la faim.

Je reſtai à Lyon ſept ou huit jours encore pour attendre les commiſſions dont maman avoit chargé mademoiſelle *du Châtelet*, que je vis durant ce tems-là plus aſſiduement qu'auparavant, ayant le plaiſir de parler avec elle de ſon amie, & n'étant plus diſtrait par ces cruels retours ſur ma ſituation, qui me forçoient de la cacher. Mademoiſelle *du Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familiere, & ſon eſprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale obſervatrice qui porte à étudier les hommes, & c'eſt d'elle en premiere origine que ce même goût m'eſt venu. Elle aimoit les romans de *le Sage*, & particuliérement Gil-Blas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaiſir : mais je n'étois pas mûr encore pour ces ſortes de lectures, il me falloit des romans à grands ſentimens. Je paſſois ainſi mon tems à la grille de mademoiſelle *du Châtelet*, avec autant de plaiſir que de profit; & il eſt certain que les entretiens intéreſſans & ſenſés d'une femme de mérite ſont plus propres à former un jeune homme que toute la pédanteſque philoſophie des livres. Je fis connoiſſance aux Chaſottes avec d'autres penſionnaires & de leurs amies; entr'autres

avec une jeune perſonne de quatorze ans, appellée mademoiſelle *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention; mais dont je me paſſionnai huit ou neuf ans après, & avec raiſon : car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de tréve à mes chimeres, & le bonheur réel qui m'attendoit me diſpenſa d'en chercher dans mes viſions. Non-ſeulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation, qu'elle eſpéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuiſois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juſte. J'avois ſuffiſamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiſelle *du Châtelet* vouloit que je priſſe un cheval ; je n'y pus conſentir, & j'eus raiſon : j'aurois perdu le plaiſir du dernier voyage pedeſtre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excurſions que je faiſois ſouvent à mon voiſinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'eſt une choſe bien ſinguliere que mon imagination ne ſe monte jamais plus agréablement que quand mon état eſt le moins agréable ; & qu'au contraire elle eſt moins riante lorſque tout rit autour de moi. Ma mauvaiſe tête ne peut s'aſſujettir aux choſes. Elle ne ſauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils ſont ; elle ne ſait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems, il faut que je ſois en hiver ; ſi je veux décrire un beau payſage, il faut que je ſois dans des murs ; & j'ai dit cent fois que ſi jamais j'étois mis à la Baſtille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étois auſſi content & j'avois tout lieu de l'être, que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuſes qui m'avoient ſuivi dans l'autre. J'avois le cœur ſerein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendriſſement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais ſans ivreſſe, le plaiſir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire, comme ſi cela eût été fort inquiétant.

Mes idées étoient paiſibles & douces, non céleſtes & raviſſantes. Les objets frappoient ma vue ; je donnois de l'attention aux payſages, je remarquois les arbres, les maiſons, les ruiſſeaux ; je délibérois aux croiſées des chemins, j'avois peur de me perdre, & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empirée, j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois, jamais plus loin.

Je ſuis, en racontant mes voyages, comme j'étois en les faiſant : je ne ſaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere maman, & je n'en allois pas plus vîte. J'aime à marcher à mon aiſe, & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante eſt celle qu'il me faut. Faire route à pied, par un beau tems, dans un beau pays, ſans être preſſé, & avoir pour terme de ma courſe un objet agréable ; voilà, de toutes les manieres de vivre, celle qui eſt le plus de mon goût. Au reſte on ſait déja ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des ſapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à deſcendre, des précipices à mes côtés qui me faſſent bien peur. J'eus ce plaiſir, & je le goûtai dans tout ſon charme en approchant de Chambery. Non loin d'une montagne coupée, qu'on appelle le pas de l'Echelle, au-deſſous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creuſer des milliers de ſiecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faiſoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aiſe ; car ce qu'il y a de plaiſant dans mon goût pour les lieux eſcarpés, eſt qu'ils me font tourner la tête ; & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je ſois en ſûreté. Bien appuyé ſur le parapet, j'avançois le nez, & je reſtois là des heures entieres, entrevoyant de tems-en-tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugiſſement à travers les cris des corbeaux & des oiſeaux de proie qui voloient de roche en roche & de brouſſaille en brouſſaille à cent toiſes au-deſſous de moi. Dans les endroits où la pente étoit aſſez unie, & la brouſſaille aſſez claire pour laiſſer paſſer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'auſſi gros que je les pouvois porter, je les raſſemblois ſur le parapet en pile, puis les

lançant

lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambery j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée, que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures, on y est aisément trompé, comme je le fus; car, à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise & tombe en poussiere; & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs: le voilà, Monsieur, ce pauvre jeune homme; daignez le protéger aussi long-tems qu'il le méritera, je ne suis plus en peine de lui pour le reste de sa vie. Puis m'adressant la parole: Mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au Roi; remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux sans rien dire, sans savoir trop qu'imaginer; il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête, & que je ne fisse déja le petit Intendant. Ma fortune se trouva moins brillante, que sur ce début je ne l'avois imaginée; mais quant à présent, c'étoit assez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agissoit.

Le Roi Victor Amédée jugeant par le sort des guerres précédentes & par la position de l'ancien patrimoine de ses peres, qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiser. Il y avoit peu d'années, qu'ayant résolu de mettre la Noblesse à la taille, il avoit ordonné un cadastre général de tout le pays, afin que, rendant l'imposition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé sous le pere, fut achevé sous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivains qu'on appelloit secrétaires, furent employés à cet ouvrage; & c'étoit parmi ces derniers que maman m'avoit fait inscrire. Le poste, sans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems; mais il mettoit en état de chercher

& d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particuliere pour pouvoir paſſer à quelque emploi plus ſolide quand le tems de celui-là ſeroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'eſt ainſi qu'après quatre ou cinq ans de courſes, de folies & de ſouffrances depuis ma ſortie de Geneve, je commençai pour la premiere fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma premiere jeuneſſe auront paru bien puériles & j'en ſuis fâché : quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant & je le ſuis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand perſonnage ; j'ai promis de me peindre tel que je ſuis ; & pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeuneſſe. Comme en général les objets font moins d'impreſſion ſur moi que leurs ſouvenirs, & que toutes mes idées ſont en images, les premiers traits qui ſe ſont gravés dans ma tête y ſont demeurés, & ceux qui s'y ſont empreints dans la ſuite ſe ſont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine ſucceſſion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les ſuivent & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premieres cauſes pour faire ſentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranſparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer ſous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en ſorte qu'il ne s'y paſſe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſſe ; tel eſt mon caractere, il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aiſément de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent ; le réſultat doit être ſon ouvrage, & s'il ſe trompe alors, toute l'erreur ſera de ſon fait. Or, il ne ſuffit pas pour cette

fin que mes récits ſoient fideles, il faut auſſi qu'ils ſoient exacts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la premiere jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuyeront peut-être, mais moi je ne ſerai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une choſe à craindre dans cette entrepriſe ; ce n'eſt pas de trop dire ou de dire des menſonges ; mais c'eſt de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du Livre quatrieme.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me semble, en 1732, que j'arrivai à Chambery, comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadastre pour le service du Roi. J'avois vingt ans passés, près de vingt-un. J'étois assez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques, & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maison: cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit d'être ou-

bliée ou desservie. Elle savoit sur-tout que le Comte de ***, Intendant-Général des Finances, ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambery une maison vieille, mal bâtie, & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage; sa pension ne fut point supprimée, & depuis lors le Comte de *** fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidelle Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, & elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune il se seroit fait un nom dans cette science, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une espece de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies; car il m'en imposoit, & je n'osois m'oublier devant lui. Il en imposoit même à sa maitresse qui connoissoit son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit sans contredit un homme rare, & le seul même de son espece que j'aie jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manieres, laconique & sentencieux dans ses propos, il étoit dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible; c'est de s'être empoisonné. Cette scene tragique se passa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse; car si elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en serois douté. Assurément si l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abusa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal: sa maîtresse lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son desespoir, & trouvant sous sa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut se coucher tranquillement, comptant ne se réveiller jamais. Heureu-

ſement madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à ſon ſecours, elle pouſſa des cris qui m'attirerent; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene, j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre; cela étoit fort naturel. Cependant, au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je deſirois ſur toute choſe qu'elle fût heureuſe; & puiſqu'elle avoit beſoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux auſſi. De ſon côté, il entroit parfaitement dans les vues de ſa maîtreſſe, & prit en ſincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choiſi. Sans affecter avec moi l'autorité que ſon poſte le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que ſon jugement lui donnoit ſur le mien. Je n'oſois rien faire qu'il parût déſapprouver, & il ne déſapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainſi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort ſeule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, eſt que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalouſie, la rivalité même cédoit au ſentiment dominant qu'elle inſpiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient ſe vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me liſent ſuſpendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y penſant quelqu'autre femme dont ils puiſſent dire la même choſe, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence, depuis mon arrivée à Chambery juſqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été auſſi ſimple que

douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique, & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien, qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit aussi rendu le goût

du deſſein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux, j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent paſſion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amuſement dont je ſuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y ſont livrés dans leur jeuneſſe ſont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à ſa place. L'occaſion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois ſur le point d'aller herboriſer avec lui. Je ſuis preſque aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui un grand botaniſte: car je ne connois point d'étude au monde qui s'aſſocie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'eſt gueres qu'une herboriſation continuelle, à la vérité ſans objet & ſans progrès; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon eſprit ſous le nom de médecine, ne ſervoient qu'à me fournir des ſarcaſmes plaiſans toute la journée, & à m'attirer des ſoufflets de tems en tems. D'ailleurs, un goût différent & trop contraire à celui-là croiſſoit par degrés, & bientôt abſorba tous les autres. Je parle de la muſique. Il faut aſſurément que je ſois né pour cet art, puiſque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il eſt le ſeul que j'aie aimé conſtamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, eſt qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des ſuccès ſi

ſi lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit ſurtout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la muſique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire uſage. Elle ne s'y refuſoit pas; j'étois alors à-peu-près auſſi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empreſſée autour d'un fourneau, je lui diſois: Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire ſentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi, me diſoit-elle, ſi tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en diſputant je l'entraînois à ſon clavecin: on s'y oublioit; l'extrait de geniévre ou d'abſynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le viſage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reſte, j'avois beaucoup de choſes à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amuſement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot ſi étouffé, qu'on avoit beſoin quelquefois d'aller prendre l'air ſur la terre. *Anet* engagea maman à louer, dans un fauxbourg, un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette aſſez jolie, qu'on meubla ſuivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions ſouvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Inſenſiblement je m'engouai de cette petite retraite; j'y mis quelques livres, beaucoup d'eſtampes; je paſſois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à maman quelque ſurpriſe agréable, lorſqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penſer avec plus de plaiſir: autre caprice que je n'excuſe ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la choſe étoit ainſi. Je me ſouviens qu'une fois madame *de Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit ſa maîtreſſe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais ſenti près de maman ce beſoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle, j'étois auſſi parfaitement à mon aiſe que ſi j'euſſe été ſeul; & cela ne m'eſt jamais arrivé près de perſonne autre, ni homme ni femme, quelqu'attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle étoit ſi ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'en-

nui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entre-déclarer la guerre: le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne, dont étoit Colonel M. le Duc de *la Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la France, que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce Gouvernement que j'affectois de fronder Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne; & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui, vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité, & je n'ai pu la

trouver que dans l'occaſion qui la vit naître. Un goût croiſſant pour la littérature m'attachoit aux livres françois, aux Auteurs de ces livres, & au pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit ſous mes yeux l'armée françoiſe, je liſois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliſson*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des *la Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs deſcendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui paſſoit, je croyois revoir ces fameuſes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puiſois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation, nourriſſoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une paſſion aveugle que rien n'a pu ſurmonter. J'ai eu dans la ſuite occaſion de remarquer dans mes voyages que cette impreſſion ne m'étoit pas particuliere, & qu'agiſſant plus ou moins dans tous les pays ſur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeuneſſe à leurs théatres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthouſiaſtes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur ſoumet tous les eſprits qui en ont; & dans la guerre ſi malheureuſe dont ils ſortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philoſophes ſoutenir la gloire du nom François ternie par leurs guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliſte. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre ſur la place l'arrivée des courriers; & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour ſavoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât: car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faiſoit de la Savoie un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques ſujets de crainte; car ſi cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la penſion de maman couroit un grand riſque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis; & pour le coup, malgré la ſurpriſe de M. *de Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au Roi de Sardaigne à qui je n'avois pas penſé.

Tandis qu'on ſe battoit en Italie, on chantoit en France. Les opéra

de *Rameau* commençoient à faire du bruit, & releverent ses ouvrages théoriques, que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son traité de l'Harmonie, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire ; elle fut vive & courte ; mais ma convalescence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'Harmonie ; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application, & je récréois mes yeux avec de la musique. Les cantates de *Bernier*, sur lesquelles je m'exerçois, ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *Amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je sais encore presque toute entiere, de même que l'*Amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever, il arriva de la Valdoste un jeune Organiste, appellé l'Abbé *Palais*, bon musicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui ; nous voilà inséparables. Il étoit éleve d'un Moine Italien, grand organiste. Il me parloit de ses principes ; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je remplissois ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela : je proposai à Maman un petit concert tous les mois ; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose ; & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai parlé & dont j'ai à parler encore, chantoit aussi ; un maître à danser, appellé *Roche*, & son fils, jouoient du violon ; *Canavas*, musicien Piémontois, qui travailloit au cadastre, & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle ; l'Abbé *Palais* accompagnoit du clavecin ; j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bucheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. *de Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de madame *de Warens*, nouvelle convertie, &

vivant, difoit-on, des charités du Roi, faifoit murmurer la fequelle dévote ; mais c'étoit un amufement agréable pour plufieurs honnetes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occafion? un Moine, mais un Moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la fuite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eft encore chere. Il s'agit du P. *Caton*, Cordelier, qui, conjointement avec M. le Comte *d'Ortan*, avoit fait faifir à Lyon la mufique du pauvre Petit-Chat, ce qui n'eft pas le plus beau trait de fa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne : il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde, & très-faufilé fur-tout chez le Marquis *d'Antremont*, alors Ambaffadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le vifage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faifoient fans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modefte, fe préfentant fimplement & bien, n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des Moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'affurance d'un honnête homme qui, fans rougir de fa robe, s'honore lui-même, & fe fent toujours à fa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preffé de montrer fon acquis, il le plaçoit fi à propos, qu'il en paroiffoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la fociété, il s'étoit plus attaché aux talens agréables, qu'à un folide favoir. Il avoit de l'efprit, faifoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auffi l'étoit-il ; mais cela lui fit fi peu négliger les foins de fon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définiteur de fa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiffance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la mufique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paffion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment muficien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la mufique dans fa chambre, & quelquefois à fon orgue les jours de fête. Nous dinions fouvent à fon petit couvert ; car ce qu'il

avoit encore d'étonnant pour un moine eſt qu'il étoit généreux, magnifique, & ſenſuel ſans groſſiéreté. Les jours de nos concerts il ſoupoit chez Maman. Ces ſoupers étoient très-gais, très-agréables; on y diſoit le mot & la choſe, on y chantoit des duo: j'étois à mon aiſe, j'avois de l'eſprit, des ſaillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec ſa voix de bœuf étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots ſa triſte hiſtoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monaſtique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec ſimplicité, on le relégua je ne ſais où; enfin ces miſérables l'accablerent de tant d'outrages que ſon ame honnête, & fiere avec juſtice n'y put réſiſter; & après avoir fait les délices des ſociétés les plus aimables, il mourut de douleur ſur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis ſi bien en très-peu de tems qu'abſorbé tout entier par la muſique je me trouvai hors d'état de penſer à autre choſe. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'aſſiduité au travail m'en firent un ſupplice inſupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la muſique. On peut croire que cette folie ne paſſa pas ſans oppoſition. Quitter un poſte honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu ſenſé pour plaire à Maman. Même en ſuppoſant mes progrès futurs auſſi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modeſtement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de muſicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé ſérieuſement d'un talent qu'elle trouvoit ſi frivole, & me répétoit ſouvent ce proverbe de pro-

vince, un peu moins juſte à Paris, que *qui bien chante & bien danſe, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irréſiſtible ; ma paſſion de muſique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail ſe ſentant de mes diſtractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli*, Directeur-général du cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une ſorte de conſidération qui me fut utile. Les uns me ſuppoſerent des reſſources que je n'avois pas ; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la muſique, jugerent de mon talent par mon ſacrifice, & crurent qu'avec tant de paſſion pour cet art je devois le poſſéder ſupérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes ſont rois ; je paſſai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reſte, d'un certain goût de chant, favoriſé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paie de ſecrétaire.

Il eſt certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit paſſer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadaſtre, occupé huit heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons ; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air

de fête : d'aimables Demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement ; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose & la fleur d'orange ; on chante, on cause, on rit, on s'amuse ; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pese au poids de la raison les actions de ma vie, & où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent ; car tels qu'ils sont c'est le meilleur & le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & sûr, c'est Chambery. La noblesse de la province qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir, & ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de *Cynéas*. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison ; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La premiere fut Mlle. de *Mellarede*, ma voisine, sœur de l'éleve de

de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge, mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé; je la redouterois cent fois moins, parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours, & me faisoit une impression tout aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré: elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche; une voix nette, juste & flutée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voisines, étoit une fille faite; grande, belle quarrure, de l'embonpoint: elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mere, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite demoiselle Françoise, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-saillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât: en toute

chose la gêne & l'assujétissement me sont insupportables ; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes. Je serois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres aussi dans la bourgeoisie, & une entre autres, qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un Epicier, & se nommoit mademoiselle L***, vrai modele d'une statue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie & sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher, & je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelqu'entreprise, elle auroit laissé faire, non par goût, mais par stupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le risque, ne la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faisoit tout de son mieux pour l'émoustiller ; mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réussissoit pas beaucoup mieux. Madame L*** ajoutoit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crême ; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence, que quand M. L*** étoit là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme ; le vrai pere de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois ; car la vive madame L*** ne laissoit pas d'être exigeante ; & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit, quand

j'étois pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame L*** s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup: j'en parlois à maman comme d'une chose sans mystere; & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible: mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés, elle jugea que madame L*** se faisant un point-d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre; & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems, on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de M***, mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'A***. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui madame de M*** avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & madame de M*** chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant en question. Madame de M*** dit un jour à un de ces Messieurs que madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je sais qu'elle a un gros vilain rat

empreint ſur le ſein, mais ſi reſſemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainſi que l'amour rend crédule. Madame de M*** réſolut de tirer parti de cette découverte ; & un jour que maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit ſon tems pour paſſer derriere ſa rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe, elle découvrit adroitement ſon mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monſieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aiſé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étois pas un perſonnage à occuper madame de M***, qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelqu'attention à moi, non pour ma figure, dont aſſurément elle ne ſe ſoucioit point du tout; mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit, & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatyre. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient. Si elle m'eût trouvé aſſez de talens pour lui aider à tourner ſes vers, & aſſez de complaiſance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery ſens-deſſus-deſſous. On ſeroit remonté à la ſource de ces libelles ; madame de M*** ſe ſeroit tirée d'affaire en me ſacrifiant, & j'aurois été enfermé le reſte de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureuſement rien de tout de tout cela n'arriva. Madame de M*** me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire cauſer, & trouva que je n'étois qu'un ſot. Je le ſentois moi-même, & j'en gémiſſois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtiſe des périls dont elle me ſauvoit. Je demeurai pour madame de M*** le maître à chanter de ſa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille, & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel-eſprit pour elle, & un ſerpent pour le reſte du pays.

Quoi qu'il en ſoit, maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneſſe, il étoit tems de me traiter en homme, & c'eſt ce qu'elle fit ; mais de la façon la plus ſinguliere dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout-à-coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévere ; mais qui ſembloit préparer

une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai ; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries ; mais par des entretiens pleins de sentiment & de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant quelqu'excellens & utiles que fussent les discours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids & tristes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & distrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle disoit, que de chercher à quoi elle en vouloit venir ; & si-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée, qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme, frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en quoi maman fut maladroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions ; mais si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas, il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle mit à cet accord les formalités les

plus graves, & me donna pour y penser, huit jours, dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité, je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger.

On croira que ces huit jours me durerent huit siecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelqu'honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penser, que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractere aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle; en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parut l'être. Depuis cinq ou six ans, que j'avois éprouvé des transports si doux à sa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroissoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste, c'étoit le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaité, tout, jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie, étoit de l'anticiper & de ne pouvoir assez

gouverner mes desirs & mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la seule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée, allumoit mon sang à tel point qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse, eus-je si peu d'empressement pour la premiere jouissance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ? Comment, au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sentois-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle : En voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déja révolté juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés ; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes sentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presqu'inévitables, & de me conserver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire : Non Maman, il n'est pas nécessaire ; je vous réponds de moi sans cela : mais je n'osois ; premiérement parce que ce n'étoit pas une chose à dire, & puis parce qu'au fond je sentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment,

loin d'affoiblir mes ſentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même-tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins ſenſuels. A force de l'appeller Maman, à force d'uſer avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cauſe du peu d'empreſſement que j'eus de la poſſéder, quoiqu'elle me fût ſi chere. Je me ſouviens très-bien que mes premiers ſentimens ſans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivreſſe, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours auſſi paſſionnément qu'il fut poſſible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaiſir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une ſœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtreſſe, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtreſſe. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens ſans en deſirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaiſir. Je ne ſais quelle invincible triſteſſe en empoiſonnoit le charme. J'étois comme ſi j'avois commis un inceſte. Deux ou trois fois, en la preſſant avec tranſport dans mes bras, j'inondai ſon ſein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triſte ni vive: elle étoit careſſante & tranquille. Comme elle étoit peu ſenſuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ſes fautes lui vinrent de ſes erreurs, jamais de ſes paſſions. Elle étoit bien née, ſon cœur étoit pur, elle aimoit les choſes honnêtes, ſes penchans étoient droits & vertueux, ſon goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais ſuivie; parce qu'au lieu d'écouter ſon cœur qui la menoit bien, elle écouta ſa raiſon qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ſes vrais ſentimens les ont toujours démentis : mais malheureuſement elle ſe piquoit de philoſophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que ſon cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* ſon premier amant fut ſon maître de philoſophie, & les

les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante & inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, & parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle étoit si attachée comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour amuser les enfans, l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la seule regle du devoir des femmes; en sorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la conscience; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, & que toute femme qui paroissoit sage, par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompoit sur ce point. Le ministre P*** passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce systême, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eût donc gueres abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui, & cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession, & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa premiere foiblesse elle n'a gueres favorisé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit

par plaindre, fût bien peu aimable si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approcherent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractere trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses, si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part? Ce même homme qui la trompa sur un point, l'instruisit excellemment sur mille autres; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumieres, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes; en s'abusant elle pouvoit mal faire, mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge: elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté madame de *Warens*.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractere sensible & un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens

qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent délicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me ſeroit utile : j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je m'en ſentois ſi touché que, me repliant ſur moi-même, j'appliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme ſenſée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant miſe à portée de m'apprécier plus avantageuſement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche, je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que ſi je m'y montrois un jour ſur un certain pied, je ſerois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-ſeulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'eſtimable, & s'il eſt vrai qu'on puiſſe allier les ſuccès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je ſuis ſûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit priſe & qu'elle vouloit m'enſeigner. Car Madame de *Warens* connoiſſoit les hommes & ſavoit ſupérieurement l'art de traiter avec eux ſans menſonge & ſans imprudence, ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons, elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris, à cauſe de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air aſſez ingambe je n'ai pu ſauter un médiocre foſſe. Ce fut encore pis à la ſalle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire aſſaut, & jamais je n'eus le poignet aſſez ſouple ou le bras aſſez ferme pour retenir mon

fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me disoit de prendre garde à ce dièse, parce qu'anciennement les dieses s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort, & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle; & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clair-voyant, mais très-discret, qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être, & cette conduite ne venoit sûrement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit désapprouver qu'elle agît conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit, afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore

moins sur son amitié pour lui, que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs, & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque: c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étoient en commun: Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclusivement devint si grande, que si dans nos repas un des trois manquoit, ou qu'il vînt un quatrieme, tout étoit dérangé; & malgré nos liaisons particulieres, les têtes-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne, étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui, étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agissante, ne nous laissoit guere oisifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société, que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage, à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, & je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds, ce n'est rien faire; & il faut tout autant de soins pour amuser une femme qui fait des nœuds, que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode, c'est autre chose; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux

cents fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intariſſable flux de paroles. La belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils faſſent, ſeront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers, j'allois faire des lacets chez mes voiſines; ſi je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me diſpenſer de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faiſoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, & je penſe, plus agréable. Enfin que les plaiſans rient s'ils veulent, mais je ſoutiens que la ſeule morale à la portée du préſent ſiecle, eſt la morale du bilboquet.

Au reſte on ne nous laiſſoit guere le ſoin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donné autrefois n'étoit pas diminuée; & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes : au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus, pour y pourvoir, elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie; & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpece, qui, diſtribuant par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions, ſans en épuiſer la ſource & ſans laſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraiſonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonſtrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit deſtinée. La poſition de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la botanique; & maman, qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un collége de pharmacie, qui véritablement paroiſſoit très-utile dans un pays auſſi pauvre, où les apothicaires ſont preſque

les ſeuls médecins. La retraite du proto-médecin *Groſſi* à Chambery, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriſer beaucoup cette idée, & la lui ſuggéra peut-être. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe mit à cajoler *Groſſi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus cauſtique & le plus brutal Monſieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en conſultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy, & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, oſa n'être pas de l'avis de Monſieur le Proto. Celui-ci, pour toute réponſe, lui demanda quand il s'en retournoit, par où il paſſoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre, après l'avoir ſatisfait, lui demande à ſon tour, s'il y a quelque choſe pour ſon ſervice. Rien, rien, dit *Groſſi*, ſinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre ſur votre paſſage, pour avoir le plaiſir de voir paſſer un âne à cheval. Il étoit auſſi avare que riche & dur. Un de ſes amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes ſûretés. Mon ami, lui dit-il en lui ſerrant le bras, & grinçant les dents, quand Saint Pierre deſcendroit du Ciel pour m'emprunter dix piſtoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour, invité à dîner chez M. le Comte *Picon*, Gouverneur de Savoie & très-dévot, il arrive avant l'heure; & S. E. alors occupée à dire le Roſaire, lui en propoſe l'amuſement. Ne ſachant trop que répondre, il fait une grimace affreuſe & ſe met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il ſe leve bruſquement, prend ſa canne & s'en va ſans mot dire. Le Comte *Picon* court après lui, & lui crie: M. *Groſſi*, M. *Groſſi*, reſtez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte, lui répond l'autre en ſe retournant, vous me donneriez un ange rôti, que je ne reſterois pas. Voilà quel étoit le Proto-médecin *Groſſi*, que maman entreprit & vint à bout d'apprivoiſer. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-ſouvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ſes connoiſſances, en parloit avec eſtime; &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec conſidération pour effacer les impreſſions du paſſé. Car quoiqu'*Anet* ne fût plus ſur le pied d'un domeſtique, on ſavoit qu'il l'avoit été; & il ne falloit pas moins que

l'exemple & l'autorité de M. le Proto-médecin, pour donner à ſon égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet*, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite ſage & circonſpecte, des connoiſſances aſſez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté pouvoit raiſonnablement eſpérer de remplir avec applaudiſſement la place de Démonſtrateur Royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu; & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le propoſer à la Cour, que le moment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelqu'argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eût probablement jetté dans la botanique, pour laquelle il me ſembloit que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à venir par degrés un exemple des miſeres humaines. On diroit que la providence, qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement, qu'il gagna une pleuréſie dont le Génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique; & malgré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les ſoins infinis que nous prîmes de lui ſa bonne maîtreſſe & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele, qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque conſolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus ſolide ami que j'eus en toute ma vie, homme eſtimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la ſervitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour ſe montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec maman dans l'affliction la plus vive & la plus ſincere; & tout d'un coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne penſée que j'héritois de ſes nippes, & ſur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le penſai, par conſé-

quent



Cheres et précieuses larmes! elles furent entendues et coulerent toutes dans mon cœur

quent je le dis: car près d'elle, c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre, se tourna de l'autre côté, & se mit à pleurer. Cheres & précieuses larmes! elles furent entendues & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernieres traces d'un sentiment bas & mal-honnête: il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cesserent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit sa censure & se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement, elle vouloit conserver son estime, & elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois comme lui, je le disois même; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle, & mes discours n'en imposoient pas comme les siens. Quand il ne fût plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avois aussi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu soigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laissois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable, & quand je voulois me mêler de faire le censeur, Maman me donnoit de petits soufflets de caresses, m'appelloit son petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jetter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourasques; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette atten-

tion, & à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble; car en vérité je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée, & je m'imaginois, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui seroit alors d'un grand secours. Mais pour le faire & surtout pour le conserver, il falloit me cacher d'elle; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût su que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étois si mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres especes. Je venois tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussiroit jamais & seroit pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsistance, quand, cessant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique, & sentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'aussi-tôt que je serois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célebre, un Orphée moderne dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite &

d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélérois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion étoit entiere de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été saisie & confisquée aux *Rousses*, Bureau de France sur les frontieres de Suisse. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation ; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire ; car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Visa* sous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu dans le monde ; il avoit des talens, quelque savoir, de la douceur, de la politesse, il savoit la musique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correspondances qui lui four-

niſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent, on ne ſait pourquoi, qui meurent on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janséniſte aſſez plate de la belle ſcene du Mitridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiſſé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confiſquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, ſuppoſant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aie eu ni raiſon, ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreſſa demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une piece à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambery tout de ſuite, ſans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme ſi j'avois rapporté des tréſors, remonta peu-à-peu ma petite garde-robe, & mon malheur, aſſez grand pour l'un & pour l'autre, fut preſque auſſi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi ſur mes projets de muſique, je ne laiſſois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'ef-

ſorts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits eſſais de compoſition dont le ſuccès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde*, fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dreſde après la mort du roi *Auguſte*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la muſique, & avoit pris en paſſion celle de *Rameau*. Son frere le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comteſſe de *la Tour*, leur ſœur, chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la muſique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction; mais on s'apperçut bientôt qu'elle paſſoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laiſſois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choſes d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Meſſieurs ne purent croire que liſant ſi mal la muſique, je fuſſe en état d'en compoſer de paſſable, & ils ne douterent pas que je ne me fuſſe fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la choſe, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault*, qu'il avoit tranſpoſée, diſoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre baſſe, la tranſpoſition rendant celle de *Clerambault* impraticable ſur l'inſtrument; je répondis que c'étoit un travail conſidérable & qui ne pouvoit être fait ſur le champ. Il crut que je cherchois une défaite & me preſſa de lui faire au moins la baſſe d'un récitatif. Je la fis donc, mal ſans doute, parce qu'en toute choſe il me faut pour bien faire, mes aiſes & la liberté, mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit préſent, il ne put douter que je ne ſuſſe les élémens de la compoſition. Ainſi je ne perdis pas mes écolieres, mais je me refroidis un peu ſur la muſique, voyant qu'on faiſoit un concert & que l'on s'y paſſoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée françoiſe repaſſa les monts. Pluſieurs Officiers vinrent voir maman, entr'autres M. le Comte *de Lautrec*, Colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Geneve, & enfin Maréchal de France, auquel elle me préſenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreſſer à moi, & me promit beaucoup de choſes dont il ne s'eſt ſouvenu que la derniere année de ſa vie, lorſque je n'avois plus beſoin de lui. Le

jeune Marquis *de Senecterre*, dont le pere étoit alors Ambassadeur à Turin, passa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez madame *de Menthon*; j'y dînois aussi ce jour-là. Après le dîné, il fut question de musique; il la savoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra; & tout en ouvrant le livre, il tomba sur ce morceau célebre à deux chœurs:

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit: Combien voulez-vous faire de parties? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance françoise; & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties, ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à-la-fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. *de Senecterre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à mademoiselle *de Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond, je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil, que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue; & douze ou quinze ans après, me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de renouveller ses regrets en lui rappellant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec

la présente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jusqu'à celui-ci, me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disoient mes amis, l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu; ou par le desir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma premiere connoissance avec mon vieux ami *Gauffecourt*, qui m'est toujours resté, malgré les efforts qu'on a fait pour me l'ôter. Toujours resté! non. Hélas! je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il étoit impossible de le voir sans l'aimer, & de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment & d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvoit, dès la premiere vue, se défendre d'être aussi familier avec lui, que si on l'eût connu depuis vingt ans; & moi, qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffée & mordante, qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde; un caractere officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zele, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple Horloger, & avoit été Horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphere, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Geneve, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes; mais du côté des femmes

la preſſe y étoit; il eut à choiſir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare & de plus honorable pour lui, fut, qu'ayant des liaiſons dans tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde, ſans jamais être envié ni haï de perſonne, & je crois qu'il eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix, où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la Nobleſſe de Savoie, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & ſon pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance, qui ſembloit devoir n'aboutir à rien, & fut nombre d'années interrompue, ſe renouvella dans l'occaſion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né, que pour l'honneur de l'eſpece humaine, je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après : mais s'il ne les eût pas eu, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel, qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, Gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable, eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête, & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de diſpoſition pour la muſique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cauſions, nous liſions quelques nouveautés, & pas un mot de muſique. La correſpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors, nous nous entretenions ſouvent

de

de ces deux hommes célebres, dont l'un, depuis peu sur le trône, s'annonçoit déja tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincérement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses Lettres philosophiques; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude; & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la persuasion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa maniere, me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude *Anet* dans la confidence de sa maîtresse, je suivois de plus près l'état de ses affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ses pieds, je lui avois fortement représenté la catastrophe qui la menaçoit; je l'avois vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi; à souffrir plutôt un peu, tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes & ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations & à la misere. Sensible à la sincérité de mon zele, elle s'attendrissoit avec moi, & me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arrivoit-il? à l'instant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir? Je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte; je faisois de petits voyages à

Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrete, en augmentoient en même-tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi maman eût vraiment profité de cette épargne: mais certain que ce que je me refuſois, paſſoit à des fripons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman ſeule m'en eût fourni de reſte, tant elle avoit par-tout de liaiſons, de négociations, d'affaires, de commiſſions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie aſſez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles: entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas aſſez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi; celle du bon *Pariſot* dont je parlerai dans ſon tems: à Grenoble celles de madame *Deybens* & de madame la Préſidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'eſprit, & qui m'eût pris en amitié ſi j'avois été à portée de la voir plus ſouvent: à Geneve celle de M. de la *Cloſure*, Réſident de France, qui me parloit ſouvent de ma mere, dont malgré la mort & le tems, ſon cœur n'avoit pu ſe déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit ſon petit-fils, étoit d'une ſociété très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aie jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens ſe jetterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoiſie, le pere dans celui des Magiſtrats, & lorſqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils ſortir armés de la même maiſon, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour ſe rendre à ſon quartier, sûrs de ſe trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, expoſés à s'entr'égorger. Ce ſpectacle affreux me fit une impreſſion ſi vive que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne ſoutenir jamais audedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotisme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à sa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années passé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre cousin étoit aussi mort au service du Roi de Prusse, & ma tante perdit ainsi son fils & son mari presque en même-tems. Ces pertes réchaufferent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve, je logeois chez elle & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuses & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le ministre, & entr'autres les œuvres posthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux *Micheli Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les Magistrats de Geneve, & mort derniérement dans la forteresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poste

par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant, par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin cette piece, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement, de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magisteres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve, j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon

émulation naiſſante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auſſi beaucoup à Chambery un Jacobin profeſſeur de Phyſique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faiſoit ſouvent de petites expériences qui m'amuſoient extrêmement. Je voulus à ſon exemple faire de l'encre de ſympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'efferveſcence commença preſque à l'inſtant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems; elle me ſauta au viſage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je reſtai aveugle plus de ſix ſemaines, & j'appris ainſi à ne pas me mêler de Phyſique expérimentale ſans en ſavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque tems s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe; cependant j'avois la courte haleine; je me ſentois oppreſſé; je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, ſans avoir aucun viſcere vicié, ſans avoir rien fait pour détruire ſa ſanté?

L'épée uſe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiſtoire. Mes paſſions m'ont fait vivre, & mes paſſions m'ont tué. Quelles paſſions dira-t-on? Des riens: les choſes du monde les plus puériles; mais qui m'affectoient comme s'il ſe fût agi de la poſſeſſion d'Helene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes ſens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les beſoins de l'amour me dévoroient au ſein de la jouiſſance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtreſſe. Je me la figurois à ſa place; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes deſirs ſe ſeroient éteints; j'aurois ſanglotté de tendreſſe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce ſort eſt-il fait pour

l'homme? Ah si jamais une seule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet, & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montroit celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément séparé par la misere de celle à qui j'avois consacré ma vie, & sans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fougeuse, mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passoient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de passions violentes, qui dans leur impétuosité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cleveland*, faite avec fureur & souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois, nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé sous Pierre le Grand à la Cour de Russie; un des plus vilains hommes & des plus grands fous que j'aie jamais vu, toujours plein de projets aussi fous que lui, qui faisoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de maman comme de raison; & pour ses trésors de zéros qu'il lui prodiguoit généreusement, lui tiroit ses pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point,

il le voyoit ; avec moi cela n'eſt pas difficile : il n'y avoit ſorte de baſſeſſe qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'aviſa de me propoſer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'eſſayai, preſque malgré moi, & après avoir, tant bien que mal, appris la marche, mon progrès fut ſi rapide, qu'avant la fin de la premiere ſéance, je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier ; j'achete le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y paſſe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré malgré, à jouer ſeul ſans relâche & ſans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts imaginables, je vais au café, maigre, jaune, & preſque hébêté. Je m'eſſaie, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaiſons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit ſi bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même choſe m'eſt arrivée ; & après m'être épuiſé de fatigue, je me ſuis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reſte, que j'aie abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me ſois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere ſéance, & je me ſuis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finiſſant. Je m'exercerois des milliers de ſiecles, que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier eſſai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer ſortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & ſuivant le même train, je n'aurois pas reſté deterré long-tems. On conviendra qu'il eſt difficile, & ſur-tout dans l'ardeur de la jeuneſſe, qu'une pareille tête laiſſe toujours le corps en ſanté.

L'altération de la mienne agit ſur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaiſies. Me ſentant affoiblir, je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus ſédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vâpeurs ſuccéderent aux paſſions ; ma langueur devint triſteſſe ; je pleurois & ſoupirois à propos de rien ; je ſentois la vie m'échaper ſans l'avoir goûtee ; je gemi-

fois fur l'état où je laiffois ma pauvre maman, fur celui où je la voyois prête à tomber : je puis dire que la quitter & la laiffer à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me foigna comme jamais mere n'a foigné fon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faifant diverfion aux projets, & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, fi alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu fenti les malheurs. Mon ame paifible pouvoit partir fans le fentiment cruel de l'injuftice des hommes, qui empoifonne la vie & la mort. J'avois la confolation de me furvivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois fur fon fort, je ferois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui difois : Vous voilà dépofitaire de tout mon être ; faites enforte qu'il foit heureux. Deux ou trois fois ; quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit, & de me traîner à fa chambre pour lui donner fur fa conduite des confeils, j'ofe dire pleins de jufteffe & de fens, mais où l'intérêt que je prenois à fon fort fe marquoit mieux que toute autre chofe. Comme fi les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je verfois auprès d'elle, avec elle, affis fur fon lit, & tenant fes mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu ; content & calme dans les promeffes qu'elle m'avoit faites, dans les efpérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-deffus avec la paix du cœur & la réfignation à la Providence. Plaife à Dieu qu'après tant de fujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me foit auffi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

A force de foins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me fauva ; & il eft certain qu'elle feule pouvoit me fauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les chofes dont notre bonheur dépend fe font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un fentiment délicieux, c'eft celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit

pas possible ; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun ; & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire : mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, graces au Ciel, un intervalle : court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reste de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentois même que dans une maison sombre & triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triste aussi. Le remede à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté

ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que son bon ange & le mien me suggéroient, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles, jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un assemblage de maux de toute espece, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au Comte de **** pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville, pour vivre en paix, & assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux assez élevés est un petit vallon nord & sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un asyle un peu sauvage & retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appellé M. *Noiret*. La maison étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de

Châtaigners, une fontaine à portée ; plus haut dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail ; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chere amie en l'embrassant & l'inondant de larmes d'attendrissement & de joie : ce séjour est celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du Livre cinquieme.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere ;* mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes ; même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple ; pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux ; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux ;

je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout ; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & pensé tout le tems qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précedent & qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente : les seuls retours du passé peuvent me flatter, & ces retours si vifs & si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup-d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli sallon qu'il appelle avec raison Belle-vue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede ; je me mis à l'eau, & si peu discrétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin, que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presqu'inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espece de tempête qui s'éleva dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même, & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple; savoir : un bourdonnement grave & sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire, & dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit : le médecin fut appellé ; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remede. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de sa sublime théorie, il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu que je m'en lassai

bientôt ; & au bout de quelques ſemaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit, & repris ma vie ordinaire avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'eſt-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été juſqu'alors grand dormeur. La totale privation du ſommeil qui ſe joignit à tous ces ſymptômes, & qui les a conſtamment accompagnés juſqu'ici, acheva de me perſuader qu'il me reſtoit peu de tems à vivre. Cette perſuaſion me tranquilliſa pour un tems ſur le ſoin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je réſolus de tirer du peu qu'il m'en reſtoit, tout le parti qu'il m'étoit poſſible ; & cela ſe pouvoit par une ſinguliere faveur de la nature, qui, dans un état ſi funeſte, m'exemptoit des douleurs qu'il ſembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en ſouffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'inſomnie durant les nuits ; & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas juſqu'à l'aſthme, & ne ſe faiſoit ſentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps, ne tua que mes paſſions ; & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produiſit ſur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choſes que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de ſoins plus nobles, comme par anticipation ſur ceux que j'aurois bientôt à remplir, & que j'avois fort négligés juſqu'alors. J'avois ſouvent traveſti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce ſujet ſi triſte pour tant de gens, mais ſi doux pour qui s'en fait un objet de conſolation & d'eſpoir. Maman me fut en cette occaſion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute choſe en ſyſtême, n'avoit pas manqué d'y mettre auſſi la religion ; & ce ſyſtême étoit compoſé d'idées très-diſparates, les unes très-ſaines, les autres très-folles, de ſentimens relatifs à ſon caractere, & de préjugés venus de ſon éducation. En général les Croyans font Dieu comme ils ſont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant ; les dévots haineux & bilieux ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudroient damner tout le monde ;

les ames aimantes & douces n'y croient gueres ; & l'un des étonnemens dont je ne reviens point, est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espere qu'il mentoit alors ; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel, qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voient que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que, sans croire à l'enfer, elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet, & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie : On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce systême, que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré : la mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincérement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son Confesseur : car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la

soumets

ſoumets ſans réſerve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit ſuivie, tant elle s'adaptoit bien à ſon caractere. Elle faiſoit tout ce qui étoit ordonné ; mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choſes indifférentes elle aimoit à obéir ; & s'il ne lui eût pas été permis, preſcrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, ſans que la prudence eût eu beſoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit ſubordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y voir rien de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conſcience, & ſans même en avoir plus de ſcrupule que de deſir. Je ſais que force dévotes ne ſont pas ſur ce point plus ſcrupuleuſes ; mais la différence eſt qu'elles ſont ſéduites par leurs paſſions, & qu'elle ne l'étoit que par ſes ſophiſmes. Dans les converſations les plus touchantes, & j'oſe dire les plus édifiantes, elle fût tombée ſur ce point ſans changer ni d'air, ni de ton, ſans ſe croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au beſoin pour le fait, & puis l'eût repriſe avec la même ſérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement perſuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police ſociale, dont toute perſonne ſenſée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception ſelon l'eſprit de la choſe, ſans le moindre riſque d'offenſer Dieu. Quoique ſur ce point je ne fuſſe aſſurément point de ſon avis, j'avoue que je n'oſois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter ; mais outre que ſon tempérament prévenoit aſſez l'abus de ſes principes, je ſais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change ; & que réclamer l'exception pour moi, c'étoit la lui laiſſer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reſte, je compte ici par occaſion cette inconſéquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans ſa conduite, & qu'alors elle n'en eût point du tout : mais j'ai promis d'expoſer fidélement ſes principes, & je veux tenir cet engagement. Je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois beſoin [illegible] rantir mon ame des terreurs de la mort & de ſes ſuites, [illegible]

ſécurité dans cette ſource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois fait ; j'aurois voulu tranſporter tout en elle ma vie que je ſentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la perſuaſion qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, de ma profonde ſécurité ſur mon ſort à venir réſultoit un état habituel très-calme, & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables ; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela ; & ces petites occupations, qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait & tous les remedes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſerent le reſte de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui, doutant de revoir le printems, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolieres, ayant perdu le goût des amuſemens & des ſociétés de la ville, je ne ſortois plus, je ne voyois plus perſonne, excepté Maman & M. *Salomon*, devenu depuis peu ſon médecin & le mien, honnête homme, homme d'eſprit, grand cartéſien, qui parloit aſſez bien du ſyſtême du monde, & dont les entretiens agréables & inſtructifs me valurent mieux que toutes ſes ordonnances. Je n'ai jamais pu ſupporter ce ſot & niais rempliſſage des converſations ordinaires ; mais des converſations utiles & ſolides m'ont toujours fait grand plaiſir, & je ne m'y ſuis jamais refuſé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon* ; il me ſembloit que j'anticipois avec lui ſur ces hautes connoiſſances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ſes entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux ſujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui méloient la dévotion

aux ſciences m'étoient les plus convenables ; tels étoient particuliérement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du P. *Lami*, intitulé, *Entretiens ſur les Sciences.* C'étoit une eſpece d'introduction à la connoiſſance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois ; je réſolus d'en faire mon guide. Enfin je me ſentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irréſiſtible ; & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que ſi j'avois dû toujours vivre. On diſoit que cela me faiſoit du mal ; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-ſeulement à mon ame, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me paſſionnois me devint ſi délicieuſe, que ne penſant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il eſt pourtant vrai que rien ne me procuroit un ſoulagement réel ; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penſer au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépériſſement ſucceſſif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort ſeule pouvoit arrêter.

Non-ſeulement cette opinion me détacha de tous les vains ſoins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit juſqu'alors ſoumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ſes drogues ne pouvoient me ſauver, m'en épargna le déboire, & ſe contenta d'amuſer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'eſpoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'uſage du vin, & tout le train de vie d'un homme en ſanté ſelon la meſure de mes forces, ſobre ſur toute choſe, mais ne m'abſtenant de rien. Je ſortis même & recommençai d'aller voir mes connoiſſances, ſur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaiſoit fort. Enfin, ſoit qu'il me parût beau d'apprendre juſqu'à ma derniere heure, ſoit qu'un reſte d'eſpoir de vivre ſe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude ſembloit l'animer, & je me preſſois d'amaſſer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme ſi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard* où ſe rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant pro-

che, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire: quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, surtout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres, j'en fis usage; mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il

les puiſoit dans d'autres livres à meſure qu'il en avoit beſoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque inſtant, forcé de courir inceſſamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiſer des bibliotheques. Cependant je m'obſtinai ſi bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien ſavoir. Heureuſement je m'apperçus que j'enfilois une fauſſe route qui m'égaroit dans un labyrinthe immenſe, & j'en ſortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les ſciences, la premiere choſe qu'on ſent en s'y livrant, c'eſt leur liaiſon qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre. Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la diviſant dans ſes branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune ſéparément, & les pourſuivre chacune à part juſqu'au point où elles ſe réuniſſent. Ainſi je revins à la ſyntheſe ordinaire; mais j'y revins en homme qui ſait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoiſſance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécuſſe ou que je mouruſſe, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien ſavoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'eſt s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne ſachant à quel point le ſort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choſes, tant pour ſonder mes diſpoſitions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas penſé; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne ſois pas né pour l'étude; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems

aux miennes & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des ſujets différens ſe ſuccedent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre; & ſans avoir beſoin de relâche, je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles; mais dans ma ferveur croiſſante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'excede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon tems de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union, & de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déja poſſédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit. Quand enfin mon train de vie

ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le ſoleil. Je montois par un verger voiſin dans un très-joli chemin qui étoit au-deſſus de la vigne & ſuivoit la côte juſqu'à Chambery. Là, tout en me promenant je faiſois ma priere, qui ne conſiſtoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une ſincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient ſous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me ſemble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interpoſent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ſes œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me ſéparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille; exempte du vice, de la douleur, des pénibles beſoins, la mort des juſtes & leur ſort dans l'avenir. Du reſte cet acte ſe paſſoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je ſavois qu'auprès du Diſpenſateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous ſont néceſſaires eſt moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un aſſez grand tour, occupé à conſidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les ſeuls dont l'œil & le cœur ne ſe laſſent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je treſſaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer dans ſon lit ſouvent encore à moitié endormie, & cet embraſſement auſſi pur que tendre tiroit de ſon innocence même un charme qui n'eſt jamais joint à la volupté des ſens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous cauſions le plus à notre aiſe. Ces ſéances, pour l'ordinaire aſſez longues, m'ont laiſſé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfere infiniment l'uſage d'Angleterre & de Suiſſe où le déjeûné eſt un vrai repas qui raſſemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne ſeul dans ſa chambre, ou le plus ſouvent ne déjeûne point du tout. Après

une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri.*

Je passois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide;

quand

quand je fus plus avancé, je pris la science du calcul du P. *Reynaud*, puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer sans voir ce qu'on fait; & il me sembloit que résoudre un probléme de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler, ni écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conséquent à cette maniere d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les regles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant [illegible] la composition du plus facile de tous les vers qui est [illegible],

j'eus la patience de ſcander preſque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité ; puis quand j'étois en doute ſi une ſyllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois conſulter. On ſent que cela me faiſoit faire bien des fautes, à cauſe des altérations permiſes par les regles de la verſification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier ſeul, il y a auſſi de grands inconvéniens, & ſur-tout une peine incroyable. Je ſais cela mieux que qui que ce ſoit.

Avant midi je quittois mes livres, & ſi le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire viſite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller, j'accourois fort content & muni d'un grand appétit ; car c'eſt encore une choſe à noter, que quelque malade que je puiſſe être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement en cauſant de nos affaires, en attendant que maman pût manger. Deux ou trois fois la ſemaine, quand il faiſoit beau, nous allions derriere la maiſon prendre le café dans un cabinet frais & touffu, que j'avois garni de houblon, & qui nous faiſoit grand plaiſir durant la chaleur : nous paſſions là une petite heure à viſiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faiſoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois guere, & ſouvent maman avec moi, d'aller leur rendre viſite : je m'intéreſſois beaucoup à leur ouvrage ; je m'amuſois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuiſſes quelquefois ſi chargées, qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curioſité me rendit indiſcret, & elles me piquerent deux ou trois fois : mais enſuite nous fîmes ſi bien connoiſſance, que quelque près que je vinſſe, elles me laiſſoient faire ; & quelques pleines que fuſſent les ruches, prêtes à jetter leur eſſaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois ſur les mains, ſur le viſage, ſans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux ſe défient de l'homme, & n'ont pas tort ; mais ſont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient ſi grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuſer.

Je retournois à mes livres ; mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude que de récréations & d'amuſement. Je n'ai jamais pu ſupporter l'application du cabinet

après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant, mais sans gêne & presque sans regle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'Histoire & la Géographie; & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la Chronologie: mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'Astronomie si j'avois eu des instrumens; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossieres faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du ciel: car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis, & les nuits où le ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en-dessous; & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un sceau à terre entre les quatre piquets; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les contellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terrasse; on y voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir des paysans passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere & dont ils ne voyoient pas la cause, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du sceau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer: un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier; & comme il étoit près de minuit, ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du sabat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauverent très-alarmés,

éveillerent leurs voisins pour leur conter leur vision; & l'histoire courut si bien que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabat se tenoit chez M. *Noiret*. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui, sans savoir de quoi il s'agissoit, les désabuserent par provision. Ils nous conterent l'histoire : je leur en dis la cause, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerois désormais sans lumiere, & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la Montagne*, ma magie de Venise, trouveront, je m'assure, que j'avois de longue-main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes, quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence; & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan : mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit guere alors sur cet article, que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à-la-fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable, j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris & rappris bien vingt fois les Eglogues de *Virgile*, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; par-tout j'oubliois de le reprendre, & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété, tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-Janséniste; & malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois.

Le terreur de l'enfer, que jufques-là j'avois très-peu craint, troubloit peu-à-peu ma fécurité; & fi maman ne m'eût tranquillifé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleverfé. Mon confeffeur, qui étoit auffi le fien, contribuoit pour fa part à me maintenir dans une bonne affiette. C'étoit le P. *Hemet*, Jéfuite, bon & fage vieillard, dont la mémoire me fera toujours en vénération. Quoique Jéfuite, il avoit la fimplicité d'un enfant, & fa morale moins relâchée que douce étoit précifément ce qu'il me falloit pour balancer les triftes impreffions du Janfénifme. Ce bon homme & fon compagnon le P. *Coppier*, venoient fouvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & affez long pour des gens de leur âge. Leurs vifites me faifoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames; car ils étoient trop vieux alors pour que je les préfume en vie encore aujourd'hui. J'allois auffi les voir à Chambery, je me familiarifois peu-à-peu avec leur maifon; leur bibliotheque étoit à mon fervice; le fouvenir de cet heureux tems fe lie avec celui des Jéfuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre; & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereufe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr fincérement.

Je voudrois favoir s'il paffe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paffent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puiffe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore fouvent. Je me demandois : en quel état fuis-je? Si je mourois à l'inftant même, ferois-je damné? Selon mes Janféniftes la chofe étoit indubitable, mais felon ma confcience il me paroiffoit que non. Toujours craintif & flottant dans cette cruelle incertitude, j'avois recours pour en fortir aux expédiens les plus rifibles & pour lefquels je ferois volontiers enfermer un homme fi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce trifte fujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreffe ordinaire, c'eft-à-dire, fans prefque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avifai de m'en faire une efpece de pronoftic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui eft vis-à-vis de moi. Si je le touche, figne de falut; fi je le manque, figne de damnation. Tout

en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile, car j'avois eu soin de le choisir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais, en me rappellant ce trait, si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes, qui riez sûrement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misere, car je vous jure que je la sens bien.

Au reste, ces troubles, ces alarmes inséparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille, & l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame, étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible, & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espece d'exhortation, que je me faisois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, & sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé ; délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange ; car, en vérité, ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du Paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes

une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de Saint Louis dont maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble & seuls de bon matin, après la Messe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une Chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse, ne marchoit pas mal : nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre ; nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres ; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, & faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu ; point de poussiere, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages ; la sérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan, & partagé avec sa famille, qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que, chemin faisant, je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique ; mais le moment n'étoit pas venu, j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper, fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'espece de rêve que, tout éveillé, j'avois fait à Annecy, sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant, j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement, j'embrassai cette chere amie. Maman, maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble ; puisse-t-il ne pas décliner désormais ! Puisse-t-il durer aussi long-tems que j'en conserverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi coulerent mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie ; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres ; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant ſon humeur entreprenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois ; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver ſuivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per muſica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems ſuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de ſon côté. Depuis long-tems il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon

décret ;

décret : mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire, & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la Bourgeoisie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-seulement son état mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva je ne sais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisans pour réclamer sa part, & je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames qui faisant ces choses-là sans effort, les voient sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point. Je dépérissois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppressé, & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois presser le pas sans étouffer, je ne pouvois me baisser sans avoir des vertiges, je ne pouvois soulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se méloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux; c'etoit la mienne: les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui

fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siége. Dans la suite malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour : loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai pardessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré ; la fantaisie de guérir; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen.

Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée madame de ***. Avec elle étoit une autre femme appellée madame *N* ***, moins jeune & moins belle que madame de ***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit poursuivre sa route jusqu'au *** près le Pont du St. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entouroit : mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fît, elle se fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de *** trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit gueres le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puisque nous allions nous quitter ; mais madame *N****, moins obsédée, avoit des provisions à faire pour sa route : voilà madame *N**** qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jacques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me resterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on savoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserole. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient savoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois passé la

nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe leur fit croire que j'étois fou; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuiſit pas. J'entendis une fois madame de *** dire à ſon amie : il manque de monde, mais il eſt aimable. Ce mot me raſſura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En ſe familiariſant il falloit parler de ſoi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarraſſoit; car je ſentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne ſais par quelle bizarrerie je m'aviſai de paſſer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de *** qui étoit là, malade ainſi que moi, vieux au pardeſſus, & d'aſſez mauvaiſe humeur, s'aviſa de lier converſation avec M. *Dudding*. Il me parla du roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois ſur les épines. Je ne ſavois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes; cependant je fis de ce peu ſi bon uſage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne ſe fût pas aviſé de me queſtionner ſur la langue angloiſe dont je ne ſavois pas un ſeul mot.

Toute la compagnie ſe convenoit & voyoit à regret le moment de ſe quitter. Nous faiſions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin; madame *N**** voulut aller à la meſſe, j'y fus avec elle; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeſte & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaiſe opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut enſuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaiſe impreſſion, ou plutôt madame *N**** en femme d'expérience & qui ne ſe rebutoit pas aiſément, voulut bien courir les riſques de ſes avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de préſumer de ma figure, je crus qu'elle ſe moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut ſorte de bêtiſes que je ne fiſſe; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N**** tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choſes ſi tendres, qu'un homme beaucoup moins ſot eût eu bien de la peine à prendre tout cela ſérieuſement.

Plus elle en faifoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me difois & je lui difois en foupirant : ah ! que tout cela n'eft-il vrai ! je ferois le plus heureux des hommes. Je crois que ma fimplicité de novice ne fit qu'irriter fa fantaifie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laiffé à Romans madame de *** & fa fuite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, madame *N****, le Marquis de ***, & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un affez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger fon pain à la fumée du rôti. Madame *N**** cachoit fi peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & fes farcafmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'ofois prendre aux bontés de la Dame, fi par un travers d'efprit dont moi feul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me perfifler. Cette fotte idée acheva de me renverfer la tête, & me fit faire le plus plat perfonnage, dans une fituation où, mon cœur étant réellement pris, m'en pouvoit dicter un affez brillant. Je ne conçois pas comment madame *N**** ne fe rebuta pas de ma mauffaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'efprit qui favoit difcerner fon monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtife que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à fe faire entendre, & ce ne fut pas fans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & felon notre louable coutume nous y paffâmes le refte du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me fouviendrai toujours de cette auberge ainfi que de la chambre que madame *N**** y occupoit. Après le dîné elle voulut fe promener ; elle favoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de fe ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien réfolu de tirer parti ; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des foffés. Là je repris la longue hiftoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton fi tendre, me preffant quelquefois contre fon cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une ftupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier fi elle parloit férieufe-

ment. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere jeunesse, & elle ménageoit ses agaceries avec tant d'art qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise & toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser ou de déplaire; la frayeur plus grande encore d'être hué, sifflé, berné, de fournir une histoire à table, & d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice; j'avois déja quitté mes propos de Céladon dont je sentois tout le ridicule en si beau chemin; ne sachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taisois; j'avois l'air boudeur; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement madame *N**** prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à madame *N****, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile: c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer, & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens;

& durant le tems court & délicieux que je paſſai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'impoſoit, que quoique ſenſuelle & voluptueuſe, elle aimoit encore mieux ma ſanté que ſes plaiſirs.

Notre intelligence n'échapa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins ſur moi : au contraire, il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa Dame. Il ne lui échapa jamais un mot, un ſourire, un regard qui pût me faire ſoupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, ſi Madame *N**** qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, ſauf ſes plaiſanteries, ſur-tout depuis mon ſuccès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me ſuppoſoit moins ſot que je ne l'avois paru ; il ſe trompoit, comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de ſon erreur, & il eſt vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtois le flanc de bon cœur & d'aſſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoſtois quelquefois même aſſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****, de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une ſaiſon de bonne chere. Nous la faiſions par-tout excellente, grace aux bons ſoins du Marquis. Je me ſerois pourtant paſſé qu'il les étendît juſqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant ſon laquais pour les retenir, & le coquin, ſoit de ſon chef, ſoit par l'ordre de ſon maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N**** & me fourroit à l'autre bout de la maiſon ; mais cela ne m'embarraſſoit guere, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuſe dura quatre ou cinq jours, pendant leſquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, ſans aucun mélange de peines, ce ſont les premieres & les ſeules que j'aie ainſi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N**** de ne pas mourir ſans avoir connu le plaiſir.

Si ce que je ſentois pour elle n'étoit pas préciſément de l'amour, c'étoit du moins un retour ſi tendre pour celui qu'elle me témoignoit ; c'étoit une ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion

ſans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens ;* mais c'étoit pour cela même que je la poſſédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaiſir étoit toujours troublé par un ſentiment de triſteſſe, par un ſecret ſerrement de cœur que je ne ſurmontois pas ſans peine ; au lieu de me féliciter de la poſſéder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame N * * * au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes ſens avec joie, avec confiance ; je partageois l'impreſſion que je faiſois ſur les ſiens ; j'étois aſſez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me ſouviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays ; mais nous nous trouvâmes ſeuls avant d'arriver à Montelimar ; & dès-lors madame N*** établit ſa femme-de-chambre dans ma chaiſe, & je paſſai dans la ſienne avec elle. Je puis aſſurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant leſquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart d'heure, pour une viſite qui lui attira des importunités déſolantes, & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & ſous le plus beau ciel du monde. Oh ! ces trois jours, j'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en eſt plus revenu de ſemblables.

Des amours de voyage ne ſont pas faits pour durer. Il fallut nous ſéparer, & j'avoue qu'il en étoit tems ; non que je fuſſe raſſaſié ni prêt à l'être : je m'attachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la diſcrétion de la Dame, il ne me reſtoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puiſque ce régime me faiſoit du bien, j'en uſerois, & que j'irois paſſer l'hiver au * * *, ſous la direction de madame N***. Je devois ſeulement reſter à Montpellier cinq ou ſix ſemaines, pour lui laiſſer le tems de préparer les choſes de maniere

à

à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé, m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, & se chargea, quelque sévere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincérement, car elle m'aimoit: elle m'en donna mille preuves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut, à notre séparation, me forcer de partager sa bourse, qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes souvenirs; & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au *** & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que madame *N**** & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels madame *N* * ** étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé; je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment mademoiselle *N**** traiteroit le bon ami de sa maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont du Gard, je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide, & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire

cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentois tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois en soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à madame *N****. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes, j'allai voir les Arênes : c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons, & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore en remplissent l'arêne, de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise. J'ai vu depuis le cirque de Vérone, infiniment plus petit & moins beau que celui de Nimes, mais entretenu & conservé avec toute la décence & la propreté possibles, & qui par cela même me fit une impression plus forte & plus agréable. Les François n'ont soin de rien & ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre, & ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & ma sensualité mise en exercice, s'étoit si bien éveillée, que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir

abondamment approvisionné & avec choix. C'étoit réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule & isolée au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions & ces soins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas long-tems sur ce pied; & à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me restoient, & quoique l'habitude m'y rendît moins sensible, c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois si-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de madame *N**** & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, sur-tout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M**** étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout, je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à madame *N**** car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se char-

geoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans ; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-Moris* grand joueur de mail, étoit notre président, & je puis dire malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le *** car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N**** m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal ; donc je n'étois pas malade : car comment supposer que des Docteurs ne sussent pas tout ? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent, & jugeant que leur substitut du *** feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois

de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont St. Esprit, qui étoit également la route du *** & de Chambery. Les souvenirs de Maman & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de madame *N**** réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent si vifs au retour que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le *** qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui sût leur langue, pour me démasquer. La famille de madame *N**** pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faisoit déja la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissention, le déshonneur, le scandale & l'enfer dans sa maison? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme résolution de me combattre & de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, & de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme: car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa premiere vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui deja chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin.

En approchant du St. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du * * *, & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire: je mérite ma propre estime : je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aie à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems; après les regles de sagesse & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame, & de la disposer à en faire de meilleures: car telle est la foiblesse humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute, ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! la sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée; mais la mienne étoit écrite & déja commencée, & quand mon cœur, plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir.

J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empressemens qui m'étoient si sensibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé, car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelqu'accident. J'entre ; tout est tranquille : des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin cette chere maman si tendrement, si vivement, si purement aimée ; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah ! te voilà, petit, me dit-elle en m'embrassant ; as-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je ; & l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle : je le connoissois pour l'avoir vu déja dans la maison avant mon départ ; mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du pays de Vaud ; son pere, appellé *Vintzenried*, étoit Concierge, ou, soi-disant, Capitaine du château de Chillon. Le fils de Monsieur le Capitaine étoit garçon Perruquier, & couroit le monde en cette qualité, quand il vint se présenter à madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, & surtout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit même, parlant comme le beau *Liandre* ; mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coiffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent ; au demeurant, le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O ! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voient encore

du sein de l'éternelle lumiere, ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'au miennes, si je dévoile égalément les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable & doux caractere, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à-la-fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois ; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre maman ; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être ! qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent ; & moi, qui depuis mon enfance, ne savois voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore ; mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance qui vivifie la jeunesse, me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide ; & si quelquefois

encore

encore une image de bonheur effleüra mes desirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je sentois qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête, & ma confiance étoit si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là; trouvant, quant à elle, la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, & m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides. Ah! maman! lui dis-je le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre? Quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là; que je ne perdrois rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens; que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre en un mot, que tous mes droits demeureroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chere pour la partager: les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations: soyez-en toujours digne: il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô maman, que je vous cede: c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je perir mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime!

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du

ſentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman ſi chérie que des yeux d'un véritable fils ; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation ſecrete, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrémité, & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement, que je parvins preſque à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe, à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections ; elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien en dépit d'elle.

Ainſi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées, & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus, au contraire, & je voulus ſincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à ſon éducation, lui faire ſentir ſon bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit poſſible, & faire en un mot pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occaſion pareille. Mais la parité manquoit entre les perſonnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le ſang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en impoſoit, & dont j'aurois eu beſoin pour réuſſir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi ; la docilité, l'attachement, la reconnoiſſance, ſur-tout le ſentiment du beſoin que j'avois de ſes ſoins, & l'ardent deſir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maiſon ; & meſurant les ſervices qu'il y croyoit rendre ſur le bruit qu'il y faiſoit, il regardoit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelqu'égard, il n'avoit pas tort ; mais il partoit de là pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du gentilhomme campa-

gnard; bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de M. de *Courtilles*, & c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambery & en Maurienne où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage, qu'il fut tout dans la maison & moi rien. Comme lorsque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit maman & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit; & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif & tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimoit maman parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'aversion; & quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot, après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée, & des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison, & presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rousse, édentée, dont maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manége, & j'en fus outré d'indignation: mais je m'apperçus d'une autre chose, qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte

fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors, je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau-venu; quand ils étoient bien ensemble, j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin; & j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient; & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermois avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chere, irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir, je me sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison; je le lui dis; & loin de s'y opposer, elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie, appellée madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably*, Grand-Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably*. J'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably*, j'eus le tems de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable quand les choses alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas, j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués: ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes.

L'un de huit à neuf ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac*, paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut-être aurois-je pu réussir; mais faute de l'une & de l'autre, je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer; je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur: tantôt je m'épuisois à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre; & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant, parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois; j'étudiois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses: mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par madame *Deybens* à madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison; mais je m'y pris si gauchement, j'étois si honteux, si sot qu'elle se rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir selon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'osai jamais me déclarer; elle ne se trouva pas

d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance, si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche ; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai ; on me confia celui-là ; je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain ? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il ? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain, & qui répondit : qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti seul à ce dessein, je parcourois quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, & que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois là tout seul en lisant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut

d'un tête-à-tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux ; & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes petits vols n'étoient pas fort indiſcrets : cependant, ils ſe découvrirent ; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas ſemblant, mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* ſe conduiſit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme qui, ſous un air auſſi dur que ſon emploi, avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, &, ce qu'on n'attendroit pas d'un officier de Maréchauſſée, même très-humain. En ſentant ſon indulgence, je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon ſéjour dans ſa maiſon plus que je n'aurois fait ſans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre, & d'une ſituation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'eſſai durant lequel je n'épargnai point mes ſoins, je me déterminai à quitter mes diſciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit cela tout auſſi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris ſur lui de me renvoyer ſi je ne lui en euſſe épargné la peine, & cet excès de condeſcendance en pareil cas n'eſt aſſurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus inſupportable, étoit la comparaiſon continuelle que j'en faiſois avec celui que j'avois quitté ; c'étoit le ſouvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & ſur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenſant à elle, à nos plaiſirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ſerremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inſtant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la reviſſe encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'inſtant même. Enfin je ne pus réſiſter à ces ſouvenirs ſi tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me diſois que je n'avois pas été aſſez patient, aſſez complaiſant, aſſez careſſant, que je pouvois encore vivre heureux dans

une amitié très-douce, en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma premiere jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serois mort de joie, si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant? L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller: bon cheval, bon équipage, il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment

moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois; & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta, m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y révai avec succès, & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoie avec mon systême de musique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on ſaura pourquoi je me tais.

Fin du Livre ſixieme.

LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

LES
RÊVERIES
DU
PROMENEUR
SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les rafinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en ceſſant de l'être ſe dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puiſqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que ſuis-je moi-même? Voilà ce qui me reſte à chercher. Malheureuſement, cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil ſur ma poſition. C'eſt une idée par laquelle il faut néceſſairement que je paſſe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je ſuis dans cette étrange poſition, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigeſtion me tourmente, que je dors d'un mauvais ſommeil, & que je vais me réveiller bien ſoulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, ſans doute, il faut que j'aie fait, ſans que je m'en apperçuſſe, un ſaut de la veille au ſommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne ſais comment de l'ordre des choſes, je me ſuis vu précipité dans un cahos incompréhenſible où je n'apperçois rien du

tout ; & plus je penſe à ma ſituation préſente, & moins je puis comprendre où je ſuis.

Eh ! comment aurois-je pu prévoir le deſtin qui m'attendoit ? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y ſuis livré ? Pouvois-je dans mon bon ſens ſuppoſer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je ſuis encore, je paſſerois, je ſerois tenu ſans le moindre doute pour un monſtre, un empoiſonneur, un aſſaſſin ; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille ; que toute la ſalutation que me feroient les paſſans ſeroit de cracher ſur moi ; qu'une génération toute entiere s'amuſeroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution ſe fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleverſé. Mes agitations, mon indignation me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour ſe calmer ; & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de ſottiſe en ſottiſe, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma deſtinée autant d'inſtrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer ſans retour.

Je me ſuis débattu long-tems auſſi violemment que vainement. Sans adreſſe, ſans art, ſans diſſimulation, ſans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée ſans plus regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier ; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adreſſe de me laiſſer quelque lueur d'eſpérance, ils me tiendroient encore par-là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer enſuite d'un tourment toujours nouveau par

mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement ; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puisque tout est fait ? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne sauroient plus m'inspirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'est toujours un soulagement. Les maux réels ont sur moi peu de prise ; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur présence, & la menace m'est plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer, & à mesure que le sentiment s'en émousse par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien : mais j'espérois encore, & cet espoir tantôt bercé, tantôt frustré, étoit une prise par laquelle mille passions diverses ne cessoient de m'agiter.

Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance, & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès-lors je me suis résigné sans réserve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte; & même ce retour ne pouvant plus être réciproque, me seroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me seroit insipide & même à charge, & je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société: elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge, il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part; & quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne feront jâmais rien pour moi.

Mais je comptois encore sur l'avenir, & j'espérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci sur mon compte, & sa conduite avec moi, démêleroit aisément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité. Cet espoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le siecle un cœur juste; & mes espérances que j'avois beau jetter au loin, me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues sur quoi je fondois cette attente: je me trompois. Je l'ai senti par bonheur assez à tems pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude & de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne sera plus interrompu.

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge, puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde par des guides qui se renouvellent sans cesse dans les corps qui m'ont pris en aversion. Les particuliers meurent; mais les

corps

corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent, & leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers seront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore; & quand je n'aurois pour persécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être sûr qu'ils ne laisseront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laissent à ma personne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offensés, pourroient-ils s'appaiser: mais les Oratoriens, que j'aimois, que j'estimois, en qui j'avois toute confiance, & que je n'offensai jamais, les Oratoriens, gens d'Eglise demi-Moines, seront à jamais implacables; leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne me pardonnera jamais; & le public, dont ils auront soin d'entretenir & ranimer l'animosité sans cesse, ne s'appaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni freres. Je suis sur la terre comme dans une planete étrangere, où je serois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur; & je ne peux jetter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure, sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévere & sincere que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même, & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon ame, puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispo-

ſitions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y reſter, mes méditations ne feront pas entiérement inutiles ; & quoique je ne ſois plus bon à rien ſur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loiſirs de mes promenades journalieres ont ſouvent été remplis de contemplations charmantes dont j'ai regret d'avoir perdu le ſouvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouiſſance. J'oublierai mes malheurs, mes perſécuteurs, mes opprobres, en ſongeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne feront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y ſera beaucoup queſtion de moi, parce qu'un ſolitaire qui réfléchit s'occupe néceſſairement beaucoup de lui-même. Du reſte, toutes les idées étrangeres qui me paſſent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penſé tout comme il m'eſt venu, & avec auſſi peu de liaiſon que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réſultera toujours une nouvelle connoiſſance de mon naturel & de mon humeur par celle des ſentimens & des penſées dont mon eſprit fait ſa pâture journaliere dans l'étrange état où je ſuis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confeſſions; mais je ne leur en donne plus le titre, ne ſentant plus rien à dire qui puiſſe le mériter. Mon cœur s'eſt purifié à la coupelle de l'adverſité, & j'y trouve à peine en le ſondant avec ſoin, quelque reſte de penchant repréhenſible. Qu'aurois-je encore à confeſſer quand toutes les affections terreſtres en ſont arrachées ? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je ſuis nul déſormais parmi les hommes, & c'eſt tout ce que je puis être, n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable ſociété. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal; ne pouvant plus agir ſans nuire à autrui ou à moi-même, m'abſtenir eſt devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il eſt en moi. Mais dans ce déſœuvrement du corps mon ame eſt encore active, elle produit encore des ſentimens, des penſées, & ſa vie interne & morale ſemble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terreſtre & temporel. Mon corps n'eſt plus pour moi qu'un embarras, qu'un obſtacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une ſituation ſi ſinguliere mérite aſſurément d'être examinée & décrite, & c'eſt à cet examen que je conſacre mes derniers loiſirs. Pour le faire avec ſuccès, il y faudroit procéder avec ordre & méthode ; mais je ſuis incapable de ce travail, & même il m'écarteroit de mon but, qui eſt de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs ſuceſſions. Je ferai ſur moi-même à quelqu'égard les opérations que font les Phyſiciens ſur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame ; & ces opérations bien dirigées & long-temps répétées me pourroient fournir des réſultats auſſi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas juſques-là mon entrepriſe : je me contenterai de tenir le regiſtre des opérations, ſans chercher à les réduire en ſyſtême. Je fais la même entrepriſe que Montagne, mais avec un but tout contraire au ſien ; car il n'écrivoit ſes Eſſais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours, aux approches du départ, je reſte, comme je l'eſpere, dans la même diſpoſition où je ſuis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire ; & faiſant renaître ainſi pour moi le tems paſſé, doublera pour ainſi dire mon exiſtence. En dépit des hommes je ſaurai goûter encore le charme de la ſociété, & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confeſſions & mes Dialogues dans un ſouci continuel ſur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes perſécuteurs, pour les tranſmettre, s'il étoit poſſible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je ſais qu'elle ſeroit inutile ; & le deſir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laiſſe qu'une indifférence profonde ſur le ſort & de mes vrais écrits & des monumens de mon innocence, qui déja peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les ſupprime, qu'on les falſifie, tout cela m'eſt égal déſormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaiſir de les avoir écrites, ni le ſouvenir de leur contenu, ni les méditations ſolitaires dont elles ſont le fruit, & dont la ſource ne peut s'éteindre qu'avec mon ame.

Si, dès mes premieres calamités, j'avois ſu ne point regimber contre ma deſtinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines euſſent été ſur moi ſans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler déſormais par tous leurs ſuccès ; qu'ils jouiſſent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.

DEUXIEME PROMENADE.

Ayant donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un régistre fidelle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entiérement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déja moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais; un tiéde allanguissement énerve toutes mes facultés; l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe, & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire, parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout espoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces ravissemens, ces extases que j'éprouvois quelquefois en me promenant

ainsi seul, étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs ; sans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richesses, comment en tenir un régistre fidelle ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'est un état que son souvenir ramene, & qu'on cesseroit bientôt de connoître, en cessant tout-à-fait de le sentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes Confessions, sur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je suivis après dîné les boulevards jusqu'à la rue du chemin verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les sentiers à travers les vignes & les prairies, je traversai jusqu'à Charonne, le riant paysage qui sépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioïdes*, de la famille des composées, & l'autre le *Bupleurum falcatum* de celles des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare, sur-tout dans un pays élevé, savoir le *Cerastium aquaticum*, que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déja retirés ; les paysans aussi quittoient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déja presque

déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déja flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé je sentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tarissante ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disois en soupirant: qu'ai-je fait ici-bas? J'étois fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentimens sains, mais rendus sans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachemens si tendres, mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménil-montant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le tems de retenir sa course ou de se détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut si juste, que le chien passât sous moi tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne

ſentis ni le coup, ni la chûte, ni rien de ce qui s'enſuivit juſqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit preſque nuit quand je repris connoiſſance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir ſon élan s'étoit précipité ſur mes deux jambes, & me choquant de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire ſupérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé ſur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente qu'étant à la deſcente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carroſſe auquel appartenoit le chien ſuivoit immédiatement, & m'auroit paſſé ſur le corps, ſi le cocher n'eût à l'inſtant retenu ſes chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me ſoutenoient encore lorſque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet inſtant eſt trop ſingulier pour n'en pas faire ici la deſcription.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere ſenſation fut un moment délicieux. Je ne me ſentois encore que par-là. Je naiſſois dans cet inſtant à la vie, & il me ſembloit que je rempliſſois de ma légere exiſtence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment préſent je ne me ſouvenois de rien ; je n'avois nulle notion diſtincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver ; je ne ſavois ni qui j'étois ni où j'étois ; je ne ſentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon ſang, comme j'aurois vu couler un ruiſſeau, ſans ſonger ſeulement que ce ſang m'appartînt en aucune ſorte. Je ſentois dans tout mon être un calme raviſſant auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaiſirs connus.

On me demanda où je demeurois ; il me fut impoſſible de le dire. Je demandai où j'étois ; on me dit, *à la haute borne ;* c'étoit comme ſi l'on m'eût dit, *au mont Atlas*. Il fallut demander ſucceſſivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il ſuffire pour me reconnoître ; il me fallut tout le trajet de-là juſqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monſieur que je ne connoiſſois pas & qui eut la charité de m'accom-

pagner

pagner quelque tems, apprenant que je demeurois si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial qui faisoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant & suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, & j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chûte & ses suites dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez, en dehors la peau l'avoit mieux garantie & empêchoit la totale séparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidélement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris, tellement changée & defigurée qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose; mais il s'y joignit tant de circonstances bizarres, tant de propos obscurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air si risiblement discret, que tous ces mysteres m'inquieterent. J'ai toujours haï les ténebres; elles m'inspirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les singularités de cette

époque, je n'en remarquerai qu'une, mais suffisante pour faire juger des autres.

M. ***, avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya son Secrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'instantes offres de service qui ne me parurent pas dans la circonstance d'une grande utilité pour mon soulagement. Son Secrétaire ne laissa pas de me presser très-vivement de me prévaloir de ces offres, jusqu'à me dire que si je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empressement, & l'air de confidence qu'il y joignit, me firent comprendre qu'il y avoit sous tout cela quelque mystere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, sur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe, avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & tristes, & je faisois sur tout ce qui se passoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le sang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame *** m'avoit recherché depuis quelques années, sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes visites sans objet & sans plaisir me marquoient assez un but secret à tout cela, mais ne le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le présenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune, pour lequel elle avoit besoin de protection : je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis, que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour, durant ma convalescence, je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi, si maussadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance; mon cœur ne sauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après, Madame *** me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit à cause d'une note qui le lui attiroit : j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame ***; j'en examinai la tournure : j'y crus trouver le motif de ses visites, de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir en souffrant la continuation des vaines & ostensives visites de Madame *** & de sa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere :

« *Rousseau* ne recevant chez lui aucun Auteur, remercie Madame » *** de ses bontés, & la prie de ne plus l'honorer de ses visites. »

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans son cœur sensible, & je devois croire au ton de sa lettre, qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose sont des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déja sorti plusieurs fois, & je me promenois même assez souvent aux Thuilleries, quand je vis, à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient, qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit que j'étois mort de ma chûte; & ce bruit se répandit si rapidement & si opiniâtrement, que plus de quinze jours après que j'en fus instruit, l'on en parla à la Cour comme d'une chose sûre. Le Courier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort en forme d'oraison funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonſtance encore plus ſinguliere, que je n'appris que par haſard, & dont je n'ai pu ſavoir aucun détail. C'eſt qu'on avoit ouvert en même tems une ſouſcription pour l'impreſſion des manuſcrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par-là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car de penſer qu'on imprimât fidélement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtiſe qui ne pouvoit entrer dans l'eſprit d'un homme ſenſé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup-ſur-coup & ſuivies de beaucoup d'autres qui n'étoient guere moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination, que je croyois amortie ; & ces noires ténebres qu'on renforçoit ſans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inſpirent naturellement. Je me fatiguai à faire ſur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des myſteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le ſeul réſultat conſtant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes concluſions précédentes ; ſavoir, que la deſtinée de ma perſonne & celle de ma réputation, ayant été fixée de concert par toute la génération préſente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y ſouſtraire, puiſqu'il m'eſt de toute impoſſibilité de tranſmettre aucun dépôt à d'autres âges, ſans le faire paſſer dans celui-ci par des mains intéreſſées à le ſupprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonſtances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée pour ainſi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit, triés comme ſur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animoſité ſecrete, pour concourir au commun complot, cet accord univerſel eſt trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un ſeul homme qui eût refuſé d'en être complice, un ſeul événement qui lui eût été contraire, une ſeule circonſtance imprévue, qui lui eût fait obſtacle, ſuffiſoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours ſi frappant qui tient du prodige, ne peut me laiſſer douter que ſon plein ſuccès ne ſoit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'obſervations particulieres,

ſoit dans le paſſé, ſoit dans le préſent, me confirment tellement dans cette opinion, que je ne puis m'empêcher de regarder déſormais comme un de ces ſecrets du Ciel impénétrables à la raiſon humaine, la même œuvre que je n'enviſageois juſqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée, loin de m'être cruelle & déchirante, me conſole, me tranquilliſe, & m'aide à me réſigner. Je ne vais pas ſi loin que Saint Auguſtin, qui ſe fût conſolé d'être damné ſi telle eût été la volonté de Dieu. Ma réſignation vient d'une ſource moins déſintéreſſée, il eſt vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu eſt juſte; il veut que je ſouffre; & il ſait que je ſuis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur & ma raiſon me crient qu'elle ne me trompera pas. Laiſſons donc faire les hommes & la deſtinée; apprenons à ſouffrir ſans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.

TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit souvent ce vers dans sa vieillesse. Il a un sens dans lequel je pourrois le dire aussi dans la mienne; mais c'est une bien triste science que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un grand maître; mais ce maître fait payer cher ses leçons, & souvent le profit qu'on en retire, ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs, avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons si tardives, l'à-propos d'en user se passe. La jeunesse est le tems d'étudier la sagesse; la vieillesse est le tems de la pratiquer. L'expérience instruit toujours, je l'avoue; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il tems au moment qu'il faut mourir d'apprendre comment on auroit dû vivre?

Eh, que me servent des lumieres si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux sentir la misere où il m'ont plongé, sans que cette connoissance, en me découvrant tous leurs piéges, m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, sans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en eusse même le moindre soupçon! J'étois leur dupe & leur victime, il est vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouissoit de l'amitié qu'ils m'avoient inspirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illusions sont détruites. La triste vérité que le tems & la raison m'ont dévoilée, en me faisant sentir mon malheur, m'a fait voir qu'il étoit sans remede & qu'il ne me restoit qu'à m'y résigner. Ainsi toutes les expériences de mon âge sont pour moi dans mon état sans utilité présente, & sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carriere? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sor-

tira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voient à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuses veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire, & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions, ce n'est pas faute de les avoir faites à tems & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautoit déja par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrain qui m'étoit étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la destination de mon être avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur étoit pour ainsi dire étrangere. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en-dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser

même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire; & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété; élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha sincérement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me rendirent dévôt presque à la maniere de *Fénélon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'Auteur des choses, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejetta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût sur tout ce qui pouvoit se trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets desirs, j'espérois peu, j'obtins,

j'obtins moins, & je sentis dans des lueurs même de prospérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien résolu, dès cet âge atteint & dans quelque situation que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir & de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine; & quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai non-seulement sans regret mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'esprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ses pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute simple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévere qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre

monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les insensés jugemens des hommes, dont sans prévoir encore combien j'en serois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déja dégoûté, le desir enfin de tracer pour le reste de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de passer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je sentois depuis long-tems le besoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la solitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue; il demandoit de longues & paisibles méditations, que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre, dont ensuite je me trouvai si bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans, je l'ai reprise de tout mon cœur & m'y suis borné sans peine, aussi-tôt que je l'ai pu; & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la chose & au besoin que je sentois en avoir. Je vivois alors avec des Philosophes modernes qui ne ressembloient guere aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens missionnaires d'athéisme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point sans colere, que sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux. Je m'étois défendu souvent assez foiblement par haine pour la dispute, & par peu de talent pour la soutenir; mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine, & cette résistance, à des hommes aussi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres causes qui attiserent leur animosité.

Ils ne m'avoient pas persuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, sans m'avoir jamais convaincu ; je n'y trouvois point de bonne réponse, mais je sentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accusois moins d'erreur que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raison.

Je me dis enfin : me laisserai-je éternellement balotter par les sophismes des mieux disans, dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres soient bien les leurs à eux-mêmes ? Leurs passions qui gouvernent leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti ? Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il est tems encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déja je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'usage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déja perdu de leur activité, je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable ; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle, qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentois vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténebres que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me sentois si peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chose que vouloir à tra-

vers les mers & les orages, chercher sans gouvernail, sans boussole, un fanal presque inaccessible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi: car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie, il m'importoit de le savoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore tems & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la disposition où je me sentois, étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se rétorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le

choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches, fut tel à-peu-près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes, si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne sont que des arguties & des subtilités métaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matieres si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à tous les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant & dont le systême est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les miseres de ma vie. Dans tout autre systême je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai ne semblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la des-

tinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir ? Que serois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoisses affreuses qui m'attendoient, & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel ? Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes ; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, traîné dans la fange sans jamais savoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un abîme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténebres à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets, à la premiere surprise je fus terrassé, & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que reprenant enfin mes esprits & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées, & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr ; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre & des indignités sans mesure dont je me sentois accablé de toutes parts, des inter-

valles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre précisément dans les momens, où surchargé du poids de ma destinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déja tourmenté. Ah! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du désespoir si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimeres dans les consolations que me fournissoit ma raison? Si détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité. Quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde? Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul; elle trouve la vérité, l'évidence dans le systême contraire au mien; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels? Pour croire que les choses sont ainsi suffit-il qu'elles me conviennent? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même si mon cœur ne soutenoit pas ma raison? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au désespoir. Si jamais j'avois passé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoiqu'autrefois assez fréquentes, ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares & si rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon

ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai ſenti que remettre en délibération les mêmes points ſur leſquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me ſuppoſer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raiſon ſolide, des opinions qui dans l'accablement du déſeſpoir ne me tentoient que pour augmenter ma miſere, à des ſentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'eſprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans des tems où le calme de ma vie ne me laiſſoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ſerré de détreſſe, mon ame affaiſſée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux myſteres dont je ſuis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieilleſſe & les angoiſſes ont perdu tout leur reſſort, irai-je m'ôter à plaiſir toutes les reſſources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raiſon déclinante pour me rendre injuſtement malheureux, qu'à ma raiſon pleine & vigoureuſe pour me dédommager des maux que je ſouffre ſans les avoir mérités? Non, je ne ſuis ni plus ſage, ni mieux inſtruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions, je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laiſſe troubler aujourd'hui; elles ne m'arrêterent pas, & s'il s'en préſente quelques nouvelles dont on ne s'étoit pas encore aviſé, ce ſont les ſophiſmes d'une ſubtile métaphyſique qui ne ſauroient balancer les vérités éternelles admiſes de tous les tems, par tous les Sages, reconnues par toutes les nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je ſavois en méditant ſur ces matieres que l'entendement humain circonſcrit par les ſens ne les pouvoit embraſſer dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée ſans m'engager dans ce qui la paſſoit. Ce parti étoit raiſonnable, je l'embraſſai jadis & m'y tins avec l'aſſentiment de mon cœur & de ma raiſon. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puiſſans motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le ſuivre? Quel profit trouverois-je à l'abandonner? En prenant la doctrine de mes perſécuteurs prendrois-je auſſi leur morale? Cette

morale

morale ſans racine & ſans fruit, qu'ils étalent pompeuſement dans des livres ou dans quelque action d'éclat ſur le théatre, ſans qu il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raiſon ; ou bien cette autre morale ſecrete & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne ſert que de maſque, qu'ils ſuivent ſeule dans leur conduite, & qu'ils ont ſi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offenſive, ne ſert point à la défenſe, & n'eſt bonne qu'à l'aggreſſion. De quoi me ſerviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit ? Ma ſeule innocence me ſoutient dans les malheurs, & combien me rendrois-je plus malheureux encore, ſi m'ôtant cette unique mais puiſſante reſſource, j'y ſubſtituois la méchanceté? Les atteindrois-je dans l'art de nuire, & quand j'y réuſſirois, de quel mal me ſoulageroit celui que je leur pourrois faire ? Je perdrois ma propre eſtime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'eſt ainſi que raiſonnant avec moi-même, je parvins à ne plus me laiſſer ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections inſolubles, & par des difficultés qui paſſoient ma portée & peut-être celle de l'eſprit humain. Le mien, reſtant dans la plus ſolide aſſiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma ſi bien à s'y repoſer à l'abri de ma conſcience, qu'aucune doctrine étrangere, ancienne ou nouvelle, ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un inſtant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux raiſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes ; mais je n'oublierai jamais les concluſions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conſcience & de ma raiſon, & je m'y tiens déſormais. Que tous les philoſophes viennent ergoter contre : ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le reſte de ma vie en toute choſe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choiſir.

Tranquille dans ces diſpoſitions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'eſpérance & les conſolations dont j'ai beſoin dans ma ſituation. Il n'eſt pas poſſible qu'une ſolitude auſſi complette, auſſi permanente, auſſi triſte en elle-même, l'animoſité toujours ſenſible & toujours active de toute la génération préſente, les indignités dont elle m'accable ſans ceſſe, ne me jettent quelquefois dans l'abattement ; l'eſpérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore

de tems à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeller mes anciennes résolutions, les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre reviennent alors à mon souvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumieres utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est-là qu'il seroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, & voyant la vérité sans voile, elle appercevra la misere de toutes ces connoissances dont nos faux savans sont si vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré!

QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque eſt celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce ſera la derniere de ma vieilleſſe; c'eſt preſque le ſeul Auteur que je n'ai jamais lu ſans en tirer quelque fruit. Avant-hier je liſois dans ſes œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ſes ennemis?* Le même jour, en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai ſur un des journaux de l'Abbé R***, au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti*, R***. Trop au fait des tournures de ces Meſſieurs, pour prendre le change ſur celle-là, je compris qu'il avoit cru ſous cet air de politeſſe me dire une cruelle contre-vérité: mais ſur quoi fondé? Pourquoi ce ſarcaſme? Quel ſujet y pouvois-je avoir donné? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je réſolus d'employer à m'examiner ſur le menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déja priſe que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime ſi facile à ſuivre, que je l'avois cru dans mes Confeſſions?

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette réſolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un menſonge affreux fait dans ma premiere jeuneſſe, dont le ſouvenir m'a troublé toute ma vie & vient juſques dans ma vieilleſſe contriſter encore mon cœur, déja navré de tant d'autres façons. Ce menſonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ſes effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait ſuppoſer auſſi cruels qu'il étoit poſſible. Cependant à ne conſulter que la diſpoſition où j'étois en le faiſant, ce menſonge ne fut qu'un fruit de la mauvaiſe honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'inſtant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon ſang avec joie pour en détourner l'effet ſur moi ſeul. C'eſt un délire que je ne puis expliquer, qu'en diſant comme je

crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjugua tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise, je me sentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fusse digne quand sur le mot de l'Abbé R*** je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors, en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention, que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus étoit qu'en me rappellant ces choses controuvées, je n'en sentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices s'il les falloit éviter par un mensonge, par quelle bizarre inconséquence mentois-je ainsi de gaîté de cœur sans nécessité, sans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes; l'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa premiere intégrité, & quand même elle se seroit altérée en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme forcé par ses passions peut au moins s'excuser sur sa foiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problême dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire n'est pas mentir: mais celui qui, non content en pareil cas de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors ou ne ment-il pas? Selon la défi-

nition l'on ne sauroit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fausse monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le sais bien; négativement dans les livres, où la plus austere morale ne coûte rien à l'Auteur, affirmativement dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons, par mes propres principes, à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens : sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'est pas toujours un bien; elle est quelquefois un mal; très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir, & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre; mais en quelque nombre qu'elles soient, elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction ni dans la pratique, comment seroient-elles un bien dû, puisqu'elles ne sont pas même un bien, & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité? Où il n'y a point d'utilité possible, il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique stérile, parce qu'on peut au moins habiter sur le sol : mais qu'un fait oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne, soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral, rien n'est inutile, non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien : pour qu'une chose soit due, il faut qu'elle soit ou puisse être utile. Ainsi la vérité due est celle qui intéresse la justice; &

c'eſt profaner ce nom ſacré de vérité, que de l'appliquer aux choſes vaines dont l'exiſtence eſt indifférente à tous, & dont la connoiſſance eſt inutile à tout. La vérité, dépouillée de toute eſpece d'utilité, même poſſible, ne peut donc pas être une choſe due, & par conſéquent celui qui la tait ou la déguiſe ne ment point.

Mais eſt-il de ces vérités ſi parfaitement ſtériles, qu'elles ſoient de tout point inutiles à tout, c'eſt un autre article à diſcuter, & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à préſent, paſſons à la ſeconde queſtion.

Ne pas dire ce qui eſt vrai, & dire ce qui eſt faux, ſont deux choſes très-différentes; mais dont peut néanmoins réſulter le même effet: car ce réſultat eſt aſſurément bien le même toutes les fois que cet effet eſt nul. Par-tout où la vérité eſt indifférente, l'erreur contraire eſt indifférente auſſi; d'où il ſuit qu'en pareil cas, celui qui trompe en diſant le contraire de la vérité, n'eſt pas plus injuſte que celui qui trompe en ne la déclarant pas; car en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le ſable qui eſt au fond de la mer, blanc ou rouge, cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il eſt. Comment pourroit-on être injuſte en ne nuiſant à perſonne, puiſque l'injuſtice ne conſiſte que dans le tort fait à autrui?

Mais ces queſtions ainſi ſommairement décidées, ne ſauroient me fournir encore aucune application ſûre pour la pratique, ſans beaucoup d'éclairciſſemens préalables, néceſſaires pour faire avec juſteſſe cette application dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter: car ſi l'obligation de dire la vérité n'eſt fondée que ſur ſon utilité, comment me conſtituerai-je juge de cette utilité? Très-ſouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre, l'intérêt particulier eſt preſque toujours en oppoſition avec l'intérêt public. Comment ſe conduire en pareil cas? Faut-il ſacrifier l'utilité de l'abſent à celle de la perſonne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui, profitant à l'un, nuit à l'autre? Faut-il peſer tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la juſtice diſtributive; & ſuis-je aſſuré de connoître aſſez tous les rapports de la choſe, pour ne diſpenſer les lumieres dont je diſpoſe que ſur les regles de l'équité? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné ſuffiſamment ce

qu'on ſe doit à ſoi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle ſeule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'enſuit-il que je ne m'en faſſe point à moi-même, & ſuffit-il de n'être jamais injuſte pour être toujours innocent ?

Que d'embarraſſantes diſcuſſions dont il ſeroit aiſé de ſe tirer en ſe diſant : ſoyons toujours vrais, au riſque de tout ce qui en peut arriver. La juſtice elle-même eſt dans la vérité des choſes : le menſonge eſt toujours iniquité, l'erreur eſt toujours impoſture, quand on donne ce qui n'eſt pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui réſulte de la vérité, on eſt toujours inculpable, quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du ſien.

Mais c'eſt-là trancher la queſtion ſans la réſoudre. Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé ; & ſur la définition que j examinois ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice, & la déguiſer ſans menſonge : car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle ſûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité ? . . . Dans toutes les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé ; il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur, aſſez pour que je puiſſe m'y confier, & s'il ſe tait quelquefois devant mes paſſions dans ma conduite, il reprend bien ſon empire ſur elles dans mes ſouvenirs. C'eſt-là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des diſcours des hommes par les effets qu'ils produiſent, c'eſt ſouvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne ſont pas toujours ſenſibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonſtances dans leſquelles ces diſcours ſont tenus. Mais c'eſt uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'eſt mentir que par l'intention de tromper, & l'intention même de tromper loin

d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent, il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on puisse avoir cette certitude ; aussi est-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espece de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache guere à cacher le mensonge de fait qui n'est que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oiseuses, telles que sont la plupart des contes & des romans qui, sans renfermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, & lorsqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut guere disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modestie ? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit Grec, & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas là un mensonge bien positif, qu'on me dise donc ce que c'est que mentir ? Cependant qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'Auteur un crime de ce mensonge & de le traiter pour cela d'imposteur.

On dira vainement que ce n'est-là qu'une plaisanterie, que l'Auteur

tout

tout en affirmant ne vouloir persuader personne, qu'il n'a persuadé personne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaisanterie sans aucun objet n'eût été qu'un bien sot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne persuade pas, qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules, à qui l'histoire du manuscrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique le poison dont ils se seroient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fausse à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice, attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste; or, tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte: mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction, & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge, a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officieux sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut sans mentir, à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge faussement: car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les conversations oiseuses à citer fidèlement,

les lieux, les tems, les perſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs ſont employées pour préſenter les choſes ſous le jour qui leur eſt le plus avantageux, & ſi le menſonge leur eſt utile & qu'ils s'abſtiennent de le dire eux-mêmes, ils le favoriſent avec adreſſe, & font en ſorte qu'on l'adopte ſans le leur pouvoir imputer. Ainſi le veut la prudence: adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres de ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte ni pour ni contre qui que ce ſoit vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mépris, louange ou blâme contre la juſtice & la vérité eſt un menſonge qui jamais n'approchera de ſon cœur, ni de ſa bouche, ni de ſa plume. Il eſt ſolidement *vrai*, même contre ſon intérêt, quoiqu'il ſe pique aſſez peu de l'être dans les converſations oiſeuſes. Il eſt *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper perſonne, qu'il eſt auſſi fidelle à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, eſt que celui du monde eſt très-rigoureuſement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la ſert jamais ſi fidélement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour eſt donc faux puiſqu'il ſouffre tant d'alliage? Non, il eſt pur & vrai: mais il n'eſt qu'une émanation de l'amour de la juſtice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il ſoit ſouvent fabuleux. Juſtice & vérité ſont dans ſon eſprit deux mots ſynonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidélement à chacun ce qui lui eſt dû en choſes qui ſont véritablement ſiennes, en imputa-

tions bonnes ou mauvaifes, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improbation. Il n'eft faux ni contre autrui, parce que fon équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à perfonne injuftement, ni pour lui-même, parce que fa confcience l'en empêche, & qu'il ne fauroit s'approprier ce qui n'eft pas à lui. C'eft fur-tout de fa propre eftime qu'il eft jaloux; c'eft le bien dont il peut le moins fe paffer, & il fentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en chofes indifférentes, fans fcrupule & fans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiftoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juftice, à la fociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menfonge hors de-là, felon lui n'en eft pas un. Si le Temple de Gnide eft un ouvrage utile, l'hiftoire du manufcrit Grec n'eft qu'une fiction très-innocente; elle eft un menfonge très-puniffable, fi l'ouvrage eft dangereux.

Telles furent mes regles de confcience fur le menfonge & fur la vérité. Mon cœur fuivoit machinalement ces regles avant que ma raifon les eût adoptées, & l'inftinct moral en fit feul l'application. Le criminel menfonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiffé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le refte de ma vie non-feulement de tout menfonge de cette efpece, mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généralifant ainfi l'exclufion je me fuis difpenfé de pefer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquer les limites précifes du menfonge nuifible, & du menfonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les fuis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le refte mon tempérament a beaucoup influé fur mes maximes, ou plutôt fur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles ou n'ai gueres fuivi d'autres regles en toute chofe que les impulfions de mon naturel. Jamais menfonge prémédité n'approcha de ma penfée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais fouvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en chofes indifférentes, ou qui n'intéreffoient tout au plus que moi feul, lors qu'ayant à

soutenir un entretien, la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoient de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice, ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole pour savoir mettre à profit pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées, me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur désavouoit à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement ne pouvoient plus être réformées par sa censure.

C'est encore par cette premiere & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais qui la précedent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes, que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse, & dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-sincérement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire,

& montrera que je ne mens ni par intérêt, ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité : mais uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F**** m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B**** chez la Dame *** restauratrice, laquelle & ses deux filles dînerent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu & qui étoit grosse, s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer ; car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement, ni ma volonté ne dicterent ma réponse, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentois au-dedans de moi ; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte : en devenant plus malheureux, je suis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions : car c'est là que les tentations

auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien dissimulé qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentois plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévérité, qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévérement que je ne me suis jugé moi-même. Oui je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; sentant que le bien surpassoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances, & cette espece de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déja vieux, & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien senti le vide. Je les écrivois de mémoire; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits, & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie, & je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois, sans y songer, par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout incroyable qu'elle est n'en

eſt pas moins réelle : j'ai ſouvent dit le mal dans toute ſa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, & ſouvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop, & que faiſant mes Confeſſions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans ſans me vanter des heureuſes qualités dont mon cœur étoit doué, & même en ſupprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma premiere enfance, qui tous deux ſont bien venus à mon ſouvenir en écrivant, mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raiſon dont je viens de parler.

J'allois preſque tous les dimanches paſſer la journée aux Pâquis chez M. *Fazy*, qui avoit épouſé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luiſant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poſer mes doigts & je les promenois avec plaiſir ſur le liſſé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue, lui donna un demi-quart de tour ſi adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut aſſez pour qu'ils y fuſſent écraſés par le bout & que les deux ongles y reſtaſſent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à l'inſtant la roue, mais les ongles ne reſterent pas moins au cylindre, & le ſang ruiſſeloit de mes doigts. *Fazy* conſterné s'écrie, ſort de la roue, m'embraſſe & me conjure d'appaiſer mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la ſienne me toucha, je me tus, nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon ſang avec de la mouſſe. Il me ſupplia avec larmes de ne point l'accuſer ; je le lui promis & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatriſés ; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

> Magnanima menzôgna! or quando è il vero
> Si bello che ſi poſſa à te preporre ?

Cet accident me fut pourtant bien ſenſible par la circonſtance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faiſoit manœuvrer la Bour-

geoisie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge, avec lesquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie passant sous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre histoire est toute semblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse, qui n'étoit pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire, il m'entraîna chez sa mere qui avoit un petit jardin près de-là. Cette bonne Dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle sut conserver des forces pour me panser, & après avoir bien bassiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macérées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-usité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrerent mon cœur au point que long-tems je la regardois comme ma mere, & son fils comme mon frere, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre, & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je sentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes, & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians, plus pénibles à faire,

que

que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il suit de toutes ces réflexions que la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur la réalité des choses & que j'ai plus suivi dans la pratique, les directions morales de ma conscience, que les notions abstraites du vrai & du faux. J'ai souvent débité bien des fables, mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes j'ai donné sur moi beaucoup de prises aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par-là, ce me semble, que la vérité est une vertu. A tout autre égard elle n'est pour nous qu'un être métaphysique dont il ne résulte ni bien, ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi, c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore, parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable, est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortit jamais ni fictions, ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particuliérement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame

foible on peut tout au plus ſe garantir du vice, mais c'eſt être arrogant & téméraire d'oſer profeſſer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me ſeroient jamais venues dans l'eſprit ſi l'Abbé R..... ne me les eût ſuggérées. Il eſt bien tard, ſans doute, pour en faire uſage; mais il n'eſt pas trop tard au moins pour redreſſer mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle: car c'eſt déſormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choſes ſemblables, la maxime de Solon eſt applicable à tous les âges, & il n'eſt jamais trop tard pour apprendre même de ſes ennemis à être ſage, vrai, modeſte, & à moins préſumer de ſoi.

CINQUIEME PROMENADE.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de St. Pierre au milieu du lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel l'Isle de la Motte, est bien peu connue même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant, elle est très-agréable & singuliérement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asyles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde enferme dans son milieu deux petites Isles, l'une habitée & cultivée d'environ demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte & en friche, & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues & les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une seule maison, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'Isle, & où loge un Receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient

une nombreuse basse-cour, une voliere & des réservoirs pour le poisson. L'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, & bordés d'arbrisseaux de toute espece dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'Isle dans sa longueur, & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitans des rives voisines se rassemblent, & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de *Motiers*. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menois une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentois déja les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espece de communication avec la terre-ferme, de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisoit dans le monde j'en eusse oublié l'existence, & qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guere que deux mois dans cette Isle, mais j'y aurois passé deux ans, deux siecles, & toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne, d'autre société que celle du Receveur, de sa femme & de ses domestiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur, & en quoi consistoit sa jouissance? Je le donnerois à deviner à tous hommes de ce siecle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet

que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir, fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient alloient si bien, que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie, j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le Docteur d'*Ivernois* m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail il m'en falloit une d'amusement, qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis* & de décrire toutes les plantes de l'Isle sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zest de citron, j'en aurois fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulois pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faisions tous ensemble, j'allois, une loupe à la main & mon [illegible]

ma naturæ ſous le bras, viſiter un canton de l'Iſle que j'avois pour cet effet diviſée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque ſaiſon. Rien n'eſt plus ſingulier que les raviſſemens, les extaſes que j'éprouvois à chaque obſervation que je faiſois ſur la ſtructure & l'organiſation végétale, & ſur le jeu des parties ſexuelles dans la fructification, dont le ſyſtême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La diſtinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant ſur les eſpeces communes en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le reſſort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'exploſion du fruit de la Balſamine & de la capſule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la premiere fois me combloient de joie, & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme *La Fontaine* demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moiſſon, proviſion d'amuſement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reſte de la matinée à aller avec le Receveur, ſa femme & Thérèſe viſiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus ſouvent la main à l'œuvre avec eux, & ſouvent des Bernois qui me venoient voir, m'ont trouvé juché ſur de grands arbres ceint d'un ſac que je rempliſſois de fruit, & que je dévallois enſuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en eſt inſéparable me rendoient le repos du dîné très-agréable ; mais quand il ſe prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois ſi long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table je m'eſquivois & j'allois me jetter ſeul dans un bateau que je conduiſois au milieu du lac quand l'eau étoit calme, & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel, je me laiſſois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant pluſieurs heures, plongé dans mille rêveries confuſes, mais délicieuſes, & qui ſans avoir aucun objet bien déterminé ni conſtant, ne laiſſoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaiſirs de la vie. Souvent averti par le baiſſer du ſoleil de l'heure de la retraite, je me trouvois ſi loin de l'Iſle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit

close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des Marceaux, des Bourdaines, des Persicaires, des Arbrisseaux de toute espece, & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de Serpolet, de fleurs, même d'Esparcette & de Treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre, & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles, & nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérese & moi les établir dans la petite Isle, où ils commençoient à peupler avant mon départ & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le Pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Isle à la petite, & je notois avec orgueil, que la Receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation, je passois mon après-midi à parcourir l'isle en herborisant à droite & à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit, je descendois des cimes de l'isle, & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la greve, dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenoit sou-

vent ſans que je m'en fuſſe apperçu. Le flux & reflux de cette eau, ſon bruit continu mais renflé par intervalle, frappant ſans relâche mon oreille & mes yeux, ſuppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & ſuffiſoient pour me faire ſentir avec plaiſir mon exiſtence, ſans prendre la peine de penſer. De tems à autre naiſſoit quelque foible & courte réflexion ſur l'inſtabilité des choſes de ce monde, dont la ſurface des eaux m'offroit l'image: mais bientôt ces impreſſions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui ſans aucun concours actif de mon ame ne laiſſoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le ſignal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là ſans efforts.

Après le ſoupé, quand la ſoirée étoit belle, nous allions encore tous enſemble faire quelques tours de promenade ſur la terraſſe pour y reſpirer l'air du lac & la fraîcheur. On ſe repoſoit dans le pavillon, on rioit, on cauſoit, on chantoit quelque vieille chanſon qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de ſa journée, & n'en deſirant qu'une ſemblable pour le lendemain.

Telle eſt, laiſſant à part les viſites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai paſſé mon tems dans cette iſle durant le ſéjour que j'y ai fait. Qu'on me diſe à préſent ce qu'il y a là d'aſſez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets ſi vifs, ſi tendres & ſi durables, qu'au bout de quinze ans, il m'eſt impoſſible de ſonger à cette habitation chérie, ſans m'y ſentir à chaque fois tranſporter encore par les élans du deſir.

J'ai remarqué dans les viciſſitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouiſſances & des plaiſirs les plus vifs ne ſont pourtant pas celles dont le ſouvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts moments de délire & de paſſion, quelques vifs qu'ils puiſſent être, ne ſont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-ſemés dans la ligne de la vie. Ils ſont trop rares & trop rapides pour conſtituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'eſt point compoſé d'inſtans fugitifs, mais un état ſimple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la ſuprême félicité.

Tout

Tout eſt dans un flux continuel ſur la terre. Rien n'y garde une forme conſtante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choſes extérieures paſſent & changent néceſſairement comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le paſſé qui n'eſt plus, ou previennent l'avenir qui ſouvent ne doit point être : il n'y a rien là de ſolide à quoi le cœur ſe puiſſe attacher. Auſſi n'a-t-on gueres ici bas que du plaiſir qui paſſe ; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y ſoit connu. A peine eſt-il dans nos plus vives jouiſſances un inſtant où le cœur puiſſe véritablement nous dire : *Je voudrois que cet inſtant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laiſſe encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque choſe avant, ou deſirer encore quelque choſe après?

Mais s'il eſt un état où l'ame trouve une aſſiette aſſez ſolide pour s'y repoſer toute entiere, & raſſembler là tout ſon être, ſans avoir beſoin de rappeller le paſſé, ni d'enjamber ſur l'avenir ; où le tems ne ſoit rien pour elle, où le préſent dure toujours ſans néanmoins marquer ſa durée & ſans aucune trace de ſucceſſion, ſans aucun autre ſentiment de privation ni de jouiſſance, de plaiſir ni de peine, de deſir ni de crainte, que celui ſeul de notre exiſtence, & que ce ſentiment ſeul puiſſe la remplir toute entiere ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaiſirs de la vie, mais d'un bonheur ſuffiſant, parfait & plein, qui ne laiſſe dans l'ame aucun vide qu'elle ſente le beſoin de remplir. Tel eſt l'état où je me ſuis trouvé ſouvent à l'iſle de S. Pierre dans mes rêveries ſolitaires, ſoit couché dans mon bateau que je laiſſois dériver au gré de l'eau, ſoit aſſis ſur les rives du lac agité, ſoit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruiſſeau murmurant ſur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille ſituation ? De rien d'extérieur à ſoi, de rien ſinon de ſoi-même & de ſa propre exiſtence ; tant que cet état dure, on ſe ſuffit à ſoi-même, comme Dieu. Le ſentiment de l'exiſtence dépouillé de toute autre affection eſt par lui-même un ſentiment précieux de contentement & de paix, qui ſuffiroit ſeul pour rendre cette exiſtence chere & douce, à qui ſauroit écarter de ſoi toutes les impreſſions ſenſuelles & terreſtres qui vien-

nent ſans ceſſe nous en diſtraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de paſſions continuelles connoiſſent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'inſtans, n'en conſervent qu'une idée obſcure & confuſe qui ne leur en fait pas ſentir le charme. Il ne ſeroit pas même bon, dans la préſente conſtitution des choſes, qu'avides de ces douces extaſes, ils s'y dégoûtaſſent de la vie active dont leurs beſoins toujours renaiſſans leur preſcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la ſociété humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour ſoi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines, des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui ſauroient ôter.

Il eſt vrai que ces dédommagemens ne peuvent être ſentis par toutes les ames ni dans toutes les ſituations. Il faut que le cœur ſoit en paix & qu'aucune paſſion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des diſpoſitions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos abſolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré, qui n'ait ni ſecouſſes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'eſt qu'une léthargie. Si le mouvement eſt inégal ou trop fort, il réveille; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'inſtant ſous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au ſentiment de nos malheurs. Un ſilence abſolu porte à la triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors, le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire, & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainſi dire qu'en effleurer la ſurface. Il n'en faut qu'aſſez pour ſe ſouvenir de ſoi-même en oubliant tous ſes maux. Cette eſpece de rêverie peut ſe goûter partout où l'on peut être tranquille, & j'ai ſouvent penſé qu'à la Baſtille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela ſe faiſoit bien mieux & plus agréa-

blement dans une isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour sans obstacle & sans soins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordoient une vaste étendue d'eau claire & cristalline, j'assimilois à mes fictions tous ces aimables objets; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités, tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espece qu'ils se plaisent à ressembler sur moi depuis tant d'années! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais; sans doute ils ne m'oublieroient pas de même: mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-dessus de cette atmosphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences célestes dont elle espere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux, seroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose? Je fais même plus; à l'attrait

d'une rêverie abſtraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient ſouvent à mes ſens dans mes extaſes; & maintenant, plus ma rêverie eſt profonde, plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi long-tems. Hélas! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué!

SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons guere de mouvement machinal dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier en passant sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'Enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même; mais en me rappellant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'Enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tisane & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boiteux, qui, clopinant avec ses bequilles s'en va d'assez bonne grace demandant l'aumône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je passois de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur, & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil que je trouvois agréable. Ce plaisir devenu par degrés habitude se trouva, je ne sais comment, transformé dans une espece de devoir dont je sentis bientôt la gêne; sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. *Rousseau*, pour montrer qu'il me connoissoit bien; ce qui m'apprenoit assez, au contraire qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant: car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observa-

tion m'en a rappellé successivement des multitudes d'autres, qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je sais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui reglent ma destinée, ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piége où l'on veut m'enlacer. Je sais cela ; je sais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux où suivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur suite : alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne presqu'insupportable. Durant mes courtes prospérités, beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les services que je pus leur rendre, aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus, & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jeté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onéreux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obſcurité. Mais quand une fois ma perſonne fut affichée par mes écrits, faute grave ſans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs, dès-lors je devins le bureau général d'adreſſe de tous les ſouffreteux ou ſoi-diſans tels, de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui ſous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'eſt alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, ſans excepter la bienfaiſance elle-même, portés ou ſuivis dans la ſociété ſans prudence & ſans choix, changent de nature & deviennent ſouvent auſſi nuiſibles qu'ils étoient utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu à peu mes premieres diſpoſitions, ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à ſuivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorſqu'il ne ſervoit qu'à favoriſer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puiſqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumieres ſur la connoiſſance de moi-même, & ſur les vrais motifs de ma conduite en mille circonſtances ſur leſquelles je me ſuis ſi ſouvent fait illuſion. J'ai vu que pour bien faire avec plaiſir, il falloit que j'agiſſe librement, ſans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il ſuffiſoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouiſſances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'euſſe été chez les Turcs, un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre vertu; car il n'y en a point à ſuivre ſes penchans, & à ſe donner, quand ils nous y portent, le plaiſir de bien faire: mais elle conſiſte à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous preſcrit, & voilà ce que j'ai ſu moins faire qu'homme du monde. Né ſenſible & bon, portant la pitié juſqu'à la foibleſſe, & me ſentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la généroſité, je fus humain, bienfaiſant, ſecourable par goût, par paſſion même, tant qu'on n'intéreſſa que mon cœur; j'euſſe été le meilleur & le plus clé-

ment des hommes, si j'en avois été le plus puissant, & pour éteindre en moi tout desir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des personnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir; alors j'étois fort le plus souvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que ce soit les hommes, le devoir ou même la nécessité qui commande, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, & je ne aurois obéir. Je vois le mal qui me menace, & je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me lasse & m'épuise bien vîte; je ne saurois continuer. En toute chose imaginable ce que je ne fais pas avec plaisir, m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon desir suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement; & voilà ce qui me rend penible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisois de moi-même, lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que jaime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès-lors la gêne commence & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, est foiblesse & mauvaise honte, mais la bonne volonté n'y est plus, & loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre cœur.

Je sais qu'il y a une espece de contrat & même le plus saint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en sera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses, mais ce sont

des

des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paie une dette c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte, au contraire, dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai souvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, aussi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne ressembloit point à la premiere, & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvés dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh, comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître! Je ne les hais point, parce que je ne saurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être, sans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus

qu'il n'auroit fallu. Quel naturel réſiſteroit, ſans s'altérer, à une ſituation pareille à la mienne? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions dans mon cœur eſt tourné par ma deſtinée, & par ceux qui en diſpoſent, au préjudice de moi-même ou d'autrui; je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me préſente à faire que comme un piége qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus; & ſi-tôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi; & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, où j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent; telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne, elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétique; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abſtiens d'agir; & cet état qui n'eſt innocent que parce qu'il eſt forcé, me fait trouver une ſorte de douceur à me livrer pleinement ſans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin ſans doute, puiſque j'évite les occaſions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laiſſe pas voir les choſes comme elles ſont, je m'abſtiens de juger ſur les apparences qu'on leur donne; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il ſuffit que ces motifs ſoient laiſſés à ma portée pour que je ſois sûr qu'ils ſont trompeurs.

Ma deſtinée ſemble avoir tendu dès mon enfance le premier piége qui m'a rendu long-tems ſi facile à tomber dans tous les autres. Je ſuis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une ſeule fois. Tombé tout-d'un-coup dans un autre ordre de gens & de choſes, j'ai donné dans mille embûches ſans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine ſuffi pour m'éclairer ſur mon ſort. Une fois convaincu qu'il

n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car, quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me suis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire : cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux, ils le sont eux-mêmes ; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer, comprimer mon existence, & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens, & par eux, mon cœur d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur présence, mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus, ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voie & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire, il faudroit que je fusse insensé pour adopter, sur quoi que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire

tant que je leur ferois parfaitement étranger. Livré fans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois fur eux une bienveillance univerfelle & parfaitement défintéreffée : mais fans former jamais d'attachement particulier, & fans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire, incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois refté libre, obfcur, ifolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune paffion nuifible. Si j'euffe été invifible & tout-puiffant comme Dieu, j'aurois été bienfaifant & bon comme lui. C'eft la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foibleffe & l'efclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'euffe été poffeffeur de l'anneau de Gygès, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me fuis fouvent demandé dans mes châteaux en Efpagne, quel ufage j'aurois fait de cet anneau; car c'eft bien là que la tentation d'abufer doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes defirs, pouvant tout, fans pouvoir être trompé par perfonne, qu'aurois-je pu défirer avec quelque fuite? Une feule chofe : c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'afpect de la félicité publique eût pu feul toucher mon cœur d'un fentiment permanent, & l'ardent defir d'y concourir eût été ma plus conftante paffion. Toujours jufte fans partialité, & toujours bon fans foibleffe, je me ferois également garanti des méfiances aveugles, & des haines implacables; parce que voyant les hommes tels qu'ils font, & lifant aifément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'affez aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'affez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût difpofé à les plaindre, par la connoiffance certaine du mal qu'ils fe font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu, dans des momens de gaîté, l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement défintéreffé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, fur quelques actes de juftice févere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Miniftre de la Providence & difpenfateur de fes loix, felon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus

sages & plus uiles que ceux de la légende dorée & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer par-tout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles ? Ce seroit bien mal connoitre la nature & moi-même, que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au dessus de l'homme doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité, sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au dessous des autres & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue, il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voient s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible ; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se sont fait & qu'ils ont fait selon leur cœur pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voient : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'est pas moi qu'ils voient ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je suis bon, & je ne fais que du bien ; mais si-tôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je suis foible. Je m'abstiens d'agir : car toute ma foiblesse est pour

ſ'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme conſiſtât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours réclamée, ſouvent conſervée, & par qui j'ai été le plus en ſcandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, déteſtant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils faſſent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils ſe gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de ſervile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la ſociété comme un membre inutile, mais de m'en proſcrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en eſt entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

SEPTIEME PROMENADE.

LE Recueil de mes longs rêves est à peine commencé, & déja je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succede, m'absorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la situation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant désormais nuls pour moi, la sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, soit en public, soit à-part-moi, sans autre regle que ma fantaisie, & sans autre mesure que le peu de force qui m'est resté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déja vieux, j'en avois pris la premiere teinture en Suisse auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle, le peu que je savois s'est presque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois, & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere fois; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoitre toutes les plantes connues sur la terre.

Hors d'état de racheter des livres de botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés, & résolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes, & de tous les arbres des Indes. Je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction : Voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent, est une grande sagesse, & même une grande vertu : c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma maniere, je ne saurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de suivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire, & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite sans profit, sans progrès, & qui, vieux, radoteur, déja caduc & pesant, sans facilité, sans mémoire, me ramene aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or, c'est une bizarrerie que je voudrois m'expliquer; il me semble que bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour sur cette connoissance de moi-même, à l'acquisition de laquelle j'ai consacré mes derniers loisirs.

J'ai pensé quelquefois assez profondément; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré & comme par force : la rêverie me délasse & m'amuse, la réflexion me fatigue & m'attriste; penser fut toujours pour moi une occupation pénible & sans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie, & durant ces égaremens, mon ame erre & plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination dans des extases qui passent toute autre jouissance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute sa pureté, toute autre occupation

occupation me fut toujours insipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulsions étrangeres, je sentis la fatigue du travail d'esprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuse, je sentis en même tems languir & s'attiédir mes douces rêveries, & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triste situation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extases qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & sans autre dépense que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la premiere fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon & des sables. Mais vivifiée par la nature, & revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau systême avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particuliere resserre ses idées & circonscrive son imagination, pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur resserré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour

de lui, pour conſerver ce reſte de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrès. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'oſant penſer de peur d'attiſer mes douleurs. Mon imagination qui ſe refuſe aux objets de peine, laiſſoit mes ſens ſe livrer aux impreſſions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux ſe promenoient ſans ceſſe de l'un à l'autre, & il n'étoit pas poſſible que dans une variété ſi grande il ne s'en trouvât qui le fixoient davantage, & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repoſe, amuſe, diſtrait l'eſprit & ſuſpend le ſentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diverſion, & la rend plus ſéduiſante. Les odeurs ſuaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes ſemblent ſe diſputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaiſir pour ſe livrer à des ſenſations ſi douces; & ſi cet effet n'a pas lieu ſur tous ceux qui en ſont frappés, c'eſt dans les uns faute de ſenſibilité naturelle, & dans la plupart que leur eſprit trop occupé d'autres idées ne ſe livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs ſens.

Une autre choſe contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût; c'eſt l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. Théophraſte s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philoſophe comme le ſeul botaniſte de l'antiquité : auſſi n'eſt-il preſque point connu parmi nous; mais, grace à un certain Dioſcoride, grand compilateur de recettes, & à ſes commentateurs, la médecine s'eſt tellement emparée des plantes transformées en ſimples, qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point; ſavoir, les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organiſation végétale puiſſe par elle-même mériter quelque attention; des gens qui paſſent leur vie à arranger ſavamment des coquilles, ſe moquent de la botanique comme d'une étude inutile, quand on n'y joint pas, comme ils diſent, celle des propriétés, c'eſt-à-dire, quand on n'abandonne pas l'obſervation de la nature qui ne ment point, & qui ne nous dit rien de tout cela, pour ſe livrer uniquement à l'autorité des hommes qui ſont menteurs, & qui nous affirment beaucoup de

choſes qu'il faut croire ſur leur parole, fondée elle-même le plus ſouvent ſur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner ſucceſſivement les fleurs dont elle brille; ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé eſt détruit en partie dans les autres pays & ſur-tout en Angleterre, grace à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'hiſtoire naturelle & aux uſages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on eſt reſté ſur ce point tellement barbare, qu'un bel-eſprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux, plein d'arbres & de plantes rares, s'écria pour tout éloge: *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire!* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'eſt pas aiſé d'imaginer un jardin mieux aſſorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne ſont aſſurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique; elles flétriſſent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, deſſéchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages inſipides & dégoûtans; toutes ces ſtructures charmantes & gracieuſes intéreſſent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne ſouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tiſannes & des emplâtres. J'ai ſouvent penſé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans que le regne végétal étoit un magaſin d'alimens donné par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'eſt venu à l'eſprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverſes productions qui m'indique un pareil uſage, & elle nous auroit montré le choix, ſi elle nous l'avoit preſcrit, comme elle a fait pour les comeſtibles. Je ſens même que le plaiſir que je prends à parcourir les bocages, ſeroit empoiſonné par le ſentiment des infirmités humaines, s'il me laiſſoit penſer à la ſievre, à la pierre, à la goutte & au mal caduc. Du reſte je ne diſputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue:

je dirai ſeulement qu'en ſuppoſant ces vertus réelles, c'eſt malice pure aux malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes ſe donnent, il n'y en a pas une ſeule dont vingt ſortes d'herbes ne guériſſent radicalement.

Ces tournures d'eſprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature, ſi l'on ſe portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me ſens là-deſſus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au ſentiment de mes beſoins, attriſte & gâte mes penſées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaiſirs de l'eſprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainſi quand même je croirois à la médecine, & quand même ſes remedes ſeroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & déſintéreſſée, & mon ame ne ſauroit s'exalter & planer ſur la nature, tant que je la ſens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, ſans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'eſtimois, que j'aimois, & à qui je laiſſois gouverner ma carcaſſe avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont inſtruit à mes dépens : rentré maintenant ſous les ſeules loix de la nature, j'ai repris par elles ma premiere ſanté. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je ſuis la preuve vivante de la vanité de leur art & de l'inutilité de leurs ſoins.

Non, rien de perſonnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieuſement que quand je m'oublie moi-même. Je ſens des extaſes, des raviſſemens inexprimables à me fondre pour ainſi dire dans le ſyſtême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres, je me faiſois des projets de félicité terreſtre ; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma miſere. Alors, pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir, alors me refugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ſes bras à me ſouſtraire aux atteintes de ſes

enfans ; je ſuis devenu ſolitaire , ou , comme ils diſent, inſociable & miſanthrope, parce que la plus ſauvage ſolitude me paroît préférable à la ſociété des méchans qui ne ſe nourrit que de trahiſon & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante , que tant d'angoiſſes pourroient effaroucher à la fin ; forcé de tâcher d'oublier les hommes , qui m'accablent d'ignominie, & d'outrages , de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contr'eux ; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même , parce que mon ame expanſive cherche , malgré que j'en aie , à étendre ſes ſentiments & ſon exiſtence ſur d'autres êtres , & je ne puis plus , comme autrefois, me jeter tête baiſſée dans ce vaſte océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets aſſez déterminés , aſſez fixes , aſſez à ma portée pour s'y attacher fortement , & que je ne me ſens plus aſſez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extaſes. Mes idées ne ſont preſque plus que des ſenſations , & la ſphere de mon entendement ne paſſe pas les objets dont je ſuis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la ſolitude , n'imaginant plus, penſant encore moins , & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languiſſante & mélancolique , je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit ; & par un inſtinct fort naturel , je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant ; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre ſemblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes qui ſont plus à ſa portée , & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie , la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres ; il fouille les entrailles de la terre , il va chercher dans ſon centre aux riſques de ſa vie & aux dépens de ſa ſanté des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour qu'il n'eſt plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant & fait bien , ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres , des gouffres , des

forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feux, ſuccedent aux douces images des travaux champêtres. Les viſages hâves des malheureux qui languiſſent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux ciclopes, ſont le ſpectacle que l'appareil des mines ſubſtitue au ſein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux, & des laboureurs robuſtes ſur ſa ſurface.

Il eſt aiſé, je l'avoue, d'aller ramaſſant du ſable & des pierres, d'en remplir ſes poches & ſon cabinet, & de ſe donner avec cela les airs d'un naturaliſte : mais ceux qui s'attachent & ſe bornent à ces ſortes de collections ſont pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaiſir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être chymiſte & phyſicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuſes, travailler dans des laboratoires, dépenſer beaucoup d'argent & de tems parmi le charbon, les creuſets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée & les vapeurs étouffantes, toujours au riſque de ſa vie & ſouvent aux dépens de ſa ſanté. De tout ce triſte & fatiguant travail réſulte pour l'ordinaire beaucoup moins de ſavoir que d'orgueil ; & où eſt le plus médiocre chymiſte qui ne croie pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé, par haſard peut-être, quelques petites combinaiſons de l'art ?

Le regne animal eſt plus à notre portée, & certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas auſſi ſes difficultés, ſes embarras, ſes dégoûts & ſes peines ? Sur-tout pour un ſolitaire qui n'a ni dans ſes jeux, ni dans ſes travaux d'aſſiſtance à eſpérer de perſonne ; comment obſerver, diſſéquer, étudier, connoître les oiſeaux dans les airs, les poiſſons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme & qui ne ſont pas plus diſpoſés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y ſoumettre de force ? J'aurois donc pour reſſource des eſcargots, des vers, des mouches, & je paſſerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empâler de pauvres inſectes, à diſſéquer des ſouris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par haſard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'eſt rien ſans l'anatomie ; c'eſt par elle

qu'on apprend à les claſſer, à diſtinguer les genres, les eſpeces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre, en quelque maniere que ce pût être, à reſter raſſemblés autour de moi; je n'ai ni le goût, ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité néceſſaire pour les ſuivre dans leurs allures quand ils ſont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les déſoſſer, fouiller à loiſir dans leurs entrailles palpitantes. Quel appareil affreux qu'un amphithéatre anatomique, des cadavres puants, de baveuſes & livides chairs, du ſang, des inteſtins dégoûtans, des ſquelettes affreux, des vapeurs peſtilentielles! Ce n'eſt pas là, ſur ma parole, que J. J. ira chercher ſes amuſemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruiſſeaux, boſquets, verdure, venez purifier mon imagination ſalie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets ſenſibles; je n'ai plus que des ſenſations, & ce n'eſt plus que par elles que la peine ou le plaiſir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les rians objets qui m'entourent, je les conſidere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les claſſer, & me voilà tout-d'un-coup auſſi botaniſte qu'a beſoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver ſans ceſſe de nouvelles raiſons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'inſtruire: il eſt trop tard. D'ailleurs, je n'ai jamais vu que tant de ſcience contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amuſemens doux & ſimples que je puiſſe goûter ſans peine, & qui me diſtraiſent de mes malheurs. Je n'ai ni dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour marquer leurs rapports & leurs différences; enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du

plaisir & de la curiosité à l'étude de la nature ; mais les astres sont placés loin de nous ; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement. Elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains pour ainsi dire, & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire : une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité, & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce : mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on sait, & dans les bois on n'est que sur le théatre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer ; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus ; au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systême & de méthodes ; matiere éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez les autres savans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espece de passion, qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons,

vallons, dans les bois, pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me semble que sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre & paisible comme si je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir, & je m'imagine dans ma bêtise qu'en ne pensant point à eux ils ne penseront point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion, que je m'y livrerois tout entier si ma situation, ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide, & ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont supplées par les productions spontanées que la terre, non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes persécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je respire plus à mon aise comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du justicier *Clerc*. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché, que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux dont plusieurs, tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des rochers coupés à pic, & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette solitude, là je trouvai le Dentaire *Heptaphillos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laserpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems : mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopodium* & de mousses, & je me vis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers, où les persécuteurs ne me déterre-

roient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une Isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi un cliquetis que je crus reconnoître; j'écoute: le même bruit se répete & se multiplie: surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de brouffailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe, à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement seul: mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres même des Alpes échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée, & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice. Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage, & de l'industrie humaine. La Suisse entiere n'est pour ainsi dire qu'une grande ville dont les rues larges & longues plus que celle de St. Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparses & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappellai à ce sujet une autre herborisation que *Du Peyrou*, *Deschérny*, le colonel *Pury*, le justicier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque tems sur la montagne de Chasseron, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne, & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faisoit

fort bien ſes affaires dans le pays (1). Il me ſemble qu'un ſeul fait de cette eſpece fait mieux connoître la Suiſſe, que toutes les deſcriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à-peu-près, qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon ſéjour à Grenoble je faiſois ſouvent de petites herboriſations hors la ville avec le ſieur *Bovier*, avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il ſe faiſoit, autant que la choſe étoit poſſible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Iſere dans un lieu tout plein de Saules épineux. Je vis ſur ces arbriſſeaux des fruits mûrs, j'eus la curioſité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le ſieur *Bovier* ſe tenoit à côté de moi ſans m'imiter & ſans rien dire. Un de ſes amis ſurvint qui me voyant picorer ces grains, me dit: Eh! Monſieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoiſonne? Ce fruit empoiſonne, m'écriai-je tout ſurpris! Sans doute reprit-il, & tout le monde ſait ſi bien cela, que perſonne dans le pays ne s'aviſe d'en goûter. Je regardois le ſieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertiſſiez-vous pas? Ah, Monſieur, me répondit-il d'un ton reſpectueux, je n'oſois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoiſe, en diſcontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois perſuadé, comme je le ſuis encore, que toute production naturelle agréable au goût ne peut être nuiſible au corps, ou ne l'eſt du moins que par ſon excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reſte de la journée: mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude; je ſoupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite ſanté, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophœ*, qui empoiſonne à très-petite doſe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut ſi plaiſante que je ne me la rappelle jamais ſans rire de la ſinguliere diſcrétion de monſieur l'avocat *Bovier*.

---

(1) C'eſt ſans doute la reſſemblance des noms qui a entraîné M. Rouſſeau à appliquer l'anecdote du Libraire, à *Chaſſeron*, au lieu de *Chaſſeral*, autre montagne très-élevée ſur les frontieres de la Principauté de Neufchâtel.

Toutes mes courſes de botanique, les diverſes impreſſions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y ſont mêlés, tout cela m'a laiſſé des impreſſions qui ſe renouvellent par l'aſpect des plantes herboriſées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payſages, ces forêts, ces lacs, ces boſquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aſpect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'eſt la chaîne des idées acceſſoires qui m'attache à la botanique. Elle raſſemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la ſolitude, la paix ſur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela ſont retracés par elle inceſſamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les perſécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & ſincere attachement pour eux. Elle me tranſporte dans des habitations paiſibles, au milieu de gens ſimples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaiſirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien ſouvent encore, au milieu du plus triſte ſort qu'ait ſubi jamais un mortel.

HUITIEME PROMENADE.

En méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie, je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée, & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presque aucun souvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire, dans toutes les miseres de ma vie, je me sentois constamment rempli de sentimens tendres, touchans, délicieux, qui versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, sembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable souvenir me revient seul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même-tems. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence; que j'ai réellement plus vécu quand mes sentimens resserrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes, & qui sont l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre, je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes, par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur; je m'oubliois en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit; j'avois sans cesse besoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien voulu, bien reçu, caressé par-tout;

je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de monde; & sans bien, sans emploi, sans fauteurs, sans grands talens bien développés ni bien connus, je jouissois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois personne dans aucun état, dont le sort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je sais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus inforfortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misere que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes s'affaisse de jour en jour, & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élancer comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes que nous force l'adversité; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi, qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse & je me console, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant, à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir. Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas; & sans combats, sans efforts sur moi-même, je me vois presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporteroit l'aspect sans effroi.

Comment en suis-je venu là? car j'étois bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlacé depuis long-tems, sans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent

au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à de tels genres de peines ? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les piéges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur le délire s'emparerent de moi : je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa, & dans les ténebres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni prise où je pusse me tenir ferme, & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux ? J'y suis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix, occupé de fleurs, d'étamines & d'enfantillages, & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage ? naturellement, insensiblement & sans peine. La premiere surprise fut épouvantable. Moi qui me sentois digne d'amour & d'estime, moi qui me croyois honoré, chéri, comme je méritois de l'être, je me vis travesti tout-d'un-coup en un monstre affreux, tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, sans explication, sans doute, sans honte & sans que je puisse parvenir à savoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi ; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté sans succès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours, je me disois : Un aveuglement si stupide, une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre-humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire ; il y a des ames justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme ; si je le trouve, ils sont tous confondus. J'ai cherché vainement, je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle, sans exception, sans retour, & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription, sans jamais en pénétrer le mystere.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses, au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage, j'ai

retrouvé la ſérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même; puiſque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaiſir celui de la veille, & que je n'en deſire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? D'une ſeule choſe; c'eſt que j'ai appris à porter le joug de la néceſſité ſans murmure. C'eſt que je m'efforçois de tenir encore à mille choſes, & que toutes ces priſes m'ayant ſucceſſivement échappé, réduit à moi ſeul, j'ai repris enfin mon aſſiette. Preſſé de tous côtés je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuie que ſur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore ſon joug ſans que je m'en apperçuſſe. On veut être eſtimé des gens qu'on eſtime, & tant que je pus juger avantageuſement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que ſouvent les jugemens du public ſont équitables, mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du haſard, que les regles ſur leſquelles les hommes fondent leurs opinions, ne ſont tirées que de leurs paſſions ou de leurs préjugés, qui en ſont l'ouvrage; & que lors même qu'ils jugent bien, ſouvent encore ces bons jugemens naiſſent d'un mauvais principe, comme lorſqu'ils feignent d'honorer en quelque ſuccès le mérite d'un homme, non par eſprit de juſtice, mais pour ſe donner un air impartial, en calomniant tout à leur aiſe le même homme ſur d'autres points.

Mais, quand après de ſi longues & vaines recherches, je les vis tous reſter ſans exception dans le plus inique & abſurde ſyſtème que l'eſprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raiſon étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique ſe livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ſes guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à perſonne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne & m'écrier: il n'y en a plus; alors je commençai à me voir ſeul ſur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres mécaniques, qui n'agiſſoient que par impulſion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque paſſion que j'euſſe pu ſuppoſer dans leurs ames,

elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cesserent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein sur lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie que l'atteinte matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne; pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes, & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement, dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma destinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité où je ne devois supposer ni direction, ni intention, ni cause morale; qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner & sans regimber, parce que cela étoit inutile;

que tout ce que j'avois à faire encore sur la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif, je ne devois point user à résister inutilement à ma destinée, la force qui me restoit pour la supporter. Voilà ce que je me disois ; ma raison, mon cœur y acquiesçoient, & néanmoins je sentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent persécuté prend long-tems pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illusions se déguise & se fait prendre pour cette estime; mais quand la fraude enfin se découvre, & que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès-lors il n'est plus à craindre & quoi qu'on l'étouffe avec peine, on le subjugue au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & sur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premieres bornes; il commença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner : en se repliant sur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait, & que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne sont rien pour celui qui ne

voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être, & malgré leur puissance & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barriere qu'ils ont mise entr'eux & moi, m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires, il n'y a plus ni commerce ni secours réciproque, ni correspondance entr'eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentiment qu'on s'inquiéte & qu'on se rend malheureux. Pour moi j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout; moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférnce n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis; & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette diſpoſition me livre, au milieu des traverſes de ma vie, à l'incurie de mon naturel, preſqu'auſſi pleinement que ſi je vivois dans la plus complete proſpérité. Hors les courts momens où je ſuis rappellé par la préſence des objets aux plus douloureuſes inquiétudes, tout le reſte du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur ſe nourrit encore des ſentimens pour leſquelles il étoit né ; & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produiſent, & qui les partagent, comme ſi ces êtres exiſtoient réellement. Ils exiſtent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahiſſent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes, & ſuffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuſe & douce pour laquelle j'étois né ; je paſſe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets inſtructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon eſprit & mes ſens ; ou avec les enfans de mes fantaiſies que j'ai créés ſelon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les ſentimens, ou avec moi ſeul, content de moi-même, & déja plein du bonheur que je ſens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en eſt pas ainſi des triſtes momens que je paſſe encore au milieu des hommes, jouet de leurs careſſes traîtreſſes, de leurs complimens empoulés & dériſoires, de leur mielleuſe malignité. De quelque façon que je m'y ſuis pu prendre, l'amour-propre alors fait ſon jeu. La haine & l'animoſité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette groſſiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainſi ſottement pris pour dupe, ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un ſot amour-propre dont je ſens toute la bêtiſe, mais que je ne puis ſubjuguer. Les efforts que j'ai fait pour m'aguerrir à ces regards inſultans & moqueurs, ſont incroyables. Cent fois j'ai paſſé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique deſſein de m'exercer à ces cruelles luttes. Non-ſeulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laiſſé tout auſſi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes ſens, quoique je puiſſe faire, je n'ai jamais ſu réſiſter à leurs impreſſions, & tant que l'objet agit ſur eux, mon

cœur ne ceſſe d'en être affecté; mais ces affections paſſageres ne durent qu'autant que la ſenſation qui les cauſe. La préſence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais ſitôt qu'il diſparoît, l'impreſſion ceſſe; à l'inſtant que je ne le vois plus, je n'y penſe plus. J'ai beau ſavoir qu'il va s'occuper de moi, je ne ſaurois m'occuper de lui. Le mal que je ne ſens point actuellement ne m'affecte en aucune ſorte, le perſécuteur que je ne vois point eſt nul pour moi. Je ſens l'avantage que cette poſition donne à ceux qui diſpoſent de ma deſtinée. Qu'ils en diſpoſent donc tout à leur aiſe. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent ſans réſiſtance, que d'être forcé de penſer à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes ſens ſur mon cœur fait le ſeul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois perſonne, je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus. Je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échape rarement à quelque atteinte ſenſible; & lorſque j'y penſe le moins, un geſte, un regard ſiniſtre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveuillant que je rencontre ſuffit pour me bouleverſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiete, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt-là ma ſeule peine; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude, mais il faut l'aller chercher ſi loin, qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aie atteint l'aſyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever ma route. Le moment où j'échappe au cortege des méchans eſt délicieux; & ſitôt que je me vois ſous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terreſtre, & je goûte un plaiſir interne auſſi vif que ſi j'étois le plus heureux des mortels.

Je me ſouviens parfaitement que durant mes courtes proſpérités, ces mêmes promenades ſolitaires qui me ſont aujourd'hui ſi délicieuſes, m'étoient inſipides & ennuyeuſes. Quand j'étois chez quelqu'un

à la campagne, le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air, me faisoit souvent sortir seul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le sallon; le souvenir de la compagnie que j'y avois laissé m'y suivoit. Dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune me suivoit par-tout & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortege, que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse à chaque atteinte mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa premiere explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu-à-peu ses sens; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement; & cessant d'employer ma force en vaine resistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh! que dis-je, hélas! ma raison? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempéramment versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court; si-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter des peines durables, il faudroit

que l'impreſſion ſe renouvellât à chaque inſtant. Car les intervalles, quelque courts qu'ils ſoient, ſuffiſent pour me rendre à moi-même. Je ſuis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir ſur mes ſens, mais au premier inſtant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'eſt-là, quoiqu'on puiſſe faire, mon état le plus conſtant, & celui par lequel, en dépit de la deſtinée, je goûte un bonheur pour lequel je me ſens conſtitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient ſi bien que je ne deſire autre choſe que ſa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune ſorte; la crainte ſeule de celui qu'ils peuvent me faire encore eſt capable de m'agiter; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle priſe par laquelle ils puiſſent m'affecter d'un ſentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.

NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-même, & nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimeres. Profitons du contentement d'esprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets-là sont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point : mais j'ai souvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frappé c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentimens internes. Le bonheur n'a point d'enseigne extérieure; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux; mais le contentement se lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie? . . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire, me montrer l'éloge de Mde. Geoffrin, par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit sur le plaisir que prenoit Mde. Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit, avec raison, de cette disposition une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on intérrogeoit là-dessus ceux qu'on

mene

mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il souiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eût fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain, le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur; en allant, je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D. où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein, & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux enfans-trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé; & de-là, en étendant & caressant cette idée, on en avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par la pensée la chaine de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine fait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Soussoi, les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincérement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroissoit venir à moi si volontiers que, plus enfant qu'eux, je me sentois attacher à lui déja par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans-trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant, il est sûr

que c'eſt la crainte d'une deſtinée pour eux mille fois pire, & preſque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent ſur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu, dans ma ſituation, les laiſſer élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par ſa famille qui en auroit fait des monſtres. Je frémis encore d'y penſer. Ce que Mahomet fit de Seïde n'eſt rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendus là-deſſus dans la ſuite, me confirment aſſez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je ſavois que l'éducation pour eux la moins périlleuſe étoit celle des enfans-trouvés ; & je les y mis. Je le ferois encore avec bien moins de doute auſſi, ſi la choſe étoit à faire, & je ſais bien que nul père n'eſt plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoiſſance du cœur humain, c'eſt le plaiſir que j'avois à voir & obſerver les enfans qui m'a valu cette connoiſſance. Ce même plaiſir dans ma jeuneſſe y a mis une eſpece d'obſtacle, car je jouois avec les enfans ſi gaîment & de ſi bon cœur que je ne ſongeois guere à les étudier. Mais quand en vieilliſſant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me ſuis abſtenu de les importuner ; j'ai mieux aimé me priver d'un plaiſir que de troubler leur joie, & content alors de me ſatisfaire en regardant leurs jeux & tous leurs petits maneges, j'ai trouvé le dédommagement de mon ſacrifice dans les lumieres que ces obſervations m'ont fait acquérir ſur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos ſavans ne connoiſſent rien. J'ai conſigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche, trop ſoigneuſement pour ne l'avoir pas faite avec plaiſir, & ce ſeroit aſſurément la choſe du monde la plus incroyable que l'Héloïſe & l'Emile fuſſent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni préſence d'eſprit, ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête ſe ſont de plus en plus embarraſſées. L'idée & le mot propre m'échappent egalement, & rien n'exige un meilleur diſcernement & un choix d'expreſſions plus juſtes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en

moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expressément pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me sens me trouble, me déconcerte, & je serois bien plus à mon aise devant un Monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser, que de leur donner de la gêne ou du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les ames vraiment aimantes, est nul pour tous nos docteurs & doctoresses. Mde. Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en seroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Soussoi, non-seulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sentois moins le besoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi,,de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur? Ah! je ne serois pas obligé de chercher parmi les animaux, le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusé parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié presque, & dont l'impression qu'il a fait sur moi peint bien toute ma misère.

Il y a [illegible]

France, je pouſſai plus loin ; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traverſai le village de Clignancourt. Je marchois diſtrait & rêvant ſans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me ſentis ſaiſir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq à ſix ans qui ſerroit mes genoux de toute ſa force en me regardant d'un air ſi familier & ſi careſſant, que mes entrailles s'émurent. Je me diſois : c'eſt ainſi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baiſai pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport, & puis je continuai mon chemin. Je ſentois en marchant qu'il me manquoit quelque choſe. Un beſoin naiſſant me ramenoit ſur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté ſi bruſquement cet enfant; je croyois voir dans ſon action, ſans cauſe apparente, une ſorte d'inſpiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas ; je cours à l'enfant, je l'embraſſe de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand paſſoit là par haſard, & je commençai à le faire jaſer ; je lui demandai qui étoit ſon pere ? il me le montra qui relioit des tonneaux ; j'étois prét à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être une de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me reſſerra le cœur à l'inſtant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude que je n'en avois mis à revenir ſur mes pas, mais dans un trouble moins agréable qui changea toutes mes diſpoſitions. Je les ai pourtant ſenti renaître ſouvent depuis lors, je ſuis repaſſé pluſieurs fois par Clignancourt dans l'eſpérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'eſt plus reſté de cette rencontre qu'un ſouvenir aſſez vif mêlé toujours de douceur & de triſteſſe, comme toutes les émotions qui pénetrent encore quelquefois juſques à mon cœur.

Il y a compenſation à tout : ſi mes plaiſirs ſont rares & courts, je les goûte auſſi plus vivement quand ils viennent que s'ils m'étoient plus familiers ; je les rumine, pour ainſi dire, par de fréquens ſouvenirs ; & quelques rares qu'ils ſoient, s'ils étoient purs & ſans mélange, je ſerois plus heureux, peut-être, que dans ma proſpérité.



Le Barbier l'aîné Del. 1783 L. Romanet Sculp.

Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, sans me sentir ravi d'aise d'en avoir si bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles conduites par une maniere de religieuse, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux vint à passer un Oublieur avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles qui apparemment possédoient quelques liards, demanderent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitoit & disputoit j'appellai l'Oublieur & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente ; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois : car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs ca-

rades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le

monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entasser, & s'estropier ; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoi qu'en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou six savoyards autour d'une petite fille qui avoit encore sur son inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brêche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui le gardoit. Cette comédie m'amusa long-tems ; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant la partagerent, & moi qui partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains, & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pain d'épice foulés aux pieds & couverts de boue ?

De mon côté, quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désinté-

reſſé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des viſages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été ſouvent fruſtrée en France où, cette nation qui ſe prétend ſi gaie, montre peu cette gaîté dans ſes jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danſer le menu peuple : mais ſes danſes étoient ſi mauſſades, ſon maintien ſi dolent, ſi gauche, que j'en ſortois plutôt contriſté que réjoui. Mais à Geneve & en Suiſſe, où le rire ne s'évapore pas ſans ceſſe en folles malignités, tout reſpire le contentement & la gaîté dans les fêtes. La miſere n'y porte point ſon hideux aſpect. Le faſte n'y montre pas non plus ſon inſolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y diſpoſent les cœurs à s'épanouir, & ſouvent dans les tranſports d'une innocente joie, les inconnus s'accoſtent, s'embraſſent & s'invitent à jouir de concert des plaiſirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas beſoin d'en être. Il me ſuffit de les voir ; en les voyant je les partage ; & parmi tant de viſages gais, je ſuis bien ſûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne ſoit là qu'un plaiſir de ſentation, il a certainement une cauſe morale, & la preuve en eſt, que ce même aſpect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je ſais que ces ſignes de plaiſir & de joie ſur les viſages des méchans ne ſont que des marques que leur malignité eſt ſatisfaite. La joie innocente eſt la ſeule dont les ſignes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuſe joie le navrent & l'affligent quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces ſignes ſans doute, ne ſauroient être exactement les mêmes, partant de principes ſi différens : mais enfin ce ſont également des ſignes de joie, & leurs différences ſenſibles ne ſont aſſurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me ſont encore plus ſenſibles ; au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible

poſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſottiſe de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillance ou d'averſion, je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un ſigne, un geſte, un coup-d'œil d'un inconnu ſuffit pour troubler mes plaiſirs, ou calmer mes peines. Je ne ſuis à moi que quand je ſuis ſeul, hors de là je ſuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaiſir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon viſage au peuple, qu'à lui maſquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue ſans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; ſitôt que je vois la verdure, je commence à reſpirer. Faut-il s'étonner ſi j'aime la ſolitude! Je ne vois qu'animoſité ſur les viſages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je ſens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaiſir à vivre au milieu des hommes tant que mon viſage leur eſt inconnu. Mais c'eſt un plaiſir qu'on ne me laiſſe gueres. J'aimois encore, il y a quelques années, à traverſer les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux ou les femmes ſur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne ſais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, ſans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bonnes gens, & je me ſentois ſoupirer ſans ſavoir pourquoi. J'ignore ſi l'on m'a vu ſenſible à ce petit plaiſir, & ſi l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois ſur les phyſionomies à mon paſſage, & à l'air dont je ſuis regardé, je ſuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand ſoin de m'ôter cet incognito. La même choſe m'eſt arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établiſſement m'a toujours intéreſſé. Je ne vois

jamais ſans attendriſſement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaiſir çà & là quelques invalides qui, ayant conſervé l'ancienne honnêteté militaire, me ſaluoient en paſſant. Ce ſalut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaiſir que j'avois à les voir. Comme je ne ſais rien cacher de ce qui me touche, je parlois ſouvent des Invalides & de la façon dont leur aſpect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puiſqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de ſalutations. Un air repouſſant, un regard farouche avoit ſuccédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchiſe de leur métier ne leur laiſſant pas comme aux autres couvrir leur animoſité d'un maſque ricaneur & traître, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine, & tel eſt l'excès de ma miſere que je ſuis forcé de diſtinguer dans mon eſtime ceux qui me déguiſent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaiſir du côté des Invalides; cependant comme mes ſentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais ſans reſpect & ſans intérêt ces anciens défenſeurs de leur patrie : mais il m'eſt bien dur de me voir ſi mal payé de leur part de la juſtice que je leur rends. Quand par haſard j'en rencontre quelqu'un qui a échapé aux inſtructions communes, ou qui ne connoiſſant pas ma figure ne me montre aucune averſion, l'honnête ſalutation de ce ſeul là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne ſauroit pénétrer. J'eus encore ce plaiſir l'année derniere, en paſſant l'eau pour m'aller promener à l'iſle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverſer. Je me préſentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte & la traverſée fut longue. Je n'oſois preſque pas adreſſer la parole à l'Invalide,

de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire ; mais son air honnête me rassura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens & de mœurs. Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de cet incognito pour converser quelque moment avec un homme, & je sentis à la douceur que j'y trouvois combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau il préparoit ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priai de les resserrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point ; au contraire il parut sensible à mon attention, & surtout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à sortir du bateau. Qui croiroit que je fus assez enfant pour en pleurer d'aise ? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre sols dans la main pour avoir du tabac ; je n'osai jamais. La même honte qui me retint, m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécilité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me consolai bientôt en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & souille leur désintéressement. Il faut s'empresser de secourir ceux qui en ont besoin ; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas si bien toutes ses aises. Mais n'est-ce rien que de se dire je suis homme & reçu chez des humains ? C'est l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent sans peine, quand le cœur est mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

Aujourd'hui jour de Pâques fleuries, il y a préciſément cinquante ans de ma premiere connoiſſance avec madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le ſiecle. Je n'en avois pas encore dix-ſept, & mon tempérament naiſſant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçut de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeſte, d'une figure aſſez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'eſprit & de graces, m'inſpirât avec la reconnoiſſance, des ſentimens plus tendres que je n'en diſtinguois pas. Mais ce qui eſt moins ordinaire, eſt que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produiſit par un enchaînement inévitable le deſtin du reſte de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuſes facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une ſorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéleré par cette rencontre ne vint pourtant pas ſitôt; & dans la ſimplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma deſtinée, & long-tems encore avant de la poſſéder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! ſi j'avois ſuffi à ſon cœur, comme elle ſuffiſoit au mien! quels paiſibles & délicieux jours nous euſſions coulés enſemble! Nous en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides, & quel deſtin les a ſuivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mélange & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſpaſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la campagne; *j'ai paſſé ſoixante & dix ans ſur la terre & j'en ai vécu ſept.* Sans ce court mais précieux eſpace je ſerois reſté peut-être incertain ſur moi, car tout le reſte de ma

vie, facile & sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons & de son exemple, je sus donner à mon ame, encore simple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude & de la contemplation nâquit dans mon cœur avec les sentimens expansifs & tendres faits pour être son aliment. Le tumulte & le bruit les resserrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asyle, & c'est-là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avois besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédois. J'avois desiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre, & mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachemens, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems, & cette crainte née de la gêne de notre situation n'étoit pas sans fondement. Dès-lors je songeai à me donner en même tems des diversions sur cette inquiétude, & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sûre ressource contre la misere, & je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état, s'il étoit possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que j'en avois reçue. . . . .



RECUEIL
DE LETTRES.

RECUEIL

RECUEIL DE LETTRES.

QUATRE LETTRES A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE MALESHERBES,

Contenant le vrai tableau de mon caractere & les vrais motifs de toute ma conduite.

De Montmorenci, le 4 Janvier 1762.

PREMIERE LETTRE.

J'AUROIS moins tardé, Monsieur, à vous remercier de la derniere lettre dont vous m'avez honoré, si j'avois mesuré ma diligence à répondre, sur le plaisir qu'elle m'a fait. Mais, outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces tems-ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me console point de ce qui vient de se passer, je suis très-content que vous en soyez instruit, puisque cela ne m'a point ôté votre estime; elle en sera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne suis.

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une espece de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite; mais ils sont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs. J'ai un cœur trop sensible à d'autres attachemens, pour l'être si fort à l'opinion publique; j'aime trop mon plaisir & mon indépen-

dance pour être esclave de la vanité, au point qu'ils le supposent. Celui pour qui la fortune & l'espoir de parvenir, ne balança jamais un rendez-vous ou un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui; & il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelque talent, & qui tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître, soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seul à fuir la société des hommes, si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non, mon motif est moins noble, & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde; & la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite, acheve de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & consumé de mélancolie. Oh! Monsieur, combien vous vous trompez! C'est à Paris que je l'étois; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur, & l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude; ou je suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'ame qui ne se joue point, & sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver, vous a pu faire porter un jugement contraire; mais il est facile à voir que cette agitation n'a point son principe dans ma situation actuelle, mais dans une imagination déréglée, prête à s'effaroucher sur tout & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire, & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penser sans le plus mortel désespoir, qu'après sa mort on substitueroit sous son nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer sa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré le progrès de

mes maux ; mais, dans la ſuppoſition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'eſt point ſûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reſte de l'ouvrage à la nature.

Long-tems je me ſuis abuſé moi-même ſur la cauſe de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'eſprit aſſez préſent, pour montrer dans la converſation le peu que j'en ai, & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étois bien ſûr, même en diſant des ſottiſes, de n'être pas pris pour un ſot ; quand je me ſuis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de conſidération que ma plus ridicule vanité n'en eût oſé prétendre ; & que malgré cela, j'ai ſenti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cauſe, & que ces eſpeces de jouiſſances n'étoient point celles qu'il me falloit.

Quelle eſt donc enfin cette cauſe ? elle n'eſt autre que cet indomptable eſprit de liberté, que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune, & la réputation même ne me ſont rien. Il eſt certain que cet eſprit de liberté me vient moins d'orgueil que de pareſſe ; mais cette pareſſe eſt incroyable ; tout l'effarouche ; les moindres devoirs de la vie civile lui ſont inſupportables ; un mot à dire, une lettre à écrire, une viſite à faire, dès qu'il le faut, ſont pour moi des ſupplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me ſoit odieux, l'intime amitié m'eſt ſi chere, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle ; on ſuit ſon cœur, & tout eſt fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bienfait exige reconnoiſſance ; & je me ſens le cœur ingrat, par cela ſeul que la reconnoiſſance eſt un devoir. En un mot l'eſpece de bonheur qu'il me faut, n'eſt pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je conſentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque choſe malgré moi : & j'ai cent fois penſé, que je n'aurois pas vécu trop malheureux à la Baſtille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à reſter là.

J'ai cependant fait dans ma jeuneſſe, quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite, & le repos

dans ma vieilleſſe ; & comme ils n'ont été que par ſecouſſe, comme ceux d'un pareſſeux, ils n'ont jamais eu le moindre ſuccès. Quand les maux ſont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma paſſion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas, j'ai tout planté là, & je me ſuis dépêché de jouir. Voilà, Monſieur, je vous le jure, la véritable cauſe de cette retraite, à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'oſtentation, qui ſuppoſent une conſtance, ou plutôt une obſtination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractere naturel.

Vous me direz, Monſieur, que cette indolence ſuppoſée s'accorde mal avec les écrits que j'ai compoſés depuis dix ans, & avec ce deſir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à réſoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conſéquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monſieur, ſi mon ton familier ne vous déplaît pas; car dans l'épanchement de mon cœur je n'en ſaurois prendre un autre ; je me peindrai ſans fard & ſans modeſtie ; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je ſuis ; car paſſant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la maniere dont ceux qui penſent me connoître, interpretent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoiſſent rien. Perſonne au monde ne me connoît que moi ſeul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monſieur, je vous ſupplie ; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne ſongez pas non plus, de grace, à retirer celles qui ſont entre les mains de Duchéne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge, je ne crains point d'être vu tel que je ſuis. Je connois mes grands défauts, & je ſens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'eſpoir dans le Dieu ſuprême, & très-perſuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

SECONDE LETTRE.

A Montmorenci, le 12 Janvier 1762.

JE continue, Monſieur, à vous rendre compte de moi, puiſque j'ai commencé; car ce qui peut m'être le plus défavorable, eſt d'être connu à demi; & puiſque mes fautes ne m'ont point ôté votre eſtime, je ne préſume pas que ma franchiſe me la doive ôter.

Une ame pareſſeuſe qui s'effraie de tout ſoin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & ſenſible à l'excès à tout ce qui l'affecte, ſemblent ne pouvoir s'allier dans le même caractere; & ces deux contraires compoſent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puiſſe réſoudre cette oppoſition par des principes, elle exiſte pourtant; je la ſens, rien n'eſt plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une eſpece d'hiſtorique qui peut ſervir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture. A ſix ans, Plutarque me tomba ſous la main; à huit je le ſavois par cœur; j'avois lu tous les romans; ils m'avoient fait verſer des ſeaux de larmes, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De-là ſe forma dans le mien ce goût héroïque & romaneſque qui n'a fait qu'augmenter juſqu'à préſent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui reſſembloit à mes folies. Dans ma jeuneſſe, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes livres, je me livrois ſans réſerve à quiconque ſavoit m'en impoſer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou; à meſure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'eſpoir de le trouver, & par conſéquent le zele de le chercher. Aigri par les injuſtices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, ſouvent affligé du déſordre où l'exemple & la force des choſes m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon ſiecle & mes contemporains, & ſentant que je ne trouverois point

au milieu d'eux une ſituation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la ſociété des hommes, & je m'en ſuis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvois cultiver ſans peine, ſans riſque, & la trouver toujours ſûre, & telle qu'il me la falloit.

Après avoir paſſé quarante ans de ma vie ainſi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette ſociété que j'eſtimois ſi peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des beſoins que j'eſtimois ceux de la nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion : tout-à-coup un heureux haſard vint m'éclairer ſur ce que j'avois à faire pour moi-même, & à penſer de mes ſemblables, ſur leſquels mon cœur étoit ſans ceſſe en contradiction avec mon eſprit, & que je me ſentois encore porté à aimer avec tant de raiſons de les haïr. Je voudrois, Monſieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une ſi ſinguliere époque, & qui me ſera toujours préſent quand je vivrois éternellement.

J'allois voir Diderot alors priſonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe ſur la queſtion de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque choſe a reſſemblé à une inſpiration ſubite, c'eſt le mouvement qui ſe fit en moi à cette lecture : tout-à-coup je me ſens l'eſprit ébloui de mille lumieres ; des foules d'idées vives s'y préſentent à la fois avec une force, & une confuſion qui me jetta dans un trouble inexprimable ; je ſens ma tête priſe par un étourdiſſement ſemblable à l'ivreſſe. Une violente palpitation m'oppreſſe, ſouleve ma poitrine ; ne pouvant plus reſpirer en marchant, je me laiſſe tomber ſous un des arbres de l'avenue, & j'y paſſe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'apperçus tout le devant de ma veſte mouillé de mes larmes, ſans avoir ſenti que j'en répandois. Oh, Monſieur, ſi j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & ſenti ſous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du ſyſtême ſocial ; avec quelle force j'aurois expoſé tous les abus de nos inſtitutions ; avec quelle ſimplicité j'aurois démontré que l'homme eſt bon naturellement, & que c'eſt par ces inſtitutions ſeules, que les hommes deviennent méchans. Tout

ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminerent fous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, favoir ce premier difcours, celui fur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lefquels trois ouvrages font inféparables, & forment enfemble un même tout. Tout le refte a été perdu, & il n'y eut d'écrit fur le lieu même, que la Profopopée de Fabricius. Voilà comment lorfque j'y penfois le moins, je devins auteur prefque malgré moi. Il eft aifé de concevoir comment l'attrait d'un premier fuccès, & les critiques des barbouilleurs, me jetterent tout de bon dans la carriere. Avois-je quelque vrai talent pour écrire? je ne fais. Une vive perfuafion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement perfuadé. Ainfi c'eft peut-être un retour caché d'amour-propre, qui m'a fait choifir & mériter ma devife, & m'a fi paffionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je fuis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fauffes opinions des hommes, la fource de leurs miferes & de leur méchanceté, je fentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'euffent rendu malheureux moi-même, & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma fituation que de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance fenti les premieres atteintes, s'étant déclarée abfolument incurable, malgré toutes les promeffes des faux guériffeurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que fi je voulois être conféquent, & fecouer une fois de deffus mes épaules le pefant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris brufquement mon parti avec affez de courage, & je l'ai affez bien foutenu jufqu'ici avec une fermeté dont moi feul peux fentir le prix, parce qu'il n'y a que moi feul qui fache quels obftacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir fans ceffe contre le courant. Je fens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé, mais fi j'eftimois feulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxieme fecouffe, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus gueres redefcendre; car toutes les grandes épreuves font faites, &

il eſt déſormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me ſuis mis eſt le ſeul où l'homme puiſſe vivre bon & heureux, puiſqu'il eſt le plus indépendant de tous, & le ſeul où on ne ſe trouve jamais pour ſon propre avantage, dans la néceſſité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes écrits, a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon auteur, pour ſe faire impunément mauvais copiſte, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre, on m'eût pu trop prendre au mot ſur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié; car je brave aiſément le ridicule, mais je ne ſupporterois pas ſi bien le mépris. Mais ſi quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage, il eſt bien compenſé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on n'en veut point être eſclave, & qu'on veut vivre iſolé & indépendant. Ce ſont ces inconvéniens en partie qui m'ont chaſſé de Paris, & qui me pourſuivant encore dans mon aſyle, me chaſſeroient très-certainement plus loin, pour peu que ma ſanté vînt à ſe raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville, étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient abſolument me rendre heureux à leur mode, & non pas à la mienne. Au déſeſpoir de ma retraite, ils m'y ont pourſuivi pour m'en tirer. Je n'ai pu m'y maintenir ſans tout rompre. Je ne ſuis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre! non, je ne le ſuis point encore; mes derniers écrits ne ſont point encore imprimés; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'eſpere plus ſurvivre à l'impreſſion du recueil de tous: mais ſi contre mon attente je puis aller juſques-là, & prendre une fois congé du public, croyez, Monſieur, qu'alors je ſerai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. *O utinam*! O jour trois fois heureux! Non, il ne me ſera pas donné de le voir.

Je n'ai pas tout dit, Monſieur, & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à eſſuyer. Heureuſement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y feriez-vous bien embarraſſé. Mais pardonnez, de grace, pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire, &

en

en vérité je n'en ai pas le courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.

TROISIEME LETTRE.

A Montmorenci, le 26 Janvier 1762.

Après vous avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je sens qu'il est bien tard, mon ame aliénée d'elle-même est toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, & jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à-coup. C'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, courtisan de Trajan, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour & tous ses emplois pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe : *J'ai demeuré soixante & seize ans sur la terre, & j'en ai vécu sept.* Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne saurois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. O que le sort dont j'ai joui, n'est-il connu de tout l'univers! chacun voudroit s'en faire un semblable; la paix régneroit sur la terre; les hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, & d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblois autour

de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimeres qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fievre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie; & les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quels tems croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, & sont déja trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tous entiers avec moi seul, avec ma bonne & simple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne & les biches de la forêt; avec la nature entiere & son inconcevable Auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin; quand je voyois commencer une belle journée, mon premier souhait étoit que ni lettres, ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissois tous avec plaisir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échaper aux importuns, & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partois par le grand soleil avec le fidele Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi, avant que j'eusse pu m'esquiver; mais quand une fois j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à respirer en me sentant sauve, en me disant, me voilà maître de moi pour le reste de ce jour! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude & la domination, quelque asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature & moi. C'étoit là qu'elle sem-

bloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts, & la pourpre des bruyeres frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes pieds, tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration : le concours de tant d'objets intéressans qui se disputoient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse, & me faisoit souvent redire en moi-même; non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissoit pas long-tems déserte la terre ainsi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres selon mon cœur, & chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportois dans les asyles de la nature, des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une société charmante dont je ne me sentois pas indigne, je me faisois un siecle d'or à ma fantaisie, & remplissant ces beaux jours de toutes les scenes de ma vie, qui m'avoient laissé de doux souvenirs, & de toutes celles que mon cœur pouvoit desirer encore, je m'attendrissois jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, & qui sont désormais si loin des hommes. O si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siecle, & de ma petite gloriole d'Auteur, venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassois à l'instant pour me livrer sans distraction, aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimeres venoit quelquefois la contrister tout-à-coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé, rêvé, desiré encore. Je trouvois en moi un vide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je sentois le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même étoit jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante, que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre j'élevois mes idées à tous les êtres

de la nature, au syſtême univerſel des choſes, à l'Etre incompréhenſible qui embraſſe tout. Alors l'eſprit perdu dans cette immenſité, je ne penſois pas, je ne raiſonnois pas, je ne philoſophois pas; je me ſentois avec une ſorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec raviſſement à la confuſion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'eſpace; mon cœur reſſerré dans les bornes des êtres, s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que ſi j'euſſe dévoilé tous les myſteres de la nature, je me ſerois ſenti dans une ſituation moins délicieuſe, que cette étourdiſſante extaſe à laquelle mon eſprit ſe livroit ſans retenue, & qui dans l'agitation de mes tranſports, me faiſoit écrier quelquefois: ô grand Etre! ô grand Etre! ſans pouvoir dire, ni penſer rien de plus.

Ainſi s'écouloient dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait paſſées; & quand le coucher du ſoleil me faiſoit ſonger à la retraite, étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas aſſez mis à profit ma journée, je penſois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems perdu, je me diſois; je reviendrai demain.

Je revenois à petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me repoſois agréablement au retour, en me livrant à l'impreſſion des objets, mais ſans penſer, ſans imaginer, ſans rien faire autre choſe, que ſentir le calme & le bonheur de ma ſituation. Je trouvois mon couvert mis ſur ma terraſſe. Je ſoupois de grand appétit dans mon petit domeſtique, nulle image de ſervitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous uniſſoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami, non mon eſclave, nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi; ma gaîté durant toute la ſoirée témoignoit que j'avois vécu ſeul tout le jour; j'étois bien différent quand j'avois vu de la compagnie, j'étois rarement content des autres, & jamais de moi. Le ſoir j'étois grondeur & taciturne: cette remarque eſt de ma gouvernante, & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juſte en m'obſervant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air ſur mon épinette, je trouvois dans mon lit un

repos de corps & d'ame, cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie; bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations, que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre, ôte à l'esprit la liberté; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi, le moment de les goûter sans distraction.

Mais me voici déja à la fin de ma seconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc, & puis plus. Pardon, Monsieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas en parler avec tout le monde, c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai, & qu'elle me plaît. Voilà mon tort & mon excuse. Je vous prie de la prendre en gré.

QUATRIEME LETTRE.

28 Janvier 1762.

JE vous ai montré, monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite; motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractere, mais de tirer parti du mien, pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Aussi je ne vous déguiserai point que, malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs dans la société. J'estime moi, les paysans de Montmorenci des membres plus utiles de la société, que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie ; & je suis plus content de pouvoir dans l'accasion, faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigans, dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devroit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'est quelque chose que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devroient tous mener. C'est quelque chose quand on n'a plus ni force, ni santé pour travailler de ses bras, d'oser de sa retraite, faire entendre la voix de la vérité. C'est quelque chose d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables. C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établissement pernicieux que pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert vouloit qu'on fît parmi nous. Si j'eusse vécu dans Geneve, je n'aurois pu, ni publier l'Epître dédicatoire du discours sur l'inégalité, ni parler même de l'établissement de la comédie, du ton que je l'ai fait. Je serois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans l'occasion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, si j'agis où je dois agir ? D'ailleurs, les habitans de Montmorenci sont-ils moins hommes que les Parisiens, & quand je puis en dissuader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la ville, fais-je moins de bien que si je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel ? Mon indigence seule ne m'empêcheroit-elle pas d'être inutile de la maniere que tous ces beaux parleurs l'entendent ; & puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, & de payer à la société tout le besoin que je puis avoir d'elle ? Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres ; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de lettres aussi indigent

que moi, & plus capable de ce travail-là; en me l'offrant vous ſuppoſiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matieres qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me ſerois rendu indigne de vos bontés, en me conduiſant autrement que je n'ai fait; on n'eſt jamais excuſable de faire mal ce qu'on fait volontairement: je ſerois maintenant mécontent de moi, & vous auſſi; & je ne goûterois pas le plaiſir que je prends à vous écrire. Enfin, tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait ſelon ma portée tout ce que j'ai pu pour la ſociété; ſi j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois ſi bien quitte avec elle dans l'état où je ſuis, que ſi je pouvois déſormais me repoſer tout-à-fait, & vivre pour moi ſeul, je le ferois ſans ſcrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces, l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la preſſe, & ne croirois vraiment recommencer à vivre, que quand je ſerois tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu, que je ne me ſois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aie abandonné ma ſolitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit, Monſieur, que vous connuſſiez l'état de délaiſſement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorſque Monſieur & Madame de Luxembourg deſirerent de me connoître, pour juger de l'impreſſion que firent ſur mon cœur affligé leurs avances & leurs careſſes. J'étois mourant; ſans eux je ſerois infailliblement mort de triſteſſe; ils m'ont rendu la vie, il eſt bien juſte que je l'emploie à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut ſe ſuffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir beſoin de choix parmi eux; je les aime tous, & c'eſt parce que je les aime, que je hais l'injuſtice; c'eſt parce que je les aime, que je les fuis; je ſouffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas; cet intérêt pour l'eſpece ſuffit pour nourrir mon cœur; je n'ai pas beſoin d'amis particuliers, mais quand j'en ai, j'ai grand beſoin de ne les pas perdre; car quand ils ſe détachent, ils

me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le fache, je n'ai pas même befoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du fentiment, des foins & des fervices que le public voyoit, & dont je n'avois que faire; quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en fuis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le fuis tenu pour dit. Ils n'ont pas précifément ceffé de m'aimer, j'ai feulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la premiere fois de ma vie, je me trouvai donc tout-à-coup le cœur feul, & cela, feul auffi dans ma retraite, & prefque auffi malade que je le fuis aujourd'hui. C'eft dans ces circonftances que commença ce nouvel attachement, qui m'a fi bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera; car il durera, j'efpere, autant que ma vie, & quoi qu'il arrive, il fera le dernier. Je ne puis vous diffimuler, Monfieur, que j'ai une violente averfion pour les états qui dominent les autres; j'ai même tort de dire que je ne puis le diffimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un fang illuftre, fils du Chancelier de France, & premier Préfident d'une Cour Souveraine; oui, Monfieur, à vous qui m'avez fait mille biens fans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petiteffe & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage fi je les méprifois moins. C'eft avec ce fentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorenci; j'en ai vu les maîtres, ils m'ont aimé, & moi, Monfieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai de toutes les forces de mon ame; je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, le don feroit foible dans l'état où je fuis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me foucie gueres; mais la feule gloire qui ait jamais touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la poftérité, & qu'elle me rendra, parce qu'il m'eft dû, & que la poftérité eft toujours jufte. Mon cœur qui ne fait point s'attacher à demi, s'eft donné à eux fans réferve, & je ne m'en repens pas, je m'en repentirois même inutilement, car il ne feroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthoufiafme qu'ils

me qu'ils m'ont inſpiré, j'ai cent fois été ſur le point de leur demander un aſyle dans leur maiſon pour y paſſer le reſte de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie, ſi même, à la maniere dont ils s'y ſont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet eſt certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems, & avec le plus de complaiſance. Cependant il a fallu ſentir à la fin malgré moi, qu'il n'étoit pas bon. Je ne penſois qu'à l'attachement des perſonnes ſans ſonger aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés, & il y en avoit de tant de ſortes, ſurtout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'eſt excuſable, que par le ſentiment qui l'avoit inſpiré. D'ailleurs, la maniere de vivre qu'il auroit fallu prendre, choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes, je n'y aurois pas pu réſiſter ſeulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la diſtance reſtant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuſe qui fait le plus grand charme d'une étroite ſociété, eût toujours manqué à la nôtre; je n'aurois été ni l'ami, ni le domeſtique de Monſieur le Maréchal de Luxembourg; j'aurois été ſon hôte; en me ſentant hors de chez moi, j'aurois ſoupiré ſouvent après mon ancien aſyle, & il vaut cent fois mieux être éloigné des perſonnes qu'on aime, & deſirer d'être auprès d'elles, que de s'expoſer à faire un ſouhait oppoſé. Quelques degrés plus rapprochés euſſent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois ſuppoſé dans mes rêves Monſieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Rouſſeau point Auteur, point faiſeur de livres, mais ayant un eſprit médiocre & un peu d'acquis, ſe préſentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de ſa vie, & contribuant au leur; ſi pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pouſſer d'un coup d'épaule le château de Maleſherbes à demi-lieue de-là, il me ſemble, Monſieur, qu'en rêvant de cette maniere je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en eſt fait; il ne me reſte plus qu'à terminer le long rêve; car les autres ſont déſormais tous hors de ſaiſon; & c'eſt beaucoup, ſi je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuſes

que j'ai paſſées au château de Montmorenci. Quoi qu'il en ſoit me voilà tel que je me ſens affecté, jugez-moi ſur tout ce fatras ſi j'en vaux la peine, car je n'y ſaurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer; ſi ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai ceſſé d'uſurper ce qui ne m'appartenoit pas; mais ſi je la conſerve, elle m'en deviendra plus chere, comme étant plus à moi.

LETTRE DE J. J. ROUSSEAU A M. PHILOPOLIS.

Vous voulez, Monsieur, que je vous réponde, puisque vous me faites des questions. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ouvrage dédié à mes Concitoyens; je dois en le défendant, justifier l'honneur qu'ils m'ont fait de l'accepter. Je laisse à part dans votre lettre ce qui me regarde en bien & en mal, parce que l'un compense l'autre à-peu-près, que j'y prends peu d'intérêt, le public encore moins, & que tout cela ne fait rien à la recherche de la vérité. Je commence donc par le raisonnement que vous me proposez, comme essentiel à la question que j'ai taché de résoudre.

L'état de société, me dites-vous, résulte immédiatement des facultés de l'homme & par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devînt point sociable, ce seroit donc vouloir qu'il ne fût point homme, & c'est attaquer l'ouvrage de Dieu que de s'élever contre la société humaine. Permettez-moi, Monsieur, de vous proposer à mon tour une difficulté avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerois ce détour si je connoissois un chemin plus sûr pour aller au but.

Supposons que quelques Savans trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse, & l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare découverte. Persuasion qui ne seroit peut-être pas si difficile à produire qu'elle paroît au premier aspect: car la raison, ce grand véhicule de toutes nos sottises, n'auroit garde de nous manquer à celle-ci. Les Philosophes sur-tout & les gens sensés, pour secouer le joug des passions & goûter le précieux repos de l'ame, gagneroient à grands pas l'âge de Nestor, & renonceroient volontiers aux desirs qu'on peut satisfaire, afin de se garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y auroit que quelques étourdis qui, rougissant même de leur

foiblesse, voudroient follement rester jeunes & heureux, au lieu de vieillir pour être sages.

Supposons qu'un esprit singulier, bizarre, & pour tout dire, un homme à paradoxes, s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leurs maximes, de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radoter à force d'être raisonnables; & que s'il faut qu'ils soient vieux un jour, ils devroient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il seroit possible.

Il ne faut pas demander si nos sophistes, craignant le décri de leur Arcane, se hâteroient d'interrompre ce discoureur importun. « Sages » vieillards, diroient-ils à leurs sectateurs, remerciez le Ciel des » graces qu'il vous accorde, & félicitez-vous sans cesse d'avoir si » bien suivi ses volontés. Vous êtes décrépits, il est vrai, languissans, » cacochymes; tel est le sort inévitable de l'homme, mais votre en- » tendement est sain; vous êtes perclus de tous les membres, mais » votre tête en est plus libre; vous ne sauriez agir, mais vous parlez » comme des oracles; & si vos douleurs augmentent de jour en jour, » votre Philosophie augmente avec elles. Plaignez cette jeunesse im- » pétueuse que sa brutale santé prive des biens attachés à votre foi- » blesse. Heureuses infirmités qui rassemblent autour de vous tant » d'habiles Pharmaciens, fournis de plus de drogues que vous n'avez » de maux, tant de savans Médecins qui connoissent à fond votre » pouls, qui savent en grec les noms de tous vos rhumatismes, tant » de zélés consolateurs & d'héritiers fidelles qui vous conduisent » agréablement à votre derniere heure. Que de secours perdus pour » vous si vous n'aviez su vous donner les maux qui les ont rendus » nécessaires »!

Ne pouvons-nous pas imaginer qu'apostrophant ensuite notre imprudent avertisseur, ils lui parleroient à-peu-près ainsi :

« Cessez, déclamateur téméraire, de tenir ces discours impies. » Osez-vous blâmer ainsi la volonté de celui qui a fait le genre-hu- » main? L'état de vieillesse ne découle-t-il pas de la constitution de » l'homme? N'est-il pas naturel à l'homme de vieillir? Que faites- » vous donc dans vos discours séditieux que d'attaquer une loi de » la nature, & par conséquent la volonté de son Créateur? Puisque » l'homme vieillit, Dieu veut qu'il vieillisse. Les faits sont-ils autre

» chose que l'expression de sa volonté ? Apprenez que l'homme jeune » n'est point celui que Dieu a voulu faire, & que pour s'empresser » d'obéir à ses ordres il faut se hâter de vieillir ».

Tout cela supposé, je vous demande, Monsieur, si l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre, & dans ce dernier cas, de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit dire, je tâcherai de résoudre alors votre objection.

Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système, n'oubliez pas, je vous prie, que selon moi la société est naturelle à l'espece humaine comme la décrépitude à l'individu, & qu'il faut des Arts, des Loix, des Gouvernemens aux Peuples, comme il faut des béquilles aux vieillards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle de la seule nature de l'homme, & que celui de société découle de la nature du genre-humain ; non pas immédiatement comme vous le dites, mais seulemeut comme je l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonstances extérieures qui pouvoient être ou n'être pas, ou du moins arriver plus tôt ou plus tard, & par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendent de la volonté des hommes ; j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite, de supposer dans l'individu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse comme l'espece a celui de retarder la sienne. L'état de société ayant donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'arriver plus tôt ou plus tard, il n'est pas inutile de leur montrer le danger d'aller si vîte, & les miseres d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espece.

A l'énumération des maux dont les hommes sont accablés, & que je soutiens être leur propre ouvrage, vous m'assurez, Leibnitz & vous, que tout est bien, & qu'ainsi la Providence est justifiée. J'étois éloigné de croire qu'elle eût besoin pour sa justification du secours de la Philosophie Leibnitzienne, ni d'aucune autre. Pensez-vous sérieusement, vous-même, qu'un système de Philosophie, quel qu'il soit, puisse être plus répréhensible que l'univers, & que pour disculper la Providence, les argumens d'un Philosophe soient plus convaincans que les ouvrages de Dieu ? Au reste, nier que le mal existe, est un moyen fort commode d'excuser l'auteur du mal. Les Stoïciens se sont autrefois rendus ridicules à meilleur marché.

Selon Leibnitz & Pope, tout ce qui eſt, eſt bien. S'il y a des ſociétés, c'eſt que le bien général veut qu'il y en ait; s'il n'y en a point, le bien général veut qu'il n'y en ait pas; & ſi quelqu'un perſuadoit aux hommes de retourner vivre dans les forêts, il ſeroit bon qu'ils y retournaſſent vivre. On ne doit pas appliquer à la nature des choſes une idée de bien ou de mal qu'on ne tire que de leurs rapports, car elles peuvent être bonnes relativement au tout, quoique mauvaiſes en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien général peut être un mal particulier, dont il eſt permis de ſe délivrer quand il eſt poſſible. Car ſi ce mal, tandis qu'on le ſupporte, eſt utile au tout, le bien contraire qu'on s'efforce de lui ſubſtituer ne lui ſera pas moins utile ſi-tôt qu'il aura lieu. Par la même raiſon que tout eſt bien comme il eſt, ſi quelqu'un s'efforce de changer l'état des choſes, il eſt bon qu'il s'efforce de les changer; & s'il eſt bien ou mal qu'il réuſſiſſe, c'eſt ce qu'on peut apprendre de l'événement ſeul & non de la raiſon. Rien n'empêche en cela que le mal particulier ne ſoit un mal réel pour celui qui le ſouffre. Il étoit bon pour le tout que nous fuſſions civiliſés puiſque nous le ſommes, mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être. Leibnitz n'eût jamais rien tiré de ſon ſyſtême qui pût combattre cette propoſition; & il eſt clair que l'optimiſme bien entendu, ne fait rien ni pour ni contre moi.

Auſſi n'eſt-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre, mais à vous ſeul qui, ſans diſtinguer le mal univerſel qu'ils nient, du mal particulier qu'ils ne nient pas, prétendez que c'eſt aſſez qu'une choſe exiſte pour qu'il ne ſoit pas permis de deſirer qu'elle exiſtât autrement. Mais, Monſieur, ſi tout eſt bien comme il eſt, tout étoit bien comme il étoit avant qu'il y eût des Gouvernemens & des Loix; il fut donc au moins ſuperflu de les établir, & Jean-Jacques alors, avec votre ſyſtême, eût eu beau jeu contre Philopolis. Si tout eſt bien comme il eſt, de la maniere que vous l'entendez, à quoi bon corriger nos vices, guérir nos maux, redreſſer nos erreurs? Que ſervent nos Chaires, nos Tribunaux, nos Académies? Pourquoi faire appeller un Médecin quand vous avez la fievre? Que ſavez-vous ſi le bien du plus grand tout que vous ne connoiſſez pas, n'exige point que vous ayez le tranſport, & ſi la ſanté des habitans de Saturne ou de Sirius ne ſouffriroient point du rétabliſſement de la vôtre? Laiſſez aller tout comme

il pourra, afin que tout aille toujours bien. Si tout eſt le mieux qu'il peut être, vous devez blâmer toute action quelconque ; car toute action produit néceſſairement quelque changement dans l'état où ſont les choſes, au moment qu'elle ſe fait ; on ne peut donc toucher à rien ſans mal faire, & le quiétiſme le plus parfait eſt la ſeule vertu qui reſte à l'homme. Enfin, ſi tout eſt bien comme il eſt, il eſt bon qu'il y ait des Lapons, des Eſquimaux, des Algonquins, des Chicacas, des Caraïbes, qui ſe paſſent de notre police, des Hottentots qui s'en moquent, & un Genevois qui les approuve. Leibnitz lui-même conviendroit de ceci.

L'homme, dites-vous, eſt tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Mais les hommes different tellement ſelon les tems & les lieux, qu'avec une pareille logique, on ſeroit ſujet à tirer du particulier à l'univerſel des conſéquences fort contradictoires, & fort peu concluantes. Il ne faut qu'une erreur de Géographie pour bouleverſer toute cette prétendue doctrine qui déduit ce qui doit être de ce qu'on voit. C'eſt à faire aux Caſtors, dira l'Indien, de s'enfouir dans des tanieres, l'homme doit dormir à l'air dans un hamac ſuſpendu à des arbres. Non, non, dira le Tartare, l'homme eſt fait pour coucher dans un chariot. Pauvres gens, s'écrieront nos Philopolis d'un air de pitié, ne voyez-vous pas que l'homme eſt fait pour bâtir des villes ! Quand il eſt queſtion de raiſonner ſur la nature humaine, le vrai Philoſophe n'eſt ni Indien, ni Tartare, ni de Geneve, ni de Paris, mais il eſt homme.

Que le ſinge ſoit une bête, je le crois, & j'en ai dit la raiſon : que l'Orang-Outang en ſoit une auſſi, voilà ce que vous avez la bonté de m'apprendre, & j'avoue qu'après les faits que j'ai cités, la preuve de celui-là me ſembloit difficile. Vous philoſophez trop bien pour prononcer là-deſſus auſſi légérement que nos voyageurs qui s'expoſent quelquefois ſans beaucoup de façons, à mettre leur ſemblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc ſurement le Public, & vous inſtruirez même les Naturaliſtes en nous apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette queſtion.

Dans mon Epître dédicatoire, j'ai félicité ma Patrie d'avoir un des meilleurs Gouvernemens qui puſſent exiſter. J'ai trouvé dans le Diſcours qu'il devoit y avoir très-peu de bons gouvernemens : je ne vois

pas où eſt la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment ſavez-vous, Monſieur, que j'irois vivre dans les bois ſi ma ſanté me le permettoit, plutôt que parmi mes Concitoyens pour leſquels vous connoiſſez ma tendreſſe? Loin de rien dire de ſemblable dans mon Ouvrage, vous y avez dû voir des raiſons très-fortes de ne point choiſir ce genre de vie. Je ſens trop en mon particulier combien peu je puis me paſſer de vivre avec des hommes auſſi corrompus que moi, & le ſage même, s'il en eſt, n'ira pas aujourd'ui chercher le bonheur au fond d'un déſert. Il faut fixer, quand on le peut, ſon ſéjour dans ſa Patrie pour l'aimer & la ſervir. Heureux celui qui, privé de cet avantage, peut au moins vivre au ſein de l'amitié dans la Patrie commune du genre-humain, dans cet aſyle immenſe ouvert à tous les hommes, où ſe plaiſent également l'auſtere ſageſſe & la jeuneſſe folâtre; où regnent l'humanité; l'hoſpitalité, la douceur, & tous les charmes d'une ſociété facile; où le pauvre trouve encore des amis, la vertu des exemples qui l'animent, & la raiſon des guides qui l'éclairent. C'eſt ſur ce grand théatre de la fortune, du vice, & quelquefois des vertus qu'on peut obſerver avec fruit le ſpectacle de la vie; mais c'eſt dans ſon pays que chacun devroit en paix achever la ſienne.

Il me ſemble, Monſieur, que vous me cenſurez bien gravement, ſur une réflexion qui me paroît très-juſte, & qui, juſte ou non, n'a point dans mon écrit le ſens qu'il vous plaît de lui donner par l'addition d'une ſeule lettre. *Si la nature nous a deſtinés à être ſaints*, me faites-vous dire, *j'oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé.* Je vous avoue que ſi javois ainſi confondu la ſanté avec la ſainteté, & que la propoſition fût vraie, je me croirois très-propre à devenir un grand ſaint moi-même dans l'autre monde, ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci.

Je finis, Monſieur, en répondant à vos trois dernieres queſtions. Je n'abuſerai pas du tems que vous me donnez pour y réfléchir; c'eſt un ſoin que j'avois pris d'avance.

Un homme ou tout autre Etre ſenſible qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la pitié, & ſeroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit? Je réponds que non.

Pourquoi

Pourquoi la populace à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de pitié, se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue? Par la même raison que vous allez pleurer au théâtre & voir Séïde égorger son pere, ou Thyeste boire le sang de son fils. La pitié est un sentiment si délicieux qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs, chacun a une curiosité secrete d'étudier les mouvemens de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut éviter. Ajoutez à cela le plaisir d'être pendant deux mois l'orateur du quartier, & de raconter pathétiquement aux voisins la belle mort du dernier roué.

L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits, a-t-elle ces petits pour objet, ou la mere? D'abord la mere pour son besoin, puis les petits par habitude. Je l'avois dit dans le Discours. *Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en seroit que plus assuré.* Je le croirois ainsi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que resserrée; car dès que les poussins sont éclos, on ne voit pas que la poule ait aucun besoin d'eux, & sa tendresse maternelle ne le cede pourtant à nul autre.

Voilà, Monsieur, mes réponses. Remarquez au reste que, dans cette affaire, comme dans celle du premier Discours, je suis toujours le monstre qui soutient que l'homme est naturellement bon, & que mes adversaires sont toujours les honnêtes gens qui, à l'édification publique, s'efforcent de prouver que la nature n'a fait que des scélérats.

Je suis, autant qu'on peut l'être, de quelqu'un qu'on ne connoît point.

Monsieur, &c.

LETTRE

A M***. (1)

JE voilà, Monſieur, ce miſérable radotage que mon amour-propre humilié vous a fait ſi long-tems attendre, faute de ſentir qu'un amour-propre beaucoup plus noble, devoit m'apprendre à ſurmonter celui-là. Qu'importe que mon verbiage vous paroiſſe miſérable, pourvu que je ſois content du ſentiment qui me l'a dicté. Sitôt que mon meilleur état m'a rendu quelques forces, j'en ai profité pour le relire & vous l'envoyer. Si vous avez le courage d'aller juſqu'au bout, je vous prie après cela de vouloir bien me le renvoyer, ſans me rien dire de ce que vous en aurez penſé, & que je comprends de reſte. Je vous ſalue, Monſieur, & vous embraſſe de tout mon cœur.

A Monquin, le 25 Mars 1769.

A Bourgoin, le 15 Janvier 1769.

JE ſens, Monſieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre derniere lettre : mais c'eſt un devoir enfin que vous m'impoſez & que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les diſtractions de l'état où je ſuis.

Mon deſſein, en vous diſant ici mon opinion ſur les principaux points de votre lettre, eſt de vous la dire avec ſimplicité & ſans chercher à vous la faire adopter. Cela ſeroit contre mes principes, & même contre mon goût. Car je ſuis juſte, & comme je n'aime point qu'on cherche à me ſubjuguer, je ne cherche non plus à ſubjuguer perſonne. Je ſais que la raiſon commune eſt très-bornée ; qu'auſſitôt qu'on ſort de ſes étroites limites, chacun a la ſienne qui n'eſt propre qu'à lui ; que les opinions ſe propagent par les opinions & non par la raiſon, & que quiconque cede au raiſonnement d'un autre,

---

(1) Cette Lettre ſert d'envoi à celle qui ſuit.

chose déja très-rare, cede par préjugé, par autorité, par affection, par paresse; rarement, jamais peut-être par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'Auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnemens, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; & sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance & en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention & la bonne foi dont j'étois capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence & de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer? Le moment presse, le départ approche. Je n'aurois jamais le tems ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance & la fermeté d'un homme, non les doutes décourageans & timides d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeller de mes anciennes idées, à ce que j'apperçois de la marche des vôtres, je vois que n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez prépondérant pour vous décider, & vous êtes resté dans le doute: ce n'est pas comme cela que je fis. J'examinai tous les systêmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connoître. Je méditai sur ceux que je pouvois imaginer. Je les comparai tous de mon mieux; & je me décidai, non pour celui qui ne m'offroit point de difficultés, car ils m'en offroient tous; mais pour celui qui me paroissoit en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chose, que la contemplation de l'infini passeroit toujours les bornes de mon entendement; que ne devant jamais

eſpérer de concevoir pleinement le ſyſtéme de la nature, tout ce que je pouvois faire étoit de le conſidérer par les côtés que je pouvois ſaiſir; qu'il falloit ſavoir ignorer en paix tout le reſte; & j'avoue que dans ces recherches je penſai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou ſuffiſamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent, & qu'on ne ſauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance ſi téméraire, ou du moins une ſi forte perſuaſion, que j'aurois défié tout philoſophe de propoſer aucun autre ſyſtême intelligible ſur la nature, auquel je n'euſſe oppoſé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvoit m'oppoſer ſur le mien, & alors il falloit me réſoudre à reſter ſans rien croire, comme vous faites, ce qui ne dépendoit pas de moi, ou mal raiſonner, ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans, a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Suppoſons, me diſois-je, le genre-humain vieilli juſqu'à ce jour dans le plus complet matérialiſme, ſans que jamais idée de divinité ni d'ame ſoit entrée dans aucun eſprit humain. Suppoſons que l'athéiſme philoſophique ait épuiſé tous ſes ſyſtêmes pour expliquer la formation & la marche de l'univers par le ſeul jeu de la matiere & du mouvement néceſſaire, mot auquel du reſte je n'ai jamais rien conçu. Dans cet état, Monſieur, excuſez ma franchiſe, je ſuppoſois encore ce que j'ai toujours vu, & ce que je ſentois devoir être; qu'au lieu de ſe repoſer tranquillement dans ces ſyſtêmes, comme dans le ſein de la vérité, leurs inquiets partiſans cherchoient ſans ceſſe à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, & comme celui qui ſent trembler ſous ſes pieds la maiſon qu'il habite, à l'étayer de nouveaux argumens. Terminons enfin ces ſuppoſitions par celle d'un Platon, d'un Clarke, qui ſe levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit: Mes amis, ſi vous euſſiez commencé l'analyſe de cet univers par celle de vous-mêmes, vous euſſiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la conſtitution de ce même univers, que vous cherchez en vain ſans cela. Qu'enſuite leur expliquant la diſtinction des deux ſubſtances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matiere, que, quoi qu'en diſe Locke, la ſuppoſition de la matiere penſante eſt une véritable abſurdité. Qu'il

leur eût fait voir qu'elle est la nature de l'être vraiment actif & pensant, & que de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses, mais sûres de l'Etre suprême : qui peut douter que frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, & que les penseurs sur-tout & les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si long-tems les dehors de cette machine immense, sans trouver, sans soupçonner même la clef de sa constitution, & toujours grossiérement bornés par leurs sens, de n'avoir jamais su voir que matiere où tout leur montroit qu'une autre substance donnoit la vie à l'univers & l'intelligence à l'homme. C'est alors, Monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie, que les jeunes gens & les sages se fussent trouvés d'accord, qu'une doctrine si belle, si sublime, si douce & si consolante pour tout homme juste, eût réellement excité tous les hommes à la vertu, & que ce beau mot d'*humanité* rebattu maintenant jusqu'à la fadeur, jusqu'au ridicule, par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffi d'une simple transposition de tems pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique, avec cette différence que celle d'aujourd'hui, malgré son clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux.

Vous objectez, Monsieur, que si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connoître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection, & ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se seroit obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé, non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait, & je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne foi dans sa croyance, & ne pas s'en faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas tout intelligence, nous ne saurions phi-

losopher avec tant de désintéressement que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions ; l'on peut souvent juger des secretes inclinations d'un homme par ses sentimens purement spéculatifs ; & cela posé, je pense qu'il se pourroit bien que celui qui n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes & par ses œuvres & dans leurs cœurs, & s'il y en a qui ne le connoissent pas, c'est selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage & sans culture qui n'a fait encore aucun usage de sa raison, qui, gouverné seulement par ses appétits n'a pas besoin d'autre guide, & qui ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas au contraire est le philosophe, qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de rafiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple & primitive, & pour vouloir toujours savoir plus & mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à la fois raisonnable & modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses limites & s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son ame & celle de l'Auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, & contempler d'aussi près l'une & l'autre que s'il étoit lui-même un pur esprit. Alors saisi de respect il s'arrête & ne touche point au voile, content de savoir que l'Etre immense est dessous. Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique. Le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, & dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'est ni une brute ni un prodige est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, & qui compose les dix-neuf vingtiemes du genre-humain. C'est à cette classe nombreuse de chanter le Pseaume *Cœli enarrant*, & c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connoissent & adorent Dieu, & quoique chacun l'habille à sa mode, sous tous ces vêtemens divers, on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de doctrine, & dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut

un plus tranſcendant : ce n'eſt pas de quoi je le blâme : mais qu'il parte de-là pour ſe mettre à la place du genre-humain, & dire que Dieu s'eſt caché aux hommes, parce que lui petit nombre ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode, & le jeu de l'intrigue étende la ſecte philoſophique & perſuade un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu : mais cette mode paſſagere ne peut durer, & comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme. Enfin, quand forçant la nature des choſes, la divinité augmenteroit pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raiſon de ſubtilité pour la nier. La raiſon prend à la longue le pli que le cœur lui donne, & quand on veut penſer en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monſieur, ne vous paroît gueres philoſophique, ni à moi non plus; mais toujours de bonne foi avec moi-même, je ſens ſe joindre à mes raiſonnemens, quoique ſimples, le poids de l'aſſentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie; je ne ſaurois penſer comme vous ſur ce point, & je trouve au contraire dans ce jugement interne une ſauve-garde naturelle contre les ſophiſmes de ma raiſon. Je crains même qu'en cette occaſion vous ne confondiez les penchans ſecrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus ſecret, plus interne encore, qui réclame & murmure contre ces déciſions intéreſſées, & nous ramene en dépit de nous ſur la route de la vérité. Ce ſentiment intérieur eſt celui de la nature elle-même; c'eſt un appel de ſa part contre les ſophiſmes de la raiſon, & ce qui le prouve eſt qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cede avec le plus de complaiſance aux jugemens qu'il s'obſtine à rejetter. Loin de croire que qui juge d'après lui ſoit ſujet à ſe tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, & qu'il eſt la lumiere de notre foible entendement, lorſque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philoſophie elle-même avec toute ſa fierté, n'eſt-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriſer. N'étoit-ce pas lui ſeul qui faiſoit marcher Diogene pour toute réponſe devant Zénon qui nioit le mouvement? N'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philoſophique répondoit

aux pyrrhoniens. N'allons pas si loin : tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'Evêque Berkley s'éleve & soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien ? Otez le sentiment intérieur, & je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme qui me paroissez si bien né; de la bonne foi, je vous en conjure, & permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous sera pas suspect, celui des pensées philosophiques. Qu'un homme vienne vous dire que projettant au hasard une multitude de caracteres d'imprimerie, il a vu l'Enéïde toute arrangée résulter de ce jet : convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille, vous lui répondrez froidement; Monsieur, cela n'est pas impossible ; mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi ?

Eh ! qui ne sait que sans le sentiment interne, il ne resteroit bientôt plus de traces de vérité sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendroient auroient plus de génie, d'adresse & d'esprit, & qu'enfin réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire ni que penser.

Mais les objections . . . . . . sans doute il y en a d'insolubles pour nous & beaucoup, je le sais. Mais encore un coup donnez-moi un systême où il n'y en ait pas, ou dites-moi comment je dois me déterminer. Bien plus ; par la nature de mon systême, pourvu que mes preuves directes soient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter ; vu l'impossibilité où je suis, moi être mixte, de raisonner exactement sur les esprits purs & d'en observer suffisamment la nature. Mais vous matérialiste, qui me parlez d'une substance unique, palpable & soumise par sa nature à l'inspection des sens, vous êtes obligé non-seulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfaisante, parce que nous possédons vous & moi tous les instrumens nécessaires à cette solution. Et par exemple, quand vous faites naître la pensée des combinaisons de la matiere, vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons & leur résultat par les seules loix de la physique & de la mécanique, puisque vous n'en admettez point d'autres

d'autres. Vous Epicurien, vous compoſez l'ame d'atomes ſubtils. Mais qu'appellez-vous *ſubtils*, je vous prie? Vous ſavez que nous ne connoiſſons point de dimenſions abſolues, & que rien n'eſt petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends par ſuppoſition, un microſcope ſuffiſant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danſe & de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir réſulter la penſée. Vous Moderniſte, vous me montrez une molécule organique. Je prends mon microſcope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre : j'attends de voir ſe mouler & s'entortiller de pareils dragons juſqu'à ce que je voie réſulter du tout un être non-ſeulement organiſé mais intelligent ; c'eſt-à-dire un être non aggrégatif & qui ſoit rigoureuſement un, &c. Vous me marquiez, Monſieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juſte, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été compoſée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & ſenſiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent ; je ne vous demande rien de plus.

Mais ſi tout eſt l'œuvre d'un Etre intelligent, puiſſant, bienfaiſant, d'où vient le mal ſur la terre? Je vous avoue que cette difficulté ſi terrible ne m'a jamais beaucoup frappé ; ſoit que je ne l'aie pas bien conçue, ſoit qu'en effet elle n'ait pas toute la ſolidité qu'elle paroît avoir. Nos philoſophes ſe ſont élevés contre les entités métaphyſiques, & je ne connois perſonne qui en faſſe tant. Qu'entendent-ils par *le mal?* qu'eſt-ce que *le mal* en lui-même? où eſt *le mal*, relativement à la nature & à ſon auteur? L'univers ſubſiſte, l'ordre y regne & s'y conſerve ; tout y périt ſucceſſivement, parce que telle eſt la loi des êtres matériels & mûrs ; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénere ; parce que tel eſt l'ordre de ſon auteur, & cet ordre ne ſe dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je ſouffre, n'eſt-ce pas un mal? Quand je meurs, n'eſt-ce pas un mal? Doucement : je ſuis ſujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir ; c'étoit de ne jamais naître. La vie eſt un bien poſitif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du poſitif n'eſt pas le négatif, il eſt

zéro. La mort nous est terrible, & nous appellons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés avec une bonté digne de l'Etre-suprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la cessation subite d'une douleur aiguë est un plaisir vif & délicieux. M'oseroit-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une douleur aigue? La douce jouissance de la vie est permanente; il suffit pour la goûter de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement, importun, mais nécessaire, que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardois de près à tout cela, je trouvai, je prouvai peut-être, que le sentiment de la mort & celui de la douleur est presque nul dans l'ordre de la nature. Ce sont les hommes qui l'ont aiguisé. Sans leurs rafinemens insensés, sans leurs institutions barbares les maux physiques ne nous atteindroient, ne nous affecteroient guere, & nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral! autre ouvrage de l'homme, auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre, & en cela semblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes & des maux qu'ils leur attirent? Faudra-t-il en voyant un champ de bataille lui reprocher d'avoir créé tant de jambes & de bras cassés?

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devoit abuser de sa liberté? Ah, Monsieur, de ***, s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu! donne-moi des vertus, & me place un jour auprès des Fénelons, des Catons, des Socrates. Que m'importera le reste du genre-humain? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monsieur, il s'agit ici de mon sentiment, non de mes preuves, & vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal, & de l'avoir effleurée; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries, & moi je les ai oubliées: nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je sais, est que la facilité que je trouvois à les résoudre, venoit de l'opinion que j'ai toujours eue de la co-existence éternelle de deux

principes, l'un actif, qui est Dieu; l'autre passif, qui est la matiere, que l'être actif combine & modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée & sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite: ils l'ont décidée absurde & contradictoire. Cela peut être, mais elle ne m'a pas paru telle, & j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine & clairement à mon gré, tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent; entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matiere, doit l'être un peu sur celle-ci, & quand vous connoîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être, en pensant à moi: quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas!

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme & la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causés sur la terre. Cela peut être, & je vous avoue même que toutes les formules en matieres de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté, d'hypocrisie & de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes, & pour aggraver le mal n'ôtons pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur, peut-être elle est fausse, mais tant que c'est la mienne, je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité, sa bienfaisance ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel. Il cede à ses penchans en pratiquant la justice, comme le méchant cede aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans com bat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus rendant heureux le peuple romain, versant par-tout les graces & les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un seul jour & n'être pas vertueux: il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus faisant mourir ses enfans, pouvoit n'être que juste.

Mais Brutus étoit un tendre pere ; pour faire ſon devoir il déchira ſes entrailles, & Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la queſtion remiſe à ſon point. Ce divin ſimulacre dont vous me parlez, s'offre à moi ſous une image qui n'eſt pas ignoble, & je crois ſentir à l'impreſſion que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle eſt capable de produire. Mais ce ſimulacre enfin n'eſt encore qu'une de ſes entités métaphyſiques dont vous ne voulez pas que les hommes ſe faſſent des Dieux. C'eſt un pur objet de contemplation. Juſqu'ou portez-vous l'effet de cette contemplation ſublime ? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je ſuis d'accord avec vous : mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Suppoſons votre cœur honnête en proie aux paſſions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puiſqu'enfin vous êtes homme. Cette image qui dans le calme s'y peint ſi raviſſante, n'y perdra-t-elle rien de ſes charmes, & ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots ? Ecartons la ſuppoſition décourageante & terrible des périls qui peuvent tenter la vertu miſe au déſeſpoir. Suppoſons ſeulement qu'un cœur trop ſenſible brûle d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de ſon ami, qu'il ſoit maître de jouir d'elle entre le Ciel qui n'en voit rien, & lui qui n'en veut rien dire à perſonne ; que ſa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté & de la volupté ; au moment où ſes ſens enivrés ſont prêts à ſe livrer à leurs délices, cette image abſtraite de la vertu viendra-t-elle diſputer ſon cœur à l'objet réel qui le frappe ? Lui paroîtra-t-elle en cet inſtant la plus belle ? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour ſe livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il ſait être ſans réalité ? Finira-t-il comme Joſeph, & laiſſera-t-il ſon manteau ? Non, Monſieur, il fermera les yeux, & ſuccombera. Le croyant, direz-vous, ſuccombera de même. Oui, l'homme foible ; celui, par exemple, qui vous écrit : mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, & voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monſieur de réſiſter à des tentations violentes quand on peut leur céder ſans crainte, en ſe diſant, à quoi bon réſiſter ? Pour être vertueux le philoſophe a beſoin de l'être aux yeux des hommes : mais ſous les yeux de Dieu le juſte eſt bien fort. Il compte

cette vie, & ses biens & ses maux & toute sa gloriole pour si peu de chose ! il apperçoit tant au-delà ! force invincible de la vertu, nul ne te connoît que celui qui sent tout son être, & qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer. Lisez-vous quelquefois la République de Platon ? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juste accablé des outrages de la fortune & des injustices des hommes, diffamé, persécuté, tourmenté, en proie à tout l'opprobre du crime, & méritant tous les prix de la vertu, voyant déja la mort qui s'approche, & sûr que la haine des méchans n'épargnera pas sa mémoire, quand ils ne pourront plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant, si rien pouvoit décourager la vertu ! Socrate lui-même effrayé s'écrie, & croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre; mais sans l'espoir d'une autre vie, il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois, dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut être si Dieu est juste, & par conséquent s'il existe, l'idée seule de cette existence seroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu & une consolation dans ses miseres, dont manque celui qui se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée; c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu. Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'use en ame forte & en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui se sent par-tout sous l'œil éternel, aime à s'honorer à la face du Ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, & voyez combien cet objet est inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité qui seule regle, selon vous, la marche du monde & tous les évenemens, regle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs, que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matiere aveugle, ne dépendent de sa volonté que parce que

ſa volonté même dépend de la néceſſité : qu'il n'y a par conſéquent ni vertus ni vices, ni mérite ni démérite, ni moralité dans les actions humaines, & que ces mots d'honnête homme ou de ſcélérat doivent être pour vous totalement vides de ſens. Ils ne le ſont pas, toutefois, j'en ſuis très-ſûr. Votre honnête cœur en dépit de vos argumens réclame contre votre triſte philoſophie. Le ſentiment de la liberté, le charme de la vertu ſe ſont ſentir à vous malgré vous, & voilà comment de toutes parts cette forte & ſalutaire voix du ſentiment intérienr rappelle au ſein de la vérité & de la vertu tout homme que ſa raiſon mal conduite égare. Béniſſez, Monſieur, cette ſainte & bienfaiſante voix qui vous ramene aux devoirs de l'homme que la philoſophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les ſentez d'accord avec le dictamen de votre conſcience, & toutes les fois que vous y ſentirez de la contradiction, ſoyez ſûr que ce ſont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni ſuivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuſer un mot à dire ſur le parallele du ſage Hébreu & du ſage Grec. Comme admirateur de l'un & de l'autre, je ne puis gueres être ſuſpect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je ſuis peu ſurpris que vous donniez au ſecond tout l'avantage. Vous n'avez pas aſſez fait connoiſſance avec l'autre, & vous n'avez pas pris aſſez de ſoin pour dégager ce qui eſt vraiment à lui, de ce qui lui eſt étranger & qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, ſelon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jéſus fût né à Athenes & Socrate à Jéruſalem, que Platon & Xénophon euſſent écrit la vie du premier, Luc & Matthieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage, & ce qui lui fait tort dans votre eſprit, eſt préciſément ce qui rend ſon élévation d'ame plus étonnante & plus admirable, ſavoir, ſa naiſſance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être exiſtât alors, au lieu que Socrate, né chez le plus inſtruit & le plus aimable, trouva tous les ſecours dont il avoit beſoin pour s'élever aiſément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les Sophiſtes, comme Jéſus contre les Prêtres, avec cette différence que Socrate imita ſouvent ſes antagoniſtes, & que ſi ſa belle & douce mort n'eût honoré ſa vie, il eût paſſé pour un ſophiſte comme eux. Pour Jéſus,

le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels, & depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infâme de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple, d'en faire de rechef un peuple libre & digne de l'être ; car c'étoit par-là qu'il falloit commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse, ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme & l'amour dans les cœurs montrerent son but, autant qu'il étoit possible, pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils & lâches compatriotes, au lieu de l'écouter, le prirent en haine, précisément à cause de son génie & de sa vertu qui leur reprochoient leur indignité. Enfin ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, & que, ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractere ; douceur qui tient plus de l'Ange & du Dieu que de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, & qui fait verser des torrens de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut, à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté & transcrit fidélement ses discours qu'ils n'entendoient pas ; ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui, & c'est-là qu'on reconnoît l'homme divin, qui, de si piétres disciples, a fait pourtant dans leur grossier, mais fier enthousiasme, des hommes éloquens & courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection seroit terrible si elle étoit juste. Mais vous savez, Monsieur, ou du moins vous pourriez savoir que, selon moi, loin que Jésus ait fait des miracles, il a déclaré très-positivement qu'il n'en feroit point, & a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choses me resteroient à dire ! Mais cette lettre est énorme. Il faut finir. Voici la derniere fois que je reviendrai sur ces matieres. J'ai voulu vous complaire, Monsieur, je ne m'en répens point ; au contraire, je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées, mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé, je m'en flatte, quand vous l'auriez mieux connu, & qui s'eſt occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe gueres que de ſoi-même.

LETTRE
A M. D'OFFREVILLE.
A DOUAI.

Sur cette queſtion : *S'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a point ?*

Montmorenci, 4 Octobre 1761.

LA queſtion que vous me propoſez, Monſieur, dans votre lettre du 15 Septembre, eſt importante & grave : c'eſt de ſa ſolution qu'il dépend de ſavoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adverſaire ſoutient que tout homme n'agit quoiqu'il faſſe, que relativement à lui-même, & que juſqu'aux actes de vertu les plus ſublimes, juſqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à ſoi.

Vous, Monſieur, vous penſez qu'on doit faire le bien pour le bien même ſans aucun retour d'intérêt perſonnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte à ſoi ne ſont plus des actes de vertu mais d'amour-propre ; vous ajoutez que nos aumônes ſont ſans mérite, ſi nous ne les faiſons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre eſprit l'idée des miſeres de la vie humaine, & en cela vous avez raiſon.

Mais ſur le fond de la queſtion, je dois vous avouer que je ſuis de l'avis de votre adverſaire : car quand nous agiſſons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puiſque c'eſt nous qu'il met en œuvre : il eſt abſurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme ſi j'étois un autre. N'eſt-il pas vrai que ſi l'on vous diſoit qu'un corps eſt pouſſé ſans que rien le touche, vous diriez que cela n'eſt pas concevable ? C'eſt la même choſe en morale quand on croit agir ſans nul intérêt.

Mais

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt; car vous pourriez lui donner tel sens vous & votre adversaire que vous seriez d'accord sans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un si grossier, qu'alors ce seroit vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel & palpable qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnoissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable & jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du spectacle de sa misere; tous les actes de cette espece, qui ont en vue un avantage extérieur, ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui n'est relatif qu'à nous mêmes, au bien de notre ame, à notre bien-être absolu, & que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral par opposition au premier. Intérêt qui, pour n'avoir pas des objets sensibles, matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide, & pour tout dire en un mot le seul qui, tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose & qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inspire.

Premiérement, dans le systême de la religion, c'est-à-dire, des peines & des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge suprême de nos actions, est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus sublimes devoirs. La loi de bien faire est

tirée de la raiſon même, & le chrétien n'a beſoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais, outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la choſe, comme n'y tenant que par une expreſſe volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus néceſſairement à la vertu par ſa nature, & qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres queſtions dont la diſcuſſion paſſe les bornes d'une lettre, & dont par cette raiſon je ne tenterai pas ici l'examen. Comme ſi nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral, ſi cet amour peut être aſſez vif par lui-même pour primer ſur toutes nos paſſions, ſi la conſcience eſt innée dans le cœur de l'homme, ou ſi elle n'eſt que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation : car en ce dernier cas il eſt clair que nul n'ayant en ſoi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui, qu'il n'y a par conſéquent que des ſots qui croient à la vertu, & des dupes qui la pratiquent ; telle eſt la nouvelle philoſophie.

Sans m'embarquer ici dans cette métaphyſique qui nous meneroit trop loin, je me contenterai de vous propoſer un fait que vous pourrez mettre en queſtion avec votre adverſaire, & qui, bien diſcuté, vous inſtruira peut-être mieux de ſes vrais ſentimens que vous ne pourriez vous en inſtruire en reſtant dans la généralité de votre theſe.

En Angleterre quand un homme eſt accuſé criminellement, douze Jurés, enfermés dans une chambre pour opiner ſur l'examen de la procédure s'il eſt coupable ou s'il ne l'eſt pas, ne ſortent plus de cette chambre, & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne ſoient tous d'accord, en ſorte que leur jugement eſt toujours unanime & déciſif ſur le ſort de l'accuſé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroiſſant convaincantes, onze des Jurés le condamnerent ſans balancer ; mais le douzieme s'obſtina tellement à l'abſoudre ſans vouloir alléguer d'autre raiſon, ſinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce Juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres, pour ne pas s'expoſer au même ſort, revinrent au ſien, & l'accuſé fut renvoyé abſous.

L'affaire finie, quelques-uns des Jurés presserent en secret leur collégue de leur dire la raison de son obstination, & ils surent enfin que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé; & qu'il avoit eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent, chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme, & ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce Juré dans toutes ses circonstances. Ce n'étoit point un homme juste, puisqu'il avoit commis un crime, & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur, & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fît soupçonner la véritable cause, & ne fût un commencement d'indice contre lui: la prudence & le soin de sa sûreté demandoient, ce semble, qu'il fît ce qu'il ne fit pas, & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant qui pût le déterminer ainsi dans le secret de son cœur, à toute sorte de risque; quel étoit donc cet intérêt auquel il sacrifioit sa vie même?

S'inscrire en faux contre le fait, seroit prendre une mauvaise défaite; car on peut toujours l'établir par supposition, & chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que feroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon sens, qui ne seroit ni vertueux, ni scélérat.

Posant successivement les deux cas, l'un que le Juré ait prononcé la condamnation de l'accusé, & l'ait fait périr pour se mettre en sûreté, l'autre qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques, puis suivant dans les deux cas le reste de la vie du Juré & la probabilité du sort qu'il se seroit préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur cette conduite, & d'exposer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choisi; alors si votre dispute n'est pas finie, vous connoîtrez du moins si vous vous entendez l'un l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que s'il distingue entre l'intérêt d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothese la raison de s'abs-

tenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément, eſt du même genre que celle de faire entre le Ciel & ſoi une bonne action onéreuſe; car, outre que quelque bien que nous puiſſions faire, en cela nous ne ſommes que juſtes, on ne peut avoir nul intérêt en ſoi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt ſemblable à faire le bien; l'un & l'autre dérivent de la même ſource, & ne peuvent être ſéparés.

Sur-tout, Monſieur, ſongez qu'il ne faut point outrer les choſes au-delà de la vérité, ni confondre comme faiſoient les Stoïciens, le bonheur avec la vertu. Il eſt certain que faire le bien pour le bien, c'eſt le faire pour ſoi, pour notre propre intérêt, puiſqu'il donne à l'ame une ſatisfaction intérieure, un contentement d'elle-même ſans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il eſt ſûr encore que les méchans ſont tous miſérables, quel que ſoit leur ſort apparent; parce que le bonheur s'empoiſonne dans une ame corrompue comme le plaiſir des ſens dans un corps mal ſain. Mais il eſt faux que les bons ſoient tous heureux dès ce monde, & comme il ne ſuffit pas au corps d'être en ſanté pour avoir de quoi ſe nourrir, il ne ſuffit pas non plus à l'ame d'être ſaine pour obtenir tous les biens dont elle a beſoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puiſſent vivre contens, ce n'eſt pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle ſeule apprend à en jouir quand on l'a: la vertu ne garantit pas des maux de cette vie & n'en procure pas les biens; c'eſt ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ſes ruſes; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieuſement les autres. Nous avons donc en tout état de cauſe un véritable intérêt à la cultiver, & nous faiſons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il ſeroit inſuffiſant par lui-même, ſans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon ſentiment ſur la queſtion que vous m'avez propoſée.

En vous remerciant du bien que vous penſez de moi, je vous conſeille pourtant, Monſieur, de ne plus perdre votre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point, ne ſignifie pas grand'choſe. Si ceux qui m'accuſent ont tort, c'eſt à ma conduite à me juſtifier; toute autre apologie eſt inutile ou ſuperflue. J'aurois dû vous répondre plutôt; mais

le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laissent, mes occupations ne sont pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en seroient, ce choix ne seroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me faisoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE AU PRINCE LOUIS E. DE WIRTEMBERG.

Motiers, le 10 *Novembre* 1763.

SI j'avois le malheur d'être né Prince, d'être enchaîné par les convenances de mon état; que je fusse contraint d'avoir un train, une suite, des domestiques, c'est-à-dire, des maîtres; & que pourtant j'eusse une ame assez élevée pour vouloir être homme malgré mon rang, pour vouloir remplir les grands devoirs de pere, de mari, de citoyen de la république humaine, je sentirois bientôt les difficultés de concilier tout cela, celle sur-tout d'élever mes enfans pour l'état où les plaça la nature, en dépit de celui qu'ils ont parmi leurs égaux.

Je commencerois donc par me dire; il ne faut pas vouloir des choses contradictoires; il ne faut pas vouloir être & n'être pas. La difficulté que je veux vaincre est inhérente à la chose; si l'état de la chose ne peut changer, il faut que la difficulté reste. Je dois sentir que je n'obtiendrai pas tout ce que je veux: mais n'importe, ne nous décourageons point. De tout ce qui est bien, je ferai tout ce qui est possible, mon zele & ma vertu m'en répondent; une partie de la sagesse est de porter le joug de la nécessité: quand le sage fait le reste il a tout fait. Voilà ce que je me dirois si j'étois Prince. Après cela, j'irois en avant sans me rebuter, sans rien craindre; & quel que fût mon

ſuccès, ayant fait ainſi je ſerois content de moi. Je ne crois pas que j'euſſe tort de l'être.

Il faut, Monſieur le Duc, commencer par vous bien mettre dans l'eſprit, qu'il n'y a point d'œil paternel que celui d'un pere, ni d'œil maternel que celui d'une mere. Je voudrois employer vingt rames de papier à vous répéter ces deux lignes, tant je ſuis convaincu que tout en dépend.

Vous êtes Prince, rarement pourrez-vous être pere, vous aurez trop d'autres ſoins à remplir : il faudra donc que d'autres rempliſſent les vôtres. Madame la Ducheſſe ſera dans le même cas à-peu-près.

De-là ſuit cette premiere regle. Faites en ſorte que votre enfant ſoit cher à quelqu'un.

Il convient que ce quelqu'un ſoit de ſon ſexe. L'âge eſt très-difficile à déterminer. Par d'importantes raiſons il la faudroit jeune. Mais une jeune perſonne a bien d'autres ſoins en tête que de veiller jour & nuit ſur un enfant. Ceci eſt un inconvénient inévitable & déterminant.

Ne la prenez donc pas jeune, ni belle, par conſéquent; car ce ſeroit encore pis. Jeune, c'eſt elle que vous aurez à craindre : belle, c'eſt tout ce qui l'approchera.

Il vaut mieux qu'elle ſoit veuve que fille. Mais ſi elle a des enfans, qu'aucun d'eux ne ſoit autour d'elle, & que tous dépendent de vous.

Point de femmes à grands ſentimens, encore moins de bel eſprit. Qu'elle ait aſſez d'eſprit pour vous bien entendre, non pour rafiner ſur vos inſtructions.

Il importe qu'elle ne ſoit pas trop facile à vivre, & il n'importe pas qu'elle ſoit libérale. Au contraire il la faut rangée, attentive à ſes intérêts. Il eſt impoſſible de ſoumettre un prodigue à la regle ; on tient les avares par leur propre défaut.

Point d'étourdie ni d'évaporée ; outre le mal de la choſe il y a encore celui de l'humeur, car toutes les folles en ont, & rien n'eſt plus à craindre que l'humeur ; par la même raiſon les gens vifs, quoique plus aimables, me ſont ſuſpects, à cauſe de l'emportement. Comme nous ne trouverons pas une femme parfaite, il ne faut pas tout exiger : ici la douceur eſt de précepte, mais pourvu que la raiſon la donne, elle peut n'être pas dans le tempérament. Je l'aime auſſi mieux égale

& froide qu'accueillante & capricieuse. En toutes choses préférez un caractere sûr à un caractere brillant. Cette derniere qualité est même un inconvénient pour notre objet ; une personne faite pour être au-dessus des autres peut être gâtée par le mérite de ceux qui l'élevent. Elle en exige ensuite autant de tout le monde, & cela la rend injuste avec ses inférieurs.

Du reste ne cherchez dans son esprit aucune culture ; il se farde en étudiant, & c'est tout. Elle se déguisera si elle sait ; vous la connoîtrez bien mieux si elle est ignorante : dût-elle ne pas savoir lire, tant mieux, elle apprendra avec son Eleve. La seule qualité d'esprit qu'il faut exiger, c'est un sens droit.

Je ne parle point ici des qualités du cœur ni des mœurs, qui se supposent ; parce qu'on se contrefait là-dessus. On n'est pas si en garde sur le reste du caractere, & c'est par-là que de bons yeux jugent du tout. Tout ceci demanderoit peut-être de plus grands détails ; mais ce n'est pas maintenant de quoi il s'agit.

Je dis, & c'est ma premiere regle, qu'il faut que l'enfant soit cher à cette personne là. Mais comment faire ?

Vous ne lui ferez point aimer l'enfant en lui disant de l'aimer ; & avant que l'habitude ait fait naître l'attachement, on s'amuse quelquefois avec les autres enfans, mais on n'aime que les siens.

Elle pourroit l'aimer, si elle aimoit le pere ou la mere ; mais dans votre rang on n'a point d'amis, & jamais, dans quelque rang que ce puisse être, on n'a pour amis les gens qui dépendent de nous.

Or, l'affection qui ne naît pas du sentiment, d'où peut-elle naître, si ce n'est de l'intérêt ?

Ici vient une réflexion que le concours de mille autres confirme, c'est que les difficultés que vous ne pouvez ôter de votre condition, vous ne les éluderez qu'à force de dépense.

Mais n'allez pas croire, comme les autres, que l'argent fait tout par lui-même, & que pourvu qu'on paie on est servi. Ce n'est pas cela.

Je ne connois rien de si difficile quand on est riche, que de faire usage de sa richesse pour aller à ses fins. L'argent est un ressort dans la mécanique morale, mais il repousse toujours la main qui le fait agir. Faisons quelques observations nécessaires pour notre objet.

Nous voulons que l'enfant ſoit cher à ſa gouvernante. Il faut pour cela que le ſort de la gouvernante ſoit lié à celui de l'enfant. Il ne faut pas qu'elle dépende ſeulement des ſoins qu'elle lui rendra, tant parce qu'on n'aime gueres les gens qu'on ſert, que parce que les ſoins payés ne ſont qu'apparens, les ſoins réels ſe négligent; & nous cherchons ici des ſoins réels.

Il faut qu'elle dépende non de ſes ſoins, mais de leur ſuccès, & que ſa fortune ſoit attachée à l'effet de l'éducation qu'elle aura donnée. Alors ſeulement elle ſe verra dans ſon Eleve & s'affectionnera néceſſairement à elle; elle ne lui rendra pas un ſervice de parade & de montre, mais un ſervice réel; ou plutôt, en la ſervant, elle ne ſervira qu'elle-même; elle ne travaillera que pour ſoi.

Mais qui ſera juge de ce ſuccès? La foi d'un pere équitable, & dont la probité eſt bien établie, doit ſuffire; la probité eſt un inſtrument sûr dans les affaires, pourvu qu'il ſoit joint au diſcernement.

Le pere peut mourir. Le jugement des femmes n'eſt pas reconnu aſſez sûr, & l'amour maternel eſt aveugle. Si la mere étoit établie juge au défaut du pere, ou la gouvernante ne s'y fieroit pas, ou elle s'occuperoit plus à plaire à la mere qu'à bien élever l'enfant.

Je ne m'étendrai pas ſur le choix des juges de l'éducation. Il faudroit pour cela des connoiſſances particulieres relatives aux perſonnes. Ce qui importe eſſentiellement, c'eſt que la gouvernante ait la plus entiere confiance dans l'intégrité du jugement, qu'elle ſoit perſuadée qu'on ne la privera point du prix de ſes ſoins ſi elle a réuſſi, & que quoiqu'elle puiſſe dire, elle ne l'obtiendra pas dans le cas contraire. Il ne faut jamais qu'elle oublie que ce n'eſt pas à ſa peine que ce prix ſera dû, mais au ſuccès.

Je ſais bien que, ſoit qu'elle ait fait ſon devoir ou non, ce prix ne ſauroit lui manquer. Je ne ſuis pas aſſez fou, moi qui connois les hommes, pour m'imaginer que ces juges, quels qu'ils ſoient, iront déclarer ſolemnellement qu'une jeune Princeſſe de quinze à vingt ans a été mal élevée. Mais cette réflexion que je fais là, la Bonne ne la ſera pas; quand elle la feroit, elle ne s'y fieroit pas tellement qu'elle en négligeât des devoirs dont dépend ſon ſort, ſa fortune, ſon exiſtence.

tence. Et ce qu'il importe ici n'eſt pas que la récompenſe ſoit bien adminiſtrée, mais l'éducation qui doit l'obtenir.

Comme la raiſon nue a peu de force, l'intérêt ſeul n'en a pas tant qu'on croit. L'imagination ſeule eſt active. C'eſt une paſſion que nous voulons donner à la gouvernante, & l'on n'excite les paſſions que par l'imagination. Une récompenſe promiſe en argent eſt très-puiſſante, mais la moitié de ſa force ſe perd dans le lointain de l'avenir. On compare de ſang-froid l'intervalle & l'argent, on compenſe le riſque avec la fortune, & le cœur reſte tiede. Etendez, pour ainſi dire, l'avenir ſous les ſens, afin de lui donner plus de priſe. Préſentez-le ſous des faces qui le rapprochent, qui flattent l'eſpoir & ſéduiſent l'eſprit. On ſe perdroit dans la multitude de ſuppoſitions qu'il faudroit parcourir, ſelon les tems, les lieux, les caracteres. Un exemple eſt un cas dont on peut tirer l'induction pour cent mille autres.

Ai-je à faire à un caractere paiſible, aimant l'indépendance & le repos? Je mene promener cette perſonne dans une campagne: elle voit dans une jolie ſituation une petite maiſon bien ornée, une baſſe-cour, un jardin, des terres pour l'entretien du maître, les agrémens qui peuvent lui en faire aimer le ſéjour. Je vois ma gouvernante enchantée; on s'approprie toujours par la convoitiſe ce qui convient à notre bonheur. Au fort de ſon enthouſiaſme, je la prends à part; je lui dis. Elevez ma fille à ma fantaiſie; tout ce que vous voyez eſt à vous. Et afin qu'elle ne prenne pas ceci pour un mot en l'air, j'en paſſe l'acte conditionnel; elle n'aura pas un dégoût dans ſes fonctions, ſur lequel ſon imagination n'applique cette maiſon pour emplâtre.

Encore un coup, ceci n'eſt qu'un exemple.

Si la longueur du tems épuiſe & fatigue l'imagination, l'on peut partager l'eſpace & la récompenſe en pluſieurs termes, & même à pluſieurs perſonnes: je ne vois ni difficulté, ni inconvénient à cela. Si dans ſix ans mon enfant eſt ainſi, vous aurez telle choſe. Le terme venu, ſi la condition eſt remplie on tient parole, & l'on eſt libre de deux côtés.

Bien d'autres avantages découleront de l'expédient que je propoſe, mais je ne peux ni ne dois tout dire. L'enfant aimera ſa gouvernante,

sur-tout si elle est d'abord sévere, & que l'enfant ne soit pas encore gâté. L'effet de l'habitude est naturel & sûr, jamais il n'a manqué que par la faute des guides. D'ailleurs la justice a sa mesure & sa regle exacte ; au lieu que la complaisance qui n'en a point, rend les enfans toujours exigeans & toujours mécontens. L'enfant donc qui aime sa Bonne, sait que le sort de cette Bonne est dans le succès de ses soins, jugez de ce que fera l'enfant à mesure que son intelligence & son cœur se formeront.

Parvenue à certain âge, la petite fille est capricieuse ou mutine. Supposons un moment critique, important où elle ne veut rien entendre; ce moment viendra bien rarement, on sent pourquoi. Dans ce moment fâcheux la Bonne manque de ressource. Alors elle s'attendrit en regardant son Eleve, & lui dit. *C'en est donc fait ; tu m'ôtes le pain de ma vieillesse.*

Je suppose que la fille d'un tel pere ne sera pas un monstre : cela étant, l'effet de ce mot est sûr; mais il ne faut pas qu'il soit dit deux fois.

On peut faire ensorte que la petite se le dise à toute heure, & voilà d'où naissent mille biens à la fois. Quoi qu'il en soit, croyez-vous qu'une femme qui pourra parler ainsi à son éleve, ne s'affectionnera pas à elle? On s'affectionne aux gens sur la tête desquels on a mis des fonds ; c'est le mouvement de la nature, & un mouvement non moins naturel est de s'affectionner à son propre ouvrage, surtout quand on en attend son bonheur. Voilà donc notre premiere recette accomplie.

Seconde regle.

Il faut que la Bonne ait sa conduite toute tracée & une pleine confiance dans le succès.

Le mémoire instructif qu'il faut lui donner est une piece très-importante. Il faut qu'elle l'étudie sans cesse, il faut qu'elle le sache par cœur, mieux qu'un Ambassadeur ne doit savoir ses instructions. Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'elle soit parfaitement convaincue qu'il n'y a point d'autre route pour aller au but qu'on lui marque, & par conséquent au sien.

Il ne faut pas pour cela lui donner d'abord le mémoire. Il faut lui dire premiérement ce que vous voulez faire ; lui montrer l'état de

corps & d'ame où vous exigez qu'elle mette votre enfant. Là-dessus toute dispute ou objection de sa part est inutile : vous n'avez point de raisons à lui rendre de votre volonté. Mais il faut lui prouver que la chose est faisable, & qu'elle ne l'est que par les moyens que vous proposez : c'est sur cela qu'il faut beaucoup raisonner avec elle ; il faut lui dire vos raisons clairement, simplement, au long, en termes à sa portée. Il faut écouter ses réponses, ses sentimens, ses objections, les discuter à loisir ensemble, non pas tant pour ces objections mêmes, qui probablement seront superficielles, que pour saisir l'occasion de bien lire dans son esprit, de la bien convaincre que les moyens que vous indiquez sont les seuls propres à réussir. Il faut s'assurer que de tout point elle est convaincue, non en paroles mais intérieurement. Alors seulement il faut lui donner le mémoire, le lire avec elle, l'examiner, l'éclaircir, le corriger, peut-être, & s'assurer qu'elle l'entend parfaitement.

Il surviendra souvent durant l'éducation des circonstances imprévues : souvent les choses prescrites ne tourneront pas comme on avoit cru : les élémens nécessaires pour résoudre les problêmes moraux sont en très-grand nombre, & un seul omis rend la solution fausse. Cela demandera des conférences fréquentes, des discussions, des éclaircissemens auxquels il ne faut jamais se refuser, & qu'il faut même rendre agréables à la gouvernante par le plaisir avec lequel on s'y prêtera. C'est encore un fort bon moyen de l'étudier elle-même.

Ces détails me semblent plus particuliérement la tâche de la mere. Il faut qu'elle sache le mémoire aussi-bien que la gouvernante : mais il faut qu'elle le sache autrement. La gouvernante le saura par les regles, la mere le saura par les principes : car premiérement ayant reçu une éducation plus soignée, & ayant eu l'esprit plus exercé, elle doit être plus en état de généraliser ses idées, & d'en voir tous les rapports ; & de plus prenant au succès un intérêt plus vif encore, elle doit plus s'occuper des moyens d'y parvenir.

Troisieme regle. La Bonne doit avoir un pouvoir absolu sur l'enfant.

Cette regle bien entendue se réduit à celle-ci, que le mémoire seul doit tout gouverner : car, quand chacun se réglera scrupuleusement sur le mémoire, il s'ensuit que tout le monde agira toujours

de concert, ſauf ce qui pourroit être ignoré des uns ou des autres; mais il eſt aiſé de pourvoir à cela.

Je n'ai pas perdu mon objet de vue, mais j'ai été forcé de faire un bien grand détour. Voilà déja la difficulté levée en grande partie; car notre Eleve aura peu à craindre des domeſtiques, quand la ſeconde mere aura tant d'intérêt à la ſurveiller. Parlons à préſent de ceux-ci.

Il y a dans une maiſon nombreuſe des moyens généraux pour tout faire, & ſans leſquels on ne parvient jamais à rien.

D'abord les mœurs, l'impoſante image de la vertu devant laquelle tout fléchit, juſqu'au vice même; enſuite l'ordre, la vigilance; enfin l'intérêt le dernier de tous; j'ajouterois la vanité, mais l'état ſervile eſt trop près de la miſere; la vanité n'a ſa grande force que ſur les gens qui ont du pain.

Pour ne pas me répéter ici, permettez, Monſieur le Duc, que je vous renvoie à la cinquieme partie de l'Héloïſe, Lettre dixieme. Vous y trouverez un recueil de maximes qui me paroiſſent fondamentales, pour donner dans une maiſon grande ou petite du reſſort à l'autorité; du reſte je conviens de la difficulté de l'exécution, parce que, de tous les ordres d'hommes imaginables, celui des valets laiſſe le moins de priſe pour le mener où l'on veut. Mais tous les raiſonnemens du monde ne feront pas qu'une choſe ne ſoit pas ce qu'elle eſt, que ce qui n'y eſt pas s'y trouve, que des valets ne ſoient pas des valets.

Le train d'un grand Seigneur eſt ſuſceptible de plus & de moins, ſans ceſſer d'être convenable. Je pars de-là pour établir ma premiere maxime.

1. Réduiſez votre ſuite au moindre nombre de gens qu'il ſoit poſſible; vous aurez moins d'ennemis & vous en ſerez mieux ſervi. S'il y a dans votre maiſon un ſeul homme qui n'y ſoit pas néceſſaire, il y eſt nuiſible; ſoyez-en ſûr.

2. Mettez du choix dans ceux que vous garderez, & préférez de beaucoup un ſervice exact à un ſervice agréable Ces gens qui applaniſſent tout devant leur maître, ſont tous des fripons. Sur-tout point de diſſipateur.

3. Soumettez-les à la regle en toute choſe, même au travail, ce qu'ils feront dût-il n'être bon à rien.

4. Faites qu'ils aient un grand intérêt à rester long-tems à votre service, qu'ils s'y attachent à mesure qu'ils y restent, qu'ils craignent, par conséquent, d'autant plus d'en sortir qu'ils y sont restés plus long-tems. La raison & les moyens de cela se trouvent dans le livre indiqué.

Ceci sont les données que je peux supposer, parce que, bien qu'elles demandent beaucoup de peine, enfin elles dépendent de vous. Cela posé :

Quelque tems avant que de leur parler, vous avez quelquefois des entretiens à table sur l'éducation de votre enfant, & sur ce que vous vous proposez de faire, sur les difficultés que vous aurez à vaincre, & sur la ferme résolution où vous êtes de n'épargner aucun soin pour réussir. Probablement vos gens n'auront pas manqué de critiquer entr'eux la maniere extraordinaire d'élever l'enfant ; ils y auront trouvé de la bizarrerie, il la faut justifier, mais simplement & en peu de mots. Du reste, il faut montrer votre objet beaucoup plus du côté moral & pieux, que du côté philosophique. Madame la Princesse en ne consultant que son cœur peut y mêler des mots charmans. M. Tissot peut ajouter quelques réflexions dignes de lui.

On est si peu accoutumé de voir les Grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfans, que ces conversations courtes & bien ménagées ne peuvent manquer de produire un grand effet. Mais sur-tout nulle ombre d'affectation, point de longueur. Les domestiques ont l'œil très-perçant : tout seroit perdu s'ils soupçonnoient seulement qu'il y eût en cela rien de concerté ; & en effet rien ne doit l'être. Bon pere, bonne mere, laissez parler vos cœurs avec simplicité : ils trouveront des choses touchantes d'eux-mêmes ; je vois d'ici vos domestiques derriere vos chaises se prosterner devant leur maitre au fond de leurs cœurs : voilà les dispositions qu'il faut faire naitre, & dont il faut profiter pour les regles que nous avons à leur prescrire.

Ces regles sont de deux especes, selon le jugement que vous porterez vous-même de l'état de votre maison & des mœurs de vos gens.

Si vous croyez pouvoir prendre en eux une confiance raisonnable & fondée sur leur intérêt, il ne s'agira que d'un énoncé clair & bref de la maniere dont on doit se conduire toutes les fois qu'on approchera de votre enfant, pour ne point contrarier son éducation.

Que si malgré toutes vos précautions, vous croyez devoir vous défier de ce qu'ils pourront dire ou faire en sa présence, la regle alors sera plus simple, & se réduira à n'en approcher jamais sous quelque prétexte que ce soit.

Quel de ces deux partis que vous choisissiez, il faut qu'il soit sans exception & le même pour vos gens de tout étage, excepté ce que vous destinez spécialement au service de l'enfant & qui ne peut être en trop petit nombre, ni trop scrupuleusement choisi.

Un jour donc vous assemblez vos gens, & dans un discours grave & simple, vous leur direz que vous croyez devoir en bon pere, apporter tous vos soins à bien élever l'enfant que Dieu vous a donné. « Sa mere & moi sentons tout ce qui nuisit à la nôtre. Nous l'en voulons préserver; & si Dieu bénit nos efforts, nous n'aurons point » de compte à lui rendre des défauts ou des vices que notre enfant » pourroit contracter. Nous avons pour cela de grandes précautions » à prendre : voici celles qui vous regardent, & auxquelles j'espere » que vous vous prêterez en honnêtes gens, dont les premiers devoirs » sont d'aider à remplir ceux de leurs maîtres ».

Après l'énoncé de la regle dont vous prescrivez l'observation, vous ajoutez que ceux qui seront exacts à la suivre peuvent compter sur votre bienveillance & même sur vos bienfaits. « Mais je vous déclare » en même tems, poursuivez-vous d'une voix plus haute; que, quiconque y aura manqué une seule fois, & en quoi que ce puisse » être, sera chassé sur le champ & perdra ses gages. Comme c'est-» là la condition sous laquelle je vous garde, & que je vous en » préviens tous; ceux qui n'y veulent pas acquiescer, peuvent » sortir ».

Des regles si peu gênantes, ne feront sortir que ceux qui seroient sortis sans cela, ainsi vous ne perdez rien à leur mettre le marché à la main, & vous leur en imposez beaucoup. Peut-être au commencement, quelque étourdi en sera-t-il la victime, & il faut qu'il le soit. Fût-ce le Maître-d'Hôtel, s'il n'est chassé comme un coquin, tout est manqué. Mais s'ils voient une fois que c'est tout de bon & qu'on les surveille, on aura désormais peu besoin de les surveiller.

Mille petits moyens relatifs naissent de ceux-là; mais il ne faut pas tout dire, & ce mémoire est déja trop long. J'ajouterai seulement un

avis très-important & propre à couper cours au mal qu'on n'aura pu prévenir. C'eſt d'examiner toujours l'enfant avec le plus grand ſoin, & de ſuivre attentivement les progrès de ſon corps & de ſon cœur. S'il ſe fait quelque choſe autour de lui contre la regle, l'impreſſion s'en marquera dans l'enfant même. Dès que vous y verrez un ſigne nouveau, cherchez-en la cauſe avec ſoin; vous la trouverez infailliblement. A certain âge il y a toujours remede au mal qu'on n'a pu prévenir, pourvu qu'on ſache le connoître, & qu'on s'y prenne à tems pour le guérir.

Tous ces expédiens ne ſont pas faciles, & je ne réponds pas abſolument de leur ſuccès : cependant je crois qu'on y peut prendre une confiance raiſonnable, & je ne vois rien d'équivalent dont j'en puiſſe dire autant.

Dans une route toute nouvelle, il ne faut pas chercher des chemins battus, & jamais entrepriſe extraordinaire & difficile ne s'exécute par des moyens aiſés & communs.

Du reſte, ce ne ſont peut-être ici que les délires d'un fiévreux. La comparaiſon de ce qui eſt à ce qui doit être, m'a donné l'eſprit romaneſque & m'a toujours jeté loin de tout ce qui ſe fait. Mais vous ordonnez, Monſieur le Duc, j'obéis. Ce ſont mes idées que vous demandez, les voilà. Je vous tromperois, ſi je vous donnois la raiſon des autres, pour les folies qui ſont à moi. En les faiſant paſſer ſous les yeux d'un ſi bon juge, je ne crains pas le mal qu'elles peuvent cauſer.

LETTRE
A M. USTERI,
PROFESSEUR A ZURICH.

Sur le CHAP. VIII *du dernier Livre du Contrat Social.*

Motiers, 15 Juillet 1763.

QUELQU'EXCÉDÉ que je ſois de diſputes & d'objections, & quelque répugnance que j'aie d'employer à ces petites guerres le précieux commerce de l'amitié, je continue à répondre à vos difficultés puiſque vous l'exigez ainſi. Je vous dirai donc avec ma franchiſe ordinaire, que vous ne me paroiſſez pas avoir bien ſaiſi l'état de la queſtion. La grande ſociété, la ſociété humaine en général, eſt fondée ſur l'humanité, ſur la bienfaiſance univerſelle. Je dis, & j'ai toujours dit que le chriſtianiſme eſt favorable à celle-là.

Mais les ſociétés particulieres, les ſociétés politiques & civiles ont un tout autre principe; ce ſont des établiſſemens purement humains, dont par conſéquent le vrai chriſtianiſme nous détache, comme de tout ce qui n'eſt que terreſtre. Il n'y a que les vices des hommes qui rendent ces établiſſemens néceſſaires, & il n'y a que les paſſions humaines qui les conſervent. Otez tous les vices à vos chrétiens, ils n'auront plus beſoin de magiſtrats ni de loix. Otez leur toutes les paſſions humaines, le lien civil perd à l'inſtant tout ſon reſſort; plus d'émulation, plus de gloire, plus d'ardeur pour les préférences. L'intérêt particulier eſt détruit, & faute d'un ſoutien convenable, l'état politique tombe en langueur.

Votre ſuppoſition d'une ſociété politique & rigoureuſe de chrétiens tous parfaits à la rigueur, eſt donc contradictoire; elle eſt encore outrée quand vous n'y voulez pas admettre un ſeul homme injuſte, pas un ſeul uſurpateur. Sera-t-elle plus parfaite que celle des Apôtres? & cependant il s'y trouva un Judas...... ſera-t-elle plus parfaite que celle des Anges? & le Diable, dit-on, en eſt ſorti. Mon cher ami, vous oubliez que vos chrétiens ſeront des hommes, & que la perfection

perfection que je leur ſuppoſe, eſt celle que peut comporter l'humanité. Mon livre n'eſt pas fait pour les Dieux.

Ce n'eſt pas tout. Vous donnez à vos citoyens un tact moral, une fineſſe exquiſe ; & pourquoi ? parce qu'ils ſont bons chrétiens. Comment ! Nul ne peut être bon chrétien à votre compte, ſans être un la Rochefoucault, un la Bruyere ? A quoi penſoit donc notre maitre, quand il béniſſoit les pauvres en eſprit ? Cette aſſertion là premiérement, n'eſt pas raiſonnable, puiſque la fineſſe du tact moral ne s'acquiert qu'à force de comparaiſons & s'exerce même infiniment mieux ſur les vices que l'on cache que ſur les vertus qu'on ne cache point. Secondement, cette même aſſertion eſt contraire à toute expérience, & l'on voit conſtamment que c'eſt dans les plus grandes villes, chez les peuples les plus corrompus qu'on apprend à mieux pénétrer dans les cœurs, à mieux obſerver les hommes, à mieux interpréter leurs diſcours par leur ſentiment, à mieux diſtinguer la réalité de l'apparence. Nierez-vous qu'il n'y ait d'infiniment meilleurs obſervateurs moraux à Paris qu'en Suiſſe ? ou conclurez-vous de-là qu'on vit plus vertueuſement à Paris que chez vous ?

Vous dites que vos citoyens ſeroient infiniment choqués de la premiere injuſtice. Je le crois ; mais quand ils la verroient, il ne ſeroit plus tems d'y pourvoir ; & d'autant mieux qu'ils ne ſe permettroient pas aiſément de mal penſer de leur prochain, ni de donner une mauvaiſe interprétation à ce qui pourroit en avoir une bonne. Cela ſeroit trop contraire à la charité. Vous n'ignorez pas que les ambitieux adroits ſe gardent bien de commencer par des injuſtices ; au contraire, ils n'épargnent rien pour gagner d'abord la confiance & l'eſtime publique, par la pratique extérieure de la vertu. Ils ne jettent le maſque, & ne frappent les grands coups, que quand leur partie eſt bien liée, & qu'on n'en peut plus revenir. Cromwel ne fut connu pour un tyran, qu'après avoir paſſé quinze ans pour le vengeur des loix, & le défenſeur de la religion.

Pour conſerver votre République chrétienne, vous rendez ſes voiſins auſſi juſtes qu'elle ; à la bonne heure. Je conviens qu'elle ſe défendra toujours aſſez bien pourvu qu'elle ne ſoit point attaquée. A l'égard du courage que vous donnez à ſes ſoldats, par le ſimple amour de la conſervation, c'eſt celui qui ne manque à perſonne. Je lui ai

donné un motif encore plus puiſſant ſur des chrétiens ; ſavoir, l'amour du devoir. Là-deſſus, je crois pouvoir pour toute réponſe vous renvoyer à mon livre où ce point eſt bien diſcuté. Comment ne voyez-vous pas qu'il n'y a que de grandes paſſions qui faſſent de grandes choſes ? Qui n'a d'autre paſſion que celle de ſon ſalut ne fera jamais rien de grand dans le temporel. Si Mutius Scevola n'eût été qu'un ſaint, croyez-vous qu'il eût fait lever le ſiége de Rome ? Vous me citerez peut-être la magnanime Judith. Mais nos chrétiennes hypothétiques, moins barbarement coquettes, n'iront pas, je crois, ſéduire leurs ennemis, & puis, coucher avec eux pour les maſſacrer durant leur ſommeil.

Mon cher ami, je n'aſpire pas à vous convaincre ; je ſais qu'il n'y a pas deux têtes organiſées de même ; & qu'après bien des diſputes, bien des objections, bien des éclairciſſemens, chacun finit toujours par reſter dans ſon ſentiment comme auparavant. D'ailleurs, quelque philoſophe que vous puiſſiez être, je ſens qu'il faut toujours un peu tenir à l'état. Encore une fois, je vous réponds, parce que vous le voulez ; mais je ne vous en eſtimerai pas moins, pour ne pas penſer comme moi. J'ai dit mon avis au public, & j'ai cru le devoir dire en choſes importantes, & qui intéreſſent l'humanité. Au reſte, je puis m'être trompé toujours, & je me ſuis trompé ſouvent ſans doute. J'ai dit mes raiſons ; c'eſt au public, c'eſt à vous à les peſer, à les juger, à choiſir. Pour moi, je n'en ſais pas davantage, & je trouve très-bon que ceux qui ont d'autres ſentimens les gardent, pourvu qu'ils me laiſſent en paix dans le mien.

DEUX LETTRES A M. LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,

Contenant une description du Val-de-Travers.

A Motiers, le 20 Janvier 1763

LETTRE PREMIERE.

Vous voulez, Monsieur le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite? Mais comment faire? Je ne sais voir qu'autant que je suis ému : les objets indifférens sont nuls à mes yeux; je n'ai d'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite; & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes mêmes sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde : mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manieres qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs : & ces différences, qui font celles de nos jugemens, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même en différens tems; c'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeunesse : tout est changé; c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes; & ne voyant plus mes montagnons avec des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon tems d'autrefois; je le crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous; & lorsque le plaisir nous quitte, nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues, & les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais

ce ſont des deſcriptions que vous me demandez, non des réflexions, & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ſes anciens jeux. Les diverſes impreſſions que ce pays a faites ſur moi à différens âges me font conclure que nos relations ſe rapportent toujours plus à nous qu'aux choſes, & que, comme nous décrivons bien plus ce que nous ſentons que ce qui eſt, il faudroit ſavoir comment étoit affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ſes peintures ſont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride & froid ſous ma plume un pays jadis ſi verdoyant, ſi vivant, ſi riant à mon gré : vous ſentirez trop aiſément dans ma lettre, en quel tems de ma vie & en quelle ſaiſon de l'année elle a été écrite.

Je ſais, Monſieur le Maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suiſſe, comme ſi le petit coin que j'habite avoit beſoin d'être circonſcrit d'un ſi grand eſpace. Il y a pourtant des choſes générales qui ne ſe devinent point, & qu'il faut ſavoir pour juger des objets particuliers. Pour connoître Moitiers, il faut avoir quelqu'idée du Comté de Neufchâtel ; & pour connoître le Comté de Neufchâtel, il faut en avoir de la Suiſſe entiere.

Elle offre à-peu-près par-tout les mêmes aſpects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes ; & les Suiſſes ont auſſi tous à-peu-près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples & de leur antique ſimplicité. Ils ont des manieres de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent pour ainſi dire au ſol du climat, aux beſoins divers, & qu'en cela les habitans ſeront toujours forcés de ſe conformer à ce que la nature des lieux leur preſcrit. Telle eſt, par exemple, la diſtribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en ville & en bourgs qu'en France ; mais éparſes & diſperſées çà-&-là ſur le terrain avec beaucoup plus d'égalité. Ainſi, quoique la Suiſſe ſoit en général plus peuplée à proportion que la France, elle a de moins grandes villes & de moins gros villages : en revanche, on y trouve par-tout des maiſons, le village couvre toute la paroiſſe, & la ville s'étend ſur tout le pays. La Suiſſe entiere eſt comme une grande ville diviſée en treize quartiers, dont les uns ſont ſur des vallées, d'autres ſur les côteaux, d'autres ſur les montagnes. Geneve, Saint-Gal, Neufchâtel ſont comme les fauxbourgs : il y a des quartiers plus

ou moins peuplés, mais tous le ſont aſſez pour marquer qu'on eſt toujours dans la ville : ſeulement les maiſons, au lieu d'être alignées, ſont diſperſées ſans ſymétrie & ſans ordre, comme on dit qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déſerts quand on trouve des clochers parmi les ſapins, des troupeaux ſur les rochers, des manufactures dans des précipices, des atteliers ſur des torrens. Ce mélange bizarre a je ne ſais quoi d'animé, de vivant, qui reſpire la liberté, le bien-être, & qui fera toujours du pays où il ſe trouve un ſpectacle unique en ſon genre, mais fait ſeulement pour des yeux qui ſachent voir.

Cette égale diſtribution vient du grand nombre de petits Etats qui diviſe les capitales ; de la rudeſſe du pays, qui rend les tranſports difficiles, & de la nature des productions, qui, conſiſtant pour la plupart en pâturages, exige que la conſommation s'en faſſe ſur les lieux mêmes, & tient les hommes auſſi diſperſés que les beſtiaux. Voilà le plus grand avantage de la Suiſſe ; avantage que ſes habitans regardent peut-être comme un malheur, mais qu'elle tient d'elle ſeule, que rien ne peut lui ôter, qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe ou des mauvaiſes mœurs, & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien ; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suiſſes, qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes ſe ſuffiſant à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur maniere de vivre, & ont voulu l'imiter ; ils ſe ſont apperçus que l'argent étoit une bonne choſe, & ils ont voulu en avoir : ſans productions & ſans induſtrie pour l'attirer, ils ſe ſont mis en commerce eux-mêmes ; ils ſe ſont vendus en détail aux Puiſſances ; ils ont acquis par-là préciſément aſſez d'argent pour ſentir qu'ils étoient pauvres : les moyens de le faire circuler étant preſqu'impoſſibles dans un pays qui ne produit rien & qui n'eſt pas maritime, cet argent leur a porté de nouveaux beſoins, ſans augmenter leurs reſſources. Ainſi leurs premieres aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante, le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'habitans. C'eſt la raiſon de la dépopulation que l'on commence à ſentir dans toute la Suiſſe. Elle nourriſſoit ſes nombreux habitans quand ils ne

ſortoient pas de chez eux ; à préſent qu'il en ſort la moitié, à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis eſt que de cette moitié qui ſort, il en rentre aſſez pour corrompre tout ce qui reſte par l'imitation des uſages des autres pays, & ſur-tout de la France, qui a plus de troupes Suiſſes qu'aucune autre nation. Je dis *corrompre*, ſans entrer dans la queſtion ſi les mœurs Françoiſes ſont bonnes ou mauvaiſes en France, parce que cette queſtion eſt hors de doute quant à la Suiſſe, & qu'il n'eſt pas poſſible que les mêmes uſages conviennent à des peuples qui n'ayant pas les mêmes reſſources & n'habitant ni le même climat, ni le même ſol, feront toujours forcés de vivre différemment.

Le concours de ces deux cauſes, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, ſe fait ſentir en toutes choſes, il rend raiſon de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suiſſes, & ſur-tout de ce contraſte bizarre de recherche & de ſimplicité qu'on ſent dans toutes leurs manieres. Ils tournent à contre-ſens tous les uſages qu'ils prennent, non pas faute d'eſprit, mais par la force des choſes. En tranſportant dans leurs bois les uſages des grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique ; ils ne ſavent ce que c'eſt qu'habits de campagne ; ils ſont parés dans leurs rochers comme ils l'étoient à Paris ; ils portent ſous leurs ſapins tous les pompons du Palais-Royal, & j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veſte à falbala de mouſſeline. Leur délicateſſe a toujours quelque choſe de groſſier, leur luxe a toujours quelque choſe de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir ; ils ſervent des vins étrangers & boivent de la piquette ; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leur choux ; ils vous offriront à déjeûné du café & du fromage, à goûté du thé avec du jambon ; les femmes ont de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur : leurs valets alternativement laquais & bouviers ont l'habit de livrée en ſervant à table, & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur ſociété plus familiere ſans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures iſolées. Perſonne ici n'eſt ſurpris de me voir paſſer l'hiver en campagne ; mille gens du monde en font tout autant. On demeure

donc toujours séparés, mais on se rapproche par de longues & fréquentes visites. Pour étaler sa parure & ses meubles, il faut attirer ses voisins & les aller voir, & comme ces voisins sont souvent assez éloignés ce sont des voyages continuels. Aussi jamais n'ai-je vu de peuple si allant que les Suisses ; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrez de toutes parts que voitures ; il n'y a pas une maison qui n'ait la sienne, & les chevaux dont la Suisse abonde ne sont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais comme ces courses ont souvent pour objet des visites de femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à-peu-près pour courir la poste la même toilette que pour aller au bal. Aussi rien n'est si brillant que les chemins de la Suisse ; on y rencontre à tout moment de petits Messieurs & de belles Dames, on n'y voit que bleu, verd, couleur de rose, on se croiroit au jardin du Luxembourg.

Un effet de ce commerce est d'avoir presque ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, est d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suisse. Je ne sais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France ; ils n'approchent sûrement pas de ceux-ci. Il est vrai qu'il y fait très-cher vivre, mais cela est vrai aussi de la vie domestique, & cela ne sauroit être autrement dans un pays qui produit peu de denrées, & où l'argent ne laisse pas de circuler.

Les trois seules marchandises qui leur en aient fourni jusqu'ici, sont les fromages, les chevaux & les hommes ; mais depuis l'introduction du luxe, ce commerce ne leur suffit plus, & ils y ont ajouté celui des manufactures dont ils sont redevables aux réfugiés François ; ressource qui cependant a plus d'apparence que de réalité ; car, comme la cherté des denrées augmente avec les especes, & que la culture de la terre se néglige quand on gagne davantage à d'autres travaux, avec plus d'argent ils n'en sont pas plus riches ; ce qui se voit par la comparaison avec les Suisses catholiques, qui n'ayant pas la même ressource, sont plus pauvres d'argent, & ne vivent pas moins bien.

Il est fort singulier qu'un pays si rude & dont les habitans sont si enclins à sortir, leur inspire pourtant un amour si tendre que le

regret de l'avoir quitté les y ramene presque tous à la fin, & que ce regret donne à ceux qui n'y peuvent revenir, une maladie quelquefois mortelle, qu'ils appellent, je crois, le *Hemvé.* Il y a dans la Suisse un air célebre, appellé le Ranz-des-vaches, que les bergers sonnent sur leurs cornets, & dont ils font retentir tous les côteaux du pays. Cet air, qui est peu de chose en lui-même, mais qui rappelle aux Suisses mille idées relatives au pays natal, leur fait verser des torrens de larmes quand ils l'entendent en terre étrangere. Il en a même fait mourir de douleur un si grand nombre, qu'il a été défendu par ordonnance du Roi de jouer le ranz-des-vaches dans les troupes Suisses. Mais, Monsieur le Maréchal, vous savez peut-être tout cela mieux que moi, & les réflexions que ce fait présente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer seulement que la France est assurément le meilleur pays du monde, où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des habitans. Cependant il n'y a jamais eu, que je sache, de Hemvé ni de Ranz-des-vaches qui fît pleurer & mourir de regret un François en pays étranger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suisses depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suisses en général sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats & bons citoyens, mais intrigans, défians, jaloux, curieux, avares, & leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur simplicité. Ils sont ordinairement graves & flegmatiques, mais ils sont furieux dans la colere, & leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le peuple François danse tristement, languissamment, de mauvaise grace, & que les danses suisses soient sautillantes & vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle, & les filles y ont une légéreté charmante : on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suisses sont adroits & rusés dans les affaires : les François qui les jugent grossiers sont bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur esprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins, & s'est toujours trompée. A ce genre d'escrime ils battent communément les François : mais envoyez-leur des gens droits & fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez, car naturellement ils vous aiment. Le Marquis de Bonnac qui avoit tant

tant d'esprit, mais qui passoit pour adroit, n'a rien fait en Suisse, & jadis le Maréchal de Bassompierre y faisoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il passoit chez eux pour l'être. Les Suisses négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne soient vendus par leurs Magistrats, attendu qu'ils peuvent mieux se passer d'argent que les Puissances ne peuvent se passer d'hommes ; car pour votre bled, quand ils voudront ils n'en auront pas besoin. Il faut avouer aussi que s'ils font bien leurs traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, Monsieur le Maréchal, de leur gouvernement & de leur politique, parce que cela me meneroit trop loin, & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neufchâtel où j'habite, vous savez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté, après avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne, & passé successivement dans les maisons de Châlons, d'Hochberg & de Longueville, tomba enfin en 1707 dans celle de Brandebourg par la décision des Etats du pays, juges naturels des droits des Prétendans. Je n'entrerai point dans l'examen des raisons sur lesquelles le Roi de Prusse fut préféré au Prince de Conti, ni des influences que purent avoir d'autres Puissances dans cette affaire ; je me contenterai de remarquer que dans la concurrence entre ces deux Princes, c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neufchâtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reste, ils ont conservé sous leurs Souverains à-peu-près la même liberté qu'ont les autres Suisses ; mais peut-être en sont-ils plus redevables à leur position qu'à leur habileté ; car je les trouve bien remuans pour des gens sages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suisses en général caractérise encore plus fortement ce peuple-ci, & le contraste du naturel & de l'imitation s'y fait encore mieux sentir, avec cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelque petit coin près, la dorure couvre tout le fond. Le pays, si l'on excepte la ville & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse, la vie y est aussi rustique, & les habitans accoutumés à vivre sous des Princes, s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manieres ; de sorte qu'on trouve ici du jargon, des airs dans tous les états,

de beaux parleurs labourant les champs, & des courtisans en souquenille. Aussi appelle-t-on les Neufchâtelois les gascons de la Suisse. Ils ont de l'esprit, & ils se piquent de vivacité ; ils lisent, & la lecture leur profite ; les paysans même sont instruits ; ils ont presque tous un petit recueil de livres choisis qu'ils appellent bibliotheque ; ils sont même assez au courant pour les nouveautés ; ils font valoir tout cela dans la conversation d'une maniere qui n'est point gauche, & ils ont presque le ton du jour comme s'ils vivoient à Paris. Il y a quelque tems qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle ; la mere berçoit un petit enfant, & je la regardois faire, quand je vis sortir de la cabane un gros paysan, qui m'abordant d'un air aisé, me dit : *Vous voyez qu'on ne suit pas trop bien vos préceptes, mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes* Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton.

Beaucoup d'esprit & encore plus de prétention, mais sans aucun goût, voilà ce qui m'a d abord frappé chez les Neufchâtelois. Ils parlent très-bien, très-aisément, mais ils écrivent platement & mal, sur-tout quand ils veulent écrire légérement, & ils le veulent toujours. Comme ils ne savent pas même en quoi consiste la grace & le sel du style léger, lorsqu'ils ont enfilé des phrases lourdement semillantes, ils se croient autant de Voltaires & de Crebillons. Ils ont une maniere de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins. Ils y fourent même de petits vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit, sinon de l'amusement, au moins de l'occupation dans ce Mercure, car c'est d'un bout à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'est à-peu-près le même habillement que dans le Canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommes se mettent assez à la Françoise, & c'est ce que les femmes voudroient bien faire aussi ; mais comme elles ne voyagent gueres, ne prenant pas comme eux les modes de la premiere main, elles les outrent, les défigurent, & chargées de pretintailles & de falbalas, elles semblent parées de guenilles.

Quant à leur caractere, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manieres ; ils se croient polis parce qu'ils sont façonniers,

& gais parce qu'ils ſont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puiſſent l'emporter ſur eux à faire des complimens. Arrivez-vous fatigué, preſſé, n'importe : il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée ; tant que la machine eſt montée elle joue, & elle ſe remonte toujours à chaque arrivant. La politeſſe françoiſe eſt de mettre les gens à leur aiſe, & même de s'y mettre auſſi. La politeſſe neufchâteloiſe eſt de gêner & ſoi-même & les autres. Ils ne conſultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu ſavoir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point ; elles ont toujours je ne ſais quel air de formule, je ne ſais quoi de ſec & d'apprêté qui vous invite au refus. Ils ſont pourtant obligeans, officieux, hoſpitaliers très-réellement, ſur-tout pour les gens de qualité : on eſt toujours ſûr d'être accueilli d'eux en ſe donnant pour Marquis ou Comte ; & comme une reſſource auſſi facile ne manque pas aux aventuriers, ils en ont ſouvent dans leur Ville, qui pour l'ordinaire y ſont très-fêtés : un ſimple honnête homme avec des malheurs & des vertus ne le ſeroit pas de même : on peut y porter un grand nom ſans mérite, mais non pas un grand mérite ſans nom. Du reſte, ceux qu'ils ſervent une fois, ils les ſervent bien. Ils ſont fideles à leurs promeſſes, & n'abandonnent pas aiſément leurs protégés. Il ſe peut même qu'ils ſoient aimans & ſenſibles ; mais rien n'eſt plus éloigné du ton du ſentiment que celui qu'ils prennent, tout ce qu'ils font par humanité ſemble être fait par oſtentation, & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité eſt leur vice dominant : elle perce par-tout, & d'autant plus aiſément qu'elle eſt mal-adroite. Ils ſe croient tous gentilshommes, quoique leurs Souverains ne fuſſent que des gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chaſſe, moins par goût, que parce que c'eſt un amuſement noble. Enfin jamais on ne vit des bourgeois ſi pleins de leur naiſſance : ils ne la vantent pourtant pas, mais on voit qu'ils s'en occupent ; ils n'en ſont pas fiers, ils n'en ſont qu'entêtés.

Au défaut de dignités & de titres de nobleſſe, ils ont des titres militaires ou municipaux en telle abondance, qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le ſont pas. C'eſt Monſieur le Colonel, Monſieur le Major, Monſieur le Capitaine, Monſieur le Lieutenant,

Monſieur le Conſeiller, Monſieur le Châtelain, Monſieur le Maire, Monſieur le Juſticier, Monſieur le Profeſſeur, Monſieur le Docteur, Monſieur l'Ancien; ſi j'avois pu reprendre ici mon ancien métier, je ne doute pas que je n'y fuſſe Monſieur le Copiſte. Les femmes portent auſſi les titres de leurs maris, Madame la Conſeillere, Madame la Miniſtre; j'ai pour voiſine Madame la Major; & comme on n'y nomme les gens que par leurs titres, on eſt embarraſſé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom, c'eſt comme s'ils n'en avoient point.

Le ſexe n'y eſt pas beau; on dit qu'il a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté & en font uſage. Elles ſe raſſemblent ſouvent en ſociété où l'on joue, où l'on goûte, où l'on babille, & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens; mais par malheur ils ſont rares & il faut ſe les arracher. Les femmes vivent aſſez ſagement; il y a dans le pays d'aſſez bons ménages, & il y en auroit bien davantage ſi c'étoit un air de bien vivre avec ſon mari. Du reſte vivant beaucoup en campagne, liſant moins & avec moins de fruit que les hommes, elles n'ont pas l'eſprit fort orné, & dans le déſœuvrement de leur vie elles n'ont d'autre reſſource que de faire de la dentelle, d'épier curieuſement les affaires des autres, de médire & de jouer. Il y en a pourtant de fort aimables; mais en général on ne trouve pas dans leur entretien ce ton que la décence & l'honnêteté même rendent ſéducteur, ce ton que les Françoiſes ſavent ſi bien prendre quand elles veulent, qui montre du ſentiment, de l'ame, & qui promet des héroïnes de roman. La converſation des Neufchâteloiſes eſt aride ou badine; elle tarit ſitôt qu'on ne plaiſante pas. Les deux ſexes ne manquent pas de bon naturel, & je crois que ce n'eſt pas un peuple ſans mœurs, mais c'eſt un peuple ſans principes, & le mot de vertu y eſt auſſi étranger ou auſſi ridicule qu'en Italie. La religion dont ils ſe piquent ſert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur Clergé ils épilogueront ſur le dogme, mais pour la morale ils ne ſavent ce que c'eſt; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'eſt aſſurément pas l'amour du prochain, c'eſt ſeulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien pour eux eſt un homme qui va au prêche tous les Dimanches, quoiqu'il faſſe dans l'intervalle, il n'importe pas. Leurs Miniſtres qui ſe ſont acquis un grand

crédit ſur le peuple tandis que leurs Princes étoient catholiques, voudroient conſerver ce crédit en ſe mêlant de tout, en chicanant ſur tout, en étendant à tout la juriſdiction de l'Egliſe; ils ne voient pas que leur tems eſt paſſé. Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'Etat une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agiſſoit étoit de ſavoir ſi les peines des damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette diſpute a été agitée; celle du Janſéniſme en France n'en a pas approché. Tous les Corps aſſemblés, les peuples prêts à prendre les armes, Miniſtres deſtitués, Magiſtrats interdits, tout marquoit les approches d'une guerre civile, & cette affaire n'eſt pas tellement finie qu'elle ne puiſſe laiſſer de longs ſouvenirs. Quand ils ſe ſeroient tous arrangés pour aller en enfer, ils n'auroient pas plus de ſouci de ce qui s'y paſſe.

Voilà les principales remarques que j'ai faites juſqu'ici ſur les gens du pays où je ſuis. Elles vous paroîtroient peut-être un peu dures pour un homme qui parle de ſes hôtes, ſi je vous laiſſois ignorer que je ne leur ſuis redevable d'aucune hoſpitalité. Ce n'eſt point à Meſſieurs de Neufchâtel que je ſuis venu demander un aſyle qu'ils ne m'auroient ſurement pas accordé, c'eſt à Milord Maréchal, & je ne ſuis ici que chez le Roi de Pruſſe. Au contraire, à mon arrivée ſur les terres de la principauté, le Magiſtrat de la ville de Neufchâtel s'eſt pour tout accueil dépêché de défendre mon livre ſans le connoître, la claſſe des Miniſtres l'a déféré de même au Conſeil d'Etat; on n'a jamais vu de gens plus preſſés d'imiter les ſottiſes de leurs voiſins. Sans la protection déclarée de Mylord Maréchal, on ne m'eût ſurement point laiſſé en paix dans ce village. Tant de bandits ſe refugient dans le pays que ceux qui le gouvernent ne ſavent pas diſtinguer des malfaiteurs pourſuivis les innocens opprimés, ou ſe mettent peu en peine d'en faire la différence. La maiſon que j'habite appartient à une niece de mon vieux ami M. Roguin. Ainſi loin d'avoir mille obligations à Meſſieurs de Neufchâtel, je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas mis le pied dans leur ville, ils me ſont étrangers à tous égards, je ne leur dois que juſtice en parlant d'eux, & je la leur rends.

Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont

comblé de careſſes, d'offres, de politeſſes de toute eſpece. Flatté de leur eſtime & touché de leurs bontés, je me ferai toujours un devoir & un plaiſir de leur marquer mon attachement & ma reconnoiſſance; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le gouvernement neufchâtelois qui m'en eût fait un bien différent s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que ſi la mauvaiſe volonté du Corps des Miniſtres n'eſt pas douteuſe, j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la paroiſſe. Il me vint voir à mon arrivée, il me fit mille offres de ſervices qui n'étoient point vaines, comme il me l'a prouvé dans une occaſion eſſentielle où il s'eſt expoſé à la mauvaiſe humeur de plus d'un de ſes confreres, pour s'être montré vrai Paſteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins de ſa part à cette juſtice, qu'il avoit joué dans les précédentes brouilleries un rôle qui n'annonçoit pas un Miniſtre tolérant. C'eſt au ſurplus un homme aſſez gai dans la ſociété, qui ne manque pas d'eſprit, qui fait quelquefois d'aſſez bons ſermons, & ſouvent de fort bons contes.

Je m'apperçois que cette Lettre eſt un livre, & je n'en ſuis encore qu'à la moitié de ma relation. Je vais, Monſieur le Maréchal, vous laiſſer reprendre haleine, & remettre le ſecond tome à une autre fois (1).

SECONDE LETTRE.

AU MÊME.

A Motiers, le 28 Janvier 1763.

IL faut, Monſieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette ſaiſon le lieu que j'habite. Des caſcades, des glaces, des rochers nuds, des ſapins noirs couverts de neige ſont les objets dont je ſuis entouré; &, à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aſpect de l'aridité ne promet, à le voir, qu'une deſcription fort triſte. Auſſi a-t-il

(1) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette lettre, le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de ſa date & au lieu qu'habitoit l'Auteur.

l'air aſſez nud en toute ſaiſon, mais il eſt preſque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le repréſenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, ſans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel paſſe une petite riviere appellée la Reuſe dans la direction du Nord-oueſt au Sud-eſt. Ce vallon formé par deux chaînes de montagnes qui ſont des branches du Mont-Jura, & qui ſe reſſerrent par les deux bouts, reſte pourtant aſſez ouvert pour laiſſer voir au loin ſes prolongemens, leſquels diviſés en rameaux par les bras des montagnes offrent pluſieurs belles perſpectives. Ce vallon appellé le Val-de-Travers du nom d'un village qui eſt à ſon extrémité orientale, eſt garni de quatre ou cinq autres villages à peu de diſtance les uns des autres; celui de Motiers qui forme le milieu eſt dominé par un vieux château déſert, dont le voiſinage & la ſituation ſolitaire & ſauvage m'attirent ſouvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis ſortir de ce côté par une porte de derriere ſans paſſer par la rue ni devant aucune maiſon. On dit que les bois & les rochers qui environnent ce château, ſont fort remplis de viperes; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs, & m'étant aſſis à toutes ſortes de places, je n'en ai point vu juſqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagnes pluſieurs maiſons éparſes qu'on appelle des *Priſes*, dans leſquelles on tient des beſtiaux, & dont pluſieurs ſont habitées par les propriétaires, la plupart payſans. Il y en a une entr'autres à mi-côte nord, par conſéquent expoſée au midi ſur une terraſſe naturelle, dans la plus admirable poſition que j'aie jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus ſi tenté que dès la premiere fois je m'étois preſque arrangé avec le propriétaire pour y loger; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la ſureté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de reſter où je ſuis. La maiſon que j'occupe eſt dans une moins belle poſition, mais elle eſt grande aſſez commode, elle a une galerie extérieure où je me promene dans le mauvais tems, & ce qui vaut mieux que tout le reſte, c'eſt un aſyle offert par l'amitié.

La Reuſe à ſa ſource au-deſſus d'un village appellé St. Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon ; elle en ſort au village de Travers à l'autre extrémité, où elle commence à ſe creuſer un lit qui devient bientôt précipice, & la conduit enfin dans le lac de Neufchâtel. Cette Reuſe eſt une très-jolie riviere, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à ſe cacher dans des touffes d'herbes. On la voit ſortir tout-d'un-coup de terre à ſa ſource, non point en petite fontaine ou ruiſſeau, mais toute grande & déja riviere comme la fontaine de Vaucluſe, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette ſource eſt fort enfoncée dans les roches eſcarpées d'une montagne, on y eſt toujours à l'ombre ; & la fraîcheur continuelle, le bruit, les chûtes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font ſouvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue St. Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'eſt pas exceſſive, mais le vallon même eſt montagne étant fort élevé au-deſſus du lac, & le lac ainſi que le ſol de toute la Suiſſe, eſt encore extrêmement élevé ſur les pays de plaines, élevés à leur tour au-deſſus du niveau de la mer. On peut juger ſenſiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivieres, qui, des montagnes de Suiſſe vont ſe rendre les unes dans la Méditerranée & les autres dans l'Océan. Ainſi, quoique la Reuſe traverſant le vallon ſoit ſujette à de fréquens débordemens qui font des bords de ſon lit une eſpece de marais, on n'y ſent point le marécage, l'air n'y eſt point humide & mal ſain, la vivacité qu'il tire de ſon élévation l'empêchant de reſter long-tems chargé de vapeurs groſſieres, les brouillards, aſſez fréquens les matins, cedent pour l'ordinaire à l'action du ſoleil à meſure qu'il s'éleve.

Comme entre les montagnes & les vallées la vue eſt toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'eſt pas moins vaſte que celle que j'avois ſur les hauteurs de Montmorenci, mais elle eſt d'un autre genre ; elle ne flatte pas, elle frappe ; elle eſt plus ſauvage que riante ; l'art n'y étale pas ſes beautés, mais la majeſté de la nature en impoſe, & quoique le parc de Verſailles ſoit plus grand que ce vallon, il ne paroîtroit qu'un colifichet en ſortant d'ici. Au premier coup-d'œil le ſpectacle, tout grand qu'il eſt, ſemble un peu nud,

on

on voit très-peu d'arbres dans la vallée ; ils y viennent mal & ne donnent presque aucun fruit ; l'escarpement des montagnes étant très-rapide, montre en divers endroits le gris des rochers, le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante, & ces sapins si grands, si beaux quand on est dessous, ne paroissant au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni l'asyle, ni l'ombre qu'ils donnent ; le fond du vallon, presque au niveau de la riviere, semble n'offrir à ses deux bords qu'un large marais où l'on ne sauroit marcher ; la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu sans arbres une promenade bien fraîche quand le soleil luit ; si-tôt qu'il se couche il laisse à peine un crépuscule, & la hauteur des monts interceptant toute la lumiere, fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la premiere impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé, & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup-d'œil, on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme, elle est en revanche extrêmement commode ; tout y est du niveau le plus parfait, les chemins y sont unis comme des allées de jardin ; les bords de la riviere offrent par places de larges pelouses d'un plus beau verd que les gazons du Palais-Royal, & l'on s'y promene avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un cours paisible en quittant ses cailloux & ses rochers qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On a proposé de planter ses bords de Saules & de Peupliers pour donner durant la chaleur du jour de l'ombre au bétail désolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuse deviendront aussi charmans que ceux du Lignon, & il ne leur manquera plus que des Astrées, des Silvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté sur la plaine, de sorte qu'en dirigeant ses promenades & choisissant ses heures, on peut aisément faire à l'abri du soleil tout le tour du vallon. D'ailleurs ces mêmes montagnes interceptant ses rayons, font qu'il se leve tard & se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas long-tems brûlé. Nous avons presque ici la clef de l'énigme du Ciel de trois

aunes, & il eſt certain que les maiſons qui ſont près de la ſource de la Reuſe, n'ont pas trois heures de ſoleil, même en été.

Lorſqu'on quitte le bas du vallon pour ſe promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, Monſieur le Maréchal, le long des Champeaux du côté d'Andilly, on n'a pas une promenade auſſi commode, mais cet agrément eſt bien compenſé par la variété des ſites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait ſans ceſſe autour de ſoi, par les jolis reduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où, le cours des torrens qui deſcendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les côteaux qui les entourent offrent des aſyles verdoyans & frais quand on ſuffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons ne s'apperçoivent pas, tant qu'on regarde au loin les montagnes, & cela joint à l'agrément du lieu celui de la ſurpriſe, lorſqu'on vient tout d'un coup à les découvrir. Combien de fois je me ſuis figuré, vous ſuivant à la promenade & tournant autour d'un rocher aride, vous voir ſurpris & charmé de retrouver des boſquets pour les Dryades où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours.

Tout le pays eſt plein de curioſités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, & qui par ces découvertes ſucceſſives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ſes tréſors à qui ſauroit les connoître, & ſouvent en voyant autour de moi cette profuſion de plantes rares, je les foule à regret ſous le pied d'un ignorant. Il eſt pourtant néceſſaire d'en connoître une pour ſe garantir de ſes terribles effets; c'eſt le Napel. Vous voyez une très-belle plante haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir: mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on ſe ſent ſaiſi de maux de tête, de vertiges, d'évanouiſſemens & l'on périroit ſi l'on ne jettoit promptement ce funeſte bouquet. Cette plante a ſouvent cauſé des accidens à des enfans & à d'autres gens qui ignoroient ſa pernicieuſe vertu. Pour les beſtiaux ils n'en approchent jamais & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent; quoiqu'on faſſe l'eſpece en reſte, & je ne laiſſe pas d'en voir beaucoup en me promenant ſur les montagnes, mais on l'a détruite à-peu-près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers, dans la Seigneurie de Travers, eſt une mine d'aſphalte qu'on dit qui s'étend ſous tout le pays: les

habitans lui attribuent modeſtement la gaîté dont ils ſe vantent, & qu'ils prétendent ſe tranſmettre même à leurs beſtiaux. Voila ſans doute une belle vertu de ce minéral, mais pour en pouvoir ſentir l'efficace il ne faut pas avoir quitté le château de Montmorenci. Quoi qu'il en ſoit des merveilles qu'ils diſent de leur aſphalte, j'ai donné au Seigneur de Travers un moyen sûr d'en tirer la médecine univerſelle ; c'eſt de faire une bonne penſion à Lorris ou à Bordeu.

Au-deſſus de ce même village de Travers il ſe fit il y a deux ans, une avalanche conſidérable & de la façon du monde la plus ſinguliere. Un homme qui habite au pied de la montagne avoit ſon champ devant ſa fenêtre, entre la montagne & ſa maiſon. Un matin qui ſuivit une nuit d'orage il fut bien ſurpris en ouvrant ſa fenêtre de trouver un bois à la place de ſon champ ; le terrain s'éboulant tout d'une piece avoit recouvert ſon champ des arbres d'un bois qui étoit au-deſſus, & cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le ſujet d'un procès qui pourroit trouver place dans le recueil de Pittaval. L'eſpace que l'avalanche a mis à nud eſt fort grand & paroît de loin ; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, & de la grandeur des rochers qui ont été tranſportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été ainſi tranſportée d'un côté du chemin à l'autre : mais rapprochons-nous de mon habitation.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une ſuperbe caſcade, qui du haut de la montagne tombe par l'eſcarpement d'un rocher dans le vallon avec un bruit qui ſe fait entendre au loin, ſur-tout quand les eaux ſont grandes. Cette caſcade eſt très-en vue, mais ce qui ne l'eſt pas de même eſt une grotte à côté de ſon baſſin, de laquelle l'entrée eſt difficile, mais qu'on trouve au-dedans aſſez eſpacée, éclairée par une fenêtre naturelle, ceintrée en tiers-point, & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'eſt ni Toſcan, ni Dorique, mais l'ordre de la nature qui ſait mettre des proportions & de l'harmonie dans ſes ouvrages les moins réguliers. Inſtruit de la ſituation de cette grotte, je m'y rendis ſeul l'été dernier pour la contempler à mon aiſe. L'extrême ſéchereſſe me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très-ſurbaiſſée, en me traînant ſur le ventre, car la fenêtre eſt trop haute pour qu'on puiſſe y paſſer ſans échelle. Quand je fus au-dedans je m'aſſis

ſur une pierre, & je me mis à contempler avec raviſſement cette ſuperbe ſalle dont les ornemens ſont des quartiers de roche diverſement ſitués, & formant la décoration la plus riche que j'aie jamais vue, ſi du moins on peut appeller ainſi celle qui montre la plus grande puiſſance, celle qui attache & intéreſſe, celle qui fait penſer, qui éleve l'ame, celle qui force l'homme à oublier ſa petiteſſe pour ne penſer qu'aux œuvres de la nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns, détachés & tombés de la voûte, les autres encore pendans & diverſement ſitués, marquent tous dans cette mine naturelle, l'effet de quelque exploſion terrible dont la cauſe paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une maniere ſatisfaiſante. Dans le fond de la grotte, qui va en s'élevant de même que ſa voûte, on monte ſur une eſpece d'eſtrade & de-là par une pente aſſez roide ſur un rocher qui mene de biais à un enfoncement très-obſcur par où l'on pénetre ſous la montagne. Je n'ai point été juſques-là, ayant trouvé devant moi un trou large & profond qu'on ne ſauroit franchir qu'avec une planche. D'ailleurs vers le haut de cet enfoncement & preſque à l'entrée de la galerie ſouterraine eſt un quartier de rocher très-impoſant, car ſuſpendu preſqu'en l'air il porte à faux par un de ſes angles, & penche tellement en avant qu'il ſemble ſe détacher & partir pour écraſer le ſpectateur. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne ſoit dans cette ſituation depuis bien des ſiecles & qu'il n'y reſte encore plus long-tems; mais ces ſortes d'équilibres auxquels les yeux ne ſont pas faits ne laiſſent pas de cauſer quelqu'inquiétude, & quoiqu'il fallût peut-être des forces immenſes pour ébranler ce rocher qui paroît ſi prêt à tomber, je craindrois d'y toucher du bout du doigt, & ne voudrois pas plus reſter dans la direction de ſa chûte que ſous l'épée de Damoclès.

La galerie ſouterraine à laquelle cette grotte ſert de veſtibule, ne continue pas d'aller en montant, mais elle prend ſa pente un peu vers le bas, & ſuit la même inclinaiſon dans tout l'eſpace qu'on a juſqu'ici parcouru. Des curieux s'y ſont engagés à diverſes fois avec des domeſtiques, des flambeaux, & tous les ſecours néceſſaires; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu, & de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On eſt allé juſqu'à près de demi-lieue en ouvrant le paſſage où il eſt trop étroit, &

ſondant avec précaution les gouffres & fondrieres qui ſont à droite & à gauche; mais on prétend dans le pays qu'on peut aller par le même ſouterrain à plus de deux lieues juſqu'à l'autre côté de la montagne, où l'on dit qu'il aboutit du côté du lac, non loin de l'embouchure de la Reuſe.

Au deſſous du baſſin de la même caſcade, eſt une autre grotte plus petite, dont l'abord eſt embarraſſé de pluſieurs grands cailloux & quartiers de roche qui paroiſſent avoir été entraînés là par les eaux. Cette grotte-ci n'étant pas ſi praticable que l'autre, n'a pas de même tenté les curieux. Le jour que j'en examinai l'ouverture, il faiſoit une chaleur inſupportable; cependant il en ſortoit un vent ſi vif & ſi froid que je n'oſai reſter long-tems à l'entrée, & toutes les fois que j'y ſuis retourné j'ai toujours ſenti le même vent; ce qui me fait juger qu'elle a une communication plus immédiate & moins embarraſſée que l'autre.

A l'oueſt de la vallée une montagne la ſépare en deux branches, l'une fort étroite, où ſont le village de St. Sulpice, la ſource de la Reuſe, & le chemin de Pontarlier. Sur ce chemin l'on voit encore une groſſe chaîne ſcellée dans le rocher, & miſe là jadis par les Suiſſes pour fermer de ce côté-là le paſſage aux Bourguignons.

L'autre branche plus large, & à gauche de la premiere, mene par le village de Butte à un pays perdu appellé la *Côte-aux-Fees*, qu'on apperçoit de loin parce qu'il va en montant. Ce pays n'étant ſur aucun chemin paſſe pour très-ſauvage, & en quelque ſorte pour le bout du monde. Auſſi prétend-on que c'étoit autrefois le ſéjour des Fées, & le nom lui en eſt reſté. On y voit encore leur ſalle d'aſſemblée dans une troiſieme caverne qui porte auſſi leur nom, & qui n'eſt pas moins curieuſe que les précédentes. Je n'ai pas vu cette grotte-aux-Fées, parce qu'elle eſt aſſez loin d'ici; mais on dit qu'elle étoit ſuperbement ornée, & l'on y voyoit encore il n'y a pas long-tems un trône & des ſiéges très-bien taillés dans le roc. Tout cela a été gâté, & ne paroît preſque plus aujourd'hui. D'ailleurs l'entrée de la grotte eſt preſque entiérement bouchée par les décombres, par les brouſſailles, & la crainte des ſerpens & des bêtes vénimeuſes rebute les curieux d'y vouloir pénétrer. Mais ſi elle eût été praticable encore, & dans ſa premiere beauté, & que Madame la Maré-

chale eût passé dans ce pays, je suis sûr qu'elle eût voulu voir cette grotte singuliere, n'eût-ce été qu'en faveur de Fleur-d'Epine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la position de ce vallon, plus je me persuade qu'il a jadis été sous l'eau, que ce qu'on appelle aujourd'hui le Val-de-Travers fut autrefois un lac formé par la Reuse, la cascade & d'autres ruisseaux, & contenu par les montagnes qui l'environnent, de sorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poissons. En effet, le sol du vallon est si parfaitement uni qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux qui puisse l'avoir ainsi nivelé. Le prolongement du vallon, loin de descendre, monte le long du cours de la Reuse, de sorte qu'il a fallu des tems infinis à cette riviere pour se caver dans les abîmes qu'elle forme, un cours en sens contraire à l'inclinaison du terrain. Avant ces tems, contenue de ce côté, de même que de tous les autres, & forcée de refluer sur elle-même, elle dut enfin remplir le vallon jusqu'à la hauteur de la premiere grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva ou s'ouvrit un écoulement dans la galerie souterraine qui lui servoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc constamment à cette hauteur jusqu'à ce que par quelques ravages, fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embarrasserent tellement le canal que les eaux n'eurent plus un cours suffisant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agissant avec une grande force contre les obstacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque issue par le côté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échapés ne cessant de creuser & de s'agrandir, & le niveau du lac baissant à proportion, à force de tems le vallon dut enfin se trouver à sec. Cette conjecture qui m'est venue en examinant la grotte où l'on voit des traces sensibles du cours de l'eau, s'est confirmée premiérement par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie souterraine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux croupissantes dans les creux des fondrieres dont j'ai parlé ; elle s'est confirmée encore dans les pélerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à sa campagne au bord du lac, & où je suivois, en montant la montagne, la riviere qui descendoit à côté de moi par des profondeurs

effrayantes, que ſelon toute apparence elle n'a pas trouvées toutes faites, & qu'elle n'a pas, non plus, creuſées en un jour. Enfin, j'ai penſé que l'aſphalte qui n'eſt qu'un bitume durci étoit encore un indice d'un pays long-tems imbibé par les eaux. Si j'oſois croire que ces folies puſſent vous amuſer, je tracerois ſur le papier une eſpece de plan qui pût vous éclaircir tout cela : mais il faut attendre qu'une ſaiſon plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laiſſent en état de parcourir le pays.

On peut vivre ici puiſqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoi qu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y ſont cheres, parce que le pays en produit peu, & qu'il eſt fort peuplé ſur-tout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte & que les travaux d'horlogerie & de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez ſoi, & c'eſt le parti que j'ai pris à l'aide de Mlle. le Vaſſeur; la viande y eſt mauvaiſe, non que le pays n'en produiſe de bonne, mais tout le bœuf va à Geneve ou à Neufchâtel, & l'on ne tue ici que de la vache. La riviere fournit d'excellente truite, mais ſi délicate qu'il faut la manger ſortant de l'eau. Le vin vient de Neufchâtel, & il eſt très-bon, ſur-tout le rouge : pour moi je m'en tiens au blanc bien moins violent, à meilleur marché, & ſelon moi, beaucoup plus ſain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même des pommes; ſeulement des fraiſes bien parfumées, en abondance & qui durent long-tems. Le laitage y eſt excellent, moins pourtant que le fromage de Viry, préparé par Mademoiſelle Roſe; les eaux y ſont claires & légeres : ce n'eſt pas pour moi une choſe indifférente que de bonne eau, & je me ſentirai long-tems du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai ſous ma fenêtre une très-belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines, qui ſont élevées & taillées en colonnes ou en obéliſques & coulent par des tuyaux de fer dans de grands baſſins, ſont un des ornemens de la Suiſſe. Il n'y a ſi chetif village qui n'en ait au moins deux ou trois, les maiſons écartées ont preſque chacune la ſienne, & l'on en trouve même ſur les chemins pour la commodité des paſſans, hommes & beſtiaux. Je ne ſaurois exprimer combien l'aſpect de toutes ces belles eaux coulantes eſt agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs, l'on

eſt déja rafraîchi par la vue, & l'on eſt tenté d'en boire ſans avoir ſoif.

Voilà, Monſieur le Maréchal, de quoi vous former quelqu'idée du ſéjour que j'habite, & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le ſeul lieu de la terre où la vérité ne ſoit pas un crime, ni l'amour du genre-humain une impiété. J'y trouve la ſûreté ſous la protection de Mylord Maréchal, & l'agrément dans ſon commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance & ne me traitent point en proſcrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis ſi long-tems les peſantes chaînes de la néceſſité, je paſſerois ici ſans regret le reſte de ma vie, ſi j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.

LETTRE A MADAME DE T***.

Le 6 Avril 1771.

UN violent rhume, Madame, qui me met hors d'état de parler ſans fatiguer extrêmement, me fait prendre le parti de vous écrire mon ſentiment ſur votre enfant, pour ne pas le laiſſer plus long-tems dans l'état de ſuſpenſion où je ſens bien que vous le tenez avec peine, quoiqu'il n'y ait point ſelon moi d'inconvénient. Je vous avouerai d'abord que plus je penſe à l'expoſition lumineuſe que vous m'avez faite, moins je puis me perſuader que cette roideur de caractere qu'il manifeſte dans un âge ſi tendre, ſoit l'ouvrage de la nature. Cette mutinerie, ou ſi vous voulez, Madame, cette fermeté n'eſt pas ſi rare que vous croyez parmi les enfans élevés comme lui dans l'opulence; & j'en fais dans ce moment même à Paris, un autre exemple tout ſemblable, dont la conformité m'a beaucoup frappé; tandis que parmi les autres enfans élevés avec moins de ſollicitude apparente, & à qui l'on a moins fait ſentir par-là leur importance, je n'ai vu de ma vie un exemple pareil. Mais

laiſſons

laiſſons quant à préſent cette obſervation qui nous meneroit trop loin ; & quoi qu'il en ſoit de la cauſe du mal, parlons du remede.

Vous voilà, Madame, à mon avis, dans une circonſtance favorable dont vous pouvez tirer grand parti. L'enfant commence à s'inquiéter dans ſa penſion ; il deſire ardemment de revenir ; mais ſa fierté qui ne lui permet jamais de s'abaiſſer aux prieres, l'empêche de vous manifeſter pleinement ſon deſir. Suivez cette indication pour prendre ſur lui un aſcendant dont il ne lui ſoit pas aiſé dans la ſuite d'éluder l'effet. S'il n'y avoit pas un peu de cruauté d'augmenter ſes alarmes, je voudrois qu'on commençât par lui faire la peur toute entiere, & que ſans que perſonne lui dit préciſément qu'il reſtera ni qu'il reviendra, il vît quelqu'eſpece de préparatifs comme pour lui faire quitter tout-à-fait la maiſon paternelle, & qu'on évitât de s'expliquer avec lui ſur ces préparatifs. Quand vous l'en verriez le plus inquiet, vous prendriez alors votre moment pour lui parler, & cela d'un air ſi ſérieux & ſi ferme, qu'il fût bien perſuadé que c'eſt tout de bon.

Mon fils, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que ſi je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois ici dès ce moment ; mais c'eſt ma trop grande tendreſſe pour vous qui m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été ici, j'ai vu avec la plus vive douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre mere & de lui rendre en toute choſe la complaiſance qu'elle aimoit à avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire éprouver des contradictions qui la déchirent trop de votre part, pour qu'elle les puiſſe endurer davantage, &c.

J'ai donc pris la réſolution de vous placer loin de moi, pour m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre déſobéiſſance. Puiſque vous ne voulez pas répondre aux tendres ſoins que j'ai voulu prendre de votre éducation, j'aime mieux que vous alliez devenir un mauvais ſujet loin de mes yeux, que de voir mon fils chéri manquer à chaque inſtant à ce qu'il doit à ſa mere ; & d'ailleurs, je ne déſeſpere pas que des gens fermes & [illegible], qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter vos mutineries par des traitemens néceſſaires, que votre mere n'auroit jamais le courage de vous faire endurer, &c.

Voilà, mon fils, les raiſons du parti que j'ai pris à votre égard, & le ſeul que vous me laiſſiez à prendre, pour ne pas vous livrer à

tous vos défauts, & me rendre tout-à-fait malheureuse. Je ne vous laisse point à Paris, pour ne pas avoir à combattre sans cesse, en vous voyant trop souvent, le desir de vous rapprocher de moi. Mais je ne vous tiendrai pas non plus si éloigné que si l'on est content de vous, je ne puisse vous faire venir ici quelquefois, &c.

Je suis fort trompé, Madame, si toute sa hauteur tient à ce coup inattendu dont il sentira toute la conséquence, vu sur-tout le tendre attachement que vous lui connoissez pour vous, & qui dans ce moment sera taire tout autre penchant. Il pleurera, il gémira, il poussera des cris auxquels vous ne serez, ni ne paroîtrez insensible ; mais lui parlant toujours de son départ comme d'une chose arrangée, vous lui montrerez du regret qu'il ait laissé venir cet arrangement au point de ne pouvoir plus être révoqué. Voilà, selon moi, la route par laquelle vous l'amenerez sans peine à une capitulation, qu'il acceptera avec des transports de joie, & dont vous réglerez tous les articles sans qu'il regimbe contre aucun ; encore avec tout cela, ne paroîtrez-vous pas compter extrêment sur la solidité de ce traité ; vous le recevrez plutôt dans votre maison comme par essai, que par une réunion constante & son voyage paroîtra plutôt différé que rompu, l'assurant cependant que s'il tient réellement ses engagemens, il fera le bonheur de votre vie, en vous dispensant de l'éloigner de vous.

Il me semble que voilà le moyen de faire avec lui l'accord le plus solide qu'il soit possible de faire avec un enfant ; & il aura des raisons de tenir cet accord si puissantes & tellement à sa portée, que selon toute apparence, il reviendra souple & docile pour long-tems.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru le mieux à faire dans la circonstance ; il y a une continuité de régime à observer qu'on ne peut détailler dans une lettre, & qui ne peut se déterminer que par l'examen du sujet ; & d'ailleurs ce n'est pas une mere aussi tendre que vous, ce n'est pas un esprit aussi clairvoyant que le vôtre qu'il faut guider dans tous ces détails. Je vous l'ai dit, Madame, je m'en suis pénétré dans notre unique conversation ; vous n'avez besoin des conseils de personne dans la grande & respectable tâche dont vous êtes chargée, & que vous remplissez si bien. J'ai dû cependant m'acquitter de celle que votre modestie m'a imposée : je l'ai fait par obéissance & par devoir ; mais bien persuadé que pour savoir ce qu'il y a de mieux à faire, il suffisoit d'observer ce que vous ferez.

LETTRE
A M. L'ABBÉ RAYNAL,

Alors Auteur du Mercure de France.

Paris, le 25 Juillet 1750.

Vous le voulez, Monfieur, je ne réfifte plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas deftiné à voir le jour, & qui en eft très-peu digne. Les plaintes du Public fur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont affez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle feule j'aurois pu afpirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai prefque toujours écrit pour moi feul (1) ; & le Public ni mes amis n'auront pas à fe plaindre que j'aie été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on eft toujours indulgent à foi-même, & des écrits ainfi deftinés à l'obfcurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le feul defir de plaire peut furmonter le dégoût.

Une chofe finguliere, c'eft qu'ayant autrefois publié un feul ouvrage (2) où certainement il n'eft point queftion de poéfie, on me faffe aujourd'hui poëte malgré moi ; on vient tous les jours me faire compliment fur des Comédies & d'autres Pieces de vers que je n'ai point faites, & que je ne fuis pas capable de faire. C'eft l'identité du nom de l'Auteur & du mien, qui m'attire cet honneur. J'en ferois flatté, fans doute, fi l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui ; mais louer un homme de chofes qui font au-deffus de fes forces, c'eft le faire fonger à fa foibleffe.

Je m'étois effayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué des amateurs, décrié des artiftes, & que la réunion de

(1) Pour juger fi ce langage étoit fincere, on voudra bien faire attention que celui qui parloit ainfi dans une lettre publique, avoit alors près de quarante ans.

(2) Differtation fur la Mufique moderne. A Paris, chez Quillau Pere, 1743.

deux arts difficiles a fait exclure par ces derniers, avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé, en vrai Suisse, que pour réussir, il ne falloit que bien faire ; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire est le premier & le plus grand obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carriere ; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir, je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractere, & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre journal.

Je suis, &c.

LETTRE

AU MÊME.

Sur l'usage dangereux des ustensiles de cuivre.

Juillet 1753.

JE crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'extrait ci-joint d'une lettre de Stockolm, que la personne à qui elle est adressée me charge de vous prier d'insérer dans le Mercure. L'objet en est de la derniere importance pour la vie des hommes ; & plus la négligence du public est excessive à cet égard, plus les citoyens éclairés doivent redoubler de zele & d'activité pour la vaincre.

Tous les Chymistes de l'Europe nous avertissent depuis long-tems des mortelles qualités du cuivre, & des dangers auxquels on s'expose en faisant usage de ce pernicieux métal dans les batteries de cuisine. M. Rouelle, de l'Académie des Sciences, est celui qui en a démontré plus sensiblement les funestes effets, & qui s'en est plaint avec le plus de véhémence. M. Thierri, docteur en médecine, a réuni dans une savante these qu'il soutint en 1749, sous la présidence de M. Falconnet, une multitude de preuves capables d'effrayer tout homme raisonnable qui fait quelque cas de sa vie & de celle de ses concitoyens. Ces Physiciens ont fait voir que le verd-de-

gris, ou le cuivre dissous, est un poison violent dont l'effet est toujours accompagné de symptômes affreux ; que la vapeur même de ce métal est dangereuse, puisque les ouvriers qui le travaillent sont sujets à diverses maladies mortelles ou habituelles ; que toutes les menstrues, les graisses, les sels, & l'eau même dissolvent le cuivre, & en font du verd-de-gris ; que l'étamage le plus exact ne fait que diminuer cette dissolution ; que l'étaim qu'on emploie dans cet étamage, n'est pas lui-même exempt de danger, malgré l'usage indiscret qu'on a fait jusqu'à présent de ce métal, & que ce danger est plus grand ou moindre, selon les différens étaims qu'on emploie, en raison de l'arsenic qui entre dans leur composition, ou du plomb qui entre dans leur alliage (1) ; que même, en supposant à l'étamage une précaution suffisante, c'est une imprudence impardonnable de faire dépendre la vie & la santé des hommes d'une lame d'étaim très-déliée, qui s'use très-promptement (2), & de l'exactitude des domestiques & des cuisiniers qui rejettent ordinairement les vaisseaux récemment étamés, à cause du mauvais goût que donnent les matieres employées à l'étamage : ils ont fait voir combien d'accidens affreux produits par le cuivre, sont attribués tous les jours à des causes toutes différentes ; ils ont prouvé qu'une multitude de gens périssent, & qu'un plus grand nombre encore sont attaqués de mille différentes maladies, par l'usage de ce métal dans nos cuisines & dans nos fontaines, sans se douter eux-mêmes de la véritable cause de leurs maux. Cependant, quoique la manufacture d'ustensiles de fer battu & étamé, qui est établie au fauxbourg St. Antoine, offre des moyens faciles de substituer dans les cuisines une batterie moins dispendieuse, aussi commode que celle de cuivre, & parfaitement saine, au moins

---

(1) Que le plomb dissous soit un poison, les accidens funestes que causent tous les jours les vins falsifiés avec de la litharge, ne le prouvent que trop. Ainsi, pour employer ce métal avec sûreté, il est important de bien connoître les dissolvans qui l'attaquent.

(2) Il est aisé de démontrer que de quelque maniere qu'on s'y prenne, on ne sauroit, dans les usages des vaisseaux de cuisine, s'assurer pour un seul jour l'étamage le plus solide ; car, comme l'étaim entre en fusion à un degré de feu fort inférieur à celui de la graisse bouillante, toutes les fois qu'un cuisinier fait roussir du beurre, il ne lui est pas possible de garantir de la fusion quelque partie de l'étamage, ni par conséquent le ragoût du contact du cuivre.

quant au métal principal, l'indolence ordinaire aux hommes ſur les choſes qui leur ſont véritablement utiles, & les petites maximes que la pareſſe invente ſur les uſages établis, ſur-tout quand ils ſont mauvais, n'ont encore laiſſé que peu de progrès aux ſages avis des Chymiſtes, & n'ont proſcrit le cuivre que de peu de cuiſines. La répugnance des cuiſiniers à employer d'autres vaiſſeaux que ceux qu'ils connoiſſent, eſt un obſtacle dont on ne ſent toute la force que quand on connoît la pareſſe & la gourmandiſe des maîtres. Chacun ſait que la ſociété abonde en gens qui préferent l'indolence au repos, & le plaiſir au bonheur; mais on a bien de la peine à concevoir qu'il y en ait qui aiment mieux s'expoſer à périr, eux & toute leur famille, dans des tourmens affreux, qu'à manger un ragoût brûlé.

Il faut raiſonner avec les ſages, & jamais avec le public. Il y a long-temps qu'on a comparé la multitude à un troupeau de moutons; il lui faut des exemples au lieu de raiſons, car chacun craint beaucoup plus d'être ridicule que d'être fou ou méchant. D'ailleurs, dans toutes les choſes qui concernent l'intérêt commun, preſque tous jugeant d'après leurs propres maximes, s'attachent moins à examiner la force des preuves, qu'à pénétrer les motifs ſecrets de celui qui les propoſe: par exemple, beaucoup d'honnêtes lecteurs ſoupçonneroient volontiers qu'avec de l'argent, le chef de la fabrique de fer battu, ou l'auteur des fontaines domeſtiques excitent mon zele en cette occaſion; déſiance aſſez naturelle dans un ſiecle de charlatanerie, où les plus grands fripons ont toujours l'intérêt public dans la bouche. L'exemple eſt en ceci plus perſuaſif que le raiſonnement, parce que la même déſiance ayant vraiſemblablement dû naître auſſi dans l'eſprit des autres, on eſt porté à croire que ceux qu'elle n'a point empêché d'adopter ce que l'on propoſe, ont trouvé pour cela des raiſons déciſives. Ainſi, au lieu de m'arrêter à montrer combien il eſt abſurde, même dans le doute, de laiſſer dans la cuiſine des uſtenſiles ſuſpects de poiſon, il vaut mieux dire que M. Duverney vient d'ordonner une batterie de fer pour l'Ecole Militaire, que M. le Prince de Conti a banni tout le cuivre de la ſienne; que M. le Duc de Duras, Ambaſſadeur en Eſpagne, en a fait autant; & que ſon cuiſinier, qu'il conſulta là-deſſus, lui dit nettement que tous ceux de ſon métier qui ne s'accommodoient pas de la batterie de fer, tout

auſſi bien que de celle de cuivre, étoient des ignorans, ou gens de mauvaiſe volonté. Pluſieurs particuliers ont ſuivi cet exemple, que les perſonnes éclairées, qui m'ont remis l'extrait ci-joint, ont donné depuis long-tems, ſans que leur table ſe reſſente le moins du monde de ce changement, que par la confiance avec laquelle on peut manger d'excellens ragoûts, très-bien préparés dans des vaiſſeaux de fer.

Mais que peut-on mettre ſous les yeux du public de plus frappant que cet extrait même? S'il y avoit au monde une nation qui dût s'oppoſer à l'expulſion du cuivre, c'eſt certainement la Suede, dont les mines de ce métal font la principale richeſſe, & dont les peuples en général idolâtrent leurs anciens uſages. C'eſt pourtant ce royaume ſi riche en cuivre qui donne l'exemple aux autres, d'ôter à ce métal tous les emplois qui le rendent dangereux, & qui intéreſſent la vie des citoyens; ce ſont ces peuples, ſi attachés à leurs vieilles pratiques, qui renoncent ſans peine à une multitude de commodités qu'ils retireroient de leurs mines, dès que la raiſon & l'autorité des ſages leur montrent le riſque que l'uſage indiſcret de ce métal leur fait courir. Je voudrois pouvoir eſpérer qu'un ſi ſalutaire exemple ſera ſuivi dans le reſte de l'Europe, où l'on ne doit pas avoir la même répugnance à proſcrire, au moins dans les cuiſines, un métal qu'on tire de dehors. Je voudrois que les avertiſſemens publics des philoſophes & des gens de lettres réveillaſſent les peuples ſur les dangers de toute eſpece, auxquels leur imprudence les expoſe, & rappellaſſent plus ſouvent à tous les ſouverains, que le ſoin de la conſervation des hommes n'eſt pas ſeulement leur premier devoir, mais auſſi leur plus grand intérêt.

Je ſuis, &c.

LETTRE
A M. M***. A GENEVE.

Paris, le 28 Novembre 1754.

En répondant avec franchise à votre derniere lettre, en déposant mon cœur & mon sort entre vos mains, je crois, Monsieur, vous donner une marque d'estime & de confiance moins équivoque que des louanges & des complimens, prodigués par la flatterie plus souvent que par l'amitié.

Oui, Monsieur, frappé des conformités que je trouve entre la constitution de gouvernement qui découle de mes principes, & celle qui existe réellement dans notre République, je me suis proposé de lui dédier mon Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité, & j'ai saisi cette occasion comme un heureux moyen d'honorer ma Patrie & ses chefs par de justes éloges, d'y porter, s'il se peut, dans le fond des cœurs, l'olive que je ne vois encore que sur des médailles, & d'exciter en même-tems les hommes à se rendre heureux par l'exemple d'un peuple qui l'est ou qui pourroit l'être sans rien changer à son institution. Je cherche en cela, selon ma coutume, moins à plaire qu'à me rendre utile : je ne compte pas en particulier sur le suffrage de quiconque est de quelque parti ; car n'adoptant pour moi que celui de la justice & de la raison, je ne dois gueres espérer que tout homme qui suit d'autres regles, puisse être l'approbateur des miennes, & si cette considération ne m'a point retenu, c'est qu'en toute chose le blâme de l'univers entier me touche beaucoup moins que l'aveu de ma conscience. Mais, dites-vous, dédier un livre à la République, cela ne s'est jamais fait. Tant mieux, Monsieur ; dans les choses louables, il vaut mieux donner l'exemple que le recevoir, & je crois n'avoir que de trop justes raisons pour n'être l'imitateur de personne ; ainsi, votre objection n'est au fond qu'un préjugé de plus en ma faveur, car depuis long-tems il ne reste plus de mauvaise action à tenter, & quoi qu'on en pût dire, il s'agiroit moins de savoir si la chose s'est faite ou non, que si elle est bien ou mal en soi, de quoi je vous

vous laiſſe le juge. Quant à ce que vous ajoutez qu'après ce qui s'eſt paſſé, de telles nouveautés peuvent être dangereuſes, c'eſt-là une grande vérité à d'autres égards; mais à celui-ci, je trouve au contraire ma démarche d'autant plus à ſa place après ce qui s'eſt paſſé, que mes éloges étant pour les Magiſtrats, & mes exhortations pour les Citoyens, il convient que le tout s'adreſſe à la République, pour avoir occaſion de parler à ſes divers membres, & pour ôter à ma Dédicace toute apparence de partialité. Je ſais qu'il y a des choſes qu'il ne faut point rappeller; & j'eſpere que vous me croyez aſſez de jugement pour n'en uſer à cet égard, qu'avec une réſerve dans laquelle j'ai plus conſulté le goût des autres que le mien : car je ne penſe pas qu'il ſoit d'une adroite politique, de pouſſer cette maxime juſqu'au ſcrupule. La mémoire d'Eroſtrate nous apprend, que c'eſt un mauvais moyen de faire oublier les choſes, que d'ôter la liberté d'en parler : mais ſi vous faites qu'on n'en parle qu'avec douleur, vous ferez bientôt qu'on n'en parlera plus. Il y a je ne ſais quelle circonſpection puſillanime fort goûtée en ce ſiecle, & qui, voyant par-tout des inconvéniens, ſe borne par ſageſſe, à ne faire ni bien ni mal ; j'aime mieux une hardieſſe généreuſe qui, pour bien faire, ſecoue quelquefois le puérile joug de la bienſéance.

Qu'un zele indiſcret m'abuſe peut-être, que prenant mes erreurs pour des vérités utiles, avec les meilleures intentions du monde je puiſſe faire plus de mal que de bien ; je n'ai rien à répondre à cela, ſi ce n'eſt, qu'une ſemblable raiſon devroit retenir tout homme droit, & laiſſer l'univers à la diſcrétion du méchant & de l'étourdi, parce que les objections, tirées de la ſeule foibleſſe de la nature, ont force contre quelque homme que ce ſoit, & qu'il n'y a perſonne qui ne dût être ſuſpect à ſoi-même, s'il ne ſe repoſoit de la juſteſſe de ſes lumieres, ſur la droiture de ſon cœur ; c'eſt ce que je dois pouvoir faire ſans témérité, parce qu'iſolé parmi les hommes, ne tenant à rien dans la ſociété, dépouillé de toute eſpece de prétention, & ne cherchant mon bonheur même que dans celui des autres, je crois, du moins, être exempt de ces préjugés d'état qui font plier le jugement des plus ſages aux maximes qui leur ſont avantageuſes. Je pourrois, il eſt vrai, conſulter des gens plus habiles que moi, & je le ferois volontiers, ſi je ne ſavois que leur intérêt me conſeillera toujours

avant leur raiſon. En un mot, pour parler ici ſans détour, je me fie encore plus à mon déſintéreſſement, qu'aux lumieres de qui que ce puiſſe être.

Quoi qu'en général, je faſſe très-peu de cas des étiquettes de procédés, & que j'en aie depuis long-tems ſecoué le joug plus peſant qu'utile, je penſe avec vous qu'il auroit convenu d'obtenir l'agrément de la République ou du Conſeil, comme c'eſt aſſez l'uſage en pareil cas ; & j'étois ſi bien de cet avis, que mon voyage fut fait en partie, dans l'intention de ſolliciter cet agrément ; mais il me fallut peu de tems & d'obſervations pour reconnoître l'impoſſibilité de l'obtenir ; je ſentis que demander une telle permiſſion, c'étoit vouloir un refus, & qu'alors ma démarche qui peche tout au plus contre une certaine bienſéance dont pluſieurs ſe ſont diſpenſés, ſeroit par-là devenue une déſobéiſſance condamnable, ſi j'avois perſiſté, ou l'étourderie d'un ſot, ſi j'euſſe abandonné mon deſſein : car ayant appris que dès le mois de Mai dernier, il s'étoit fait à mon inſu des copies de l'ouvrage & de la Dédicace, dont je n'étois plus le maître de prévenir l'abus, je vis que je ne l'étois pas non plus de renoncer à mon projet, ſans m'expoſer à le voir exécuter par d'autres.

Votre lettre m'apprend elle-même que vous ne ſentez pas moins que moi toutes les difficultés que j'avois prévues ; or, vous ſavez qu'à force de ſe rendre difficile ſur les permiſſions indifférentes, on invite les hommes à s'en paſſer : c'eſt ainſi que l'exceſſive circonſpection du feu Chancelier, ſur l'impreſſion des meilleurs livres, fit enfin qu'on ne lui préſentoit plus de manuſcrits, & que les livres ne s'imprimoient pas moins, quoique cette impreſſion faite contre les loix, fût réellement criminelle, au lieu qu'une Dédicace non communiquée, n'eſt tout au plus qu'une impoliteſſe ; & loin qu'un tel procédé ſoit blâmable par ſa nature, il eſt au fond plus conforme à l'honnêteté que l'uſage établi ; car il y a je ne ſais quoi de lâche, à demander aux gens la permiſſion de les louer, & d'indécent à l'accorder. Ne croyez pas, non plus, qu'une telle conduite ſoit ſans exemple : je puis vous faire voir des livres dédiés à la nation Françoiſe, d'autres au peuple Anglois, ſans qu'on ait fait un crime aux Auteurs de n'avoir eu pour cela ni le conſentement de la nation, ni celui du Prince qui sûrement leur eût été refuſé, parce que dans toute

Monarchie, le roi veut être l'Etat lui tout ſeul, & ne prétend pas que le peuple ſoit quelque choſe.

Au reſte, ſi j'avois eu à m'ouvrir à quelqu'un ſur cette affaire, ç'auroit été à M. le Premier moins qu'à qui que ce ſoit au monde. J'honore & j'aime trop ce digne & reſpectable Magiſtrat, pour avoir voulu le compromettre en la moindre choſe, & l'expoſer au chagrin de déplaire peut-être à beaucoup de gens, en favoriſant mon projet; ou d'être forcé, peut-être, à le blâmer contre ſon propre ſentiment. Vous pouvez croire qu'ayant réfléchi long-tems ſur les matieres de Gouvernement, je n'ignore pas la force de ces petites maximes d'Etat qu'un ſage Magiſtrat eſt obligé de ſuivre, quoiqu'il en ſente lui-même toute la frivolité.

Vous conviendrez que je ne pouvois obtenir l'aveu du Conſeil, ſans que mon ouvrage fût examiné; or, penſez-vous que j'ignore ce que c'eſt que ces examens, & combien l'amour-propre des cenſeurs les mieux intentionnés, & les préjugés des plus éclairés, leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raiſon, & leur font rayer d'excellentes choſes, uniquement parce qu'elles ne ſont pas dans leur maniere de penſer, & qu'ils ne les ont pas méditées auſſi profondément que l'Auteur? N'ai-je pas eu ici mille altercations avec les miens? Quoique gens d'eſprit & d'honneur, ils m'ont toujours déſolé par de miſérables chicanes, qui n'avoient ni le ſens commun, ni d'autre cauſe qu'une vile puſillanimité, ou la vanité de vouloir tout ſavoir mieux qu'un autre. Je n'ai jamais cédé, parce que je ne cede qu'à la raiſon; le Magiſtrat a été notre juge, & il s'eſt toujours trouvé que les cenſeurs avoient tort. Quand je répondis au Roi de Pologne, je devois ſelon eux, lui envoyer mon manuſcrit, & ne le publier qu'avec ſon agrément: c'étoit, prétendoient-ils, manquer de reſpect au pere de la Reine que de l'attaquer publiquement, ſur-tout avec la fierté qu'ils ttouvoient dans ma réponſe; & ils ajoutoient même, que ma ſûreté exigeoit des précautions; je n'en ai pris aucune; je n'ai point envoyé mon manuſcrit au Prince; je me ſuis fié à l'honnêteté publique, comme je fais encore aujourd'hui, & l'événement a prouvé que j'avois raiſon. Mais à Geneve il n'en iroit pas comme ici; la déciſion de mes cenſeurs ſeroit ſans appel; je me verrois réduit à me taire, ou à donner ſous mon nom, le ſentiment d'autrui; & je ne

veux faire ni l'un ni l'autre. Mon expérience m'a donc fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique censeur ; je n'en aurois jamais de plus sévere, & mes principes n'en ont pas besoin d'autres, non plus que mes mœurs : puisque tous ces gens-là regardent toujours à mille choses étrangeres dont je ne me soucie point, j'aime mieux m'en rapporter à ce juge intérieur & incorruptible qui ne passe rien de mauvais, & ne condamne rien de bon, & qui ne trompe jamais quand on le consulte de bonne foi. J'espere que vous trouverez qu'il n'a pas mal fait son devoir dans l'ouvrage en question, dont tout le monde sera content, & qui n'auroit pourtant obtenu l'approbation de personne.

Vous devez sentir encore que l'irrégularité qu'on peut trouver dans mon procédé, est toute à mon préjudice & à l'avantage du Gouvernement. S'il y a quelque chose de bon dans mon ouvrage, on pourra s'en prévaloir ; s'il y a quelque chose de mauvais, on pourra le désavouer, on pourra m'approuver ou me blâmer, selon les intérêts particuliers ou le jugement du public. On pourroit même proscrire mon livre, si l'Auteur & l'Etat avoient ce malheur que le Conseil n'en fût pas content ; toutes choses qu'on ne pourroit plus faire après en avoir approuvé la dédicace. En un mot, si j'ai bien dit en l'honneur de ma patrie, la gloire en sera pour elle ; si j'ai mal dit, le blâme en retombera sur moi seul. Un bon citoyen peut-il se faire un scrupule d'avoir à courir de tels risques ?

Je supprime toutes les considérations personnelles qui peuvent me regarder, parce qu'elles ne doivent jamais entrer dans les motifs d'un homme de bien qui travaille pour l'utilité publique. Si le détachement d'un cœur, qui ne tient ni à la gloire, ni à la fortune, ni même à la vie, peut le rendre digne d'annoncer la vérité, j'ose me croire appellé à cette vocation sublime : c'est pour faire aux hommes du bien selon mon pouvoir, que je m'abstiens d'en recevoir d'eux, & que je chéris ma pauvreté & mon indépendance. Je ne veux point supposer que de tels sentimens puissent jamais me nuire auprès de mes concitoyens ; & c'est sans le prévoir ni le craindre, que je prépare mon ame à cette derniere épreuve, la seule à laquelle je puisse être sensible. Croyez que je veux être jusqu'au tombeau, honnête, vrai, & citoyen zélé ; & que s'il falloit me priver, à cette occasion, du doux séjour de la patrie, je couronnerois ainsi les sacrifices que j'ai faits à l'amour des

hommes & de la vérité, par celui de tous, qui coûte le plus à mon cœur, & qui par conséquent m'honore le plus.

Vous comprendrez aisément que cette lettre est pour vous seul; j'aurois pu vous en écrire une pour être vue dans un style fort différent; mais outre que ces petites adresses répugnent à mon caractere, elles ne répugneroient pas moins à ce que je connois du vôtre, & je me saurai gré toute ma vie d'avoir profité de cette occasion de m'ouvrir à vous sans réserve, & de me confier à la discrétion d'un homme de bien qui a de l'amitié pour moi. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur avec attendrissement & respect.

LETTRE
A M. VERNES.

A Paris, le 2 Avril 1755.

POUR le coup, Monsieur, voici bien du retard; mais outre que je ne vous ai point caché mes défauts, vous devez songer qu'un ouvrier & un malade ne disposent pas de leur tems comme ils aimeroient le mieux. D'ailleurs, l'amitié se plaît à pardonner, & l'on n'y met guere la sévérité qu'à la place du sentiment. Ainsi je crois pouvoir compter sur votre indulgence.

Vous voilà donc, Messieurs, devenus Auteurs périodiques. Je vous avoue que ce projet ne me rit pas autant qu'à vous; j'ai du regret de voir des hommes faits pour élever des monumens, se contenter de porter des matériaux, & d'architectes se faire manœuvres. Qu'est-ce qu'un livre périodique? Un ouvrage éphémere, sans mérite & sans utilité, dont la lecture négligée & méprisée par des gens de Lettres, ne sert qu'à donner aux femmes & aux sots de la vanité sans instruction, & dont le sort, après avoir brillé la matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garderobe. D'ailleurs pouvez-vous vous résoudre à prendre des pieces dans les journaux & jusques dans le *Mercure*, & à compiler des compilations? S'il n'est pas impossible qu'il s'y trouve quelque bon morceau, il est impossible que pour le déterrer, vous

n'ayez le dégoût d'en lire toujours une multitude de déteſtables. La philoſophie du cœur coûtera cher à l'eſprit, s'il faut le remplir de tous ces fatras. Enfin, quand vous auriez aſſez de zele pour ſoutenir l'ennui de toutes ces lectures, qui vous répondra que votre choix ſera fait comme il doit l'être ; que l'attrait de vos vues particulieres ne l'emportera pas ſouvent ſur l'utilité publique, ou que ſi vous ne ſongez qu'à cette utilité, l'agrément n'en ſouffrira point? Vous n'ignorez pas qu'un bon choix littéraire eſt le fruit du goût le plus exquis, & qu'avec tout l'eſprit & toutes les connoiſſances imaginables, le goût ne peut aſſez ſe perfectionner dans une petite ville, pour y acquérir cette ſûreté néceſſaire à la formation d'un recueil. Si le vôtre eſt excellent, qui le ſentira? S'il eſt médiocre & par conſéquent déteſtable, auſſi ridicule que le Mercure Suiſſe, il mourra de ſa mort naturelle, après avoir amuſé pendant quelques mois les caillettes du pays de Vaud. Croyez-moi, Monſieur, ce n'eſt point cette eſpece d'ouvrage qui nous convient. Des ouvrages graves & profonds peuvent nous honorer, tout le colifichet de cette petite philoſophie à la mode nous va fort mal. Les grands objets, tels que la vertu & la liberté étendent & fortifient l'eſprit ; les petits, tels que la poéſie & les beaux-arts, lui donnent plus de délicateſſe & de ſubtilité. Il faut un téleſcope pour les uns & un microſcope pour les autres ; & les hommes accoutumés à meſurer le ciel, ne ſauroient diſſéquer des mouches ; voilà pourquoi Geneve eſt le pays de la ſageſſe & de la raiſon, & Paris le ſiége du goût. Laiſſons-en donc les rafinemens à ces myopes de la littérature, qui paſſent leur vie à regarder des cirons au bout de leur nez : ſachons être plus fiers du goût qui nous manque, qu'eux de celui qu'ils ont ; & tandis qu'ils feront des journaux & des brochures pour les ruelles, tâchons de faire des livres utiles & dignes de l'immortalité.

Après vous avoir tenu le langage de l'amitié, je n'en oublierai pas les procédés ; & ſi vous perſiſtez dans votre projet, je ferai de mon mieux un morceau tel que vous le ſouhaiterez, pour y remplir un vuide tant bien que mal.

BILLET DE M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR Rouſſeau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé dans cette lettre des dangers attachés à la littérature. Je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers : on fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom. Je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rouſſeau, de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, & qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connoît ſi bien.

LETTRE A M. DE VOLTAIRE,

En réponſe au Billet précédent.

Paris, le 20 Septembre 1755.

EN arrivant, Monſieur, de la campagne où j'ai paſſé cinq ou ſix jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité : car ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre & ma réponſe, j'apprends à l'inſtant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, & qu'elles ſont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, & qui ſe propoſe, dit-on, de les inſérer à la fin de ſa critique. M. Bouchaud aggrége en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage ; de ſorte que je ſuis hors d'état de prévenir les ſuites d'une indiſcrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avois eue que pour une bonne fin. Heureuſement, Monſieur, je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avois craint. En approuvant une

publication qui me fait honneur, & qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentimens du plus sincere de vos admirateurs; Monsieur, &c.

P. S. Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

LETTRE
A M. VERNES.

Paris, le 28 Mars 1756.

RECEVEZ, mon cher Concitoyen, une lettre très-courte, mais écrite avec la tendre amitié que j'ai pour vous; c'est à regret que je vois prolonger le tems qui doit nous rapprocher, mais je désespere de pouvoir m'arracher d'ici cette année; quoi qu'il en soit, ou je ne serai plus en vie, ou vous m'embrasserez au printems 57; voilà une résolution inébranlable.

Vous êtes content de l'article *Economie*; je le crois bien; mon cœur me l'a dicté, & le votre l'a lu. M. Labat m'a dit que vous aviez dessein de l'employer dans votre *Choix Littéraire*; n'oubliez pas de consulter l'*errata*. J'avois fait quelque chose que je vous destinois, mais ce qui vous surprendra fort, c'est que cela s'est trouvé si gai & si fol, qu'il n'y a nul moyen de l'employer, & qu'il faut le réserver pour le lire le long de l'Arve avec son ami. Ma copie m'occupe tellement à Paris, qu'il m'est impossible de méditer; il faut voir si le séjour de la campagne ne m'inspirera rien pendant les beaux jours.

Il est difficile de se brouiller avec quelqu'un que l'on ne connoît pas, ainsi il n'y a nulle brouillerie entre Monsieur Palissot & moi. On prétendoit cet hiver qu'il m'avoit joué à Nanci devant le Roi de Pologne, & je n'en fis que rire; on ajoutoit qu'il avoit aussi joué feue Madame la Marquise du Châtelet, femme considérable par son mérite

mérite perſonnel & par ſa grande naiſſance, conſidérée principalement en Lorraine, comme étant l'une des grandes Maiſons de ce pays-là, & à la cour du Roi de Pologne où elle avoit beaucoup d'amis, à commencer par le Roi même; il me parut que tout le monde étoit choqué de cette imprudence, que l'on appelloit impudence. Voilà ce que j'en ſavois quand je reçus une lettre de M. le Comte de Treſſan, qui en occaſionna d'autres, dont je n'ai jamais parlé à perſonne, mais dont je crois vous devoir envoyer copie ſous le ſecret, ainſi que de mes réponſes; car quelque indifférence que j'aie pour les jugemens du Public, je ne veux pas qu'ils abuſent mes vrais amis. Je n'ai jamais eu ſur le cœur la moindre choſe contre M. Paliſſot, mais je doute qu'il me pardonne aiſément le ſervice que je lui ai rendu.

Bonjour, mon bon & cher Concitoyen; ſoyons toujours gens de bien, & laiſſons bavarder les hommes. Si nous voulons vivre en paix, il faut que cette paix vienne de nous-mêmes.

LETTRE
A M. DE SCHEYB,

Secrétaire des États de la Baſſe-Autriche.

A l'Hermitage, le 15 Juillet 1756.

Vous me demandez, Monſieur, des louanges pour vos auguſtes Souverains, & pour les lettres qu'ils font fleurir dans leurs Etats. Trouvez bon que je commence par louer en vous un zélé ſujet de l'Impératrice & un bon citoyen de la république des lettres. Sans avoir l'honneur de vous connoître, je dois juger à la ferveur qui vous anime, que vous vous acquittez parfaitement vous-même des devoirs que vous impoſez aux autres, & que vous exercez à la fois les fonctions d'homme d'Etat au gré de leurs Majeſtes, & celles d'Auteur au gré du public.

A l'égard des ſoins dont vous me chargez, je ſais bien, Monſieur, que je ne ſerois pas le premier Republicain qui auroit encenſé le

tême, ni le premier ignorant qui chanteroit les arts; mais je suis si peu propre à remplir dignement vos intentions que mon insuffisance est mon excuse, & je ne sais comment les grands noms que vous citez vous ont laissé songer au mien. Je vois, d'ailleurs, au ton dont la flatterie usa de tout tems avec les Princes Vulgaires, que c'est honorer ceux qu'on estime que de les louer sobrement; car on sait que les Princes loués avec le plus d'excès sont rarement ceux qui méritent le mieux de l'être. Or, il ne convient à personne de se mettre sur les rangs avec le projet de faire moins que les autres, sur-tout quand on doit craindre de faire moins bien. Permettez-moi donc de croire qu'il n'y a pas plus de vrai respect pour l'Empereur & l'Impératrice-Reine dans les écrits des Auteurs célebres dont vous me parlez, que dans mon silence, & que ce seroit une témérité de le rompre à leur exemple, à moins que d'avoir leurs talens.

Vous me pressez aussi de vous dire si Leurs Majestés Impériales ont bien fait de consacrer de magnifiques établissemens & des sommes immenses à des leçons publiques dans leur Capitale, & après la réponse affirmative de tant d'illustres Auteurs, vous exigez encore la mienne. Quant à moi, Monsieur, je n'ai pas les lumieres nécessaires pour me déterminer aussi promptement, & je ne connois pas assez les mœurs & les talens de vos compatriotes pour en faire une application sûre à votre question. Mais voici là-dessus le précis de mon sentiment sur lequel vous pourrez mieux que moi tirer la conclusion.

Par rapport aux mœurs. Quand les hommes sont corrompus, il vaut mieux qu'ils soient savans qu'ignorans; quand ils sont bons, il est à craindre que les sciences ne les corrompent.

Par rapport aux talens. Quand on en a, le savoir les perfectionne & les fortifie; quand on en manque, l'étude ôte encore la raison, & fait un pédant & un sot d'un homme de bon sens & de peu d'esprit.

Je pourrois ajouter à ceci quelques réflexions. Qu'on cultive ou non les sciences, dans quelque siecle que naisse un grand homme, il est toujours un grand homme; car la source de son mérite n'est pas dans les livres, mais dans sa tête, & souvent les obstacles qu'il trouve & qu'il surmonte ne font que l'élever & l'agrandir encore. On peut acheter la science & même les savans, mais le génie qui rend le savoir utile ne s'achete point; il ne connoît ni l'argent ni l'ordre des Princes;

il ne leur appartient point de le faire naître, mais seulement de l'honorer, il vit & s'immortalise avec la liberté qui lui est naturelle; & votre illustre Métastase lui-même étoit déja la gloire de l'Italie avant d'être accueilli par Charles VI. Tâchons donc de ne pas confondre le vrai progrès des talens avec la protection que les Souverains peuvent leur accorder. Les sciences règnent pour ainsi dire à la Chine depuis deux mille ans & n'y peuvent sortir de l'enfance, tandis qu'elles sont dans leur vigueur en Angleterre où le gouvernement ne fait rien pour elles. L'Europe est vainement inondée de gens de Lettres, les gens de mérite y sont toujours rares; les écrits durables le sont encore plus, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même siecle où l'on en fait tant.

Quant à votre patrie en particulier, il se présente, Monsieur, une observation bien simple. L'Impératrice & ses augustes Ancêtres n'ont pas eu besoin de gager des historiens & des poetes pour célébrer les grandes choses qu'ils vouloient faire, mais ils ont fait de grandes choses, & elles ont été consacrées à l'immortalité comme celles de cet ancien peuple qui savoit agir & n'écrivoit point. Peut-être manquoit-il à leurs travaux le plus digne de les couronner, parce qu'il est le plus difficile : c'est de soutenir à l'aide des lettres tant de gloire acquise sans elles.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, assez d'autres donneront aux protecteurs des sciences & des arts des éloges que Leurs Majestés Impériales partageront avec la plupart des Rois : pour moi, ce que j'admire en Elles, & qui leur est plus véritablement propre, c'est leur amour constant pour la vertu & pour tout ce qui est honnête. Je ne nie pas que votre pays n'ait été long-tems barbare, mais je dis qu'il étoit plus aisé d'établir les beaux arts chez les Huns, que de faire de la plus grande Cour de l'Europe une école de bonnes mœurs.

Au reste, je dois vous dire que votre lettre ayant été adressée à Geneve avant de venir à Paris, elle a resté près de six semaines en route, ce qui m'a privé du plaisir d'y répondre aussi-tôt que je l'aurois voulu.

Je suis autant qu'un honnête homme peut l'être d'un autre.

Monsieur, &c.

LETTRE
A M. VERNES.

Montmorenci, le 18 Février 1758.

OUI, mon cher Concitoyen, je vous aime toujours, & ce me semble plus que jamais; mais je suis accablé de mes maux; j'ai bien de la peine à vivre dans ma retraite d'un travail peu lucratif; je n'ai que le tems qu'il me faut pour gagner mon pain, & le peu qui m'en reste est employé pour souffrir & me reposer. Ma maladie a fait un tel progrès cet hiver, j'ai senti tant de douleurs de toute espece, & je me trouve tellement affoibli, que je commence à craindre que la force & les moyens ne me manquent pour exécuter mon projet, je me console de cette impuissance par la considération de l'état où je suis. Que me serviroit d'aller mourir parmi vous? Hélas, il falloit y vivre! Qu'importe où l'on laisse son cadavre? Je n'aurois pas besoin qu'on reportât mon cœur dans ma patrie; il n'en est jamais sorti.

Je n'ai point eu occasion d'exécuter votre commission auprès de M. d'Alembert. Comme nous ne nous sommes jamais beaucoup vus, nous ne nous écrivons point; &, confiné dans ma solitude, je n'ai conservé nulle espece de relation avec Paris; j'en suis comme à l'autre bout de la terre, & ne sais pas plus ce qui s'y passe qu'à Pekin. Au reste, si l'article dont vous me parlez est indiscret & répréhensible, il n'est assurément pas offensant. Cependant, s'il peut nuire à votre Corps, peut-être fera-t-on bien d'y répondre, quoiqu'à vous dire le vrai, j'aie un peu d'aversion pour les détails où cela peut entraîner, & qu'en général je n'aime gueres qu'en matiere de foi l'on assujettisse la conscience à des formules. J'ai de la religion, mon ami, & bien m'en prend; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant besoin que moi. J'ai passé ma vie parmi les incrédules, sans me laisser ébranler; les aimant, les estimant beaucoup, sans pouvoir souffrir leur doctrine. Je leur ai toujours dit que je ne les savois pas combattre, mais que je ne voulois pas les croire; la philosophie n'ayant sur ces matieres ni fond ni rive, manquant

d'idées primitives & de principes élémentaires, n'eſt qu'une mer d'incertitudes & de doutes, dont le Métaphyſicien ne ſe tire jamais. J'ai donc laiſſé là la raiſon, & j'ai conſulté la nature, c'eſt-à-dire, le ſentiment intérieur qui dirige ma croyance, indépendamment de ma raiſon, je leur ai laiſſé arranger leurs chances, leurs ſorts, leur mouvement néceſſaire; &, tandis qu'ils bâtiſſoient le monde à coups de dez, j'y voyois, moi, cette unité d'intentions qui me faiſoit voir en dépit d'eux, un principe unique; tout comme s'ils m'avoient dit que l'Iliade avoit été formée par un jet fortuit de caracteres, je leur aurois dit, très-réſolument; cela peut être, mais cela n'eſt pas vrai; & je n'ai point d'autre raiſon pour n'en rien croire, ſi ce n'eſt que je n'en crois rien. Préjugé que cela! diſent-ils. Soit; mais que peut faire cette raiſon ſi vague, contre un préjugé plus perſuaſif qu'elle? Autre argumentation ſans fin contre la diſtinction des deux ſubſtances; autre perſuaſion de ma part qu'il n'y a rien de commun entre un arbre & ma penſée; & ce qui m'a paru plaiſant en ceci, c'eſt de les voir s'acculer eux-mêmes par leurs propres ſophiſmes, au point d'aimer mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Mon ami, je crois en Dieu, & Dieu ne ſeroit pas juſte ſi mon ame n'étoit immortelle. Voilà, ce me ſemble, ce que la Religion a d'eſſentiel & d'utile; laiſſons le reſte aux diſputeurs. A l'égard de l'éternité des peines, elle ne s'accorde ni avec la foibleſſe de l'homme, ni avec la juſtice de Dieu. Il eſt vrai qu'il y a des ames ſi noires que je ne puis concevoir qu'elles puiſſent jamais goûter cette éternelle béatitude, dont il me ſemble que le plus doux ſentiment doit être le contentement de ſoi-même. Cela me fait ſoupçonner qu'il ſe pourroit bien que les ames des méchans fuſſent anéanties à leur mort, & qu'être & ſentir fût le premier prix d'une bonne vie. Quoi qu'il en ſoit, que m'importe ce que ſeront les méchans; il me ſuffit qu'en approchant du terme de ma vie, je n'y voie point celui de mes eſpérances, & que j'en attende une plus heureuſe après avoir tant ſouffert dans celle-ci. Quand je me tromperois dans cet eſpoir, il eſt lui-même un bien qui m'aura fait ſupporter tous mes maux. J'attends paiſiblement l'éclairciſſement de ces grandes vérités qui me ſont cachées, bien convaincu cependant, qu'en tout état de cauſe, ſi la

vertu ne rend pas toujours l'homme heureux, il ne sauroit au moins être heureux sans elle; que les afflictions du juste ne sont point sans quelque dédommagement, & que les larmes même de l'innocence sont plus douces au cœur que la prospérité du méchant.

Il est naturel, mon cher Vernes, qu'un solitaire souffrant & privé de toute société, épanche son ame dans le sein de l'amitié, & je ne crains pas que mes confidences vous déplaisent; j'aurois dû commencer par votre projet sur l'histoire de Geneve, mais il est des tems de peines & de maux où l'on est forcé de s'occuper de soi, & vous savez bien que je n'ai pas un cœur qui veuille se deguiser. Tout ce que je puis vous dire sur votre entreprise, avec tous les ménagemens que vous y voulez mettre, c'est qu'elle est d'un sage intrépide ou d'un jeune homme. Embrassez bien pour moi l'ami Roustan. Adieu, mon cher Concitoyen; je vous écris avec une aussi grande effusion de cœur que si je me séparois de vous pour jamais, parce que je me trouve dans un état qui peut me mener très-loin encore, mais qui me laisse douter pourtant si chaque lettre que j'écris ne sera point la derniere.

LETTRE
A UN JEUNE HOMME

Qui demandoit à s'établir à Montmorenci, (domicile alors de M. Rousseau) pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé, qui n'est gueres en état de vous répondre, & qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, & vous êtes louable du motif qui vous la fait desirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez: & je ne pourrai vous

rien dire à ce ſujet que ne vous diſe encore mieux votre conſcience quand vous voudrez la conſulter. La vertu, Monſieur, n'eſt pas une ſcience qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux il ſuffit de vouloir l'être ; & ſi vous avez bien cette volonté, tout eſt fait, votre bonheur eſt décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conſeils, le premier que je voudrois vous donner, ſeroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'eſt qu'une pareſſe de l'ame condamnable à tout âge, & ſur-tout au vôtre. L'homme n'eſt point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuſe que Dieu nous impoſe, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir ſon devoir, & la vigueur de la jeuneſſe ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oiſives contemplations. Travaillez donc, Monſieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez ſuivre ; & ſi le ſéjour de Paris joint à l'emploi que vous rempliſſez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle ; faites mieux, Monſieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le ſein de votre famille, ſervez, ſoignez vos vertueux parens ; c'eſt-là que vous remplirez véritablement les ſoins que la vertu vous impoſe. Une vie dure eſt plus facile à ſupporter en province, que la fortune à pourſuivre à Paris, ſur-tout, quand on ſait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes maneges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous eſtimer malheureux de vivre comme fait M. votre pere, & il n'y a point de ſort que le travail, la vigilance, l'innocence, & le contentement de ſoi ne rendent ſupportable, quand on s'y ſoumet en vue de remplir ſon devoir. Voilà, Monſieur, des conſeils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci : peut-être ne ſeront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les ſuivre, mais je ſuis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous ſouhaite un ſort qui ne vous force jamais à vous en ſouvenir. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mes ſalutations très-humbles.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
A M. DIDEROT.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels ſont-ils donc, enfin, ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer aſſez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laiſſer tyranniſer à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorſque vous l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon ami! Tout cruel, tout méchant, tout féroce que je ſuis, je mourrois de douleur ſi je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi, autant que vous m'en faites depuis ſix ſemaines.

Vous me parlez de vos ſervices; je ne les avois point oubliés: mais ne vous y trompez pas. Beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête homme qui ne ſent rien rend ſervice & croit être ami; il ſe trompe, il n'eſt qu'honnête homme. Tout votre empreſſement, tout votre zele pour me procurer des choſes dont je n'ai que faire me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'eſt la ſeule choſe qu'on me refuſe. Ingrat, je ne t'ai point rendu de ſervice, mais je t'ai aimé, & tu ne me payeras de ta vie ce que j'ai ſenti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demande-lui ſi, quand ma préſence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faiſoit pour aller à Vincennes (1) conſoler mon ami. Homme inſenſible & dur! deux larmes verſées dans mon ſein m'euſſent mieux valu que le trône du monde; mais tu me les refuſes, & te contentes de m'en arracher. Hé bien! garde tout le reſte; je ne veux plus rien de toi.

(1) Où M. Diderot étoit détenu priſonnier.

LETTRE

LETTRE
AU MÊME.

2 Mars 1758.

IL faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange maniere, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à mésinterpréter les discours & les actions de vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non, Diderot ; je sens que ce n'est pas par-là qu'il faut commencer. Je veux d'abord proposer à votre bon sens des préjugés plus simples, plus vrais, mieux fondés que les vôtres, & dans lesquels je ne pense pas au moins que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

Je suis un méchant homme, n'est-ce pas ? Vous en avez les témoignages les plus sûrs; cela vous est bien attesté. Quand vous avez commencé de l'apprendre, il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien, & quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte ? Si l'on peut porter à faux si long-tems le masque d'un honnête homme, quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvre pas leur visage aussi bien que le mien ? Est-ce un moyen bien propre à donner du poids à leur autorité que de charger en secret, un homme absent, hors d'état de se défendre ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je suis un méchant : mais pourquoi le suis-je ? Prenez bien

garde, mon cher Diderot, ceci mérite votre attention. On n'eſt pas malfaiſant pour rien. S'il y avoit quelque monſtre ainſi fait, il n'attendroit pas quarante ans à ſatisfaire ſes inclinations dépravées. Conſidérez donc ma vie, mes paſſions, mes goûts, mes penchans. Cherchez, ſi je ſuis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être? Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop ſenſible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers? A quelle place ai-je aſpiré, à quelles penſions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre, quels concurrens ai-je à écarter, que m'en peut-il revenir de mal faire? Moi qui ne cherche que la ſolitude & la paix, moi dont le ſouverain bien conſiſte dans la pareſſe & l'oiſiveté, moi dont l'indolence & les maux me laiſſent à peine le tems de pourvoir à ma ſubſiſtance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agitations du crime, & m'embarquer dans l'éternel manege des ſcélérats? Quoique vous en diſiez, on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire; le méchant peut méditer ſes coups dans la ſolitude, mais c'eſt dans la ſociété qu'il les porte. Un fourbe a de l'adreſſe & du ſang-froid; un perfide ſe poſſede & ne s'emporte point: reconnoiſſez-vous en moi quelque choſe de tout cela? Je ſuis emporté dans la colere, & ſouvent étourdi de ſang-froid. Ces défauts font-ils le méchant? Non ſans doute; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous puiſſiez auſſi réfléchir un peu ſur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle; mais ſavez-vous à quel point l'exemple & l'erreur peuvent la corrompre? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer groſſiérement en face, que pour s'emparer plus adroitement de vous ſous l'appât d'une feinte ſincérité? Quel ſort pour le meilleur des hommes d'être égaré par ſa candeur même, & d'être innocemment dans la main des méchans l'inſtrument de leur perfidie! Je ſais que l'amour-propre ſe révolte à cette idée, mais elle mérite l'examen de la raiſon.

Voilà des conſidérations que je vous prie de bien peſer. Penſez-y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à nous dire; mais ſi elles font quelque impreſſion ſur vous, alors nous entrerons en éclairciſſement; vous retrouverez un ami digne de vous, & qui peut-être ne vous aura pas

été inutile. J'ai, pour vous exhorter à cet examen, un motif de grand poids, & ce motif, le voici.

Vous pouvez avoir été séduit & trompé. Cependant votre ami gémit dans sa solitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir; y mourir enfin, maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes, & qui l'accable indignement dans la sienne; il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin, que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire (1), & que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Diderot, pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.

LETTRE
A M. VERNES.

Montmorenci, le 25 Mars 1758.

OUI, mon cher Vernes, j'aime à croire que nous sommes tous deux bien aimés l'un de l'autre & dignes de l'être. Voilà ce qui fait plus au soulagement de mes peines que tous les trésors du monde; ah! mon ami, mon Concitoyen, sache m'aimer & laisse-là tes inutiles offres; en me donnant ton cœur, ne m'as-tu pas enrichi? que fait tout le reste aux maux du corps & aux soucis de l'ame? Ce dont j'ai faim, c'est d'un ami; je ne connois point d'autre besoin auquel je ne suffise moi-même. La pauvreté ne m'a jamais fait de mal; soit dit pour vous tranquilliser là-dessus une fois pour toutes.

Nous sommes d'accord sur tant de choses, que ce n'est pas la peine de nous disputer sur le reste. Je vous l'ai dit bien des fois: nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Evangile, c'est, à mon gré, le plus sublime de tous les livres; quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir, & quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes. Mais enfin c'est un livre, un livre ignoré des

(1) Voyez, Lecteurs, les notes insérées dans *la vie de Séneque.*

trois quarts du monde, croirai-je qu'un Scythe ou un Africain, soient moins chers au Pere commun que vous & moi, & pourquoi croirai-je qu'il leur ait ôté plutôt qu'à nous, les ressources pour le connoître? Non, mon digne ami; ce n'est point sur quelques feuilles éparses qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme, où sa main daigna l'écrire. O homme, qui que tu sois, rentre en toi-même, apprends à consulter ta conscience & tes facultés naturelles; tu seras juste, bon, vertueux, tu t'inclineras devant ton maître, & tu participeras dans son ciel à un bonheur éternel. Je ne me fie là-dessus ni à ma raison ni à celle d'autrui, mais je sens à la paix de mon ame, & au plaisir que je sens à vivre & penser sous les yeux du grand Etre, que je ne m'abuse point dans les jugemens que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. Au reste, mon cher Concitoyen, j'ai voulu verser mon cœur dans votre sein, & non pas entrer en lice avec vous; ainsi restons-en là, s'il vous plaît; d'autant plus que ces sujets ne se peuvent traiter gueres commodément par lettres.

J'étois un peu mieux, je retombe. Je compte pourtant un peu sur le retour du printems: mais je n'espere plus recouvrer des forces suffisantes pour retourner dans la patrie. Sans avoir lu votre *déclaration*, je la respecte d'avance & me félicite d'avoir le premier donné à votre respectable Corps, des éloges qu'il justifie si bien aux yeux de toute l'Europe.

Adieu, mon ami.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, le 25 Mai 1758.

JE ne vous écris pas exactement, mon cher Vernes, mais je pense à vous tous les jours. Les maux, les langueurs, les peines augmentent sans cesse ma paresse; je n'ai plus rien d'actif que le cœur; encore, hors Dieu, ma patrie & le genre humain, n'y reste-t-il d'attachement

que pour vous ; & j'ai connu les hommes par de si tristes expériences que si vous me trompiez comme les autres, j'en serois affligé, sans doute, mais je n'en serois plus surpris. Heureusement je ne présume rien de semblable de votre part, & je suis persuadé que si vous faites le voyage que vous me promettez, l'habitude de nous voir & de nous mieux connoître affermira pour jamais cette amitié véritable que j'ai tant de penchant à contracter avec vous. S'il est donc vrai que votre fortune & vos affaires vous permettent ce voyage, & que votre cœur le desire, annoncez-le moi d'avance afin que je me prépare au plaisir de presser du moins une fois en ma vie, un honnête homme & un ami contre ma poitrine.

Par rapport à ma croyance, j'ai examiné vos objections, & je vous dirai naturellement, qu'elles ne me persuadent pas. Je trouve que pour un homme convaincu de l'immortalité de l'ame vous donnez trop de prix aux biens & aux maux de cette vie. J'ai connu les derniers mieux que vous, & mieux peut-être qu'homme qui existe : je n'en adore pas moins l'équité de la providence & me croirois aussi ridicule de murmurer de mes maux durant cette courte vie, que de crier à l'infortune, pour avoir passé une nuit dans un mauvais cabaret. Tout ce que vous dites sur l'impuissance de la conscience, se peut retorquer plus vivement encore contre la révélation ; car que voulez-vous qu'on pense de l'auteur d'un remede qui ne guérit de rien ? Ne diroit-on pas que tous ceux qui connoissent l'Evangile sont de fort saints personnages, & qu'un Sicilien sanguinaire & perfide vaut beaucoup mieux qu'un Hottentot stupide & grossier.

Voulez-vous que je croie que Dieu n'a donné sa loi aux hommes que pour avoir une double raison de les punir ? Prenez garde, mon ami ; vous voulez le justifier d'un tort chimérique, & vous aggravez l'accusation. Souvenez-vous, sur-tout, que dans cette dispute, c'est vous qui attaquez mon sentiment, & que je ne fais que le défendre ; car, d'ailleurs, je suis très-éloigné de désapprouver le vôtre, tant que vous ne voudrez contraindre personne à l'embrasser.

Quoi ! cette aimable & chere Parente est toujours dans son lit ! Que ne suis-je auprès d'elle ! Nous nous consolerions mutuellement de nos maux, & j'apprendrois d'elle à souffrir les miens avec constance ;

mais je n'efpere plus faire un voyage fi defiré ; je me fens de jour en jour moins en état de le foutenir. Ce n'eft pas que la belle faifon ne m'ait rendu de la vigueur & du courage, mais le mal local n'en fait pas moins de progrès ; il commence même à fe rendre intérieurement très-fenfible ; une enflure qui croît quand je marche m'ôte prefque le plaifir de la promenade, le feul qui m'étoit refté, & je ne reprends des forces que pour fouffrir ; la volonté de Dieu foit faite ! cela ne m'empêchera pas, j'efpere, de vous faire voir les environs de ma folitude, auxquels il ne manque que d'être autour de Geneve pour me paroître délicieux. J'embraffe le cher Rouftan, mon prétendu difciple ; j'ai lu avec plaifir fon *Examen des quatre beaux fiecles*, & je m'en tiens, avec plus de confiance, à mon fentiment, en voyant que c'eft auffi le fien. La feule chofe que je voudrois lui demander, feroit de ne pas s'exercer à la vertu à mes dépens, & de ne pas fe montrer modefte en flattant ma vanité. Adieu, mon cher Vernes, je trouve de jour en jour plus de plaifir à vous aimer.

LETTRE
DE M. LE ROI.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, je me perfuade que vous ne me faurez pas mauvais gré de vous faire part d'une obfervation que j'ai faite fur votre dernier ouvrage. Je l'ai lu avec grand plaifir, & j'ai trouvé que vous y établiffiez votre opinion avec beaucoup de force. Mais je vous avouerai qu'ayant parcouru la Grece, & ayant fait une étude particuliere des théatres que l'on trouve encore dans les ruines de fes anciennes villes, j'ai lu avec furprife, dans votre Livre, le paffage qui fuit : *Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs ; & Sparte, qui ne fouffroit point de theatre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.* Non-feulement il y avoit un théatre à Sparte abfolument femblable à celui de Bacchus à Athenes ; mais il étoit le plus bel or-

nement de cette ville, si célebre par le courage de ses habitans. Il subsiste même encore en grande partie, & Pausanias & Plutarque en parlent. C'est d'après ce que ces deux Auteurs en disent, que j'en ai fait l'histoire que je vous envoie dans l'ouvrage que je viens de mettre au jour. Comme cette erreur, qui vous est échappée, pourroit être remarquée par d'autres que par moi, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché que je vous en avertisse; & je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien recevoir cet avis comme une marque de l'estime & de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE
A LA LETTRE
DE M. LE ROI.

A Montmorenci, le 4 Novembre 1758.

JE vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous avez de m'avertir de ma bévue au sujet du théatre de Sparte, & de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me donner cet avis. Je suis si sensible à ce procédé, que je vous demande la permission de faire usage de votre lettre dans une autre édition de la mienne. Il s'en faut peu que je ne me félicite d'une erreur qui m'attire de votre part cette marque d'estime, & je me sens moins honteux de ma faute, que fier de votre correction.

Voilà, Monsieur, ce que c'est que de se fier aux Auteurs célebres. Ce n'est gueres impunément que je les consulte; & de maniere ou d'autre, ils manquent rarement de me punir de ma confiance. Le savant Cragius, si versé dans l'antiquité, avoit dit la chose avant moi, & Plutarque lui-même affirme que les Lacédemoniens n'alloient point à la comédie, de peur d'entendre des choses contre les loix, soit sérieusement, soit par jeu. Il est vrai que le même Plutarque dit ailleurs le contraire; & il lui arrive si souvent de se contredire, qu'on ne devroit jamais rien avancer d'après lui, sans l'avoir lu tout en-

tier. Quoi qu'il en soit, je ne puis ni ne veux récuser votre témoignage ; & quand ces Auteurs ne seroient pas démentis par les restes du théatre de Sparte encore existans, ils le seroient par Pausanias, Eustathe, Suidas, Athénée, & d'autres anciens. Il paroît seulement que ce théatre étoit plutôt consacré à des jeux, des danses, des prix de musique, qu'à des représentations régulieres, & que les pieces qu'on y jouoit quelquefois, étoient moins de véritables drames, que des farces grossieres, convenables à la simplicité des spectateurs ; ce qui n'empêchoit pas que Sosybius Lacon n'eût fait un traité de ces sortes de parades. C'est la Guilletiere qui m'apprend tout cela ; car je n'ai point de livres pour le vérifier. Ainsi rien ne manque à ma faute, en cette occasion, que la vanité de la méconnoître.

Au reste, loin de souhaiter que cette faute reste cachée à mes lecteurs, je serai fort aise qu'on la publie, & qu'ils en soient instruits : ce sera toujours une erreur de moins. D'ailleurs, comme elle ne fait tort qu'à moi seul, & que mon sentiment n'en est pas moins bien établi, j'espere qu'elle pourra servir d'amusement aux critiques ; j'aime mieux qu'ils triomphent de mon ignorance, que de mes maximes ; & je serai toujours très-content que les vérités utiles que j'ai soutenues, soient épargnées à mes dépens.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma reconnoissance, de mon estime & de mon respect.

LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci, le 18 Novembre 1759.

JE savois, mon cher Vernes, la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de Saint-Nom ; que vous l'aviez fêté ; que vous l'aviez présenté à M. de Voltaire ; en un mot, que vous l'aviez reçu comme recommandé par un ami : il est parti le cœur plein de vous, & sa reconnoissance

reconnoiſſance a débordé dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela ? N'avez-vous pas eu le plaiſir de m'obliger ? Ne me devez-vous pas auſſi de la reconnoiſſance ? N'eſt-ce pas à vous déſormais de vous acquitter envers moi ?

Il n'y a rien de moi ſous la preſſe ; ceux qui vous l'ont dit vous ont trompé. Quand j'aurai quelqu'écrit prêt à paroître, vous n'en ſerez pas inſtruit le dernier. J'ai traduit, tant bien que mal, un livre de Tacite, & j'en reſte-là. Je ne ſais pas aſſez de latin pour l'entendre, & n'ai pas aſſez de talent pour le rendre. Je m'en tiens à cet eſſai ; je ne ſais même ſi j'aurai jamais l'effronterie de le faire paroître ; j'aurois grand beſoin de vous pour l'en rendre digne. Mais parlons de l'hiſtoire de Geneve : vous ſavez mon ſentiment ſur cette entrepriſe ; je n'en ai pas changé ; tout ce qui me reſte à vous dire, c'eſt que je ſouhaite que vous faſſiez un ouvrage aſſez vrai, aſſez beau, & aſſez utile pour qu'il ſoit impoſſible de l'imprimer : alors, quoi qu'il arrive, votre manuſcrit deviendra un monument précieux qui fera bénir à jamais votre mémoire par tous les vrais citoyens, ſi tant eſt qu'il en reſte après vous. Je crois que vous ne doutez pas de mon empreſſement à lire cet ouvrage ; mais ſi vous trouvez quelqu'occaſion pour me le faire parvenir, à la bonne heure ; car, pour moi, dans ma retraite, je ne ſuis point à portée d'en trouver les occaſions. Je ſais qu'il va & vient beaucoup de gens de Geneve à Paris & de Paris à Geneve, mais je connois peu tous ces voyageurs, & n'ai nul deſſein d'en beaucoup connoître. J'aime encore mieux ne pas vous lire.

Vous me demandez de la muſique, eh Dieu, cher Vernes ! de quoi me parlez-vous ? Je ne connois plus d'autre muſique que celle des Roſſignols ; & les Chouettes de la forêt m'ont dedommagé de l'Opéra de Paris. Revenu au ſeul goût des plaiſirs de la nature, je mépriſe l'apprêt des amuſemens des villes. Redevenu preſque enfant, je m'attendris en rappellant les vieilles chanſons de Geneve, je les chante d'une voix éteinte, & je finis par pleurer ſur ma patrie, en ſongeant que je lui ai ſurvécu. Adieu.

LETTRE
A M. DE SILHOUETTE,

Le 2 Décembre 1759.

DAIGNEZ, Monſieur, recevoir l'hommage d'un ſolitaire qui n'eſt pas connu de vous, mais qui vous eſtime par vos talens, qui vous reſpecte par votre adminiſtration, & qui vous a fait l'honneur de croire qu'elle ne vous reſteroit pas long-tems. Ne pouvant ſauver l'Etat qu'aux dépens de la capitale qui l'a perdu, vous avez bravé les cris des gagneurs d'argent. En vous voyant écraſer ces miſérables, je vous enviois votre place; en vous la voyant quitter ſans vous être démenti, je vous admire. Soyez content de vous, Monſieur, elle vous laiſſe un honneur dont vous jouirez long-tems ſans concurrent. Les malédictions des fripons ſont la gloire de l'homme juſte.

LETTRE
A M. VERNES.

Montmorenci, le 9 Février 1760.

IL y a une quinzaine de jours, mon cher Vernes, que j'ai appris, par M. Favre, votre infortune; il n'y en a gueres moins que je ſuis tombé malade & je ne ſuis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre; mes maux actuels ne ſont que phyſiques; & moi, dont la vie n'eſt qu'une alternative des uns & des autres, je ne ſais que trop que ce n'eſt pas les premiers qui tranſpercent le cœur le plus vivement. Le mien eſt fait pour partager vos douleurs, & non pour vous en conſoler. Je ſais trop bien, par expérience, que rien ne conſole que le tems, & que ſouvent ce n'eſt encore qu'une affliction de plus de ſonger que le tems nous conſolera. Cher Vernes, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore; le regret du bonheur paſſé

en eſt un reſte. Heureux qui porte encore au fond de ſon cœur ce qui lui fut cher ! Oh, croyez-moi, vous ne connoiſſez pas la maniere la plus cruelle de le perdre ; c'eſt d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami, vos peines me font ſonger aux miennes ; c'eſt un retour naturel aux malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une ſenſibilité plus déſintéreſſée ; mais perſonne, j'en ſuis bien sûr, ne les partagera plus ſincérement.

LETTRE

A M. DUCHESNE LIBRAIRE,

En lui renvoyant la Comédie des Philoſophes.

EN parcourant, Monſieur, la piece que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé qu'en me l'envoyant, vous n'avez pas voulu me faire une injure ; mais vous ignorez, ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme reſpectable, indignement noirci & calomnié dans ce libelle.

LETTRE

A MADAME D'AZ***.

Qui m'avoit envoyé l'eſtampe encadrée de ſon portrait avec des vers de ſon mari au-deſſous.

Le 19 Février 1761.

VOUS m'avez fait, Madame, un préſent bien précieux ; mais j'oſe dire que le ſentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractere ; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre ineſtimable. Il ſemble dire : je fais le bonheur d'un tendre époux ; je ſuis la muſe qui l'inf-

pire, & je ſuis la bergere qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'eſt qu'avec un peu de ſcrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laiſſe plus auſſi ſolitaire qu'auparavant. J'apprends auſſi que vous avez payé le port & même à très-haut prix : quant à cette derniere générofité, trouvez bon qu'elle ne ſoit point acceptée, & qu'à la premiere occaſion je prenne la liberté de vous rembourſer vos avances (1).

Agréez, Madame, toute ma reconnoiſſance & tout mon reſpect.

LETTRE
A MADAME C***.

Montmorenci, 12 Février 1761.

VOUS avez beaucoup d'eſprit, Madame, & vous l'aviez avant la lecture de la Julie : cependant je n'ai trouvé que cela dans votre lettre ; d'où je conclus que cette lecture ne vous eſt pas propre, puiſqu'elle ne vous a rien inſpiré. Je ne vous en eſtime pas moins, Madame ; les ames tendres ſont ſouvent foibles, & c'eſt toujours un crime à une femme de l'être. Ce n'eſt point de mon aveu que ce livre a pénétré juſqu'à Geneve ; je n'y en ai pas envoyé un ſeul exemplaire, & quoique je ne penſe pas trop bien de nos mœurs actuelles, je ne les crois pas encore aſſez mauvaiſes pour qu'elles gagnaſſent de remonter à l'amour.

Recevez, Madame, mes très-humbles remerciemens, & les aſſurances de mon reſpect.

---

(1) Elle avoit donné un baiſer au porteur.

LETTRE
A UN ANONYME.

Montmorenci, 12 Février 1761.

J'AI reçu, le 12 de ce mois par la poste, une lettre anonyme sans date, timbrée de Lille, & franche de port. Faute d'y pouvoir répondre par une autre voie, je déclare publiquement à l'auteur de cette lettre que je l'ai lue & relue avec émotion, avec attendrissement, qu'elle m'inspire pour lui la plus tendre estime, le plus grand desir de le connoître & de l'aimer, qu'en me parlant de ses larmes il m'en a fait répandre, qu'enfin jusqu'aux éloges outrés dont il me comble, tout me plaît dans cette lettre, excepté la modeste raison qui le porte à se cacher.

LETTRE
A M***.

Montmorenci, le 13 Février 1761.

JE n'ai reçu qu'hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois. Vous avez raison de croire que l'harmonie de l'ame a aussi ses dissonances qui ne gâtent point l'effet du tout : chacun ne sait que trop comment elles se préparent ; mais elles sont difficiles à sauver. C'est dans les ravissans concerts des spheres célestes qu'on apprend ces savantes successions d'accords. Heureux, dans ce siecle de cacophonie & de discordance, qui peut se conserver une oreille assez pure pour entendre ces divins concerts !

Au reste, je persiste à croire, quoiqu'on en puisse dire, que quiconque après avoir lu la nouvelle Heloïse la peut regarder comme un livre de mauvaises mœurs, n'est pas fait pour aimer les bonnes. Je me réjouis, Monsieur, que vous ne soyez pas au nombre de ces infortunés, & je vous salue de tout mon cœur.

LETTRE A M***.

Montmorenci, 15 Février 1761.

JE ſuis charmé, Monſieur, de la lettre que vous venez de m'écrire, & bien loin de me plaindre de votre louange, je vous en remercie, parce qu'elle eſt jointe à une critique franche & judicieuſe qui me fait aimer l'une & l'autre comme le langage de l'amitié. Quant à ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'oppoſition entre ma lettre ſur les Spectacles & la nouvelle Héloïſe, je ſuis bien ſûr qu'ils ne vous en impoſent pas. Vous ſavez que la vérité, quoiqu'elle ſoit une, change de forme ſelon les tems & les lieux, & qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Geneve : mais à préſent les ſcrupules ne ſont plus de ſaiſon, & par-tout où ſéjournera long-tems M. de Voltaire, on pourra jouer après lui la comédie, & lire des romans ſans danger. Bonjour, Monſieur, je vous embraſſe, & vous remercie derechef de votre lettre ; elle me plaît beaucoup.

LETTRE A M. DE***.

Montmorenci, le 19 Février 1761.

VOILA, Monſieur, ma réponſe aux obſervations que vous avez eu la bonté de m'envoyer ſur la nouvelle Héloïſe. Vous l'avez élevée à l'honneur auquel elle ne s'attendoit gueres, d'occuper des théologiens ; c'eſt peut-être un ſort attaché à ce nom & à celles qui le portent d'avoir toujours à paſſer par les mains de ces Meſſieurs-là. Je vois qu'ils ont travaillé à la converſion de celle-ci avec un grand zele, & je ne doute point que leurs ſoins pieux n'en aient fait une perſonne très-orthodoxe ; mais je trouve qu'ils l'ont traitée avec un peu de rudeſſe ; ils ont flétri ſes charmes, & j'avoue qu'elle me plaiſoit plus,

aimable quoiqu'hérétique, que bigote & mauſſade comme la voilà. Je demande qu'on me la rende comme je l'ai donnée, ou je l'abandonnerai à ſes directeurs.

LETTRE
A MADAME BOURETTE.

Qui m'avoit écrit deux lettres conſécutives avec des vers, & qui m'invitoit à prendre du café chez elle dans une taſſe incruſtée d'or que M. de Voltaire lui avoit donnée.

Montmorenci, 12 Mars 1761.

JE n'avois pas oublié, Madame, que je vous devois une réponſe & un remerciement; je ſerois plus exact ſi l'on me laiſſoit plus libre, mais il faut malgré moi diſpoſer de mon tems, bien plus comme il plaît à autrui que comme je le devrois & le voudrois. Puiſque l'anonyme vous avoit prévenue, il étoit naturel que ſa réponſe précédât auſſi la vôtre; & d'ailleurs je ne vous diſſimulerai pas qu'il avoit parlé de plus près à mon cœur que ne font des complimens & des vers.

Je voudrois, Madame, pouvoir répondre à l'honneur que vous me faites de me demander un exemplaire de la Julie, mais tant de gens vous ont encore ici prévenue, que les exemplaires qui m'avoient été envoyés de Hollande, par mon libraire, ſont donnés ou deſtinés, & je n'ai nulle eſpece de relation avec ceux qui les débitent à Paris. Il faudroit donc en acheter un pour vous l'offrir, & c'eſt, vu l'état de ma fortune, ce que vous n'approuveriez pas vous-même: de plus, je ne ſais point payer les louanges, & ſi je faiſois tant que de payer les vôtres, j'y voudrois mettre un plus haut prix.

Si jamais l'occaſion ſe préſente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec grand plaiſir vous rendre viſite & prendre du café chez vous; mais ce ne ſera pas, s'il vous plaît, dans la taſſe dorée de M. de Voltaire; car je ne bois point dans la coupe de cet homme-là.

Agréez, Madame, que je vous réitere mes très-humbles remerciemens & les aſſurances de mon reſpect.

LETTRE

A M. M***.

Montmorenci, Mars 1761.

IL faudroit être le dernier des hommes pour ne pas s'intéresser à l'infortunée Louison. La pitié, la bienveillance que son honnête historien m'inspire pour elle, ne me laissent pas douter que son zele à lui-même ne puisse être aussi pur que le mien; cela supposé, il doit compter sur toute l'estime d'un homme qui ne la prodigue pas. Graces au Ciel, il se trouve dans un rang plus élevé, des cœurs aussi sensibles, & qui ont à la fois le pouvoir & la volonté de protéger la malheureuse, mais estimable victime de l'infamie d'un brutal. M. le Maréchal de Luxembourg & Madame la Maréchale à qui j'ai communiqué votre lettre, ont été émus ainsi que moi à sa lecture; ils sont disposés, Monsieur, à vous entendre & à consulter avec vous ce qu'on peut, & ce qu'il convient de faire pour tirer la jeune personne de la détresse où elle est. Ils retournent à Paris après Pâques. Allez, Monsieur, voir ces dignes & respectables Seigneurs; parlez-leur avec cette simplicité touchante qu'ils aiment dans votre lettre; soyez avec eux sincere en tout, & croyez que leurs cœurs bienfaisans s'ouvriront à la candeur du vôtre: Louison sera protégée, si elle mérite de l'être, & vous, Monsieur, vous serez estimé comme le mérite votre bonne action. Que si dans cette attente, quoiqu'assez courte, la situation de la jeune personne étoit trop dure, vous devez savoir que quant à présent je puis payer, modiquement à la vérité, le tribut dû par quiconque a son nécessaire aux indigens honnêtes qui ne l'ont pas.

LETTRE

LETTRE A M. VERNES.

Montmorenci, 24 Juin 1761.

J'ÉTOIS presque à l'extrémité, cher Concitoyen, quand j'ai reçu votre lettre, & maintenant que j'y réponds, je suis dans un état de souffrances continuelles qui, selon toute apparence, ne me quitteront qu'avec la vie. Ma plus grande consolation dans l'état où je suis est de recevoir des témoignages d'intérêt de mes compatriotes, & surtout de vous, cher Vernes, que j'ai toujours aimé & que j'aimerai toujours. Le cœur me rit, & il me semble que je me ranime au projet d'aller partager avec vous cette retraite charmante, qui me tente encore plus par son habitant que par elle-même. Oh, si Dieu raffermissoit assez ma santé pour me mettre en état d'entreprendre ce voyage, je ne mourrois point sans vous embrasser encore une fois!

Je n'ai jamais prétendu justifier les innombrables défauts de *la nouvelle Heloïse*; je trouve que l'on l'a reçue trop favorablement, & dans le jugemens du public, j'ai bien moins à me plaindre de sa rigueur, qu'à me louer de son indulgence; mais vos griefs contre *Wolmar*, me prouvent que j'ai mal rempli l'objet du livre, ou que vous ne l'avez pas bien saisi. Cet objet étoit de rapprocher les partis opposés, par une estime réciproque; d'apprendre aux *Philosophes*, qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite, & aux *croyans*, qu'on peut être incrédule sans être un coquin. *Julie*, dévote, est une leçon pour les Philosophes, & *Wolmar*, athée, en est une pour les intolérans Voilà le vrai but du livre. C'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de systême à *Wolmar*, sur la fin du *Roman*; mais, mon cher Vernes, vous n'avez pas lu cette fin; car sa conversion y est indiquée avec une clarté qui ne pouvoit souffrir un plus grand développement, sans vouloir faire une capucinade.

Adieu, cher Vernes; je saisis un intervalle de mieux pour vous

écrire. Je vous prie d'informer de ce mieux ceux de vos amis qui penſent à moi, & entr'autres, Meſſieurs Moultou & Rouſtan, que j'embraſſe de tout mon cœur ainſi que vous.

LETTRE
A M. HUBER.

Montmorenci, le 24 Décembre 1761.

J'ÉTOIS, Monſieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre & vos Idylles; après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer auſſi-tôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je ſens que votre ami Geſsner eſt un homme ſelon mon cœur, d'où vous pouvez juger de ſon traducteur & de ſon ami par lequel ſeul il m'eſt connu. Je vous ſais en particulier un gré infini d'avoir oſé dépouiller notre langue de ce ſot & précieux jargon, qui ôte toute vérité aux images, & toute vie aux ſentimens. Ceux qui veulent embellir & parer la nature, ſont des gens ſans ame & ſans goût, qui n'ont jamais connu ſes beautés. Il y a ſix ans que je coule dans ma retraite, une vie aſſez ſemblable à celle de Ménalque & d'Amyntas, au bien près, que j'aime comme eux, mais que je ne ſais pas faire; & je puis vous proteſter, Monſieur, que j'ai plus vécu durant ces ſix ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites deſirer de revoir encore un printems, pour faire avec vos charmans paſteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma ſolitude, & pour revoir avec eux des aſyles champêtres qui ne ſont pas inférieurs à ceux que M. Geſsner & vous avez ſi bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous ſupplie, & recevez auſſi mes remerciemens & mes ſalutations.

Voulez-vous bien, Monſieur, quand vous écrirez à Zurich, faire dire mille choſes pour moi à M. Uſteri? J'ai reçu de ſa part une lettre que je ne me laſſe point de relire, & qui contient des relations d'un

payſan plus ſage, plus vertueux, plus ſenſé que tous les Philoſophes de l'univers; je ſuis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme reſpectable. Je lui voulois répondre un peu au long, mais mon déplorable état m'en a empêché juſqu'ici.

LETTRE
A MESSIEURS
De la Société Economique de Berne.

Montmorenci, le 29 Avril 1762.

Vous êtes moins inconnus, Meſſieurs, que vous ne penſez, & il faut que votre Société ne manque pas de célébrité dans le monde, puiſque le bruit en eſt parvenu dans cet aſyle à un homme qui n'a plus aucun commerce avec les gens de lettres. Vous vous montrez par un côté ſi intéreſſant, que votre projet ne peut manquer d'exciter le public, & ſur-tout les honnêtes gens à vouloir vous connoître, & pourquoi voulez-vous dérober aux hommes le ſpectacle ſi touchant & ſi rare dans notre ſiecle, de vrais citoyens aimant leurs freres & leurs ſemblables, & s'occupant ſincérement du bonheur de la patrie & du genre humain ?

Quelque beau cependant que ſoit votre plan, & quelques talens que vous ayez pour l'exécuter, ne vous flattez pas d'un ſuccès qui réponde entiérement à vos vues. Les préjugés qui ne tiennent qu'à l'erreur ſe peuvent détruire, mais ceux qui ſont fondés ſur nos vices ne tomberont qu'avec eux ; vous voulez commencer par apprendre aux hommes la vérité pour les rendre ſages, & tout au contraire, il faudroit d'abord les rendre ſages pour leur faire aimer la vérité. La vérité n'a preſque jamais rien fait dans le monde, parce que les hommes ſe conduiſent toujours plus par leurs paſſions que par leurs lumieres, & qu'ils ſont le mal approuvant le bien. Le ſiecle où nous vivons eſt des plus éclairés, même en morale ; eſt-il des meilleurs ? Les livres ne ſont bons à rien, j'en dis autant des Académies & des Societés Litteraires ; on ne donne jamais à ce qui en ſort d'utile, qu'une approbation ſté-

rile ; ſans cela la nation qui a produit les Fenélons, les Monteſquieux, les Mirabeaux, ne ſeroit-elle pas la mieux conduite & la plus heureuſe de la terre ? En vaut-elle mieux depuis les écrits de ces grands hommes, & un ſeul abus a-t-il été redreſſé ſur leurs maximes ? Ne vous flattez pas de faire plus qu'ils n'ont fait. Non, Meſſieurs, vous pourrez inſtruire les peuples, mais vous ne les rendrez ni meilleurs ni plus heureux. C'eſt une des choſes qui m'ont le plus découragé, durant ma courte carriere littéraire, de ſentir que, même me ſuppoſant tous les talens dont j'avois beſoin, j'attaquerois ſans fruit des erreurs funeſtes, & que quand je les pourrois vaincre, les choſes n'en iroient pas mieux. J'ai quelquefois charmé mes maux en ſatisfaiſant mon cœur, mais ſans m'en impoſer ſur l'effet de mes ſoins. Pluſieurs m'ont lu, quelques-uns m'ont approuvé même, & comme je l'avois prévu, tous ſont reſtés ce qu'ils étoient auparavant. Meſſieurs, vous direz mieux & davantage, mais vous n'aurez pas un meilleur ſuccès, & au lieu du bien public que vous cherchez, vous ne trouverez que la gloire que vous ſemblez craindre.

Quoi qu'il en ſoit, je ne puis qu'être ſenſible à l'honneur que vous me faites de m'aſſocier en quelque ſorte, par votre correſpondance, à de ſi nobles travaux. Mais en me la propoſant, vous ignoriez ſans doute que vous vous adreſſiez à un pauvre malade qui, après avoir eſſayé dix ans du triſte métier d'auteur, pour lequel il n'étoit point fait, y renonce dans la joie de ſon cœur, & après avoir eu l'honneur d'entrer en lice avec reſpect, mais en homme libre, contre une tête couronnée, oſe dire en quittant la plume, pour ne la jamais reprendre,

Victor ceſtus artemque repono.

Mais ſans aſpirer aux prix donnés par votre munificence, j'en trouverai toujours un très-grand dans l'honneur de votre eſtime, & ſi vous me jugez digne de votre correſpondance, je ne refuſe point de l'entretenir, autant que mon état, ma retraite & mes lumieres pourront le permettre ; & pour commencer par ce que vous exigez de moi, je vous dirai que votre plan, quoique très-bien fait, me paroît généraliſer un peu trop les idées, & tourner trop vers la métaphyſique, des recherches qui deviendroient plus utiles, ſelon vos vues,

ſi elles avoient des applications pratiques, locales & particulieres. Quant à vos queſtions, elles ſont très-belles, la troiſieme (1) ſurtout me plaît beaucoup; c'eſt celle qui me tenteroit ſi j'avois à écrire. Vos vues en la propoſant ſont aſſez claires, & il faudra que celui qui la traitera, ſoit bien mal-adroit s'il ne les remplit pas. Dans la premiere où vous demandez *quels ſont les moyens de tirer un peuple de la corruption?* Outre que ce mot de *corruption* me paroît un peu vague, & rendre la queſtion preſque indéterminée, il faudroit commencer, peut-être, par demander s'il eſt de tels moyens: car c'eſt de quoi l'on peut tout au moins douter. En compenſation vous pourriez ôter ce que vous ajoutez à la fin, & qui n'eſt qu'une répétition de la queſtion même, ou en fait une autre tout-à-fait à part (2).

Si j'avois à traiter votre ſeconde queſtion (3), je ne puis vous diſſimuler que je me déclarerois avec Platon pour l'affirmative, ce qui ſûrement n'étoit pas votre intention en la propoſant. Faites comme l'Académie Françoiſe qui preſcrit le parti que l'on doit prendre, & qui ſe garde bien de mettre en probléme les queſtions ſur leſquelles elle a peur qu'on ne diſe la vérité.

La quatrieme (4) eſt la plus utile, à cauſe de cette application locale dont j'ai parlé ci-devant; elle offre de grandes vues à remplir. Mais il n'y a qu'un Suiſſe ou quelqu'un qui connoiſſe à fond la conſtitution phyſique, politique & morale du Corps Helvétique, qui puiſſe la traiter avec ſuccès. Il faudroit voir ſoi-même pour oſer dire: *O utinam*! Hélas! c'eſt augmenter ſes regrets de renouveller des vœux formés tant de fois, & devenus inutiles. Bonjour, Monſieur, je vous ſalue, vous & vos dignes collegues, de tout mon cœur & avec le plus vrai reſpect.

---

(1) Quel peuple a jamais été le plus heureux?

(2) Voici la ſuite de cette queſtion. *Et quel eſt le plan le plus parfait qu'un Légiſlateur puiſſe ſuivre à cet égard?*

(3) Eſt-il des préjugés reſpectables qu'un bon citoyen doive ſe faire un ſcrupule de combattre publiquement?

(4) Par quels moyens pourroit-on reſſerrer les liaiſons & l'amitié entre les Citoyens de diverſes Républiques, qui compoſent la confédération Helvétique?

LETTRE

A M. M***.

Montmorenci, le 7 Juin 1762.

JE me garderois de vous inquiéter, cher M*** si je croyois que vous fussiez tranquille sur mon compte; mais la fermentation est trop forte pour que le bruit n'en soit pas arrivé jusqu'à vous, & je juge par les lettres que je reçois des provinces que les gens qui m'aiment, y sont encore plus alarmés pour moi qu'à Paris. Mon livre a paru dans des circonstances malheureuses. Le Parlement de Paris, pour justifier son zele contre les Jésuites, veut, dit-on, persécuter aussi ceux qui ne pensent pas comme eux, & le seul homme en France qui croie en Dieu, doit être la victime des défenseurs du Christianisme. Depuis plusieurs jours, tous mes amis s'efforcent à l'envi de m'effrayer; on m'offre par-tout des retraites; mais comme on ne me donne pas pour les accepter des raisons bonnes pour moi, je demeure; car votre ami Jean-Jaques n'a point appris à se cacher. Je pense aussi qu'on grossit le mal à mes yeux pour tâcher de m'ébranler; car je ne saurois concevoir à quel titre, moi citoyen de Geneve, je puis devoir compte au Parlement de Paris d'un livre que j'ait fait imprimer en Hollande avec privilége des Etats-Généraux. Le seul moyen de défense que j'entends employer, si l'on m'interroge, est la récusation de mes Juges; mais ce moyen ne les contentera pas; car je vois que, tout plein de son pouvoir suprême, le Parlement a peu d'idée du droit des gens, & ne le respectera gueres dans un petit particulier comme moi. Il y a dans tous les Corps des intérêts auxquels la justice est toujours subordonnée, & il n'y a pas plus d'inconvénient à brûler un innocent au Parlement de Paris, qu'à en rouer un autre au Parlement de Toulouse. Il est vrai qu'en général les Magistrats du premier de ces Corps aiment la justice, & sont toujours équitables & modérés quand un ascendant trop fort ne s'y oppose pas; mais si cet ascendant agit dans cette affaire, comme il est probable, ils n'y résisteront point. Tels sont les hommes, cher

M***, telle eſt cette ſociété ſi vantée; la juſtice parle, & les paſſions agiſſent. D'ailleurs, quoique je n'euſſe qu'à déclarer ouvertement la vérité des faits, ou, au contraire, à uſer de quelque menſonge pour me tirer d'affaire, même malgré eux; bien réſolu de ne rien dire que de vrai, & de ne compromettre perſonne, toujours gêné dans mes réponſes, je leur donnerai le plus beau jeu du monde pour me perdre à leur plaiſir.

Mais, cher M***, ſi la deviſe que j'ai priſe n'eſt pas un pur bavardage, c'eſt ici l'occaſion de m'en montrer digne; & à quoi puis-je employer mieux le peu de vie qui me reſte? De quelque maniere que me traitent les hommes, que me feront-ils que la nature & mes maux ne m'euſſent bientôt fait ſans eux? Ils pourront m'ôter une vie que mon état me rend à charge, mais ils ne m'ôteront pas ma liberté; je la conſerverai, quoi qu'ils faſſent, dans leurs liens & dans leurs murs. Ma carriere eſt finie, il ne me reſte plus qu'à la couronner. J'ai rendu gloire à Dieu, j'ai parlé pour le bien des hommes; ô ami! pour une ſi grande cauſe, ni toi ni moi ne refuſerons jamais de ſouffrir. C'eſt aujourd'hui que le Parlement rentre; j'attends en paix ce qu'il lui plaira d'ordonner de moi.

Adieu, cher M***, je vous embraſſe tendrement; ſi-tôt que mon ſort ſera décidé, je vous en inſtruirai, ſi je reſte libre. Sinon vous l'apprendrez par la voix publique.

LETTRE
AU MÊME.

Yverdun, le 15 Juin 1762.

Vous aviez mieux jugé que moi, cher M***; l'événement a juſtifié votre prévoyance, & votre amitié voyoit plus clair que moi ſur mes dangers. Après la réſolution où vous m'avez vu dans ma précédente lettre, vous ſerez ſurpris de me ſavoir maintenant à Yverdun; mais je puis vous dire que ce n'eſt pas ſans peine & ſans des conſidérations très-graves, que j'ai pu me déterminer à un parti ſi peu de mon goût. J'ai attendu juſqu'au dernier moment ſans me laiſſer effrayer,

& ce ne fut qu'un courrier venu dans la nuit du 8 au 9 de M. le Prince de Conti à Madame de Luxembourg qui apporta les détails sur lesquels je pris sur le champ mon parti. Il ne s'agissoit plus de moi seul, qui sûrement n'ai jamais approuvé le tour qu'on a pris dans cette affaire, mais des personnes qui, pour l'amour de moi, s'y trouvoient intéressées, &, qu'une fois arrêté, mon silence même, ne voulant pas mentir, eût compromises. Il a donc fallu fuir, cher M***, & m'exposer, dans une retraite assez difficile, à toutes les transes des scélérats, laissant le Parlement dans la joie de mon évasion, & très-résolu de suivre la contumace aussi loin qu'elle peut aller. Ce n'est pas, croyez-moi, que ce Corps me haïsse & ne sente fort bien son iniquité. Mais voulant fermer la bouche aux dévots en poursuivant les Jésuites, il m'eût, sans égard pour mon triste état, fait souffrir les plus cruelles tortures; il m'eût fait brûler vif avec aussi peu de plaisir que de justice, & simplement parce que cela l'arrangeoit. Quoi qu il en soit, je vous jure, cher M***, devant ce Dieu qui lit dans mon cœur, que je n'ai rien fait en tout ceci contre les loix; que non-seulement j'étois parfaitement en regle, mais que j'en avois les preuves les plus authentiques; & qu'avant de partir, je me suis défait volontairement de ces preuves pour la tranquillité d'autrui.

Je suis arrivé ici hier matin, & je vais errer dans ces montagnes jusqu'à ce que j'y trouve un asyle assez sauvage pour y passer en paix le reste de mes misérables jours. Un autre me demanderoit peut-être pourquoi je ne me retire pas à Geneve; mais, ou je connois mal mon ami M***, ou il ne me fera sûrement pas cette question; il sentira que ce n'est point dans la patrie qu'un malheureux proscrit doit se réfugier; qu'il n'y doit point porter son ignominie, ni lui faire partager ses affronts. Que ne puis-je dès cet instant y faire oublier ma mémoire! N'y donnez mon adresse à personne; n'y parlez plus de moi; ne m'y nommez plus. Que mon nom soit effacé de dessus la terre. Ah M***! la providence s'est trompée; pourquoi m'a-t-elle fait naître parmi les hommes, en me faisant d'une autre espece qu'eux?

LETTRE
AU MÊME.

Yverdun, le 22 Juin 1762.

Ce que vous me marquez, cher M***, est à peine croyable. Quoi ! décrété sans être ouï ! Et où est le délit ! où sont les preuves ? Genevois, si telle est votre liberté, je la trouve peu regrettable. Cité à comparoître, j'étois obligé d'obéir ; au lieu qu'un décret de prise de corps ne m'ordonnant rien, je puis demeurer tranquille. Ce n'est pas que je ne veuille purger le décret, & me rendre dans les prisons en tems & lieu, curieux d'entendre ce qu'on peut avoir à me dire ; car j'avoue que je ne l'imagine pas. Quant à présent, je pense qu'il est à propos de laisser au Conseil le tems de revenir sur lui-même, & de mieux voir ce qu'il a fait. D'ailleurs, il seroit à craindre que dans ce moment de chaleur, quelques citoyens ne vissent pas sans murmure le traitement qui m'est destiné, & cela pourroit ranimer des aigreurs qui doivent rester à jamais éteintes. Mon intention n'est pas de jouer un rôle, mais de remplir mon devoir.

Je ne puis vous dissimuler, cher M***, que quelque pénétré que je sois de votre conduite dans cette affaire, je ne saurois l'approuver. Le zele que vous marquez ouvertement pour mes intérêts, ne me fait aucun bien présent, & me nuit beaucoup pour l'avenir en vous nuisant à vous-même. Vous vous ôtez un crédit que vous auriez employé très-utilement pour moi dans un tems plus heureux. Apprenez à louvoyer, mon jeune ami, & ne heurtez jamais de front les passions des hommes, quand vous voulez les ramener à la raison. L'envie & la haine sont maintenant contre moi à leur comble. Elles diminueront quand ayant depuis long-tems cessé d'écrire, je commencerai d'être oublié du public, & qu'on ne craindra plus de moi la vérité. Alors si je suis encore, vous me servirez & l'on vous écoutera. Maintenant taisez-vous ; respectez la décision des Magistrats & l'opinion publique ; ne m'abandonnez pas ouvertement, ce seroit une lâcheté ; mais parlez peu de moi, n'affectez point de me défendre,

écrivez-moi rarement, & sur-tout gardez-vous de me venir voir; je vous le défends avec toute l'autorité de l'amitié : enfin si vous voulez me servir, servez-moi à ma mode ; je sais mieux que vous ce qui me convient.

J'ai fait assez bien mon voyage, mieux que je n'eusse osé l'espérer. Mais ce dernier coup m'est trop sensible pour ne pas prendre un peu sur ma santé. Depuis quelques jours je sens des douleurs qui m'annoncent peut-être une rechûte. C'est grand dommage de ne pas jouir en paix d'une retraite si agréable. Je suis ici chez un ancien & digne Patron & bienfaiteur (1), dont l'honorable & nombreuse famille m'accable à son exemple d'amitiés & de caresses. Mon bon ami, que j'aime à être bien voulu & caressé ! il me semble que je ne suis plus malheureux quand on m'aime : la bienveillance est douce à mon cœur, elle me dédommage de tout. Cher M***, un tems viendra peut-être que je pourrai vous presser contre mon sein, & cet espoir me fait encore aimer la vie.

LETTRE
A M. GINGINS DE MOIRY.

Yverdun, le 22 Juin 1762.

MONSIEUR,

Vous verrez par la lettre ci-jointe que je viens d'être décrété à Geneve de prise de corps. Celle que j'ai l'honneur de vous écrire n'a point pour objet ma sureté personnelle ; au contraire, je sais que mon devoir est de me rendre dans les prisons de Geneve puisqu'on m'y a jugé coupable, & c'est certainement ce que je ferai, sitôt que je serai assuré que ma présence ne causera aucun trouble dans ma patrie. Je sais d'ailleurs que j'ai le bonheur de vivre sous les loix d'un Souverain équitable & éclairé qui ne se gouverne point par les idées d'autrui, qui peut & qui veut protéger l'innocence opprimée. Mais, Mon-

(1) M. D. Reguin.

ſieur, il ne me ſuffit pas dans mes malheurs de la protection même du Souverain, ſi je ne ſuis encore honoré de ſon eſtime, & s'il ne me voit de bon œil chercher un aſyle dans ſes Etats. C'eſt ſur ce point, Monſieur, que j'oſe implorer vos bontés, & vous ſupplier de vouloir bien faire au ſouverain Sénat un rapport de mes reſpectueux ſentimens. Si ma démarche a le malheur de ne pas agréer à LL. EE. je ne veux point abuſer d'une protection qu'elles n'accorderoient qu'au malheureux, & dont l'homme ne leur paroîtroit pas digne, & je ſuis prêt à ſortir de leurs Etats, même ſans ordre; mais ſi le défenſeur de la cauſe de Dieu, des loix, de la vertu, trouve grace devant elles, alors, ſuppoſé que mon devoir ne m'appelle point à Geneve, je paſſerai le reſte de mes jours dans la confiance d'un cœur droit & ſans reproche, ſoumis aux juſtes loix du plus ſage des Souverains.

LETTRE

A M. M***.

A Yverdun, le 24 Juin 1762.

ENCORE un mot, cher M***, & nous ne nous écrirons plus qu'au beſoin.

Ne cherchez point à parler de moi; mais dans l'occaſion dites à nos Magiſtrats que je les reſpecterai toujours, même injuſtes; & à tous nos concitoyens, que je les aimerai toujours, même ingrats. Je ſens dans mes malheurs que je n'ai point l'ame haineuſe; & c'eſt une conſolation pour moi de me ſentir bon, auſſi dans l'adverſité. Adieu, vertueux M***, ſi mon cœur eſt ainſi pour les autres, vous devez comprendre ce qu'il eſt pour vous.

LETTRE
A MADAME
CRAMER DE LON.

2 Juillet 1762.

IL y a long-tems, Madame, que rien ne m'étonne plus de la part des hommes, pas même le bien quand ils en font. Heureusement je mets toutes les vingt-quatre heures un jour de plus à couvert de leurs caprices; il faudra bientôt qu'ils se dépêchent, s'ils veulent me rendre la victime de leurs jeux d'enfans.

LETTRE
A MYLORD MARÉCHAL.

Juillet 1762.

Vitam impendere vero.

MYLORD,

UN pauvre Auteur proscrit de France, de sa patrie, du Canton de Berne, pour avoir dit ce qu'il pensoit être utile & bon, vient chercher un asyle dans les Etats du Roi. Mylord, ne me l'accordez pas si je suis coupable, car je ne demande point de grace, & ne crois point en avoir besoin: mais si je ne suis qu'opprimé, il est digne de vous & de Sa Majesté de ne pas me refuser le feu & l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre. J'ai cru vous devoir déclarer ma retraite, & mon nom trop connu par mes malheurs: ordonnez de mon sort, je suis soumis à vos ordres; mais si vous m'ordonnez aussi de partir dans l'état où je suis, obéir m'est impossible, & je ne saurois plus où fuir.

Daignez, Mylord, agréer les assurances de mon profond respect.

LETTRE
A M***.

Motiers, Juillet 1762.

J'AI rempli ma miſſion, Monſieur, j'ai dit tout ce que j'avois à dire, je regarde ma carriere comme finie; il ne me reſte plus qu'à ſouffrir & mourir; le lieu où cela doit ſe faire eſt aſſez indifférent. Il importoit peut-être que parmi tant d'Auteurs menteurs & lâches, il en exiſtât un d'une autre eſpece, qui oſât dire aux hommes les vérités utiles qui feroient leur bonheur s'ils ſavoient les écouter. Mais il n'importoit pas que cet homme ne fût point perſécuté; au contraire, on m'accuſeroit peut-être d'avoir calomnié mon ſiecle, ſi mon hiſtoire même n'en diſoit plus que mes écrits; & je ſuis preſque obligé à mes contemporains de la peine qu'ils prennent à juſtifier mon mépris pour eux. On en lira mes écrits avec plus de confiance. On verra même, & j'en ſuis fâché, que j'ai ſouvent trop bien penſé des hommes. Quand je ſortis de France, je voulus honorer de ma retraite l'Etat de l'Europe pour lequel j'avois le plus d'eſtime, & j'eus la ſimplicité de croire être remercié de ce choix. Je me ſuis trompé; n'en parlons plus. Vous vous imaginez bien que je ne ſuis pas, après cette épreuve, tenté de me croire ici plus ſolidement établi. Je veux rendre encore cet honneur à votre pays de penſer que la ſureté que je n'y ai pas trouvée, ne ſe trouvera pour moi nulle part. Ainſi, ſi vous voulez que nous nous voyons ici, venez tandis qu'on m'y laiſſe; je ſerai charmé de vous embraſſer.

Quant à vous, Monſieur, & à votre eſtimable ſociété, je ſuis toujours à votre égard dans les mêmes diſpoſitions où je vous écrivis de Montmorenci; je prendrai toujours un véritable intérêt au ſuccès de votre entrepriſe; & ſi je n'avois formé l'inébranlable réſolution de ne plus écrire, à moins que la furie de mes perſécuteurs ne me force à reprendre enfin la plume pour ma défenſe, je me ferois un honneur & un plaiſir d'y contribuer: mais, Monſieur, les maux & l'adverſité ont achevé de m'ôter le peu de vigueur d'eſprit que j'avois:

restée ; je ne suis plus qu'un être végétatif, une machine ambulante ; il ne me reste qu'un peu de chaleur dans le cœur pour aimer mes amis & ceux qui méritent de l'être ; j'eusse été bien réjoui d'avoir à ce titre le plaisir de vous embrasser.

LETTRE
A M. M....

Motiers, le 1 Mars 1763.

J'ai lu, Monsieur, avec un vrai plaisir, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & j'y ai trouvé, je vous jure, une des meilleures critiques qu'on ait faite de mes Ecrits. Vous êtes éleve & parent de M. Marcel ; vous défendez votre maître, il n'y a rien là que de louable ; vous professez un art sur lequel vous me trouvez injuste & mal instruit ; & vous le justifiez ; cela est assurément très-permis ; je vous parois un personnage fort singulier, tout au moins, & vous avez la bonté de me le dire plutôt qu'au public. On ne peut rien de plus honnête ; & vous me mettez, par vos censures dans le cas de vous devoir des remerciemens.

Je ne sais si je m'excuserai fort bien près de vous en vous avouant que les singeries dont jai taxé M. Marcel, tomboient bien moins sur son art, que sur sa maniere de le faire valoir. Si j'ai tort même en cela, je l'ai d'autant plus que ce n'est point d'après autrui que je l'ai jugé, mais d'après moi-même. Car, quoi que vous en puissiez dire, j'étois quelquefois admis à l'honneur de lui voir donner ses leçons ; & je me souviens que, tout autant de profanes que nous étions là, sans excepter son écoliere, nous ne pouvions nous tenir de rire à la gravité magistrale avec laquelle il prononçoit ses savans apophtegmes. Encore une fois, Monsieur, je ne prétens point m'excuser en ceci ; tout au contraire : j'aurois mauvaise grace à vous soutenir que M. Marcel faisoit des singeries, à vous qui peut-être, vous trouvez bien de l'imiter ; car mon dessein n'est assurément ni de vous offenser ni de vous déplaire.

Quant à l'ineptie avec laquelle j'ai parlé de votre art, ce tort est

plus naturel qu'excuſable ; il eſt celui de quiconque ſe mêle de parler de ce qu'il ne ſait pas. Mais un honnête homme qu'on avertit de ſa faute, doit la réparer ; & c'eſt ce que je crois ne pouvoir mieux faire en cette occaſion, qu'en publiant franchement votre lettre & vos corrections, devoir que je m'engage à remplir en tems & lieu. Je ferai, Monſieur, avec grand plaiſir, cette réparation publique à la danſe & à M. Marcel, pour le malheur que j'ai eu de leur manquer de reſpect. J'ai pourtant quelque lieu de penſer que votre indignation ſe fût un peu calmée, ſi mes vieilles rêveries euſſent obtenu grace devant vous. Vous auriez vu que je ne ſuis pas ſi ennemi de votre art que vous m'accuſez de l'être, & que ce n'eſt pas une grande objection à me faire, que ſon établiſſement dans mon pays, puiſque j'y ai propoſé moi-même des bals publics deſquels j'ai donné le plan. Monſieur, faites grace à mes torts en faveur de mes ſervices ; & quand j'ai ſcandaliſé pour vous les gens auſteres, pardonnez-moi quelques déraiſonnemens, ſur un art duquel j'ai ſi peu mérité.

Quelque autorité cependant qu'aient ſur moi vos déciſions, je tiens encore un peu, je l'avoue, à la diverſité des caracteres dont je propoſois l'introduction dans la danſe. Je ne vois pas bien encore ce que vous y trouvez d'impraticable, & il me paroît moins évident qu'à vous, qu'on s'ennuieroit davantage quand les danſes ſeroient plus variées. Je n'ai jamais trouvé que ce fût un amuſement bien piquant pour une aſſemblée, que cette enfilade d'éternels menuets par leſquels on commence & pourſuit un bal, & qui ne diſent tous que la même choſe, parce qu'ils n'ont tous qu'un ſeul caractere ; au lieu qu'en leur en donnant ſeulement deux, tels, par exemple, que ceux de la Blonde & de la Brune, on les eût pu varier de quatre manieres qui les euſſent rendus toujours pittoreſques, & plus ſouvent intéreſſans. La Blonde avec le Brun, la Brune avec le Blond, la Brune avec le Brun, & la Blonde avec le Blond. Voilà l'idée ébauchée ; il eſt aiſé de la perfectionner & de l'étendre : car vous comprenez bien, Monſieur, qu'il ne faut pas preſſer ces différences de Blonde & de Brune ; le teint ne décide pas toujours du tempérament : telle Brune eſt Blonde par l'indolence ; telle Blonde eſt Brune par la vivacité ; & l'habile Artiſte ne juge pas du caractere par les cheveux.

Ce que je dis du menuet, pourquoi ne le dirois-je pas des contre-

danses, & de la plate symétrie sur laquelle elles sont toutes dessinées? Pourquoi n'y introduiroit-on pas de savantes irrégularités, comme dans une bonne décoration; des oppositions & des contrastes comme dans les parties de la Musique? On fait bien chanter ensemble Héraclite & Démocrite; pourquoi ne les feroit-on pas danser.

Quels tableaux charmans, quelles scenes variées, ne pourroit point introduire dans la danse, un génie inventeur, qui sauroit la tirer de sa froide uniformité, & lui donner un langage & des sentimens comme en a la musique! Mais votre M. Marcel n'a rien inventé que des phrases qui sont mortes avec lui; il a laissé son art dans le même état où il l'a trouvé; il l'eût servi plus utilement, en pérorant un peu moins, & dessinant davantage; & au lieu d'admirer tant de choses dans un menuet, il eût mieux fait de les y mettre. Si vous vouliez faire un pas de plus, vous, Monsieur, que je suppose homme de génie, peut-être au lieu de vous amuser à censurer mes idées, chercheriez-vous à étendre & rectifier les vues qu'elles vous offrent: vous deviendriez créateur dans votre art; vous rendriez service aux hommes, qui ont tant de besoin qu'on leur apprenne à avoir du plaisir; vous immortaliseriez votre nom, & vous auriez cette obligation à un pauvre solitaire qui ne vous a point offensé, & que vous voulez haïr sans sujet.

Croyez-moi, Monsieur, laissez-là des critiques qui ne conviennent qu'aux gens sans talens, incapables de rien produire d'eux-mêmes, & qui ne savent chercher de la réputation qu'aux dépens de celle d'autrui. Echauffez votre tête, & travaillez; vous aurez bientôt oublié ou pardonné mes bavardises, & vous trouverez que les prétendus inconvéniens que vous objectez aux recherches que je propose à faire, seront des avantages quand elles auront réussi. Alors, grace à la variété des genres, l'art aura de quoi contenter tout le monde, & prévenir la jalousie en augmentant l'émulation. Toutes vos écolieres pourront briller sans se nuire, & chacune se consolera d'en voir d'autres exceller dans leurs genres, en se disant, j'excelle aussi dans le mien. Au lieu qu'en leur faisant faire à toutes la même chose, vous laissez sans aucun subterfuge, l'amour-propre humilié; & comme il n'y a qu'un modele de perfection, si l'une excelle dans le genre unique, il faut que toutes les autres lui cedent ouvertement la primauté.

Vous

Vous avez bien raiſon, mon cher Monſieur, de dire que je ne ſuis pas philoſophe. Mais, vous qui parlez, vous ne feriez pas mal de tâcher de l'être un peu. Cela ſeroit plus avantageux à votre art que vous ne ſemblez le croire. Quoi qu'il en ſoit, ne fâchez pas les philoſophes, je vous le conſeille. Car tel d'entr'eux pourroit vous donner plus d'inſtructions ſur la danſe, que vous ne pourriez lui en rendre ſur la philoſophie ; & cela ne laiſſeroit pas d'être humiliant pour un éleve du grand Marcel.

Vous me taxés d'être ſingulier, & j'eſpere que vous avez raiſon. Toutefois vous auriez pu ſur ce point, me faire grace en faveur de votre maître : car vous m'avouerez que M. Marcel lui-même étoit un homme fort ſingulier. Sa ſingularité, je l'avoue, étoit plus lucrative que la mienne ; & ſi c'eſt-là ce que vous me reprochez, il faut bien paſſer condamnation. Mais quand vous m'accuſez auſſi de n'être pas philoſophe, c'eſt comme ſi vous m'accuſiez de n'être pas maître à danſer. Si c'eſt un tort à tout homme de ne pas ſavoir ſon métier, ce n'en eſt point un de ne pas ſavoir le métier d'un autre. Je n'ai jamais aſpiré à devenir philoſophe ; je ne me ſuis jamais donné pour tel : je ne le fus, ni ne le ſuis, ni ne veux l'être. Peut-on forcer un homme à mériter malgré lui, un titre qu'il ne veut pas porter ? Je ſais qu'il n'eſt permis qu'aux philoſophes de parler philoſophie ; mais il eſt permis à tout homme de parler de la philoſophie ; & je n'ai rien fait de plus. J'ai bien auſſi parlé quelquefois de la danſe, quoique je ne ſois pas danſeur ; & ſi j'en ai parlé même avec trop de zele à votre avis, mon excuſe eſt que j'aime la danſe, au lieu que je n'aime point du tout la philoſophie. J'ai pourtant eu rarement la précaution que vous me preſcrivez, de danſer avec les filles, pour éviter la tentation. Mais j'ai eu ſouvent l'audace de courir le riſque tout entier, en oſant les voir danſer ſans danſer moi-même. Ma ſeule précaution a été de me livrer moins aux impreſſions des objets, qu'aux réflexions qu'ils me faiſoient naître, & de rêver quelquefois, pour n'être pas ſéduit. Je ſuis fâché, mon cher Monſieur, que mes rêveries aient eu le malheur de vous déplaire. Je vous aſſure que ce ne fut jamais mon intention : & je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE
A M. DE***.

Motiers, le 6 Mars 1763.

J'AI eu, Monſieur, l'imprudence de lire le mandement que M. l'Archevêque de Paris a donné contre mon livre, la foibleſſe d'y répondre, & l'étourderie d'envoyer auſſi-tôt cette réponſe à Rey. Revenu à moi, j'ai voulu la retirer; il n'étoit plus tems, l'impreſſion en étoit commencée, & il n'y a plus de remede à une ſottiſe faite. J'eſpere au moins que ce ſera la derniere en ce genre. Je prends la liberté de vous faire adreſſer par la poſte deux exemplaires de ce miſérable écrit; l'un que je vous ſupplie d'agréer, & l'autre pour M...., à qui je vous prie de vouloir bien le faire paſſer, non comme une lecture à faire ni pour vous ni pour lui, mais comme un devoir dont je m'acquitte envers l'un & l'autre. Au reſte, je ſuis perſuadé, vu ma poſition particuliere, vu la gêne à laquelle j'étois aſſervi à tant d'égards, vu le bavardage eccléſiaſtique auquel j'étois forcé de me conformer, vu l'indécence qu'il y auroit à s'échauffer en parlant de ſoi, qu'il eût été facile à d'autres de mieux faire, mais impoſſible de faire bien. Ainſi tout le mal vient d'avoir pris la plume quand il ne falloit pas.

LETTRE
A M. K.

Motiers, le 17 Mars 1763.

SI jeune, & déja marié! Monſieur, vous avez entrepris de bonne heure une grande tâche. Je ſais que la maturité de l'eſprit peut ſuppléer à l'âge, & vous m'avez paru promettre ce ſupplément. Vous vous connoiſſez d'ailleurs en mérite, & je compte ſur celui de l'épouſe que vous vous êtes choiſie. Il n'en faut pas moins, cher K***, pour

rendre heureux un établissement si précoce. Votre âge seul m'alarme pour vous ; tout le reste me rassure. Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans un mariage bien assorti ; & je ne le suis pas moins, que tout le succès de cette carriere dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations, vos soins, vos manieres, vos affections domestiques, durant la premiere année, décidera de toutes les autres. C'est maintenant que *le sort de vos jours est entre vos mains*; plus tard il dépendra de vos habitudes. Jeunes époux, vous êtes perdus, si vous n'êtes qu'amans ; mais soyez amis de bonne heure pour l'être toujours. La confiance, qui vaut mieux que l'amour, lui survit & le remplace. Si vous savez l'établir entre vous, votre maison vous plaira plus qu'aucune autre ; & dès qu'une fois vous serez mieux chez vous que par-tout ailleurs, je vous promets du bonheur pour le reste de votre vie. Mais ne vous mettez pas dans l'esprit d'en chercher au loin, ni dans la célébrité, ni dans les plaisirs, ni dans la fortune. La véritable félicité ne se trouve point au-dehors ; il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira.

Conséquemment à ce principe, je crois qu'il n'est pas tems, quant à présent, de songer à l'exécution du projet dont vous m'avez parlé. La société conjugale doit vous occuper plus que la société Helvétique : avant que de publier les annales de celle-ci, mettez-vous en état d'en fournir le plus bel article. Il faut qu'en rapportant les actions d'autrui, vous puissiez dire comme le Correge : Et moi aussi je suis homme.

Mon cher K***, je crois voir germer beaucoup de mérite parmi la jeunesse Suisse ; mais la maladie universelle vous gagne tous. Ce mérite cherche à se faire imprimer, & je crains bien que de cette manie dans les gens de votre état, il ne résulte un jour à la tête de vos Républiques, plus de petits auteurs que de grands hommes. Il n'appartient pas à tous d'être des Haller.

Vous m'avez envoyé un livre très-précieux, & de fort belles cartes ; comme d'ailleurs vous avez acheté l'un & l'autre, il n'y a aucune parité à faire, en aucun sens, entre ces envois & le barbouillage dont vous faites mention. De plus, vous vous rappellerez, s'il vous plait, que ce sont des commissions dont vous avez bien voulu vous charger, & qu'il n'est pas honnête de transformer des commissions en présens. Ayez donc la bonté de me marquer ce que vous coûtent ces em-

plettes, afin qu'en acceptant la peine qu'elles vous ont donnée, d'aussi bon cœur que vous l'avez prise, je puisse au moins vous rendre vos déboursés; sans quoi je prendrai le parti de vous renvoyer le livre & les cartes.

Adieu, très-bon & aimable K***; faites, je vous prie, agréer mes hommages à Madame votre épouse; dites-lui combien elle a droit à ma reconnoissance, en faisant le bonheur d'un homme que j'en crois si digne, & auquel je prends un si tendre intérêt.

LETTRE
A M. D. R.

Motiers, Mars 1763.

JE ne trouve pas, très-bon papa, que vous ayez interprété, ni bénignement, ni raisonnablement la raison de décence & de modestie qui m'empêcha de vous offrir mon portrait, & qui m'empêchera toujours de l'offrir à personne. Cette raison n'est point, comme vous le prétendez, un cérémonial, mais une convenance tirée de la nature des choses, & qui ne permet à nul homme discret de porter ni sa figure ni sa personne où elles ne sont pas invitées, comme s'il étoit sûr de faire en cela un cadeau. Au lieu que c'en doit être un pour lui, quand on lui témoigne là-dessus quelqu'empressement. Voilà le sentiment que je vous ai manifesté, & au lieu duquel vous me prêtez l'intention de ne vouloir accorder un tel présent qu'aux prieres. C'est me supposer un motif de fatuité où j'en mettois un de modestie. Cela ne me paroît pas dans l'ordre ordinaire de votre bon esprit.

Vous m'alléguez que les Rois & les Princes donnent leurs portraits. Sans doute, & ils les donnent à leurs inférieurs comme un honneur ou une récompense; & c'est précisément pour cela qu'il est impertinent à de petits particuliers de croire honorer leurs égaux comme les Rois honorent leurs inférieurs. Plusieurs Rois donnent aussi leur main à baiser en signe de faveur & de distinction. Dois-je vouloir faire à mes amis la même grace? Cher papa, quand je serai Roi, je ne manquerai pas, en superbe Monarque, de vous offrir mon portrait enrichi

de diamans. En attendant, je n'irai pas sottement m'imaginer que, ni vous ni personne, soit empressé de ma mince figure ; & il n'y a qu'un témoignage bien positif de la part de ceux qui s'en soucient, qui puisse me permettre de le supposer, sur-tout n'ayant pas le passe-port des diamans pour accompagner le portrait.

Vous me citez Samuel Bernard : c'est, je vous l'avoue, un singulier modele que vous me proposez à imiter. J'aurois bien cru que vous me desiriez ses millions, mais non pas ses ridicules. Pour moi, je serois bien fâché de les avoir avec sa fortune ; elle seroit beaucoup trop chere à ce prix. Je sais qu'il avoit l'impertinence d'offrir son portrait, même à gens fort au-dessus de lui. Aussi, entrant un jour en maison étrangere dans la garderobe, y trouva-t-il ledit portrait, qu'il avoit ainsi donné, fiérement étalé au-dessus de la chaise percée. Je sais cette anecdote, & bien d'autres plus plaisantes, de quelqu'un qu'on en pouvoit croire ; car c'étoit le Président de Boulainvilliers.

Monsieur *** donnoit son portrait ? Je lui en fais mon compliment. Tout ce que je sais, c'est que si ce portrait est l'estampe fastueuse que j'ai vue avec des vers pompeux au-dessous, il falloit que pour oser faire un tel présent lui-même, ledit Monsieur fût le plus grand fat que la terre ait porté. Quoi qu'il en soit, j'ai vécu aussi quelque peu avec des gens à portraits, & à portraits recherchables : je les ai vu tous avoir d'autres maximes, & quand je ferai tant que de vouloir imiter des modeles, je vous avoue que ce ne sera ni le Juif Bernard, ni Monsieur *** que je choisirai pour cela. On n'imite que les gens à qui l'on voudroit ressembler.

Je vous dis, il est vrai, que le portrait que je vous montrai, étoit le seul que j'avois ; mais j'ajoutai que j'en attendois d'autres, & qu'on le gravoit encore en Arménien. Quand je me rappelle qu'à peine y daignâtes-vous jetter les yeux, que vous ne m'en dites pas un seul mot, que vous marquâtes là-dessus la plus profonde indifférence, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il auroit fallu que je fusse le plus extravagant des hommes, pour croire vous faire le moindre plaisir en vous le présentant ; & je dis dès le même soir, à Mlle. le Vasseur la mortification que vous m'aviez faite ; car j'avoue que j'avois attendu, & même mendié, quelque mot obligeant qui me mît en droit de faire le reste. Je suis bien persuadé maintenant, que ce fut dis-

crétion & non dédain de votre part, mais vous me permettrez de vous dire que cette discrétion étoit pour moi un peu humiliante, & que c'étoit donner un grand prix aux deux sols qu'un tel portrait peut valoir.

LETTRE A MYLORD MARÉCHAL.

Le 21 Mars 1763.

IL y a dans votre lettre du 19 un article qui m'a donné des palpitations; c'est celui de l'Ecosse. Je ne vous dirai là-dessus qu'un mot; c'est que je donnerois la moitié des jours qui me restent pour y passer l'autre avec vous. Mais pour Colombier, ne comptez pas sur moi; je vous aime, Mylord; mais il faut que mon séjour me plaise, & je ne puis souffrir ce pays-là.

Il n'y a rien d'égal à la position de Fréderic. Il paroît qu'il en sent tous les avantages, & qu'il saura bien les faire valoir. Tout le pénible & le difficile est fait; tout ce qui demandoit le concours de la fortune est fait. Il ne lui reste à présent à remplir que des soins agréables, & dont l'effet dépend de lui. C'est de ce moment qu'il va s'élever, s'il veut, dans la postérité un monument unique; car il n'a travaillé jusqu'ici que pour son siecle. Le seul piége dangereux qui désormais lui reste à éviter, est celui de la flatterie; s'il se laisse louer, il est perdu. Qu'il sache qu'il n'y a plus d'éloges dignes de lui que ceux qui sortiront des cabanes de ses paysans.

Savez-vous, Mylord, que Voltaire cherche à se raccommoder avec moi? Il a eu sur mon compte un long entretien avec M***, dans lequel il a supérieurement joué son rôle: il n'y en a point d'étranger au talent de ce grand comédien, *dolis instructus & arte pelagâ.* Pour moi, je ne puis lui promettre une estime qui ne dépend pas de moi: mais à cela près, je ferai, quand il le voudra, toujours prêt à tout oublier. Car je vous jure, Mylord, que de toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point qui me coûte moins que le pardon des injures. Il est certain que si la protection des Calas lui a fait grand

honneur, les persécutions qu'il m'a fait essuyer à Geneve, lui en ont peu fait à Paris ; elles y ont excité un cri universel d'indignation. J'y jouis, malgré mes malheurs, d'un honneur qu'il n'aura jamais nulle part ; c'est d'avoir laissé ma mémoire en estime dans le pays où j'ai vécu. Bonjour, Mylord.

LETTRE
A MADAME DE***.

Le 27 Mars 1763.

Que votre lettre, Madame, m'a donné d'émotions diverses ! Ah ! cette pauvre Mad. de*** . . . . . ! Pardonnez, si je commence par elle. Tant de malheurs. . . . . une amitié de treize ans. . . . . Femme aimable & infortunée ! . . . . vous la plaignez, Madame ; vous avez bien raison : son mérite doit vous intéresser pour elle ; mais vous la plaindriez bien davantage, si vous aviez vu comme moi, toute sa résistance à ce fatal mariage. Il semble qu'elle prévoyoit son sort. Pour celle-là, les écus ne l'ont pas éblouie ; on l'a bien rendue malheureuse malgré elle. Hélas ! elle n'est pas la seule. De combien de maux j'ai à gémir ! Je ne suis point étonné des bons procédés de Mad. *** ; rien de bien ne me surprendra de sa part ; je l'ai toujours estimée & honorée ; mais avec tout cela elle n'a pas l'ame de Mad. de ***. Dites-moi ce qu'est devenu ce misérable : je n'ai plus entendu parler de lui.

Je pense bien comme vous, Madame ; je n'aime point que vous soyez à Paris. Paris, le siége du goût & de la politesse, convient à votre esprit, à votre ton, à vos manieres ; mais le séjour du vice ne convient point à vos mœurs, & une ville où l'amitié ne résiste ni à l'adversité ni à l'absence, ne sauroit plaire à votre cœur. Cette contagion ne le gagnera pas ; n'est-ce pas, Madame ? Que ne lisez-vous dans le mien, l'attendrissement avec lequel il m'a dicté ce mot là ! L'heureux ne sait s'il est aimé, dit un Poete latin : & moi j'ajoute, l'heureux ne sait pas aimer. Pour moi graces au ciel, j'ai bien fait toutes mes épreuves ; je sais à quoi m'en tenir sur le cœur des autres & sur le mien. Il est bien constaté qu'il ne me reste que vous

ſeule en France, & quelqu'un qui n'eſt pas encore jugé, mais qui ne tardera pas à l'être.

S'il faut moins regretter les amis que l'adverſité nous ôte, que priſer ceux qu'elle nous donne, j'ai plus gagné que perdu : car elle m'en a donné un qu'aſſurément elle ne m'ôtera pas. Vous comprenez que je veux parler de Mylord Maréchal. Il m'a accueilli, il m'a honoré dans mes diſgraces, plus peut-être qu'il n'eût fait durant ma proſpérité. Les grandes ames ne portent pas ſeulement du reſpect au mérite ; elles en portent encore au malheur. Sans lui j'étois tout auſſi mal reçu dans ce pays que dans les autres, & je ne voyois plus d'aſyle autour de moi. Mais un bienfait plus précieux que ſa protection, eſt l'amitié dont il m'honore, & qu'aſſurément je ne perdrai point. Il me reſtera, celui-là ; j'en réponds. Je ſuis bien aiſe que vous m'ayez marqué ce qu'en penſoit M. d'A*** ; cela me prouve qu'il ſe connoît en hommes ; & qui s'y connoît, eſt de leur claſſe. Je compte aller voir ce digne protecteur, avant ſon départ pour Berlin : je lui parlerai de M. d'A*** & de vous, Madame ; il n'y a rien de ſi doux pour moi, que de voir ceux qui m'aiment, s'aimer entr'eux.

Quand des quidams, ſous le nom de S***, ont voulu ſe porter pour juges de mon livre, & ſe ſont, auſſi bêtement qu'inſolemment, arrogé le droit de me cenſurer, après avoir rapidement parcouru leur ſot écrit, je l'ai jetté par terre, & j'ai craché deſſus pour toute réponſe. Mais je n'ai pu lire avec le même dédain, le mandement qu'a donné contre moi M. l'Archevêque de Paris : premiérement parce que l'ouvrage en lui-même eſt beaucoup moins inepte ; & parce que, malgré les travers de l'Auteur, je l'ai toujours eſtimé & reſpecté. Ne jugeant donc pas cet écrit indigne d'une réponſe, j'en ai fait une qui a été imprimée en Hollande, & qui, ſi elle n'eſt pas encore publique, le ſera dans peu. Si elle pénetre juſqu'à Paris, & que vous en entendiez parler, Madame, je vous prie de me marquer naturellement ce qu'on en dit ; il m'importe de le ſavoir. Il n'y a que vous de qui je puiſſe apprendre ce qui ſe paſſe à mon égard dans un pays où j'ai paſſé une partie de ma vie, où j'ai eu des amis, & qui ne peut me devenir indifférent. Si vous n'étiez pas à portée de voir cette lettre imprimée, & que vous puiſſiez m'indiquer quelqu'un de vos amis qui eût ſes ports francs

francs, je vous l'enverrois d'ici ; car quoique la brochure soit petite, en vous l'envoyant directement, elle vous coûteroit vingt fois plus de port, que ne valent l'ouvrage & l'auteur.

Je suis bien touché des bontés de Mademoiselle L***, & des soins qu'elle veut bien prendre pour moi ; mais je serois bien fâché qu'un aussi joli travail que le sien, & si digne d'être mis en vue, restât caché sous mes grandes vilaines manches d'Arménien. En vérité, je ne saurois me résoudre à le profaner ainsi, ni par conséquent l'accepter, à moins qu'elle ne m'ordonne à le porter en écharpe ou en collier, comme un ordre de chevalerie institué en son honneur.

Bonjour, Madame, recevez les hommages de votre pauvre voisin. Vous venez de me faire passer une demi-heure délicieuse, & en vérité j'en avois besoin ; car, depuis quelques mois, je souffre presque sans relâche de mon mal & de mes chagrins. Mille choses, je vous supplie, à Monsieur le Marquis.

LETTRE
A MADAME***.

31 Octobre 1762.

EN m'annonçant, Madame, dans votre lettre du 22 Septembre (c'est je crois le 22 Octobre) un changement avantageux dans mon sort, vous m'avez d'abord fait croire que les hommes qui me persécutent, s'étoient lassés de leurs méchancetés ; que le Parlement de Paris avoit levé son inique décret ; que le Magistrat de Geneve avoit reconnu son tort ; & que le Public me rendoit enfin justice. Mais loin de-là, je vois, par votre lettre même, qu'on m'intente encore de nouvelles accusations : le changement de sort que vous m'annoncez se réduit à des offres de subsistance dont je n'ai pas besoin quant à présent. Et comme j'ai toujours compté pour rien, même en santé, un avenir aussi incertain que la vie humaine, c'est pour moi, je vous jure, la chose la plus indifférente que d'avoir à dîner dans trois ans d'ici.

Il s'en faut beaucoup, cependant, que je sois insensible aux bontés

du Roi de Pruſſe ; au contraire, elles augmentent un ſentiment très-doux, ſavoir, l'attachement que j'ai conçu pour ce grand Prince. Quant à l'uſage que j'en dois faire, rien ne preſſe pour me réſoudre, & j'ai du tems pour y penſer.

A l'égard des offres de M. Stanley, comme elles ſont toutes pour votre compte, Madame, c'eſt à vous de lui en avoir obligation. Je n'ai point ouï parler de la lettre qu'il vous a dit m'avoir écrite.

Je viens maintenant au dernier article de votre lettre, auquel j'ai peine à comprendre quelque choſe, & qui me ſurprend à tel point, ſur-tout après les entretiens que nous avons eus ſur cette matiere, que j'ai regardé plus d'une fois à l'écriture pour voir ſi elle étoit bien de votre main. Je ne ſais ce que vous pouvez déſapprouver dans la lettre que j'ai écrite à mon Paſteur dans une occaſion néceſſaire. A vous entendre avec votre ange, on diroit qu'il s'agiſſoit d'embraſſer une religion nouvelle, tandis qu'il ne s'agiſſoit que de reſter comme auparavant dans la communion de mes peres & de mon pays, dont on cherchoit à m'exclure ; il ne falloit point pour cela d'autre Ange que le Vicaire Savoyard. S'il conſacroit en ſimplicité de conſcience dans un culte plein de myſteres inconcevables, je ne vois pas pourquoi J. J. Rouſſeau ne communieroit pas de même dans un culte où rien ne choque ſa raiſon ; & je vois encore moins pourquoi, après avoir juſqu'ici profeſſé ma religion chez les Catholiques, ſans que perſonne m'en fît un crime, on s'aviſe tout-d'un-coup de m'en faire un fort étrange de ce que je ne la quitte pas en pays Proteſtant.

Mais pourquoi cet appareil d'écrire une lettre ? Ah ! pourquoi ? Le voici. M. de Voltaire me voyant opprimé par le Parlement de Paris, avec la générosité naturelle à lui & à ſon parti, ſaiſit ce moment de me faire opprimer de même à Geneve, & d'oppoſer une barriere inſurmontable à mon retour dans ma patrie. Un des plus ſûrs moyens qu'il employa pour cela, fut de me faire regarder comme déſerteur de ma religion : car là-deſſus nos loix ſont formelles, & tout citoyen ou bourgeois qui ne profeſſe pas la religion qu'elles autoriſent perd par-là même ſon droit de Cité. Ils travaillerent donc de toutes leurs forces lui & le Jongleur à ſoulever les Miniſtres ; ils ne réuſſirent pas avec ceux de Geneve qui les connoiſſent, mais

ils ameuterent tellement ceux du pays de Vaud, que malgré la protection & l'amitié de M. le Baillif d'Yverdun & de plusieurs Magistrats, il fallut sortir du Canton de Berne. On tenta de faire la même chose en ce pays; le Magistrat municipal de Neufchâtel défendit mon livre; la classe des Ministres le déféra; le Conseil d'Etat alloit le défendre dans tout l'Etat, & peut-être procéder contre ma personne : mais les ordres de Mylord Maréchal, & la protection déclarée du Roi l'arrêterent tout court, il fallut me laisser tranquille. Cependant le tems de la communion approchoit, & cette époque alloit décider si j'étois séparé de l'Eglise Protestante, ou si je ne l'étois pas. Dans cette circonstance, ne voulant pas m'exposer à un affront public, ni non plus constater tacitement en ne me présentant pas, la désertion qu'on me reprochoit, je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin, Pasteur de la paroisse, une lettre qu'il a fait courir; mais dont les Voltairiens ont pris soin de falsifier beaucoup de copies. J'étois bien éloigné d'attendre de cette lettre l'effet qu'elle produisit; je la regardois comme une protestation nécessaire, & qui auroit son usage en tems & lieu. Quelle fut ma surprise & ma joie de voir dès le lendemain chez moi M. de Montmollin, me déclarer que non-seulement il approuvoit que j'approchasse de la Sainte Table, mais qu'il m'en prioit, & qu'il m'en prioit de l'aveu unanime de tout le Consistoire, pour l'édification de sa paroisse dont j'avois l'approbation & l'estime. Nous eûmes ensuite quelques conférences dans lesquelles je lui développai franchement mes sentimens tels à-peu-près qu'ils sont exposés dans la profession du Vicaire, appuyant avec vérité sur mon attachement constant à l'Evangile & au Christianisme; & ne lui déguisant pas non plus mes difficultés & mes doutes. Lui de son côté, connoissant assez mes sentimens par mes livres, évita prudemment les points de doctrine qui auroient pu m'arrêter, ou le compromettre; il ne prononça pas même le mot de rétractation; n'insista sur aucune explication, & nous nous séparâmes contens l'un de l'autre. Depuis lors j'ai la consolation d'être reconnu membre de son Eglise; il faut être opprimé, malade, & croire en Dieu pour sentir combien il est doux de vivre parmi ses freres.

M. de Montmollin ayant à justifier sa conduite devant ses con-

freres, fit courir ma lettre. Elle a fait à Geneve un effet qui a mis les Voltairiens au désespoir, & qui a redoublé leur rage. Des foules de Genevois sont accourus à Motiers, m'embrassant avec des larmes de joie, & appellant hautement M. de Montmollin leur bienfaiteur & leur pere. Il est même sûr que cette affaire auroit des suites pour peu que je fusse d'humeur à m'y prêter. Cependant il est vrai que bien des Ministres sont mécontens; voilà, pour ainsi dire, la profession de foi du Vicaire approuvée en tous ses points, par un de leurs confreres; ils ne peuvent digérer cela. Les uns murmurent, les autres menacent d'écrire; d'autres écrivent en effet; tous veulent absolument des rétractations, & des explications qu'ils n'auront jamais. Que dois-je faire à présent, Madame, à votre avis? Irai-je laisser mon digne Pasteur dans les lacs où il s'est mis pour l'amour de moi? l'abandonnerai-je à la censure de ses confreres? autoriserai-je cette censure par ma conduite & par mes écrits? & démentant la démarche que j'ai faite, lui laisserai-je toute la honte, & tout le repentir de s'y être prêté? Non, non, Madame; on me traitera d'hypocrite tant qu'on voudra; mais je ne serai ni un perfide, ni un lâche. Je ne renoncerai point à la religion de mes peres, à cette religion si raisonnable, si pure, si conforme à la simplicité de l'Evangile, où je suis rentré de bonne foi depuis nombre d'années, & que j'ai depuis toujours hautement professée. Je n'y renoncerai point au moment où elle fait toute la consolation de ma vie, & où il importe à l'honnête homme qui m'y a maintenu, que j'y demeure sincérement attaché. Je n'en conserverai pas non plus les liens extérieurs, tout chers qu'ils me sont, aux dépens de la vérité, ou de ce que je prends pour elle; & l'on pourroit m'excommunier, & me décréter bien des fois, avant que de me faire dire ce que je ne pense pas. Du reste je me consolerai d'une imputation d'hypocrisie, sans vraisemblance & sans preuves. Un Auteur qu'on bannit, qu'on décrete, qu'on brûle pour avoir dit hardiment ses sentimens, pour s'être nommé, pour ne vouloir pas se dédire; un citoyen chérissant sa patrie, qui aime mieux renoncer à son pays qu'à sa franchise, & s'expatrier que se démentir, est un hypocrite d'une espece assez nouvelle. Je ne connois dans cet état qu'un moyen de prouver qu'on n'est pas un hypocrite; mais cet expédient auquel mes ennemis veu-

lent me réduire, ne me conviendra jamais quoi qu'il arrive; c'eſt d'être un impie ouvertement. De grace, expliquez-moi donc, Madame, ce que vous voulez dire avec votre Ange, & ce que vous trouvez à reprendre à tout cela.

Vous ajoutez, Madame, qu'il falloit que j'attendiſſe d'autres circonſtances pour profeſſer ma religion, (vous avez voulu dire pour continuer de la profeſſer.) Je n'ai peut-être que trop attendu par une fierté dont je ne ſaurois me défaire. Je n'ai fait aucune démarche, tant que les Miniſtres m'ont perſécuté. Mais quand une fois j'ai été ſous la protection du Roi, & qu'ils n'ont plus pu me rien faire, alors j'ai fait mon devoir, ou ce que j'ai cru l'être. J'attends que vous m'appreniez en quoi je me ſuis trompé.

Je vous envoie l'extrait d'un dialogue de M. de Voltaire avec un Ouvrier de ce pays-ci qui eſt à ſon ſervice. J'ai écrit ce dialogue de mémoire, d'après le récit de M. de Montmollin, qui ne me l'a rapporté lui-même que ſur le récit de l'Ouvrier, il y a plus de deux mois. Ainſi, le tout peut n'être pas abſolument exact; mais les traits principaux ſont fidelles; car ils ont frappé M. de Montmollin; il les a retenus, & vous croyez bien que je ne les ai pas oubliés. Vous y verrez que M. de Voltaire n'avoit pas attendu la démarche dont vous vous plaignez, pour me taxer d'hypocriſie.

Converſation de M. de Voltaire avec un de ſes Ouvriers du Comté de Neufchâtel.

M. DE VOLTAIRE.

Eſt-il vrai que vous êtes du Comté de Neufchâtel?

L'OUVRIER.

Oui, Monſieur.

M. DE VOLTAIRE.

Êtes-vous de Neufchâtel même?

L'OUVRIER.

Non, Monſieur; je ſuis du village de Butte dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte! Cela eſt-il loin de Motiers?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un certain perſonnage de celui-ci qui a bien fait des ſiennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, Monſieur ?

M. DE VOLTAIRE.

Un certain Jean-Jaques Rouſſeau. Le connoiſſez-vous ?

L'OUVRIER.

Oui, Monſieur ; je l'ai vu un jour à Butte, dans le carroſſe de M. de Montmollin qui ſe promenoit avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment ce pied-plat va en carroſſe ? Le voilà donc bien fier ?

L'OUVRIER.

Oh ! Monſieur, il ſe promene auſſi à pied. Il court comme un chat-maigre, & grimpe ſur toutes nos montagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourroit bien grimper quelque jour ſur une échelle. Il eût été pendu à Paris, s'il ne ſe fût ſauvé. Et il le ſera ici, s'il y vient.

L'OUVRIER.

Pendu ! Monſieur ! Il a l'air d'un ſi bon homme. Eh ! mon Dieu ! qu'a-t-il donc fait ?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'eſt un impie, un athée.

L'OUVRIER.

Vous me ſurprenez. Il va tous les Dimanches à l'Egliſe.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! l'Hypocrite ! Et que dit-on de lui dans le pays ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir ?

L'OUVRIER.

Tout le monde, Monſieur, tout le monde l'aime. Il eſt recherché par-tout, & on dit que Mylord lui fait auſſi bien des careſſes.

M. DE VOLTAIRE.

C'eſt que Mylord ne le connoît pas, ni vous non plus. Attendez ſeulement deux ou trois mois, & vous connoîtrez l'homme. Les gens de Montmorenci où il demeuroit, ont fait des feux de joie, quand il s'eſt ſauvé pour n'être pas pendu. C'eſt un homme ſans foi, ſans honneur, ſans religion.

L'OUVRIER.

Sans religion, Monſieur! Mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui, moi, grand Dieu! Et qui eſt-ce qui dit cela?

L'OUVRIER.

Tout le monde, Monſieur.

M. DE VOLTAIRE.

Ah! quelle horrible calomnie! Moi qui ai étudié chez les Jéſuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les Théologiens!

L'OUVRIER.

Mais, Monſieur, on dit que vous avez fait bien de mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment. Qu'on m'en montre un ſeul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le ſien, &c.

LETTRE
A M. DE MONTMOLLIN.

Novembre 1762.

QUAND je me ſuis réuni, Monſieur, il y a neuf ans à l'Egliſe, je n'ai pas manqué de cenſeurs qui ont blâmé ma démarche, & je n'en manque pas aujourd'hui que j'y reſte uni ſous vos auſpices, contre l'eſpoir de tant de gens qui voudroient m'en voir ſéparé. Il n'y a rien là de bien étonnant; tout ce qui m'honore & me conſole

déplaît à mes ennemis ; & ceux qui voudroient rendre la Religion méprisable, sont fâchés qu'un ami de la vérité la professe ouvertement. Nous connoissons trop, vous & moi, les hommes pour ignorer à combien de passions humaines le feint zele de la foi sert de manteau, & l'on ne doit pas s'attendre à voir l'athéisme & l'impiété plus charitables que n'est l'hypocrisie ou la superstition. J'espere, Monsieur, ayant maintenant le bonheur d'être plus connu de vous, que vous ne voyez rien en moi qui démentant la déclaration que je vous ai faite, puisse vous rendre suspecte ma démarche, ni vous donner du regret à la vôtre. S'il y a des gens qui m'accusent d'être un hypocrite, c'est parce que je ne suis pas un impie ; ils se sont arrangés pour m'accuser de l'un ou de l'autre sans doute, parce qu'ils n'imaginent pas qu'on puisse sincérement croire en Dieu. Vous voyez que de quelque maniere que je me conduise, il m'est impossible d'échapper à l'une des deux imputations. Mais vous voyez aussi que si toutes deux sont également destituées de preuves, celle d'hypocrisie est pourtant la plus inepte; car un peu d'hypocrisie m'eût sauvé bien des disgraces ; & ma bonne foi me coûte assez cher, ce me semble, pour devoir être au-dessus de tout soupçon.

Quand nous avons eu, Monsieur, des entretiens sur mon ouvrage (1), je vous ai dit dans quelles vues il avoit été publié, & je vous réitere la même chose en sincérité de cœur. Ces vues n'ont rien que de louable, vous en êtes convenu vous-même; & quand vous m'apprenez qu'on me prête celle d'avoir voulu jetter du ridicule sur le Christianisme, vous sentez en même tems combien cette imputation est ridicule elle-même ; puisqu'elle porte uniquement sur un dialogue dans un langage improuvé des deux côtés dans l'ouvrage même, & où l'on ne trouve assurément rien d'applicable au vrai Chrétien. Pourquoi les Réformés prennent-ils ainsi fait & cause pour l'Eglise Romaine? Pourquoi s'échauffent-ils si fort quand on releve les vices de son argumentation qui n'a point été la leur jusqu'ici? Veulent-ils donc se rapprocher peu-à-peu de ses manieres de penser, comme ils se rapprochent déja de son intolérance, contre les principes fondamentaux de leur propre communion?

(1) Il est question de l'Emile.

Je

Je ſuis bien perſuadé, Monſieur, que ſi j'euſſe toujours vécu en pays proteſtant, alors ou la profeſſion du Vicaire Savoyard n'eût point été faite, ce qui certainement eût été un mal à bien des égards, ou ſelon toute apparence elle eût eu dans ſa ſeconde partie, un tour fort différent de celui qu'elle a.

Je ne penſe pas cependant, qu'il faille ſupprimer les objections qu'on ne peut réſoudre; car cette adreſſe ſubreptice a un air de mauvaiſe foi qui me révolte, & me fait craindre qu'il n'y ait au fond peu de vrais croyans. Toutes les connoiſſances humaines ont leurs obſcurités, leurs difficultés, leurs objections que l'eſprit humain trop borné ne peut réſoudre. La Géométrie elle-même en a de telles, que les Géometres ne s'aviſent point de ſupprimer, & qui ne rendent pas pour cela, leur ſcience incertaine. Les objections n'empêchent pas qu'une vérité démontrée ne ſoit démontrée, & il faut ſavoir ſe tenir à ce qu'on ſait, & ne pas vouloir tout ſavoir, même en matiere de Religion. Nous n'en ſervirons pas Dieu de moins bon cœur; nous n'en ſerons pas moins vrais croyans, & nous en ſerons plus humains, plus doux, plus tolérans pour ceux qui ne penſent pas comme nous en toute choſe. A conſidérer en ce ſens, la profeſſion de foi du Vicaire, elle peut avoir ſon utilité même dans ce qu'on y a le plus improuvé. En tout cas il n'y avoit qu'à réſoudre les objections auſſi convenablement, auſſi honnêtement qu'elles étoient propoſées, ſans ſe fâcher comme ſi l'on avoit tort, & ſans croire qu'une objection eſt ſuffiſamment réſolue lorſqu'on a brûlé le papier qui la contient.

Je n'épiloguerai point ſur les chicanes ſans nombre & ſans fondement qu'on m'a faites, & qu'on me fait tous les jours. Je ſais ſupporter dans les autres des manieres de penſer qui ne ſont pas les miennes; pourvu que nous ſoyons tous unis en Jéſus-Chriſt; c'eſt-là l'eſſentiel. Je veux ſeulement vous renouveller, Monſieur, la déclaration de la réſolution ferme & ſincere où je ſuis, de vivre & mourir dans la communion de l'Egliſe Chrétienne Réformée. Rien ne m'a plus conſolé dans mes diſgraces que d'en faire la ſincere profeſſion auprès de vous; de trouver en vous mon Paſteur, & mes freres dans vos paroiſſiens. Je vous demande à vous, & à eux la continuation des mêmes bontés; & comme je ne crains pas que ma conduite vous

faſſe changer de ſentiment ſur mon compte, j'eſpere que les méchancetés de mes ennemis ne le feront pas non plus.

1762.

EN parlant, Monſieur, dans votre gazette du 23 Juin, d'un papier appellé réquiſitoire, publié en France contre le meilleur & le plus utile de mes écrits, vous avez rempli votre office, & je ne vous en ſais pas mauvais gré ; je ne me plains pas même que vous ayez tranſcrit les imputations dont ce papier eſt rempli, & auxquelles je m'abſtiens de donner celle qui leur eſt due.

Mais lorſque vous ajoutez de votre chef, que je ſuis condamnable au-delà de ce qu'on peut dire, pour avoir compoſé le livre dont il s'agit, & ſur-tout pour y avoir mis mon nom, comme s'il étoit permis & honnête de ſe cacher en parlant au public ; alors, Monſieur, j'ai droit de me plaindre de ce que vous jugez ſans connoître ; car il n'eſt pas poſſible, qu'un homme éclairé & un homme de bien porte avec connoiſſance, un jugement ſi peu équitable ſur un livre où l'Auteur ſoutient la cauſe de Dieu, des mœurs, de la vertu, contre la nouvelle philoſophie, avec toute la force dont il eſt capable. Vous avez donné trop d'autorité à des procédures irrégulieres, & dictées par des motifs particuliers que tout le monde connoît.

Mon livre, Monſieur, eſt entre les mains du public; il ſera lu tôt ou tard par des hommes raiſonnables, peut-être enfin par des Chrétiens, qui verront avec ſurpriſe & ſans doute avec indignation, qu'un diſciple de leur divin maître ſoit traité parmi eux comme un ſcélérat.

Je vous prie donc, Monſieur, & c'eſt une réparation que vous me devez, de lire vous-même le livre dont vous avez ſi légérement & ſi mal parlé ; & quand vous l'aurez lu, de vouloir alors rendre compte au public, ſans faveur & ſans grace, du jugement que vous en aurez porté. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. LOISEAU DE MAULÉON.

Pour lui recommander l'affaire de M. le Bœuf de Valdahon.

Voici, mon cher Mauléon, du travail pour vous qui ſavez braver le puiſſant injuſte, & défendre l'innocent opprimé. Il s'agit de protéger par vos talens un jeune homme de mérite qu'on oſe pourſuivre criminellement pour une faute que tout homme voudroit commettre, & qui ne bleſſe d'autres loix que celles de l'avarice & de l'opinion. Armez votre éloquence de traits plus doux & non moins pénétrans, en faveur de deux amans perſécutés par un pere vindicatif & dénaturé. Ils ont la voix publique, & ils l'auront par-tout où vous parlerez pour eux. Il me ſemble que ce nouveau ſujet vous offre d'auſſi grands principes à développer, d'auſſi grandes vues à approfondir que les précédens ; & vous aurez de plus à faire valoir des ſentimens naturels à tous les cœurs ſenſibles, & qui ne ſont pas étrangers au vôtre. J'eſpere encore que vous compterez pour quelque choſe la recommandation d'un homme que vous avez honoré de votre amitié. *Macte virtute*, cher Mauléon ; c'eſt dans une route que vous vous êtes frayée, qu'on trouve le noble prix que je vous ai depuis ſi long-tems annoncé, & qui eſt ſeul digne de vous.

LETTRE
A MADEMOISELLE D'IVERNOIS,

Fille de M. le Procureur-Général de Neufchâtel, en lui envoyant le premier lacet de ma façon, qu'elle m'avoit demandé pour présent de noces.

Le voilà, Mademoiselle, ce beau présent de noces que vous avez desiré ; s'il s'y trouve du superflu, faites, en bonne ménagere, qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices cet emblême des liens de douceur & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux époux, & songez qu'en portant un lacet tissu par la main qui traça les devoirs des meres, c'est s'engager à les remplir.

LETTRE
A M. WATELET.

Motiers, 1763.

Vous me traitez en Auteur, Monsieur ; vous me faites des complimens sur mon livre. Je n'ai rien à dire à cela, c'est l'usage. Ce même usage veut aussi, qu'en avalant modestement votre encens, je vous en renvoie une bonne partie. Voilà pourtant ce que je ne ferai pas ; car quoique vous ayez des talens très-vrais, très aimables, les qualités que j'honore en vous, les effacent à mes yeux ; c'est par elles que je vous suis attaché ; c'est par elles que j'ai toujours desiré votre bienveillance ; & l'on ne m'a jamais vu rechercher les gens à talens qui n'avoient que des talens. Je m'applaudis pourtant de ceux auxquels vous m'assurez que je dois votre estime, puisqu'ils me procurent un bien dont je fais tant de cas. Les miens tels quels, ont cependant si peu dépendu de ma volonté, ils m'ont attiré tant de maux, ils m'ont abandonné si vîte, que j'aurois bien voulu tenir

cette amitié dont vous permettez que je me flatte, de quelque chose qui m'eût été moins funeste, & que je pusse dire être plus à moi.

Ce sera, Monsieur, pour votre gloire, au moins je le desire & je l'espere, que j'aurai blâmé le merveilleux de l'Opéra. Si j'ai eu tort, comme cela peut très-bien être, vous m'aurez réfuté par le fait; & si j'ai raison, le succès dans un mauvais genre, n'en rendra votre triomphe que plus éclatant. Vous voyez, Monsieur, par l'expérience constante du théâtre, que ce n'est jamais le choix du genre bon ou mauvais, qui décide du sort d'une piece. Si la vôtre est intéressante malgré les machines, soutenue d'une bonne musique elle doit réussir; & vous aurez eu comme Quinault, le mérite de la difficulté vaincue. Si par supposition elle ne l'est pas, votre goût, votre aimable poésie l'auront ornée au moins de détails charmans qui la rendront agréable, & c'en est assez pour plaire à l'Opéra François; Monsieur; je tiens beaucoup plus, je vous jure, à votre succès qu'à mon opinion, & non-seulement pour vous, mais aussi pour votre jeune musicien. Car le grand voyage que l'amour de l'art lui a fait entreprendre, & que vous avez encouragé, m'est garant que son talent n'est pas médiocre. Il faut en ce genre ainsi qu'en bien d'autres, avoir déja beaucoup en soi-même, pour sentir combien on a besoin d'acquérir. Messieurs, donnez bientôt votre piece, & dussai-je être pendu, je l'irai voir, si je puis.

LETTRE

A M***.

Motiers-Travers, le 11 Septembre 1763.

JE ne sais, Monsieur, si vous vous rappellerez un homme, autrefois connu de vous; pour moi qui n'oublie point vos honnêtetes, je me suis avec plaisir rappellé vos traits dans ceux de Monsieur votre fils, qui m'est venu voir il y a quelques jours. Le récit de ses malheurs m'a vivement touché; la tendresse & le respect avec lesquels il m'a parlé de vous, ont achevé de m'intéresser pour lui. Ce qui lui rend ses

maux plus aggravans est qu'ils lui viennent d'une main si chere. J'ignore, Monsieur, quelles sont ses fautes, mais je vois son affliction, je sais que vous êtes pere, & qu'un pere n'est pas fait pour être inexorable. Je crois vous donner un vrai témoignage d'attachement, en vous conjurant de n'user plus envers lui d'une rigueur désespérante, & qui le faisant errer de lieu en lieu sans ressource & sans asyle, n'honore ni le nom qu'il porte, ni le pere dont il le tient. Réfléchissez, Monsieur, quel seroit son sort si, dans cet état, il avoit le malheur de vous perdre. Attendra-t-il des parens, des collatéraux, une commisération que son pere lui aura refusée? & si vous y comptez, comment pouvez-vous laisser à d'autres le soin d'être plus humains que vous envers votre fils? Je ne sais point comment cette seule idée ne désarme pas votre bon cœur. D'ailleurs de quoi s'agit-il ici? de faire révoquer une malheureuse lettre de cachet qui n'auroit jamais dû être sollicitée. Votre fils ne vous demande que sa liberté, & il n'en veut user que pour réparer ses torts, s'il en a. Cette demande même est un devoir qu'il vous rend; pouvez-vous ne pas sentir le vôtre? Encore une fois pensez-y, Monsieur; je ne veux que cela; la raison vous dira le reste.

Quoique M. de M. ne soit plus ici, je sais, si vous m'honorez d'une réponse, où lui faire passer vos ordres; ainsi vous pouvez les lui donner par mon canal. Recevez, Monsieur, mes salutations & les assurances de mon respect.

LETTRE
A M. G.
LIEUTENANT-COLONEL.

Septembre 1763.

JE crois, Monsieur, que je serois fort aise de vous connoître, mais on me fait faire tant de connoissances par force, que j'ai résolu de n'en plus faire volontairement; votre franchise avec moi, mérite bien que je vous la rende, & vous consentez de si bonne grace, que je ne vous

réponde pas, que je ne puis trop-tôt vous répondre; car, si jamais j'étois tenté d'abuser de la liberté, ce seroit moins de celle qu'on me laisse, que de celle qu'on voudroit m'ôter. Vous êtes Lieutenant-Colonel, Monsieur, j'en suis fort aise; mais fussiez-vous Prince, & qui plus est laboureur, comme je n'ai qu'un ton avec tout le monde, je n'en prendrai pas un autre avec vous. Je vous salue, Monsieur de tout mon cœur.

LETTRE

A M. L. P. L. E. D. W.

Motiers, le 29 Septembre 1763.

Vous me faites, Monsieur le Duc, bien plus d'honneur que je n'en mérite. Votre Altesse Sérénissime aura pu voir dans le livre qu'elle daigne citer, que je n'ai jamais su comment il faut élever les Princes; & la clameur publique me persuade que je ne sais comment il faut élever personne. D'ailleurs, les disgraces & les maux m'ont affecté le cœur & affoibli la tête. Il ne me reste de vie que pour souffrir, je n'en ai plus pour penser. A Dieu ne plaise, toutefois, que je me refuse aux vues que vous m'exposez dans votre lettre. Elle me pénetre de respect & d'admiration pour vous. Vous me paroissez plus qu'un homme, puisque vous savez l'être encore dans votre rang. Disposez de moi, Monsieur le Duc; marquez-moi vos doutes, je vous dirai mes idées; vous pourrez me convaincre aisément d'insuffisance, mais jamais de mauvaise volonté.

Je supplie Votre Altesse Sérénissime d'agréer les assurances de mon profond respect.

QUATRE LETTRES.

A M. L'A. DE***.

Motiers-Travers, le 27 Novembre 1763.

J'ai reçu, Monfieur, la lettre obligeante dans laquelle votre honnête cœur s'épanche avec moi. Je fuis touché de vos fentimens & reconnoiffant de votre zele ; mais je ne vois pas bien fur quoi vous me confultez. Vous me dites : j'ai de la naiffance dont je dois fuivre la vocation, parce que mes parens le veulent ; apprenez-moi ce que je dois faire : je fuis gentilhomme & veux vivre comme tel ; apprenez-moi toutefois à vivre en homme : j'ai des préjugés que je veux refpecter ; apprenez-moi toutefois à les vaincre. Je vous avoue, Monfieur, que je ne fais pas répondre à cela.

Vous me parlez avec dédain des deux feuls métiers que la nobleffe connoiffe & qu'elle veuille fuivre : cependant vous avez pris un de ces métiers. Mon confeil eft, puifque vous y êtes, que vous tâchiez de le faire bien. Avant de prendre un état, on ne peut trop raifonner fur fon objet : quand il eft pris, il en faut remplir les devoirs ; c'eft alors tout ce qui refte à faire.

Vous vous dites fans fortune, fans biens, vous ne favez comment, avec de la naiffance, (car la naiffance revient toujours) vivre libre & mourir vertueux. Cependant, vous offrez un afyle à une perfonne qui m'eft attachée ; vous m'affurez que Madame votre mere la mettra à fon aife : le fils d'une Dame qui peut mettre une étrangere à fon aife, doit naturellement y être auffi. Il peut donc vivre libre & mourir vertueux. Les vieux gentilshommes, qui valoient bien ceux d'aujourd'hui, cultivoient leurs terres & faifoient du bien à leurs payfans. Quoi que vous en puiffiez dire, je ne crois pas que ce fût déroger que d'en faire autant.

Vous voyez, Monfieur, que je trouve dans votre lettre même la folution des difficultés qui vous embarraffent. Du refte, excufez ma franchife ; je dois répondre à votre eftime par la mienne, & je ne puis vous

vous en donner une preuve plus ſure qu'en oſant, tout gentilhomme que vous êtes, vous dire la vérité.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

SECONDE LETTRE
AU MÊME.

Motiers, le 6 Janvier 1764.

QUOI, Monſieur, vous avez renvoyé vos portraits de famille & vos titres ! vous vous êtes défait de votre cachet ! voilà bien plus de prouesses que je n'en aurois fait à votre place. J'aurois laiſſé les portraits où ils étoient ; j'aurois gardé mon cachet parce que je l'avois ; j'aurois laiſſé moiſir mes titres dans leur coin, ſans m'imaginer même que tout cela valût la peine d'en faire un ſacrifice ; mais vous êtes pour les grandes actions. Je vous en félicite de tout mon cœur.

A force de me parler de vos doutes, vous m'en donnez d'inquiétans ſur votre compte. Vous me faites douter s'il y a des choſes dont vous ne doutiez pas. Ces doutes mêmes, à meſure qu'ils croiſſent, vous rendent tranquille : vous vous y repoſez comme ſur un oreiller de pareſſe! Tout cela m'effraieroit beaucoup pour vous, ſi vos grands ſcrupules ne me raſſuroient. Ces ſcrupules ſont aſſurément reſpectables comme fondés ſur la vertu ; mais l'obligation d'avoir de la vertu ſur quoi la fondez-vous? Il ſeroit bon de ſavoir ſi vous êtes bien décidé ſur ce point. Si vous l'êtes, je me raſſure ; je ne vous trouve plus ſi ſceptique que vous affectez de l'être : & quand on eſt bien décidé ſur les principes de ſes devoirs, le reſte n'eſt pas une ſi grande affaire. Mais ſi vous ne l'êtes pas, vos inquiétudes me ſemblent peu raiſonnées. Quand on eſt ſi tranquille dans le doute de ſes devoirs, pourquoi tant s'affecter du parti qu'ils nous impoſent?

Votre délicateſſe ſur l'état eccléſiaſtique eſt ſublime ou puérile, ſelon le degré de vertu que vous avez atteint. Cette délicateſſe eſt ſans doute un devoir pour quiconque remplit tous les autres : &, qui n'eſt faux ni menteur en rien dans ce monde, ne doit pas l'être

même en cela. Mais je ne connois que Socrate & vous à qui la raiſon pût paſſer un tel ſcrupule : car à nous autres hommes vulgaires il ſeroit impertinent & vain d'en oſer avoir un pareil. Il n'y a pas un de nous qui ne s'écarte de la vérité cent fois le jour dans le commerce des hommes en choſes claires, importantes & ſouvent préjudiciables, & dans un point de pure ſpéculation dans lequel nul ne voit ce qui eſt vrai ou faux, & qui n'importe ni à Dieu ni aux hommes, nous nous ferions un crime de condeſcendre aux préjugés de nos freres, & de dire oui où nul n'eſt en droit de dire non? Je vous avoue qu'un homme, qui d'ailleurs n'étant pas un ſaint, s'aviſeroit tout de bon d'un ſcrupule que l'Abbé de St. Pierre & Fenelon n'ont pas eu, me deviendroit par cela ſeul très-ſuſpect. Quoi ! dirois-je en moi-même, cet homme refuſe d'embraſſer le noble état d'officier de morale ; un état dans lequel il peut être le guide & le bienfaiteur des hommes, dans lequel il peut les inſtruire, les ſoulager, les conſoler, les protéger, leur ſervir d'exemple ; & cela pour quelques énigmes auxquelles ni lui ni nous n'entendons rien, & qu'il n'avoit qu'à prendre & donner pour ce qu'elles valent, en ramenant ſans bruit le Chriſtianiſme à ſon véritable objet? Non, conclurois-je, cet homme ment, il nous trompe, ſa fauſſe vertu n'eſt point active, elle n'eſt que de pure oſtentation ; il faut être un hypocrite ſoi-même pour oſer taxer d'hypocriſie déteſtable ce qui n'eſt au fond qu'un formulaire indifférent en lui-même, mais conſacré par les loix. Sondez bien votre cœur, Monſieur, je vous en conjure : ſi vous y trouvez cette raiſon telle que vous me la donnez, elle doit vous déterminer, & je vous admire. Mais ſouvenez-vous bien qu'alors ſi vous n'êtes le plus digne des hommes, vous aurez été le plus fou.

A la maniere dont vous me demandez des préceptes de vertu, l'on diroit que vous la regardez comme un métier. Non, Monſieur ; la vertu n'eſt que la force de faire ſon devoir dans les occaſions difficiles & la ſageſſe, au contraire, eſt d'écarter la difficulté de nos devoirs. Heureux celui qui ſe contentant d'être homme de bien, s'eſt mis dans une poſition à n'avoir jamais beſoin d'être vertueux. Si vous n'allez à la campagne que pour y porter le faſte de la vertu, reſtez à la ville. Si vous voulez à toute force exercer les grandes vertus, l'état de Prêtre vous les rendra ſouvent néceſſaires. Mais ſi vous vous ſentez

les passions assez modérées, l'esprit assez doux, le cœur assez sain pour vous accommoder d'une vie égale, simple & laborieuse, allez dans vos terres, faites-les valoir, travaillez vous-même, soyez le pere de vos domestiques, l'ami de vos voisins, juste & bon envers tout le monde : laissez-là vos rêveries métaphysiques, & servez Dieu dans la simplicité de votre cœur : vous serez assez vertueux.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

Au reste, je vous dispense, Monsieur, du secret qu'il vous plaît de m'offrir, je ne sais pourquoi. Je n'ai pas, ce me semble, dans ma conduite, l'air d'un homme fort mystérieux.

TROISIEME LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 4 Mars 1764.

J'AI parcouru, Monsieur, la longue lettre où vous m'exposez vos sentimens sur la nature de l'ame & sur l'existence de Dieu. Quoique j'eusse résolu de ne plus rien lire sur ces matieres, j'ai cru vous devoir une exception pour la peine que vous avez prise, & dont il ne m'est pas aisé de démêler le but. Si c'est d'établir entre nous un commerce de dispute, je ne saurois en cela vous complaire ; car je ne dispute jamais, persuadé que chaque homme a sa maniere de raisonner qui lui est propre en quelque chose, & qui n'est bonne en tout à nul autre que lui. Si c'est de me guérir des erreurs où vous me jugez être, je vous remercie de vos bonnes intentions ; mais je n'en puis faire aucun usage, ayant pris depuis long-tems mon parti sur ces choses-là. Ainsi, Monsieur, votre zele philosophique est à pure perte avec moi, & je ne serai pas plus votre prosélyte que votre missionnaire. Je ne condamne point vos façons de penser, mais daignez me laisser les miennes ; car je vous déclare que je n'en veux pas changer.

Je vous dois encore des remerciemens du soin que vous prenez dans la même lettre, de m'ôter l'inquiétude que m'avoient donné

les premieres, ſur les principes de la haute vertu dont vous faites profeſſion. Sitôt que ces principes vous paroiſſent ſolides, le devoir qui en dérive doit avoir pour vous la même force que s'ils l'étoient en effet; ainſi, mes doutes ſur leur ſolidité n'ont rien d'offenſant pour vous. Mais je vous avoue que quant à moi de tels principes me paroîtroient frivoles; & ſitôt que je n'en admettrois pas d'autres, je ſens que dans le ſecret de mon cœur ceux-là me mettroient fort à l'aiſe ſur les vertus pénibles qu'ils paroîtroient m'impoſer. Tant il eſt vrai que les mêmes raiſons ont rarement la même priſe en diverſes têtes, & qu'il ne faut jamais diſputer de rien!

D'abord l'amour de l'ordre, en tant que cet ordre eſt étranger à moi, n'eſt point un ſentiment qui puiſſe balancer en moi celui de mon intérêt propre; une vue purement ſpéculative ne ſauroit dans le cœur humain l'emporter ſur les paſſions; ce ſeroit, à ce qui eſt moi, préférer ce qui m'eſt étranger; ce ſentiment n'eſt pas dans la nature. Quant à l'amour de l'ordre dont je fais partie, il ordonne tout par rapport à moi; & comme alors je ſuis ſeul le centre de cet ordre, il ſeroit abſurde & contradictoire qu'il ne me fît pas rapporter toutes choſes à mon bien particulier. Or, la vertu ſuppoſe un combat contre nous-mêmes, & c'eſt la difficulté de la victoire qui en fait le mérite; mais dans la ſuppoſition, pourquoi ce combat? Toute raiſon, tout motif y manque. Ainſi, point de vertu poſſible par le ſeul amour de l'ordre.

Le ſentiment intérieur eſt un motif très-puiſſant ſans doute. Mais les paſſions & l'orgueil l'alterent & l'étouffent de bonne heure dans preſque tous les cœurs. De tous les ſentimens que nous donne une conſcience droite, les deux plus forts & les ſeuls fondemens de tous les autres, ſont celui de la diſpenſation d'une providence, & celui de l'immortalité de l'ame. Quand ces deux-là ſont détruits, je ne vois plus ce qui peut reſter. Tant que le ſentiment intérieur me diroit quelque choſe, il me défendroit, ſi j'avois le malheur d'être ſceptique, d'alarmer ma propre mere des doutes que je pourrois avoir.

L'amour de ſoi-même eſt le plus puiſſant, &, ſelon moi, le ſeul motif qui faſſe agir les hommes. Mais, comment la vertu, priſe abſolument & comme un être métaphyſique, ſe fonde-t-elle ſur cet

amour-là ? C'eſt ce qui me paſſe. Le crime, dites-vous, eſt contraire à celui qui le commet ; cela eſt toujours vrai dans mes principes, & ſouvent très-faux dans les vôtres. Il faut diſtinguer alors les tentations, les poſitions, l'eſpérance plus ou moins grande qu'on a qu'il reſte inconnu ou impuni. Communément le crime a pour motif d'éviter un grand mal ou d'acquérir un grand bien ; ſouvent il parvient à ſon but. Si ce ſentiment n'eſt pas naturel, quel ſentiment pourra l'être ? Le crime adroit jouit dans cette vie de tous les avantages de la fortune & même de la gloire. La juſtice & les ſcrupules ne font ici-bas que des dupes. Otez la juſtice éternelle & la prolongation de mon être après cette vie, je ne vois plus dans la vertu qu'une folie à qui l'on donne un beau nom. Pour un matérialiſte, l'amour de ſoi-même n'eſt que l'amour de ſon corps. Or, quand Régulus alloit, pour tenir ſa foi, mourir dans les tourmens à Carthage, je ne vois point ce que l'amour de ſon corps faiſoit à cela.

Une conſidération plus forte encore confirme les précédentes. C'eſt que dans votre ſyſtême le mot même de vertu ne peut avoir aucun ſens. C'eſt un ſon qui bat l'oreille, & rien de plus. Car enfin, ſelon vous, tout eſt néceſſaire ; où tout eſt néceſſaire, il n'y a point de liberté ; ſans liberté, point de moralité dans les actions ; ſans la moralité des actions, où eſt la vertu ? Pour moi, je ne le vois pas. En parlant du ſentiment intérieur, je devois mettre au premier rang celui du libre arbitre ; mais il ſuffit de l'y renvoyer d'ici.

Ces raiſons vous paroîtront très-foibles, je n'en doute pas ; mais elles me paroiſſent fortes à moi, & cela ſuffit pour vous prouver que ſi par haſard je devenois votre diſciple, vos leçons n'auroient fait de moi qu'un fripon. Or, un homme vertueux comme vous, ne voudroit pas conſacrer ſes peines à mettre un fripon de plus dans le monde : car je crois qu'il y a bien autant de ces gens-là que d'hypocrites, & qu'il n'eſt pas plus à propos de les y multiplier.

Au reſte, je dois avouer que ma morale eſt bien moins ſublime que la vôtre, & je ſens que ce ſera beaucoup même ſi elle me ſauve de votre mépris. Je ne puis diſconvenir que vos imputations d'hypocriſie ne portent un peu ſur moi. Il eſt très-vrai que ſans être en tout du ſentiment de mes freres & ſans déguiſer le mien dans l'occaſion, je m'accommode très-bien du leur ; d'accord avec eux ſur les prin-

cipes de nos devoirs, je ne dispute point sur le reste qui me paroît très-peu important. En attendant que nous sachions certainement qui de nous a raison, tant qu'ils me souffriront dans leur communion, je continuerai d'y vivre avec un véritable attachement. La vérité pour nous est couverte d'un voile, mais la paix & l'union sont des biens certains.

Il résulte de toutes ces réflexions que nos façons de penser sont trop différentes pour que nous puissions nous entendre, & que par conséquent un plus long commerce entre nous ne peut qu'être sans fruit. Le tems est si court, & nous en avons besoin pour tant de choses qu'il ne faut pas l'employer inutilement. Je vous souhaite, Monsieur, un bonheur solide, la paix de l'ame qu'il me semble que vous n'avez pas, & je vous salue de tout mon cœur.

QUATRIEME LETTRE

AU MÊME.

Motiers-Travers, le 11 Novembre 1764.

Vous voilà donc, Monsieur, tout-d'un-coup devenu croyant. Je vous félicite de ce miracle, car c'en est sans doute un de la grace, & la raison pour l'ordinaire n'opere pas si subitement. Mais ne me faites pas honneur de votre conversion, je vous prie. Je sens que cet honneur ne m'appartient point. Un homme qui ne croit gueres aux miracles, n'est pas fort propre à en faire : un homme qui ne dogmatise ni ne dispute n'est pas un fort bon convertisseur. Je dis quelquefois mon avis quand on me le demande, & que je crois que c'est à bonne intention : mais je n'ai point la folie d'en vouloir faire une loi pour d'autres, & quand ils m'en veulent faire une du leur, je m'en défends du mieux que je puis sans chercher à les convaincre. Je n'ai rien fait de plus avec vous. Ainsi, Monsieur, vous avez seul tout le mérite de votre résipiscence, & je ne songeois sûrement point à vous catéchiser.

Mais voici maintenant les scrupules qui s'élevent. Les vôtres m'inspirent du respect pour vos sentimens sublimes, & je vous avoue

ingénûment que quant à moi, qui marche un peu plus terre à terre, j'en ferois beaucoup moins tourmenté. Je me dirois d'abord que de confesser mes fautes est une chose utile pour m'en corriger, parce que me faisant une loi de dire tout, & de dire vrai, je ferois souvent retenu d'en commettre par la honte de les révéler.

Il est vrai qu'il pourroit y avoir quelque embarras sur la foi robuste qu'on exige dans votre Eglise, & que chacun n'est pas maître d'avoir comme il lui plaît. Mais de quoi s'agit-il au fond dans cette affaire? Du sincere desir de croire, d'une soumission du cœur plus que de la raison : car enfin la raison ne dépend pas de nous, mais la volonté en dépend ; & c'est par la seule volonté qu'on peut être soumis ou rebelle à l'Eglise. Je commencerois donc par me choisir pour confesseur un bon Prêtre, un homme sage & sensé, tel qu'on en trouve par-tout quand on les cherche. Je lui dirois : je vois l'océan de difficultés où nage l'esprit humain dans ces matieres ; le mien ne cherche point à s'y noyer ; je cherche ce qui est vrai & bon ; je le cherche sincérement ; je sens que la docilité qu'exige l'Eglise est un état desirable pour être en paix avec soi : j'aime cet état, j'y veux vivre ; mon esprit murmure, il est vrai, mais mon cœur lui impose silence, & mes sentimens sont tous contre mes raisons. Je ne crois pas, mais je veux croire, & je le veux de tout mon cœur. Soumis à la foi malgré mes lumieres, quel argument puis-je avoir à craindre? Je suis plus fidelle que si j'étois convaincu.

Si mon confesseur n'est pas un sot, que voulez-vous qu'il me dise? Voulez-vous qu'il exige bêtement de moi l'impossible ; qu'il m'ordonne de voir du rouge où je vois du bleu? Il me dira ; soumettez-vous. Je répondrai ; c'est ce que je fais. Il priera pour moi & me donnera l'absolution sans balancer ; car il la doit à celui qui croit de toute sa force & qui suit la loi de tout son cœur.

Mais supposons qu'un scrupule mal entendu le retienne, il se contentera de m'exhorter en secret & de me plaindre ; il m'aimera même ; je suis sûr que ma bonne foi lui gagnera le cœur. Vous supposez qu'il m'ira dénoncer à l'Official ; & pourquoi? qu'a-t-il à me reprocher? De quoi voulez-vous qu'il m'accuse? d'avoir trop fidelement rempli mon devoir? Vous supposez un extravagant, un frenetique ; ce n'est pas l'homme que j'ai choisi. Vous supposez de plus un scélérat

abominable que je peux pourſuivre, démentir, faire pendre peut-être pour avoir ſapé le ſacrement par ſa baſe, pour avoir cauſé le plus dangereux ſcandale, pour avoir violé ſans néceſſité, ſans utilité le plus ſaint de tous les devoirs, quand j'étois ſi bien dans le mien que je n'ai mérité que des éloges. Cette ſuppoſition, je l'avoue, une fois admiſe, paroît avoir ſes difficultés.

Je trouve en général que vous les preſſez en homme qui n'eſt pas fâché d'en faire naître. Si tout ſe réunit contre vous, ſi les Prêtres vous pourſuivent, ſi le peuple vous maudit, ſi la douleur fait deſcendre vos parens au tombeau, voilà, je l'avoue, des inconvéniens bien terribles pour n'avoir pas voulu prendre en cérémonie un morceau de pain. Mais que faire, enfin, me demandez-vous? Là-deſſus voici, Monſieur, ce que j'ai à vous dire.

Tant qu'on peut être juſte & vrai dans la ſociété des hommes, il eſt des devoirs difficiles ſur leſquels un ami déſintéreſſé peut être utilement conſulté.

Mais quand une fois les inſtitutions humaines ſont à tel point de dépravation, qu'il n'eſt plus poſſible d'y vivre & d'y prendre un parti ſans mal-faire, alors on ne doit plus conſulter perſonne; il faut n'écouter que ſon propre cœur, parce qu'il eſt injuſte & malhonnête de forcer un honnête homme à nous conſeiller le mal. Tel eſt mon avis.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M***.

ENFIN, mon cher ***, j'ai de vos nouvelles. Vous attendiez plutôt des miennes & vous n'aviez pas tort; mais pour vous en donner, il falloit ſavoir où vous prendre, & je ne voyois perſonne qui pût me dire ce que vous étiez devenu; n'ayant & ne voulant avoir déſormais pas plus de relation avec Paris qu'avec Pekin, il étoit difficile que je puſſe être mieux inſtruit; cependant, jeudi dernier un penſionnaire

ſionnaire des Vertus qui me vint voir avec le Pere Curé, m'apprit que vous étiez à Liége ; ce que j'aurois dû faire il y a deux mois, étoit à préſent hors de propos, & n'étoit plus le cas de vous prévenir, car je vous avoue que je ſuis & ſerai toujours de tous les hommes le moins propre à retenir les gens qui ſe détachent de moi.

J'ai d'autant plus ſenti le coup que vous avez reçu, que j'étois bien plus content de votre nouvelle carriere que de celle où vous êtes en train de rentrer. Je vous crois aſſez de probité pour vous conduire toujours en homme de bien dans les affaires, mais non pas aſſez de vertu pour préférer toujours le bien public à votre gloire, & ne dire jamais aux hommes que ce qu'il leur eſt bon de ſavoir. Je me complaiſois à vous imaginer d'avance dans le cas de relancer quelquefois les fripons, au lieu que je tremble de vous voir contriſter les ames ſimples dans vos écrits. Cher ***, défiez-vous de votre eſprit ſatyrique, ſur-tout apprenez à reſpecter la Religion. L'humanité ſeule exige ce reſpect. Les grands, les riches, les heureux du ſiecle, ſeroient charmés qu'il n'y eût point de Dieu ; mais l'attente d'une autre vie conſole de celle-ci le peuple & le miſérable. Quelle cruauté de leur ôter encore cet eſpoir !

Je ſuis attendri, touché de tout ce que vous me dites de M. G...., quoique je ſuſſe déja tout cela, je l'apprends de vous avec un nouveau plaiſir ; c'eſt bien plus votre éloge que le ſien que vous faites : la mort n'eſt pas un malheur pour un homme de bien ; & je me réjouis preſque de la ſienne, puiſqu'elle m'eſt une occaſion de vous eſtimer davantage. Ah ! ***, puiſſai-je m'être trompé & goûter le plaiſir de me reprocher cent fois le jour de vous avoir été juge trop ſévére.

Il eſt vrai que je ne vous parlai point de mon écrit ſur les ſpectacles ; car, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je ne me ſiois pas à vous. Cet écrit eſt bien loin de la prétendue méchanceté dont vous parlez ; il eſt lâche & foible, les méchans n'y ſont plus gourmandés, vous ne m'y reconnoîtrez plus : cependant je l'aime plus que tous les autres, parce qu'il m'a ſauvé la vie, & qu'il me ſervit de diſtraction dans des momens de douleur, où ſans lui je ſerois mort de déſeſpoir. Il n'a pas dépendu de moi de mieux faire ; j'ai fait mon devoir, c'eſt aſſez pour moi. Au ſurplus, je livre l'ouvrage

à votre juste critique. Honorez la vérité, je vous abandonne tout le reste. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.

LETTRE
A M. ROMILLI.

ON ne sauroit aimer les peres sans aimer des enfans qui leur sont chers; ainsi, Monsieur, je vous aimois sans vous connoître, & vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'est pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre Ode, j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles, & quelquefois des vers heureux; mais votre poésie paroît gênée; elle sent la lampe, & n'a pas acquis la correction. Vos rimes, quelquefois riches, sont rarement élégantes, & le mot propre ne vous vient pas toujours. Mon cher Romilli, quand je paie les complimens par des vérités, je rends mieux que ce qu'on me donne.

Je vous crois du talent, & je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carriere où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne pere; sur-tout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale & simple, la paix de l'ame, & la santé du corps qui sont le fruit de tout cela, valent mieux pour vivre heureux, que le savoir & la gloire. Du moins, en cultivant les talens des gens de lettres; n'en prenez pas les préjugés; n'estimez votre état que ce qu'il vaut, & vous en vaudrez davantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre lettre; vous me paroissez juger trop sévérement les riches. Vous ne songez pas, qu'ayant contracté dès leur enfance mille besoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des pauvres, ce seroit les rendre plus misérables qu'eux. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas pour nous. Eh, Monsieur, si nous avions les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne songerions pas même qu'ils sont au monde, & bientôt ils auroient plus besoin

de nous que nous d'eux ! Encore un mot, & je finis. Pour avoir droit de mépriser les riches, il faut être économe & prudent soi-même, afin de n'avoir jamais besoin de richesses.

Adieu, mon cher Romilli ; je vous embrasse de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.

LETTRE

A M. P***.

Motiers, 1 Mars 1764.

JE suis flatté, Monsieur, que sans un fréquent commerce de lettres, vous rendiez justice à mes sentimens pour vous ; ils seront aussi durables que l'estime sur laquelle ils sont fondés, & j'espere que le retour dont vous m'honorez, ne sera pas moins à l'épreuve du tems & du silence. La seule chose changée entre nous est l'espoir d'une connoissance personnelle. Cette attente, Monsieur, m'étoit douce ; mais il y faut renoncer si je ne puis la remplir que sur les terres de Geneve, ou dans les environs. Là-dessus mon parti est pris pour la vie, & je puis vous assurer que vous êtes entré pour beaucoup dans ce qu'il m'en a coûté de le prendre. Du reste, je sens avec surprise qu'il m'en coûtera moins de le tenir que je ne m'étois figuré. Je ne pense plus à mon ancienne patrie qu'avec indifférence ; c'est même un aveu que je vous fais sans honte, sachant bien que nos sentimens ne dépendent pas de nous ; & cette indifférence étoit peut-être le seul qui pouvoit rester pour elle dans un cœur qui ne fut jamais haïr. Ce n'est pas que je me croie quitte envers elle ; on ne l'est jamais qu'à la mort. J'ai le zele du devoir encore ; mais j'ai perdu celui de l'attachement.

Mais où est-elle cette patrie ? existe-t-elle encore ? Votre lettre décide cette question. Ce ne sont ni les murs ni les hommes qui font la patrie : ce sont les loix, les mœurs, les coutumes, le gouvernement, la constitution, la maniere d'être qui résulte de tout cela.

La patrie est dans les relations de l'Etat à ses membres : quand ces relations changent ou s'anéantissent, la patrie s'évanouit. Ainsi,

Monſieur, pleurons la nôtre ; elle a péri ; & ſon ſimulacre qui reſte encore, ne ſert plus qu'à la déshonorer.

Je me mets, Monſieur, à votre place, & je comprends combien le ſpectacle que vous avez ſous les yeux, doit vous déchirer le cœur. Sans contredit on ſouffre moins, loin de ſon pays, que de le voir dans un état ſi déplorable ; mais les affections quand la patrie n'eſt plus, ſe reſſerrent autour de la famille, & un bon pere ſe conſole avec ſes enfans, de ne plus vivre avec ſes freres. Cela me fait comprendre que des intérêts ſi chers, malgré les objets qui vous affligent, ne vous permettront pas de vous dépayſer. Cependant s'il arrivoit que par voyage ou déplacement, vous vous éloignaſſiez de Geneve, il me ſeroit très-doux de vous embraſſer : car bien que nous n'ayons plus de commune patrie, j'augure des ſentimens qui nous animent, que nous ne ceſſerons point d'être concitoyens ; & les liens de l'eſtime & de l'amitié demeurent toujours quand même on a rompu tous les autres. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. L. P. L. E. DE W.

11 Mars 1764.

Qui, moi ? Des contes ! à mon âge & dans mon état ? Non, Prince, je ne ſuis plus dans l'enfance, ou plutôt je n'y ſuis pas encore, & malheureuſement je ne ſuis pas ſi gai dans mes maux que Scarron l'étoit dans les ſiens. Je dépéris tous les jours, j'ai des comptes à rendre, & point de contes à faire. Ceci m'a bien l'air d'un bruit préliminaire répandu par quelqu'un qui veut m'honorer d'une gentilleſſe de ſa façon. Divers auteurs, non contens d'attaquer mes ſottiſes, ſe ſont mis à m'imputer les leurs. Paris eſt inondé d'ouvrages qui portent mon nom, & dont on a ſoin de faire des chefs-d'œuvre de bêtiſe, ſans doute afin de mieux tromper les lecteurs. Vous n'imagineriez jamais quels coups détournés on porte à ma réputation, à mes mœurs, à mes principes ; en voici un qui vous fera juger des autres.

Tous les amis de M. de Voltaire répandent à Paris qu'il s'intéresse tendrement à mon sort, (& il est vrai qu'il s'y intéresse.) Ils font entendre qu'il est avec moi dans la plus intime liaison. Sur ce bruit, une femme qui ne me connoît point, me demande par écrit quelques éclaircissemens sur la Religion, & envoie sa lettre à M. de Voltaire, le priant de me la faire passer. M. de Voltaire garde la lettre qui m'est adressée, & renvoie à cette Dame, comme en réponse, le Sermon des cinquante. Surprise d'un pareil envoi de ma part, cette femme m'écrit par une autre voie (1), & voilà comment j'apprends ce qui s'est passé.

Vous êtes surpris que ma lettre sur la providence n'ait pas empêché Candide de naître ? C'est elle, au contraire, qui lui a donné naissance ; Candide en est la réponse. L'Auteur m'en fit une de deux pages (2), dans laquelle il battoit la campagne, & Candide parut dix mois après. Je voulois philosopher avec lui ; en réponse, il m'a persiflé. Je lui ai écrit une fois que je le haïssois, & je lui en ai dit les raisons. Il ne m'a pas écrit la même chose, mais il me l'a vivement fait sentir. Je me venge en profitant des excellentes leçons qui sont dans ses ouvrages, & je le force à continuer de me faire du bien malgré lui.

Pardon, Prince, voilà trop de Jérémiades ; mais c'est un peu votre faute si je prends tant de plaisir à m'épancher avec vous. Que fait Madame la Princesse ? Daignez me parler quelquefois de son état. Quand aurons-nous ce précieux enfant de l'amour qui sera l'éleve de la vertu ? Que ne deviendra-t-il point sous de tels auspices ? De quelles fleurs charmantes, de quels fruits délicieux ne couronnera-t-il point les liens de ses dignes parens ? Mais cependant quels nouveaux soins vous sont imposés ? Vos travaux vont redoubler ; y pourrez-vous suffire : aurez-vous la force de persévérer jusqu'à la fin ? Pardon, Monsieur le Duc, vos sentimens connus me sont garans de vos succès. Aussi mon inquiétude ne vient-elle pas de défiance, mais du vif intérêt que j'y prends.

---

(1) Cette lettre existe parmi les papiers de M. Rousseau. On en trouvera la réponse immédiatement ci-après.

(2) C'est celle du 12 Septembre 1756.

LETTRE

A MADAME DE B. (1).

Décembre 1763.

JE n'ai rien, Madame, à vous dire sur le jugement que vous avez porté de la probité de M. de Voltaire ; je vous dirai seulement que je n'ai point reçu la lettre que vous lui avez adressée pour moi, & que je n'ai envoyé ni à vous, ni à personne, l'imprimé intitulé : *Sermon des cinquante*, que je n'ai même jamais vu. Du reste, il me paroît bisarre que, pour me faire parvenir une lettre, vous vous soyez adressée au chef de mes persécuteurs.

A l'égard des doutes que vous pouvez avoir, Madame, sur certains points de la Religion, pourquoi vous adressez-vous pour les lever, à un homme qui n'en est pas exempt lui-même ? Si malheureusement les vôtres tombent sur les principes de vos devoirs, je vous plains. Mais s'ils n'y tombent pas, de quoi vous mettez-vous en peine? Vous avez une Religion qui dispense de tout examen ; suivez-là en simplicité de cœur. C'est le meilleur conseil que je puis vous donner, & je le prends autant que je peux pour moi-même.

Recevez, Madame, mes salutations & mon respect.

---

(1) *Voici le début de la lettre de Mme. de B. à laquelle répond celle de M. Rousseau.*

Paris, le 11 Novembre 1763.

MONSIEUR,

» Il y a environ un mois que j'eus l'honneur de vous écrire ; ignorant votre adresse, » j'envoyai ma lettre bien cachetée à M. de Voltaire, avec l'assurance de cette pro- » bité commune à tous les honnêtes gens, je le priai de vous l'envoyer ; mais quelle » a été ma surprise lorsque, le 4 de ce mois, j'ai reçu en réponse un imprimé qui a » pour titre : Sermon des cinquante ! Seroit-ce vous, Monsieur, ou M. de Voltaire » qui me l'avez envoyé ? Je n'ose penser que c'est vous, &c. &c. »

LETTRE
A MYLORD MARÉCHAL.

25 Mars 1764.

Enfin, Mylord, j'ai reçu dans ſon tems par M. Rougemont, votre lettre du 2 Février, & c'eſt de toutes les réponſes dont vous me parlez, la ſeule qui me ſoit parvenue. J'y vois par votre dégoût de l'Ecoſſe, par l'incertitude du choix de votre demeure, qu'une partie de nos châteaux en Eſpagne eſt déja détruite, & je crains bien que le progrès de mon dépériſſement, qui rend chaque jour mon déplacement plus difficile, n'achève de renverſer l'autre. Que le cœur de l'homme eſt inquiet! Quand j'étois près de vous, je ſoupirois, pour y être plus à mon aiſe, après le ſéjour de l'Ecoſſe: & maintenant je donnerois tout au monde pour vous voir encore ici Gouverneur de Neufchâtel. Mes vœux ſont divers, mais leur objet eſt toujours le même. Revenez à Colombier, Mylord, cultiver votre jardin & faire du bien à des ingrats, même malgré eux; peut-on terminer plus dignement ſa carriere? Cette exhortation de ma part eſt intéreſſée, j'en conviens. Mais ſi elle offenſoit votre gloire, le cœur de votre enfant ne ſe la permettroit jamais.

J'ai beau vouloir me flatter. Je vois, Mylord, qu'il faut renoncer à vivre auprès de vous, & malheureuſement je n'en perdrai pas ſi facilement le beſoin que l'eſpoir. La circonſtance où vous m'avez accueilli, m'a fait une impreſſion que les jours paſſés avec vous ont rendue ineffaçable; il me ſemble que je ne puis plus être libre que ſous vos yeux, ni valoir mon prix que dans votre eſtime. L'imagination du moins me rapprocheroit, ſi je pouvois vous donner les bons momens qui me reſtent: mais vous m'avez refuſé des Mémoires ſur votre illuſtre frere. Vous avez eu peur que je ne fiſſe le bel-eſprit, & que je ne gâtaſſe la ſublime ſimplicité du *probus vixit, fortis obiit*. Ah, Mylord! fiez-vous à mon cœur: il ſaura trouver un ton qui doit plaire au vôtre pour parler de ce qui vous appartient. Oui, je donnerois

tout au monde pour que vous voulussiez me fournir des matériaux pour m'occuper de vous, de votre famille ; pour pouvoir transmettre à la postérité quelque témoignage de mon attachement pour vous, & de vos bontés pour moi. Si vous avez la complaisance de m'envoyer quelques mémoires, soyez persuadé que votre confiance ne sera point trompée, d'ailleurs vous serez le juge de mon travail, & comme je n'ai d'autre objet que de satisfaire un besoin qui me tourmente, si j'y parviens, j'aurai fait ce que jai voulu. Vous déciderez du reste, & rien ne sera publié que de votre aveu. Pensez à cela, Mylord, je vous conjure, & croyez que vous n'aurez pas peu fait pour le bonheur de ma vie, si vous me mettez à portée d'en consacrer le reste à m'occuper de vous.

Je suis touché de ce que vous avez écrit à M. le Conseiller Rougemont au sujet de mon testament. Je compte, si je me remets un peu, l'aller voir cet été à Saint-Aubain, pour en conférer avec lui. Je me détournerai pour passer à Colombier. J'y reverrai du moins ce jardin, ces allées, ces bords du lac, où se sont fait de si douces promenades, & où vous devriez venir les recommencer, pour réparer du moins, dans un climat qui vous étoit salutaire, l'altération que celui d'Edimbourg a fait à votre santé.

Vous me promettez, Mylord, de me donner de vos nouvelles, & de m'instruire de vos directions itinéraires. Ne l'oubliez pas, je vous en supplie. J'ai été cruellement tourmenté de ce long silence. Je ne craignois pas que vous m'eussiez oublié, mais je craignois pour vous la rigueur de l'hiver. L'été je craindrai la mer, les fatigues, les déplacemens, & de ne savoir plus où vous écrire.

LETTRE

AU MÊME.

31 Mars 1764.

SUR l'acquifition, Mylord, que vous avez faite, & fur l'avis que vous m'en avez donné, la meilleure réponfe que j'aie à vous faire, eft de vous tranfcrire ici ce que j'écris fur ce fujet à la perfonne que je prie de donner cours à cette lettre, en lui parlant des acclamations de vos bons compatriotes.

Tous les plaifirs ont beau être pour les méchans, en voilà pourtant un que je leur défie de goûter. Il n'a rien eu de plus preffé que de me donner avis du changement de fa fortune; vous devinez aifément pourquoi. Félicitez-moi de tous mes malheurs, Madame; ils m'ont donné pour ami Mylord Maréchal.

Sur vos offres qui regardent Mlle. le Vaffeur & moi, je commencerai, Mylord, par vous dire que loin de mettre de l'amour-propre à me refufer à vos dons, j'en mettrois un très-noble à les recevoir. Ainfi là-deffus point de difpute; les preuves que vous vous intéreffez à moi, de quelque genre qu'elles puiffent être, font plus propres à m'enorgueillir qu'à m'humilier, & je ne m'y refuferai jamais, foit dit une fois pour toutes.

Mais j'ai du pain quant à préfent, & au moyen des arrangemens que je médite, j'en aurai pour le refte de mes jours. Que me ferviroit le furplus? Rien ne me manque de ce que je defire & qu'on peut avoir avec de l'argent. Mylord, il faut préférer ceux qui ont befoin à ceux qui n'ont pas befoin, & je fuis dans ce dernier cas. D'ailleurs, je n'aime point qu'on me parle de teftamens; je ne voudrois pas être, moi le fachant, dans celui d'un indifférent; jugez fi je voudrois me favoir dans le vôtre?

Vous favez, Mylord, que Mlle. le Vaffeur a une petite penfion de mon Libraire, avec laquelle elle peut vivre, quand elle ne m'aura plus. Cependant, j'avoue que le bien que vous voulez lui faire m'eft plus précieux que s'il me regardoit directement, & je fuis extrême-

ment touché de ce moyen trouvé par votre cœur, de contenter la bienveillance dont vous m'honorez. Mais s'il se pouvoit que vous lui assignassiez plutôt la rente de la somme que la somme même, cela m'éviteroit l'embarras de chercher à la placer ; sorte d'affaire où je n'entends rien.

J'espere, Mylord, que vous aurez reçu ma précédente lettre. M'accorderez-vous des mémoires ? Pourrai-je écrire l'histoire de votre Maison ? Pourrai-je donner quelques éloges à ces bons Ecossois à qui vous êtes si cher, & qui, par-là, me sont chers aussi ?

LETTRE

AU MÊME.

Avril 1764.

J'AI répondu très-exactement, Mylord, à chacune de vos deux lettres du 2 Février & du 6 Mars, & j'espere que vous serez content de ma façon de penser sur les bontés dont vous m'honorez dans la derniere. Je reçois à l'instant celle du 26 Mars, & j'y vois que vous prenez le parti que j'ai toujours prévu que vous prendriez à la fin. En vous menaçant d'une descente, le Roi l'a effectuée, & quelque redoutable qu'il soit, il vous a encore plus surement conquis par sa lettre (1), qu'il n'auroit fait par ses armes. L'asyle qu'il vous presse d'accepter, est le seul digne de vous ; allez, Mylord, à votre destination, il vous convient de vivre auprès de Fréderic, comme il m'eût convenu de vivre auprès de George Keith. Il n'est ni dans l'ordre de la justice,

---

(1) Voici cette lettre que la version qu'en a publiée M. d'A. dans son élege de Lord Maréchal d'Ecosse, nous autorise à donner ici.

Je disputerois bien avec les habitans d'Edimbourg l'avantage de vous posséder ; si j'avois des vaisseaux, je méditerois une descente en Ecosse pour enlever mon cher Mylord & pour l'emmener ici ; mais nos barques de l'Elbe sont peu propres à une pareille expédition. Il n'y a que vous sur qui je puisse compter. J'étois ami de votre frere, je lui avois des obligations, je suis le vôtre de cœur & d'ame ; voila mes titres ; voilà les droits que j'ai sur vous ; vous vivrez ici dans le sein de l'amitié, de la liberté & de la philosophie ; il n'y a que cela dans le monde, mon cher Mylord ; quand on a passé par toutes les métamorphoses des états, quand on a goûté de tout, on en revient-là.

ni dans celui de la fortune, que mon bonheur soit préféré au vôtre. D'ailleurs, mes maux empirent & deviennent presque insupportables ; il ne me reste qu'à souffrir & mourir sur la terre ; & en vérité ç'eût été dommage de n'aller vous joindre que pour cela.

Voilà donc ma derniere espérance évanouie....... Mylord, puisque vous voilà devenu si riche & si ardent à verser sur moi vos dons, il en est un que j'ai souvent desiré, & qui malheureusement me devient plus desirable encore, lorsque je perds l'espoir de vous revoir. Je vous laisse expliquer cette énigme. Le cœur d'un pere est fait pour la deviner.

Il est vrai que le trajet que vous préférez, vous épargnera de la fatigue. Mais si vous n'étiez pas bien fait à la mer, elle pourroit vous éprouver beaucoup à votre âge, sur-tout s'il survenoit du gros tems. En ce cas, le plus long trajet par terre me paroîtroit préférable, même au risque d'un peu de fatigue de plus. Comme j'espere aussi que vous attendrez, pour vous embarquer, que la saison soit moins rude, vous voulez bien, Mylord, que je compte encore sur une de vos lettres avant votre départ.

L E T T R E

A M. A.

Motiers-Travers, le 7 Avril 1764.

L'ÉTAT où j'étois, Monsieur, au moment où votre lettre me parvint, m'a empêché de vous en accuser plutôt la réception, & de vous remercier, comme je fais aujourd'hui, du plaisir que m'a fait ce témoignage de votre souvenir. J'en suis plus touché que surpris, & j'ai toujours bien cru que l'amitié dont vous m'honoriez dans mes jours prosperes, ne se refroidiroit ni par mes disgraces, ni par mon exil. De mon côté, sans avoir avec vous des relations suivies, je n'ai point cessé, Monsieur, de prendre intérêt aux changemens agréables que vous avez éprouvés depuis nos anciennes liaisons. Je ne doute point que vous ne soyez aussi bon mari, & aussi digne pere de famille, que vous étiez homme aimable étant garçon ; que vous ne vous appliquiez à donner

à vos enfans une éducation raisonnable & vertueuse, & que vous ne fassiez le bonheur d'une femme de mérite qui doit faire le vôtre. Toutes ces idées, fruit de l'estime qui vous est due, me rendent la vôtre plus précieuse.

Je voudrois vous rendre compte de moi pour répondre à l'intérêt que vous daignez y prendre ; mais que vous dirois-je ? Je ne fus jamais bien grand'chose ; maintenant je ne suis plus rien ; je me regarde comme ne vivant déja plus. Ma pauvre machine délabrée me laissera jusqu'au bout, j'espere, une ame saine quant aux sentimens & à la volonté ; mais du côté de l'entendement & des idées, je suis aussi malade de l'esprit que du corps. Peut-être est-ce un avantage pour ma situation. Mes maux me rendent mes malheurs peu sensibles. Le cœur se tourmente moins quand le corps souffre, & la nature me donne tant d'affaires que l'injustice des hommes ne me touche plus. Le remede est cruel, je l'avoue, mais enfin c'en est un pour moi. Car les plus vives douleurs me laissent toujours quelque relâche, au lieu que les grandes afflictions ne m'en laissent point. Il est donc bon que je souffre, & que je dépérisse pour être moins attristé ; & j'aimerois mieux être Scarron malade, que Timon en santé. Mais si je suis désormais peu sensible aux peines, je le suis encore aux consolations ; & c'en sera toujours une pour moi d'apprendre que vous vous portez bien, que vous êtes heureux, & que vous continuez de m'aimer. Je vous salue, Monsieur, & vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A MADEMOISELLE D. M.

7 Mai 1764.

JE ne prends pas le change, Henriette, sur l'objet de votre lettre, non plus que sur votre date de Paris. Vous recherchez moins mon avis sur le parti que vous avez à prendre, que mon approbation pour celui que vous avez pris. Sur chacune de vos lignes, je lis ces mots écrits en gros caracteres : *Voyons si vous aurez le front de condamner à ne plus penser, ni lire, quelqu'un qui pense & écrit ainsi.* Cette interpré-

tation n'eſt aſſurément pas un reproche, & je ne puis que vous ſavoir gré de me mettre au nombre de ceux dont les jugemens vous importent. Mais en me flattant, vous n'exigez pas, je crois, que je vous flatte; & vous déguiſer mon ſentiment, quand il y va du bonheur de votre vie, ſeroit mal répondre à l'honneur que vous m'avez fait.

Commençons par écarter les délibérations inutiles. Il ne s'agit plus de vous réduire à coudre & broder. Henriette, on ne quitte pas ſa tête comme ſon bonnet, & l'on ne revient pas plus à la ſimplicité qu'à l'enfance; l'eſprit une fois en effervefcence, y reſte toujours, & quiconque a penſé, penſera toute ſa vie. C'eſt-là le plus grand malheur de l'état de réflexions; plus on en ſent les maux, plus on les augmente, & tous nos efforts pour en ſortir, ne font que nous y embourber plus profondément.

Ne parlons donc pas de changer d'état, mais du parti que vous pouvez tirer du votre. Cet état eſt malheureux, il doit toujours l'être. Vos maux ſont grands & ſans remede; vous les ſentez; vous en gémiſſez, & pour les rendre ſupportables, vous cherchez du moins un palliatif. N'eſt-ce pas là l'objet que vous vous propoſez dans vos plans d'études & d'occupations?

Vos moyens peuvent être bons dans une autre vue, mais c'eſt votre fin qui vous trompe, parce que ne voyant pas la véritable ſource de vos maux, vous en cherchez l'adouciſſement dans la cauſe qui les fit naître. Vous les cherchez dans votre ſituation, tandis qu'ils ſont votre ouvrage. Combien de perſonnes de mérite nées dans le bien-être, & tombées dans l'indigence, l'ont ſupportée avec moins de ſuccès & de bonheur que vous, & toutefois n'ont pas ces réveils triſtes & cruels dont vous décrivez l'horreur avec tant d'énergie. Pourquoi cela? Sans doute, elles n'auront pas, direz-vous, une ame auſſi ſenſible. Je n'ai vu perſonne dans ma vie qui n'en dit autant. Mais qu'eſt-ce enfin que cette ſenſibilité ſi vantée? Voulez-vous le ſavoir, Henriette? C'eſt en derniere analyſe un amour-propre qui ſe compare. J'ai mis le doigt ſur le ſiége du mal.

Toutes vos miſeres viennent & viendront de vous être affichée. Par cette maniere de chercher le bonheur, il eſt impoſſible qu'on le trouve. On n'obtient jamais dans l'opinion des autres la place qu'on y prétend. S'ils nous l'accordent à quelques égards, ils nous la refuſent à mille

autres, & une ſeule excluſion tourmente plus que ne flattent cent préférences. C'eſt bien pis encore dans une femme, qui voulant ſe faire homme, met d'abord tout ſon ſexe contre elle, & n'eſt jamais priſe au mot par le nôtre; en ſorte que ſon orgueil eſt ſouvent auſſi mortifié par les honneurs qu'on lui rend, que par ceux qu'on lui refuſe. Elle n'a jamais préciſément ce qu'elle veut, parce qu'elle veut des choſes contradictoires, & qu'uſurpant les droits d'un ſexe, ſans vouloir renoncer à ceux de l'autre, elle n'en poſſede aucun pleinement.

Mais le grand malheur d'une femme qui s'affiche, eſt de n'attirer, ne voir que des gens qui ſont comme elle, & d'écarter le mérite ſolide & modeſte qui ne s'affiche point, & qui ne court point où s'aſſemble la foule. Perſonne ne juge ſi mal & ſi fauſſement des hommes, que les gens à prétentions; car ils ne les jugent que d'après eux-mêmes, & ce qui leur reſſemble; & ce n'eſt certainement pas voir le genre-humain par ſon beau côté. Vous êtes mécontente de toutes vos ſociétés; je le crois bien. Celles où vous avez vécu, étoient les moins propres à vous rendre heureuſe. Vous n'y trouviez perſonne en qui vous puſſiez prendre cette confiance qui ſoulage. Comment l'auriez-vous trouvée parmi des gens tout occupés d'eux ſeuls, à qui vous demandiez dans leur cœur la premiere place; & qui n'en ont pas même une ſeconde à donner? Vous vouliez briller, vous vouliez primer, & vous vouliez être aimée; ce ſont des choſes incompatibles. Il faut opter. Il n'y a point d'amitié ſans égalité, & il n'y a jamais d'égalité reconnue entre gens à prétention. Il ne ſuffit pas d'avoir beſoin d'un ami, pour en trouver; il faut encore avoir de quoi fournir aux beſoins d'un autre. Parmi les proviſions que vous avez faites; vous avez oublié celle-là.

La marche par laquelle vous avez acquis des connoiſſances, n'en uſtifie ni l'objet ni l'uſage; vous avez voulu paroître philoſophe: c'étoit renoncer à l'être; & il valoit beaucoup mieux avoir l'air d'une fille qui attend un mari, que d'un ſage qui attend de l'encens. Loin de trouver le bonheur dans l'effet des ſoins que vous n'avez donnés qu'à la ſeule apparence, vous n'y avez trouvé que des biens apparens & des maux véritables. L'état de réflexion où vous vous êtes jettée, vous a fait faire inceſſamment des retours douloureux ſur vous-même,

& vous voulez pourtant bannir ces idées par le même genre d'occupation qui vous les donna.

Vous voyez l'erreur de la route que vous avez prise, & croyant en changer par votre projet, vous allez encore au même but par un détour. Ce n'est point pour vous que vous voulez revenir à l'étude, c'est encore pour les autres. Vous voulez faire des provisions de connoissances pour suppléer, dans un autre âge, à la figure; vous voulez substituer l'empire du savoir à celui des charmes.

Vous ne voulez pas devenir la complaisante d'une autre femme, mais vous voulez avoir des complaisans. Vous voulez avoir des amis, c'est-à-dire, une cour. Car les amis d'une femme jeune ou vieille, sont toujours ses courtisans. Ils la servent, ou la quittent; & vous prenez de loin des mesures pour les retenir, afin d'être toujours le centre d'une sphere, petite ou grande. Je crois sans cela que les provisions que vous voulez faire, seroient la chose la plus inutile, pour l'objet que vous croyez bonnement vous proposer. Vous voudriez, dites-vous, vous mettre en état d'entendre les autres. Avez-vous besoin d'un nouvel acquis pour cela? Je ne sais pas au vrai, quelle opinion vous avez de votre intelligence actuelle; mais dussiez-vous avoir pour amis des Œdipes, j'ai peine à croire que vous soyez fort curieuse de jamais entendre les gens que vous ne pouvez entendre aujourd'hui. Pourquoi donc tant de soins pour obtenir ce que vous avez déja? Non, Henriette, ce n'est pas cela; mais quand vous serez une Sibylle, vous voulez prononcer les oracles; votre vrai projet n'est pas tant d'écouter les autres, que d'avoir vous-même des auditeurs. Sous prétexte de travailler pour l'indépendance, vous travaillez encore pour la domination. C'est ainsi que, loin d'alléger le poids de l'opinion qui vous rend malheureuse, vous voulez en aggraver le joug. Ce n'est pas le moyen de vous procurer des réveils plus sereins.

Vous croyez que le seul soulagement du sentiment pénible qui vous tourmente, est de vous éloigner de vous. Moi, tout au contraire, je crois que c'est de vous en rapprocher.

Toute votre lettre est pleine de preuves que jusqu'ici, l'unique but de toute votre conduite, a été de vous mettre avantageusement sous les yeux d'autrui. Comment, ayant réussi dans le public autant que personne, & en rapportant si peu de satisfaction intérieure,

n'avez-vous pas senti que ce n'étoit pas là le bonheur qu'il vous falloit, & qu'il étoit tems de changer de plan ? Le vôtre peut être bon pour la gloire, mais il est mauvais pour la félicité. Il ne faut point chercher à s'éloigner de soi, parce que cela n'est pas possible, & que tout nous y ramene malgré que nous en ayons. Vous convenez d'avoir passé des heures très-douces en m'écrivant, & me parlant de vous. Il est étonnant que cette expérience ne vous mette pas sur la voie, & ne vous apprenne pas où vous devez chercher, sinon le bonheur, au moins la paix.

Cependant, quoique mes idées en ceci different beaucoup des vôtres, nous sommes à-peu-près d'accord sur ce que vous devez faire. L'étude est désormais pour vous la lance d'Achille, qui doit guérir la blessure qu'elle a faite. Mais vous ne voulez qu'anéantir la douleur, & je voudrois ôter la cause du mal. Vous voulez vous distraire de vous par la philosophie ; moi, je voudrois qu'elle vous détachât de tout, & vous rendît à vous-même. Soyez sûre que vous ne serez contente des autres que quand vous n'aurez plus besoin d'eux, & que la société ne peut vous devenir agréable, qu'en cessant de vous être nécessaire. N'ayant jamais à vous plaindre de ceux dont vous n'exigerez rien, c'est vous alors qui leur serez nécessaire ; & sentant que vous vous suffisez à vous-même, ils vous sauront gré du mérite que vous voulez bien mettre en commun. Ils ne croiront plus vous faire grace ; ils la recevront toujours. Les agrémens de la vie vous rechercheront, par cela seul, que vous ne les rechercherez pas ; & c'est alors que, contente de vous, sans pouvoir être mécontente des autres, vous aurez un sommeil paisible, & un réveil délicieux.

Il est vrai que des études faites dans des vues si contraires, ne doivent pas beaucoup se ressembler, & il y a bien de la différence entre la culture qui orne l'esprit, & celle qui nourrit l'ame. Si vous aviez le courage de goûter un projet, dont l'exécution vous sera d'abord très-pénible, il faudroit beaucoup changer vos directions. Cela demanderoit d'y bien penser, avant de se mettre à l'ouvrage. Je suis malade, occupé, abattu, j'ai l'esprit lent ; il me faut des efforts pénibles pour sortir du petit cercle d'idées qui me sont familieres, & rien n'en est plus éloigné que votre situation. Il n'est pas juste que je me fatigue à pure perte ; car j'ai peine à croire que vous vouliez entreprendre

treprendre de refondre, pour ainsi dire, toute votre constitution morale. Vous avez trop de philosophie pour ne pas voir avec effroi cette entreprise. Je désespérerois de vous, si vous vous y mettiez aisément. N'allons donc pas plus loin quant à présent. Il suffit que votre principale question est résolue : suivez la carriere des Lettres. Il ne vous en reste plus d'autre à choisir.

Ces lignes que je vous écris à la hâte, distrait & souffrant, ne disent peut-être rien de ce qu'il faut dire : mais les erreurs que ma précipitation peut m'avoir fait faire, ne sont pas irréparables. Ce qu'il falloit avant toute chose, étoit de vous faire sentir combien vous m'intéressez ; & je crois que vous n'en douterez pas en lisant cette lettre. Je ne vous regardois jusqu'ici que comme une belle penseuse qui, si elle avoit reçu un caractere de la nature, avoit pris soin de l'étouffer, de l'anéantir sous l'extérieur ; comme un de ces chefs-d'œuvre jettés en bronze, qu'on admire par les dehors, & dont le dedans est vide. Mais si vous savez pleurer encore sur votre état, il n'est pas sans ressource ; tant qu'il reste au cœur un peu d'étoffe, il ne faut désespérer de rien.

LETTRE

A LA MÊME.

Motiers, 4 Novembre 1764.

SI votre situation, Mademoiselle, vous laisse à peine le tems de m'écrire, vous devez concevoir que la mienne m'en laisse encore moins pour vous répondre. Vous n'êtes que dans la dependance de vos affaires, & des gens à qui vous tenez ; & moi je suis dans celle de toutes les affaires & de tout le monde, parce que chacun me jugeant libre, veut par droit de premier occupant disposer de moi. D'ailleurs, toujours harcelé, toujours souffrant, accablé d'ennuis, & dans un état pire que le vôtre, j'emploie à respirer le peu de momens qu'on me laisse ; je suis trop occupé pour n'être pas paresseux. Depuis un mois, je cherche un moment pour vous écrire à mon aise : ce moment ne vient point ; il faut donc vous écrire à la dérobée ; car

vous m'intéressez trop pour vous laisser sans réponse. Je connois peu de gens qui m'attachent davantage, & personne qui m'étonne autant que vous.

Si vous avez trouvé dans ma lettre beaucoup de choses qui ne quadroient pas à la vôtre : c'est qu'elle étoit écrite pour une autre que vous. Il y a dans votre situation des rapports si frappans avec celle d'une autre personne, qui, précisément étoit à Neufchâtel quand je reçus votre lettre, que je ne doutai point que cette lettre ne vînt d'elle, & je pris le change, dans l'idée qu'on cherchoit à me le donner. Je vous parlai donc moins sur ce que vous me disiez de votre caractere, que sur ce qui m'étoit connu du sien. Je crus trouver dans sa manie de s'afficher, car c'est une savante & un bel-esprit en titre, la raison du mal-aise intérieur dont vous me faisiez le détail; je commençai par attaquer cette manie, comme si c'eût été la vôtre, & je ne doutai point, qu'en vous ramenant à vous-même, je ne vous rapprochasse du repos, dont rien n'est plus éloigné, selon moi, que l'état d'une femme qui s'affiche.

Une lettre faite sur un pareil quiproquo, doit contenir bien des balourdises. Cependant il y avoit cela de bon dans mon erreur, qu'elle me donnoit la clef de l'état moral de celle à qui je pensois écrire; & sur cet état supposé, je croyois entrevoir un projet à suivre, pour vous tirer des angoisses que vous me décriviez, sans recourir aux distractions qui, selon vous, en sont le seul remede, & qui selon moi, ne sont pas même un palliatif. Vous m'apprenez que je me suis trompé, & que je n'ai rien vu de ce que je croyois voir. Comment trouverois-je un remede à votre état, puisque cet état m'est inconcevable ? Vous m'êtes une énigme affligeante & humiliante. Je croyois connoître le cœur humain, & je ne connois rien au vôtre. Vous souffrez, & je ne puis vous soulager.

Quoi ! parce que rien d'étranger à vous, ne vous contente, vous voulez vous fuir, & parce que vous avez à vous plaindre des autres, parce que vous les méprisez, qu'ils vous en ont donné le droit, que vous sentez en vous une ame digne d'estime, vous ne voulez pas vous consoler avec elle, du mépris que vous inspirent celles qui ne lui ressemblent pas ? Non, je n'entends rien à cette bizarrerie, elle me passe.

Cette ſenſibilité qui vous rend mécontente de tout, ne devoit-elle pas ſe replier ſur elle-même ? ne devoit-elle pas nourrir votre cœur d'un ſentiment ſublime & délicieux d'amour-propre ? n'a-t-on pas toujours en lui la reſſource contre l'injuſtice & le dédommagement de l'inſenſibilité ? Il eſt ſi rare, dites-vous, de rencontrer une ame ; il eſt vrai ; mais comment peut-on en avoir une, & ne pas ſe complaire avec elle ? Si l'on ſent à la ſonde, les autres étroites & reſſerrées, on s'en rebute, on s'en détache ; mais après s'être ſi mal trouvé chez les autres, quel plaiſir n'a-t-on pas de rentrer dans ſa maiſon ? Je ſais combien le beſoin d'attachement rend affligeante aux cœurs ſenſibles, l'impoſſibilité d'en former. Je ſais combien cet état eſt triſte ; mais je ſais qu'il a pourtant des douceurs ; il fait verſer des ruiſſeaux de larmes ; il donne une mélancolie qui nous rend témoignage de nous-mêmes, & qu'on ne voudroit pas ne pas avoir. Il fait rechercher la ſolitude comme le ſeul aſyle où l'on ſe retrouve avec tout ce qu'on a raiſon d'aimer. Je ne puis trop vous le redire ; je ne connois ni bonheur ni repos dans l'éloignement de ſoi-même ; & au contraire je ſens mieux, de jour en jour, qu'on ne peut être heureux ſur la terre, qu'à proportion qu'on s'éloigne des choſes, & qu'on ſe rapproche de ſoi. S'il y a quelque ſentiment plus doux que l'eſtime de ſoi-même ; s'il y a quelque occupation plus aimable que celle d'augmenter ce ſentiment, je puis avoir tort. Mais voilà comme je penſe ; jugez ſur cela, s'il m'eſt poſſible d'entrer dans vos vues, & même de concevoir votre état.

Je ne puis m'empêcher d'eſpérer encore que vous vous trompez ſur le principe de votre mal-aiſe, & qu'au lieu de venir du ſentiment qui réfléchit ſur vous-même, il vient au contraire de celui qui vous lie encore à votre inſu, aux choſes dont vous vous croyez détachée, & dont peut-être vous déſeſpérez ſeulement de jouir ; je voudrois que cela fût ; je verrois une priſe pour agir ; mais ſi vous accuſez juſte, je n'en vois point. Si j'avois actuellement ſous les yeux votre premiere lettre, & plus de loiſir pour y réfléchir, peut-être parviendrois-je à vous comprendre, & je n'y épargnerois pas ma peine ; car vous m'inquiétez véritablement ; mais cette lettre eſt noyée dans des tas de papiers ; il me faudroit, pour la retrouver, plus de tems qu'on ne m'en laiſſe ; je ſuis forcé de renvoyer cette recherche à d'autres

momens. Si l'inutilité de notre correſpondance ne vous rebutoit pas de m'écrire, ce ſeroit vraiſemblablement un moyen de vous entendre à la fin. Mais je ne puis vous promettre plus d'exactitude dans mes réponſes, que je ne ſuis en état d'y en mettre ; ce que je vous promets, & que je tiendrai bien, c'eſt de m'occuper beaucoup de vous, & de ne vous oublier de ma vie. Votre derniere lettre, pleine de traits de lumiere & de ſentimens profonds, m'affecte encore plus que la précédente. Quoique vous en puiſſiez dire, je croirai toujours qu'il ne tient qu'à celle qui l'a écrite, de ſe plaire avec elle-même, & de ſe dédommager par-là des rigueurs de ſon ſort.

LETTRE
A MADEMOISELLE G.

En lui envoyant un lacet.

14 Mai 1764.

CE préſent, ma bonne amie, vous fut deſtiné du moment que j'eus le bien de vous connoître ; & quoi qu'en pût dire votre modeſtie, j'étois sûr qu'il auroit dans peu ſon emploi. La récompenſe ſuit de près la bonne œuvre. Vous étiez cet hiver garde-malade, & ce printems Dieu vous donne un mari ; vous lui ſerez charitable, & Dieu vous donnera des enfans ; vous les éleverez en ſage mere, & ils vous rendront heureuſe un jour. D'avance vous devez l'être par les ſoins d'un époux aimable & aimé, qui ſaura vous rendre le bonheur qu'il attend de vous. Tout ce qui promet un bon choix m'eſt garant du vôtre ; des liens d'amitié formés dès l'enfance, éprouvés par le tems, fondés ſur la connoiſſance des caracteres, l'union des cœurs que le mariage affermit, mais ne produit pas, l'accord des eſprits où des deux parts la bonté domine, & où la gaîté de l'un, la ſolidité de l'autre ſe tempérant mutuellement, rendront douce & chere à tous deux l'auſtere loi, qui fait ſuccéder aux jeux de l'adoleſcence des ſoins plus graves, mais plus touchans. Sans parler d'autres convenances, voilà de bonnes raiſons de compter pour toute la vie ſur un bonheur commun dans l'état où vous entrez, & que vous honorerez par votre conduite. Voir

vérifier un augure si bien fondé, sera, chere Isabelle, une consolation très-douce pour votre ami : du reste, la connoissance que j'ai de vos principes, & l'exemple de Madame votre sœur, me dispensent de faire avec vous des conditions. Si vous n'aimez pas les enfans, vous aimerez vos devoirs. Cet amour me répond de l'autre, & votre mari dont vous fixerez les goûts sur divers articles, saura bien changer le vôtre sur celui-là.

En prenant la plume, j'étois plein de ces idées. Les voilà pour tout compliment. Vous attendiez peut-être une lettre faite pour être montrée ; mais auriez-vous dû me la pardonner, & reconnoîtriez-vous l'amitié que vous m'avez inspirée, dans un épitre où je songerois au Public en parlant à vous ?

LETTRE
A M. DE P.

23 Mai 1764.

JE sais, Monsieur, que depuis deux ans Paris fourmille d'écrits qui portent mon nom, mais dont heureusement peu de gens sont les dupes. Je n'ai ni écrit ni vu ma prétendue lettre à M. l'Archevêque d'Ausch, & la date de Neufchâtel prouve que l'Auteur n'est pas même instruit de ma demeure.

Je n'avois pas attendu les exhortations des Protestans de France pour réclamer contre les mauvais traitemens qu'ils essuient. Ma lettre à M. l'Archevêque de Paris porte un témoignage assez éclatant du vif intérêt que je prends à leurs peines ; il seroit difficile d'ajouter à la force des raisons que j'apporte pour engager le Gouvernement à les tolérer, & j'ai même lieu de présumer qu'il y a fait quelqu'attention. Quel gré m'en ont-ils su ? On diroit que cette lettre qui a ramené tant de Catholiques, n'a fait qu'achever d'aliéner les Protestans ; & combien d'entr'eux ont osé m'en faire un nouveau crime ? Comment voudriez-vous, Monsieur, que je prisse avec succès leur défense, lorsque j'ai moi-même à me défendre de leurs outrages ? Opprimé, persécuté,

poursuivi chez eux de toutes parts comme un scélérat, je les ai vu tous réunis pour m'accabler ; & lorsqu'enfin la protection du Roi a mis ma personne à couvert, ne pouvant plus autrement me nuire, ils n'ont cessé de m'injurier. Ouvrez jusqu'à vos Mercures, & vous verrez de quelle façon ces charitables chrétiens m'y traitent : si je continuois à prendre leur cause, ne me demanderoit-on pas de quoi je me mêle ? Ne jugeroit-on pas qu'apparemment je suis de ces braves qu'on mene au combat à coups de bâton ? « Vous avez bonne grace de venir nous prêcher » la tolérance, me diroit-on, tandis que vos gens se montrent plus » intolérans que nous. Votre propre histoire dément vos principes, & » prouve que les Réformés, doux peut-être quand ils sont foibles, » sont très-violens si-tôt qu'ils sont les plus forts. Les uns vous dé» cretent, les autres vous bannissent, les autres vous reçoivent en » rechignant. Cependant vous voulez que nous les traitions sur des » maximes de douceur qu'ils n'ont pas eux-mêmes ! Non, puisqu'ils » persécutent, ils doivent être persécutés ; c'est la loi de l'équité qui » veut qu'on fasse à chacun comme il fait aux autres. Croyez-nous, » ne vous mêlez plus de leurs affaires, car ce ne sont point les vôtres. » Ils ont grand soin de le déclarer tous les jours en vous reniant pour » leur frere, en protestant que votre religion n'est pas la leur ».

Si vous voyez, Monsieur, ce que j'aurois de solide à répondre à ce discours, ayez la bonté de me le dire ; quant à moi je ne le vois pas. Et puis que sais-je encore ? Peut-être en voulant les défendre, avancerai-je par mégarde quelqu'hérésie, pour laquelle on me feroit saintement brûler. Enfin, je suis abattu, découragé, souffrant, & l'on me donne tant d'affaires à moi-même, que je n'ai plus le tems de me mêler de celles d'autrui.

Recevez mes salutations, Monsieur, je vous supplie, & les assurances de mon respect.

LETTRE

A M. L. P. D W.

Motiers, le 26 Mai 1764.

JE reçois avec reconnoiſſance le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; & lorſque je relirai cet ouvrage, ce qui j'eſpere, m'arrivera quelquefois encore, ce ſera toujours dans l'exemplaire que je tiens de vous. Ces entretiens ne ſont point de Phocion, ils ſont de l'Abbé de Mably, frere de l'Abbé de Condillac, célebre par d'excellens livres de Métaphyſique, & connu lui-même par divers ouvrages de politique, très-bons auſſi dans leur genre. Cependant on retrouve quelquefois dans ceux-ci de ces principes de la politique moderne, qu'il ſeroit à deſirer que tous les hommes de votre rang blâmaſſent ainſi que vous. Auſſi, quoique l'Abbé de Mably ſoit un honnête homme rempli de vues très-ſaines, j'ai pourtant été ſurpris de le voir s'élever, dans ce dernier ouvrage, à une morale ſi pure & ſi ſublime. C'eſt pour cela, ſans doute, que ces entretiens, d'ailleurs très-bien faits, n'ont eu qu'un ſuccès médiocre en France ; mais ils en ont eu un très-grand en Suiſſe, où je vois avec plaiſir qu'ils ont été réimprimés.

J'ai le cœur plein de vos deux dernieres Lettres. Je n'en reçois pas une qui n'augmente mon reſpect, & ſi j'oſe le dire, mon attachement pour vous. L'homme vertueux, le grand homme élevé par les diſgraces, me fait tout-à-fait oublier le Prince & le frere du Souverain, & vu l'antipathie pour cet état qui m'eſt naturelle, ce n'eſt pas peu de m'avoir amené là. Nous pourrions bien cependant n'être pas toujours de même avis en toute choſe ; & par exemple, je ne ſuis pas trop convaincu qu'il ſuffiſe, pour être heureux, de bien remplir les devoirs de ſon emploi. Sûrement Turenne en brûlant le Palatinat par l'ordre de ſon Prince, ne jouiſſoit pas du vrai bonheur : & je ne crois pas que les Fermiers - Généraux les plus appliqués autour de leur tapis verd, en jouiſſent davantage : mais ſi ce ſentiment eſt une erreur, elle eſt plus belle en vous que la vérité même : elle eſt digne de qui ſut ſe choiſir un état dont tous les devoirs ſont les vertus.

Le cœur me bat à chaque ordinaire, dans l'attente du moment desiré qui doit tripler votre être. Tendres époux, que vous êtes heureux ! que vous allez le devenir encore en voyant multiplier des devoirs si charmans à remplir ! Dans la disposition d'ame où je vous vois tous les deux, non, je n'imagine aucun bonheur pareil au vôtre. Hélas ! quoi qu'on en puisse dire, la vertu seule ne le donne pas ; mais elle seule nous le fait connoître, & nous apprend à le goûter.

LETTRE
A M. CHAMFORT.

24 Juin 1764.

J'ai toujours desiré, Monsieur, d'être oublié de la tourbe insolente & vile qui ne songe aux infortunés que pour insulter à leur misere ; mais l'estime des hommes de mérite est un précieux dédommagement de ses outrages, & je ne puis qu'être flatté de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre piece. Quoiqu'accueillie du public, elle doit l'être des connoisseurs & des gens sensibles aux vrais charmes de la nature. L'effet le plus sûr de mes maximes qui est de m'attirer la haine des méchans & l'affection des gens de bien, & qui se marque autant par mes malheurs que par mes succès, m'apprend par l'approbation dont vous honorez mes écrits, ce qu'on doit attendre des vôtres, & me fait desirer, pour l'utilité publique, qu'ils tiennent tout ce que promet votre début. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. H. D. P.

Motiers, le 15 Juillet 1764.

Si mes raisons, Monsieur, contre la proposition qui m'a été faite par le canal de M. P*** vous paroissent mauvaises, celles que vous m'objectez ne me semblent pas meilleures, & dans ce qui regarde ma conduite, je crois pouvoir rester juge des motifs qui doivent me déterminer.

Il ne s'agit pas, je le sais, de ce que tel ou tel peut mériter par la loi du talion : mais il s'agit de l'objection par laquelle les Catholiques me fermeroient la bouche, en m'accusant de combattre ma propre religion. Vous écrivez contre les persécuteurs, me diroient-ils, & vous vous dites Protestant ! Vous avez donc tort ; car les Protestans sont tout aussi persécuteurs que nous, & c'est pour cela que nous ne devons point les tolérer, bien sûrs que s'ils devenoient les plus forts, ils ne nous toléreroient pas nous-mêmes. Vous nous trompez, ajouteroient-ils, ou vous vous trompez, en vous mettant en contradiction avec les vôtres, & nous prêchant d'autres maximes que les leurs. Ainsi l'ordre veut qu'avant d'attaquer les Catholiques, je commence par attaquer les Protestans, & par leur montrer qu'ils ne savent pas leur propre religion. Est-ce là, Monsieur, ce que vous m'ordonnez de faire ? Cette entreprise préliminaire rejetteroit l'autre encore loin, & il me paroît que la grandeur de la tâche ne vous effraie gueres, quand il n'est question que de l'imposer.

Que si les argumens *ad hominem* qu'on m'objecteroit vous paroissent peu embarrassans, ils me le paroissent beaucoup, à moi, & dans ce cas, c'est à celui qui sait les résoudre, d'en prendre le soin.

Il y a encore, ce me semble, quelque chose de dur & d'injuste de compter pour rien tout ce que j'ai fait, & de regarder ce qu'on me prescrit comme un nouveau travail à faire. Quand on a bien établi une vérité par cent preuves invincibles, ce n'est pas un si grand crime à mon avis, de ne pas courir après la cent & unieme,

ſur-tout ſi elle n'exiſte pas ; j'aime à dire des choſes utiles ; mais je n'aime pas à les répéter ; & ceux qui veulent abſolument des redites, n'ont qu'à prendre pluſieurs exemplaires du même écrit. Les Proteſtans de France jouiſſent maintenant d'un repos auquel je puis avoir contribué, non par de vaines déclamations comme tant d'autres, mais par de fortes raiſons politiques bien expoſées. Cependant voilà qu'ils me preſſent d'écrire en leur faveur ; c'eſt faire trop de cas de ce que je puis faire, ou trop peu de ce que j'ai fait. Ils avouent qu'ils ſont tranquilles ; mais ils veulent être mieux que bien, & c'eſt après que je les ai ſervi de toutes mes forces, qu'ils me reprochent de ne pas les ſervir au-delà de mes forces.

Ce reproche, Monſieur, me paroît peu reconnoiſſant de leur part, & peu raiſonné de la vôtre. Quand un homme revient d'un long combat, hors d'haleine, & couvert de bleſſures, eſt-il tems de l'exhorter gravement à prendre les armes, tandis qu'on ſe tient ſoi-même en repos ? Eh ! Meſſieurs, chacun ſon tour, je vous prie. Si vous êtes ſi curieux des coups, allez-en chercher votre part ; quant à moi, j'en ai bien la mienne ; il eſt tems de ſonger à la retraite ; mes cheveux gris m'avertiſſent que je ne ſuis plus qu'un vétéran ; mes maux & mes malheurs me preſcrivent le repos, & je ne ſors point de la lice, ſans y avoir payé de ma perſonne. *Sat Patriæ Priamoque datum.* Prenez mon rang, jeunes gens, je vous le cede ; gardez-le ſeulement comme j'ai fait ; & après cela ne vous tourmentez pas plus des exhortations indiſcretes, & des reproches déplacés, que je ne m'en tourmenterai déſormais.

Ainſi, Monſieur, je confirme à loiſir ce que vous m'accuſez d'avoir écrit à la hâte, & que vous jugez n'être pas digne de moi ; jugement auquel j'éviterai de répondre, faute de l'entendre ſuffiſamment.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, les aſſurances de tout mon reſpect.

LETTRE

A M.....

22 Juillet 1764.

JE crains, Monsieur, que vous n'alliez un peu vîte en besogne dans vos projets ; il faudroit, quand rien ne vous presse, proportionner la maturité des délibérations à l'importance des résolutions. Pourquoi quitter si brusquement l'état que vous aviez embrassé, tandis que vous pouviez à loisir vous arranger pour en prendre un autre, si tant est qu'on puisse appeller un état le genre de vie que vous vous êtes choisi, & dont vous serez peut-être aussi-tôt rebuté que du premier ? Que risquiez-vous à mettre un peu moins d'impétuosité dans vos démarches, & à tirer parti de ce retard, pour vous confirmer dans vos principes, & pour assurer vos résolutions par une plus mûre étude de vous-même ? Vous voilà seul sur la terre dans l'âge où l'homme doit tenir à tout ; je vous plains, & c'est pour cela que je ne puis vous approuver, puisque vous avez voulu vous isoler vous-même, au moment où cela vous convenoit le moins. Si vous croyez avoir suivi mes principes vous vous trompez, vous avez suivi l'impétuosité de votre âge ; une démarche d'un tel éclat valoit assurément la peine d'être bien pesée avant d'en venir à l'exécution. C'est une chose faite, je le sais : je veux seulement vous faire entendre que la maniere de la soutenir, ou d'en revenir, demande un peu plus d'examen que vous n'en avez mis à la faire.

Voici pis. L'effet naturel de cette conduite a été de vous brouiller avec Madame votre mere. Je vois, sans que vous me le montriez, le fil de tout cela ; & quand il n'y auroit que ce que vous me dites, à quoi bon aller effaroucher la conscience tranquille d'une mere, en lui montrant, sans nécessité, des sentimens différens des siens ? Il falloit, Monsieur, garder ces sentimens au-dedans de vous pour la regle de votre conduite ; & leur premier effet devoit être de vous faire endurer avec patience les tracasseries de vos prêtres, & de ne pas changer ces tracasseries en persécutions, en voulant secouer hau-

tement le joug de la Religion où vous étiez né. Je pense si peu comme vous sur cet article, que quoique le Clergé protestant me fasse une guerre ouverte, & que je sois fort éloigné de penser comme lui sur tous les points, je n'en demeure pas moins sincérement uni à la communion de notre Eglise, bien résolu d'y vivre & d'y mourir, s'il dépend de moi. Car il est très-consolant pour un croyant affligé, de rester en communauté de culte avec ses freres, & de servir Dieu conjointement avec eux. Je vous dirai plus, & je vous déclare que si j'étois né Catholique, je demeurerois Catholique, sachant bien que votre Eglise met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive, quand elle veut sonder l'abîme des choses; & je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable, en me prescrivant, pour le reste de ma vie, des regles de foi dont je ne me permets plus de sortir. Aussi je vous jure que je ne suis tranquille que depuis ce tems-là, bien convaincu que sans cette précaution, je ne l'aurois été de ma vie. Je vous parle, Monsieur, avec effusion de cœur, & comme un pere parleroit à son enfant. Votre brouillerie avec Madame votre mere me navre. J'avois dans mes malheurs la consolation de croire que mes écrits ne pouvoient faire que du bien; voulez-vous m'ôter encore cette consolation? Je sais que s'ils font du mal, ce n'est que faute d'être entendus; mais j'aurai toujours le regret de n'avoir pu me faire entendre. Cher ***, un fils brouillé avec sa mere a toujours tort: de tous les sentimens naturels le seul demeuré parmi nous, est l'affection maternelle. Le droit des meres est le plus sacré que je connoisse; en aucun cas, on ne peut le violer sans crime; raccommodez-vous donc avec la vôtre. Allez-vous jetter à ses pieds; à quelque prix que ce soit appaisez-la; soyez sûr que son cœur vous sera rouvert si le vôtre vous ramene à elle. Ne pouvez-vous sans fausseté lui faire le sacrifice de quelques opinions inutiles, ou du moins les dissimuler? Vous ne serez jamais appellé à persécuter personne; que vous importe le reste? Il n'y a pas deux morales. Celle du christianisme & celle de la philosophie sont la même; l'une & l'autre vous impose ici le même devoir; vous pouvez le remplir; vous le devez; la raison, l'honneur, votre intérêt, tout le veut; moi je l'exige, pour répondre aux sentimens dont vous m'honorez.

Si vous le faites, comptez ſur mon amitié, ſur toute mon eſtime, ſur mes ſoins, ſi jamais ils vous ſont bons à quelque choſe. Si vous ne le faites pas, vous n'avez qu'une mauvaiſe tête, ou qui pis eſt, votre cœur vous conduit mal, & je ne veux conſerver de liaiſons qu'avec des gens dont la tête & le cœur ſoient ſains.

LETTRE

A MYLORD MARÉCHAL.

Motiers, le 21 Août 1764.

LE plaiſir que m'a cauſé, Mylord, la nouvelle de votre heureuſe arrivée à Berlin par votre lettre du mois dernier, a été retardé par un voyage que j'avois entrepris, & que la laſſitude & le mauvais tems m'ont fait abandonner à moitié chemin. Un premier reſſentiment de ſciatique, mal héréditaire dans ma famille, m'effrayoit avec raiſon. Car jugez de ce que deviendroit cloué dans ſa chambre un pauvre malheureux qui n'a d'autre ſoulagement, ni d'autre plaiſir dans la vie que la promenade, & qui n'eſt plus qu'une machine ambulante? Je m'étois donc mis en chemin pour Aix, dans l'intention d'y prendre la douche, & auſſi d'y voir mes bons amis les Savoyards, le meilleur peuple, à mon avis, qui ſoit ſur la terre. J'ai fait la route juſqu'à Morges, pédeſtrement à mon ordinaire, aſſez careſſé par-tout. En traverſant le lac, & voyant de loin les clochers de Geneve, je me ſuis ſurpris à ſoupirer auſſi lâchement que j'aurois fait jadis pour une perfide maîtreſſe. Arrivé à Thonon, il a fallu rétrograder, malade, & ſous une pluie continuelle. Enfin me voici de retour, non cocu à la vérité, mais battu, mais content, puiſque j'apprends votre heureux retour auprès du Roi, & que mon protecteur & mon pere aime toujours ſon enfant.

Ce que vous m'apprenez de l'affranchiſſement des Payſans de Poméranie, joint à tous les autres traits pareils que vous m'avez ci-devant rapportés, me montre par-tout deux choſes également belles, ſavoir, dans l'objet le génie de Frédéric, & dans le choix le cœur de George.

On feroit une hiſtoire digne d'immortaliſer le Roi, ſans autres Mémoires que vos lettres.

A propos de Mémoires, j'attends avec impatience ceux que vous m'avez promis. J'abandonnerois volontiers la vie particuliere de votre frere, ſi vous les rendiez aſſez amples, pour en pouvoir tirer l'hiſtoire de votre Maiſon. J'y pourrois parler au long de l'Ecoſſe que vous aimez tant, & de votre illuſtre frere, & de ſon illuſtre frere, par lequel tout cela m'eſt devenu cher. Il eſt vrai que cette entrepriſe ſeroit immenſe & fort au-deſſus de mes forces, ſur-tout dans l'état où je ſuis; mais il s'agit moins de faire un ouvrage, que de m'occuper de vous, & de fixer mes indociles idées qui voudroient aller leur train malgré moi. Si vous voulez que j'écrive la vie de l'ami dont vous me parlez, que votre volonté ſoit faite; la mienne y trouvera toujours ſon compte, puiſqu'en vous obéiſſant je m'occuperai de vous. Bonjour, Mylord.

LETTRE
A MADAME LA C. DE B.

Motiers, le 26 Août 1764.

APRÈS les preuves touchantes, Madame, que j'ai eues de votre amitié dans les plus cruels momens de ma vie, il y auroit à moi de l'ingratitude de n'y pas compter toujours; mais il faut pardonner beaucoup à mon état; la confiance abandonne les malheureux, & je ſens au plaiſir que m'a fait votre lettre, que j'ai beſoin d'être ainſi raſſuré quelquefois. Cette conſolation ne pouvoit me venir plus à propos: après tant de pertes irréparables, & en dernier lieu celle de Monſieur de Luxembourg, il m'importe de ſentir qu'il me reſte des biens aſſez précieux pour valoir la peine de vivre. Le moment où j'eus le bonheur de le connoître, reſſembloit beaucoup à celui où je l'ai perdu; dans l'un & dans l'autre j'étois affligé, délaiſſé, malade. Il me conſola de tout; qui me conſolera de lui? Les amis que j'avois avant de le perdre; car mon cœur uſé par les maux, & déja

durci par les ans, eſt fermé déſormais à tout nouvel attachement.

Je ne puis penſer, Madame, que dans les critiques qui regardent l'éducation de Monſieur votre fils, vous compreniez ce que, ſur le parti que vous avez pris de l'envoyer à Leyde, j'ai écrit au chevalier de L***. Critiquer quelqu'un, c'eſt blâmer dans le public ſa conduite; mais dire ſon ſentiment à un ami commun ſur un pareil ſujet, ne s'appellera jamais critiquer; à moins que l'amitié n'impoſe la loi de ne dire jamais ce qu'on penſe, même en choſes où les gens du meilleur ſens peuvent n'être pas du même avis. Après la maniere dont j'ai conſtamment penſé & parlé de vous, Madame, je me décrierois moi-même, ſi je m'aviſois de vous critiquer. Je trouve, à la vérité, beaucoup d'inconvéniens à envoyer les jeunes gens dans les univerſités; mais je trouve auſſi que, ſelon les circonſtances, il peut y en avoir davantage à ne pas le faire, & l'on n'a pas toujours en ceci le choix du plus grand bien, mais du moindre mal. D'ailleurs, une fois la néceſſité de ce parti ſuppoſée, je crois comme vous qu'il y a moins de danger en Hollande que par-tout ailleurs.

Je ſuis ému de ce que vous m'avez marqué de Meſſieurs les Comtes de B***; jugez, Madame, ſi la bienveillance des hommes de ce mérite m'eſt précieuſe, à moi, que celle même des gens que je n'eſtime pas ſubjugue toujours? Je ne ſais ce qu'on eût fait de moi par les careſſes: heureuſement on ne s'eſt pas aviſé de me gâter là-deſſus. On a travaillé ſans relâche à donner à mon cœur, & peut-être à mon génie, le reſſort que naturellement ils n'avoient pas. J'étois né foible; les mauvais traitemens m'ont fortifié: à force de vouloir m'avilir, on m'a rendu fier.

Vous avez la bonté, Madame, de vouloir des détails ſur ce qui me regarde; que vous dirai-je? Rien n'eſt plus uni que ma vie; rien n'eſt plus borné que mes projets. Je vis au jour la journée ſans ſouci du lendemain, ou plutôt j'acheve de vivre avec plus de lenteur que je n'avois compté. Je ne m'en irai pas plutôt qu'il ne plaît à la nature; mais ſes longueurs ne laiſſent pas de m'embarraſſer; car je n'ai plus rien à faire ici. Le dégoût de toutes choſes me livre toujours plus à l'indolence & à l'oiſiveté. Les maux phyſiques me donnent ſeuls un peu d'activité. Le ſejour que j'habite, quoiqu'aſſez ſain pour les autres hommes, eſt pernicieux pour mon état; ce qui fait que

pour me dérober aux injures de l'air, & à l'importunité des désœuvrés, je vais errant par le pays durant la belle saison; mais aux approches de l'hiver qui est ici très-rude & très-long, il faut revenir & souffrir. Il y a long-tems que je cherche à déloger; mais où aller? Comment m'arranger? J'ai tout à la fois l'embarras de l'indigence & celui des richesses; toute espece de soin m'effraie; le transport de mes guenilles & de mes livres par ces montagnes est pénible & coûteux: c'est bien la peine de déloger de ma maison, dans l'attente de déloger bientôt de mon corps! Au lieu que restant où je suis, j'ai des journées délicieuses, errant sans souci, sans projet, sans affaires, de bois en bois & de rochers en rochers, rêvant toujours & ne pensant point. Je donnerois tout au monde pour savoir la botanique; c'est la véritable occupation d'un corps ambulant, & d'un esprit paresseux; je ne répondrois pas que je n'eusse la folie d'essayer de l'apprendre, si je savois par où commencer. Quant à ma situation du côté des ressources, n'en soyez point en peine; le nécessaire même abondant, ne m'a point manqué jusqu'ici, & probablement ne me manquera pas sitôt. Loin de vous gronder de vos offres, Madame, je vous en remercie; mais vous conviendrez qu'elles seroient mal placées si je m'en prévalois avant le besoin.

Vous vouliez des détails; vous devez être contente. Je suis très-content des vôtres, à cela près que je n'ai jamais pu lire le nom du lieu que vous habitez. Peut-être le connois-je, & il me seroit bien doux de vous y suivre, du moins par l'imagination. Au reste, je vous plains de n'en être encore qu'à la philosophie. Je suis bien plus avancé que vous, Madame: sauf mon devoir, & mes amis, me voilà revenu à rien.

Je ne trouve pas le Chevalier si déraisonnable puisqu'il vous divertit; s'il n'étoit que déraisonnable, il n'y parviendroit sûrement pas. Il est bien à plaindre dans les accès de sa goutte; car on souffre cruellement: mais il a du moins l'avantage de souffrir sans risque. Des scélérats ne l'assassineront pas, & personne n'a intérêt à le tuer. Etes-vous à portée, Madame, de voir souvent Madame la Maréchale? Dans les tristes circonstances où elle se trouve, elle a bien besoin de tous ses amis, & sur-tout de vous.

LETTRE

LETTRE

A M. BUTTA-FOCO (1).

Motiers-Travers, 22 Septembre 1764.

IL est superflu, Monsieur, de chercher à exciter mon zele pour l'entreprise que vous me proposez. La seule idée m'éleve l'ame & me transporte. Je croirois le reste de mes jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employé ; je croirois même avoir bien racheté l'inutilité des autres, si je pouvois rendre ce triste

(1) *Cette lettre est une réponse à celle de M. Butta-Foco, du 31 Août 1764, dont voici l'extrait.*

Vous avez fait mention des Corses dans votre Contrat Social d'une façon bien avantageuse pour eux. Un pareil éloge, lorsqu'il part d'une plume aussi sincere que la vôtre, est très-propre à exciter l'émulation & le desir de mieux faire. Il a fait souhaiter à la nation que vous voulussiez être cet homme sage qui pourroit lui procurer les moyens de conserver cette liberté qui lui a coûté tant de sang.
. . . . Qu'il seroit cruel de ne pas profiter de l'heureuse circonstance où se trouve la Corse pour se donner le gouvernement le plus conforme à l'humanité & à la raison ; le gouvernement le plus propre à fixer dans cette Isle la vraie liberté. . . . .

Une nation ne doit se flatter de devenir heureuse & florissante que par le moyen d'une bonne institution politique : notre Isle, comme vous le dites très-bien, Monsieur, est capable de recevoir une bonne législation, mais il faut un législateur ; & il faut que ce législateur ait vos principes, que son bonheur soit independant du nôtre, qu'il connoisse à fond la nature humaine, & que dans les progrès des tems se ménageant une gloire éloignée, il veuille travailler dans un siecle & jouir dans un autre. Daignez, Monsieur, être cet homme-là, & coopérer au bonheur de toute une nation en traçant le plan du systême politique qu'elle doit adopter. . . . .

Je sais bien, Monsieur, que le travail que j'ose vous prier d'entreprendre, exige des détails qui vous fassent connoître à fond notre vraie situation ; mais si vous daignez vous en charger, je vous fournirai toutes les lumieres qui pourront vous être nécessaires, & M. Paoli, Général de la nation, sera très empressé à vous procurer de Corse tous les éclaircissemens dont vous pourriez avoir besoin. Ce digne chef & ceux d'entre mes compatriotes qui sont à portée de connoître vos ouvrages, partagent mon desir & tous les sentimens d'estime que l'Europe entiere a pour vous, & qui vous sont dus à tant de titres, &c, &c, &c.

reſte bon en quelque choſe à vos braves compatriotes, ſi je pouvois concourir par quelque conſeil utile, aux vues de leur digne chef & aux vôtres ; de ce côté-là donc ſoyez ſûr de moi ; ma vie & mon cœur ſont à vous.

Mais, Monſieur, le zele ne donne pas les moyens, & le deſir n'eſt pas le pouvoir. Je ne veux pas faire ici ſottement le modeſte ; je ſens bien ce que j'ai, mais je ſens encore mieux ce qui me manque. Premiérement, par rapport à la choſe, il me manque une multitude de connoiſſances relatives à la nation & au pays ; connoiſſances indiſpenſables, & qui, pour les acquérir, demanderont de votre part beaucoup d'inſtructions, d'éclairciſſemens, de mémoires, &c ; de la mienne, beaucoup d'étude & de réflexions. Par rapport à moi, il me manque plus de jeuneſſe, un eſprit plus tranquille, un cœur moins épuiſé d'ennuis, une certaine vigueur de génie qui, même quand on l'a, n'eſt pas à l'épreuve des années & des chagrins ; il me manque la ſanté, le tems ; il me manque, accablé d'une maladie incurable & cruelle, l'eſpoir de voir la fin d'un long travail, que la ſeule attente du ſuccès peut donner le courage de ſuivre ; il me manque, enfin, l'expérience dans les affaires qui, ſeule, éclaire plus ſur l'art de conduire les hommes que toutes les méditations.

Si je me portois paſſablement, je me dirois : J'irai en Corſe. Six mois paſſés ſur les lieux m'inſtruiront plus que cent volumes. Mais comment entreprendre un voyage auſſi pénible, auſſi long, dans l'état où je ſuis ? le ſoutiendrois-je ? me laiſſeroit-on paſſer ? Mille obſtacles m'arrêteroient en allant ; l'air de la mer acheveroit de me détruire avant le retour : je vous avoue que je deſire mourir parmi les miens.

Vous pouvez être preſſé ; un travail de cette importance ne peut être qu'une affaire de très-longue haleine, même pour un homme qui ſe porteroit bien. Avant de ſoumettre mon ouvrage à l'examen de la Nation & de ſes Chefs, je veux commencer par en être content moi-même : je ne veux rien donner par morceaux : l'ouvrage doit être un ; l'on n'en ſauroit juger ſéparément. Ce n'eſt déja pas peu de choſe que de me mettre en état de commencer ; pour achever, cela va loin.

Il ſe préſente auſſi des réflexions ſur l'état précaire où ſe trouve encore votre iſle. Je ſais que ſous un chef tel qu'ils l'ont aujourd'hui, les Corſes n'ont rien à craindre de Gênes : je crois qu'ils n'ont rien à

craindre non plus des troupes qu'on dit que la France y envoie ; & ce qui me confirme dans ce ſentiment, eſt de voir un auſſi bon patriote que vous me paroiſſez l'être, reſter, malgré l'envoi de ces troupes, au ſervice de la Puiſſance qui les donne. Mais, Monſieur, l'indépendance de votre pays n'eſt point aſſurée, tant qu'aucune Puiſſance ne la reconnoît ; & vous m'avouerez qu'il n'eſt pas encourageant pour un auſſi grand travail, de l'entreprendre, ſans ſavoir s'il peut avoir ſon uſage, même en le ſuppoſant bon.

Ce n'eſt point pour me refuſer à vos invitations, Monſieur, que je vous fais ces objections, mais pour les ſoumettre à votre examen & à celui de M. Paoli. Je vous crois trop gens de bien l'un & l'autre, pour vouloir que mon affection pour votre patrie me faſſe conſumer le peu de tems qui me reſte à des ſoins qui ne ſeroient bons à rien.

Examinez donc, Meſſieurs ; jugez vous-mêmes, & ſoyez sûrs que l'entrepriſe dont vous m'avez jugé digne, ne manquera point par ma volonté.

Recevez, je vous prie, mes très-humbles ſalutations.

ROUSSEAU.

P. S. En reliſant votre lettre, je vois, Monſieur, qu'à la premiere lecture, j'ai pris le change ſur votre objet. J'ai cru que vous demandiez un corps complet de légiſlation, & je vois que vous demandez ſeulement une inſtitution politique ; ce qui me fait juger que vous avez déja un corps de loix civiles, autre que le droit écrit, ſur lequel il s'agit de calquer une forme de gouvernement qui s'y rapporte. La tâche eſt moins grande, ſans être petite, & il n'eſt pas sûr qu'il en réſulte un tout auſſi parfait ; on n'en peut juger que ſur le recueil complet de vos loix.

LETTRE
AU MÊME.

Motiers, le 15 Octobre 1764.

JE ne sais, Monsieur, pourquoi votre Lettre du 3 ne m'est parvenue que hier. Ce retard me force, pour profiter du courier, de vous répondre à la hâte, sans quoi ma Lettre n'arriveroit pas à Aix assez tôt pour vous y trouver.

Je ne puis gueres espérer d'être en état d'aller en Corse. Quand je pourrois entreprendre ce voyage, ce ne seroit que dans la belle saison; d'ici là le tems est précieux, il faut l'épargner tant qu'il est possible, & il sera perdu jusqu'à ce que j'aie reçu vos instructions. Je joins ici une note rapide des premieres dont j'ai besoin; les vôtres me seront toujours nécessaires dans cette entreprise. Il ne faut point là-dessus me parler, Monsieur, de votre insuffisance. A juger de vous par vos Lettres, je dois plus me fier à vos yeux qu'aux miens; & à juger par vous de votre peuple, il a tort de chercher ses guides hors de chez lui.

Il s'agit d'un si grand objet, que ma témérité me fait trembler; n'y joignons pas du moins l'étourderie, j'ai l'esprit très-lent; l'âge & les maux le ralentissent encore: un gouvernement provisionnel a ses inconvéniens. Quelqu'attention qu'on ait à ne faire que les changemens nécessaires, un établissement tel que celui que nous cherchons, ne se fait point sans un peu de commotion, & l'on doit tâcher au moins de n'en avoir qu'une. On pourroit d'abord jetter les fondemens, puis élever plus à loisir l'édifice; mais cela suppose un plan déja fait, & c'est pour tracer ce plan même qu'il faut le plus méditer. D'ailleurs, il est à craindre qu'un établissement imparfait ne fasse plus sentir ses embarras que ses avantages, & que cela ne dégoûte le peuple de l'achever. Voyons toutefois ce qui se peut faire: les mémoires dont j'ai besoin reçus, il me faut bien six mois pour m'instruire, & autant au moins pour digérer mes instructions; de sorte que du printems prochain en un an, je pourrois proposer mes premieres idées sur une forme

provisionnelle, & au bout de trois autres années mon plan complet d'institution. Comme on ne doit promettre que ce qui dépend de lui, je ne suis pas sûr de mettre en état mon travail en si peu de tems ; mais je suis si sûr de ne pouvoir l'abréger, que s'il faut rapprocher un de ces deux termes, il vaut mieux que je n'entreprenne rien.

Je suis charmé du voyage que vous faites en Corse dans ces circonstances ; il ne peut que nous être très-utile. Si, comme je n'en doute pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux ce qu'il faut me dire, que je ne puis voir ce que je dois vous demander. Mais, permettez-moi une curiosité que m'inspirent l'estime & l'admiration. Je voudrois savoir tout ce qui regarde M. Paoli ; quel âge a-t-il ? est-il marié ? a-t-il des enfans ? où a-t-il appris l'art militaire ? comment le bonheur de sa nation l'a-t-il mis à la tête de ses troupes ? quelles fonctions exerce-t-il dans l'administration politique & civile ? ce grand homme se résoudroit-il à n'être que citoyen dans sa patrie, après en avoir été le sauveur ? Sur-tout parlez-moi sans déguisement à tous égards ; la gloire, le repos, le bonheur de votre peuple dépendent ici plus de vous que de moi. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

Mémoire joint à cette Réponse.

Une bonne carte de la Corse, où les districts soient marqués & distingués par leurs noms, même, s'il se peut, par des couleurs.

Une exacte description de l'Isle, son histoire naturelle, ses productions, sa culture, sa division par district : le nombre, la grandeur, la situation des villes, bourgs, paroisses, le dénombrement du peuple aussi exact qu'il sera possible ; l'état des forteresses, des ports ; l'industrie, les arts, la marine ; le commerce qu'on fait, celui qu'on pourroit faire, &c.

Quel est le nombre, le crédit du Clergé ; quelles sont ses maximes, quelle est sa conduite relativement à la patrie. Y a-t-il des Maisons anciennes, des Corps privilégiés, de la Noblesse ; les villes ont-elles des droits municipaux ? En sont-elles fort jalouses ?

Quelles sont les mœurs du peuple, ses goûts, ses occupations, ses amusemens, l'ordre & les divisions militaires, la discipline, la maniere de faire la guerre, &c.

L'hiſtoire de la nation jusqu'à ce moment, les loix, les ſtatuts; tout ce qui regarde l'adminiſtration actuelle, les inconvéniens qu'on y trouve, l'exercice de la juſtice, les revenus publics, l'ordre économique, la maniere de poſer & de lever les taxes; ce que paie à-peu-près le peuple, & ce qu'il peut payer annuellement & l'un portant l'autre.

Ceci contient en général les inſtructions néceſſaires; mais les unes veulent être détaillées, il ſuffit de dire les autres ſommairement. En général, tout ce qui fait le mieux connoître le génie national ne ſauroit être trop expliqué. Souvent un trait, un mot, une action dit plus que tout un livre; mais il vaut mieux trop que pas aſſez.

LETTRE

AU MÊME.

Motiers-Travers, 24 Mars 1765.

JE vois, Monſieur, que vous ignorez dans quel gouffre de nouveaux malheurs je me trouve englouti. Depuis votre pénultieme lettre, on ne m'a pas laiſſé reprendre haleine un inſtant. J'ai reçu votre premier envoi, ſans pouvoir preſque y jetter les yeux. Quant à celui de Perpignan, je n'en ai pas ouï parler. Cent fois j'ai voulu vous écrire; mais l'agitation continuelle, toutes les ſouffrances du corps & de l'eſprit, l'accablement de mes propres affaires, ne m'ont pas permis de ſonger aux vôtres. J'attendois un moment d'intervalle; il ne vient point, il ne viendra point; & dans l'inſtant même où je vous réponds, je ſuis malgré mon état, dans le riſque de ne pouvoir finir ma lettre ici.

Il eſt inutile, Monſieur, que vous comptiez ſur le travail que j'avois entrepris, il m'eût été trop doux de m'occuper d'une ſi glorieuſe tâche: cette conſolation m'eſt ôtée: mon ame épuiſée d'ennuis n'eſt plus en état de penſer: mon cœur eſt le même encore, mais je n'ai plus de tête: ma faculté intelligente eſt éteinte: je ne ſuis plus capable de ſuivre un objet avec quelque attention; & d'ailleurs, que voudriez-vous que fît un malheureux fugitif qui malgré la protection du Roi de Pruſſe Souverain du pays, malgré la protection de Mylord Maréchal qui en eſt Gouverneur, mais malheureuſement trop éloi-

gnés l'un & l'autre, y boit les affronts comme l'eau ; & ne pouvant plus vivre avec honneur dans cet asyle, est forcé d'aller errant en chercher un autre sans savoir plus où le trouver? ...

Si fait pourtant, Monsieur, j'en sais un digne de moi, & dont je ne me crois pas indigne : c'est parmi vous, braves Corses, qui savez être libres, qui savez être justes & qui fûtes trop malheureux pour n'être pas compatissans. Voyez, Monsieur, ce qui se peut faire ; parlez-en à M. Paoli. Je demande à pouvoir louer dans quelque canton solitaire une petite maison pour y finir mes jours en paix. J'ai ma gouvernante qui depuis vingt ans me soigne dans mes infirmités continuelles ; c'est une fille de quarante-cinq ans, françoise, catholique, honnête & sage, & qui se résout de venir, s'il le faut, au bout de l'univers, partager mes miseres & me fermer les yeux. Je tiendrai mon petit ménage avec elle, & je tâcherai de ne point rendre les soins de l'hospitalité incommodes à mes voisins.

Mais, Monsieur, je dois vous tout dire : il faut que cette hospitalité soit gratuite, non quant à la subsistance, je ne serai là-dessus à charge à personne, mais quant au droit d'asyle qu'il faut qu'on m'accorde sans intérêt. Car sitôt que je serai parmi vous, n'attendez rien de moi sur le projet qui vous occupe. Je le répete je suis desormais hors d'etat d'y songer ; & quand je ne le serois pas, je m'en abstiendrois par cela même que je vivrois au milieu de vous ; car j'eus & j'aurai toujours pour maxime inviolable de porter le plus profond respect au gouvernement sous lequel je vis, sans me mêler de vouloir jamais le censurer & critiquer, ou réformer en aucune maniere. J'ai même ici une raison de plus & pour moi d'une très-grande force. Sur le peu que j'ai parcouru de vos memoires, je vois que mes idées different prodigieusement de celles de votre nation. Il ne seroit pas possible que le plan que je proposerois ne fît beaucoup de mécontens, & peut-être vous-même tout le premier. Or, Monsieur, je suis rassasié de disputes & de querelles. Je ne veux plus voir ni faire de mecontens autour de moi, à quelque prix que ce puisse être. Je soupire après la tranquillité la plus profonde, & mes derniers vœux sont d'être aimé de tout ce qui m'entoure, & de mourir en paix. Ma résolution là-dessus est inébranlable. D'ailleurs, mes maux continuels m'absorbent & augmentent mon indolence. Mes propres affaires exigent de

mon tems plus que je n'y en peux donner. Mon esprit usé n'est plus capable d'aucune autre application. Que si peut-être la douceur d'une vie calme prolonge mes jours assez pour me ménager des loisirs, & que vous me jugiez capable d'écrire votre histoire, j'entreprendrai volontiers ce travail honorable qui satisfera mon cœur, sans trop fatiguer ma tête, & je serois fort flatté de laisser à la postérité ce monument de mon séjour parmi vous; mais ne me demandez rien de plus. Comme je ne veux pas vous tromper, je me reprocherois d'acheter votre protection au prix d'une vaine attente.

Dans cette idée qui m'est venue j'ai plus consulté mon cœur que mes forces; car dans l'état où je suis, il est peu apparent que je soutienne un si long voyage, d'ailleurs très-embarrassant, sur-tout avec ma gouvernante & mon petit bagage. Cependant pour peu que vous m'encouragiez je le tenterai, cela est certain, dussai-je rester & périr en route; mais il me faut au moins une assurance morale d'être en repos pour le reste de ma vie; car c'en est fait, Monsieur, je ne peux plus courir. Malgré mon état critique & précaire, j'attendrai dans ce pays votre réponse avant de prendre aucun parti, mais je vous prie de différer le moins possible; car malgré toute ma patience, je puis n'être pas le maître des événemens. Je vous embrasse & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire, quant à vos prêtres, qu'ils seront bien difficiles s'ils ne sont contens de moi. Je ne dispute jamais sur rien. Je ne parle jamais de religion. J'aime naturellement même autant votre Clergé que je hais le nôtre. J'ai beaucoup d'amis parmi le Clergé de France, & j'ai toujours très-bien vécu avec eux; mais quoi qu'il arrive, je ne veux point changer de religion, & je souhaite qu'on ne m'en parle jamais, d'autant plus que cela seroit inutile.

Pour ne pas perdre de tems, en cas d'affirmation, il faudroit m'indiquer quelqu'un à Livourne à qui je pusse demander des instructions pour le passage.

LETTRE

LETTRE
AU MÊME.

Motiers, 26 Mai 1765.

LA crise orageuse que je viens d'essuyer, Monsieur, l'incertitude du parti qu'elle me feroit prendre, m'ont fait différer de vous répondre & de vous remercier jusqu'à ce que je fusse déterminé. Je le suis maintenant par une suite d'événemens qui, m'offrant en ce pays sinon la tranquillité du moins la sureté, me font prendre le parti d'y rester sous la protection déclarée & confirmée du Roi & du gouvernement. Ce n'est pas que jaie perdu le plus vrai desir de vivre dans le vôtre; mais l'épuisement total de mes forces, les soins qu'il faudroit prendre, les fatigues qu'il faudroit essuyer, d'autres obstacles encore qui naissent de ma situation, me font du moins pour le moment abandonner mon entreprise, à laquelle, malgré ces difficultés, mon cœur ne peut se résoudre à renoncer tout-à-fait encore. Mais, mon cher Monsieur, je vieillis, je dépéris, les forces me quittent, le desir s'irrite & l'espoir s'éteint. Quoi qu'il en soit, recevez & faites agréer à M. Paoli mes plus vifs, mes plus tendres remerciemens de l'asyle qu'il a bien voulu m'accorder. Peuple brave & hospitalier! ..... Non, je n'oublierai jamais un moment de ma vie que vos cœurs, vos bras, vos foyers m'ont été ouverts à l'instant qu'il ne me restoit presqu'aucun autre asyle en Europe. Si je n'ai point le bonheur de laisser mes cendres dans votre Isle, je tâcherai d'y laisser du moins quelque monument de ma reconnoissance, & je m'honorerai aux yeux de toute la terre de vous appeller mes hôtes & mes protecteurs.

Je reçus bien par M. le Chevalier R... la lettre de M. Paoli; mais pour faire entendre pourquoi j'y répondis en si peu de mots, & d'un ton si vague, il faut vous dire, Monsieur, que le bruit de la proposition que vous m'aviez faite, s'étant répandu sans que je sache comment, M. de Voltaire fit entendre à tout le monde que cette proposition étoit une invention de sa façon; il prétendoit m'avoir écrit au nom des Corses une lettre contrefaite dont j'avois été la dupe.

Comme j'étois très-sûr de vous, je le laissai dire, j'allai mon train & je ne vous en parlai pas même. Mais il fit plus: il se vanta l'hiver dernier que malgré Mylord Maréchal & le Roi même, il me feroit chasser du pays. Il avoit des émissaires, les uns connus, les autres secrets. Dans le fort de la fermentation à laquelle mon dernier écrit servit de prétexte, arrive ici M. de R.... ; il vient me voir de la part de M. Paoli, sans m'apporter aucune lettre, ni de la sienne, ni de la vôtre, ni de personne ; il refuse de se nommer, il venoit de Geneve, il avoit vu mes plus ardens ennemis, on me l'écrivoit. Son long séjour en ce pays, sans y avoir aucune affaire, avoit l'air du monde le plus mystérieux. Ce séjour fut précisément le tems où l'orage fut excité contre moi. Ajoutez qu'il avoit fait tous ses efforts pour savoir quelles relations je pouvois avoir en Corse. Comme il ne vous avoit point nommé, je ne voulus point vous nommer non plus. Enfin il m'apporte la lettre de M. Paoli dont je ne connoissois point l'écriture ; jugez si tout cela devoit m'être suspect ? Qu'avois-je à faire en pareil cas ? — lui remettre une réponse dont, à tout événement, on ne pût tirer d'éclaircissement ; c'est ce que je fis.

Je voudrois à présent vous parler de nos affaires & de nos projets, mais ce n'en est gueres le moment. Accablé de soins, d'embarras ; forcé d'aller me chercher une autre habitation à cinq ou six lieues d'ici, les seuls soucis d'un déménagement très-incommode m'absorberoient quand je n'en aurois point d'autres ; & ce sont les moindres des miens. A vue de pays, quand ma tête se remettroit, ce que je regarde comme impossible, de plus d'un an d'ici, il ne seroit pas en moi de m'occuper d'autre chose que de moi-même. Ce que je vous promets, & sur quoi vous pouvez compter dès à présent, est que pour le reste de ma vie, je ne serai plus occupé que de moi ou de la Corse : toute autre affaire est entiérement bannie de mon esprit. En attendant, ne négligez pas de rassembler des matériaux, soit pour l'histoire, soit pour l'institution ; ils sont les mêmes. Votre gouvernement me paroît être sur un pied à pouvoir attendre. J'ai, parmi vos papiers, un mémoire daté de Vescovado 1764, que je présume être de votre façon, & que je trouve excellent. L'ame & la tête du vertueux Paoli feront plus que tout le reste. Avec tout cela pouvez-vous manquer d'un bon gouvernement provisionnel ? Aussi-bien, tant que des puissances étran-

geres se mêleront de vous, ne pourrez-vous gueres établir autre chose.

Je voudrois bien, Monsieur, que nous puissions nous voir : deux ou trois jours de conférence éclairciroient bien des choses. Je ne puis gueres être assez tranquille cette année pour vous rien proposer : mais vous seroit-il possible, l'année prochaine, de vous ménager un passage par ce pays? J'ai dans la tête que nous nous verrions avec plaisir, & que nous nous quitterions contens l'un de l'autre. Voyez, puisque voilà l'hospitalité établie entre nous, venez user de votre droit. Je vous embrasse.

LETTRE

A M. DE C***.

Motiers, 6 Octobre 1764.

JE vous remercie, Monsieur, de votre derniere piece, & du plaisir que m'a fait sa lecture. Elle décide le talent qu'annonçoit la premiere, & déja l'auteur m'inspire assez d'estime pour oser lui dire du mal de son ouvrage. Je n'aime pas trop qu'à votre âge, vous fassiez le grand-pere, que vous me donniez un intérêt si tendre pour le petit-fils que vous n'avez point ; & que dans une Epître où vous dites de si belles choses, je sente que ce n'est pas vous qui parlez. Evitez cette métaphysique à la mode, qui depuis quelque tems obscurcit tellement les vers françois qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'esprit. Les vôtres ne sont pas dans ce cas encore, mais ils y tomberoient, si la différence qu'on sent entre votre premiere piece, & la seconde alloit en augmentant. Votre Epître abonde, non-seulement en grands sentimens, mais en pensées philosophiques auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop. Par exemple, en louant dans les jeunes gens la foi qu'ils ont, & qu'on doit à la vertu, croyez-vous, que leur faire entendre que cette foi n'est qu'une erreur de leur âge, soit un bon moyen de la leur conserver? Il ne faut pas, Monsieur, pour paroître au-dessus des préjugés, saper les fondemens de la morale. Quoiqu'il n'y ait aucune parfaite vertu sur la terre, il n'y a peut-

être aucun homme qui ne ſurmonte ſes penchans en quelque choſe, & qui par conſéquent n'ait quelque vertu; les uns en ont plus, les autres moins. Mais ſi la meſure eſt indéterminée, eſt-ce à dire que la choſe n'exiſte point? C'eſt ce qu'aſſurément vous ne croyez point, & que pourtant vous faites entendre. Je vous condamne, pour réparer cette faute, à faire une piece, où vous prouverez que malgré les vices des hommes, il y a parmi eux des vertus, & même de la vertu, & qu'il y en aura toujours. Voilà, Monſieur, de quoi s'élever à la plus haute philoſophie: il y en a davantage à combattre les préjugés philoſophiques qui ſont nuiſibles, qu'à combattre les préjugés populaires qui ſont utiles. Entreprenez hardiment cet ouvrage, & ſi vous le traitez, comme vous le pouvez faire, un prix ne ſauroit vous manquer.

En vous parlant des gens qui m'accablent dans mes malheurs, & qui me portent leurs coups en ſecret, j'étois bien éloigné, Monſieur, de ſonger à rien qui eût le moindre rapport au Parlement de Paris. J'ai pour cet illuſtre Corps, les mêmes ſentimens qu'avant ma diſgrace, & je rends toujours la même juſtice à ſes membres, quoiqu'ils me l'aient ſi mal rendue. Je veux même penſer qu'ils ont cru faire envers moi leur devoir d'hommes publics; mais c'en étoit un pour eux de mieux l'apprendre. On trouveroit difficilement un fait, où le droit des gens fût violé d'autant de manieres: mais quoique les ſuites de cette affaire m'aient plongé dans un gouffre de malheurs d'où je ne ſortirai de ma vie, je n'en ſais nul mauvais gré à ces Meſſieurs. Je ſais que leur but n'étoit point de me nuire, mais ſeulement d'aller à leurs fins. Je ſais qu'ils n'ont pour moi ni amitié, ni haine; que mon être & mon ſort eſt la choſe du monde qui les intéreſſe le moins. Je me ſuis trouvé ſur leur paſſage comme un caillou qu'on pouſſe avec le pied ſans y regarder. Je connois à-peu-près leur portée & leurs principes. Ils ne doivent pas dire qu'ils ont fait leur devoir, mais qu'ils ont fait leur métier.

Lorſque vous voudrez m'honorer de quelque témoignage de ſouvenir, & me faire quelque part de vos travaux littéraires, je les recevrai toujours avec intérêt & reconnoiſſance. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D***.

Motiers, le 4 Novembre 1764.

Bien des remerciemens, Monſieur, du Dictionnaire philoſophique. Il eſt agréable à lire ; il y regne une bonne morale ; il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût dans le cœur de l'Auteur & de tous les hommes. Mais ce même Auteur eſt preſque toujours de mauvaiſe foi dans les extraits de l'Ecriture ; il raiſonne ſouvent fort mal, & l'air de ridicule & de mépris qu'il jette ſur des ſentimens reſpectés des hommes, réjailliſſant ſur les hommes mêmes, me paroît un outrage fait à la ſociété. Voilà mon ſentiment & peut-être mon erreur, que je me crois permis de dire, mais que je n'entends faire adopter à qui que ce ſoit.

Je ſuis fort touché de ce que vous me marquez de la part de M. & Mde. de Buffon. Je ſuis bien aiſe de vous avoir dit ce que je penſois de cet homme illuſtre avant que ſon ſouvenir réchauffât mes ſentimens pour lui, afin d'avoir tout l'honneur de la juſtice que j'aime à lui rendre, ſans que mon amour-propre s'en ſoit mêlé. Ses écrits m'inſtruiront & me plairont toute ma vie. Je lui crois des égaux parmi ſes contemporains en qualité de penſeur & de philoſophe : mais en qualité d'écrivain je ne lui en connois point. C'eſt la plus belle plume de ſon ſiecle ; je ne doute point que ce ne ſoit là le jugement de la poſtérité. Un de mes regrets eſt de n'avoir pas été à portée de le voir davantage & de profiter de ſes obligeantes invitations. Je ſens combien ma tête & mes écrits auroient gagné dans ſon commerce. Je quittai Paris au moment de ſon mariage ; ainſi je n'ai point eu le bonheur de connoître Mde. de Buffon, mais je ſais qu'il a trouvé dans ſa perſonne & dans ſon mérite l'aimable & digne récompenſe du ſien. Que Dieu les béniſſe l'un & l'autre de vouloir bien s'intéreſſer à ce pauvre proſcrit. Leurs bontés ſont une des conſolations de ma vie : qu'ils ſachent, je vous en ſupplie, que je les honore & les aime de tout mon cœur.

Je ſuis bien éloigné, Monſieur, de renoncer aux pélerinages projettés. Si la ferveur de la Botanique vous dure encore, & que vous ne rebutiez pas un éleve à barbe griſe, je compte plus que jamais aller herboriſer cet été ſur vos pas. Mes pauvres Corſes ont bien maintenant d'autres affaires que d'aller établir l'Utopie au milieu d'eux. Vous ſavez la marche des troupes Françoiſes; il faut voir ce qu'il en réſultera. En attendant, il faut gémir tout bas, & aller herboriſer.

Vous me rendez fier en me marquant que Mlle. B*** n'oſe me venir voir à cauſe des bienſéances de ſon ſexe, & qu'elle a peur de moi comme d'un circoncis. Il y a plus de quinze ans que les jolies femmes me faiſoient en France l'affront de me traiter comme un bon homme ſans conſéquence, juſqu'à venir dîner avec moi tête-à-tête dans la plus inſultante familiarité, juſqu'à m'embraſſer dédaigneuſement devant tout le monde comme le grand-pere de leur nourrice. Graces au Ciel, me voilà bien rétabli dans ma dignité, puiſque les Demoiſelles me font l'honneur de ne m'oſer venir voir.

LETTRE
A M. HIRZEL.

11 Novembre 1764.

JE reçois, Monſieur, avec reconnoiſſance la ſeconde édition du Socrate ruſtique, & les bontés dont m'honore ſon digne Hiſtorien. Quelque étonnant que ſoit le Héros de votre livre, l'Auteur ne l'eſt pas moins à mes yeux. Il y a plus de payſans reſpectables que de ſavans qui les reſpectent & qui l'oſent dire. Heureux le pays où des Klyioggs cultivent la terre, & où des Hirzels cultivent les Lettres! L'abondance y regne & les vertus y ſont en honneur.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes remerciemens & mes ſalutations.

LETTRE
A M. DUCLOS.

Motiers, le 2 Décembre 1764.

JE crois, mon cher ami, qu'au point où nous en sommes, la rareté des lettres est plus une marque de confiance que de négligence; votre silence peut m'inquiéter sur votre santé, mais non sur votre amitié, & j'ai lieu d'attendre de vous la même sécurité sur la mienne. Je suis errant tout l'été, malade tout l'hiver, & en tout tems si surchargé de désœuvrés, qu'à peine ai-je un moment de relâche pour écrire à mes amis.

Le recueil fait par Duchesne, est en effet incomplet, & qui pis est très-fautif; mais il n'y manque rien que vous ne connoissiez, excepté ma réponse aux lettres écrites de la Campagne, qui n'est pas encore publique. J'espérois vous la faire remettre aussi-tôt qu'elle seroit à Paris; mais on m'apprend que M. de Sartine en a défendu l'entrée, quoiqu'assurément il n'y ait pas un mot dans cet ouvrage, qui puisse déplaire à la France ni aux François, & que le Clergé Catholique y ait à son tour les rieurs aux dépens du nôtre. Malheur aux opprimés, sur-tout quand ils le sont injustement; car alors ils n'ont pas même le droit de se plaindre, & je ne serois pas étonné qu'on me fît pendre, uniquement pour avoir dit & prouvé que je ne méritois pas d'être décrété. Je pressens le contre-coup de cette défense en ce pays. Je vois d'avance le parti qu'en vont tirer mes implacables ennemis, & sur tout *ipse doli fabricator Epeus.*

J'ai toujours le projet de faire enfin moi-même un recueil de mes écrits, dans lequel je pourrai faire entrer quelques chiffons qui sont encore en manuscrit, & entr'autres le petit conte dont vous parlez, puisque vous jugez qu'il en vaut la peine. Mais outre que cette entreprise m'effraie, sur-tout dans l'état où je suis, je ne sais pas trop où la faire. En France il n'y faut pas songer. La Hollande est trop loin de moi. Les Libraires de ce pays n'ont pas d'assez vastes débouchés pour cette entreprise ; les profits en seroient peu de chose :

& je vous avoue que je n'y ſonge, que pour me procurer du pain durant le reſte de mes malheureux jours, ne me ſentant plus en état d'en gagner. Quant aux mémoires de ma vie dont vous parlez, ils ſont très-difficiles à faire ſans compromettre perſonne ; pour y ſonger il faut plus de tranquillité qu'on ne m'en laiſſe, & que je n'en aurai probablement jamais ; ſi je vis toutefois, je n'y renonce pas ; vous avez toute ma confiance, mais vous ſentez qu'il y a des choſes qui ne ſe diſent pas de ſi loin.

Mes courſes dans nos montagnes ſi riches en plantes, m'ont donné du goût pour la botanique ; cette occupation convient fort à une machine ambulante à laquelle il eſt interdit de penſer. Ne pouvant laiſſer ma tête vide, je la veux empailler ; c'eſt de foin qu'il faut l'avoir pleine, pour être libre & vrai, ſans crainte d'être décrété. J'ai l'avantage de ne connoître encore que dix plantes, en comptant l'hyſope ; j'aurai long-tems du plaiſir à prendre, avant d'en être aux arbres de nos forêts.

J'attends avec impatience votre nouvelle édition des Conſidérations ſur les mœurs. Puiſque vous avez des facilités pour tout le Royaume, adreſſez le paquet à Pontarlier, à moi directement, ce qui ſuffit, ou à M. Junet, Directeur des poſtes ; il me le fera parvenir. Vous pouvez auſſi le remettre à Duchesne, qui me le fera paſſer avec d'autres envois. Je vous demanderai même ſans façon de faire relier l'exemplaire, ce que je ne puis faire ici ſans le gâter ; je le prendrai ſecrétement dans ma poche en allant herboriſer, & quand je ne verrai point d'Archers autour de moi, j'y jetterai les yeux à la dérobée. Mon cher ami, comment faites-vous pour penſer être honnête homme, & ne vous pas faire pendre ? Cela me paroît difficile, en vérité. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE
A MYLORD MARÉCHAL.

8 Décembre 1764.

Sur la derniere lettre, Mylord, que vous avez dû recevoir de moi, vous aurez pu juger du plaiſir que m'a cauſé celle dont vous m'avez honoré le 24 Octobre. Vous m'avez fait ſentir un peu cruellement, à quel point je vous ſuis attaché, & trois mois de ſilence de votre part, m'ont plus affecté & navré que ne fit le décret du Conſeil de Geneve. Tant de malheurs ont rendu mon cœur inquiet, & je crains toujours de perdre ce que je deſire ſi ardemment de conſerver. Vous êtes mon ſeul protecteur, le ſeul homme à qui j'aie de véritables obligations, le ſeul ami ſur lequel je compte, le dernier auquel je me ſois attaché, & auquel il n'en ſuccédera jamais d'autres. Jugez ſur cela, ſi vos bontés me ſont cheres, & ſi votre oubli m'eſt facile à ſupporter.

Je ſuis fâché que vous ne puiſſiez habiter votre maiſon que dans un an. Tant qu'on en eſt encore aux châteaux en Eſpagne, toute habitation nous eſt bonne en attendant; mais quand enfin l'expérience & la raiſon nous ont appris qu'il n'y a de véritable jouiſſance que celle de ſoi-même, un logement commode & un corps ſain deviennent les ſeuls biens de la vie, & dont le prix ſe fait ſentir de jour en jour, à meſure qu'on eſt détaché du reſte. Comme il n'a pas fallu ſi long-tems pour faire votre jardin, j'eſpere que dès-à-préſent il vous amuſe, & que vous en tirez déja de quoi fournir ces *olives* ſi ſavoureuſes, que ſans être fort gourmand, je regrette tous les jours.

Que ne puis-je m'inſtruire auprès de vous dans une culture plus utile, quoique plus ingrate! Que mes bons & infortunés Corſes ne peuvent-ils, par mon entremiſe, profiter de vos longues & profondes obſervations ſur les hommes & les gouvernemens? Mais je ſuis loin de vous. N'importe: ſans ſonger à l'impoſſibilité du ſuccès, je m'occuperai de ces pauvres gens, comme ſi mes rêveries leur pouvoient être utiles. Puiſque je ſuis dévoué aux chimeres, je veux du moins m'en

forger d'agréables. En songeant à ce que les hommes pourroient être, je tâcherai d'oublier ce qu'ils sont. Les Corses sont, comme vous le dites fort bien, plus près de cet état desirable, qu'aucun autre peuple. Par exemple, je ne crois pas que la dissolubilité des mariages, très-utile dans le Brandebourg, le fût de long-tems en Corse, où la simplicité des mœurs & la pauvreté générale rendent encore les grandes passions inactives, & les mariages paisibles & heureux. Les femmes sont laborieuses & chastes; les hommes n'ont de plaisirs que dans leur maison : dans cet état, il n'est pas bon de leur faire envisager comme possible, une séparation qu'ils n'ont nulle occasion de desirer.

Je n'ai point encore reçu la lettre avec la traduction de *Fletcher*, que vous m'annoncez. Je l'attendois pour vous écrire; mais voyant que le paquet ne vient point, je ne puis différer plus long-tems. Mylord, j'ai le cœur plein de vous sans cesse. Songez quelquefois à votre fils le cadet.

LETTRE
A M. ABAUZIT.

En lui envoyant les Lettres de la Montagne.

Motiers, 9 Décembre 1764.

DAIGNEZ, vénérable Abauzit, écouter mes justes plaintes : combien j'ai gémi que le Conseil & les Ministres de Geneve m'aient mis en droit de leur dire des vérités si dures ! Mais puisqu'enfin je leur dois ces vérités, je veux payer ma dette. Ils ont rebuté mon respect, ils auront désormais toute ma franchise. Pesez mes raisons, & prononcez. Ces Dieux de chair ont pu me punir si j'étois coupable ; mais si Caton m'absout, ils n'ont pu que m'opprimer.

LETTRE
A M. D***.

Motiers, le 13 Décembre 1764.

JE vous parlerai maintenant, Monſieur, de mon affaire (1), puiſque vous voulez bien vous charger de mes intérêts. J'ai revu mes gens, leur ſociété eſt augmentée d'un Libraire de France, homme entendu, qui aura l'inſpection de la partie typographique. Ils ſont en état de faire les fonds néceſſaires, ſans avoir beſoin de ſouſcription ; & c'eſt d'ailleurs une voie à laquelle je ne conſentirai jamais, par de très-bonnes raiſons, trop longues à détailler dans une lettre.

En combinant toutes les parties de l'entrepriſe, & ſuppoſant un plein ſuccès, j'eſtime qu'elle doit donner un profit net de cent mille francs. Pour aller d'abord au rabais, réduiſons-le à cinquante. Je crois que ſans être déraiſonnable, je puis porter mes prétentions au quart de cette ſomme, d'autant plus que cette entrepriſe demande de ma part un travail aſſidu de trois ou quatre ans, qui ſans doute achevera de m'épuiſer, & me coûtera plus de peine à préparer & revoir mes feuilles, que je n'en eus à les compoſer.

Sur cette conſidération, & laiſſant à part celle du profit, pour ne ſonger qu'à mes beſoins, je vois que ma dépenſe ordinaire depuis vingt ans, a été l'un dans l'autre, de ſoixante louis par an. Cette dépenſe deviendra moindre, lorſqu'abſolument ſéqueſtré du Public, je ne ſerai plus accablé de ports de lettres & de viſites, qui, par la loi de l'hoſpitalité, me forcent d'avoir une table pour les ſurvenans.

Je pars de ce petit calcul, pour fixer ce qui m'eſt néceſſaire pour vivre en paix le reſte de mes jours, ſans manger le pain de perſonne ; réſolution formée depuis long-tems, & dont, quoi qu'il arrive, je ne me départirai jamais.

Je compte pour ma part, ſur un fonds de dix à douze mille livres ; & j'aime mieux ne pas faire l'entrepriſe, s'il faut me réduire à moins,

(1) L'Edition générale de ſes ouvrages.

parce qu'il n'y a que le repos du reste de mes jours que je veuille acheter par quatre ans d'esclavage.

Si ces Messieurs peuvent me faire cette somme, mon dessein est de la placer en rentes viageres ; & puisque vous voulez bien vous charger de cet emploi, elle vous sera comptée, & tout est dit. Il convient seulement pour la sûreté de la chose, que tout soit payé, avant que l'on commence l'impression du dernier volume, parce que je n'ai pas le tems d'attendre le débit de l'édition pour assurer mon état.

Mais comme une telle somme en argent comptant pourroit gêner les entrepreneurs, vu les grandes avances qui leur sont nécessaires, ils aimeront mieux me faire une rente viagere, ce qui, vu mon âge & l'état de ma santé, leur doit probablement tourner plus à compte. Ainsi, moyennant des sûretés dont vous soyez content, j'accepterai la rente viagere, sauf une somme en argent comptant, lorsqu'on commencera l'édition, & pourvu que cette somme ne soit pas moindre que cinquante louis, je m'en contente en déduction du capital dont on me fera la rente.

Voilà, Monsieur, les divers arrangemens dont je leur laisserois le choix, si je traitois directement avec eux : mais comme il se peut que je me trompe, ou que j'exige trop, ou qu'il y ait quelque meilleur parti à prendre pour eux ou pour moi, je n'entends point vous donner en cela des regles auxquelles vous deviez vous tenir dans cette négociation. Agissez pour moi comme un bon tuteur pour son pupille, mais ne chargez pas ces Messieurs d'un traité qui leur soit onéreux. Cette entreprise n'a de leur part qu'un objet de profit, il faut qu'ils gagnent ; de ma part, elle a un autre objet, il suffit que je vive ; & toute réflexion faite, je puis bien vivre à moins de ce que je vous ai marqué. Ainsi n'abusons pas de la résolution où ils paroissent être d'entreprendre cette affaire à quelque prix que ce soit : comme tout le risque demeure de leur côté, il doit être récompensé par les avantages. Faites l'accord dans cet esprit, & soyez sûr que de ma part il sera ratifié.

Je vous vois avec plaisir prendre cette peine. Voilà, Monsieur, le seul compliment que je vous ferai jamais.

LETTRE
A M***.

Au sujet d'un Mémoire en faveur des Protestans, que l'on devoit adresser aux Evêques de France.

1765.

LA lettre, Monsieur, & le mémoire de M*** que vous m'avez envoyés confirment bien l'estime & le respect que j'avois pour leur auteur. Il y a dans ce mémoire des choses qui sont tout-à-fait bien ; cependant il me paroît que le plan & l'exécution demanderoient une refonte conforme aux excellentes observations contenues dans votre lettre. L'idée d'adresser un mémoire aux Evêques, n'a pas tant pour but de les persuader eux-mêmes, que de persuader indirectement la Cour & le Clergé Catholique, qui seront plus portés à donner au Corps Episcopal le tort dont on ne les chargera pas eux-mêmes. D'où il doit arriver que les Evêques auront honte d'élever des oppositions à la tolérance des Protestans, ou que s'ils font ces oppositions, ils attireront contr'eux la clameur publique, & peut-être les rebuffades de la Cour.

Sur cette idée, il paroît qu'il ne s'agit pas tant, comme vous le dites très-bien, d'explications sur la doctrine qui sont assez connues & ont été données mille fois, que d'une exposition politique & adroite de l'utilité dont les Protestans sont à la France : à quoi l'on peut ajouter la bonne remarque de M*** sur l'impossibilité reconnue de les réunir à l'Eglise, & par conséquent sur l'inutilité de les opprimer : oppression qui ne pouvant les détruire, ne peut servir qu'à les aliéner.

En prenant les Evêques, qui, pour la plupart, sont des plus grandes Maisons du royaume, du côté des avantages de leur naissance & de leurs places, on peut leur montrer avec force, combien ils doivent être attachés au bien de l'Etat, à proportion du bien dont il les comble, & des privileges qu'il leur accorde : combien il seroit horrible à eux de préférer leur intérêt & leur ambition particuliere, au bien général d'une société dont ils sont les principaux membres : on peut

leur prouver que leurs devoirs de citoyens, loin d'être opposés à ceux de leur ministere, en reçoivent de nouvelles forces; que l'humanité, la religion, la patrie, leur prescrivent la même conduite, & la même obligation de protéger leurs malheureux freres opprimés, plutôt que de les poursuivre. Il y a mille choses vives & saillantes à dire là-dessus, en leur faisant honte d'un côté, de leurs maximes barbares, sans pourtant les leur reprocher; & de l'autre, en excitant contr'eux l'indignation du ministere & des autres ordres du royaume, sans pourtant paroître y tâcher.

Je suis, Monsieur, si pressé, si accablé, si surchargé de lettres, que je ne puis vous jetter ici quelques idées, qu'avec la plus grande rapidité. Je voudrois pouvoir entreprendre ce mémoire; mais cela m'est absolument impossible, & j'en ai bien du regret; car outre le plaisir de bien faire, j'y trouverois un des plus beaux sujets qui puissent honorer la plume d'un auteur. Cet ouvrage peut-être un chef-d'œuvre de politique & d'éloquence, pourvu qu'on y mette le tems: mais je ne crois pas qu'il puisse être bien traité par un Théologien. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D.

Motiers, le 24 Janvier *1765*.

JE vous avoue que je ne vois qu'avec effroi l'engagement (1) que je vais prendre avec la compagnie en question, si l'affaire se consomme: ainsi, quand elle manqueroit, j'en serois très-peu puni. Cependant, comme j'y trouverois des avantages solides, & une commodité très-grande pour l'exécution d'une entreprise que j'ai à cœur; que d'ailleurs je ne veux pas répondre malhonnêtement aux avances de ces Messieurs, je desire, si l'entreprise se rompt, que ce ne soit pas par ma faute. Du reste, quoique je trouve les demandes que vous avez

(1) Pour une édition générale de ses ouvrages.

faites en mon nom un peu fortes, je suis fort d'avis, puisqu'elles sont faites, qu'il n'en soit rien rabattu.

Je vous reconnois bien, Monsieur, dans l'arrangement que vous me proposez au défaut de celui-là ; mais quoique j'en sois pénétré de reconnoissance, je me reconnoîtrois peu moi-même, si je pouvois l'accepter sur ce pied-là. Toutefois j'y vois une ouverture pour sortir, avec votre aide, d'un furieux embarras où je suis : car, dans l'état précaire où sont ma santé & ma vie, je mourrois dans une perplexité bien cruelle, en songeant que je laisse mes papiers, mes effets & ma gouvernante à la merci d'un inconnu. Il y aura bien du malheur, si l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, & la confiance que j'ai en vous, ne nous amenent pas à quelqu'arrangement qui contente votre cœur, sans faire souffrir le mien. Quand vous serez une fois mon dépositaire universel, je serai tranquille ; & il me semble que le repos de mes jours m'en sera plus doux, quand je vous en serai redevable. Je voudrois seulement qu'au préalable, nous pussions faire une connoissance encore plus intime. J'ai des projets de voyage pour cet été. Ne pourrions-nous en faire quelqu'un ensemble ? Votre bâtiment vous occupera-t-il si fort, que vous ne puissiez le quitter quelques semaines, même quelques mois, si le cas y échéoit ? Mon cher Monsieur, il faut commencer par beaucoup se connoître, pour savoir bien ce qu'on fait quand on se lie. Je m'attendris à penser qu'après une vie si malheureuse, peut-être trouverai-je encore des jours sereins près de vous, & que peut-être une chaîne de traverses m'a-t-elle conduit à l'homme que la Providence appelle à me fermer les yeux ? Au reste, je vous parle de mes voyages, parce qu'à force d'habitude les déplacemens sont devenus pour moi des besoins. Durant toute la belle saison, il m'est impossible de rester plus de deux ou trois jours en place, sans me contraindre & sans souffrir.

LETTRE
A M. LE C. DE***.

Motiers, le 26 Janvier 1765.

JE ſuis pénétré, Monſieur, des témoignages d'eſtime & de confiance dont vous m'honorez : mais comme vous dites fort bien, laiſſons les complimens, & s'il eſt poſſible allons à l'utile.

Je ne crois pas que ce que vous deſirez de moi, ſe puiſſe exécuter avec ſuccès d'emblée dans une ſeule lettre, que Madame la Comteſſe ſentira d'abord être votre ouvrage. Il vaut mieux, ce me ſemble, puiſque vous m'aſſurez qu'elle eſt portée à bien penſer de moi, que je faſſe avec elle les avances d'une correſpondance qui fera naître aiſément les ſujets dont il s'agit, & ſur leſquels je pourrai lui préſenter mes réflexions de moi-même à meſure qu'elle m'en fournira l'occaſion. Car il arrivera de deux choſes l'une, ou m'accordant quelque confiance elle épanchera quelquefois ſon honnête & vertueux cœur en m'écrivant, & alors la liberté que je prendrai de lui dire mon ſentiment, autoriſée par elle-même ne pourra lui déplaire ; ou elle reſtera dans une réſerve qui doit me ſervir de regle, & alors n'ayant point l'honneur d'être connu d'elle, de quel droit m'ingérer à lui donner des leçons ? La lettre ci-jointe eſt écrite dans cette vue & prépare les matieres dont nous aurons à traiter ſi ce texte lui agrée. Diſpoſez de cette lettre, je vous ſupplie, pour la donner ou la ſupprimer ſelon qu'il vous paroîtra plus convenable.

En vérité, Monſieur, je ſuis enchanté de vous & de votre digne épouſe. Qu'aimable & tendre doit être un mari qui peint ſa femme ſous des traits ſi charmans. Elle peut vous aimer trop pour votre repos, mais jamais trop pour votre mérite, ni vous, l'aimer jamais aſſez pour le ſien. Je ne connois rien de plus intéreſſant que le tableau de votre union, & tracé par vous-même. Toutefois voyez que ſans y ſonger vous n'ayez donné peut-être à ſa délicateſſe quelque raiſon particuliere de craindre votre éloignement. Monſieur, les cœurs ſenſibles ſont faciles à bleſſer, tout les alarme, & ils ſont d'un

ſi

ſi grand prix qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter. Les ſoins amoureux de nouveaux époux bientôt ſe relâchent. Les témoignages d'un attachement durable, fondé ſur l'eſtime & ſur la vertu, ſont moins frivoles & font plus d'effet. Laiſſez à votre femme le plaiſir de ſacrifier quelquefois ſes goûts aux vôtres, mais qu'elle voie toujours que vous cherchez votre bonheur dans le ſien, & que vous la diſtinguez des autres femmes par des ſentimens à l'épreuve du tems. Quand une fois elle ſera bien convaincue de la ſolidité de votre attachement, elle n'aura pas peur que vous lui ſoyez enlevé par des folles. Pardon, Monſieur, vous demandez des avis pour Madame la Comteſſe, & c'eſt à vous que j'oſe en donner. Mais vous m'inſpirez un intérêt ſi vif pour votre union, qu'en vous parlant de tout ce qui me ſemble propre à l'affermir, je crois déja me mêler de mes affaires.

LETTRE
A Mme. LA C. DE***.

Motiers, 26 Janvier 1765.

J'APPRENDS, Madame, que vous êtes une femme auſſi vertueuſe qu'aimable, que vous avez pour votre mari autant de tendreſſe qu'il en a pour vous, & que c'eſt à tous égards dire autant qu'il eſt poſſible. On ajoute que vous m'honorez de votre eſtime & que vous m'en préparez même un témoignage qui me donneroit l'honneur d'appartenir à votre ſang par des devoirs (1).

En voilà plus qu'il ne faut, Madame, pour m'attacher par le plus vif intérêt au bonheur d'un ſi digne couple, & bien aſſez, j'eſpere, pour m'autoriſer à vous marquer ma reconnoiſſance pour la part qui me vient de vous des bontés qu'a pour moi Monſieur le Comte de ***. J'ai penſé que l'heureux événement qui s'approche pouvoit ſelon vos

---

(1) Mme. la C. de B. avoit paru ſouhaiter que M. Rouſſeau voulût être le parrain de l'enfant dont elle étoit ſur le point d'accoucher.

arrangemens, me mettre avec vous en correfpondance, & pour un objet fi refpectable je fens du plaifir à la prévenir.

Une autre idée me fait livrer à mon zele avec confiance. Les devoirs de Monfieur le Comte de *** l'appelleront quelquefois loin de vous. Je rends trop de juftice à vos fentimens nobles pour douter que fi le charme de votre préfence lui faifoit oublier ces devoirs, vous ne les lui rappellaffiez vous-même avec courage. Comme un amour fondé fur la vertu peut fans danger braver l'abfence, il n'a rien de la molleffe du vice, il fe renforce par les facrifices qui lui coûtent, & dont il s'honore à fes propres yeux. Que vous êtes heureufe, Madame, d'avoir un mérite qui vous met au-deffus des craintes, & un époux qui fait fi bien en fentir le prix! Plus il aura de comparaifons à faire, plus il s'applaudira de fon bonheur.

Dans ces intervalles, vous pafferez un tems très-doux à vous occuper de lui, des chers gages de fa tendreffe, à lui en parler dans vos lettres, à en parler à ceux qui prennent part à votre union. Dans ce nombre oferois-je, Madame, me compter auprès de vous pour quelque chofe. J'en ai le droit par mes fentimens; effayez fi j'entends les vôtres, fi je fens vos inquiétudes, fi quelquefois je puis les calmer. Je ne me flatte pas d'adoucir vos peines, mais c'eft quelque chofe que les partager, & voilà ce que je ferai de tout mon cœur. Recevez, Madame, je vous fupplie, les affurances de mon refpect.

LETTRE

A MADAME LA M. DE V.

Motiers, le 3 Février 1765.

AU milieu des foins que vous donne, Madame, le zele pour votre famille, & au premier moment de votre convalefcence, vous vous occupez de moi; vous preffentez les nouveaux dangers où vont me replonger les fureurs de mes ennemis, indignés que j'aie ofé montrer leur injuftice. Vous ne vous trompez pas, Madame; on ne peut rien

imaginer de pareil à la rage qu'ont excité les Lettres de la Montagne. Messieurs de Berne viennent de défendre cet ouvrage en termes très-insultans ; je ne serois pas surpris qu'on me fit un mauvais parti sur leurs terres, lorsque j'y remettrai le pied. Il faut en ce pays même toute la protection du Roi pour m'y laisser en sûreté ; le Conseil de ***, qui souffle le feu tant ici qu'en Hollande, attend le moment d'agir ouvertement à son tour, & d'achever de m'écraser s'il lui est possible. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que griffes pour me déchirer, & que gueules ouvertes pour m'engloutir. J'espérois du moins plus d'humanité du côté de la France, mais j'avois tort ; coupable du crime irrémissible d'être injustement opprimé, je n'en dois attendre que mon coup de grace. Mon parti est pris, Madame ; je laisserai tout faire, tout dire, & je me tairai ; ce n'est pourtant pas faute d'avoir à parler.

Je sens qu'il est impossible qu'on me laisse respirer en paix ici. Je suis trop près de *** & de ***. La passion de cette heureuse tranquillité m'agite & me travaille chaque jour davantage. Si je n'espérois la trouver à la fin, je sens que ma constance acheveroit de m'abandonner. J'ai quelque envie d'essayer de l'Italie, dont le climat & l'inquisition me seront peut-être plus doux qu'en France & qu'ici. Je tâcherai cet été de me traîner de ce côté là, pour y chercher un gîte paisible ; & si je le puis trouver, je vous promets bien qu'on n'entendra plus parler de moi. Repos, repos, chere idole de mon cœur, où te trouverai-je ? Est-il possible que personne n'en veuille laisser jouir un homme qui ne troubla jamais celui de personne ! Je ne serois pas surpris d'être à la fin forcé de me réfugier chez les Turcs, & je ne doute point que je n'y fusse accueilli avec plus d'humanité & d'équité que chez les Chrétiens.

On vous dit donc, Madame, que M. de Voltaire m'a écrit sous le nom du Général Paoli, & que j'ai donné dans le piége. Ceux qui disent cela, ne font gueres plus d'honneur, ce me semble, à la probité de M. de Voltaire qu'à mon discernement. Depuis la réception de votre lettre, voici ce qui m'est arrivé. Un Chevalier de Malte, qui a beaucoup bavardé dans Geneve, & qui dit venir d'Italie, est venu me voir, il y a quinze jours, de la part du Général Paoli, faisant beaucoup l'empressé des commissions dont il se disoit chargé

près de moi, mais me disant au fond très-peu de chose, & m'étalant d'un air important, d'assez chétives paperasses fort pochetées. A chaque piece qu'il me montroit, il étoit tout étonné de me voir tirer d'un tiroir, la même piece, & la lui montrer à mon tour. J'ai vu que cela le mortifioit d'autant plus, qu'ayant fait tous ses efforts pour savoir quelles relations je pouvois avoir eues en Corse, il n'a pu là-dessus m'arracher un seul mot. Comme il ne m'a point apporté de lettres, & qu'il n'a voulu ni se nommer, ni me donner la moindre notion de lui, je l'ai remercié des visites qu'il vouloit continuer de me faire. Il n'a pas laissé de passer encore ici dix ou douze jours sans me revenir voir. J'ignore ce qu'il y a fait. On m'apprend qu'il est reparti d'hier.

Vous vous imaginez bien, Madame, qu'il n'est plus question pour moi de la Corse, tant à cause de l'état où je me trouve, que par mille raisons qu'il vous est aisé d'imaginer. Ces Messieurs dont vous me parlez (1), ont de la santé, du pain, du repos; ils ont la tête libre, & le cœur épanoui par le bien-être; ils peuvent méditer & travailler à leur aise; selon toute apparence les troupes Françoises, s'ils vont dans le pays, ne maltraiteront point leurs personnes; & s'ils n'y vont pas, n'empêcheront point leur travail. Je desire passionnément voir une législation de leur façon : mais j'avoue que j'ai peine à voir quel fondement ils pourroient lui donner en Corse : car malheureusement les femmes de ce pays-là sont très-laides; & très-chastes, qui pis est.

Que mon voyage projetté n'aille pas, Madame, vous faire renoncer au vôtre. J'en ai plus besoin que jamais, & tout peut très-bien s'arranger, pourvu que vous veniez au commencement, ou à la fin de la belle saison. Je compte ne partir qu'à la fin de Mai, & revenir au mois de Septembre.

(1) Messieurs Helvetius & Diderot, auxquels les Corses, disoit-on, s'étoient adressés pour avoir un plan de législation.

LETTRE
A M. D.

Motiers, le 7 Février 1764.

JE ne doute point, Monſieur, qu'hier jour de Deux-Cent, on n'ait brûlé mon livre à Geneve; du moins toutes les meſures étoient priſes pour cela. Vous aurez ſu qu'il fut brûlé le 22 à la Haye. Rey me marque que l'Inquiſiteur a écrit dans ce pays-là beaucoup de lettres, & que le Miniſtre Ch*** de Geneve s'eſt donné de grands mouvemens. Au ſurplus on laiſſe Rey fort tranquille. Tout cela n'eſt-il pas plaiſant? Cette affaire s'eſt tramée avec beaucoup de ſecret & de diligence; car le Comte de B***, qui m'écrivit peu de jours auparavant, n'en ſavoit rien. Vous me direz; pourquoi ne l'a-t-il pas empêchée au moment de l'exécution? Monſieur, j'ai partout des amis puiſſans, illuſtres, & qui, j'en ſuis très-sûr, m'aiment de tout leur cœur; mais ce ſont tous gens droits, bons, doux, pacifiques, qui dédaignent toute voie oblique. Au contraire, mes ennemis ſont ardens, adroits, intrigans, ruſés, infatigables pour nuire, & qui manœuvrent toujours ſous terre, comme les taupes. Vous ſentez que la partie n'eſt pas égale. L'Inquiſiteur eſt l'homme le plus actif que la terre ait produit; il gouverne en quelque façon toute l'Europe.

Tu dois régner, ce monde eſt fait pour les méchans. Je ſuis très sûr qu'à moins que je ne lui ſurvive, je ſerai perſécuté juſqu'à la mort.

Je ne digere point que M. de*** ſuppoſe que c'eſt moi qui m'attire ſa haine. Eh! qu'ai-je donc fait pour cela? Si l'on parle trop de moi, ce n'eſt pas ma faute: je me paſſerois d'une célébrité acquiſe à ce prix. Marquez à M. de*** tout ce que votre amitié pour moi vous inſpirera, & en attendant que je ſois en état de lui écrire, parlez-lui, je vous ſupplie, de tous les ſentimens dont vous me ſavez pénétré pour lui.

M. Vernes déſavoue hautement, & avec horreur, le libelle où j'ai

mis ſon nom. Il m'a écrit là-deſſus une lettre honnête, à laquelle j'ai répondu ſur le même ton, offrant de contribuer autant qu'il me ſeroit poſſible, à répandre ſon déſaveu. Malgré la certitude où je croyois être que l'ouvrage étoit de lui, certains faits récens me font ſoupçonner qu'il pourroit bien être de quelqu'un qui ſe cache ſous ſon manteau.

Au reſte, l'imprimé de Paris s'eſt très-promptement & très-ſingulièrement répandu à Geneve. Pluſieurs particuliers en ont reçu par la poſte des exemplaires ſous enveloppe, avec ces ſeuls mots écrits d'une main de femme : *Liſez, bonnes gens !* Je donnerois tout au monde, pour ſavoir qui eſt cette aimable femme qui s'intéreſſe ſi vivement à un pauvre opprimé, & qui fait marquer ſon indignation en termes ſi brefs & ſi pleins d'énergie.

J'avois bien prévu, Monſieur, que votre calcul ne ſeroit pas admiſſible, & qu'auprès d'un homme que vous aimez, votre cœur feroit déraiſonner votre tête en matiere d'intérêt. Nous cauſerons de cela plus à notre aiſe, en herboriſant cet été ; car, loin de renoncer à nos caravanes, même en ſuppoſant le voyage d'Italie, je veux bien tâcher qu'il n'y nuiſe pas. Au reſte, je vous dirai que je ſens en moi, depuis quelques jours, une révolution qui m'étonne. Ces derniers événemens qui devoient achever de m'accabler, m'ont, je ne ſais comment, rendu tranquille, & même aſſez gai. Il me ſemble que je donnois trop d'importance à des jeux d'enfans. Il y a dans toutes ces brûleries quelque choſe de ſi niais & de ſi bête, qu'il faut être plus enfant qu'eux pour s'en émouvoir. Ma vie morale eſt finie. Eſt-ce la peine de tant choiſir la terre où je dois laiſſer mon corps ? La partie la plus précieuſe de moi-même eſt déja morte : les hommes n'y peuvent plus rien, & je ne regarde plus ces tas de Magiſtrats ſi barbares, que comme autant de vers qui s'amuſent à ronger mon cadavre.

La machine ambulante ſe montera donc cet été pour aller herboriſer ; & ſi l'amitié peut la réchauffer encore, vous ſerez le Prométhée qui me rapportera le feu du ciel. Bonjour, Monſieur.

LETTRE
AU LORD MARÉCHAL D'ÉCOSSE.

Motiers, le 11 Février 1765.

Vous savez, Mylord, une partie de ce qui m'arrive. La brûlerie de la Haye, la défense de Berne, ce qui se prépare à Geneve; mais vous ne pouvez savoir tout. Des malheurs si constans, une animosité si universelle commençoient à m'accabler tout-à-fait. Quoi que les mauvaises nouvelles se multiplient depuis la réception de votre lettre, je suis plus tranquille & même assez gai. Quand ils m'auront fait tout le mal qu'ils peuvent, je pourrai les mettre au pis. Graces à la protection du Roi, & à la vôtre, ma personne est en sureté contre leurs atteintes; mais elle ne l'est pas contre leurs tracasseries, & ils me le font bien sentir. Quoi qu'il en soit, si ma tête s'affoiblit & s'altere, mon cœur me reste en bon état. Je l'éprouve en lisant votre derniere lettre & le billet que vous avez écrit pour la communauté de Couvet. Je crois que M. Meuron s'acquittera avec plaisir de la commission que vous lui donnez; je n'en dirois pas autant de l'adjoint que vous lui associez pour cet effet, malgré l'empressement qu'il affecte. Un des tourmens de ma vie est d'avoir quelquefois à me plaindre des gens que vous aimez, & à me louer de ceux que vous n'aimez pas. Combien tout ce qui vous est attaché me seroit cher, s'il vouloit seulement ne pas repousser mon zele. Mais vos bontés pour moi font ici bien des jaloux, & dans l'occasion ces jaloux ne me cachent pas trop leur haine. Puisse-t-elle augmenter sans cesse au même prix. Ma bonne sœur Emétulla, conservez-moi soigneusement notre pere. Si je le perdois je serois le plus malheureux des êtres.

Avez-vous pu croire que j'aie fait la moindre démarche pour obtenir la permission d'imprimer ici le recueil de mes écrits, ou pour empêcher que cette permission ne fût révoquée? Non, Mylord, j'étois si parfaitement là-dessus dans vos sentimens sans les connoitre, que dès le commencement je parlai sur ce ton aux associés qui se présenterent, & à M*** qui a bien voulu se charger de traiter avec eux.

La propoſition eſt venue d'eux, & je ne me ſuis point preſſé d'y conſentir. Du reſte, je n'ai rien demandé, je ne demande rien, je ne demanderai rien, & quoi qu'il arrive on ne pourra pas ſe vanter de m'avoir fait un refus, qui après tout me nuira moins qu'à eux-mêmes, puiſqu'il ne fera qu'ôter au pays cinq ou ſix cents mille francs que j'y aurois fait entrer de cette maniere, & qu'on ne rebutera peut-être pas ſi dédaigneuſement ailleurs. Mais s'il arrivoit contre toute attente, que la permiſſion fût accordée ou ratifiée, j'avoue que j'en ſerois touché comme ſi perſonne n'y gagnoit que moi ſeul, & que je m'attacherois au pays pour le reſte de ma vie.

Comme probablement cela n'arrivera pas, & que le voiſinage de Geneve me devient de jour en jour plus inſupportable, je cherche à m'en éloigner à tout prix; il ne me reſte à choiſir que deux aſyles, l'Angleterre ou l'Italie. Mais l'Angleterre eſt trop éloignée; il y fait trop cher vivre, & mon corps ni ma bourſe n'en ſupporteroit pas le trajet. Reſte l'Italie & ſur-tout Veniſe, dont le climat & l'inquiſition ſont plus doux qu'en Suiſſe. Mais St. Marc quoiqu'apôtre ne pardonne gueres, & j'ai bien dit du mal de ſes enfans. Toutefois je crois qu'à la fin j'en courrai les riſques, car j'aime encore mieux la priſon & la paix que la liberté & la guerre. Le tumulte où je ſuis ne me permet encore de rien réſoudre; je vous en dirai davantage quand mes ſens ſeront plus raſſis. Un peu de vos conſeils me ſeroit bien néceſſaire: car je ſuis ſi malheureux quand j'agis de moi-même, qu'après avoir bien raiſonné *deteriora ſequor*.

LETTRE

A MESSIEURS DE LUC.

24 Février 1765.

J'APPRENDS, Meſſieurs, que vous êtes en peine des lettres que vous m'avez écrites. Je les ai toutes reçues juſqu'à celle du 15 Février incluſivement. Je regarde votre ſituation comme décidée. Vous êtes trop gens de bien pour pouſſer les choſes à l'extrême, & ne pas préférer

férer la paix à la liberté. Un peuple cesse d'être libre quand les loix ont perdu leur force; mais la vertu ne perd jamais la sienne, & l'homme vertueux demeure libre toujours. Voilà désormais, Messieurs, votre ressource; elle est assez grande, assez belle, pour vous consoler de tout ce que vous perdez comme Citóyens.

Pour moi je prends le seul parti qui me reste, & je le prends irrévocablement. Puisqu'avec des intentions aussi pures, puisqu'avec tant d'amour pour la justice & pour la vérité, je n'ai fait que du mal sur la terre, je n'en veux plus faire, & je me retire au-dedans de moi. Je ne veux plus entendre parler de Geneve ni de ce qui s'y passe. Ici finit notre correspondance. Je vous aimerai toute ma vie, mais je ne vous écrirai plus. Embrassez pour moi votre pere. Je vous embrasse, Messieurs, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. MEURON,
PROCUREUR-GÉNÉRAL.

25 Février 1765.

J'APPRENDS, Monsieur, avec quelle bonté de cœur, & avec quelle vigueur de courage vous avez pris la défense d'un pauvre opprimé. Poursuivi par la Classe, & défendu par vous, je puis bien dire comme Pompée: *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Toutefois je suis malheureux, mais non pas vaincu; mes persécuteurs, au contraire, ont tout fait pour ma gloire, puisque c'est par eux que j'ai pour protecteur le plus grand des Rois, pour pere le plus vertueux des hommes, & pour patron l'un des plus éclairés Magistrats.

LETTRE
A M. DE P.

25 Février 1765.

Votre lettre, Monſieur, m'a pénétré juſqu'aux larmes. Que la bienveillance eſt une douce choſe! & que ne donnerois-je pas pour avoir celle de tous les honnêtes gens! Puiſſent mes nouveaux patriotes m'accorder la leur à votre exemple! puiſſe le lieu de mon refuge être auſſi celui de mes attachemens! Mon cœur eſt bon, il eſt ouvert à tout ce qui lui reſſemble, il n'a beſoin, j'en ſuis très-ſûr, que d'être connu pour être aimé. Il reſte après la ſanté trois biens qui rendent ſa perte plus ſupportable, la paix, la liberté, l'amitié. Tout cela, Monſieur, ſi je le trouve, me deviendra plus doux encore, lorſque j'en pourrai jouir près de vous.

LETTRE
A M. DE C. P. A. A.

Février 1765.

J'attendois des réparations, Monſieur, & vous en exigez; nous ſommes fort loin de compte. Je veux croire que vous n'avez point concouru, dans les lieux où vous êtes, aux iniquités qui ſont l'ouvrage de vos confreres; mais il falloit, Monſieur, vous élever contre une manœuvre ſi oppoſée à l'eſprit du chriſtianiſme, & ſi deshonorante pour votre état. La lâcheté n'eſt pas moins repréhenſible que la violence dans les Miniſtres du Seigneur. Dans tous les pays du monde il eſt permis à l'innocent de défendre ſon innocence. Dans le vôtre on l'en punit, on fait plus, on oſe employer la religion à cet uſage. Si vous avez proteſté contre cette profanation, vous êtes excepté dans mon livre, & je ne vous dois point de réparation; ſi

vous n'avez pas protesté, vous êtes coupable de connivence, & je vous en dois encore moins.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes salutations & mon respect.

LETTRE
A M. CLAIRAUT.

Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

LE souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi, vous cause une nouvelle importunité de ma part. Il s'agiroit de vouloir bien être, pour la seconde fois, Censeur d'un de mes ouvrages. C'est une très-mauvaise rapsodie que j'ai compilée il y a plusieurs années, sous le nom de *Dictionnaire de Musique*, & que je suis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain. Dans le torrent des malheurs qui m'entraîne, je suis hors d'état de revoir ce Recueil. Je sais qu'il est plein d'erreurs & de bévues. Si quelqu'intérêt pour le sort du plus malheureux des hommes vous portoit à voir son ouvrage avec un peu plus d'attention que celui d'un autre, je vous serois sensiblement obligé de toutes les fautes que vous voudriez bien corriger chemin faisant. Les indiquer sans les corriger ne seroit rien faire, car je suis absolument hors d'état d'y donner la moindre attention, & si vous daignez en user comme de votre bien, pour changer, ajouter, ou retrancher, vous exercerez une charité très-utile & dont je serai très-reconnoissant. Recevez, Monsieur, mes très-humbles excuses & mes salutations.

LETTRE
A M. M***.

9 Mars 1765.

Vous ignorez, je le vois, ce qui se passe ici par rapport à moi. Par des manœuvres souterraines que j'ignore, les Ministres, Montmollin à leur tête, se sont tout-à-coup déchaînés contre moi, mais avec une telle violence que, malgré Mylord Maréchal & le Roi même, je suis chassé d'ici sans savoir plus où trouver d'asyle sur la terre ; il ne m'en reste que dans son sein. Cher M***, voyez mon sort. Les plus grands scélérats trouvent un refuge ; il n'y a que votre ami qui n'en trouve point. J'aurois encore l'Angleterre ; mais quel trajet, quelle fatigue, quelle dépense ! Encore si j'étois seul ! . . . Que la nature est lente à me tirer d'affaire ! Je ne sais ce que je deviendrai ; mais en quelque lieu que j'aille terminer ma misere, souvenez-vous de votre ami.

Il n'est plus question de mon édition générale. Selon toute apparence je ne trouverai plus à la faire, & quand je le pourrois, je ne sais si je pourrois vaincre l'horrible aversion que j'ai conçue pour ce travail. Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir ; & tout ce que je desire au monde, est un coin de terre où je puisse mourir en paix, sans toucher ni papier ni plume.

Je sens le prix de ce que vous avez fait pendant que nous ne nous écrivions plus. Je me plaignois de vous, & vous vous occupiez de ma défense. On ne remercie pas de ces choses-là ; on les sent. On ne fait point d'excuse, on se corrige.

Voici la lettre de M. Garcin, il vient bien noblement à moi au moment de mes plus cruels malheurs ; du reste, ne m'instruisez plus de ce qu'on pense, ou de ce qu'on dit. Succès, revers, discours publics, tout m'est devenu de la plus grande indifférence. Je n'aspire qu'à mourir en repos. Ma répugnance à me cacher est enfin vaincue. Je suis à-peu-près déterminé à changer de nom, & à disparoître de dessus la terre. Je sais déja quel nom je prendrai. Je pourrai le

prendre sans scrupule. Je ne mentira siûrement pas. Je vous embrasse.

En finissant cette lettre, qui est écrite depuis hier, j'étois dans le plus grand abattement où j'aie été de ma vie. M. de Montmollin entra, & dans cette entrevue, je retrouvai toute la vigueur que je croyois m'avoir tout-à-fait abandonné. Vous jugerez comment je m'en suis tiré par la relation que j'en envoie à l'homme du Roi, & dont je joins ici copie, que vous pouvez montrer. L'assemblée est indiquée pour la semaine prochaine. Peut-être ma contenance en imposera-t-elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne fléchirai pas. En attendant qu'on sache quel parti ils auront pris, ne montrez cette lettre à personne. Bon voyage.

LETTRE
A M. MEURON,

Conseiller d'État & Procureur-Général à Neufchâtel.

Motiers, le 9 Mars 1765.

HIER, Monsieur, M. de Montmollin m'honora d'une visite, dans laquelle nous eûmes une conférence assez vive. Après m'avoir annoncé l'excommunication formelle comme inévitable, il me proposa, pour prévenir le scandale, un tempérament que je refusai net. Je lui dis que je ne voulois point d'un état intermédiaire; que je voulois être dedans ou dehors, en paix ou en guerre, brebis ou loup. Il me fit sur toute cette affaire plusieurs objections que je mis en poudre; car comme il n'y a ni raison ni justice à tout ce qu'on fait contre moi, si-tôt qu'on entre en discussion, je suis fort. Pour lui montrer que ma fermeté n'étoit point obstination, encore moins insolence, j'offris, si la Classe vouloit rester en repos, de m'engager avec lui de ne plus écrire de ma vie sur aucun point de religion; il répondit qu'on se plaignoit que j'avois déja pris cet engagement, & que j'y avois manqué : je répliquai qu'on avoit tort; que je pouvois bien l'avoir résolu pour moi, mais que je ne l'avois promis

à personne. Il protesta qu'il n'étoit pas le maître, qu'il craignoit que la Classe n'eût déja pris sa résolution. Je répondis que j'en étois fâché, mais que j'avois aussi pris la mienne. En sortant, il me dit qu'il feroit ce qu'il pourroit; je lui dis qu'il feroit ce qu'il voudroit; & nous nous quittâmes. Ainsi, Monsieur, jeudi prochain, ou vendredi au plus tard, je jetterai l'épée ou le fourreau dans la riviere.

Comme vous êtes mon bon défenseur & patron, j'ai cru vous devoir rendre compte de cette entrevue. Recevez, je vous supplie, mes salutations & mon respect.

LETTRE
A M. LE PROFESSEUR
DE MONTMOLLIN.

PAR déférence pour M. le Professeur de Montmollin mon Pasteur; & par respect pour la vénérable Classe, j'offre, si on l'agrée, de m'engager, par un écrit signé de ma main, à ne jamais publier aucun nouvel ouvrage sur aucune matiere de religion, même de n'en jamais traiter incidemment dans aucun nouvel ouvrage que je pourrois publier sur tout autre sujet; & de plus, je continuerai à témoigner, par mes sentimens & par ma conduite, tout le prix que je mets au bonheur d'être uni à l'Eglise.

Je prie M. le Professeur de communiquer cette déclaration à la vénérable Classe.

Fait à Motiers, le 10 Mars 1765.

LETTRE
A M. D.

Motiers, le 14 Mars 1765.

Voici, Monsieur, votre lettre; en la lisant, j'étois dans votre cœur; elle est désolante. Je vous désolerai peut-être moi-même, en vous avouant que celle qui l'écrit, me paroît avoir de bons yeux, beaucoup d'esprit, & point d'ame. Vous devriez en faire, non votre amie, mais votre folle; comme les Princes avoient jadis des foux; c'est-à-dire, d'heureux étourdis qui osoient leur dire la vérité. Nous reparlerons de cette lettre, dans un tête-à-tête. Cher D., croyez-moi, continuez d'être bon & d'aimer les hommes; mais ne comptez jamais avec eux.

Premier acte d'ami véritable, non dans vos offres, mais dans vos conseils; je les attendois de vous; vous n'avez pas trompé mon attente. Le desir de me venger de votre Prêtraille étoit né dans le premier mouvement; c'étoit un effet de la colere; mais je n'agis jamais dans le premier mouvement, & ma colere est courte: nous sommes de même avis; ils sont en sûreté, & je ne leur ferai sûrement pas l'honneur d'écrire contr'eux.

Non-seulement je n'ai pas dessein de quitter ce pays durant l'orage, je ne veux pas même quitter Motiers, à moins qu'on n'use de violence pour m'en chasser, ou qu'on ne me montre un ordre du Roi, sous l'immédiate protection duquel j'ai l'honneur d'être. Je tiendrai dans cette affaire, la contenance que je dois à mon protecteur & à moi. Mais de maniere ou d'autre, il faudra que cette affaire finisse; si l'on me fait traîner dehors par des Archers, il faut bien que je m'en aille. Si l'on finit par me laisser en repos, je veux alors m'en aller; c'est un point résolu. Que voulez-vous que je fasse dans un pays où l'on me traite plus mal qu'un malfaiteur? Pourrai-je jamais jetter sur ces gens-là, un autre œil que celui du mépris & de l'indignation? Je m'avilirois aux yeux de toute la terre, si je restois au milieu d'eux.

Je suis bien aise que vous ayez d'abord senti & dit la vérité sur le prétendu livre *des Princes*. Mais savez-vous qu'on a écrit de Berne à l'imprimeur d'Yverdun, de me demander ce livre & de l'imprimer; que ce seroit une bonne affaire ! J'ai d'abord senti les soins officieux de l'ami ***. J'ai tout de suite envoyé à M. Félice la lettre dont copie ci-jointe, le faisant prier de l'imprimer & de la répandre. Comme il est livré à gens qui ne m'aiment pas, j'ai prié M. Roguin en cas d'obstacle, de vous en donner avis par la poste ; & alors je vous serois bien obligé, si vous vouliez la donner tout de suite à Fauche, & la lui faire imprimer bien correctement. Il faut qu'il la verse le plus promptement qu'il sera possible à Berne, à Geneve & dans le pays de Vaud; mais avant qu'elle paroisse ayez la bonté de la relire sur l'imprimé, de peur qu'il ne s'y glisse quelque faute. Vous sentez qu'il ne s'agit pas ici d'un petit scrupule d'auteur, mais de ma sûreté, & de ma liberté, peut-être pour le reste de ma vie. En attendant l'impression, vous pouvez donner & envoyer des copies.

Je ne serai peut-être en état de vous écrire de long-tems. De grace mettez-vous à ma place, & ne soyez pas trop exigeant. Vous devriez sentir qu'on ne me laisse pas du tems de reste. Mais vous en avez pour me donner de vos nouvelles, & même des miennes ; car vous savez ce qui se passe par rapport à moi. Pour moi, je l'ignore parfaitement.

Je vous embrasse.

LETTRE
A M. MEURON,
Procureur-Général à Neufchâtel.

Motiers, le 23 Mars 1765.

JE ne sais, Monsieur, si je ne dois pas bénir mes miseres, tant elles sont accompagnées de consolations. Votre lettre m'en a donné de bien douces, & j'en ai trouvé de plus douces encore dans le paquet qu'elle contenoit

contenoit. J'avois exposé à Mylord Maréchal les raisons qui me faisoient desirer de quitter ce pays pour chercher la tranquillité & pour l'y laisser. Il approuve ces raisons ; & il est comme moi, d'avis que j'en sorte : ainsi, Monsieur, c'est un parti pris avec regret, je vous le jure ; mais irrévocablement. Assurément tous ceux qui ont des bontés pour moi ne peuvent désapprouver que, dans le triste état où je suis, j'aille chercher une terre de paix pour y déposer mes os. Avec plus de vigueur & de santé, je consentirois à faire face à mes persécuteurs pour le bien public : mais accablé d'infirmités, & de malheurs sans exemple, je suis peu propre à jouer un rôle, & il y auroit de la cruauté à me l'imposer. Las de combats & de querelles, je n'en peux plus supporter. Qu'on me laisse aller mourir en paix ailleurs, car ici cela n'est pas possible, moins par la mauvaise humeur des habitans, que par le trop grand voisinage de Geneve ; inconvénient qu'avec la meilleure volonté du monde, il ne dépend pas d'eux de lever.

Ce parti, Monsieur, étant celui auquel on vouloit me réduire, doit naturellement faire tomber toute démarche ultérieure pour m'y forcer. Je ne suis point encore en état de me transporter, & il me faut quelque tems pour mettre ordre à mes affaires, durant lequel je puis raisonnablement espérer qu'on ne me traitera pas plus mal qu'un Turc, un Juif, un Payen, un Athée, & qu'on voudra bien me laisser jouir, pour quelques semaines, de l'hospitalité qu'on ne refuse à aucun étranger. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille désormais me regarder comme tel ; au contraire, l'honneur d'être inscrit parmi les citoyens du pays, me sera toujours précieux par lui-même, encore plus par la main dont il me vient, & je mettrai toujours au rang de mes premiers devoirs le zele & la fidélité que je dois au Roi, comme notre Prince & comme mon protecteur. J'ajoute que j'y laisse un bien très-regrettable, mais dont je n'entends point du tout me dessaisir. Ce sont les amis que j'y ai trouvés dans mes disgraces, & que j'espere y conserver malgré mon éloignement.

Quant à Messieurs les Ministres, s'ils trouvent à propos d'aller toujours en avant avec leur Consistoire, je me traînerai de mon mieux pour y comparoître, en quelqu'état que je sois, puisqu'ils le veulent ainsi ; & je crois qu'ils trouveront, pour ce que j'ai à leur dire, qu'ils auroient pu se passer de tant d'appareil. Du reste, ils sont fort les

maîtres de m'excommunier, si cela les amuse : être excommunié de la façon de M. de Voltaire, m'amusera fort aussi.

Permettez, Monsieur, que cette lettre soit commune aux deux Messieurs qui ont eu la bonté de m'écrire avec un intérêt si généreux. Vous sentez que dans les embarras où je me trouve, je n'ai pas plus le tems que les termes pour exprimer combien je suis touché de vos soins & des leurs. Mille salutations & respects.

LETTRE
AU CONSISTOIRE DE MOTIERS.

Motiers, 29 Mars 1765.

MESSIEURS,

SUR votre citation, j'avois hier résolu, malgré mon état, de comparoître aujourd'hui pardevant vous ; mais sentant qu'il me seroit impossible, malgré toute ma bonne volonté, de soutenir une longue séance, &, sur la matiere de foi, qui fait l'unique objet de la citation, réfléchissant que je pouvois également m'expliquer par écrit, je n'ai point douté, Messieurs, que la douceur de la charité ne s'alliât en vous au zele de la foi, & que vous n'agréassiez dans cette lettre la même réponse que j'aurois pu faire de bouche aux questions de M. de Montmollin quelles qu'elles soient.

Il me paroît donc qu'à moins que la rigueur dont la vénérable Classe juge à propos d'user contre moi, ne soit fondée sur une loi positive, qu'on m'assure ne pas exister dans cet État, rien n'est plus nouveau, plus irrégulier, plus attentatoire à la liberté civile, & sur-tout plus contraire à l'esprit de la Religion qu'une pareille procédure en pure matiere de foi.

Car, Messieurs, je vous supplie de considérer que, vivant depuis long-tems dans le sein de l'Eglise, & n'étant ni Pasteur, ni Professeur, ni chargé d'aucune partie de l'instruction publique, je ne dois être soumis, moi particulier, moi simple fidele, à aucune interrogation, ni inquisition sur la foi : de telles inquisitions, inouies dans ce pays, sapent tous les fondemens de la Réformation, & blessent à

la fois la liberté évangélique, la charité chrétienne, l'autorité du Prince & les droits des sujets, soit comme membres de l'Eglise, soit comme citoyens de l'État. Je dois toujours compte de mes actions & de ma conduite aux loix & aux hommes; mais puisqu'on n'admet point parmi nous d'Eglise infaillible qui ait droit de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent croire, donc, une fois reçu dans l'Eglise, je ne dois plus qu'à Dieu seul compte de ma foi.

J'ajoute à cela que lorsqu'après la publication de l'Emile, je fus admis à la communion dans cette paroisse, il y a près de trois ans, par M. de Montmollin, je lui fis par écrit une déclaration dont il fut si pleinement satisfait, que non-seulement il n'exigea nulle autre explication sur le dogme, mais qu'il me promit même de n'en point exiger. Je me tiens exactement à sa promesse, & sur-tout à ma déclaration: & quelle inconséquence, quelle absurdité, quel scandale ne seroit-ce point de s'en être contenté, après la publication d'un livre où le christianisme sembloit si violemment attaqué, & de ne s'en pas contenter maintenant, après la publication d'un autre livre, où l'Auteur peut errer, sans doute, puisqu'il est homme, mais où du moins il erre en chrétien, puisqu'il ne cesse de s'appuyer pas à pas sur l'autorité de l'Evangile? C'étoit alors qu'on pouvoit m'ôter la communion; mais c'est à présent qu'on devroit me la rendre. Si vous faites le contraire, Messieurs, pensez à vos consciences; pour moi, quoi qu'il arrive, la mienne est en paix.

Je vous dois, Messieurs, & je veux vous rendre toutes sortes de déférences, & je souhaite de tout mon cœur qu'on n'oublie pas assez la protection dont le Roi m'honore, pour me forcer d'implorer celle du Gouvernement.

Recevez, Messieurs, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.

Je joins ici la copie de la déclaration sur laquelle je fus admis à la communion en 1762, & que je confirme aujourd'hui (1).

---

(1) Voyez ci-avant la lettre du 24 Août 1762, adressée à M. de Montmollin.

LETTRE

A M. D***.

Ce 6 Avril 1765.

JE souffre beaucoup depuis quelques jours, & les tracas que je croyois finis, & que je vois se multiplier, ne contribuent pas à me tranquilliser le corps ni l'ame. Voilà donc de nouvelles lettres d'éclat à écrire, de nouveaux engagemens à prendre, & qu'il faut jetter à la tête de tout le monde, jusqu'à ce que je trouve quelqu'un qui les daigne agréer. Voilà toute chose cessante, un déménagement à faire. Il faut me réfugier à Couvet, parce que j'ai le malheur d'être dans la disgrace du Ministre de Motiers ; il faut vîte aller chercher un autre Ministre & un autre Consistoire, car sans Ministre & sans Consistoire il ne m'est plus permis de respirer ; & il faut errer de paroisse en paroisse, jusqu'à ce que je trouve un Ministre assez bénin pour daigner me tolérer dans la sienne. Cependant, M. de P*** appelle cela le pays le plus libre de la terre. A la bonne heure, mais cette liberté-là n'est pas de mon goût. M. de P*** sait que je ne veux plus rien avoir à faire avec les Ministres ; il me l'a conseillé lui-même ; il sait que naturellement je suis désormais dans ce cas avec celui-ci ; il sait que le Conseil d'Etat m'a exempté de la jurisdiction de son Consistoire ; par quelle étrange maxime veut-il que je m'aille refourer tout exprès sous la jurisdiction d'un autre Consistoire, dont le Conseil d'Etat ne m'a point exempté, & sous celle d'un autre Ministre qui me tracassera plus poliment sans doute ; mais qui me tracassera toujours ; voudra poliment savoir comme je pense, & que poliment j'enverrai promener ? Si j'avois une habitation à choisir dans ce pays, ce seroit celle-ci, précisément par la raison qu'on veut que j'en sorte. J'en sortirai donc puisqu'il le faut ; mais ce ne sera sûrement pas pour aller à Couvet.

Quant à la lettre que vous jugez à propos que j'écrive pour promettre le silence pendant mon séjour en Suisse, j'y consens. Je desirerois seulement que vous me fissiez l'amitié de m'envoyer le modele de cette lettre que je transcrirai exactement, & de me marquer à qui je dois

l'adresser. Garrotez-moi si bien que je ne puisse plus remuer ni pied ni patte ; voilà mon cœur & mes mains dans les liens de l'amitié. Je suis très-déterminé à vivre en repos si je puis, & à ne plus rien écrire quoi qu'il arrive, si ce n'est ce que vous savez, & pour la Corse, s'il le faut absolument, & que je vive assez pour cela. Ce qui me fâche, encore un coup, c'est d'aller offrant cette promesse de porte en porte, jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un qui la daigne agréer. Je ne sache rien au monde de plus humiliant. C'est donner à mon silence une importance que personne n'y voit que moi seul.

Pardonnez, Monsieur, l'humeur qui me ronge ; j'ai onze lettres sur ma table, la plupart très-désagréables, & qui veulent toutes la plus prompte réponse. Mon sang est calciné, la fievre me consume, je ne pisse plus du tout, & jamais rien ne m'a tant coûté de ma vie que cette promesse authentique qu'il faut que je fasse d'une chose que je suis déterminé à tenir, que je la promette ou non. Mais tout en grognant fort maussadement, j'ai le cœur plein des sentimens les plus tendres pour ceux qui s'intéressent si généreusement à mon repos, & qui me donnent les meilleurs conseils pour l'assurer. Je sais qu'ils ne me conseillent que pour mon bien ; qu'ils ne prennent à tout cela d'autre intérêt que le mien propre. Moi de mon côté, tout en murmurant, je veux leur complaire, sans songer à ce qui m'est bon. S'ils me demandoient pour eux ce qu'ils me demandent pour moi-même, il ne me coûteroit plus rien. Mais comme il est permis de faire en rechignant son propre avantage, je veux leur obéir, les aimer & les gronder. Je vous embrasse.

P. S. Tout bien pensé, je crois pourtant qu'avant le départ de M. Meuron, je ferai ce qu'on desire. Ma paresse commence toujours par se dépiter, mais à la fin mon cœur cede.

Si je restois, j'en reviendrois, en attendant que votre maison fût faite, au projet de chercher quelque jolie habitation près de Neufchâtel, & de m'abonner à quelque société où j'eusse à la fois la liberté & le commerce des hommes. Je n'ai pas besoin de société pour me garantir de l'ennui, au contraire. Mais j'en ai besoin pour me détourner de rêver & d'écrire. Tant que je vivrai seul, ma tête ira malgré moi.

LETTRE A MYLORD MARÉCHAL.

Le 6 Avril 1765.

IL me paroît, Mylord, que graces aux soins des honnêtes gens qui vous sont attachés, les projets des prédicans contre moi s'en iront en fumée, ou aboutiront tout au plus à me garantir de l'ennui de leurs lourds sermons. Je n'entrerai point dans le détail de ce qui s'est passé, sachant qu'on vous en a rendu un fidelle compte. Mais il y auroit de l'ingratitude à moi de ne vous rien dire de la chaleur que M. Chaillet a mise à toute cette affaire, & de l'activité pleine à la fois de prudence & de vigueur avec laquelle M. Meuron l'a conduite. A portée, dans la place où vous l'avez mis, d'agir & parler au nom du Roi & au vôtre, il s'est prévalu de cet avantage avec tant de dextérité que, sans indisposer personne, il a ramené tout le Conseil d'Etat à son avis, ce qui n'étoit pas peu de chose, vu l'extrême fermentation qu'on avoit trouvé le moyen d'exciter dans les esprits. La maniere dont il s'est tiré de cette affaire, prouve qu'il est très en état d'en manier de plus grandes.

Lorsque je reçus votre lettre du 10 Mars avec les petits billets numérotés qui l'accompagnoient, je me sentis le cœur si pénétré de ces tendres soins de votre part, que je m'épanchai là-dessus avec M. le Prince Louis de Wirtemberg, homme d'un mérite rare, épuré par les disgraces, & qui m'honore de sa correspondance & de son amitié. Voici là-dessus sa réponse ; je vous la transmets mot à mot. « Je n'ai » pas douté un moment que le Roi de Prusse ne vous soutînt : mais » vous me faites chérir Mylord Maréchal ; veuillez lui témoigner toute » la vivacité des sentimens que cet homme respectable m'inspire. Jamais personne avant lui ne s'est avisé de faire un journal si hono» rable pour l'humanité ».

Quoiqu'il me paroisse à-peu-près décidé que je puis jouir en ce pays, de toute la sureté possible, sous la protection du Roi, sous la vôtre,

& grace à vos précautions, comme ſujet de l'Etat (1), cependant il me paroît toujours impoſſible qu'on m'y laiſſe tranquille. Geneve n'en eſt pas plus loin qu'auparavant, & les brouillons de Miniſtres me haïſſent encore plus à cauſe du mal qu'ils n'ont pu me faire. On ne peut compter ſur rien de ſolide dans un pays où les têtes s'échauffent tout-d'un-coup ſans ſavoir pourquoi. Je perſiſte donc à vouloir ſuivre votre conſeil & m'éloigner d'ici. Mais comme il n'y a plus de danger, rien ne preſſe; & je prendrai tout le tems de délibérer, & de bien peſer mon choix, pour ne pas faire une ſottiſe, & m'aller mettre dans de nouveaux lacs. Toutes mes raiſons contre l'Angleterre ſubſiſtent, & il ſuffit qu'il y ait des Miniſtres dans ce pays-là pour me faire craindre d'en approcher. Mon état & mon goût m'attirent également vers l'Italie; & ſi la lettre dont vous m'avez envoyé copie, obtient une réponſe favorable, je penche extrêmement pour en profiter. Cette lettre, Mylord, eſt un chef-d'œuvre; pas un mot de trop, ſi ce n'eſt des louanges; pas une idée omiſe pour aller au but. Je compte ſi bien ſur ſon effet, que ſans autre ſureté qu'une pareille lettre, j'irois volontiers me livrer aux Vénitiens. Cependant comme je puis attendre, & que la ſaiſon n'eſt pas bonne encore pour paſſer les monts, je ne prendrai nul parti définitif, ſans en bien conſulter avec vous.

Il eſt certain, Mylord, que je n'ai pour le moment nul beſoin d'argent. Cependant je vous l'ai dit, & je vous le répete; loin de me défendre de vos dons; je m'en tiens honoré. Je vous dois les biens les plus précieux de la vie; marchander ſur les autres, ſeroit de ma part une ingratitude. Si je quitte ce pays, je n'oublierai pas qu'il y a dans les mains de M. Meuron cinquante louis dont je puis diſpoſer au beſoin.

Je n'oublierai pas non plus de remercier le Roi de ſes graces. Ç'a toujours été mon deſſein, ſi jamais je quittois ſes Etats. Je vois, Mylord, avec une grande joie, qu'en tout ce qui eſt convenable & honnête, nous nous entendons ſans nous être communiqués.

---

(1) Lord Maréchal lui avoit obtenu des Lettres de naturaliſation.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Motiers, le 8 Avril 1765.

BIEN arrivé, mon cher Monſieur, ma joie eſt grande, mais elle n'eſt pas complete, puiſque vous n'avez pas paſſé par ici. Il eſt vrai que vous y auriez trouvé une fermentation déſagréable à votre amitié pour moi. J'eſpere, quand vous viendrez, que vous trouverez tout pacifié. La chance commence à tourner extrêmement. Le Roi s'eſt ſi hautement déclaré, Mylord Maréchal a ſi vivement écrit, les gens en crédit ont pris mon parti ſi chaudement, que le Conſeil d'Etat s'eſt unanimement déclaré pour moi, & m'a, par un arrêt, exempté de la juriſdiction du Conſiſtoire, & aſſuré la protection du Gouvernement. Les Miniſtres ſont généralement hués; l'homme à qui vous avez écrit eſt conſterné & furieux; il ne lui reſte plus d'autre reſſource que d'ameuter la canaille, ce qu'il a fait juſqu'ici avec aſſez de ſuccès. Un des plus plaiſans bruits qu'il fait courir, eſt que j'ai dit dans mon dernier livre que les femmes n'avoient point d'ame; ce qui les met dans une telle fureur par tout le Val-de-Travers que, pour être honoré du ſort d'Orphée, je n'ai qu'à ſortir de chez moi. C'eſt tout le contraire à Neufchâtel, où toutes les Dames ſont déclarées en ma faveur. Le ſexe dévot y traîne les Miniſtres dans les boues. Une des plus aimables diſoit il y a quelques jours, en pleine aſſemblée, qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui la ſcandaliſât dans tous mes écrits; c'étoit l'éloge de M. de Montmollin. Les ſuites de cette affaire m'occupent extrêmement. M. Andrié m'eſt arrivé de Berlin de la part de Mylord Maréchal. Il me ſurvient de toutes parts des multitudes de viſites. Je ſonge à déménager de cette maudite paroiſſe pour aller m'établir près de Neufchâtel où tout le monde a la bonté de me deſirer. Par-deſſus tous ces tracas, mon triſte état ne me laiſſe point de relâche, & voici le ſeptieme mois que je ne ſuis ſorti qu'une ſeule fois, dont je me ſuis trouvé fort mal. Jugez d'après tout cela ſi je ſuis en état de recevoir M. de Servant, quelque deſir que j'en euſſe. Dans

tout

tout le cours de ma vie, il n'auroit pas pu choisir plus mal son tems pour me venir voir. Dissuadez-l'en, je vous supplie, ou qu'il ne s'en prenne pas à moi, s'il perd ses pas.

Je ne crois pas d'avoir écrit à personne que peut-être je serois dans le cas d'aller à Berlin. Il m'a tant passé de choses par la tête que celle-là pourroit y avoir passé aussi, mais je suis presque assuré de n'en avoir rien dit à qui que ce soit. La mémoire que je perds absolument, m'empêche de rien affirmer. Des motifs très-doux, très-pressans, très-honorables m'y attiroient sans doute. Mais le climat me fait peur. Que je cherche au moins la bénignité du soleil, puisque je n'en dois point attendre des hommes! J'espere que celle de l'amitié me suivra par-tout. Je connois la vôtre, & je m'en prévaudrois au besoin; mais ce n'est pas l'argent qui me manque; & si j'en avois besoin, cinquante louis sont à Neufchâtel à mes ordres, graces à la prévoyance de Mylord Maréchal.

LETTRE
A MADEMOISELLE G.

Motiers, 9 Avril 1765.

AU moins, Mademoiselle, n'allez pas m'accuser aussi de croire que les femmes n'ont point d'ame; car, au contraire, je suis très-persuadé que toutes celles qui vous ressemblent, en ont au moins deux à leur disposition. Quel dommage que la vôtre vous suffise! J'en connois une qui se plairoit fort à loger en même lieu. Mille respects à la chere Maman & à toute la famille. Je vous prie, Mademoiselle, d'agréer les miens.

LETTRE
A M. MEURON,
Procureur-Général à Neufchâtel.

Motiers, le 9 Avril 1765.

PERMETTEZ, Monſieur, qu'avant votre départ, je vous ſupplie de joindre à tant de ſoins obligeans pour moi, celui de faire agréer à Meſſieurs du Conſeil d'Etat mon profond reſpect & ma vive reconnoiſſance. Il m'eſt extrêmement conſolant de jouir, ſous l'agrément du Gouvernement de cet Etat, de la protection dont le Roi m'honore, & des bontés de Mylord Maréchal; de ſi précieux actes de bienveillance m'impoſent de nouveaux devoirs que mon cœur remplira toujours avec zele, non-ſeulement en fidelle ſujet de l'Etat, mais en homme particuliérement obligé à l'illuſtre Corps qui le gouverne. Je me flatte qu'on a vu juſqu'ici dans ma conduite une ſimplicité ſincere, & autant d'averſion pour la diſpute que d'amour pour la paix. Joſe dire que jamais homme ne chercha moins à répandre ſes opinions, & ne fut moins auteur dans la vie privée & ſociale; ſi dans la chaîne de mes diſgraces, les ſollicitations, le devoir, l'honneur même m'ont forcé de prendre la plume pour ma défenſe & pour celle d'autrui, je n'ai rempli qu'à regret un devoir ſi triſte, & j'ai regardé cette cruelle néceſſité, comme un nouveau malheur pour moi. Maintenant, Monſieur, que graces au Ciel j'en ſuis quitte, je m'impoſe la loi de me taire; & pour mon repos & pour celui de l'Etat où j'ai le bonheur de vivre, je m'engage librement, tant que j'aurai le même avantage, à ne plus traiter aucune matiere qui puiſſe y déplaire, ni dans aucun des Etats voiſins. Je ferai plus, je rentre avec plaiſir dans l'obſcurité, où j'aurois dû toujours vivre, & j'eſpere ſur aucun ſujet ne plus occuper le public de moi. Je voudrois de tout mon cœur offrir à ma nouvelle patrie un tribut plus digne d'elle; je lui ſacrifie un bien très-peu regrettable, & je préfere infiniment au vain bruit du monde, l'amitié de ſes Membres & la faveur de ſes Chefs.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE
A M. D.

A l'Isle de St. Pierre, ce 17 Octobre 1765.

On me chasse d'ici (1), mon cher Hôte; le climat de Berlin est trop rude pour moi. Je me détermine à passer en Angleterre, où j'aurois dû d'abord aller. J'aurois grand besoin de tenir conseil avec vous, mais je ne puis aller à Neufchâtel; voyez si vous pourriez par charité vous dérober à vos affaires pour faire un tour jusqu'ici. Je vous embrasse.

LETTRE
A M. D.

Bienne, le 27 Octobre 1765.

J'ai cédé, mon cher Hôte, aux caresses & aux sollicitations; je reste à Bienne, résolu d'y passer l'hiver; & j'ai lieu de croire que je l'y passerai tranquillement. Cela sera quelque changement dans nos arrangemens, & mes effets pouvant me venir joindre avec Mlle. le Vasseur, je pourrai, pendant l'hiver, faire moi-même le catalogue de mes livres. Ce qui me flatte dans tout ceci, est que je reste votre voisin, avec l'espoir de vous voir quelquefois dans vos momens de loisir. Donnez-moi de vos nouvelles & de celles de nos amis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) L'Isle de St. Pierre, au milieu du lac de Bienne, où M. Rousseau s'étoit réfugié après la lapidation de Motiers. On peut voir la description de cette Isle dans les *Rêveries du Promeneur Solitaire*, cinquieme Promenade.

LETTRE
AU MÊME.

Bienne, lundi 28 Octobre 1765.

ON m'a trompé, mon cher Hôte. Je pars demain matin avant qu'on me chaſſe. Donnez-moi de vos nouvelles à Baſle. Je vous recommande ma pauvre gouvernante. Je ne puis écrire à perſonne, quelque deſir que j'en aie. Je n'ai pas même le tems de reſpirer, ni la force. Je vous embraſſe.

LETTRE
A M. D. L. C.

IL faut, Monſieur, que vous ayez une grande opinion de votre éloquence, & une bien petite du diſcernement de l'homme dont vous vous dites enthouſiaſte, pour croire l'intéreſſer en votre faveur, par le petit Roman ſcandaleux qui remplit la moitié de la lettre que vous m'avez écrite, & par l'hiſtoriette qui le ſuit. Ce que j'apprends de plus ſûr dans cette lettre, c'eſt que vous êtes bien jeune, & que vous me croyez bien jeune auſſi.

Vous voilà, Monſieur, avec votre Zélie comme ces ſaints de votre Egliſe, qui, dit-on, couchoient dévotement avec des filles, & attiſoient tous les feux des tentations, pour ſe mortifier, en combattant le deſir de les éteindre. J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécens que vous m'oſez faire : mais il eſt difficile de les lire, ſans vous croire un menteur, ou un impuiſſant.

L'amour peut épurer les ſens, je le ſais ; il eſt cent fois plus facile à un véritable amant d'être ſage qu'à un autre homme : l'amour qui reſpecte ſon objet, en chérit la pureté ; c'eſt une perfection de plus qu'il y trouve, & qu'il craint de lui ôter. L'amour-propre dédommage un amant des privations qu'il s'impoſe, en lui montrant l'objet qu'il con-

voite, plus digne des ſentimens qu'il a pour lui. Mais ſi ſa maîtreſſe, une fois livrée à ſes careſſes, a déja perdu toute modeſtie ; ſi ſon corps eſt en proie à ſes attouchemens laſcifs ; ſi ſon cœur brûle de tous les feux qu'ils y portent ; ſi ſa volonté même déja corrompue, la livre à ſa diſcrétion, je voudrois bien ſavoir ce qui lui reſte à reſpecter en elle.

Suppoſons qu'après avoir ainſi ſouillé la perſonne de votre maîtreſſe, vous ayez obtenu ſur vous-même l'étrange victoire dont vous vous vantez, & que vous en ayez le mérite, l'avez-vous obtenue ſur elle, ſur ſes deſirs, ſur ſes ſens même ? Vous vous vantez de l'avoir fait pâmer entre vos bras. Vous vous êtes donc ménagé le ſot plaiſir de la voir pâmer ſeule. Et c'étoit-là l'épargner ſelon vous ? non c'étoit l'avilir. Elle eſt plus mépriſable que ſi vous en euſſiez joui. Voudriez-vous d'une femme qui ſeroit ſortie ainſi des mains d'un autre ? Vous appellez pourtant tout cela des ſacrifices à la vertu. Il faut que vous ayez d'étranges idées de cette vertu dont vous parlez, & qui ne vous laiſſe pas même le moindre ſcrupule d'avoir déshonoré la fille d'un homme dont vous mangiez le pain. Vous n'adoptez pas les maximes de l'Héloïſe ; vous vous piquez de les braver. Il eſt faux ſelon vous, qu'on ne doit rien accorder aux ſens, quand on veut leur refuſer quelque choſe. En accordant aux vôtres tout ce qui peut vous rendre coupable, vous ne leur refuſiez que ce qui pouvoit vous excuſer. Votre exemple, ſuppoſé vrai, ne fait point contre la maxime ; il la confirme.

Ce joli conte eſt ſuivi d'un autre plus vraiſemblable, mais que le premier me rend bien ſuſpect. Vous voulez avec l'art de votre âge émouvoir mon amour-propre, & me forcer, au moins par bienſéance, à m'intéreſſer pour vous. Voilà, Monſieur, de tous les pieges qu'on peut me tendre, celui dans lequel on me prend le moins, ſur-tout quand on le tend auſſi peu finement. Il y auroit de l'humeur à vous blâmer de la maniere dont vous dites avoir ſoutenu ma cauſe, & même une ſorte d'ingratitude à ne vous en pas ſavoir gré. Cependant, Monſieur, mon livre ayant été condamné par votre Parlement, vous ne pouviez mettre trop de modeſtie & de circonſpection à le défendre, & vous ne devez pas me faire une obligation perſonnelle envers vous, d'une juſtice que vous avez dû rendre à la vérité, ou à ce qui vous a paru l'être. Si j'étois ſûr que les choſes ſe fuſſent paſſées comme

vous me le marquez, je croirois devoir vous dédommager, ſi je pouvois, d'un préjudice dont je ſerois, en quelque maniere, la cauſe. Mais cela ne m'engageroit pas à vous recommander ſans vous connoître, préférablement à beaucoup de gens de mérite que je connois, ſans pouvoir les ſervir ; & je me garderois de vous procurer des Eleves, ſur-tout, s'ils avoient des ſœurs, ſans autre garant de leur bonne éducation, que ce que vous m'avez appris de vous, & la piece de vers que vous m'avez envoyée. Le libraire à qui vous l'avez préſentée a eu tort de vous répondre auſſi brutalement qu'il l'a fait ; & l'ouvrage du côté de la compoſition n'eſt pas auſſi mauvais qu'il l'a paru croire. Les vers ſont faits avec facilité ; il y en a de très-bons parmi beaucoup d'autres foibles, & peu corrects. Du reſte il y regne plutôt un ton de déclamation, qu'une certaine chaleur d'ame. Zamon ſe tue en acteur de tragédie : cette mort ne perſuade, ni ne touche ; tous les ſentimens ſont tirés de la nouvelle Héloïſe, on en trouve à peine un qui vous appartienne, ce qui n'eſt pas un grand ſigne de la chaleur de votre cœur, ni de la vérité de l'hiſtoire. D'ailleurs ſi le libraire avoit tort dans un ſens, il avoit bien raiſon dans un autre, auquel vraiſemblablement il ne ſongeoit pas. Comment un homme qui ſe pique de vertu, peut-il vouloir publier une piece d'où réſulte la plus pernicieuſe morale, une piece pleine d'images licencieuſes que rien n'épure, une piece qui tend à perſuader aux jeunes perſonnes que les privautés des amans ſont ſans conſéquence, & qu'on peut toujours s'arrêter où l'on veut ; maxime auſſi fauſſe que dangereuſe, & propre à détruire toute pudeur, toute honnêteté, toute retenue entre les deux ſexes. Monſieur, ſi vous n'êtes pas un homme ſans mœurs, ſans principes, vous ne ferez jamais imprimer vos vers, quoique paſſables, ſans un correctif ſuffiſant pour en empêcher le mauvais effet.

Vous avez des talens, ſans doute, mais vous n'en faites pas un uſage qui porte à les encourager. Puiſſiez-vous, Monſieur, en faire un meilleur dans la ſuite, & qui ne vous attire ni regrets à vous-même, ni le blâme des honnêtes gens. Je vous ſalue de tout mon cœur.

P. S. Si vous aviez un beſoin preſſant des deux louis que vous demandiez au libraire, je pourrois en diſpoſer ſans m'incommoder beaucoup. Parlez-moi naturellement ; ce ne ſeroit pas vous en faire un don, ce ſeroit ſeulement payer vos vers au prix que vous y aviez mis vous-même.

LETTRE

A M. D.

Strasbourg, le 5 Novembre 1765.

JE ſuis arrivé, mon cher hôte, à Strasbourg ſamedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal & de la fatigue, que par la fievre & une chaleur d'entrailles qui s'y ſont jointes. Il m'eſt auſſi impoſſible d'aller maintenant à Potzdam qu'à la Chine, & je ne ſais plus trop ce que je vais devenir; car probablement on ne me laiſſera pas long-tems ici. Quand on eſt une fois au point où je ſuis, on n'a plus de projets à faire; il ne reſte qu'à ſe réſoudre à toutes choſes, & plier la tête ſous le peſant joug de la néceſſité.

J'ai écrit à Mylord Maréchal; je voudrois attendre ici ſa réponſe. Si l'on me chaſſe, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelque humanité, quelque hoſpitalité: ſi je n'en trouve plus nulle part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en paſſer. Bonjour, non plus mon hôte, mais toujours mon ami. George Keith & vous, m'attachez encore à la vie. De tels liens ne ſe rompent pas aiſément. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

Strasbourg, le 10 Novembre 1765.

RASSUREZ-VOUS, mon cher hôte, & raſſurez nos amis ſur les dangers auxquels vous me croyez expoſé. Je ne reçois ici que des marques de bienveillance, & tout ce qui commande dans la ville, & dans la province, paroît s'accorder à me favoriſer. Sur ce que m'a dit M. le Maréchal, que je vis hier, je dois me regarder comme auſſi en ſûreté à Strasbourg qu'à Berlin. M. Fiſcher m'a ſervi avec toute

la chaleur & tout le zele d'un ami, & il a eu le plaisir de trouver tout le monde aussi bien disposé qu'il pouvoit le desirer. On me fait appercevoir bien agréablement que je ne suis plus en Suisse.

Je n'ai que le tems de vous marquer ce mot pour vous rassurer sur mon compte.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE
A M. DAVID HUME.

Strasbourg, le 4 Décembre 1765.

Vos bontés, Monsieur, me pénetrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponse que je puisse faire à vos offres, est de les accepter, & je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour aller me jetter entre vos bras. C'est le conseil de Mylord Maréchal, mon protecteur, mon ami, mon pere; c'est celui de Madame de ***, dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console; enfin, j'ose dire que c'est celui de mon cœur qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre de mes contemporains, dont la bonté surpasse la gloire. Je soupire après une retraite solitaire & libre où je puisse finir mes jours en paix. Si vos soins bienfaisans me la procurent, je jouirai tout ensemble & du seul bien que mon cœur desire, & du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Paris, le 18 Décembre 1765.

Avant-hier foir, Monfieur, j'arrivai ici très-fatigué, très-malade, ayant le plus grand befoin de repos. Je n'y fuis point incognito, & je n'ai pas befoin d'y être. Je ne me fuis jamais caché, & je ne veux pas commencer. Comme j'ai pris mon parti fur les injuftices des hommes, je les mets au pis fur toutes chofes, & je m'attends à tout de leur part, même quelquefois à ce qui eft bien. J'ai écrit en effet la lettre à M. le Baillif de Nidau; mais la copie que vous m'avez envoyée, eft pleine de contre-fens ridicules & de fautes épouvantables. On voit de quelle boutique elle vient. Ce n'eft pas la premiere fabrication de cette efpece, & vous pouvez croire que des gens fi fiers de leurs iniquités, ne font gueres honteux de leurs falfifications. Il court ici des copies plus fidelles de cette lettre qui viennent de Berne, & qui font affez d'effet. M. le Dauphin lui-même, à qui on l'a lue dans fon lit de mort, en a paru touché, & a dit là-deffus des chofes qui feroient bien rougir mes perfécuteurs s'ils les favoient; & qu'ils fuffent gens à rougir de quelque chofe.

Vous pouvez m'écrire ouvertement chez Mad. Duchefne où je fuis toujours. Cependant j'apprends à l'inftant que M. le Prince de Conti a eu la bonté de me faire préparer un logement au Temple, & qu'il defire que je l'aille occuper. Je ne pourrai gueres me difpenfer d'accepter cet honneur; mais malgré mon délogement, vos lettres fous la même adreffe me parviendront également.

LETTRE
AU MÊME.

Paris, le 30 Décembre 1765.

JE reçois, mon bon ami, votre lettre du 23. Je ſuis très-fâché que vous n'ayez pas été voir M. de Voltaire. Avez-vous pu penſer que cette démarche me feroit de la peine? Que vous connoiſſez mal mon cœur! Eh plût à Dieu qu'une heureuſe réconciliation entre vous, opérée par les ſoins de cet homme illuſtre, me faiſant oublier tous ſes torts, me livrât ſans mélange à mon admiration pour lui! Dans les tems où il m'a le plus cruellement traité, j'ai toujours eu beaucoup moins d'averſion pour lui que d'amour pour mon pays. Quel que ſoit l'homme qui vous rendra la paix & la liberté, il me ſera toujours cher & reſpectable. Si c'eſt Voltaire, il pourra du reſte me faire tout le mal qu'il voudra; mes vœux conſtans juſqu'à mon dernier ſoupir, feront pour ſon bonheur & pour ſa gloire.

Laiſſez menacer les J....; *tel fiert qui ne tue pas*. Votre ſort eſt preſque entre les mains de M. de Voltaire; s'il eſt pour vous, les J..... vous feront fort peu de mal. Je vous conſeille & vous exhorte, après que vous l'aurez ſuffiſamment ſondé, de lui donner votre confiance. Il n'eſt pas croyable que, pouvant être l'admiration de l'univers, il veuille en devenir l'horreur. Il ſent trop bien l'avantage de ſa poſition pour ne pas la mettre à profit pour ſa gloire. Je ne puis penſer qu'il veuille, en vous trahiſſant, ſe couvrir d'infamie. En un mot, il eſt votre unique reſſource; ne vous l'ôtez pas. S'il vous trahit, vous êtes perdu, je l'avoue; mais vous l'êtes également s'il ne ſe mêle pas de vous. Livrez-vous donc à lui rondement & franchement; gagnez ſon cœur par cette confiance. Prêtez-vous à tout accommodement raiſonnable. Aſſurez les loix & la liberté; mais ſacrifiez l'amour-propre à la paix. Sur-tout aucune mention de moi, pour ne pas aigrir ceux qui me haïſſent; & ſi M. de Voltaire vous ſert comme il le doit, s'il entend ſa gloire, comblez-le d'honneurs, & conſacrez à Apollon pacificateur, *Phœbo pacatori*, la médaille que vous m'aviez deſtinée.

LETTRE AU MÊME.

Chiswick, le 29 Janvier 1766.

JE ſuis arrivé heureuſement dans ce pays; j'y ai été accueilli, & j'en ſuis très-content : mais ma ſanté, mon humeur, mon état demandent que je m'éloigne de Londres; & pour ne plus entendre parler s'il eſt poſſible, de mes malheurs, je vais dans peu me confiner dans le pays de Galles. Puiſſai-je y mourir en paix ! c'eſt le ſeul vœu qui me reſte à faire. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE A MYLORD **.

7 Avril 1766.

CE n'eſt plus de mon chien qu'il s'agit, Mylord, c'eſt de moi-même. Vous verrez par la lettre ci-jointe pourquoi je ſouhaite qu'elle paroiſſe dans les papiers publics; ſur-tout dans le St. James Chronicle, s'il eſt poſſible. Cela ne ſera pas aiſé, ſelon mon opinion, ceux qui m'entourent de leurs embûches ayant ôté à mes vrais amis & à moi-même tout moyen de faire entendre la voix de la vérité. Cependant, il convient que le public apprenne qu'il y a des traîtres ſecrets qui, ſous le maſque d'une amitié perfide, travaillent ſans relâche à me déshonorer. Une fois averti, ſi le public veut encore être trompé, qu'il le ſoit. Je n'aurai plus rien à lui dire. J'ai cru, Mylord, qu'il ne ſeroit pas au-deſſous de vous de m'accorder votre aſſiſtance en cette occaſion. A notre premiere entrevue, vous jugerez ſi je la mérite, & ſi j'en ai beſoin. En attendant, ne dédaignez pas ma confiance, on ne m'a pas appris à la prodiguer; les trahiſons que j'éprouve doivent lui donner quelque prix.

LETTRE
A LORD ***.

Wootton, le 19 Avril 1766.

JE ne ſaurois, Mylord, attendre votre retour à Londres, pour vous faire les remerciemens que je vous dois. Vos bontés m'ont convaincu que j'avois eu raiſon de compter ſur votre généroſité. Pour excuſer l'indiſcrétion qui m'y a fait recourir, il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur ma ſituation. Trompé par des traîtres qui, ne pouvant me déshonorer dans les lieux où j'avois vécu, m'ont entraîné dans un pays où je ſuis inconnu & dont j'ignore la langue, afin d'y exécuter plus aiſément leur abominable projet, je me trouve jetté dans cette iſle après des malheurs ſans exemple. Seul, ſans appui, ſans amis, ſans défenſe, abandonné à la témérité des jugemens publics, & aux effets qui en ſont la ſuite ordinaire, ſur-tout chez un peuple qui naturellement n'aime pas les étrangers, j'avois le plus grand beſoin d'un protecteur qui ne dédaignât pas ma confiance, & où pouvois-je mieux le chercher que parmi cette illuſtre nobleſſe à laquelle je me plaiſois à rendre honneur, avant de penſer qu'un jour j'aurois beſoin d'elle pour m'aider à défendre le mien ?

Vous me dites, Mylord, qu'après s'être un peu amuſé, votre public rend ordinairement juſtice ; mais c'eſt un amuſement bien cruel, ce me ſemble, que celui qu'on prend aux dépens des infortunés, & ce n'eſt pas aſſez de finir par rendre juſtice, quand on commence par en manquer. J'apportois au ſein de votre nation deux grands droits qu'elle eût dû reſpecter davantage ; le droit ſacré de l'hoſpitalité, & celui des égards que l'on doit aux malheureux ; j'y apportois l'eſtime univerſelle & le reſpect même de mes ennemis. Pourquoi m'a-t-on dépouillé chez vous de tout cela ? Qu'ai-je fait pour mériter un traitement ſi cruel ? En quoi me ſuis-je mal conduit à Londres, où l'on me traitoit ſi favorablement avant que j'y fuſſe arrivé ? Quoi, Mylord ! des diffamations ſecretes qui ne devroient produire qu'une juſte horreur pour les fourbes qui les répandent, ſuffiroient pour dé-

truire l'effet de cinquante ans d'honneur & de mœurs honnêtes ! Non, les pays où je suis connu ne me jugeront point d'après votre public mal instruit; l'Europe entiere continuera de me rendre la justice qu'on me refuse en Angleterre, & l'éclatant accueil que, malgré le décret, je viens de recevoir à Paris à mon passage, prouve que par-tout où ma conduite est connue, elle m'attire l'honneur qui m'est dû. Cependant si le public françois eût été aussi prompt à mal juger que le vôtre, il en eût eu le même sujet. L'année derniere on fit courir à Geneve un libelle (1) sur ma conduite à Paris. Pour toute réponse, je fis imprimer ce libelle à Paris même. Il y fut reçu comme il méritoit de l'être, & il semble que tout ce que les deux sexes ont d'illustre & de vertueux dans cette capitale, ait voulu me venger par les plus grandes marques d'estime, des outrages de mes vils ennemis.

Vous direz, Mylord, qu'on me connoît à Paris & qu'on ne me connoît pas à Londres ; voilà précisément de quoi je me plains. On n'ôte point à un homme d'honneur, sans le connoître & sans l'entendre, l'estime publique dont il jouit. Si jamais je vis en Angleterre aussi long-tems que j'ai vécu en France, il faudra bien qu'enfin votre public me rende son estime, mais quel gré lui en saurai-je, lorsque je l'y aurai forcé.

Pardonnez, Mylord, cette longue lettre ; me pardonneriez-vous mieux d'être indifférent à ma réputation dans votre pays ? Les Anglois valent bien qu'on soit fâché de les voir injustes, & qu'afin qu'ils cessent de l'être, on leur fasse sentir combien ils le sont. Mylord, les malheureux sont malheureux par-tout. En France on les décrete ; en Suisse on les lapide ; en Angleterre on les déshonore : c'est leur vendre cher l'hospitalité.

(1) *Sentimens des Citoyens.*

LETTRE A MADAME DE LUZE.

Wootton, le 10 Mai 1766.

Suis-je affez heureux, Madame, pour que vous penfiez quelquefois à mes torts, & pour que vous me fachiez mauvais gré d'un fi long filence? J'en ferois trop puni fi vous n'y étiez pas fenfible. Dans le tumulte d'une vie orageufe, combien j'ai regretté les douces heures que je paffois près de vous! combien de fois les premiers momens du repos après lequel je foupirois, ont été confacrés d'avance au plaifir de vous écrire! J'ai maintenant celui de remplir cet engagement, & les agrémens du lieu que j'habite m'invitent à m'y occuper de vous, Madame, & de M. de Luze, qui m'en a fait trouver beaucoup à y venir. Quoique je n'aie point directement de fes nouvelles, j'ai fu qu'il étoit arrivé à Paris en bonne fanté, & j'efpere qu'au moment où j'écris cette lettre, il eft heureufement de retour près de vous. Quelque intérêt que je prenne à fes avantages, je ne puis m'empêcher de lui envier celui-là, & je vous jure, Madame, que cette paifible retraite perd pour moi beaucoup de fon prix quand je fonge qu'elle eft à trois cents lieues de vous. Je voudrois vous la décrire avec tous fes charmes, afin de vous tenter, je n'ofe dire de m'y venir voir, mais de la venir voir, & moi j'en profiterois.

Figurez-vous, Madame, une maifon feule, non fort grande, mais fort propre, bâtie à mi-côte fur le penchant d'un vallon, dont la pente eft affez interrompue pour laiffer des promenades de plain-pied fur la plus belle péloufe de l'univers. Au-devant de la maifon regne une grande terraffe, d'où l'œil fuit dans une demi circonférence quelques lieues d'un payfage formé de prairies, d'arbres, de fermes éparfes, de maifons plus ornées, & bordée en forme de baffin par des côteaux élevés, qui bornent agréablement la vue quand elle ne pourroit aller au-delà. Au fond du vallon, qui fert à la fois de garenne & de pâturage, on entend murmurer un ruiffeau, qui d'une montagne voifine vient couler parallélement à la maifon, & dont les petits détours,

les cascades sont dans une telle direction que des fenêtres & de la terrasse l'œil peut assez long-tems suivre son cours. Le vallon est garni par places de rochers & d'arbres où l'on trouve des réduits délicieux, & qui ne laissent pas de s'éloigner assez de tems en tems du ruisseau, pour offrir sur ses bords des promenades commodes, à l'abri des vents & même de la pluie, en sorte que par les plus vilains tems du monde je vais tranquillement herboriser sous les roches avec les moutons & les lapins; mais, hélas, Madame! je ne trouve point de Scordium.

Au bout de la terrasse à gauche sont les bâtimens rustiques & le potager, à droite sont des bosquets & un jet-d'eau. Derriere la maison est un pré entouré d'une lisiere de bois, laquelle tournant au-delà du vallon couronne le parc, si l'on peut donner ce nom à une enceinte à laquelle on a laissé toutes les beautés de la nature. Ce pré mene à travers un petit village qui dépend de la maison, à une montagne qui en est à une demi-lieue, & dans laquelle sont diverses mines de plomb que l'on exploite. Ajoutez qu'aux environs on a le choix des promenades, soit dans des prairies charmantes, soit dans les bois, soit dans des jardins à l'angloise, moins peignés, mais de meilleur goût que ceux des François.

La maison, quoique petite, est très-logeable & bien distribuée. Il y a dans le milieu de la façade un avant-corps à l'angloise, par lequel la chambre du maître de la maison & la mienne qui est au-dessus, ont une vue de trois côtés. Son appartement est composé de plusieurs pieces sur le devant, & d'un grand sallon sur le derriere; le mien est distribué de même, excepté que je n'occupe que deux chambres, entre lesquelles & le sallon est une espece de vestibule ou d'antichambre fort singuliere, éclairée par une large lanterne de vitrage au milieu du toit.

Avec cela, Madame, je dois vous dire qu'on fait ici bonne chere à la mode du pays, c'est-à-dire, simple & saine, précisément comme il me la faut. Le pays est humide & froid, ainsi les legumes ont peu de goût, le gibier aucun; mais la viande y est excellente, le laitage abondant & bon. Le maître de cette maison la trouve trop sauvage & s'y tient peu. Il en a de plus riantes qu'il lui préfere, & auxquelles je la préfere, moi, par la même raison. J'y suis non-seulement le maître, mais mon maître, ce qui est bien plus. Point de grand village aux

environs; la ville la plus voisine en est à deux lieues: par conséquent peu de voisins désœuvrés. Sans le Ministre, qui m'a pris dans une affection singuliere, je serois ici dix mois de l'année absolument seul.

Que pensez-vous de mon habitation, Madame? la trouvez-vous assez bien choisie, & ne croyez-vous pas que pour en préférer une autre il faille être ou bien sage ou bien fou? Hé bien, Madame, il s'en prépare une peu loin du Biez, plus près du Tertre, que je regretterai sans cesse, & où, malgré l'envie, mon cœur habitera toujours. Je ne la regretterois pas moins quand celle-ci m'offriroit tous les autres biens possibles, excepté celui de vivre avec ses amis. Mais au reste, après vous avoir peint le beau côté, je ne veux pas vous dissimuler qu'il y en a d'autres, & que, comme dans toutes les choses de la vie, les avantages y sont mêlés d'inconvéniens. Ceux du climat sont grands; il est tardif & froid; le pays est beau, mais triste; la nature y est engourdie & paresseuse. A peine avons-nous déja des violettes, les arbres n'ont encore aucunes feuilles, jamais on n'y entend de rossignols, tous les signes du printems disparoissent devant moi. Mais ne gâtons pas le tableau vrai que je viens de faire: il est pris dans le point de vue où je veux vous montrer ma demeure; afin que vos idées s'y promenent avec plaisir. Ce n'est qu'auprès de vous, Madame, que je pouvois trouver une société préférable à la solitude. Pour la former dans cette province, il y faudroit transporter votre famille entiere, une partie de Neufchâtel, & presque tout Yverdun. Encore après cela, comme l'homme est insatiable, me faudroit-il vos bois, vos monts, vos vignes, enfin tout jusqu'au lac & ses poissons. Bonjour, Madame, mille tendres salutations à M. de Luze. Parlez quelquefois avec Mad. de Froment & Mad. de Sandoz de ce pauvre exilé. Pourvu qu'il ne le soit jamais de vos cœurs, tout autre exil lui sera supportable.

LETTRE

LETTRE A M. DAVENPORT.

Wootton, le 2 Juillet 1766.

JE vous dois, Monſieur, toutes ſortes de déférences; & puiſque M. Hume demande abſolument une explication, peut-être la lui dois-je auſſi; il l'aura donc, c'eſt ſur quoi vous pouvez compter. Mais j'ai beſoin de quelques jours pour me remettre, car en vérité les forces me manquent tout-à-fait.

Mille très-humbles ſalutations.

LETTRE A MYLORD MARÉCHAL.

Le 20 Juillet 1766.

LA derniere lettre, Mylord, que j'ai reçue de vous étoit du 25 Mai. Depuis ce tems, j'ai été forcé de déclarer mes ſentimens à M. Hume; il a voulu une explication; il l'a eue, j'ignore l'uſage qu'il en fera. Quoi qu'il en ſoit, tout eſt dit déſormais entre lui & moi. Je voudrois vous envoyer copie des lettres, mais c'eſt un livre pour la groſſeur. Mylord, le ſentiment cruel que nous ne nous verrons plus, charge mon cœur d'un poids inſupportable. Je donnerois la moitié de mon ſang pour vous voir un ſeul quart-d'heure encore une fois en ma vie. Vous ſavez combien ce quart-d'heure me ſeroit doux, mais vous ignorez combien il me ſeroit important.

Après avoir bien réfléchi ſur ma ſituation préſente, je n'ai trouvé qu'un ſeul moyen poſſible de m'aſſurer quelque repos ſur mes derniers jours. C'eſt de me faire oublier des hommes auſſi parfaitement que ſi je n'exiſtois plus, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller exiſtence un reſte de végétation inutile à ſoi-même & aux autres, loin de tout ce qui nous eſt cher. En conſéquence de cette réſolution,

j'ai pris celle de rompre toute correfpondance hors les cas d'abfolue néceffité. Je ceffe déformais d'écrire & de répondre à qui que ce foit. Je ne fais que deux feules exceptions, dont l'une eft pour M. Du Peyrou ; je crois fuperflu de vous dire quelle eft l'autre ; déformais tout à l'amitié, n'exiftant plus que par elle, vous fentez que j'ai plus befoin que jamais d'avoir quelquefois de vos lettres.

Je fuis très-heureux d'avoir pris du goût pour la botanique. Ce goût fe change infenfiblement en une paffion d'enfant, ou plutôt en un radotage inutile & vain : car je n'apprends aujourd'hui qu'en oubliant ce que j'appris hier, mais n'importe. Si je n'ai jamais le plaifir de favoir, j'aurai toujours celui d'apprendre, & c'eft tout ce qu'il me faut. Vous ne fauriez croire combien l'étude des plantes jette d'agrément fur mes promenades folitaires. J'ai eu le bonheur de me conferver un cœur affez fain, pour que les plus fimples amufemens lui fuffifent, & j'empêche, en m'empaillant la tête, qu'il n'y refte place pour d'autres fatras.

L'occupation pour les jours de pluie, fréquent en ce pays, eft d'écrire ma vie. Non ma vie extérieure comme les autres ; mais ma vie réelle, celle de mon ame, l'hiftoire de mes fentimens les plus fecrets. Je ferai ce que nul homme n'a fait avant moi, & ce que vraifemblablement nul autre ne fera dans la fuite. Je dirai tout, le bien, le mal, tout enfin ; je me fens une ame qui fe peut montrer. Je fuis loin de cette époque chérie de 1762, mais j'y viendrai, je l'efpere. Je recommencerai du moins en idée ces pélerinages de Colombier, qui furent les jours les plus purs de ma vie. Que ne peuvent-ils recommencer encore & recommencer fans ceffe ! Je ne demanderois point d'autre éternité.

M. Du Peyrou me marque qu'il a reçu les trois cents louis. Ils viennent d'un bon pere qui, non plus que celui dont il eft l'image, n'attend pas que fes enfans lui demandent leur pain quotidien.

Je n'entends point ce que vous me dites d'une prétendue charge que les habitans de Derbyshire m'ont donnée. Il n'y a rien de pareil, je vous affure ; & cela m'a tout l'air d'une plaifanterie que quelqu'un vous aura faite fur mon compte ; du refte, je fuis très-content du pays & des habitans, autant qu'on peut l'être à mon âge d'un climat & d'une maniere de vivre auxquels on n'eft pas accoutumé. J'efpérois

que vous me parleriez un peu de votre maison & de votre jardin, ne fut-ce qu'en faveur de la botanique. Ah ! que ne suis-je à portée de ce bienheureux jardin, dût mon pauvre sultan le fourager un peu comme il fit celui de Colombier !

LETTRE
AU MÊME.

Le 9 Août 1766.

Les choses incroyables que M. Hume écrit à Paris sur mon compte, me font présumer que, s'il l'ose, il ne manquera pas de vous en écrire autant. Je ne suis pas en peine de ce que vous en penserez. Je me flatte, Mylord, d'être assez connu de vous, & cela me tranquilise. Mais il m'accuse avec tant d'audace d'avoir refusé malhonnêtement la pension après l'avoir acceptée, que je crois devoir vous envoyer une copie fidelle de la lettre que j'écrivis à ce sujet à M. le Général Conwai (*). J'étois bien embarrassé dans cette lettre, ne voulant pas dire la véritable cause de mon refus, & ne pouvant en alléguer aucune autre. Vous conviendrez, je m'assure, que si l'on peut s'en tirer mieux que je ne fis, on ne peut du moins s'en tirer plus honnêtement. J'ajouterois qu'il est faux que j'aie jamais accepté la pension. J'y mis seulement votre agrément pour condition nécessaire, & quand cet agrément fut venu, M. Hume alla en avant sans me consulter davantage. Comme vous ne pouvez savoir ce qui s'est passé en Angleterre à mon égard depuis mon arrivée, il est impossible que vous prononciez dans cette affaire avec connoissance, entre M. Hume & moi; ses procédés secrets sont trop incroyables, & il n'y a personne au monde moins fait que vous, pour y ajouter foi. Pour moi qui les ai sentis si cruellement, & qui n'y peux penser qu'avec la douleur la plus amere, tout ce qui me reste à desirer, est de n'en reparler jamais. Mais comme M. Hume ne garde pas le même

(1) Celle du 12 Mai 1766.

ſilence, & qu'il avance les choſes les plus fauſſes du ton le plus affirmatif, je vous demande auſſi, Mylord, une juſtice que vous ne pouvez me refuſer, c'eſt lorſqu'on pourra vous dire ou vous écrire que j'ai fait volontairement une choſe injuſte ou malhonnête, d'être bien perſuadé que cela n'eſt pas vrai.

LETTRE
AU MÊME.

7 Septembre 1766.

JE ne puis vous exprimer, Mylord, à quel point, dans les circonſtances où je me trouve, je ſuis alarmé de votre ſilence. La derniere lettre que j'ai reçue de vous étoit du . . . . . Seroit-il poſſible que les terribles clameurs de M. Hume euſſent fait impreſſion ſur vous, & m'euſſent, au milieu de tant de malheurs, ôté la ſeule conſolation qui me reſtoit ſur la terre ? Non, Mylord, cela ne peut pas être. Votre ame ferme ne peut être entraînée par l'exemple de la foule ; votre eſprit judicieux ne peut être abuſé à ce point. Vous n'avez point connu cet homme, perſonne ne l'a connu, ou plutôt il n'eſt plus le même. Il n'a jamais haï que moi ſeul ; mais auſſi quelle haine ! Un même cœur pourroit-il ſuffire à deux comme celle-là ? Il a marché juſqu'ici dans les ténebres ; il s'eſt caché, mais maintenant il ſe montre à découvert. Il a rempli l'Angleterre, la France, les Gazettes, l'Europe entiere, de cris auxquels je ne ſais que répondre, & d'injures dont je me croirois digne, ſi je daignois les repouſſer. Tout cela ne décele-t-il pas avec évidence le but qu'il a caché juſqu'à préſent avec tant de ſoin ? Mais laiſſons M. Hume ; je veux l'oublier malgré les maux qu'il m'a faits. Seulement qu'il ne m'ôte pas mon pere. Cette perte eſt la ſeule que je ne pourrois ſupporter. Avez-vous reçu mes deux dernieres lettres, l'une du 20 Juillet, & l'autre du 9 Août ? Ont-elles eu le bonheur d'échapper aux filets qui ſont tendus tout autour de moi, & au travers deſquels peu de choſe paſſe ? Il paroît que l'intention de mon perſécuteur & de ſes amis, eſt de m'ôter toute communication avec le continent, & de me faire périr ici de douleur &

de misere. Leurs mesures sont trop bien prises pour que je puisse aisément leur échapper. Je suis préparé à tout, & je puis tout supporter hors votre silence. Je m'adresse à M. Rougemont; je ne connois que lui seul à Londres à qui j'ose me confier. S'il me refuse ses services, je suis sans ressource, & sans moyen pour écrire à mes amis. Ah, Mylord! qu'il me vienne une lettre de vous, & je me console de tout le reste.

LETTRE

AU MÊME.

Wootton, le 27 Septembre 1766.

JE n'ai pas besoin, Mylord, de vous dire combien vos deux dernieres lettres m'ont fait de plaisir, & m'étoient nécessaires. Ce plaisir a pourtant été tempéré par plus d'un article, par un sur-tout auquel je réserve une lettre exprès, & aussi par ceux qui regardent M. Hume, dont je ne saurois lire le nom ni rien qui s'y rapporte, sans un serrement de cœur & un mouvement convulsif, qui fait pis que de me tuer, puisqu'il me laisse vivre. Je ne cherche point, Mylord, à détruire l'opinion que vous avez de cet homme, ainsi que toute l'Europe; mais je vous conjure par votre cœur paternel de ne me reparler jamais de lui sans la plus grande nécessité.

Je ne puis me dispenser de répondre à ce que vous m'en dites dans votre lettre du 5 de ce mois. *Je vois avec douleur*, me marquez-vous, *que vos ennemis mettront sur le compte de M. Hume tout ce qu'il leur plaira d'ajouter au demêlé d'entre vous & lui.* Mais que pourroient-ils faire de plus que ce qu'il a fait lui-même? Diront-ils de moi pis qu'il n'en a dit dans les lettres qu'il a écrites à Paris, par toute l'Europe, & qu'il a fait mettre dans toutes les gazettes? Mes autres ennemis me font du pis qu'ils peuvent & ne s'en cachent gueres; lui fait pis qu'eux & se cache, & c'est lui qui ne manquera pas de mettre sur leur compte, le mal que jusqu'à ma mort il ne cessera de me faire en secret.

Vous me dites encore, Mylord, que je trouve mauvais que

M. Hume ait sollicité la pension du Roi d'Angleterre à mon insu. Comment avez-vous pu vous laisser surprendre au point d'affirmer ainsi ce qui n'est pas ? Si cela étoit vrai, je serois un extravagant, tout au moins ; mais rien n'est plus faux. Ce qui m'a fâché, c'étoit qu'avec sa profonde adresse il se soit servi de cette pension, sur laquelle il revenoit à mon insu quoique refusée, pour me forcer de lui motiver mon refus & de lui faire la déclaration qu'il vouloit absolument avoir, & que je voulois éviter, sachant bien l'usage qu'il en vouloit faire. Voilà, Mylord, l'exacte vérité, dont j'ai les preuves, & que vous pouvez affirmer.

Graces au Ciel, j'ai fini quant à présent sur ce qui regarde M. Hume. Le sujet dont j'ai maintenant à vous parler est tel que je ne puis me résoudre à le mêler avec celui-là dans la même lettre. Je le réserve pour la premiere que je vous écrirai. Ménagez pour moi vos précieux jours, je vous en conjure. Ah ! vous ne savez pas, dans l'abîme de malheurs où je suis plongé, quel seroit pour moi celui de vous survivre !

LETTRE
A MADAME ***.

Wootton, le 27 Septembre 1767.

LE cas que vous m'exposez, Madame, est dans le fond très-commun, mais mêlé de choses si extraordinaires, que votre lettre a l'air d'un roman. Votre jeune homme n'est pas de son siecle ; c'est un prodige ou un monstre. Il y a des monstres dans ce siecle, je le sais trop, mais plus vils que courageux, & plus fourbes que féroces. Quant aux prodiges, on en voit si peu que ce n'est pas la peine d'y croire, & si Cassius en est un de force d'ame, il n'en est assurément pas un de bon sens & de raison.

Il se vante de sacrifices qui, quoi qu'ils fassent horreur, seroient grands s'ils étoient pénibles, & seroient héroïques s'ils étoient nécessaires ; mais ou faute de l'une & de l'autre de ces conditions, je ne vois qu'une extravagance qui me fait très-mal augurer de celui

qui les a faits. Convenez, Madame, qu'un amant qui oublie ſa belle dans un voyage, qui en redevient amoureux quand il la revoit, qui l'épouſe & puis qui s'éloigne & l'oublie encore, qui promet ſéchement de revenir à ſes couches & n'en fait rien, qui revient enfin pour lui dire qu'il l'abandonne, qui part & ne lui écrit que pour confirmer cette belle réſolution; convenez, dis-je, que ſi cet homme eut de l'amour, il n'en eut gueres, & que la victoire dont il ſe vante avec tant de pompe, lui coûte probablement beaucoup moins qu'il ne vous dit.

Mais ſuppoſant cet amour aſſez violent pour ſe faire honneur du ſacrifice, où en eſt la néceſſité? C'eſt ce qui me paſſe. Qu'il s'occupe du ſublime emploi de délivrer ſa patrie, cela eſt fort beau, & je veux croire que cela eſt utile: mais ne ſe permettre aucun ſentiment étranger à ce devoir, pourquoi cela? Tous les ſentimens vertueux ne s'étaient-ils pas les uns les autres, & peut-on en détruire un ſans les affoiblir tous? *J'ai cru long-tems*, dit-il, *combiner mes affections avec mes devoirs.* Il n'y a point là de combinaiſons à faire, quand ces affections elles-mêmes ſont des devoirs. *L'illuſion ceſſe, & je vois qu'un vrai citoyen doit les abolir.* Quelle eſt donc cette illuſion, & où a-t-il pris cette affreuſe maxime? S'il eſt de triſtes ſituations dans la vie, s'il eſt de cruels devoirs qui nous forcent quelquefois à leur en ſacrifier d'autres, à déchirer notre cœur pour obéir à la néceſſité preſſante ou à l'inflexible vertu, en eſt-il, en peut-il jamais être qui nous forcent d'étouffer des ſentimens auſſi légitimes que ceux de l'amour filial, conjugal, paternel; & tout homme qui ſe fait une expreſſe loi de n'être plus ni fils, ni mari, ni pere, oſe-t-il uſurper le nom de citoyen, oſe-t-il uſurper le nom d'homme?

On diroit, Madame, en liſant votre lettre, qu'il s'agit d'une conſpiration. Les conſpirations peuvent être des actes heroïques de patriotiſme, & il y en a eu de telles; mais preſque toujours elles ne ſont que des crimes puniſſables, dont les auteurs ſongent bien moins à ſervir la patrie qu'à l'aſſervir, & à la délivrer de ſes tyrans qu'à l'être. Pour moi je vous déclare que je ne voudrois pour rien au monde avoir trempé dans la conſpiration la plus légitime: parce qu'enfin ces ſortes d'entrepriſes ne peuvent s'exécuter ſans troubles, ſans deſordres, ſans violences, quelquefois ſans effuſion de ſang, &

qu'à mon avis le ſang d'un ſeul homme eſt d'un plus grand prix que la liberté de tout le genre-humain. Ceux qui aiment ſincérement la liberté n'ont pas beſoin, pour la trouver, de tant de machines; & ſans cauſer ni révolutions ni troubles, quiconque veut être libre, l'eſt en effet.

Poſons toutefois cette grande entrepriſe comme un devoir ſacré qui doit régner ſur tous les autres, doit-il pour cela les anéantir, & ces différens devoirs ſont-ils donc à tel point incompatibles, qu'on ne puiſſe ſervir la patrie ſans renoncer à l'humanité? Votre Caſſius eſt-il donc le premier qui ait formé le projet de délivrer la ſienne, & ceux qui l'ont exécuté, l'ont-ils fait au prix des ſacrifices dont il ſe vante? Les Pélopidas, les Brutus, les vrais Caſſius & tant d'autres ont-ils eu beſoin d'abjurer tous les droits du ſang & de la nature, pour accomplir leurs nobles deſſeins? Y eut-il jamais de meilleurs fils, de meilleurs maris, de meilleurs peres que ces grands hommes? La plupart, au contraire, concerterent leurs entrepriſes au ſein de leurs familles, & Brutus oſa révéler, ſans néceſſité, ſon ſecret à ſa femme, uniquement parce qu'il la trouva digne d'en être dépoſitaire. Sans aller ſi loin chercher des exemples, je puis, Madame, vous en citer un plus moderne d'un héros à qui rien ne manque pour être à côté de ceux de l'antiquité, que d'être auſſi connu qu'eux. C'eſt le Comte Louis de Fieſque, lorſqu'il voulut briſer les fers de Gênes ſa patrie, & la délivrer du joug des Doria. Ce jeune homme ſi aimable, ſi vertueux, ſi parfait, forma ce grand deſſein preſque dès ſon enfance, & s'éleva, pour ainſi dire, lui-même pour l'exécuter. Quoique très-prudent, il le confia à ſon frere, à ſa famille, à ſa femme auſſi jeune que lui; & après des préparatifs très-grands, très-lents, très-difficiles, le ſecret fut ſi bien gardé, l'entrepriſe fut ſi bien concertée & eut un ſi plein ſuccès, que le jeune Fieſque étoit maître de Gênes au moment qu'il périt par un accident.

Je ne dis pas qu'il ſoit ſage de révéler ces ſortes de ſecrets, même à ſes proches, ſans la plus grande néceſſité; mais autre choſe eſt, garder ſon ſecret, & autre choſe, rompre avec ceux à qui on le cache. J'accorde même qu'en méditant un grand deſſein, l'on eſt obligé de s'y livrer quelquefois au point d'oublier pour un tems, des devoirs moins preſſans peut-être, mais non moins ſacrés ſi-tôt qu'on peut

peut les remplir. Mais que de propos délibéré, de gaité de cœur, le ſachant, le voulant, on ait, avec la barbarie de renoncer pour jamais à tout ce qui nous doit être cher, celle de l'accabler de cette déclaration cruelle, c'eſt, Madame, ce qu'aucune ſituation imaginable ne peut ni autoriſer, ni ſuggérer même à un homme dans ſon bon ſens qui n'eſt pas un monſtre. Ainſi je conclus, quoiqu'à regret, que votre Caſſius eſt fou tout au moins, & je vous avoue qu'il m'a tout-à-fait l'air d'un ambitieux embarraſſé de ſa femme, qui veut couvrir du maſque de l'héroïſme ſon inconſtance & ſes projets d'agrandiſſement. Or, ceux qui ſavent employer à ſon âge de pareilles ruſes, ſont des gens qu'on ne ramene jamais, & qui rarement en valent la peine.

Il ſe peut, Madame, que je me trompe; c'eſt à vous d'en juger. Je voudrois avoir des choſes plus agréables à vous dire: mais vous me demandez mon ſentiment; il faut vous le dire, ou me taire, ou vous tromper. Des trois partis j'ai choiſi le plus honnête, & celui qui pouvoit le mieux vous marquer, Madame, ma déférence & mon reſpect.

LETTRE

A MADEMOISELLE DE W*ES.

Wootton, le 9 Décembre 1766.

MA belle voiſine, vous me rendez injuſte & jaloux pour la premiere fois de ma vie; je n'ai pu voir ſans envie les chaines dont vous honoriez mon ſultan; & je lui ai ravi l'avantage de les porter le premier. J'en aurois dû parer votre brebis chérie, mais je n'ai oſé empiéter ſur les droits d'un jeune & aimable berger. C'eſt déja trop paſſer les miens de faire le galant à mon âge; mais puiſque vous me l'avez fait oublier, tâchez de l'oublier vous-même, & penſez moins au barbon qui vous rend hommage, qu'au ſoin que vous avez pris de lui rajeunir le cœur.

Je ne veux pas, ma belle voiſine, vous ennuyer plus long-tems de mes vieilles ſornettes. Si je vous contois toutes les bontés & amitiés

dont votre cher oncle m'honore, je ſerois encore ennuyeux par mes longueurs ; ainſi je me tais. Mais revenez l'été prochain en être le témoin vous-même, & ramenez Madame la Comteſſe (1), à condition que nous ferons cette fois-ci les plus forts, & qu'au lieu de vous laiſſer enlever comme cette année, vous nous aiderez à la retenir.

LETTRE
A MYLORD MARÉCHAL.

11 Décembre 1766.

ABRÉGER la correſpondance ! . . . Mylord, que m'annoncez-vous, & quel tems prenez-vous pour cela ? Serois-je dans votre diſgrace ? Ah ! dans tous les malheurs qui m'accablent, voilà le ſeul que je ne ſaurois ſupporter. Si j'ai des torts, daignez les pardonner ; en eſt-il, en peut-il être que mes ſentimens pour vous ne doivent pas racheter ? Vos bontés pour moi font toute la conſolation de ma vie. Voulez-vous m'ôter cette unique & douce conſolation ? Vous avez ceſſé d'écrire à vos parens. Eh ! qu'importe, tous vos parens, tous vos amis enſemble ont-ils pour vous un attachement comparable au mien ? Eh ! Mylord, c'eſt à votre âge, ce ſont mes maux qui nous rendent plus utiles l'un à l'autre. A quoi peuvent mieux s'employer les reſtes de la vie qu'à s'entretenir avec ceux qui nous ſont chers ? Vous m'avez promis une éternelle amitié, je la veux toujours, j'en ſuis toujours digne. Les terres & les mers nous ſéparent, les hommes peuvent ſemer bien des erreurs entre nous ; mais rien ne peut ſéparer mon cœur du vôtre, & celui que vous aimâtes une fois n'a point changé. Si réellement vous craignez la peine d'écrire, c'eſt mon devoir de vous l'épargner autant qu'il ſe peut. Je ne demande à chaque fois que deux lignes, toujours les mêmes & rien de plus. *J'ai reçu votre lettre de telle date. Je me porte bien, & je vous aime toujours.* Voilà tout. Répétez-moi ces dix mots douze fois l'année, & je ſuis content. De mon côté j'aurai

---

(1) Mme. la Comteſſe Cowper, veuve du feu Comte Cowper, & fille du Comte Granville.

le plus grand ſoin de ne vous écrire jamais rien qui puiſſe vous importuner ou vous déplaire. Mais ceſſer de vous écrire avant que la mort nous ſépare, non Mylord, cela ne peut pas être ; cela ne ſe peut pas plus que ceſſer de vous aimer.

Si vous tenez votre cruelle réſolution, j'en mourrai, ce n'eſt pas le pire ; mais j'en mourrai dans la douleur, & je vous prédis que vous y aurez du regret. J'attends une réponſe, je l'attends dans les plus mortelles inquiétudes ; mais je connois votre ame & cela me raſſure. Si vous pouvez ſentir combien cette réponſe m'eſt néceſſaire, je ſuis très-ſûr que je l'aurai promptement.

LETTRE

A M. LE DUC DE GRAFFTON.

Wootton, le 7 Février 1767.

Monsieur le Duc,

JE vous dois des remerciemens que je vous prie d'agréer. Quoique les droits qu'on avoit exigés pour mes livres à la douane, me paruſſent forts pour la choſe & pour ma bourſe, j'étois bien éloigné d'en demander & d'en deſirer le rembourſement. Vos bontés, très-gratuites ſur ce point, en ſont d'autant plus obligeantes ; & puiſque vous voulez que j'y reconnoiſſe même celles du Roi, je me tiens auſſi flatté qu'honoré d'une grace d'un prix ineſtimable, par la ſource dont elle vient, & je la reçois avec la reconnoiſſance & la vénération que je dois aux faveurs de Sa Majeſté, paſſant par des mains auſſi dignes de les répandre.

Daignez, Monſieur le Duc, recevoir avec bonté les aſſurances de mon profond reſpect.

LETTRE

A M. GUY.

Wootton, Février 1767.

J'AI lu, Monſieur, avec attendriſſement l'ouvrage de mes défenſeurs dont vous ne m'aviez point parlé. Il me ſemble que ce n'étoit pas pour moi que leurs honorables noms devoient être un ſecret, comme ſi l'on vouloit les dérober à ma reconnoiſſance. Je ne vous pardonnerois jamais ſur-tout de m'avoir tu celui de la Dame, ſi je ne l'euſſe à l'inſtant deviné. C'eſt de ma part un bien petit mérite : je n'ai pas aſſez d'amis capables de ce zele & de ce talent pour avoir pu m'y tromper. Voici une lettre pour elle, à laquelle je n'oſe mettre ſon nom, à cauſe des riſques que peuvent courir mes lettres, mais où elle verra que je la reconnois bien. Je vous charge, Monſieur Guy, ou plutôt j'oſe vous permettre en la lui remettant, de vous mettre en mon nom à genoux devant elle, & de lui baiſer la main droite, cette charmante main plus auguſte que celles des Impératrices & des Reines, qui ſait défendre & honorer ſi pleinement & ſi noblemet l'innocence avilie. Je me flatte que j'aurois reconnu de même ſon digne Collegue, ſi nous nous étions connus auparavant, mais je n'ai pas eu ce bonheur ; & je ne ſais ſi je dois m'en féliciter ou m'en plaindre, tant je trouve noble & beau, que la voix de l'équité s'éleve en ma faveur, du ſein même des inconnus. Les éditeurs du factum de M. Hume, diſent qu'il abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes ; c'eſt-là ce qu'eux & lui ſe garderont bien de faire; mais ce que je fais moi, avec confiance, & qu'avec de pareils défenſeurs, j'aurai fait avec ſuccès. Cependant on a omis dans ces deux pieces des choſes très-eſſentielles ; & on y a fait des mépriſes qu'on eût évitées ſi, m'avertiſſant à tems de ce qu'on vouloit faire, on m'eût demandé des éclairciſſemens. Il eſt étonnant que perſonne n'ait encore mis la queſtion ſous ſon vrai point de vue ; il ne falloit que cela ſeul, & tout étoit dit.

Au reſte, il eſt certain que la lettre que je vous écrivis a été tra-

duite par extraits faits, comme vous pouvez penſer, dans les papiers de Londres ; & il n'eſt pas difficile de comprendre d'où venoient ces extraits, ni pour quelle fin.

Mais voici un fait aſſez biſarre qu'il eſt fâcheux que mes dignes défenſeurs n'aient pas ſu. Croiriez-vous que les deux feuilles que j'ai citées du St. James-Chronicle ont diſparu en Angleterre? M. Davenport les a fait chercher inutilement chez l'imprimeur & dans les cafés de Londres, ſur une indication ſuffiſante, par ſon Libraire, qu'il m'a aſſuré être un honnête homme, & il n'a rien trouvé. Les feuilles ſont éclipſées. Je ne ferai point de commentaire ſur ce fait ; mais convenez qu'il donne à penſer. O mon cher Monſieur Guy, faut-il donc mourir dans ces contrées éloignées, ſans revoir jamais la face d'un ami ſûr, dans le ſein duquel je puiſſe épancher mon cœur !

LETTRE
A MYLORD MARÉCHAL

Le 8 Février 1767.

QUOI, Mylord, pas un ſeul mot de vous? Quel ſilence, & qu'il eſt cruel! Ce n'eſt pas le pis encore. Madame la Ducheſſe de Portland m'a donné les plus grandes alarmes en me marquant que les papiers publics vous avoient dit fort mal, & me priant de lui dire de vos nouvelles. Vous connoiſſez mon cœur, vous pouvez juger de mon état, craindre à la fois pour votre amitié & pour votre vie, ah! c'en eſt trop. J'ai écrit auſſi-tôt à M. Rougemont pour avoir de vos nouvelles ; Il m'a marqué qu'en effet vous aviez été fort malade, mais que vous étiez mieux. Il n'y a pas là de quoi me raſſurer aſſez, tant que je ne recevrai rien de vous. Mon protecteur, mon bienfaiteur, mon ami, mon pere, aucun de ces titres ne pourra-t-il vous émouvoir? Je me proſterne à vos pieds pour vous demander un ſeul mot. Que voulez-vous que je marque à Madame de Portland? Lui dirai-je : *Madame, Mylord Maréchal m'aimoit, mais il me trouve trop malheureux pour m'aimer encore, il ne m'écrit plus?* La plume me tombe des mains.

LETTRE
A M. GRANVILLE.

Wootton, Février 1767.

JE crois, Monſieur, la tiſanne du Médecin Eſpagnol meilleure & plus ſaine que le bouillon rouge du Médecin François, la proviſion de miel n'eſt pas moins bonne, & ſi les Apothicaires fourniſſoient d'auſſi bonnes drogues que vous, ils auroient bientôt ma pratique; mais, badinage à part, que j'aie avec vous un moment d'explication ſérieuſe.

Jadis j'aimois avec paſſion la liberté, l'égalité, & voulant vivre exempt des obligations dont je ne pouvois m'acquitter en pareille monnoie, je me refuſois aux cadeaux mêmes de mes amis, ce qui m'a ſouvent attiré bien des querelles. Maintenant j'ai changé de goût, & c'eſt moins la liberté que la paix que j'aime: je ſoupire inceſſamment après elle; je la préfere déſormais à tout; je la veux à tout prix avec mes amis; je la veux même avec mes ennemis s'il eſt poſſible. J'ai donc réſolu d'endurer déſormais des uns tout le bien, & des autres tout le mal qu'ils voudront me faire, ſans diſputer, ſans m'en défendre, & ſans leur réſiſter en quelque façon que ce ſoit. Je me livre à tous pour faire de moi, ſoit pour, ſoit contre, entiérement à leur volonté: ils peuvent tout, hors de m'engager dans une diſpute, ce qui très-certainement n'arrivera plus de mes jours. Vous voyez, Monſieur, d'après cela combien vous avez beau jeu avec moi dans les cadeaux continuels qu'il vous plaît de me faire; mais il faut tout vous dire, ſans les refuſer je n'en ſerai pas plus reconnoiſſant que ſi vous ne m'en faiſiez aucun. Je vous ſuis attaché, Monſieur, & je bénis le ciel, dans mes miſeres, de la conſolation qu'il m'a ménagée, en me donnant un voiſin tel que vous: mon cœur eſt plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos ſoins, de vos bontés, mais non pas de vos dons; c'eſt peine perdue, je vous aſſure; ils n'ajoutent rien à mes ſentimens pour vous; je ne vous en aimerai pas

moins, & je ſerai beaucoup plus à mon aiſe ſi vous voulez bien les ſupprimer déſormais.

Vous voilà bien averti, Monſieur; vous ſavez comment je penſe, & je vous ai parlé très-ſérieuſement. Du reſte, votre volonté ſoit faite & non pas la mienne; vous ſerez toujours le maître d'en uſer comme il vous plaira.

Le tems eſt bien froid pour ſe mettre en route. Cependant ſi vous êtes abſolument réſolu de partir, recevez tous mes ſouhaits pour votre bon voyage, & pour votre prompt & heureux retour. Quand vous verrez Madame la Ducheſſe de Portland, faites-lui ma cour, je vous ſupplie; raſſurez-la ſur l'état de Mylord Maréchal. Cependant, comme je ne ſerai parfaitement raſſuré moi-méme que quand j'aurai de ſes nouvelles, ſitôt que jen aurai reçu, j'aurai l'honneur d'en faire part à Madame la Ducheſſe. Adieu, Monſieur, derechef, bon voyage, & ſouvenez-vous quelquefois du pauvre hermite votre voiſin.

Vous verrez ſans doute votre aimable niece. Je vous prie de lui parler quelquefois du captif qu'elle a mis dans ſes chaînes, & qui s'honore de les porter.

LETTRE
A MYLORD MARÉCHAL.

Le 19 Mars *1767*.

C'EN eſt donc fait, Mylord; j'ai perdu pour jamais vos bonnes graces & votre amitié, ſans qu'il me ſoit même poſſible de ſavoir & d'imaginer d'où me vient cette perte, n'ayant pas un ſentiment dans mon cœur, pas une action dans ma conduite qui n'ait dû, j'oſe le dire, confirmer cette précieuſe bienveillance que, ſelon vos promeſſes tant de fois réitérées, jamais rien ne pouvoit m'ôter. Je conçois aiſément tout ce qu'on a pu faire auprès de vous pour me nuire; je l'ai prévu je vous en ai prévenu; vous m'avez aſſuré qu'on ne réuſſiroit jamais, j'ai dû le croire. A-t-on réuſſi malgré tout cela, voilà ce qui me paſſe; & comment a-t-on réuſſi au point que vous n'ayez pas même daigné me dire de quoi je ſuis coupable, ou du moins de quoi je ſuis accuſé?

Si je ſuis coupable, pourquoi me taire mon crime, ſi je ne le ſuis pas, pourquoi me traiter en criminel ? En m'annonçant que vous ceſſerez de m'écrire, vous me faites entendre que vous n'écrirez plus à perſonne. Cependant j'apprends que vous écrivez à tout le monde, & que je ſuis le ſeul excepté, quoique vous ſachiez dans quel tourment m'a jetté votre ſilence. Mylord, dans quelque erreur que vous puiſſiez être, ſi vous connoiſſiez, je ne dis pas mes ſentimens, vous devez les connoître, mais ma ſituation, dont vous n'avez pas l'idée, votre humanité du moins vous parleroit pour moi.

Vous êtes dans l'erreur, Mylord, & c'eſt ce qui me conſole. Je vous connois trop bien pour vous croire capable d'une auſſi incompréhenſible légéreté, ſur-tout dans un tems où venu par vos conſeils dans le pays que j'habite, j'y vis accablé de tous les malheurs les plus ſenſibles à un homme d'honneur. Vous êtes dans l'erreur, je le répete; l'homme que vous n'aimez plus mérite ſans doute votre diſgrace, mais cet homme que vous prenez pour moi n'eſt pas moi. Je n'ai point perdu votre bienveillance, parce que je n'ai point mérité de la perdre, & que vous n'êtes ni injuſte, ni inconſtant. On vous aura figuré ſous mon nom un fantôme, je vous l'abandonne & j'attends que votre illuſion ceſſe, bien ſûr qu'auſſi-tôt que vous me verrez tel que je ſuis, vous m'aimerez comme auparavant.

Mais en attendant ne pourrai-je du moins ſavoir ſi vous recevez mes lettres ? Ne me reſte-t-il nul moyen d'apprendre des nouvelles de votre ſanté qu'en m'informant au tiers & au quart, & n'en recevant que de vieilles qui ne me tranquilliſent pas ? Ne voudriez-vous pas du moins permettre qu'un de vos laquais m'écrivît de tems en tems comment vous vous portez ? Je me réſigne à tout, mais je ne conçois rien de plus cruel que l'incertitude continuelle où je vis ſur ce qui m'intéreſſe le plus.

LETTRE

LETTRE
A M. LE GÉNÉRAL CONWAY.

Wootton, le 26 Mars 1767.

MONSIEUR,

AUSSI touché que surpris de la faveur dont il plaît au Roi de m'honorer, je vous supplie d'être auprès de Sa Majesté l'organe de ma vive reconnoissance. Je n'avois droit à ses attentions que par mes malheurs, j'en ai maintenant aux égards du public par ses graces, & je dois espérer que l'exemple de sa bienveillance m'obtiendra celle de tous ses sujets. Je reçois, Monsieur, le bienfait du Roi comme l'arrhe d'une époque heureuse autant qu'honorable qui m'assure, sous la protection de Sa Majesté, des jours désormais paisibles. Puissai-je n'avoir à les remplir que des vœux les plus purs & les plus vifs pour la gloire de son regne & pour la prospérité de son auguste Maison!

Les actions nobles & généreuses portent toujours leur récompense avec elles. Il vous est aussi naturel, Monsieur, de vous féliciter d'en faire, qu'il est flatteur pour moi d'en être l'objet. Mais ne parlons point de mes talens, je vous supplie; je sais me mettre à ma place, & je sens à l'impression que font sur mon cœur vos bontés, qu'il est en moi quelque chose plus digne de votre estime que de médiocres talens, qui seroient moins connus s'ils m'avoient attiré moins de maux, & dont je ne fais cas que par la cause qui les fit naître, & par l'usage auquel ils étoient destinés.

Je vous supplie, Monsieur, d'agréer les sentimens de ma gratitude & de mon profond respect.

LETTRE A MYLORD, COMTE DE HARCOURT.

Wootton, le 2 Avril 1767.

J'APPRENDS, Milord, par M. Davenport que vous avez eu la bonté de me défaire de toutes mes estampes, hors une. Serois-je assez heureux pour que cette estampe exceptée fût celle du Roi; je le desire assez pour l'espérer; en ce cas, vous auriez bien lu dans mon cœur, & je vous prierois de vouloir conserver soigneusement cette estampe, jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir & de vous remercier de vive voix. Je la joindrois à celle de Mylord Maréchal, pour avoir le plaisir de contempler quelquefois les traits de mes bienfaiteurs, & de me dire en les voyant, qu'il est encore des hommes bienfaisans sur la terre.

Cette idée m'en rappelle une autre que ma mémoire absolument éteinte avoit laissée échapper. Ce portrait du Roi avec une vingtaine d'autres me viennent de M. Ramsay qui ne voulut jamais m'en dire le prix. Ainsi ce prix lui appartient & non pas à moi; mais comme probablement il ne voudroit pas plus l'accepter aujourd'hui que ci-devant, & que je n'en veux pas non plus faire mon profit, je ne vois à cela d'autre expédient que de distribuer aux pauvres le produit de ces estampes, & je crois, Mylord, qu'une fonction de charité ne peut rien avoir que l'humanité de votre cœur dédaigne. La difficulté seroit de savoir quel est ce produit, ne pouvant moi-même me rappeller le nombre & la qualité de ces estampes. Ce que je sais, c'est que ce sont toutes gravures Angloises, dont je n'avois que quelques autres avant celles-là. Pour ne pas abuser de vos bontés, Mylord, au point de vous engager dans de nouvelles recherches, je ferai une évaluation grossiere de ces gravures, & j'estime que le prix n'en pourroit gueres passer quatre ou cinq guinées. Ainsi, pour aller au plus sûr, ce sont cinq guinées sur le produit du tout que je prends la liberté de vous prier de

vouloir bien distribuer aux pauvres. Vous voyez, Mylord, comment j'en use avec vous. Quoique je sois persuadé que mon importunité ne passe pas votre complaisance, si j'avois prévu jusqu'où je serois forcé de la porter, je me serois gardé de m'oublier à ce point. Agréez, Mylord, je vous supplie, mes très-humbles excuses & mon respect.

LETTRE

A M. E. J...... CHIRURGIEN.

Le 31 Mai 1767.

Vous me parlez, Monsieur, dans une langue littéraire, de sujets de littérature, comme à un homme de Lettres. Vous m'accablez d'éloges si pompeux, qu'ils sont ironiques, & vous croyez m'enivrer d'un pareil encens. Vous vous trompez, Monsieur, sur tous ces points. Je ne suis point homme de Lettres : je le fus pour mon malheur ; depuis longtems j'ai cessé de l'être ; rien de ce qui se rapporte à ce métier ne me convient plus. Les grands éloges ne m'ont jamais flatté ; aujourd'hui sur-tout que j'ai plus besoin de consolation que d'encens, je les trouve bien déplacés C'est comme si, quand vous allez voir un pauvre malade, au lieu de le panser, vous lui faisiez des complimens.

J'ai livré mes écrits à la censure publique ; elle les traite aussi sévérement que ma personne ; à la bonne heure ; je ne prétends point avoir eu raison ; je sais seulement que mes intentions étoient assez droites, assez pures, assez salutaires pour devoir m'obtenir quelque indulgence. Mes erreurs peuvent être grandes ; mes sentimens auroient dû les racheter. Je crois qu'il y a beaucoup de choses sur lesquelles on n'a pas voulu m'entendre. Telle est, par exemple, l'origine du droit naturel, sur laquelle vous me prêtez des sentimens qui n'ont jamais été les miens. C'est ainsi qu'on aggrave mes fautes réelles, de toutes celles qu'on juge à propos de m'attribuer. Je me tais devant les hommes, & je remets ma cause entre les mains de Dieu qui voit mon cœur.

Je ne répondrai donc point, Monsieur, ni aux reproches que vous

me faites au nom d'autrui, ni aux louanges que vous me donnez de vous-même : les uns ne sont pas plus mérités que les autres. Je ne vous rendrai rien de pareil, tant parce que je ne vous connois pas, que parce que j'aime à être simple & vrai en toutes choses. Vous vous dites chirurgien ; si vous m'eussiez parlé botanique, & des plantes que produit votre contrée, vous m'auriez fait plaisir, & j'en aurois pu causer avec vous : mais pour de mes livres & de toute autre espece de livres, vous m'en parleriez inutilement, parce que je ne prends plus d'intérêt à tout cela. Je ne vous réponds point en latin, par la raison ci-devant énoncée : il ne me reste de cette langue qu'autant qu'il en faut pour entendre les phrases de Linnæus. Recevez, Monsieur, mes très-humbles salutations.

LETTRE
A MADAME LA M. DE.....

Du 12 Septembre 1767.

JE reconnois, Madame, vos bontés ordinaires dans les soins que vous prenez pour me procurer un asyle où l'on veuille bien ne pas m'interdire le feu & l'eau ; mais je connois trop bien ma situation pour attendre de ces soins bienfaisans un succès qui me procure le repos après lequel j'ai vainement soupiré, & que je ne cherche plus parce que je ne l'espere plus.

Vivement touché de l'intérêt que M. le Comte de ..... veut bien prendre à mes malheurs, je vous supplie, Madame, de vouloir bien lui faire passer les témoignages de ma très-humble reconnoissance ; c'est une de mes peines de ne pouvoir aller moi-même la lui témoigner : mais quant au voyage ici que S. E. daigne proposer, je ne suis pas assez vain pour en accepter l'offre, & ces honneurs bruyans ne conviennent plus à l'état d'humiliation dans lequel je suis appellé à finir mes jours. Je ne crois pas, non plus, qu'il convienne de risquer auprès de M. le Comte de ***, ni auprès de personne aucune demande en ma faveur, puisque ce ne seroit qu'aller chercher d'infaillibles refus qui ne feroient qu'empirer ma situation, s'il étoit possible.

Le parti que j'ai pris d'attendre ici ma destinée est le seul qui me convienne, & je ne puis faire aucune espece de démarche sans aggraver sur ma tête le poids de mes malheurs. Je sais que ceux qui ont entrepris de me chasser d'ici n'épargneront aucune sorte d'efforts pour y parvenir; mais je les attends, je m'y prépare, & il ne reste plus qu'à savoir lesquels auront le plus de constance, eux pour persécuter, ou moi pour souffrir. Que si la patience m'échappe à la fin, & que mon courage succombe, mon parti en pareil cas est encore pris : c'est de m'éloigner, si je peux, de l'orage qui m'accable; mais sans empressement, sans précaution, sans crainte, sans me cacher, sans me montrer, & avec la simplicité qui convient à l'innocence. Je considere, Madame, qu'ayant près de soixante ans, accablé de malheurs & d'infirmités, les restes de mes tristes jours ne valent pas la fatigue de les mettre à couvert. Je ne vois plus rien dans cette vie qui puisse me flatter ni me tenter. Loin d'espérer quelque chose, je ne sais pas même que desirer. L'amour seul du repos me restoit encore, l'espoir m'en est ôté, je n'en ai plus d'autre. Je n'attends plus, je n'espere plus que la fin de mes miseres; que je l'obtienne de la nature ou des hommes, cela m'est assez indifférent; & de quelque maniere qu'on veuille disposer de moi, l'on me fera toujours moins de mal que de bien. Je pars de cette idée, Madame, je les mets tous au pis, & je me tranquillise dans ma résignation.

Il suit de-là que tous ceux qui veulent bien s'intéresser encore à moi, doivent cesser de se donner en ma faveur des mouvemens inutiles, remettre à mon exemple mon sort dans les mains de la providence, & ne plus vouloir résister à la nécessité. Voilà ma derniere résolution; que ce soit la vôtre aussi, Madame, à mon égard, & même à l'égard de cette chere enfant que le Ciel vous enleve sans qu'aucun secours humain puisse vous la rendre. Que tous les soins que vous lui rendrez désormais soient pour contenter votre tendresse & la lui montrer, mais qu'ils ne réveillent plus en vous une espérance cruelle, qui donne la mort à chaque fois qu'on la perd.

LETTRE
A MADEMOISELLE DE WES.

25 Janvier 1768.

Si je vous ai laissé, ma belle voisine, une empreinte que vous avez bien gardée, vous m'en avez laissée une autre que j'ai gardée encore mieux. Vous n'avez mon cachet que sur un papier qui peut se perdre, mais j'ai le vôtre empreint dans mon cœur d'où rien ne peut l'effacer. Puisqu'il étoit certain que j'emportois votre gage, & douteux que vous eussiez conservé le mien, c'étoit moi seul qui devois desirer de vérifier la chose; c'est moi seul qui perds à ne l'avoir pas fait. Ai-je donc besoin, pour mieux sentir mon malheur, que vous m'en fassiez encore un crime? cela n'est pas trop humain. Mais votre souvenir me console de vos reproches; j'aime mieux vous savoir injuste qu'indifférente, & je voudrois être grondé de vous tous les jours au même prix. Daignez donc, ma belle voisine, ne pas oublier tout-à-fait votre esclave, & continuer à lui dire quelquefois ses vérités. Pour moi, si j'osois à mon tour vous dire les vôtres, vous me trouveriez trop galant pour un barbon. Bonjour, ma belle voisine, puissiez-vous bientôt, sous les auspices du cher & respectable oncle, donner un pasteur à vos brebis de Calwich.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Trye, le 29 Janvier 1768.

J'ai reçu, mon digne ami, votre paquet du 22, & il me seroit également parvenu sous l'adresse que je vous ai donnée, quand vous n'auriez pas pris l'inutile précaution de la double enveloppe, sous laquelle il n'est pas même à propos que le nom de votre ami paroisse en aucune façon. C'est avec le plus sensible plaisir que j'ai enfin ap-

pris de vos nouvelles : mais j'ai été vivement ému de l'envoi de votre famille à Lauſanne ; cela m'apprend aſſez à quelle extrémité votre pauvre ville, & tant de braves gens dont elle eſt pleine, ſont à la veille d'être réduits. Tout perſuadé que je ſois que rien ici-bas ne mérite d'être acheté au prix du ſang humain, & qu'il n'y a plus de liberté ſur la terre que dans le cœur de l'homme juſte, je ſens bien toutefois qu'il eſt naturel à des gens de courage, qui ont vécu libres, de préférer une mort honorable à la plus dure ſervitude. Cependant, même dans le cas le plus clair de la juſte défenſe de vous-mêmes, la certitude où je ſuis, qu'euſſiez-vous pour un moment l'avantage, vos malheurs n'en ſeroient enſuite que plus grands & plus ſûrs, me prouve qu'en tout état de cauſe les voies de fait ne peuvent jamais vous tirer de la ſituation critique où vous êtes, qu'en aggravant vos malheurs. Puis donc que perdus de toutes façons, ſuppoſé qu'on oſe pouſſer la choſe à l'extrême, vous êtes prêts à vous enſevelir ſous les ruines de la patrie, faites plus ; oſez vivre pour ſa gloire au moment qu'elle n'exiſtera plus. Oui, Meſſieurs, il vous reſte, dans le cas que je ſuppoſe, un dernier parti à prendre ; & c'eſt, j'oſe le dire, le ſeul qui ſoit digne de vous : c'eſt, au lieu de ſouiller vos mains dans le ſang de vos compatriotes, de leur abandonner ces murs qui devoient être l'aſyle de la liberté, & qui vont n'être plus qu'un repaire de tyrans. C'eſt d'en ſortir tous, tous enſemble, en plein jour, vos femmes & vos enfans au milieu de vous, & puiſqu'il faut porter des fers, d'aller porter du moins ceux de quelque grand Prince, & non pas l'inſupportable & odieux joug de vos égaux. Et ne vous imaginez pas qu'en pareil cas vous reſteriez ſans aſyle : vous ne ſavez pas quelle eſtime & quel reſpect votre courage, votre modération, votre ſageſſe ont inſpiré pour vous dans toute l'Europe. Je n'imagine pas qu'il s'y trouve aucun Souverain, je n'en excepte aucun, qui ne reçût avec honneur, j'oſe dire avec reſpect, cette colonie émigrante d'hommes trop vertueux pour ne ſavoir pas être ſujets auſſi fidelles qu'ils furent zelés citoyens. Je comprends bien qu'en pareil cas pluſieurs d'entre vous ſeroient ruinés ; mais je penſe que des gens qui ſavent ſacrifier leur vie au devoir, ſauroient ſacrifier leurs biens à l'honneur, & s'applaudir de ce ſacrifice ; & après tout, ceci n'eſt qu'un dernier expédient pour conſerver ſa vertu & ſon innocence quand tout le reſte eſt

perdu. Le cœur plein de cette idée, je ne me pardonnerois pas de n'avoir osé vous la communiquer. Du reste, vous êtes éclairés & sages ; je suis très-sûr que vous prendrez toujours en tout le meilleur parti, & je ne puis croire qu'on laisse jamais aller les choses au point qu'il est bon d'avoir prévu d'avance pour être prêts à tout événement.

Si vos affaires vous laissent quelques momens à donner à d'autres choses qui ne sont rien moins que pressées, en voici une qui me tient au cœur, & sur laquelle je voudrois vous prier de prendre quelque éclaircissement, dans quelqu'un des voyages que je suppose que vous ferez à Lausanne, tandis que votre famille y sera. Vous savez que j'ai à Nion une tante qui m'a élevé & que j'ai toujours tendrement aimée, quoique j'aie une fois, comme vous pouvez vous en souvenir, sacrifié le plaisir de la voir à l'empressement d'aller avec vous joindre nos amis. Elle est fort vieille, elle soigne un mari fort vieux; j'ai peur qu'elle n'ait plus de peine que son âge ne comporte, & je voudrois lui aider à payer une servante pour la soulager. Malheureusement, quoique je n'aie augmenté ni mon train, ni ma cuisine, que je n'aie aucun domestique à mes gages, & que je sois ici logé & chauffé gratuitement, ma position me rend la vie ici si dispendieuse, que ma pension me suffit à peine pour les dépenses inévitables dont je suis chargé. Voyez, cher ami, si cent francs de France, par an, pourroient jetter quelque douceur dans la vie de ma pauvre vieille tante, & si vous pourriez les lui faire accepter. En ce cas, la premiere année courroit depuis le commencement de celle-ci, & vous pourriez la tirer sur moi d'avance, aussi-tôt que vous aurez arrangé cette petite affaire-là. Mais je vous conjure de voir que cet argent soit employé selon sa destination, & non pas au profit de parens ou voisins âpres, qui souvent obsedent les vieilles gens. Pardon, cher ami, je choisis bien mal mon tems; mais il se peut qu'il n'y en ait pas à perdre.

LETTRE

AU MÊME.

24 Mars 1768.

Enfin je respire ; vous aurez la paix, & vous l'aurez avec un garant sûr qu'elle sera solide, savoir l'estime publique & celle de vos Magistrats, qui vous traitant jusqu'ici comme un peuple ordinaire, n'ont jamais pris sur ce faux préjugé que de fausses mesures. Ils doivent être enfin guéris de cette erreur, & je ne doute pas que le discours tenu par le Procureur-Général en Deux-Cent ne soit sincere. Cela posé, vous devez espérer que l'on ne tentera de long-tems de vous surprendre, ni de tromper les Puissances étrangeres sur votre compte ; & ces deux moyens manquant, je n'en vois plus d'autres pour vous asservir. Mes dignes amis, vous avez pris les seuls moyens contre lesquels la force même perd son effet ; l'union, la sagesse & le courage. Quoi que puissent faire les hommes, on est toujours libre quand on sait mourir.

Je voudrois à présent que de votre côté vous ne fissiez pas à demi les choses, & que la concorde une fois rétablie ramenât la confiance & la subordination aussi pleine & entiere, que s'il n'y eût jamais eu de dissension. Le respect pour les Magistrats fait dans les Républiques la gloire des citoyens, & rien n'est si beau que de savoir se soumettre après avoir prouvé qu'on savoit résister. Le peuple de Geneve s'est toujours distingué par ce respect pour ses chefs qui le rend lui-même si respectable. C'est à présent qu'il doit ramener dans son sein toutes les vertus sociales que l'amour de l'ordre établit sur l'amour de la liberté. Il est impossible qu'une patrie qui a de tels enfans ne retrouve pas enfin ses peres, & c'est alors que la grande famille sera tout à la fois illustre, florissante, heureuse, & donnera vraiment au monde un exemple digne d'imitation. Pardon, cher ami ; emporté par mes desirs, je fais ici sottement le prédicateur ; mais après avoir vu ce que vous étiez, je suis plein de ce que vous pouvez être. Des hommes si sages n'ont assurément pas besoin d'exhortation pour conti-

nuer à l'être; mais moi j'ai besoin de donner quelque essor aux plus ardens vœux de mon cœur.

Au reste, je vous félicite en particulier d'un bonheur qui n'est pas toujours attaché à la bonne cause; c'est d'avoir trouvé pour le soutien de la vôtre des talens capables de la faire valoir. Vos mémoires sont des chefs-d'œuvre de logique & de diction. Je sais quelles lumieres regnent dans vos cercles, qu'on y raisonne bien, qu'on y connoît à fond vos Edits, mais on n'y trouve pas communément des gens qui tiennent ainsi la plume. Celui qui a tenu la vôtre, quel qu'il soit, est un homme rare; n'oubliez jamais la reconnoissance que vous lui devez.

A l'égard de la réponse amicale que vous me demandez sur ce qui me regarde, je la ferai avec la plus pleine confiance. Rien dans le monde n'a plus affligé & navré mon cœur que le décret de Geneve. Il n'en fut jamais de plus inique, de plus absurde & de plus ridicule: cependant il n'a pu détacher mes affections de ma patrie, & rien au monde ne les en peut détacher. Il m'est indifférent, quant à mon sort, que ce décret soit annullé ou subsiste, puisqu'il ne m'est possible en aucun cas de profiter de mon rétablissement: mais il ne me seroit pourtant pas indifférent, je l'avoue, que ceux qui ont commis la faute, sentissent leur tort, & eussent le courage de le réparer. Je crois qu'en pareil cas j'en mourrois de joie, parce que j'y verrois la fin d'une haine implacable, & que je pourrois de bonne grace me livrer aux sentimens respectueux que mon cœur m'inspire, sans crainte de m'avilir. Tout ce que je puis vous dire à ce sujet, est que si cela arrivoit, ce qu'assurément je n'espere pas, le Conseil seroit content de mes sentimens & de ma conduite, & il connoîtroit bientôt quel immortel honneur il s'est fait. Mais je vous avoue aussi que ce rétablissement ne sauroit me flatter s'il ne vient d'eux-mêmes; & jamais de mon consentement il ne sera sollicité. Je suis sûr de vos sentimens, les preuves m'en sont inutiles; mais celles des leurs me toucheroient d'autant plus que je m'y attends moins. Bref, s'ils font cette démarche d'eux-mêmes, je ferai mon devoir; s'ils ne la font pas, ce ne sera pas la seule injustice dont j'aurai à me consoler; & je ne veux pas, en tout état de cause, risquer de servir de pierre d'achoppement au plus parfait rétablissement de la concorde.

Voici un mandat fur la veuve Duchefne pour les cent francs que vous avez bien voulu avancer à ma bonne vieille tante. Je vous redois autre chofe, mais malheureufement je n'en fais pas le montant.

LETTRE
A M. D.

Lyon, le 20 Juin 1768.

JE ne me pardonnerois pas, mon cher hôte, de vous laiffer ignorer mes marches, ou les apprendre par d'autres avant moi. Je fuis à Lyon depuis deux jours, rendu des fatigues de la Diligence, ayant grand befoin d'un peu de repos, & très-empreffé d'y recevoir de vos nouvelles, d'autant plus que le trouble qui regne dans le pays où vous vivez me tient en peine, & pour vous, & pour nombre d'honnêtes gens auxquels je prends intérêt. J'attends de vos nouvelles avec l'impatience de l'amitié. Donnez-m'en, je vous prie, le plutôt que vous pourrez.

Le defir de faire diverfion a tant d'attriftans fouvenirs qui, à force d'affecter mon cœur, altéroient ma tête, m'a fait prendre le parti de chercher dans un peu de voyages & d'herborifations, les amufemens & diftractions dont j'avois befoin; & le patron de la cafe ayant approuvé cette idée, je l'ai fuivie; j'apporte avec moi mon herbier & quelques livres avec lefquels je me propofe de faire quelques pélerinages de botanique. Je fouhaiterois, mon cher hôte, que la relation de mes trouvailles pût contribuer à vous amufer; j'en aurois plus de plaifir à les faire. Je vous dirai, par exemple, qu'étant allé hier voir Madame Boy de la Tour à fa campagne, j'ai trouvé dans fa vigne beaucoup d'ariftoloche que je n'avois jamais vue, & qu'au premier coup-d'œil j'ai reconnu avec tranfport.

Adieu, mon cher hôte, je vous embraffe, & j'attends dans votre premiere lettre de bonnes nouvelles de vos yeux.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 9 Septembre 1768.

Après diverses courses, mon cher hôte, qui ont achevé de me convaincre, qu'on étoit bien déterminé à ne me laisser nulle part la tranquillité que j'étois venu chercher dans ces provinces, j'ai pris le parti, rendu de fatigue & voyant la saison s'avancer, de m'arrêter dans cette petite ville pour y passer l'hiver. A peine y ai-je été, qu'on s'est pressé de m'y harceler avec la petite histoire que vous allez lire dans l'extrait d'une lettre qu'un certain Avocat *** m'écrivit de Grenoble le 22 du mois dernier.

Le Sr. Thevenin, Chamoiseur de son métier, se trouva logé il y a environ dix ans chez le Sr. Janin, hôte du bourg de Verdieres de Jouc près de Neufchâtel, avec M. Rousseau, qui se trouva lui-même dans le cas d'avoir besoin de quelque argent, & qui s'adressa au sieur Janin son hôte, pour obtenir cet argent du Sr. Thevenin. Ce dernier n'osant pas présenter à M. Rousseau la modique somme qu'il demandoit, attendit son départ, & l'accompagna effectivement des Verdieres-de-Jouc jusqu'à St. Sulpice avec ledit Janin; & après avoir dîné ensemble dans une auberge qui a un soleil pour enseigne, il lui fit remettre neuf livres de France par ledit Janin. M. Rousseau, pénétré de reconnoissance, donna audit Thevenin quelques lettres de recommandation, entr'autres une pour M. de Faugnes, directeur des sels à Yverdun, & une pour M. Ardiman de la même ville, dans laquelle M. Rousseau signa son nom, & signa, le voyageur perpétuel, dans une autre pour quelqu'un à Paris, dont le sieur Thevenin ne se rappelle pas le nom.

Voici maintenant, mon cher hôte, copie de ma réponse en date du 23.

« Je n'ai pas pu, Monsieur, loger il y a environ 10 ans où que ce » fût, près de Neufchâtel, parce qu'il y en a dix, & neuf, & huit, » & sept, que j'en étois fort loin, sans en avoir approché durant tout » ce tems plus près de cent lieues.

» Je n'ai jamais logé au bourg des Verdieres, & n'en ai méme » jamais entendu parler. C'eſt peut-être le village des Verrieres qu'on » a voulu dire. J'ai paſſé dans ce village une ſeule fois, il n'y a pas » cinq ans, allant à Pontarlier; j'y repaſſai en revenant: je n'y logeai » point; j'étois avec un ami (qui n'étoit pas le Sr. Thevenin); per» ſonne autre ne revint avec nous, & depuis lors je ne ſuis pas retourné » aux Verrieres.

» Je n'ai jamais vu, que je ſache, le ſieur Thevenin Chamoiſeur; » jamais je n'ai ouï parler de lui, non plus que du Sr. Janin mon » prétendu hôte. Je ne connois qu'un ſeul M. Jeannin, mais il ne » demeure point aux Verrieres; il demeure à Neufchâtel, & il n'eſt » point cabaretier, il eſt ſecrétaire d'un de mes amis.

» Je n'ai jamais écrit, autant qu'il m'en ſouvient, à M. de Faugnes, » & je ſuis ſûr au moins de ne lui avoir jamais écrit de lettres de » recommandation, n'étant pas aſſez lié avec lui pour cela. Encore » moins ai-je pu écrire à M. Ardiman d'Yverdun que je n'ai vu de » ma vie, & avec lequel je n'eus jamais nulle eſpece de liaiſon.

» Je n'ai jamais ſigné avec mon nom *le voyageur perpetuel*, premié» rement parce que cela n'eſt pas vrai, & ſur-tout ne l'étoit pas alors, » quoiqu'il le ſoit devenu depuis quelques années; en ſecond lieu, » parce que je ne tourne pas mes malheurs en plaiſanteries; & qu'en» fin ſi cela m'arrivoit, je tâcherois qu'elles fuſſent moins plates.

» J'ai quelquefois prêté de l'argent à Neufchâtel, mais je n'y en » empruntai jamais, par la raiſon très-ſimple qu'il ne m'a jamais » manqué dans ce pays-là, & vous m'avouerez, Monſieur, qu'ayant » pour amis tous ceux qui y tenoient le premier rang, il eût été du » moins fort biſarre que j'allaſſe emprunter neuf francs d'un Chamoi» ſeur que je ne connoiſſois pas, & cela à un quart de lieue de chez » moi; car c'eſt à-peu-près la diſtance de St. Sulpice, où l'on dit que » cet argent m'a été prêté, à Motiers où je demeurois. »

Vous croiriez, mon cher hôte, ſur cette lettre & ſur ma réponſe que j'ai envoyée au Commandant de la province, que tout a été fini, & que l'impoſture étant ſi clairement prouvée, l'impoſteur a été châtié, ou bien cenſuré. Point du tout. L'affaire eſt encore là; & ledit Thevenin, conſeillé par ceux qui l'ont apoſté, ſe retranche à dire qu'il a peut-être pris un autre M. Rouſſeau pour J. J. Rouſſeau, &

persiste à soutenir avoir prêté la somme à un homme de ce nom, se tirant d'affaire, je ne sais comment, au sujet des lettres de recommandation. De sorte qu'il ne me reste d'autre moyen pour le confondre, que d'aller moi-même à Grenoble me confronter avec lui; encore ma mémoire trompeuse & vacillante peut-elle souvent m'abuser sur les faits. Les seuls ici qui me sont certains, est de n'avoir jamais connu ni Thevenin ni Janin; de n'avoir jamais voyagé ni mangé avec eux; de n'avoir jamais écrit à M. Aldiman; de n'avoir jamais emprunté de l'argent, ni peu ni beaucoup, de personne, durant mon séjour à Neufchâtel; je ne crois pas non plus avoir jamais écrit à M. de Faugnes, sur-tout pour lui recommander quelqu'un, ni jamais avoir signé *le voyageur perpétuel*; ni jamais avoir couché aux Verrieres, quoiqu'il ne me soit pas possible de me rappeller où nous couchâmes en revenant de Pontarlier, avec Sautterhaim, dit le Baron, (car en allant je me souviens parfaitement que nous n'y couchâmes pas). Je vous fais tous ces détails, mon cher hôte, afin que si, par vos amis, vous pouvez avoir quelque éclaircissement sur tous ces faits, vous me rendiez le bon office de m'en faire part le plutôt qu'il sera possible. J'écris par ce même courier à M. du Terreau, Maire des Verrieres, à M. Breguet, à M. Guyenet, Lieutenant du Val-de-Travers, mais sans leur faire aucun détail; vous aurez la bonté d'y suppléer, s'il est nécessaire, par ceux de cette lettre. Vous pouvez m'écrire ici en droiture; mais si vous avez des éclaircissemens intéressans à me donner, vous ferez bien de me les envoyer par duplicata, sous enveloppe, à l'adresse de *M. le Comte de Tonnerre, Lieutenant Général des armées du Roi, Commandant pour S. M. en Dauphiné à Grenoble.* Vous pourrez même m'écrire à l'ordinaire sous son couvert; mes lettres me parviendront plus lentement, mais plus sûrement qu'en droiture.

J'espere qu'on est tranquille à présent dans votre pays. Puisse le Ciel accorder à tous les hommes la paix qu'ils ne veulent pas me laisser! Adieu, mon cher hôte, je vous embrasse.

LETTRE
AU MÊME.

Bourgoin, le 21 Novembre 1768.

JE vous remercie, mon cher hôte, de l'arrêt de Thevenin ; je l'ai envoyé à M. de Tonnerre, avec condition expresse (qui du reste n'étoit pas fort nécessaire à stipuler), de n'en faire aucun usage qui pût nuire à ce malheureux. Votre supposition qu'il a été la dupe d'un autre imposteur, est absolument incompatible avec ses propres déclarations, avec celle du cabaretier Jeannet, & avec tout ce qui s'est passé : cependant, si vous voulez absolument vous y tenir, soit. Vous dites que mes ennemis ont trop d'esprit pour choisir une calomnie aussi absurde : prenez garde qu'en leur accordant tant d'esprit, vous ne leur en accordiez pas encore assez ; car leur objet n'étant que de voir quelle contenance je tenois vis-à-vis d'un faux témoin, il est clair que plus l'accusation étoit absurde & ridicule, plus elle alloit à leur but. Si ce but eût été de persuader le public, vous auriez raison ; mais il étoit autre. On savoit très-bien que je me tirerois de cette affaire ; mais on vouloit voir comment je m'en tirerois. Voilà tout. On sait que Thevenin ne m'a pas prêté neuf francs, peu importe ; mais on sait qu'un imposteur peut m'embarrasser : c'est quelque chose (1).

---

(1) M. Rousseau pouvoit ajouter que toute grossiere qu'étoit cette farce jouée par Thevenin, elle tendoit à compromettre sa sureté, en le mettant dans l'obligation de se produire sous le nom de J. J. Rousseau, que par des considérations majeures il avoit quitté pour prendre celui de *Renou*.

Quant au nom de *Voyageur perpétuel* donné par Thevenin à M. Rousseau, voici une anecdote assez singuliere, transcrite mot à mot sur l'original d'une lettre qui nous a été adressée.

» J'étois un jour à me promener au jardin des Thuilleries : appercevant quelques-uns » de nos lettrés, & sachant l'endroit où ils tenoient ordinairement leurs assises, je fus » les y devancer plutôt par désœuvrement que par curiosité.

» La lettre de M. Rousseau à M. l'Archevêque de Beaumont paroissoit depuis peu. » Ce fut sur cet ouvrage que roula presque la conversation. On en parla diversement, » on critiqua, la critique fut plus injuste que sévere, on attaqua l'auteur, & on ne » fut ni modéré, ni honnête.

» M. Duclos en parla seul comme un admirateur de M. Rousseau, jaloux de ses

Vos maximes, mon très-cher hôte, sont très-stoïques & très-belles, quoiqu'un peu outrées, comme sont celles de Séneque, & généralement celles de tous ceux qui philosophent tranquillement dans leur cabinet sur les malheurs dont ils sont loin, & sur l'opinion des hommes qui les honorent. J'ai appris assurément à n'estimer l'opinion d'autrui que ce qu'elle vaut; & je crois savoir, du moins aussi bien que vous, de combien de choses la paix de l'ame dédommage; mais que seule elle tienne lieu de tout, & rende seule heureux les infortunés, voilà ce que j'avoue ne pouvoir admettre, ne pouvant, tant que je suis homme, compter totalement pour rien la voix de la nature patissante, & le cri de l'innocence avilie. Toutefois, comme il nous importe toujours, & sur-tout dans l'adversité, de tendre à cette impassibilité sublime, à laquelle vous dites être parvenu, je tâcherai de profiter de vos sentences, & d'y faire la réponse que fit l'architecte Athénien à la harangue de l'autre : *Ce qu'il a dit, je le ferai.*

Certaines découvertes, amplifiées peut-être par mon imagination, m'ont jetté durant plusieurs jours dans une agitation fiévreuse qui m'a fait beaucoup de mal, & qui, tant qu'elle a duré, m'a empêché de vous écrire. Tout est calmé; je suis content de moi, & j'espere ne plus cesser de l'être, puisqu'il ne peut plus rien m'arriver de la part des hommes, à quoi je n'aie appris à m'attendre, & à quoi je ne sois préparé. Bonjour, mon cher hôte, je vous embrasse de tout mon cœur.

» malheurs, & paroissant les partager, il me parut déplacé dans ce cercle. M. de Ste. » Foix parla en inquisiteur.

» Un Abbé dont ma mémoire ne me permet pas dans le moment d'appliquer le nom » sur sa figure fraîche & bénéficiale, brilla. M. D * * * étoit vis-à-vis de lui, & sourioit » de tems en tems à l'Abbé en forme d'approbation.

» Je ne tardai pas d'entendre une voix de fausset qui disoit : *ce pauvre Rousseau* » *veut à tout prix occuper le public..... cette gloriole est bien permise sans doute quand* » *elle ne dégénere pas en folie.... que dites-vous de ses allées & venues..... il n'est* » *bien nulle part.... C'EST UN VOYAGEUR PERPÉTUEL.*

» Ce n'est pas sur le discours philosophique que j'appuie. Je ne m'arrête qu'à ces » mots : *un voyageur perpétuel.* Il est bien singulier que le maraud de Thevenin ait eu » la même idée, & bien long-tems après, & que M. Rousseau l'ait fait naître, lui » qui depuis son retour d'Italie à Paris jusqu'à son départ pour la Suisse, n'avoit » fait qu'un voyage en dix-huit ans.

» Mais chaque siecle a eu son genre de persécution, & tel qui s'est livré à ridiculiser » Rousseau, n'auroit peut-être pas été des derniers à accuser Socrate ».

LETTRE (1)

Écrite de Bourgoin, le 2 Décembre 1768, par J. J. Rousseau, *à Madame la Présidente de Verna de Grenoble, laquelle informée qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné, lui avoit offert un logement dans son château.*

LAISSONS à part, Madame, je vous supplie, les livres & leurs auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante invitation, que si ma santé me permettoit de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferois un bien volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, Madame, des étangs & des montagnes de votre contrée, ajouteroit à mon empressement, mais n'en seroit pas la premiere cause. On dit que la grotte de la Balme est de vos côtés ; c'est encore un objet de promenade & même d'habitation, si je pouvois m'en pratiquer une dont les fourbes & les chauves-souris n'approchassent pas. A l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en naturaliste & non pas en apothicaire : car, outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la médecine, je connois l'organisation des plantes sur la foi de la nature qui ne ment point, & je ne connois leurs vertus médécinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des près des guirlandes pour les bergeres, que des herbes pour des lavemens. Puissai-je, Madame, aussi-tôt que le printems ramenera la verdure, aller faire dans vos cantons des herborisations qui ne pourront qu'être abondantes & brillantes, si je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de vous. Agréez, Madame, & faites agréer à M. le Président, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.

Signé, RENOU (2).

(1) Madame la Marquise de Rufieux, fille de Madame la Présidente de Verna, possede l'original de cette lettre. Elle a permis à M. I. C. D. L. d'en tirer une copie qui a été imprimée pour la premiere fois dans le *Journal de Paris* du 14 Juillet dernier.

(2) C'est le nom que prit le Citoyen de Geneve dans sa retraite en Dauphiné.

LETTRE
A M. L. C. D. L.

Monquin, le 10 Octobre 1769.

ME voici, Monſieur, en vous répondant, dans une ſituation bien bizarre, ſachant bien à qui, mais non pas à quoi : non que tout ce que vous écrivez ne mérite bien qu'on s'en ſouvienne, mais parce que je ne me ſouviens plus de rien. J'avois mis à part votre lettre pour y répondre ; & après avoir vingt fois renverſé ma chambre & tous les fatras qui la rempliſſent, je n'ai pu parvenir à retrouver cette lettre : toutefois je n'en veux pas avoir le démenti, ni que mon étourderie me prive du plaiſir de vous écrire. Ce ne ſera pas, ſi vous voulez, une réponſe, ce ſera un bavardage de rencontre, pour avoir, aux dépens de votre patience, l'avantage de cauſer un moment avec vous.

Vous me parliez, Monſieur, du nouveau-né, dont je vous fais mes bien cordiales félicitations. Voilà vos pertes réparées. Que vous êtes heureux de voir les plaiſirs paternels ſe multiplier autour de vous ! Je vous le dis, & bien du fond de mon cœur : quiconque a le bonheur de pouvoir remplir des ſoins ſi chers, trouve chez lui des plaiſirs plus vrais que tous ceux du monde, & les plus douces conſolations dans l'adverſité. Heureux qui peut élever ſes enfans ſous ſes yeux ! Je plains un pere de famille, obligé d'aller chercher au loin la fortune : car pour le vrai bonheur de la vie, il en a la ſource auprès de lui.

Vous me parliez du logement auquel vous aviez eu la bonté de ſonger pour moi. Vous aviez bien, Monſieur, tout ce qu'il faut pour ne pas me laiſſer renoncer ſans regret à l'eſpoir d'être votre voiſin ; & pourquoi y renoncer ? Qu'eſt-ce qui empêcheroit que, dans une ſaiſon plus douce, je n'allaſſe vous voir, & voir avec vous les habitations qui pourroient me convenir ? S'il s'en trouvoit une aſſez voiſine de la vôtre pour me procurer l'agrément de votre ſociété, il y auroit là de quoi racheter bien des inconvéniens ; & pourvu que je trouvaſſe à-peu-près le plus néceſſaire, de quoi me conſoler de n'avoir pas ce qui le ſeroit moins.

Vous me parliez de littérature, & précisément cet article le plus plein de choses & le plus digne d'être retenu, est celui que j'ai totalement oublié. Ce sujet qui ne me rappelle que des idées tristes, & que l'instinct éloigne de ma mémoire, a fait tort à l'esprit avec lequel vous l'avez traité. Je me suis souvenu seulement que vous étiez très-aimable, même en traitant un sujet que je n'aimois plus.

Vous me parliez de botanique & d'herborisations. C'est un objet sur lequel il me reste un peu plus de mémoire ; encore ai-je grand-peur que bientôt elle ne s'en aille de même avec le goût de la chose, & qu'on ne parvienne à me rendre désagréable jusqu'à cet innocent amusement. Quelque ignorant que je sois en botanique, je ne le suis pas au point d'aller, comme on vous l'a dit, chercher en Europe une plante qui empoisonne par son odeur ; & je pense, au contraire, qu'il y a beaucoup à rabattre des qualités prodigieuses tant en bien qu'en mal, que l'ignorance, la charlatanerie, la crédulité, & quelquefois la méchanceté prêtent aux plantes, & qui bien examinées, se réduisent pour l'ordinaire à très-peu de chose, souvent tout-à-fait à rien. J'allois à Pila faire avec trois Messieurs, qui faisoient semblant d'aimer la botanique, une herborisation dont le principal objet étoit un commencement d'herbier pour l'un des trois, à qui j'avois tâché d'inspirer le goût de cette douce & aimable étude. Tout en marchant, M. le Médecin M*** m'appella pour me montrer, disoit-il, une très-belle Ancolie. Comment, Monsieur, une Ancolie ! lui dis-je en voyant sa plante : c'est le Napel. Là-dessus je leur racontai les fables que le peuple débite en Suisse sur le Napel, & j'avoue qu'en avançant & nous trouvant comme ensevelis dans une forêt de Napels, je crus un moment sentir un peu de mal de tête, dont je reconnus la chimere, & ris avec ces Messieurs presque au même instant.

Mais au lieu d'une plante à laquelle je n'avois pas songé, j'ai vraiment & vainement cherché à Pila une fontaine glaçante qui tuoit, à ce qu'on nous dit, quiconque en buvoit. Je déclarai que j'en voulois faire l'essai sur moi-même, non pas pour me tuer, je vous jure, mais pour désabuser ces pauvres gens sur la foi de ceux qui se plaisent à calomnier la nature, craignant jusqu'au lait de leur mere, & ne voyant par-tout que les périls & la mort. J'aurois bu de l'eau

de cette fontaine comme M. Storck a mangé du Napel. Mais au lieu de cette fontaine homicide qui ne s'eſt point trouvée, nous trouvâmes une fontaine très-bonne, très-fraîche dont nous bûmes tous avec grand plaiſir, & qui ne tua perſonne.

Au reſte, mes voyages pédeſtres ayant été juſqu'ici très-gais, faits avec des camarades d'auſſi bonne humeur que moi, j'avois eſpéré que ce ſeroit ici la même choſe. Je voulus d'abord bannir toutes les petites façons de ville. Pour mettre en train ces Meſſieurs, je leur dis des canons; je voulus leur en apprendre : je m'imaginois que nous allions chanter, criailler, folâtrer toute la journée. Je leur fis même une chanſon (l'air s'entend) que je notai, tout en marchant par la pluie, avec des chiffres de mon invention. Mais quand ma chanſon fut faite, il n'en fut plus queſtion, ni d'amuſemens, ni de gaîté, ni de familiarité : voulant être badin tout ſeul, je ne me trouvai que groſſier ; toujours le grand cérémonial, & toujours Monſieur dom Japhet. A la fin, je me le tins pour dit; & m'amuſant avec des plantes, je laiſſai ces Meſſieurs s'amuſer à me faire des façons. Je ne ſais pas trop ſi mes longues rabâcheries vous amuſent; je ſais ſeulement que ſi je les prolongeois encore, elles vous ennuyeroient certainement à la fin. Voilà, Monſieur, l'hiſtoire exacte de ce tant célebre pélerinage, qui court déja les quatre coins de la France, & qui remplira bientôt l'Europe entiere de ſon riſible fracas. Je vous ſalue, Monſieur, & vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE A M. DU BELLOY.

A Monquin par Bourgoin, le 19 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

J'HONOROIS vos talens, Monſieur, encore plus le digne uſage que vous en faites; & j'admirois comment le même eſprit patriotique nous avoit conduits par la même route à des deſtins ſi contraires : vous à

l'acquiſition d'une nouvelle patrie & à des honneurs diſtingués, moi à la perte de la mienne & à des opprobres inouis.

Vous m'avez reſſemblé, dites-vous, par le malheur; vous me feriez pleurer ſur vous, ſi je pouvois vous en croire. Etes-vous ſeul en terre étrangere, iſolé, ſéqueſtré, trompé, trahi, diffamé par tout ce qui vous environne, enlacé de trames horribles dont vous ſentiez l'effet, ſans pouvoir parvenir à les connoître, à les démêler? Etes-vous à la merci de la puiſſance, de la ruſe, de l'iniquité, réunies pour vous traîner dans la fange, pour élever autour de vous une impénétrable œuvre de ténebres, pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil? Si tel eſt ou fut votre ſort, venez, gémiſſons enſemble; mais en tout autre cas, ne vous vantez point de faire avec moi ſociété de malheurs.

Je liſois votre Bayard, fier que vous euſſiez trouvé mon Edouard digne de lui ſervir de modele en quelque choſe; & vous me faiſiez vénérer ces antiques François, auxquels ceux d'aujourd'hui reſſemblent ſi peu, mais que vous faites trop bien agir & parler pour ne pas leur reſſembler vous-même. A ma ſeconde lecture, je ſuis tombé ſur un vers qui m'avoit échappé dans la premiere, & qui par réflexion m'a déchiré (1). J'y ai reconnu, non, graces au Ciel, le cœur de J. J., mais les gens à qui j'ai à faire, & que, pour mon malheur, je connois trop bien. J'ai compris, j'ai penſé du moins qu'on vous avoit ſuggeré ce vers-là. Miſere humaine! me ſuis-je dit. Que les méchans diffament les bons, ils font leur œuvre; mais comment les trompent-ils les uns à l'égard des autres? Leurs ames n'ont-elles pas pour ſe reconnoitre des marques plus sûres que tous les preſtiges des impoſteurs? J'ai pu douter quelques inſtans, je l'avoue, ſi vous n'étiez point ſéduit plutôt que trompé par mes ennemis.

Dans ce même tems, j'ai reçu votre lettre & votre Gabrielle, que j'ai lue & relue auſſi, mais avec un plaiſir bien plus doux que celui que m'avoit donné le guerrier Bayard; car l'héroïſme de la valeur m'a toujours moins touché que le charme du ſentiment dans les ames bien nées. L'attachement que cette piece m'inſpire pour ſon auteur,

---

(1) Il eſt probable que ces deux vers étoient ceux-ci.

Que de vertu brilloit dans ſon faux repentir!
Peut-on ſi bien la peindre & ne pas la ſentir?

eſt un de ces mouvemens, peut-être aveugles, mais auxquels mon cœur n'a jamais réſiſté. Ceci me mene à l'aveu d'une autre folie, à laquelle il ne réſiſte pas mieux : c'eſt de faire de mon Héloïſe le *criterium* ſur lequel je juge du rapport des autres cœurs avec le mien. Je conviens volontiers qu'on peut être plein d'honnêteté, de vertu, de ſens, de raiſon, de goût, & trouver ce roman déteſtable : quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon eſtime ; mais jamais à mon amitié. Quiconque n'idolâtre pas ma Julie, ne ſent pas ce qu'il faut aimer : quiconque n'eſt pas l'ami de Saint-Preux, ne ſauroit être le mien. D'après cet entêtement, jugez du plaiſir que j'ai pris en liſant votre Gabrielle, d'y retrouver ma Julie un peu plus héroïquement requinquée ; mais gardant ſon même naturel, animée peut-être d'un peu plus de chaleur, plus énergique dans les ſituations tragiques, mais moins enivrante auſſi, ſelon moi, dans le calme. Frappé de voir dans des multitudes de vers, à quel point il faut que vous ayez contemplé cette image ſi tendre dont je ſuis le Pygmalion, j'ai cru, ſur ma regle ou ſur ma manie, que la nature nous avoit faits amis ; & revenant avec plus d'incertitude aux vers de votre Bayard, j'ai réſolu d'en parler avec ma franchiſe ordinaire, ſauf à vous de me répondre ce qu'il vous plaira.

Monſieur du Belloy, je ne penſe pas de l'honneur comme vous de la vertu ; qu'il ſoit poſſible d'en bien parler, d'y revenir ſouvent par goût, par choix, & d'en parler toujours d'un ton qui touche & remue ceux qui en ont, ſans l'aimer, & ſans en avoir ſoi-même : ainſi ſans vous connoître autrement que par vos pieces, je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien Chevalier, & je vous demande de vouloir me dire, ſans détour, s'il y a quelque vers dans votre Bayard dont en l'écrivant vous m'ayez voulu faire l'application. Dites-moi ſimplement oui ou non, & je vous crois.

Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes, par l'image des antiques vertus de leurs peres, il eſt beau, mais il eſt vain. L'on peut tenter de guérir des malades, mais non pas de reſſuſciter des morts. Vous venez ſoixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand Catinat, du brillant Villars, du vertueux Fénelon, vous auriez pu dire : Voilà encore des François dont je vous parle ; leur race n'eſt pas éteinte, mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in de-*

ſerto. Vous ne mettez pas ſeulement ſur la ſcene des gens d'un autre ſiecle, mais d'un autre monde; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reſte à votre nation, pour ſe conſoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire, & de la diffamer dans les autres. O! s'il étoit encore des Bayard en France, avec quelle noble colere, avec quelle vive indignation!.... Croyez-moi, du Belloy, ne faites plus de ces beaux vers à la gloire des anciens François, de peur qu'on ne ſoit tenté, par la juſteſſe de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Adieu, Monſieur, ſi cette lettre vous parvient, je vous prie de m'en donner avis, afin que je ne ſois pas injuſte. Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 12 *Mars* 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes!
Ciel! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

IL faut, Monſieur, vous réſoudre à bien de l'ennui, car j'ai grand-peur de vous écrire une longue lettre.

Que vous m'avez rafraîchi le ſang, & que j'aime votre colere! J'y vois bien le ſceau de la vérité dans une ame fiere, que le patelinage des gens qui m'entourent marque encore plus fortement à mes yeux. Vous avez daigné me faire ſentir mon tort; c'eſt une indulgence dont je ſens le prix, & que je n'aurois peut-être pas eue à votre place: il ne me reſte que le deſir de vous le faire oublier. Je fus quarante ans le plus confiant des hommes, ſans que durant tout ce tems, jamais une ſeule fois cette confiance ait été trompée. Si-tôt que j'eus pris la plume, je me trouvai dans un autre univers, parmi de tous autres êtres, auxquels je continuai de donner la même confiance, & qui m'en ont ſi terriblement corrigé, qu'ils m'ont jetté dans l'autre extrémité. Rien

ne m'épouvanta jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténebres qui m'environnent, & je ne vois que du noir dans l'obſcurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance; mais une figure cachée ſous un drap blanc me donnoit des convulſions : ſur ce point comme ſur beaucoup d'autres, je reſterai enfant juſqu'à la mort. Ma défiance eſt d'autant plus déplorable, que preſque toujours fondée, (& je n'ajoute *preſque* qu'à cauſe de vous) elle eſt toujours ſans bornes, parce que tout ce qui eſt hors de la nature n'en connoît plus. Voilà, Monſieur, non l'excuſe, mais la cauſe de ma faute, que d'autres circonſtances ont amenée & même aggravée, & qu'il faut bien que je vous déclare pour ne pas vous tromper. Perſuadé qu'un homme puiſſant vous avoit fait entrer dans ſes vues à mon égard, je répondis ſelon cette idée à quelqu'un qui m'avoit parlé de vous, & je répondis avec tant d'imprudence, que je nommai même l'homme en queſtion. Né avec un caractere bouillant dont rien n'a pu calmer l'efferveſcence, mes premiers mouvemens ſont toujours marqués par une étourderie audacieuſe, que je prends alors pour de l'intrépidité, & que j'ai tout le tems de pleurer dans la ſuite, ſur-tout quand elle eſt injuſte comme dans cette occaſion. Fiez-vous à mes ennemis du ſoin de m'en punir. Mon repentir anticipa même ſur leurs ſoins à la réception de votre lettre : un jour plutôt elle m'eût épargné beaucoup de ſottiſes; mais puiſqu'elles ſont faites, il ne me reſte qu'à les expier, & à tâcher d'en obtenir le pardon que je vous demande par la commiſération due à mon état.

Ce que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, & du peu d'effet qu'elles ont fait ſur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui penſoient vous ſurprendre par cette voie. Ce n'eſt pas ſur des hommes tels que vous que des diſcours en l'air ont quelque priſe; mais les frivoles clameurs de la calomnie qui n'excitent gueres d'attention, ſont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années dans un profond ſilence, & dont les développemens ſucceſſifs ſe font lentement, ſourdement & avec méthode. Vous parlez d'évidence; quand vous la verrez contre moi, jugez-moi, c'eſt votre droit; mais n'oubliez pas de juger auſſi mes accuſateurs; examinez quel motif leur inſpire tant de zele. J'ai toujours vu que les méchans inſpiroient de l'horreur, mais

mais point d'animosité. On les punit ou on les fuit, mais on ne se tourmente pas d'eux sans cesse ; on ne s'occupe pas sans cesse à les circonvenir, à les tromper, à les trahir ; ce n'est point à eux que l'on fait ces choses-là, ce sont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens si zélés, si vertueux, si fiers sur-tout d'être des traîtres, & qui se masquent avec tant de soin pour me démasquer : « Messieurs, j'admire votre zele, & vos preuves me paroissent sans » réplique ; mais pourquoi donc craindre si fort que l'accusé ne les » sache & n'y réponde ? Permettez que je l'en instruise & que je vous » nomme. Il n'est pas généreux, il n'est pas même juste de diffamer » un homme, quel qu'il soit, en se cachant de lui. C'est, dites-» vous, par ménagement pour lui que vous ne voulez pas le con-» fondre ; mais il seroit moins cruel, ce me semble, de le confondre » que de le diffamer, & de lui ôter la vie que de la lui rendre insup-» portable. Tout hypocrite de vertu doit être publiquement con-» fondu ; c'est là son vrai châtiment, & l'évidence elle-même est sus-» pecte, quand elle élude la conviction de l'accusé ». En leur parlant de la sorte, examinez leur contenance, pesez leur réponse : suivez, en la jugeant, les mouvemens de votre cœur, & les lumieres de votre raison ; voilà, Monsieur, tout ce que je vous demande, & je me tiens alors pour bien jugé.

Vous me tancez avec grande raison sur la maniere dont je vous parois juger votre nation ; ce n'est pas ainsi que je la juge de sang-froid, & je suis bien éloigné, je vous jure, de lui rendre l'injustice dont elle use envers moi. Ce jugement trop dur étoit l'ouvrage d'un moment de dépit & de colere qui même ne se rapportoit pas à moi, mais au grand homme qu'on vient de chasser de sa naissante patrie, qu'il illustroit déja dans son berceau, & dont on ose encore souiller les vertus avec tant d'artifice & d'injustice. S'il restoit, me disois-je, de ces François célébrés par du Belloy, pourquoi leur indignation ne réclameroit-elle point contre ces manœuvres si peu dignes d'eux ?

C'est à cette occasion que Bayard me revint en mémoire, bien sûr de ce qu'il diroit ou feroit, s'il vivoit aujourd'hui. Je ne sentois pas assez que tous les hommes, même vertueux, ne sont pas des Bayards, qu'on peut être timide sans cesser d'être juste, & qu'en pensant à ceux qui machinent & crient, j'avois tort d'oublier ceux

qui gémissent & se taisent. J'ai toujours aimé votre nation, elle est même celle de l'Europe que j'honore le plus, non que j'y croie appercevoir plus de vertus que dans les autres, mais par un précieux reste de leur amour qui s'y est conservé, & que vous réveillez, quand il étoit prêt à s'éteindre. Il ne faut jamais désespérer d'un peuple qui aime encore ce qui est juste & honnête, quoiqu'il ne le pratique plus. Les François auront beau applaudir aux traits héroïques que vous leur présentez, je doute qu'ils les imitent, mais ils s'en transporteront dans vos pieces, & les aimeront dans les autres hommes, quand on ne les empêchera pas de les y voir. On est encore forcé de les tromper pour les rendre injustes, précaution dont je n'ai pas vu qu'on eût grand besoin pour d'autres peuples. Voilà, Monsieur, comment je pense constamment à l'égard des François, quoique je n'attende plus de leur part qu'injustice, outrages & persécution; mais ce n'est pas à la nation que je les impute, & tout cela n'empêche pas que plusieurs de ses membres n'aient toute mon estime, & ne la méritent, même dans l'erreur où on les tient. D'ailleurs, mon cœur s'enflamme bien plus aux injustices dont je suis témoin, qu'à celles dont je suis la victime; il lui manque, pour ces dernieres, l'énergie & la vigueur d'un généreux désintéressement. Il me semble que ce n'est pas la peine de m'échauffer pour une cause qui n'intéresse que moi. Je regarde mes malheurs comme liés à mon état d'homme & d'ami de la vérité. Je vois le méchant qui me persécute & me diffame, comme je verrois un rocher se détacher d'une montagne & venir m'écraser. Je le repousserois si j'en avois la force, mais sans colere, & puis je le laisserois là sans y plus songer. J'avoue pourtant que ces mêmes malheurs m'ont d'abord pris au dépourvu, parce qu'il en est auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé; j'en ai été cependant plus abattu qu'irrité; & maintenant que me voilà prêt, j'espere me laisser un peu moins accabler, mais pas plus émouvoir de ceux qui m'attendent. A mon âge & dans mon état, ce n'est plus la peine de s'en tourmenter, & j'en vois le terme de trop près, pour m'inquiéter beaucoup de l'espace qui me reste. Mais je n'entends rien à ce que vous me dites de ceux que vous avez essuyés : assurément je suis fait pour les plaindre; mais que peuvent-ils avoir de commun avec les miens? Ma situation est unique, elle est inouie depuis que le

monde exiſte, & je ne puis préſumer qu'il s'en retrouve jamais de pareille. Je ne comprends donc point quel rapport il peut y avoir dans nos deſtinées, & j'aime à croire que vous vous abuſez ſur ce point. Adieu, Monſieur, vivez heureux ; jouiſſez en paix de votre gloire, & ſouvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous honorera toujours.

LETTRE

A M. L'A. M.

A Monquin par Bourgoin, le 9 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

EN vérité, Monſieur, votre lettre n'eſt point d'un jeune homme qui a beſoin de conſeil ; elle eſt d'un ſage très-capable d'en donner. Je ne puis vous dire à quel point cette lettre m'a frappé. Si vous avez en effet l'étoffe qu'elle annonce, il eſt à deſirer pour le bien de votre Eleve, que ſes parens ſentent le prix de l'homme qu'ils ont mis auprès de lui.

Je ſuis, & depuis ſi long-tems, ſi loin des idées ſur leſquelles vous me remettez[1], qu'elles me ſont devenues abſolument étrangeres. Toutefois je remplirai ſelon ma portée, le devoir que vous m'impoſez, mais je ſuis bien perſuadé que vous ferez mieux de vous en rapporter à vous qu'à moi, ſur la meilleure maniere de vous conduire dans le cas difficile où vous vous trouvez.

Si-tôt qu'on s'eſt dévoyé de la droite route de la nature, rien n'eſt plus difficile que d'y rentrer. Votre enfant a pris un pli d'autant moins facile à corriger, que néceſſairement tout ce qui l'environne, doit empêcher l'effet de vos ſoins pour y parvenir. C'eſt ordinairement le premier pli que les enfans de qualité contractent, & c'eſt le dernier qu'on peut leur faire perdre, parce qu'il faut pour cela le concours de la raiſon, qui leur vient plus tard qu'à tous les autres

enfans. Ne vous effrayez donc pas trop que l'effet de vos soins ne réponde pas d'abord, à la chaleur de votre zele ; vous devez vous attendre à peu de succès jusqu'à ce que vous ayez la prise qui peut l'amener ; mais ce n'est pas une raison pour vous relâcher en attendant. Vous voilà dans un bateau, qu'un courant très-rapide entraîne en arriere, il faut beaucoup de travail pour ne pas reculer.

La voie que vous avez prise & que vous craignez n'être pas la meilleure, ne le sera pas toujours sans doute. Mais elle me paroît la meilleure en attendant. Il n'y a que trois instrumens pour agir sur les ames humaines ; la raison, le sentiment, & la nécessité. Vous avez inutilement employé le premier ; il n'est pas vraisemblable que le second eût plus d'effet ; reste le troisieme, & mon avis est que pour quelque tems, vous devez vous y tenir ; d'autant plus que la premiere & la plus importante philosophie de l'homme de tout état & de tout âge, est d'apprendre à fléchir sous le dur joug de la nécessité. *Clavos trabales & aneos manû gestans ahœnâ.*

Il est clair que l'opinion, ce monstre qui dévore le genre-humain, a déja farci de ses préjugés la tête du petit bon-homme. Il vous regarde comme un homme à ses gages, une espece de domestique, fait pour lui obéir, pour complaire à ses caprices ; & dans son petit jugement, il lui paroît fort étrange que ce soit vous qui prétendiez l'asservir aux vôtres ; car c'est ainsi qu'il voit tout ce que vous lui prescrivez. Toute sa conduite avec vous n'est qu'une conséquence de cette maxime, qui n'est pas injuste, mais qu'il applique mal, que *c'est à celui qui paie de commander.* D'après cela qu'importe qu'il ait tort ou raison ; c'est lui qui paie.

Essayez chemin faisant, d'effacer cette opinion par des opinions plus justes, de redresser ses erreurs par des jugemens plus sensés. Tâchez de lui faire comprendre qu'il y a des choses plus estimables que la naissance & que les richesses, & pour le lui faire comprendre, il ne faut pas le lui dire, il faut le lui faire sentir. Forcez sa petite ame vaine à respecter la justice & le courage, à se mettre à genoux devant la vertu ; & n'allez pas pour cela lui chercher des livres. Les hommes des livres ne seront jamais pour lui que des hommes d'un autre monde; je ne sache qu'un seul modele qui puisse avoir à ses yeux de la réalité, & ce modele c'est vous, Monsieur ; le poste que vous remplissez

eſt à mes yeux le plus noble & le plus grand qui ſoit ſur la terre. Que le vil peuple en penſe ce qu'il voudra, pour moi je vous vois à la place de Dieu; vous faites un homme. Si vous vous voyez du même œil que moi, que cette idée doit vous élever en dedans de vous-même! qu'elle peut vous rendre grand en effet! & c'eſt ce qu'il faut, car ſi vous ne l'étiez qu'en apparence & que vous ne fiſſiez que jouer la vertu, le petit bon-homme vous pénétreroit infailliblement, & tout ſeroit perdu. Mais ſi cette image ſublime du grand & du beau le frappe une fois en vous, ſi votre déſintéreſſement lui apprend que la richeſſe ne peut pas tout; s'il voit en vous combien il eſt plus grand de commander à ſoi-même qu'à des valets, ſi vous le forcez en un mot à vous reſpecter, dès cet inſtant vous l'aurez ſubjugué, & je vous réponds que quelque ſemblant qu'il faſſe, il ne trouvera plus égal que vous ſoyez d'accord avec lui ou non; ſur-tout ſi en le forçant de vous honorer dans le fond de ſon petit cœur, vous lui marquez en même-tems faire peu de cas de ce qu'il penſe lui-même, & ne vouloir plus vous fatiguer à le faire convenir de ſes torts. Il me ſemble qu'avec une certaine façon grave & ſoutenue d'exercer ſur lui votre autorité, vous parviendrez à la fin à demander froidement à votre tour, *qu'eſt-ce que cela fait que nous ſoyons d'accord ou non?* Et qu'il trouvera lui que cela fait quelque choſe. Il faudra ſeulement éviter de joindre à ce ſang-froid, la dureté qui vous rendroit haïſſable. Sans entrer en explication avec lui, vous pourrez dire à d'autres en ſa préſence: « j'aurois fait mes délices de rendre ſon enfance heureuſe, mais il ne » l'a pas voulu, & j'aime encore mieux qu'il ſoit malheureux étant » enfant que mépriſable étant homme ». A l'égard des punitions, je penſe comme vous, qu'il n'en faut jamais venir aux coups, que dans le ſeul cas où il auroit commencé lui-même. Ses châtimens ne doivent jamais être que des abſtinences, & tirées, autant qu'il ſe peut, de la nature du délit. Je voudrois même que vous vous y ſoumiſſiez toujours avec lui quand cela ſeroit poſſible, & cela ſans affectation, ſans que cela parût vous coûter, & de façon qu'il pût en quelque ſorte, lire dans votre cœur ſans que vous le lui diſiez, que vous ſentez ſi bien la privation que vous lui impoſez, que c'eſt ſans y ſonger que vous vous y ſoumettez vous-même. En un mot pour réuſſir, il faudroit vous rendre preſqu'impaſſible; & ne ſentir

que par votre Eleve ou pour lui. Voilà, je l'avoue, une terrible tâche, mais je ne vois nul autre moyen de succès. Et ce succès me paroît assuré de part ou d'autre, car quand avec tant de soins vous n'auriez pas le bonheur d'avoir fait un homme, n'est-ce rien que de l'être devenu ?

Tout ceci suppose que la dédaigneuse hauteur de l'enfant, n'est que la petite vanité de la petite grandeur, dont ses Bonnes auront boursoufflé sa petite ame; mais il pourroit arriver aussi que ce fût l'effet de l'âpreté d'un caractere indomptable & fier, qui ne veut céder qu'à lui-même ; cette dureté propre aux seuls naturels qui ont beaucoup d'étoffe , & qui ne se trouve gueres au pays où vous vivez, n'est pas probablement celle de votre Éleve; si cependant cela se trouvoit (& c'est un discernement facile à faire) alors il faudroit bien vous garder de suivre avec lui la méthode dont je viens de parler , & de heurter la rudesse avec la rudesse ; les ouvriers en bois n'emploient jamais fer sur fer ; ainsi faut-il faire avec les esprits roides qui résistent toujours à la force ; il n'y a sur eux qu'une prise, mais aimable & sûre, c'est l'attachement & la bienveillance ; il faut les apprivoiser comme les lions, par les caresses : on risque peu de gâter de pareils enfans ; tout consiste à s'en faire aimer une fois ; après cela vous les feriez marcher sur des fers rouges.

Pardonnez, Monsieur, tout ce radotage à ma pauvre tête qui diverge, bat la campagne, & se perd à la suite de la moindre idée. Je n'ai pas le courage de relire ma lettre , de peur d'être forcé de la recommencer. J'ai voulu vous montrer le vrai desir que j'aurois de vous complaire , & d'applaudir à vos respectables soins ; mais je suis très-persuadé, qu'avec les talens que vous me paroissez avoir , & le zele qui les anime , vous n'avez besoin que de vous-même pour conduire aussi sagement qu'il est possible , le sujet que la Providence a mis entre vos mains. Je vous honore, Monsieur, & vous salue de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 28 Février 1770.

VOTRE précédente lettre, Monſieur, m'en promettoit ſi bien une ſeconde, & j'étois ſi ſûr qu'elle viendroit, que quoique je me cruſſe obligé de vous tirer de l'erreur où je vous voyois, j'aimai mieux tarder de remplir ce devoir, que de vous ôter ce plaiſir ſi doux aux cœurs honnêtes, & de réparer leurs torts de leur propre mouvement (1).

La biſarre maniere de dater qui vous a ſcandaliſé, eſt une formule générale dont depuis quelque tems j'uſe indifféremment avec tout le monde ; qui n'a ni ne peut avoir aucun trait aux perſonnes à qui j'écris, puiſque ceux qu'elle regarde ne ſont pas faits pour être honorés de mes lettres, & ne le ſeront ſurement jamais. Comment m'avez-vous pu croire aſſez brutal, aſſez féroce pour vouloir inſulter ainſi de gaité de cœur quelqu'un que je ne connoiſſois que par une lettre pleine de témoignages d'eſtime pour moi, & ſi propre à m'en inſpirer pour lui ? Cette erreur eſt là-deſſus tout ce dont je peux me plaindre ; car ſi ce n'en eût pas été une, votre reſſentiment devenoit très-légitime, & votre quatrain très-mérité. Si même j'avois quelque autre reproche à vous faire, ce ſeroit ſur le ton de votre lettre, qui cadroit ſi mal avec celui de votre quatrain. Quoique dans votre opinion, je vous en euſſe donné l'exemple, deviez vous jamais l'imiter ? Ne deviez-vous pas au contraire être encore plus indigné de l'ironie & de la fauſſeté déteſtable que cette contradiction mettoit dans ma lettre, & la vertu doit-elle jamais ſouiller ſes mains innocentes avec les armes des méchans, même pour repouſſer leurs atteintes ? Je vous avoue franchement, que je vous ai bien plus aiſément pardonné le quatrain, que le corps de la lettre. Je paſſe les injures dans la colere, mais j'ai peine à paſſer les

---

(1) Pour l'[illegible] de cette phraſe, & de celles qui la ſuivent, il faut ſavoir que la perſonne à qui cette ſeconde lettre étoit adreſſée, avoit mis en tête de ſa réponſe à la premiere, un quatrain qui ſembloit annoncer qu'elle avoit pris en ma[illegible] part celui de M. Rouſſeau ; ce qui cependant n'étoit pas.

cajoleries. Pardon, Monſieur, à mon tour. J'uſe peut-être un peu durement des droits de mon âge. Mais je vous dois la vérité depuis que vous m'avez inſpiré de l'eſtime. C'eſt un bien dont je fais trop de cas, pour laiſſer paſſer en ſilence rien de ce qui peut l'altérer. A préſent oublions pour jamais ce petit démêlé, je vous en prie, & ne nous ſouvenons que de ce qui peut nous rendre plus intéreſſant l'un à l'autre, par la maniere dont il a fini.

Revenons à votre emploi. S'il eſt vrai que vous ayez adopté le plan que j'ai tâché de tracer dans l'Emile, j'admire votre courage; car vous avez trop de lumieres pour ne pas voir, que dans un pareil ſyſtême, il faut tout ou rien, & qu'il vaudroit cent fois mieux reprendre le train des éducations ordinaires, & faire un petit talon rouge, que de ſuivre à demi celle-là pour ne faire qu'un homme manqué. Ce que j'appelle tout, n'eſt pas de ſuivre ſervilement mes idées, au contraire c'eſt ſouvent de les corriger; mais de s'attacher aux principes, & d'en ſuivre exactement les conſéquences, avec les modifications qu'exige néceſſairement toute application particuliere. Vous ne pouvez ignorer quelle tâche immenſe vous vous donnez. Vous voilà pendant dix ans au moins, nul pour vous-même, & livré tout entier avec toutes vos facultés à votre Eleve. Vigilance, patience, fermeté, voilà ſur-tout trois qualités ſur leſquelles vous ne ſauriez vous relâcher un ſeul inſtant, ſans riſquer de tout perdre. Oui de tout perdre, entiérement tout. Un moment d'impatience, de négligence ou d'oubli, peut vous ôter le fruit de ſix ans de travaux, ſans qu'il vous en reſte rien du tout, pas même la poſſibilité de le recouvrer par le travail de dix autres. Certainement s'il y a quelque choſe qui mérite le nom d'héroïque & de grand parmi les hommes, c'eſt le ſuccès des entrepriſes pareilles à la vôtre; car le ſuccès eſt toujours proportionné à la dépenſe de talens & de vertus dont on l'a acheté. Mais auſſi, quel don vous aurez fait à vos ſemblables, & quel prix pour vous-même de vos grands & pénibles travaux? Vous vous ſerez fait un ami, car c'eſt-là le terme néceſſaire du reſpect, de l'eſtime, & de la reconnoiſſance dont vous l'aurez pénétré. Voyez, Monſieur,...... dix ans de travaux immenſes, & toutes les plus douces jouiſſances de la vie pour le reſte de vos jours & au-delà. Voilà les avances que vous avez faites, & voilà le prix qui doit les payer. Si vous avez beſoin d'encouragement

dans

dans cette entreprise, vous me trouverez toujours prêt. Si vous avez besoin de conseils, ils sont désormais au-dessus de mes forces. Je ne puis vous promettre que de la bonne volonté. Mais vous la trouverez toujours pleine & sincere. Soit dit une fois pour toutes, & lorsque vous me croirez bon à quelque chose, ne craignez pas de m'importuner. Je vous salue de tout mon cœur.

LETTRE
AU MÊME.

Monquin, le 14 Mars 1770.

JE voudrois, Monsieur, pour l'amour de vous, que l'application qu'il vous plaît de faire de votre quatrain, fût assez naturelle pour être croyable : mais puisque vous aimez mieux vous excuser, que vous accuser d'une promptitude que j'aurois pu moi-même avoir à votre place, soit; je n'épiloguerai pas là-dessus.

Depuis l'impression de l'*Emile*, je ne l'ai relu qu'une fois, il y a six ans, pour corriger un exemplaire, & le trouble continuel où l'on aime à me faire vivre, a tellement gagné ma pauvre tête, que j'ai perdu le peu de mémoire qui me restoit, & que je garde à peine une idée générale du contenu de mes écrits. Je me rappelle pourtant fort bien qu'il doit y avoir dans l'*Emile*, un passage relatif à celui que vous me citez ; mais je suis parfaitement sûr qu'il n'est pas le même, parce qu'il présente, ainsi defiguré, un sens trop différent de celui dont j'étois plein en l'écrivant. J'ai bien pu ne pas songer à eviter dans ce passage, le sens qu'on eût pu lui donner, s'il eût été écrit par Cartouche ou par Rassiat, mais je n'ai jamais pu m'exprimer aussi incorrectement dans le sens que je lui donnois moi-même. Vous serez peut-être bien aise d'apprendre l'anecdote qui me conduisit à cette idée.

Le feu Roi de Prusse déja grand amateur de la discipline militaire, passant en revue un de ses régimens, fut si mécontent de la manœuvre, qu'au lieu d'imiter le noble usage que Louis XIV en colere avoit fait de sa canne, il s'oublia jusqu'à frapper de la sienne le Major qui commandoit. L'officier outragé recule deux pas, porte la main à l'un de

ſes piſtolets, le tire aux pieds du cheval du Roi, & de l'autre ſe caſſe la tête. Ce trait auquel je ne penſe jamais ſans treſſaillir d'admiration, me revint fortement en écrivant l'*Emile*, & j'en fis l'application de moi-même au cas d'un particulier qui en déshonore un autre, mais en modifiant l'acte par la différence des perſonnages. Vous ſentez, Monſieur, qu'autant le Major bâtonné eſt grand & ſublime, quand, prêt à s'oter la vie, maître par conſéquent de celle de l'offenſeur, & le lui prouvant, il la reſpecte pourtant en ſujet vertueux, s'éleve par-là même au-deſſus de ſon Souverain, & meurt en lui faiſant grace; autant la même clémence vis-à-vis un brutal obſcur ſeroit inepte. Le major employant ſon premier coup de piſtolet, n'eût été qu'un forcené; le particulier perdant le ſien, ne ſeroit qu'un ſot.

Mais un homme vertueux, un croyant, peut avoir le ſcrupule de diſpoſer de ſa propre vie, ſans cependant pouvoir ſe réſoudre à ſurvivre à ſon déshonneur, dont la perte, même injuſte, entraîne des malheurs civils pires cent fois que la mort. Sur ce chapitre de l'honneur, l'inſuffiſance des loix nous laiſſe toujours dans l'état de nature; je crois cela prouvé dans ma lettre à M. d'Alembert ſur les ſpectacles. L'honneur d'un homme ne peut avoir de vrai défenſeur, ni de vrai vengeur que lui-même; loin qu'ici la clémence qu'en tout autre cas preſcrit la vertu, ſoit permiſe, elle eſt défendue, & laiſſer impuni ſon déshonneur, c'eſt y conſentir; on lui doit ſa vengeance; on ſe la doit à ſoi-même; on la doit même à la ſociété, & aux autres gens d'honneur qui la compoſent; & c'eſt ici l'une des fortes raiſons qui rendent le duel extravagant, moins parce qu'il expoſe l'innocent à périr, que parce qu'il l'expoſe à périr ſans vengeance, & à laiſſer le coupable triomphant; & vous remarquerez que ce qui rend le trait du Major vraiment héroïque, eſt moins la mort qu'il ſe donne, que la fiere & noble vengeance qu'il ſait tirer de ſon Roi. C'eſt ſon premier coup de piſtolet qui fait valoir le ſecond : quel ſujet il lui ôte, & quels remords il lui laiſſe! Encore une fois, le cas entre particuliers eſt tout différent. Cependant ſi l'honneur preſcrit la vengeance, il la preſcrit courageuſe; celui qui ſe venge en lâche, au lieu d'effacer ſon infamie y met le comble; mais celui qui ſe venge & meurt, eſt bien réhabilité. Si donc un homme indignement, injuſtement flétri par un autre, va le chercher un piſtolet à la main, dans l'amphithéatre de

l'Opéra, lui caſſe la tête devant tout le monde, & puis ſe laiſſant tranquillement mener devant les Juges, leur dit : *Je viens de faire un acte de juſtice, que je me devois, & qui n'appartenoit qu'à moi, faites-moi pendre ſi vous l'oſez* ; il ſe pourra bien qu'ils le faſſent pendre en effet ; parce qu'enfin quiconque a donné la mort la mérite, & qu'il a dû même y compter ; mais je réponds qu'il ira au ſupplice avec l'eſtime de tout homme équitable & ſenſé, comme avec la mienne : & ſi cet exemple intimide un peu les tâteurs d'hommes, & fait marcher les gens d'honneur, qui ne ferraillent pas, la tête un peu plus levée, je dis que la mort de cet homme de courage ne ſera pas inutile à la ſociété. La concluſion, tant de ce détail, que de ce que j'ai dit à ce ſujet dans l'*Emile*, & que je répétai ſouvent quand ce livre parut, à ceux qui me parlerent de cet article, eſt *qu'on ne déshonore point un homme qui ſait mourir*. Je ne dirai pas ici ſi j'ai tort ; cela pourra ſe diſcuter à loiſir dans la ſuite : mais tort ou non, ſi cette doctrine me trompe, vous permettrez néanmoins, n'en déplaiſe à votre illuſtre prôneur d'oracles, que je ne me tienne pas pour déshonoré.

Je viens, Monſieur, à la queſtion que vous me propoſez ſur votre Eleve. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit forcer un enfant à manger de rien. Il y a des répugnances qui ont leur cauſe dans la conſtitution particuliere de l'individu, & celles-là ſont invincibles ; les autres qui ne ſont que des fantaiſies, ne ſont pas durables, à moins qu'on ne les rende telles à force d'y faire attention. Il pourroit y avoir quelque choſe de vrai dans le cas de prévoyance qu'on vous allégue, ſi (choſe preſque inouie) il s'agiſſoit d'alimens de premiere néceſſité, comme le pain, le lait, les fruits. Il faudroit du moins tâcher de vaincre cette répugnance, ſans que l'enfant s'en apperçût & ſans le contrarier ; ce qui, par exemple, pourroit ſe faire en l'expoſant à avoir grand'faim, & à ne trouver, comme par haſard que l'aliment auquel il répugne. Mais ſi cet eſſai ne réuſſit pas, je ne ſerois pas d'avis de s'y obſtiner. Que s'il s'agit de mets compoſés tels qu'on en ſert ſur les tables des Grands, la précaution paroit d'abord aſſez ſuperflue : car il eſt peu apparent que le petit bon-homme ſe trouve un jour réduit dans les bois ou ailleurs, à des ragoûts de truffes ou à des profiteroles au chocolat pour toute nourriture. Mais peut-être a-t-on un autre objet qu'on ne vous dit pas, & qui n'eſt pas ſans fondement. Votre Eleve

eſt fait pour avoir un jour place aux petits ſoupés des Rois & des Princes : il doit aimer tout ce qu'ils aimeront ; il doit préférer tout ce qu'ils préféreront ; il doit en toute choſe avoir les goûts qu'ils auront ; & il n'eſt pas d'un bon courtiſan d'en avoir d'excluſifs. Vous devez comprendre par-là & par beaucoup d'autres choſes, que ce n'eſt pas un Emile que vous avez à élever. Ainſi gardez-vous bien d'être un Jean-Jacques ; car comme vous voyez, cela ne réuſſit pas pour le bonheur de cette vie.

Prêt à quitter cette demeure, je n'ai plus d'adreſſe aſſez fixe à vous donner pour y recevoir de vos lettres. Adieu, Monſieur.

LETTRE
A MADAME B.

Monquin, le 28 Octobre 1765.

SI je n'avois été garde-malade, Madame, & ſi je ne l'étois encore, j'aurois été moins lent, & je ſerois moins bref à vous remercier du plaiſir que m'a fait votre lettre, & du deſir que j'ai de mériter & cultiver la correſpondance que vous daignez m'offrir. Votre caractere aimable & vos bons ſentimens m'étoient déja aſſez connus pour me donner du regret de n'avoir pu leur rendre mon hommage en perſonne, lorſque je fus un inſtant votre voiſin. Maintenant vous m'offrez, Madame, dans la douceur de m'entretenir quelquefois avec vous, un dédommagement dont je ſens déja le prix, mais qui ne peut pourtant qu'à l'aide d'une imagination qui vous cherche, ſuppléer au charme de voir animer vos yeux & vos traits par ces ſentimens viviſians & honnêtes dont votre cœur me paroît pénétré. Ne craignez point que le mien repouſſe la confiance dont vous voulez bien m'honorer, & dont je ne ſuis pas indigne.

Adieu, Madame, ſoyez ſûre, je vous ſupplie, que mon cœur répond très-bien au vôtre, & que c'eſt pour cela que ma plume n'ajoute rien.

LETTRE

A LA MÊME.

Monquin, le 7 Décembre 1769.

JE présume, Madame, que vous voilà heureusement arrivée à Paris, & peut-être déja dans le tourbillon de ces plaisirs bruyans dont vous pressentiez le vide, en vous proposant de les chercher. Je ne crains pas que vous les trouviez à l'épreuve, plus substantiels pour un cœur tel que le vôtre me paroît l'être, que vous ne les avez estimés ; mais il en pourroit résulter de leur habitude une chose bien cruelle, c'est qu'ils devinssent pour vous des besoins, sans être des alimens ; & vous voyez dans quel état cruel cela jette, quand on est forcé de chercher son existence là où l'on sent bien qu'on ne trouvera jamais le bonheur. Pour prévenir un pareil malheur quand on est dans le train d'en courir le risque, je ne vois gueres qu'une chose à faire, c'est de veiller sévérement sur soi-même, & de rompre cette habitude, ou du moins de l'interrompre avant de s'en laisser subjuguer. Le mal est que dans ce cas, comme dans un autre plus grave, on ne commence gueres à craindre le joug que quand on le porte, & qu'il n'est plus tems de le secouer : mais j'avoue aussi que quiconque a pu faire cet acte de vigueur dans le cas le plus difficile, peut bien compter sur soi-même aussi dans l'autre ; il suffit de prévoir qu'on en aura besoin. La conclusion de ma morale sera donc moins austere que le début. Je ne blâme assurément pas que vous vous livriez, avec la modération que vous y voulez mettre, aux amusemens du grand monde où vous vous trouvez. Votre âge, Madame, vos sentimens, vos résolutions, vous donnent tout le droit d'en goûter les innocens plaisirs sans alarmes ; & tout ce que je vois de plus à craindre dans les sociétés où vous allez briller, est que vous ne rendiez beaucoup plus difficile à suivre pour d'autres, l'avis que je prends la liberté de vous donner.

Je crains bien, Madame, que l'intérêt peut-être un peu trop vif que vous m'inspirez, ne m'ait fait vous prendre un peu trop legere-

ment au mot sur ce ton de pédagogue que vous m'invitez en quelque façon de prendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou maussade, ce sera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbon qui se dépêche d'être sermoneur, pour éviter la tentation d'être encore plus ridicule. Je suis même un peu tenté, je vous l'avoue, de m'en tenir là; l'état où vous m'apprenez que vous êtes actuellement; & le vide du cœur, accompagné d'une tristesse habituelle que laisse dans le vôtre ce tumulte qu'on appelle société, me donnent, Madame, un vif desir de rechercher avec vous s'il n'y auroit pas moyen de faire servir une de ces deux choses de remede à l'autre; mais cela me meneroit à des discussions si déplacées dans le train d'amusemens où je vous suppose, & que le carnaval dont nous approchons va probablement rendre plus vifs, qu'il me faudroit de votre part plus qu'une permission pour oser entamer cette matiere dans un moment aussi désavantageux; si vous m'entendez d'avance, comme je puis l'espérer ou le craindre, dites-moi de grace si je dois parler ou me taire, & soyez sûre, Madame, que dans l'un ou l'autre cas je vous obéirai, non pas avec le même plaisir peut-être, mais avec la même fidélité.

LETTRE

A LA MÊME.

Monquin, le 17 Janvier 1770.

VOTRE lettre, Madame, exigeroit une longue réponse, mais je crains que le trouble passager où je suis, ne me permette pas de la faire comme il faudroit. Il m'est difficile de m'accoutumer assez aux outrages & à l'imposture même la plus comique, pour ne pas sentir à chaque fois qu'on les renouvelle, les bouillonnemens d'un cœur fier qui s'indigne, précéder le ris moqueur qui doit être ma seule réponse à tout cela. Je crois pourtant avoir gagné beaucoup; j'espere gagner davantage; & je crois voir le moment assez proche où je me ferai un amusement de suivre, dans leurs manœuvres souterraines, ces troupes de noires taupes qui se fatiguent à me jetter de la terre sur

les pieds. En attendant, nature pâtit encore un peu, je l'avoue ; mais le mal eſt court, bientôt il ſera nul. Je viens à vous.

J'eus toujours le cœur un peu romaneſque, & j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant ; excuſez donc, Madame, s'il ſe mêle un peu de viſions à mes idées ; & s'il s'y méle auſſi un peu de raiſon, ne la dédaignez pas ſous quelque forme & avec quelque cortege qu'elle ſe préſente. Notre correſpondance a commencé d'une maniere à me la rendre à jamais intéreſſante. Un acte de vertu dont je connois bien tout le prix ; un beſoin de nourriture à votre ame, qui me fait préſumer de la vigueur pour la digérer, & la ſanté qui en eſt la ſource. Ce vide interne dont vous vous plaignez ne ſe fait ſentir qu'aux cœurs faits pour être remplis. Les cœurs étroits ne ſentent jamais de vide, parce qu'ils ſont toujours pleins de rien : il en eſt, au contraire, dont la capacité vorace eſt ſi grande, que les chétifs êtres qui nous entourent ne la peuvent remplir. Si la nature vous a fait le rare & funeſte préſent d'un cœur trop ſenſible au beſoin d'être heureux, ne cherchez rien au-dehors qui lui puiſſe ſuffire ; ce n'eſt que de ſa propre ſubſtance qu'il doit ſe nourrir. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui nous eſt étranger, eſt un bonheur faux. Les gens qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun autre, ſont bien de s'en contenter ; mais ſi vous êtes celle que je ſuppoſe, vous ne ſerez jamais heureuſe que par vous-même : n'attendez rien pour cela que de vous. Ce ſens moral, ſi rare parmi les hommes ; ce ſentiment exquis du beau, du vrai, du juſte, qui réflechit toujours ſur nous-mêmes, tient l'ame de quiconque en eſt doué dans un raviſſement continuel, qui eſt la plus délicieuſe des jouiſſances. La rigueur du ſort, la méchanceté des hommes, les maux imprevus, les calamités de toute eſpece peuvent l'engourdir pour quelques momens, mais jamais l'éteindre ; &, preſqu'étouffé ſous le faix des noirceurs humaines, quelquefois une exploſion ſubite peut lui rendre ſon premier éclat. On croit que ce n'eſt pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choſes-là ; & moi je crois au contraire, que ce n'eſt qu'à votre âge qu'elles ſont utiles, & que le cœur s'y peut ouvrir : plutôt il ne ſauroit les entendre ; plus tard ſon habitude eſt déja priſe, il ne ſauroit les goûter.

Comment s'y prendre, me direz-vous ? Que faire pour cultiver & développer ce ſens moral ? Voilà, Madame, à quoi j'en voulois venir ;

le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes, il est l'effet d'une vie simple & saine ; on parvient bientôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif. Je vous en offre un que votre état me suggere : nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections ; tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune. . . . . tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs. . . . . Des plaisirs ? Je vous en promets, & qui rempliront vraiment votre ame. Ce n'est point par des plaisirs entassés qu'on est heureux, mais par un état permanent, qui n'est point composé d'actes distincts. Si le bonheur n'entre, pour ainsi dire, en dissolution dans notre ame ; s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelques points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle.

L'habitude la plus douce qui puisse exister, est celle de la vie domestique qui nous tient plus près de nous qu'aucune autre ; rien ne s'identifie plus fortement, plus constamment avec nous que notre famille & nos enfans. Les sentimens que nous acquérons ou que nous renforçons dans ce commerce intime, sont les plus vrais, les plus durables, les plus solides qui puissent nous attacher aux êtres périssables, puisque la mort seule peut les éteindre, au lieu que l'amour & l'amitié vivent rarement autant que nous : ils sont aussi les plus purs puisqu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre, & par leur seule force nous éloignent du vice, & des goûts dépravés. J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur ; s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là. . . . Les Comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais ; elles ne se font pas nourrices & gouvernantes; mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses : il faut que substituant leurs bruyans plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat, pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussi-tôt qu'elles respirent, & il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre, & qui pese quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir & soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amusent.

Mais moi qui parle de famille, d'enfans . . . . . Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur. Plaignez-les s'ils ne

ne ſont que malheureux, plaignez-les beaucoup plus s'ils ſont coupables. Pour moi jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans mes égaremens, mes maximes à ma conduite; jamais on ne me verra falſifier les ſaintes loix de la nature & du devoir, pour exténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuſer; quand ma raiſon me dit que j'ai fait dans ma ſituation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit, & qui la dément. Condamnez-moi donc, Madame, mais écoutez-moi. Vous trouverez un homme ami de la vérité juſques dans ſes fautes, & qui ne craint point d'en rappeller lui même le ſouvenir, lorſqu'il en peut réſulter quelque bien. Néanmoins je rends graces au Ciel, de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, & d'en avoir garanti mes enfans. J'aime mieux qu'ils vivent dans un état obſcur ſans me connoître, que de les voir, dans mes malheurs, baſſement nourris par la traîtreſſe générosité de mes ennemis, ardens à les inſtruire à haïr, & peut-être à trahir leur pere; & j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné, qui négligea ſon devoir par foibleſſe, & qui pleure ſa faute, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de ſon ami, & divulgue pour le diffamer le ſecret qu'il a verſé dans ſon ſein.

Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuſe, commencez d'abord par nourrir votre enfant. Ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous même; votre mari eſt jeune, il eſt d'un bon naturel, voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il vit avec vous; n'importe, fût-il livré à tous les goûts de ſon âge & de ſon tems, vous l'en arracherez par les vôtres, ſans lui rien dire. Vos enfans vous aideront à le retenir par des liens auſſi forts & plus conſtans que ceux de l'amour. Vous paſſerez la vie la plus ſimple, il eſt vrai, mais auſſi la plus douce & la plus heureuſe dont j'aie l'idée. Mais encore une fois, ſi celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte, & ſi l'opinion vous ſubjugue, guériſſez-vous de la ſoif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais.

Voilà mes idées; ſi elles ſont fauſſes ou ridicules, pardonnez l'erreur à l'intention. Je me trompe peut-être, mais il eſt ſûr que je ne veux pas vous tromper. Bonjour, Madame, l'intérêt que vous prenez à moi me touche, & je vous jure que je vous le rends bien.

Toutes vos lettres ſont ouvertes; la derniere l'a été: celle-ci le ſera;

rien n'eſt plus certain. Je vous en dirois bien la raiſon, mais ma lettre ne vous parviendroit pas. Comme ce n'eſt pas à vous qu'on en veut, & que ce ne ſont pas vos ſecrets qu'on y cherche, je ne crois pas que ce que vous pourriez avoir à me dire, fût expoſé à beaucoup d'indiſcrétion; mais encore faut-il que vous ſoyez avertie.

LETTRE
A LA MÊME.

Monquin, le 2 Février 1770.

SI votre deſſein, Madame, lorſque vous commençâtes de m'écrire, étoit de me circonvenir & de m'abuſer par des cajoleries, vous avez parfaitement réuſſi. Touché de vos avances, je prêtois à votre ame la candeur de votre âge; dans l'attendriſſement de mon cœur, je vous regardois déja comme l'aimable conſolatrice de mes malheurs & de ma vieilleſſe; & l'idée charmante que je me faiſois de vous, effaçoit l'idée horrible des auteurs des trames dont je ſuis enlacé. Me voilà déſabuſé; c'eſt l'ouvrage de votre derniere lettre. Son tortillage ne peut être ni la réponſe que la mienne a dû naturellement vous ſuggérer, ni le langage ouvert & franc de la droiture. Pour moi ce langage ne ceſſera jamais d'être le mien; je vois que vous avez reſpiré l'air de votre voiſinage, Eh! mon Dieu, Madame, vous voilà bien jeune initiée à des myſteres bien noirs. J'en ſuis fâché pour moi, j'en ſuis affligé pour vous..... à vingt-deux ans!.... Adieu, Madame.

ROUSSEAU.

En reprenant avec plus de ſang-froid votre lettre, je trouve la mienne dure & même injuſte; car je vois que ce qui rend vos phraſes embarraſſées, eſt qu'une involontaire ſincérité s'y mêle à la diſſimulation que vous voulez avoir. En blâmant mon premier mouvement, je ne veux pourtant pas vous le cacher. Non, Madame, vous ne voulez pas me tromper, je le ſens, c'eſt vous qu'on trompe, & bien cruellement. Mais cela poſé, il me reſte une queſtion à vous faire; dans le jugement que vous portez de moi, pourquoi m'écrire? Pourquoi me

rechercher ? Que me voulez-vous ? Recherche-t-on quelqu'un qu'on n'estime pas ? Eh ! je fuirois jusqu'au bout du monde, un homme que je verrois comme vous paroissez me voir. Je suis environné, je le sais, d'espions empressés & d'ardens satellites qui me flattent pour me poignarder ; mais ce sont des traîtres, ils font leur métier. Mais vous, Madame, que je veux honorer autant que je méprise ces misérables, de grace, que me voulez-vous ? Je vous demande sur ce point une réponse précise, & pour Dieu suivez en la faisant, le mouvement de votre cœur & non pas l'impulsion d'autrui. Je veux répondre en detail à votre lettre, & j'espere avoir long-tems la douceur de vous parler de vous ; mais pour ce moment commençons par moi ; commençons par nous mettre en regle sur ce que nous devons penser l'un de l'autre. Quand nous saurons bien à qui nous parlons, nous en saurons mieux ce que nous aurons à nous dire.

Je vous prie, Madame, de ne plus m'écrire sous un autre nom que celui que je signe, & que je n'aurois jamais dû quitter.

LETTRE
A LA MÊME.

Monquin, le 16 Mars 1770.

ROSE, je vous crois, & je vous croirois avec plus de plaisir encore si vous eussiez moins insisté. La vérité ne s'exprime pas toujours avec simplicité, mais quand cela lui arrive, elle brille alors de tout son éclat. Je vais quitter cette habitation ; je sais ce que je veux & dois faire ; j'ignore encore ce que je ferai : je suis entre les mains des hommes ; ces hommes ont leurs raisons pour craindre la vérité, & ils n'ignorent pas que je me dois de la mettre en évidence, ou du moins de faire tous mes efforts pour cela. Seul & à leur merci, je ne puis rien, ils peuvent tout, hors de changer la nature des choses, & de faire que la poitrine de J. J. Rousseau vivant, cesse de renfermer le cœur d'un homme de bien. Ignorant dans cette situation en quel lieu je trouverai soit une pierre pour y poser ma tête, soit une terre pour y poser mon corps, je ne puis vous donner aucune adresse assurée : mais si jamais

je retrouve un moment tranquille, c'eſt un ſoin que je n'oublierai pas. Roſe, ne m'oubliez pas non plus. Vous m'avez accordé de l'eſtime ſur mes écrits; vous m'en accorderiez encore plus ſur ma vie, ſi elle vous étoit connue; & davantage encore ſur mon cœur, s'il étoit ouvert à vos yeux: il n'en fut jamais un plus tendre, un meilleur, un plus juſte; la méchanceté ni la haine n'en approcherent jamais. J'ai de grands vices, ſans doute, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi; & tous mes malheurs ne me viennent que de mes vertus. Je n'ai pu, malgré tous mes efforts, percer le myſtere affreux des trames dont je ſuis enlacé; elles ſont ſi ténébreuſes, on me les cache avec tant de ſoin, que je n'en apperçois que la noirceur. Mais les maximes communes que vous m'alléguez ſur la calomnie & l'impoſture, ne ſauroient convenir à celle-là; & les frivoles clameurs de la calomnie ſont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années, dans un profond ſilence, & dont les développemens ſucceſſifs, dirigés par la ruſe, opérés par la puiſſance, ſe font lentement, ſourdement & avec méthode. Ma ſituation eſt unique; mon cas eſt inoui depuis que le monde exiſte. Selon toutes les regles de la prévoyance humaine, je dois ſuccomber; & toutes les meſures ſont tellement priſes, qu'il n'y a qu'un miracle de la Providence qui puiſſe confondre les impoſteurs. Pourtant une certaine confiance ſoutient encore mon courage. Jeune femme, écoutez-moi, quoi qu'il arrive, & quelque ſort qu'on me prépare, quand on vous aura fait l'énumération de mes crimes; quand on vous en aura montré les frappans témoignages, les preuves ſans réplique, la démonſtration, l'évidence; ſouvenez-vous des trois mots par leſquels ont fini mes adieux. JE SUIS INNOCENT.

ROUSSEAU.

Vous approchez d'un terme intéreſſant pour mon cœur; je deſire d'en ſavoir l'heureux événement auſſi-tôt qu'il ſera poſſible. Pour cela, ſi vous n'avez pas avant ce tems-là de mes nouvelles, préparez d'avance un petit billet que vous ferez mettre à la poſte auſſi-tot que vous ſerez délivrée, ſous une enveloppe à l'adreſſe ſuivante.

A Mme. Bois de la Tour, née Roguin, à Lyon.

LETTRE

A LA MÊME.

Paris, le 7 Juillet 1770.

DEUX raiſons, Madame, outre le tracas d'un débarquement, m'ont empêché d'aller vous voir à mon arrivée. La premiere, que vous m'avez écrit vous-même, que quand même nous ſerions rapprochés, nous ne pourrions pas nous voir; l'autre, que je ſuis déterminé à n'avoir aucune relation avec quiconque en a avec Madame de * * *. C'eſt à vous, Madame, à m'inſtruire ſi ces deux obſtacles exiſtent ou non; s'ils n'exiſtent pas, j'irai avec le plus vif empreſſement contenter le beſoin de vous voir, que me donna la premiere lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire, & qu'ont augmenté toutes les autres. Un rendez-vous au ſpectacle ne ſauroit me convenir, parce que, bien éloigné de vouloir me cacher, je ne veux pas non plus me donner en ſpectacle moi-même; mais s'il arrivoit que le haſard nous y conduiſit en même jour, & que je le ſuſſe, ne doutez pas que je ne profitaſſe avec tranſport du plaiſir de vous y voir, & même que je ne me préſentaſſe à votre loge, ſi j'étois ſûr que cela ne vous déplût pas. Je ſuis affligé d'apprendre votre prochain départ. Eſt-ce pour augmenter mon regret que vous me propoſez de vous ſuivre en Nivernois? Bonjour, Madame, donnez-moi de vos nouvelles & vos ordres durant le ſéjour qui vous reſte à faire à Paris; donnez-moi votre adreſſe en province, & ſouvenez-vous de moi quelquefois.

Pas un mot du prétendu opéra qu'on dit que je vais donner. J'eſpere que de ſa vie J. J Rouſſeau n'aura plus rien à démêler avec le public. Quand quelque bruit court de moi, croyez toujours exactement le contraire; vous vous tromperez rarement.

LETTRE
A LA MÊME.

Paris, le 13 Juillet 1770.

JE ne puis, Madame, vous aller voir que la semaine prochaine, puisque nous sommes à la fin de celle-ci; je tâcherai que ce soit mardi, mais je ne m'y engage pas, encore moins pour le dîner; il faut que tout cela se prenne impromptu. Car tous les engagemens pris d'avance m'ôtent tout le plaisir de les remplir. Je déjeûne toujours en me levant; mais cela ne m'empêchera pas, si vous prenez du café ou du chocolat, d'en prendre encore avec vous. Ne m'envoyez point de voiture, j'aime mieux aller à pied; & si je ne suis pas chez vous à dix heures, ne m'attendez plus.

Je vous sais gré de me reprocher mon air gauche & embarrassé; mais si vous voulez que je m'en défasse, il faut que ce soit votre ouvrage. Avec une ame assez peu craintive, un naturel d'une insupportable timidité, sur-tout auprès des femmes, me rend toujours d'autant plus maussade, que je voudrois me rendre plus agréable. De plus, je n'ai jamais su parler, sur-tout quand j'aurois voulu bien dire; & si vous avez la préférence de tous mes embarras, vous n'avez pas trop à vous en plaindre. Bonjour, Madame, voilà votre laquais; à mardi s'il fait beau, mais sans promesse. Je sens qu'ayant à vous perdre si vîte, il ne faut pas me faire un besoin de vous voir.

LETTRE
A M.....

Paris, le 24 Novembre 1770.

SOYEZ content, Monsieur, vous & ceux qui vous dirigent. Il vous falloit absolument une lettre de moi: vous m'avez voulu forcer à l'écrire, & vous avez réussi: car on sait bien que quand quelqu'un nous dit qu'il

veut se tuer, on est obligé en conscience à l'exhorter de n'en rien faire.

Je ne vous connois point, Monsieur, & n'ai nul desir de vous connoître; mais je vous trouve très à plaindre & bien plus encore que vous ne pensez: néanmoins dans tout le détail de vos malheurs, je ne vois pas de quoi fonder la terrible résolution que vous m'assurez avoir prise. Je connois l'indigence & son poids aussi-bien que vous tout au moins; mais jamais elle n'a suffi seule pour déterminer un homme de bon sens à s'ôter la vie. Car enfin le pis qu'il en puisse arriver, est de mourir de faim, & l'on ne gagne pas grand'chose à se tuer pour éviter la mort. Il est pourtant des cas où la misere est terrible, insupportable, mais il en est où elle est moins dure à souffrir; c'est le vôtre. Comment, Monsieur, à vingt ans, seul, sans famille, avec de la santé, de l'esprit, des bras, & un bon ami, vous ne voyez d'autre asyle contre la misere que le tombeau? surement vous n'y avez pas bien regardé.

Mais l'opprobre.... La mort est à préférer, j'en conviens: mais encore faut-il commencer par s'assurer que cet opprobre est bien reel. Un homme injuste & dur vous persécute, il menace d'attenter à votre liberté. Eh bien, Monsieur, je suppose qu'il exécute sa barbare menace, serez-vous déshonoré pour cela? Des fers deshonorent-ils l'innocent qui les porte? Socrate mourut-il dans l'ignominie? Et où est donc, Monsieur, cette superbe morale que vous étalez si pompeusement dans vos lettres, & comment, avec des maximes si sublimes se rend-on ainsi l'esclave de l'opinion? Ce n'est pas tout; on diroit, à vous entendre, que vous n'avez d'autre alternative que de mourir ou de vivre en captivité. Et point du tout: vous avez l'expedient tout simple de sortir de Paris; cela vaut encore mieux que de sortir de la vie. Plus je relis votre lettre, plus j'y trouve de colere & d'animosite. Vous vous complaisez à l'image de votre sang jaillissant sur votre cruel parent; vous vous tuez plutôt par vengeance que par désespoir, & vous songez moins à vous tirer d'affaire, qu'à punir votre ennemi. Quand je lis les réprimandes plus que severes dont il vous plait d'accabler fiérement le pauvre Saint-Preux, je ne puis m'empêcher de croire que, s'il étoit là pour vous répondre, il pourroit, avec un peu plus de justice, vous en rendre quelques-unes à son tour.

Je conviens pourtant, Monſieur, que votre lettre eſt très-bien faite, & je vous trouve fort diſert pour un déſeſpéré. Je voudrois vous pouvoir féliciter ſur votre bonne foi comme ſur votre éloquence ; mais la maniere dont vous narrez notre entrevue ne me le permet pas trop. Il eſt certain que je me ſerois, il y a dix ans, jetté à votre tête, que j'aurois pris votre affaire avec chaleur ; & il eſt probable que, comme dans tant d'affaires ſemblables, dont j'ai eu le malheur de me mêler, la pétulance de mon zele m'eût plus nui qu'elle ne vous auroit ſervi. Les plus terribles expériences m'ont rendu plus réſervé ; j'ai appris à n'accueillir qu'avec circonſpection les nouveaux viſages, & dans l'impoſſibilité de remplir à la fois tous les nombreux devoirs qu'on m'impoſe, à ne me mêler que des gens que je connois. Je ne vous ai pourtant point refuſé le conſeil que vous m'avez demandé. Je n'ai point approuvé le ton de votre lettre à M. de M*** ; je vous ai dit ce que j'y trouvois à reprendre ; & la preuve que vous entendîtes bien ce que je vous diſois, eſt que vous y répondîtes pluſieurs fois. Cependant vous venez me dire aujourd'hui que le chagrin que je vous montrai ne vous permit pas d'entendre ce que je vous dîs, & vous ajoutez qu'après de mûres délibérations, il vous ſembla d'appercevoir que je vous blâmois de vous être un peu trop abandonné à votre haine : mais vraiment il ne falloit pas de bien mûres délibérations pour appercevoir cela ; car je vous l'avois bien articulé, & je m'étois aſſuré que vous m'entendiez fort bien. Vous m'avez demandé conſeil, je ne vous l'ai point refuſé. J'ai fait plus ; je vous ai offert, je vous offre encore d'alléger en ce qui dépend de moi la dureté de votre ſituation. Je ne vois pas, je vous l'avoue, en quoi vous pouvez vous plaindre de mon accueil ; & ſi je ne vous ai point accordé de confiance, c'eſt que vous ne m'en avez point inſpiré.

Vous ne voulez point, Monſieur, faire part de l'état de votre ame & de votre derniere réſolution à votre bienfaiteur, à votre conſolateur, dans la crainte que, voulant prendre votre défenſe, il ne ſe compromît inutilement avec un ennemi puiſſant, qui ne lui pardonneroit jamais ; c'eſt à moi que vous vous adreſſez pour cela, ſans doute à cauſe de mon grand crédit & des moyens que j'ai de vous ſervir, & qu'un ennemi de plus ne vous paroît pas une grande affaire pour quelqu'un dans ma ſituation. Je vous ſuis obligé de la préférence ; j'en uſerois

rois ſi j'étois sûr de pouvoir vous ſervir : mais certain que l'intérêt qu'on me verroit prendre à vous, ne feroit que vous nuire, je me tiens dans les bornes que vous m'avez demandées.

A l'égard du jugement que je porterai de la réſolution que vous me marquez avoir priſe, quand j'en apprendrai l'exécution, ce ne ſera sûrement pas de penſer que *c'étoit là le but, la fin, l'objet moral de la vie*, mais au contraire que *c'étoit le comble de l'égarement, du délire, & de la fureur.* S'il étoit quelque cas où l'homme eût le droit de ſe délivrer de ſa propre vie, ce ſeroit pour des maux intolérables & ſans remede, mais non pas pour une ſituation dure, mais paſſagere, ni pour des maux qu'une meilleure fortune peut finir dès demain. La miſere n'eſt jamais un état ſans reſſources, ſur-tout à votre âge, elle laiſſe toujours l'eſpoir bien fondé de la voir finir quand on y travaille avec courage, & qu'on a des moyens pour cela. Si vous craignez que votre ennemi n'exécute ſa menace, & que vous ne vous ſentiez pas la conſtance de ſupporter ce malheur, cédez à l'orage, & quittez Paris : qui vous en empêche ? Si vous aimez mieux le braver, vous le pouvez, non ſans danger, mais ſans opprobre. Croyez-vous être le ſeul qui ait des ennemis puiſſans, qui ſoit en péril dans Paris, & qui ne laiſſe pas d'y vivre tranquille, en mettant les hommes au pis, content de ſe dire à lui-même : Je reſte au pouvoir de mes ennemis dont je connois la ruſe & la puiſſance, mais j'ai fait enſorte qu'ils ne puſſent jamais me faire de mal juſtement ? Monſieur, celui qui ſe parle ainſi, peut vivre tranquille au milieu d'eux, & n'eſt point tenté de ſe tuer.

LETTRE
A MADAME.....

Paris, le 14 Août 1772.

IL eſt, Madame, des ſituations auxquelles il n'eſt pas permis à un honnête homme d'être préparé ; & celle où je me trouve depuis dix ans, eſt la plus inconcevable & la plus étrange dont on puiſſe avoir l'idée. J'en ai ſenti l'horreur ſans en pouvoir percer les ténebres. J'ai provoqué les impoſteurs & les traitres par tous les moyens permis & juſtes, qui pouvoient avoir priſe ſur des cœurs humains. Tout a été inutile : ils ont fait le plongeon ; & continuant leurs manœuvres ſou-

terraines, ils se sont cachés de moi avec le plus grand soin. Cela étoit naturel, & j'aurois dû m'y attendre. Mais ce qui l'est moins, est qu'ils ont rendu le public entier complice de leurs trames & de leur fausseté; qu'avec un succès qui tient du prodige, on m'a ôté toute connoissance des complots dont je suis la victime, en m'en faisant seulement bien sentir l'effet, & que tous ont marqué le même empressement à me faire boire la coupe de l'ignominie, & à me cacher la bénigne main qui prit soin de la préparer. La colere & l'indignation m'ont jetté d'abord dans des transports qui m'ont fait faire beaucoup de sottises, sur lesquelles on avoit compté. Comme je trouvois injuste d'envelopper tout mon siecle dans le mépris qu'on doit à quiconque se cache d'un homme pour le diffamer, j'ai cherché quelqu'un qui eût assez de droiture & de justice pour m'éclairer sur ma situation, ou pour se refuser au moins aux intrigues des fourbes. J'ai porté par-tout ma lanterne inutilement, je n'ai point trouvé d'homme ni d'ame humaine. J'ai vu avec dédain la grossiere fausseté de ceux qui vouloient m'abuser par des caresses si mal-adroites & si peu dictées par la bienveillance & l'estime, qu'elles cachoient même & assez mal une secrete animosité. Je pardonne l'erreur, mais non la trahison. A peine dans ce délire universel, ai-je trouvé dans tout Paris quelqu'un qui ne s'avilît pas à cajoler fadement un homme qu'ils vouloient tromper, comme on cajole un oiseau niais qu'on veut prendre. S'ils m'eussent fui, s'ils m'eussent ouvertement maltraité, j'aurois pu, les plaignant & me plaignant, du moins les estimer encore. Ils n'ont pas voulu me laisser cette consolation. Cependant il est parmi eux des personnes d'ailleurs si dignes d'estime, qu'il paroît injuste de les mépriser. Comment expliquer ces contradictions? J'ai fait mille efforts pour y parvenir; j'ai fait toutes les suppositions possibles; j'ai supposé l'imposture armée de tous les flambeaux de l'évidence. Je me suis dit: Ils sont trompés, leur erreur est invincible. Mais me suis-je répondu: Non-seulement ils sont trompés; mais loin de déplorer leur erreur, ils l'aiment, ils la chérissent. Tout leur plaisir est de me croire vil, hypocrite & coupable; ils craindroient comme un malheur affreux de me retrouver innocent & digne d'estime. Coupable ou non, tous leurs soins sont de m'ôter l'exercice de ce droit si naturel, si sacré, de la défense de soi-même. Hélas! toute leur peur est d'être forcés de voir leur injustice, tout leur desir est de l'aggraver. Ils sont trompés? Hé bien, suppo-

ſons : mais trompés, doivent-ils ſe conduire comme ils font? d'honnêtes gens peuvent-ils ſe conduire ainſi? Me conduirois-je ainſi moi-même à leur place? Jamais, jamais. Je fuirois le ſcélérat, ou confondrois l'hypocrite. Mais le flatter pour le circonvenir, ſeroit me mettre au-deſſous de lui. Non, ſi j'abordois jamais un coquin que je croirois tel, ce ne ſeroit que pour le confondre & lui cracher au viſage.

Après mille vains efforts inutiles pour expliquer ce qui m'arrive dans toutes les ſuppoſitions, j'ai donc ceſſé mes recherches, & je me ſuis dit : Je vis dans une génération qui m'eſt inexplicable. La conduite de mes contemporains à mon égard ne permet à ma raiſon de leur accorder aucune eſtime. La haine n'entra jamais dans mon cœur. Le mépris eſt encore un ſentiment trop tourmentant. Je ne les eſtime donc ni ne les hais, ni ne les mépriſe. Ils ſont nuls à mes yeux ; ce ſont pour moi des habitans de la lune. Je n'ai pas la moindre idée de leur être moral. La ſeule choſe que je ſais, eſt qu'il n'a point de rapport au mien, & que nous ne ſommes pas de la même eſpece. J'ai donc renoncé avec eux à cette ſeule ſociété qui pouvoit m'être douce, & que j'ai ſi vainement cherchée, ſavoir, à celle des cœurs. Je ne les cherche ni ne les fuis. A moins d'affaires, je n'irai plus chez perſonne : mes viſites ſont un honneur que je ne dois plus à qui que ce ſoit déſormais ; un pareil témoignage d'eſtime ſeroit trompeur de ma part, & je ne ſuis pas homme à imiter ceux dont je me détache. A l'égard des gens qui pleuvent chez moi, je ferme, autant que je puis, ma porte aux quidams & aux brutaux ; mais ceux dont au moins le nom m'eſt connu, & qui peuvent s'abſtenir de m'inſulter chez moi, je les reçois avec indifférence, mais ſans dédain. Comme je n'ai plus ni humeur ni dépit contre les pagodes au milieu deſquelles je vis, je ne refuſe pas même, quand l'occaſion s'en préſente de m'amuſer d'elles & avec elles, autant que cela leur convient & à moi auſſi. Je laiſſerai aller les choſes comme elles s'arrangeront elles-mêmes : mais je n'irai pas au-delà ; & à moins que je ne retrouve enfin, contre toute attente, ce que j'ai ceſſé de chercher, je ne ferai de ma vie plus un ſeul pas ſans néceſſité pour rechercher qui que ce ſoit. J'ai du regret, Madame, à ne pouvoir faire exception pour vous : car vous m'avez paru bien aimable. Mais cela n'empêche pas que vous ne ſoyez de votre ſiecle, & qu'à ce titre je ne puiſſe vous excepter. Je ſens bien ma perte en cette occaſion : je ſens même auſſi la vôtre, du moins ſi,

comme je dois le croire, vous recherchez dans la société, des choses d'un plus grand prix que l'élégance des manieres & l'agrément de la conversation.

Voilà mes résolutions, Madame, & en voilà les motifs. Je vous supplie d'agréer mon respect.

Fin du Troisieme & dernier Volume des Œuvres Posthumes.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table des Matieres.

